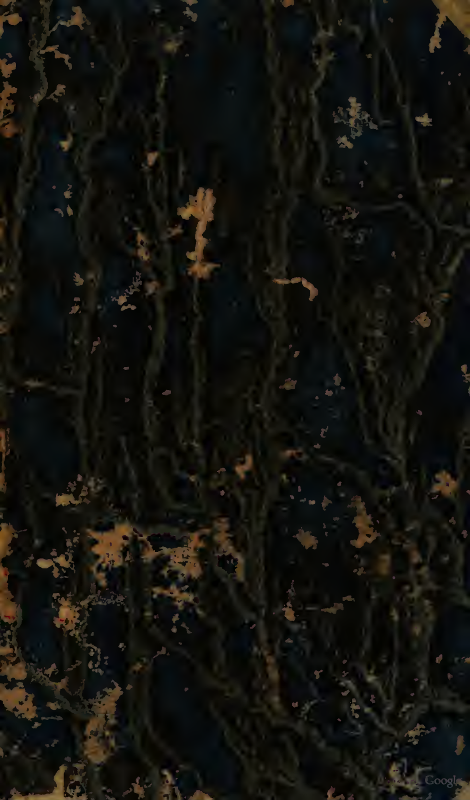
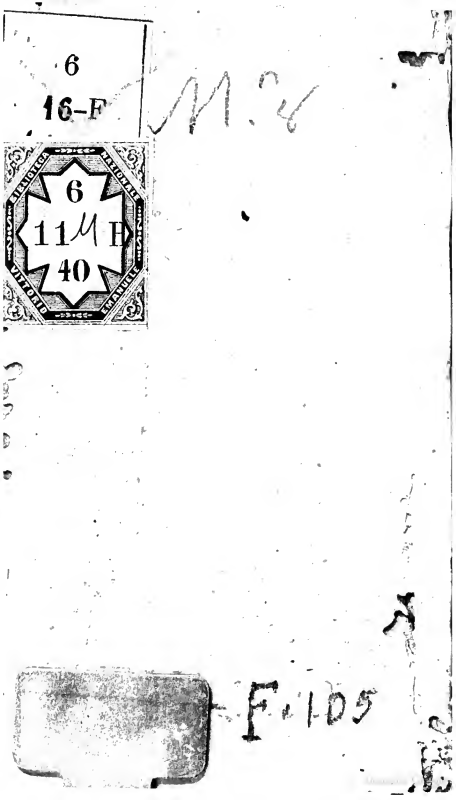
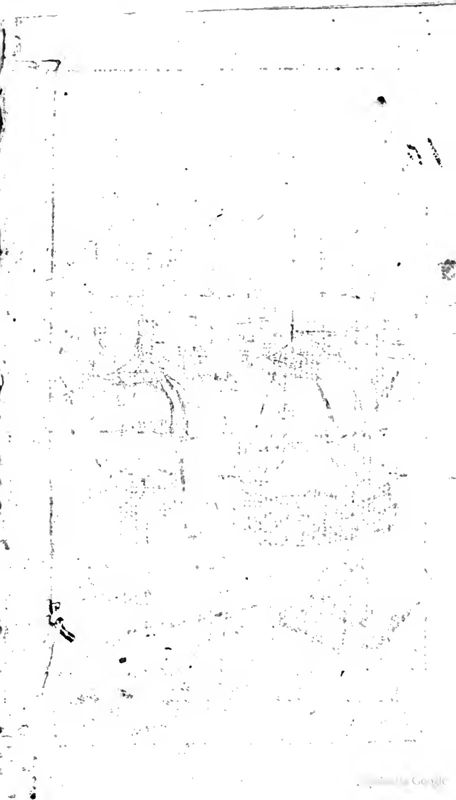








RECUEIL
DES VOIAGES
Qui ont servi à l'établissement & aux progrès

DE LA

COMPAGNIE
DES INDES
ORIENTALES,
Formée dans les

PROVINCES-UNIES DES PAÏS-BAS.

TOME TROISIEME.

Seconde Edition reveue, & augmentée de plusieurs pièces curieuses.



A AMSTERDAM,
Chez *J. FREDERIC BERNARD.*
M D CC XXV.





RELATION
DU SECOND VOIAGE
D'ETIENNE van der HAGEN.
AMIRAL d'UNE FLOTE

De douze Vaisseaux Hollandois destinez pour les Indes Orientales.

ET
DU VOIAGE

Du Vaisseau nommé DELFT, *de la même Flote, à Bantam, à la Côte de Coromandel, & en d'autres lieux.*



QUELQUES Actes d'hostilité & quelques cruautés que les Portugais éxerçassent contre les Hollandois aux Indes Orientales, ceux-ci s'abstenoient toûjours de leur rendre la pareille, quoi-qu'ils en eussent souvent l'occasion. Le grand nombre de gens qu'ils trouvoient sur les prises qu'ils faisoient, auroit été exposé à toute leur ven-



geance, s'ils euſſent cherché à ſe venger. Mais ils aimoient mieux s'armer de patience, & tâcher de gagner leurs ennemis par la douceur, eſpérant qu'à la fin ils reconnoîtroient leur injuſtice, & qu'ils laiſſeroient les Habitans des Provinces Unies faire leur commerce dans les Indes, ſans les plus inſulter.

Il y a des têmoins de cette vérité parmi les Portugais mêmes, ou plutôt parmi les Eſpagnols, qui étoient alors leurs véritables ennemis. Voici ce que l'Evêque de Malacca en écrivit au Roi d'Eſpagne.

„Les Portugais ont regardé la douceur des „Hollandois comme un éfet de leur crainte, „& de leur impuiſſance à ſe défendre; & cela „les a rendus de jour en jour plus fiers & plus „inſuportables. C'eſt donc la néceſſité qui a „contraint les Hollandois à ſe défendre, & à „prévenir par les mêmes voies de la violence, „les maux & les pertes que la violence leur faiſoit ſoufrir, tant parce-qu'ils ne vouloient „pas ſe déſiſter de la navigation aux Indes, laquelle ils avoient un grand interêt de continuer, que parce-qu'ils aſſiſtoient les Indiens „oprimez, & leur aidoient à ſe maintenir dans „leurs droits légitimes, & à réſiſter à la tirannie des Portugais, qui tâchoient d'aſſervir „leur patrie. En éfet comment auroient-ils pu „ſuporter, qu'à cauſe de l'amitié qu'on leur „têmoignoit, & des alliances qu'on avoit faites avec eux, leurs amis fuſſent chaſſez de „leur païs, & que le païs fût ravagé; qu'ils „fuſſent maſſacrez, ou réduits aux derniéres „extrémités? Quand ils ont donc vu que la „perſécution qu'on leur faiſoit n'avoit point „de fin, & qu'elle augmentoit au-lieu de di-

mi-

„ minuer, ils ont jugé qu'il étoit tems de faire „ résistance; de détruire les flotes de leurs en- „ nemis; de prendre & de confisquer leurs vaif- „ seaux; de se rendre maîtres de leurs forts, & „ d'emploier toutes sortes de voies pour les en „ chasser.

Cet Evêque avoit raison de parler de la sorte, Les grands équipemens que les Directeurs de la Compagnie d'Octroi des Provinces Unies faisoient tous les ans, marquoient bien qu'ils ne vouloient ni renoncer à la navigation, ni soufrir les insultes & les inhumanités des Portugais. Entre ces armemens celui qui se fit sur la fin de l'an 1603. ne fut pas un des moins considérables, quoi-que ce fût l'un des premiers.

En éfet au mois de Décembre de cette année-là, ils firent équiper douze vaisseaux, & une autre flote encore au mois de Juin suivant, & les envoiérent aux Indes, sous le commandement d'Etienne van der Hagen, en qualité d'Amiral, qui eut pour Vice-amiral Corneille Sebastiaansz.

Les noms des douze vaisseaux étoient, savoir pour la Chambre d'Amsterdam: *Les Provinces Unies*, du port de 700. tonneaux, étant monté par l'Amiral, & aïant pour Capitaine Simon Hoen: *Amsterdam*, qui étoit du même port, monté par le Capitaine Arent Claasz Calckhuis: *Gueldres* du port de 500. tonneaux, monté par le Capitaine Jean Jansz Mol: *La Cour de Hollande*, du port de 340. tonneaux, monté par le Cap. Guillaume Cornelisz Schout, ou Schaut: *Delft* du port de 300. tonneaux, monté par le Cap. Guillaume Lock: *le Pigeonneau*, du port de 60. tonneaux, monté par le Cap. Guillaume Jansz.

Pour la Chambre de Zélande : *Dordrecht*, comme Vice-amiral, du port de 700. tonneaux, monté par le Cap. Hans Rymelandt : *Zélande*, du port de 500. tonneaux, monté par le Cap. Crijn Pieterſz.

Pour la Chambre de Hoorn & d'Enchuiſe : *Hoorn*, du port de 700. tonneaux, monté par le Cap. Jean Cornelisz Avenhorn : *Médenblick*, du port de 250. tonneaux, monté par Dierick Claaſz Moylieves : *Ouëſt-friſe*, du port de 500. tonneaux, monté par Jaques Jacobſz Clunt : *Enchuiſe*, du port de 300. tonneaux, monté par Nicolas Thijſz Cul.

Et depuis ce tems-là, c'eſt-à-dire, au mois de Juillet 1604. pour la Chambre d'Amſterdam, le treizième vaiſſeau réputé de la même flote, nommé *Gouda*, du port de 260. tonneaux, monté par le Cap. Corneille Herſz Pronck.

Toute cette flote étoit montée de 1200. hommes d'équipage, & les frais de ſon armement revenoient à deux millions deux cents quatre-vingts-dix-mille-trois-cents-ſoixante huit livres.

Le 18. de Décembre, les vaiſſeaux d'Amſterdam, de Hoorn, & d'Enchuiſe firent voiles du Texel ; mais ils demeurérent près de 2. mois ſur la côte d'Angleterre pour atendre un vent favorable. L'armée navale des Provinces Unies, commandée par l'Amiral Paul van Caerden, alla moüiller l'ancre à la même rade où ils étoient.

Le 10. de Mars 1604. la flote, qui avoit beaucoup ſoufert du gros tems, alla relâcher à l'iſle du Mai, où l'on trouva les deux vaiſſeaux de Zélande, qui y étoient déja moüillez. Quand on

on s'y fut rafraîchi, on remit à la voile.

Le 15. on relâcha encore à l'isle de S. Jago. L'Amiral écrivit au Gouverneur de l'isle, pour lui demander des rafraîchissemens en païant. La réponce fut qu'il n'y avoit là, pour les Hollandois, que de la poudre & du plomb. Aussitôt ceux-ci levérent l'ancre, & continuérent leur route.

Le 9. d'Avril, ils passérent sous la Ligne équinoxiale, par un beau tems. Le 30. de Mai ils se trouvérent par le travers du cap de Bon-espérance, & l'aïant doublé le 1. de Juin, ils côtoïérent les terres.

Le 17. ils moüillérent l'ancre proche de la Mosambique, & il fut résolu qu'on armeroit toutes les chaloupes pour aller visiter l'isle & la forteresse. La chose aïant été éxécutée, elles revinrent le lendemain de leur départ, & amenérent la chaloupe d'une carraque, qui étant chargée de quantité de tonneaux, étoit moüillée à l'abri du fort. Tout l'équipage s'en étoit fuï, hormis un garçon de bord & un mestif, qui étoient fort-blessez, & qui furent aussi amenez prisonniers.

On sut, par leur moien, qu'il y avoit 7. mois que la carraque étoit à l'ancre, en atendant qu'il en vint d'autres de Portugal, ainsi-qu'on avoit eu avis qu'il en devoit venir ; afin de s'en aller toutes de flote à Goa.

Sur cet avis le Conseil s'étant assemblé, il fut résolu, après plusieurs contestations, qu'on iroit ataquer la carraque. Aussi-tôt on arma les chaloupes d'un grand nombre de gens, & de quelques pierriers, & les y aïant envoiées, elles la prirent sans peine, quoi-qu'on fît grand feu de la forteresse. On y trouva une

assez bonne partie de dents d'éléfant.

Le 30. on prit encore un plus petit bâtiment aussi chargé de dents d'éléfant & de ris. On l'emmena pour le faire servir de yacht, & on le nomma *Mösambique*.

Le 5. d'Aout 1604. on fit cinq nouvelles prises; mais ce n'étoient que des pangaies, ou petits bâtimens Indiens. On y trouva un peu de ris & de millet, qu'on fit transporter sur les grands vaisseaux.

Le 8. 150. hommes aïant mis à terre, allérent visiter l'isle, où ils ne firent aucune autre expédition, que de brûler une maison des Portugais. Les Caffars, ou naturels du païs, n'étoient pas peu épouvantez des mousquets des Hollandois, & en toutes ocasions ils paroissoient timides. Il sembloit qu'ils auroient été prêts à favoriser ces nouveaux venus, au préjudice de leurs premiers maîtres, qu'ils haïssoient fort, à-cause des tirannies qu'ils éxerçoient. En éfet les Portugais ne traitoient pas ces gens là autrement que des bêtes.

Le 12. on mit le feu à la carraque, qui brûla tout-proche de l'isle, & le vingt-cinq on remit à la voile: mais on laissa encore à l'ancre *le Delft*, *l'Enchuise*, & *le Pigeonneau*, avec ordre de croiser sur les carraques qui pourroient passer.

Le 21. de Septembre 1604. toute la flote, hormis ces trois derniers vaisseaux, se trouva sur la côte de Goa, & y découvrit un bâtiment Arabe, qui venoit de la Mecca. On le prit: mais comme il n'étoit monté que par des Mores, qui alloient à Correpatan, & qu'il n'y avoit aucuns éfets qui apartinssent aux Portugais, on le relâcha.

Le

Le 26. on moüilla l'ancre à l'embouchure de la riviére de Goa, à une lieuë du fort, dans le dessein d'atendre qu'il y vint des bâtimens Portugais. On voioit tous les jours quelques-unes de leurs galéres; mais elles se tenoient sur leurs gardes, & nageoient si bien qu'on n'en put joindre aucune.

Le 2. d'Octobre 1604. les vaisseaux s'étant plus avancez dans l'embouchure de la riviére, donnérent la chasse à 4. galéres, sans en pouvoir prendre une. Le 13. ils remontérent jusqu'au fort de Bardes, où ils trouvérent quelques navires de guerre qu'ils n'osérent ataquer, parce-que le rivage étoit bordé d'une si grande quantité de gens sous les armes, qu'il sembloit qu'on eût donné avis dans le Roïaume de Portugal de la venuë des vaisseaux Hollandois, & que toutes les forces du Roïaume fussent accouruës pour les combattre.

Sur la brune on vit quatre galéres venir en sentinelle. Les Hollandois leur envoiérent quelques volées de canon, pour les tenir en respect, & empêcher qu'elles ne s'aprochassent d'eux.

„ La ville de Goa, selon la description qui „ en a été faite par Gaspar Balby Vénitien, est „ très-belle, & très-grande, par raport aux „ autres villes des Indes. Elle est située par les „ 16. degrés, dans une isle qui a 38. lieuës Hol- „ landoises de circuit. Autour de la ville on „ voit quelques villages, de beaux jardins, & „ quantité de noix de cocos. C'est la principa- „ le des places que les Portugais possédent dans „ les Indes. Le Viceroi y tient sa Cour.

„ Elle est bâtie sur les terres d'un Roi des „ Mores, nommé Dialcan, qui fait son sé-

„ jour ordinaire dans la ville de Bisapor, à 5.
„ lieuës de Goa. Ce Roi est si-puissant, qu'il a
„ mis une fois 200000. hommes en campagne,
„ & tenu, pendant 14. mois, les Portugais as-
„ siégez dans leur ville, qu'il n'auroit pas man-
„ qué de prendre, si elle n'eût été rafraîchie
„ par le moien du port, que ses ennemis n'a-
„ voient pas l'industrie ni le pouvoir de tenir
„ fermé.

„ Il regne le long du port une hauteur, où il
„ y a un fort, & vis-à-vis, c'est-à-dire de
„ l'autre côté du havre, il y a une petite mon-
„ tagne, où les Réligieux de S. François ont
„ bâti un couvent, qui se nomme Remago, ou
„ des Trois Rois.

„ Il se fait un grand commerce dans cette vil-
„ le. Tous les ans on y envoie 5. ou 6. vaisseaux
„ de Portugal, & il en part autant pour re-
„ tourner dans ce Roïaume.

„ La force de l'Hiver s'y fait sentir aux mois
„ de Mai, de Juin & de Juillet, si pourtant
„ on peut dire qu'il y ait là un Hiver, car ce
„ n'est pas le froid qu'on y ressent qui en fait
„ apercevoir; ce ne sont que les tempêtes &
„ les grandes pluïes qui marquent cette saison.
„ Ces pluïes y tombent sans doute par un éfet
„ singulier de la Providence de Dieu, pour ra-
„ fraîchir les hommes, les bêtes & les fruits,
„ & empêcher que le Soleil ne les brûle, son
„ ardeur étant tempérée par ce moien, & par
„ celui des vents qui y souflent alors, jour &
„ nuit. On les apelle la Mousson, & ce sont
„ eux qui amènent les vaisseaux de Portugal à
„ Goa.

„ Pour les pluïes elles ne sont pas continuel-
„ les, & n'empêchent pas qu'on ne voie sou-

„ vent

„ vent les raions du Soleil, & qu'on ne ressen-
„ te leur chaleur: mais elles la tempérent tel-
„ lement, que les hommes & les bêtes la peu-
„ vent suporter, au-lieu que; sans ce secours,
„ elle les feroit périr.

„ Il y a dans cette isle un peuple qu'on nom-
„ me Canarins, qui adorent une Statuë toute
„ nuë, qu'ils tiennent pourtant pour une Idole,
„ & non pour un Dieu. Car ils ont une idée
„ qu'il y a un Dieu qui régit l'Univers, de-
„ même que tout ce qu'il contient; & le culte
„ qu'ils rendent à cette Statuë n'est que par ra-
„ port à lui, & dans le même esprit que les
„ Chrétiens superstitieux rendent le leur aux
„ images des Saints Trepassez.

„ Lors-qu'ils marient leurs filles, elles vont
„ se prosterner devant cette Statuë, qui est à
„ demie lieuë d'une de leurs villes, & lui de-
„ mander beaucoup de prospérité dans leur ma-
„ riage. Après leurs priéres elles se découvrent,
„ & presentant leurs parties génitales à celles
„ qu'on a faites à la Statuë, & qui sont de fer,
„ elles les pressent ensemble, jusqu'à recevoir
„ celles de la Statuë, & elles apellent cela lui
„ ofrir leur virginité. Que s'il y a quelques fil-
„ les qui par la honte, ou par la crainte de la
„ douleur, ne veulent pas s'en aprocher, leurs
„ parens, qui sont là presens, tâchent de les y
„ porter par leurs exhortations; & enfin les y
„ aïant fait résoudre, ou les aïant contraintes
„ de s'aprocher & de se presenter à la Statuë,
„ leurs plus proches parentes les pressent elles-
„ mêmes, jusques-à-ce que l'opération soit
„ faite.

„ Au-regard des poids, des mesures & des
„ doüanes de Goa, un Cantaro s'y nomme un

„ Chintal, & contient cinq Mans & huit Ro-„ tolis. Il y a dans le Man 24. Rotolis, de-sor-„ te qu'un Chintal est de 128. Rotolis, ou Ro-„ tolos. Un Rotolo contient 16. onces de Goa, „ qui font une livre & demie poids de Venise ; „ si-bien qu'un Chintal est de 192. petites livres „ de Venise.

„ Dans cette ville & dans les lieux voisins les „ épiceries & les autres marchandises, qui se „ vendent au poids, se débitent au chintal, „ excepté dans les Roïaumes de la Chine & de „ Galanga, où l'on se sert d'un poids nommé „ Candil.

„ On se sert de deux sortes de Candils à Goa, „ l'un de 16. mans & l'autre de 20. Un candil „ de 16. mans fait trois chintals bien-forts: ce-„ lui de 20. mans faits trois chintals & 3. Rub-„ bis. Un Rubbi fait 32. rotolis, de-sorte „ qu'un chintal fait 128. rotolis, ainsi-qu'on „ l'a déja dit.

„ On se sert encore à Goa d'un autre poids, „ qu'on nomme Marco, qui est de 8. onces qui „ font un demi rotolo, ou 9. onces subtiles à „ Venise. C'est à cette sorte de poids qu'on vend „ l'ambre, le coral, l'argent, l'or, le musc, „ l'ambracane, la civette, & telles autres pré-„ cieuses marchandises.

„ Celui dont on se sert pour les diamans, se „ nomme Mangielino, & ne pèse que 5. grains „ de Venise. On pèse les rubis à un autre poids, „ qu'on apelle Fanno, qui est de deux carrats „ de Venise.

„ Il faut savoir sur-tout, qu'à Goa on ne mar-„ que point les marchandises. On ne met des „ marques que sur les sacs & sur les bales ; de-„ sorte qu'on y doit bien prendre garde quand

„ on

„ on fait emplette, particuliérement quand on
„ achète du musc, qui vient de Tartarie par la
„ Chine, & est aporté dans des vessies; car il n'est
„ point marqué, & il se pese avec les vessies.
„ La mesure qui est en usage à Goa, se nomme
„ Caudo. On y vend les étofes de soie & de
„ laine, & les toiles. Elle est de dix-sept aunes
„ & sept huits par cent plus grande que les au-
„ nes de Babel & de Balsara, & de six aunes
„ & demie par cent plus grande que l'aune
„ d'Ormus.

„ On se sert encore d'une autre mesure, nom-
„ mée Vare, qui est, à Ormus & à Goa, d'é-
„ gale grandeur & d'égal usage.

„ Les monnoies de Goa sont premiérement
„ des espèces épaisses & rondes, d'un alliage d'é-
„ taim & de fer blanc, qui ont d'un côté une
„ sphére, & de l'autre côté deux fléches: on
„ les nomme Basarucchi. Huit basaruchis font
„ un Ventin, qui est une autre chètive monnoie.
„ Cinq ventins font un Tanga, qui est une bon-
„ ne monnoie. Un tanga fait la valeur de 18.
„ schellings, ou escalins, monnoie de Venise,
„ un escalin faisant six sous monnoie de Hollan-
„ de. Cinq tangas font un Sérafin d'argent,
„ c'est-à-dire, qu'en marchandise un Sérafin
„ vaut cinq tangas de la meilleure monnoie.
„ Mais quand on les change pour des basaruc-
„ chis, on n'en peut avoir que 5. tangas & 12.
„ basarucchis qu'on nomme Sarasagio. Quand
„ on parle de bons Pardais, on entend six tan-
„ gas de la meilleure monnoie.

„ Pour toutes les marchandises de petit volu-
„ me, pour les pierreries, & pour les chevaux,
„ les paiemens s'en font en Pardais d'or. Mais
„ pour les autres marchandises & les épiceries,

„ on les paie en Sérafins d'argent.

„ Il y a encore une autre monnoie, qu'on „ nomme des Pagodis, qui sont petits, ronds, „ & épais. Ils ont du côté qu'on apelle Pile, ou „ revers de la monnoie, l'éfigie d'une Idole. Il „ y en a de deux sortes, de vieux & de nouveaux. „ Les nouveaux valent 7. tangas & demi de la „ meilleure monnoie, & les vieux en valent 8.

„ Suivant les Ordonnances du Roi de Portu- „ gal les Réales de huit y valent 400. Reis. Cha- „ que Reis fait un . . . qui vaut six tangas & 50. „ basarucchis. Comme les Réales, ou les Réaux „ d'Espagne sont du meilleur aloi, elles ont „ cours dans toutes les Indes, sur-tout à Malac- „ ca, quand les vaisseaux des hauts païs y vien- „ nent, car elles y haussent alors, même jusqu'à „ 18. 20. & 22. par cent, selon que les mar- „ chez se font, & ce haussement s'apelle Sa- „ rasagio.

„ Suivant les mêmes Ordonnances, un séra- „ fin vaut 300. reis. Avec les réales de huit on a „ aussi des quarts de deux Patacchines. Les réa- „ les avec leur surhaussement de 8. par cent va- „ lent 861. Quades de Venise, & une douziê- „ me, ou un tanga, & 56. basarucchis & demi „ de la meilleure monnoie.

„ Une demie Patacchine vaut 65. basaruchis „ & trois quarts, ce qui ne monte pas plus haut „ qu'une réale. Les réales n'ont point de cours „ fixe; elles haussent & baissent tous les jours. „ La valeur qui leur est donnée par l'Ordon- „ nance, est de 400. reis ainsi qu'il a été déja „ dit: mais il n'y a pas moien d'en trouver sans „ donner un surhaussement qui n'est point réglé.

„ Les Séchins d'or de Venise & de Turquie „ valent 9. tangas & demi de la meilleure mon-

„ noie.

„ noie. Ils n'ont point aussi de cours réglé ; car „ quand les vaisseaux sont sur le point de partir „ de Goa pour Cochin, ils montent quelquefois „ jusqu'à 9 tangas & 3. quarts, ou jusqu'à 10. „ parce que c'est la meilleure monnoie dont on „ puisse se charger pour Cochin.

„ La plus haute valeur des Larins est de 93. „ basarucchis & un quart. Quatre larins valent „ aussi un sérafin d'argent de cinq tangas de la „ meilleure monnoie, sur quoi l'on peut gagner, „ 6. 7. 8. 9. ou 10. & quelquefois jusqu'à 22 par „ cent, c'est-à-dire quand il va des vaisseaux à „ Chiawl, Diu, Cambaie, Bengale, Daman, „ & Bassain, où les larins sont la monnoie qu'on „ estime le plus.

„ On fabrique à Ormus les sérafins d'or, & „ on les vend cinq larins à Goa, parce-qu'ils „ sont du meilleur or. Aussi sont-ils de requête „ parmi les Orfèvres. Il y a encore une autre „ petite monnoie d'argent, où l'on voit d'un „ côté une croix, & de l'autre une couronne. „ Elle vaut un demi tanga du meilleur argent. „ On en voit encore une autre plus petite de „ cette même sorte, qu'on nomme Rintinno. „ On la range parmi les meilleures espèces; elle „ vaut 14. basarucchis & 3. quarts.

„ Il faut remarquer que quand dans les ventes „ ou achats on marchande que le paiement se „ fera en petits tangas, on entend toûjours que „ c'est de la meilleure monnoie : mais si l'on ne „ parle simplement que de tangas, sans rien spé- „ cifier, ils ne sont que de chètive monnoie, & „ il y a 25. par cent de différence.

„ Dans le commerce de bois, de charbon, de „ chaux & d'autres semblables marchandises, „ les paiemens se font en Braganinis, dont un

„ vaut 24. basarucchis, quoi-que ce soit une es-
„ pèce fort-petite.

„ Enfin on y trouve encore une autre sorte de „ Tangas, qui sont de fort-mauvais aloi, & „ valent 50. basarucchis. On s'en sert pour „ païer le bois. Quand on achète pour 5. tangas „ de bois, on entend 250. basarucchis, & ce- „ la fait 3. tangas & 25. basarucchis du meil- „ leur aloi.

„ Les droits qu'on paie de ce qui se vend ou „ s'achete à Goa, de ce qui y entre, ou qui en „ sort, sont de 8. par cent. Les marchandises „ y sont tôujours estimées sur un pié que les „ Marchands y puissent faire un profit raison- „ nable. Un navire qui vient d'Ormus sans ame- „ ner de chevaux, paie 8. par cent de toutes les „ marchandises qui sont à son bord; & si elles „ ne se vendent pas toutes, on peut emmener le „ reste ailleurs. Mais un navire chargé de che- „ vaux ne paie point de droit d'entrée; il ne paie „ que celui de la sortie s'il les remmène, c'est- „ à-dire, 8. par cent.

„ Si quelqu'un aïant paié le droit d'entrée, „ vend, ou expose en vente une partie de sa „ cargaison seulement, & qu'il ne fasse pas „ bonne vente, ou que les afaires traînent en „ longueur, ensorte qu'il ne puisse trafiquer „ sans perte, il peut, en avertissant le Rece- „ veur, rembarquer ses marchandises, les em- „ mener, sans paier les 8. par cent de droit „ de sortie.

„ Ceux qui achetent à Goa des épiceries, ou „ d'autres marchandises, venant de Malacca, „ de la Chine, ou d'autres lieux, ne sont te- „ nus de paier aucuns droits: car lors-qu'ils en „ ont fait le prix, le vendeur peut les faire em-

„ bar-

„ barquer ſous ſon nom, & les envoier où il lui „ plaît.

„ Les Mores ni les Idolâtres ne peuvent quit- „ ter Goa, qu'ils ne ſe ſoient fait imprimer les „ armes de Portugal ſur un de leurs bras, avec „ un fer chaud ; afin-que s'ils y reviennent, „ ils puiſſent être reconnus pour habitans du „ lieu.

Le 14. du même mois d'Octobre 1604. onze navires de guerre Portugais étant venus moüiller à Goa, les Hollandois ſe retirérent, & prirent la route de Calicut.

Le 26. ils moüillérent l'ancre ſous le fort de la ville de Cananor. L'Amiral aïant fait nager vers le rivage une chaloupe pour prendre langue, & parler aux habitans, quand elle fût tout-proche de terre, elle fut ataquée par quelques Portugais, qui étoient en embuſcade derriére un rocher. L'équipage s'étant mis en défenſe les repouſſa. Pour les habitans Mores, ils ne firent aucun mouvement, & les Portugais qui étoient dans le fort n'oſérent non-plus tirer, le Roi le leur aïant défendu.

Après midi quelques Mores envoiez de la part du Roi, avec une banniére de paix, ſe rendirent à bord, & preſentérent une lettre de ce Prince, qui portoit ; „ Qu'il y avoit long- „ tems qu'il avoit oui dire que les Hollandois „ étoient ennemis jurez des Portugais : que ce- „ la lui donnoit lieu de craindre qu'étant venus „ ancrer ſi près du fort, ils n'euſſent deſſein de „ le ſurprendre : qu'il ne leur conſeilloit pas de „ l'entreprendre, parce-qu'il étoit en bon état, „ & bien pourvu de munitions : que d'ailleurs „ ſes ancêtres avoient, depuis 102. ans pris les

„ Por-

„ Portugais en leur protection, & que sa vo-
„ lonté étoit de les protéger aussi: qu'il avoit
„ cru en devoir donner avis aux Hollandois, &
„ qu'il les prioit, que s'ils vouloient être de
„ ses amis, ainsi-qu'il avoit aussi dessein d'être
„ des leurs, ils ne formassent point de pareille
„ entreprise, & qu'ils prissent plutôt le parti
„ de se retirer: qu'ils prissent aussi garde à ne
„ rien atenter contre ses isles Maldives, & à
„ n'insulter pas les vaisseaux de ses Sujets, afin
„ d'éviter la guerre de part & d'autre. Les Hollandois lui promirent ce qu'il demandoit, & aiant levé l'ancre, ils continuérent leur route vers Calicut.

Le 27. ils moüillérent à la rade de cette ville, & le lendemain le Vice-amiral Corneille Sebastiaansz, & le Commis Hourman, avec quelques autres, furent députez pour aller saluer le Samorin, qui est le Roi de Calicut, & comme l'Empereur de Malabar. Il y avoit à cette rade neuf frégates, & l'on arma quelques chaloupes pour aller les ataquer. Les frégates s'étant bien défenduës, les Hollandois furent obligez d'envoier du secours à leurs gens, qui en prirent enfin une, où il y avoit 80. hommes, dont 15. étoient Portugais, & le reste Mores. Ils se jettérent tous à la mer, & se noïérent, à la réserve de six qui furent faits prisonniers, & trois autres qui se sauvérent à la nage, & se rendirent à terre. On ne trouva dans la frégate que 25. barils de poudre, que les Portugais envoioient dans leur fort qui est à Ceilon.

Le 3. de Novembre 1604. quatre hommes passérent à bord de l'Amiral, de la part du Roi, & le priérent d'aller jetter l'ancre proche du lieu où étoit l'armée que ce Prince avoit

mise

mise en campagne contre les Portugais, afin qu'ils pussent se voir & conférer ensemble. Sur cette priére on leva l'ancre, pour s'avancer jusques au lieu qui étoit marqué.

Le lendemain les Hollandois aïant découvert 19. frégates Portugaises qui rasoient la côte, firent grand feu sur elles, & les incommodérent extrémement. Mais le calme empêcha qu'on ne les joignît, & ce fut par les habitans du pais qu'on aprit qu'il y avoit eu beaucoup de monde tué à leur bord.

Peu après ils virent encore deux jonques, que les quatre Envoiez du Samorin dirent apartenir aux Portugais. Sur cet avis on les ataqua, & on les prit: mais comme on n'y trouva que des noix de cocos, on les relâcha.

Le 6. du même mois de Novembre, le *Delft*, l'*Enchuise*, & le yacht *le Pigeonneau*, qu'on avoit laissez à la Mosambique, pour croiser sur les carraques, qui pourroient y passer, vinrent rejoindre la flote, qui s'avança vers le lieu où étoit l'armée du Samorin.

Le 8. cet Empereur desira de conférer avec l'Amiral, aïant dessein de traiter alliance avec les Hollandois. Car il ne faisoit nul doute qu'ils ne fussent ses amis, & les ennemis des Portugais, étant confirmé de plus en plus dans cette pensée, par les diverses expériences qu'il faisoit tous les jours.

Il fut donc résolu dans le Conseil de la flote, que l'Amiral & les Commis Houtman, Compostoel ou Compostoul, & Alterman, avec le Capitaine Nicolas Thysz, & quelques autres, descendroient à terre. Quand ils se furent rendus auprès du Samorin, il les reçut fort bien, & leur fit beaucoup de caresses. Ensuite ils

ils conclurent un Traité d'alliance, qui fut mis par écrit, & dont l'observation fut solemnellement jurée de part & d'autre.

Le Samorin promettoit aux Hollandois, qu'il leur feroit libre à perpétuité de trafiquer dans tous les pais de son obéïssance, & il les pria de porter en Hollande l'original du Traité. Cette alliance causa beaucoup de joie parmi les Malabres. Lors-que tout fut expédié, l'Amiral & sa suite prirent congé, & retournérent à bord.

Après leur retour on arrêta dans le Conseil que les vaisseaux *Zélande* & *Enchuise* prendroient la route de Cambaie, afin de tâcher d'y trafiquer. Pour le gros de la flote, il devoit aller à Cochin, le Roi en aïant fait solliciter les Hollandois.

„La ville de Cochin, suivant la description qu'en a faite Gaspar Balbi Vénitien, est „située par les 10. degrés de latitude Nord, „aïant la mer à l'Oueft. Du côté des terres el„le est environnée d'un grand bois, ou plutôt „d'une forêt épaisse, dont les arbres sont ex„trémement gros. Les habitans les creusent, „& en font des barques d'une seule piéce, qu'ils „nomment Almadies, avec lesquelles ils peu„vent facilement faire le voiage de Goa, & y „mener des marchandises.

„Il n'y a pas moien d'entrer dans le port „sans Pilotes lamaneurs, à-cause des rochers „qui y sont sous l'eau. Mais en Hiver il est tout „à-fait fermé, & personne ne peut y faire en„trer ni en faire sortir aucun bâtiment, les „vents y souflant avec une telle impétuosité, „que la mer y est dans une agitation terrible, „& brise avec une violence extraordinaire con„tre la côte.

„Ces

„ Ces vents ſi-impétueux font rouler avec „ eux quantité de nuées, qui s'arrêtant contre „ les montagnes, crèvent comme par un eſpè- „ ce de choc, & il en ſort une groſſe pluïe, qui „ tombant fort-dru, charrie de la terre & du „ ſable en abondance, & les emmène dans la „ mer. Mais la mer dont les flots élevez par la „ force du vent le font encore davantage par le „ moien d'un grand nombre de marais qui ſont „ là, repouſſant avec une eſpèce de furie cette „ terre & ce ſable vers le rivage, forme comme „ une digue dans le port, & en interdit entié- „ rement l'accès. Alors on ne peut plus-du-tout „ y naviger: il faut atendre que l'Hiver ſoit „ paſſé, que les vents orageux aïent ceſſé de „ ſoufler, & que le port ſe rouvre de lui-même.

„ Après Goa, Cochin eſt la principale des „ villes que les Portugais poſſédent dans les In- „ des. Il s'y fait un grand commerce d'épice- „ ries & d'autres marchandiſes. Le païs qui „ l'environne produit abondance de poivre, „ qu'on vend au Roi de Portugal à un certain „ prix réglé: mais les Mores l'achètent beau- „ coup plus cher.

„ Il y a dans le Roïaume de Cochin deux „ villes qui portent ce même nom, dont l'une „ apartient au Roi de ce Roïaume, & l'autre „ au Roi de Portugal. Celle qui eſt ſoumiſe à „ ce premier Roi, eſt ſituée ſur le bord d'une „ grande étenduë d'eaux.

„ Ce Prince eſt ſi-puiſſant qu'il peut mettre „ ſur pié une armée de 100000. hommes, dont „ une grande partie eſt de Nobleſſe, qui fait la „ guerre à cheval & ſur des éléfans, & qui eſt „ obligée de ſervir quand le Roi veut. Les No- „ bles s'apellent Nairi. Ils vont nuds depuis la

„ cein-

,,ceinture en haut, & nuds-piés. Les femmes ,, sont aussi nuës de-même.

,, Lors que ces Nairi veulent avoir commer- ,, ce avec une femme, ils mettent, en entrant ,, dans sa chambre leur bouclier & leurs armes ,, sur le seüil de la porte, & pendant que ces ar- ,, mes y sont, personne n'ose entrer dans la ,, chambre.

,, Ni le Roi, ni ses Sujets qui se marient, n'ô- ,, tent pas la virginité à leurs femmes. Ce pri- ,, vilége est réservé à leurs Prêtres qu'ils nom- ,, ment Bramines, ou Bramins, & qui ont de ,, grandes libertés dans la maison du Roi, & ,, dans celles de tous ses Sujets, où ils font tout ,, ce qui leur plaît. Quand ils entrent quelque ,, part, les plus proches parens des femmes, ,, & les maris même, leur laissent la place li- ,, bre auprès d'elles, & se retirent, les estimant ,, gens d'une grande sainteté, qui prennent la ,, peine d'instruire dans leur Loi les femmes & ,, les filles, en reconnoissance de quoi les péres ,, & méres, & les maris soufrent volontiers ,, qu'ils aïent commerce avec elles, & le tien- ,, nent même à honneur.

,, Lors-que le Roi est mort, ce n'est pas un ,, de ses fils qui lui succéde; ce sont les fils de sa ,, Sœur, ou d'une de ses Sœurs; parce qu'enco- ,, re que les enfans apellent le mari de leur mére ,, du nom de pére, il n'y a pourtant aucune cer- ,, titude qu'ils soient enfans de celui à qui ils ,, donnent ce nom, non-pas même ceux qui sont ,, présumez enfans du Roi. Mais on ne peut pas ,, douter que les enfans des Sœurs du Roi, ne ,, soient du sang Roïal, & par cette raison la ,, couronne leur est déférée.

,, C'est une beauté parmi ces gens-là, d'avoir ,, les

„ les oreilles decoupées & percées dans les lobes „ Ils y mettent un gros morceau de plomb, dont „ le poids faisant encore plus déchirer le lobe, „ rend le trou plus grand, de-sorte qu'avec le „ tems les bouts des oreilles leur pendent jus-„ qu'aux épaules. Ainsi plus leurs oreilles sont „ longues plus elles leur paroissent belles, & „ ils sont si charmez de cette beauté, que les „ hommes ne tâchent pas moins que les femmes „ de se la procurer.

„ Les Nobles, & sur-tout les principaux „ d'entre eux qui sont les Nairi, se distinguent „ du peuple par des brasselets qu'ils portent „ aux bras, & par la maniére dont ils ont les „ cheveux retroussez & liez sur la tête, ce qui „ passe aussi pour un grand ornement; & encore „ par leurs boucliers qu'ils portent tôujours à „ la main, avec leurs sabres nuds, sans quoi on „ ne les voit jamais dans les ruës.

„ Tous les Etés, on charge à Cochin plusieurs „ vaisseaux de poivre, de canelle, & d'autres „ marchandises du Roïaume, pour les envoïer „ dans les autres païs.

„ Au regard des poids, des mesures, & de „ la monnoie, voici ce qui se pratique. Tout „ ce qu'on achète, ou qu'on vend, se pèse au „ Chintal, & se paie en Sérafins. Un chintal est „ de cinq Mans & huit Rotolis. Un man est de „ 24. rotolis. Un chintal est de 128. rotolis. „ Un rotoli est de 16. onces. Ainsi le poids de „ Cochin & celui de Goa sont égaux.

„ Il y a de la différence entre les Baris, ou „ Bars, qui servent à mesurer, selon les diverses „ espèces de marchandises; si-bien qu'en faisant „ un marché il faut spécifier quelle espèce de „ bars on entend, car il y en a de 3. Cantaris,

„ ou



„ ou Cantaros, de trois Cantaris & demi, &. „ de quatre, ſelon la qualité des marchandiſes.

„ Un Cantaro eſt de 4. Rubbis, ou Rubbo: „ un Rubbo eſt de 32. rotolis, de-ſorte que le „ chintal demeure tôujours de 128. rotolis.

„ Les monnoies de Cochin ſont des Conodis „ & des Vares, tout-à-fait ſemblables à ceux „ de Goa. Le corail & les autres marchandiſes „ de cette ſorte, ſe vendent au marc.

„ Les perles, les diamans & les autres pier- „ reries, ſe pèſent à un poids nommé Mangie- „ linni, de-même que les rubis ſe pèſent au „ Fanno.

„ Il y a encore d'autres monnoies qui ſont „ comme celles de Goa, & elles ſont de la même „ valeur dans ces deux païs.

„ Mais les Sechins, ou Sequins de Veniſe va- „ lent à Cochin 10. tangas du meilleur aloi. Se- „ lon l'Ordonnance du Roi de Portugal, les „ ſérafins y valent 300. reis, qui ſont 5. tangas „ du meilleur aloi Les réales de huit y valent „ 400. reis, qui ſont 6. tangas, & 50. baſa- „ rucchis, ſans le ſurhauſſement, tout-de-mê- „ me qu'à Goa.

„ Les Vintins, ou Ventins d'argent, & les „ Sadins ſe fabriquent en Portugal, & ont les „ armes du Roi. Ils valent 20. reis, qui font 25. „ baſarucchis. Cinq ventins d'argent valent un „ teſton de Portugal, qui vaut un tanga & 50. „ Baſarucchis du meilleur aloi, ce qui fait 31. „ ſchelling, monnoie de Veniſe. Trois teſtons „ font un ſérafin d'argent de 5. tangas du meil- „ leur aloi; ſi-bien que ſelon ce calcul, un teſ- „ ton, ſuivant l'Ordonnance du Roi, vaut „ 100. reis.

„ Les nouveaux Pagodis d'or valent ſept tan- „ gas

„ gas & demi, mais les vieux en valent huit, du „ meilleur aloi.

„ Le grand Portugais d'or, qui a d'un côté „ une grande croix, & de l'autre les armes de „ Portugal, valoit ci-devant 10. Cruciattis; „ mais à-present on en trouve peu, & ils valent „ 14. cruciattis, ou plus. Un cruciatti fait 5. „ tangas du meilleur aloi, qui font 19. sérafins „ & 3. tangas, du même aloi.

„ Les droits d'entrée & de sortie sont de huit „ par cent. Tous les étrangers les paient, à la „ réserve de ceux qui se sont mariez à Cochin, „ qui ne paient pendant les trois premiéres an- „ nées de leur mariage que 4. par cent. Ce droit „ apartient au Roi. Tout étranger qui entre „ dans la ville de Cochin paie au Roi un sérafin „ de Capitation.

„ Voici ce que le même Gaspar Balbi dit, „ touchant la ville de Pegu.

„ Il y a deux villes de Pegu, la vieille ville & „ la nouvelle. Les étrangers & les marchands „ demeurent dans la vieille, & il y a beaucoup „ des uns & des autres. Aussi s'y fait-il un grand „ commerce, où les Seigneurs de la Cour ont „ part, & le Roi même.

„ L'an 1576. que Balbi fit la presente des- „ cription, il n'y avoit pas longtems encore „ que le feu Roi, pére du Roi alors regnant, „ avoit fait bâtir la nouvelle ville, & elle l'a- „ voit été en très-peu de tems, quoi-qu'elle „ fût belle & bien-forte. L'autre ville est fort „ ancienne. Les maisons y sont grandes & spa- „ cieuses, construites, pour la plupart, de ro- „ seaux longs & épais. Mais il y a de gran- „ des voutes de pierre, où l'on tient les mar- „ chandises, pour les préserver des incendies.

„ La

,, La nouvelle ville étant donc la plus considérable, le Roi y tient sa Cour. Elle est située ,, dans un très-bel endroit, par les 16. degrès. ,, Elle est quarrée & environnée de fortes murailles. Il y a quatre portes, & un grand fossé ,, tout-autour de son enceinte, qui est toûjours ,, plein d'eau, où l'on a mis quantité de crocodiles, afin-que personne n'entreprenne d'y ,, passer à la nage.

,, Il y a de lieu en lieu, sur les murailles de ,, la ville, des parapets de bois, où l'on tient ,, tôujours un certain nombre de soldats en ,, sentinelle, qui, bien-que d'ailleurs ils ne ,, soient pas fort disciplinez, sont pourtant la ,, garde assez éxactement. On les nomme Brania. Chaque jour il y en a vingt qui vont, avec ,, leurs femmes, faire la garde aux portes, & ,, c'est toute la garde qu'on y fait de jour, parce-que les murailles sont tirées si droit, que ,, d'un coup d'œil, pour ainsi dire, on voit depuis un des bouts jusques à l'autre. Les ruës ,, sont si larges, que cinq ou six hommes à cheval ,, y peuvent passer à la fois. Les maisons sont ,, bâties de grosses & épaisses piéces de bois; ,, hormis dans les endroits où l'on fait le feu, qui ,, sont enfermez de murailles.

,, Les habitans continuënt toûjours à mener ,, une vie sale & honteuse. Ils sont mal-propres ,, dans leurs maisons, & y tiennent ordinairement des pourceaux. Ils boivent de l'eau des ,, fossés de la ville, plus par superstition & par ,, habitude, que par aucune autre raison.

,, Les crocodiles qu'on voit dans ces fossés, ,, sont d'une grandeur extraordinaire. Il y en a ,, qui ont 30. piés de long. Il ne se passe guéres ,, de jours qu'ils ne dévorent quelqu'un. Cependant

„ dant ces gens sont si-sots qu'ils les ont dans „ une grande vénération, aussi-bien que les „ singes. Ils croient que les ames de ceux qui „ sont dévorez par cette espèce de monstres, „ s'envolent dès le même moment tout-droit „ dans le Paradis.

„ La ruse des crocodiles est extraordinaire. „ Lors-que de jour il vient des gens avec des „ cruches pour puiser de l'eau, ils se cachent „ sous des herbages & sous des joncs qui croissent dans le fossé, & saisissant la personne par „ la main, ou par le pié, ils l'entraînent. On „ voit ainsi un homme, ou une femme, que le „ crocodile tient par le pié, couper l'eau, en „ levant les mains, & criant au secours, & „ être tiré jusques à l'endroit où d'abord étoit „ caché le lezard, qu'on entend distinctement „ qui le devore.

„ Une fois qu'on avoit fait des remontrances „ au Roi sur ce sujet, il donna ordre qu'on prît „ le plus grand de ces crocodiles, qu'on savoit „ qui avoit fait le plus de mal, & qu'on le tuât. „ Il étoit afreux & d'une grandeur prodigieuse. Depuis qu'il fut mort on n'entendit pas si „ fréquemment parler de pareils accidens.

„ En sortant de la ville on passe sur une digue, qui s'étend au-delà des fossés jusques à „ la campagne. Tout le long des fossés on voit „ de très-beaux arbres, qui font un objet fort „ agréable

„ Les crocodiles n'ataquent point les éléfans „ qui vont tous les jours dans l'eau se rafraîchir. „ On croit que c'est à-cause de la grandeur de „ ces animaux, & que les lezards en sont „ éfraïez.

„ Dans la ville, entre les deux portes, à la

„ main droite, il y a une Varelle, c'est-à-di-
„ re,un Pagode,qui est tout doré, & aussi grand
„ que celui qui est à Doga. Le Roi y va faire
„ ses priéres, & se place sur un espèce de jubé,
„ au pié duquel il y a deux bêtes, de la figure
„ des tigres, avec une gueule béante.

„ Il y a toûjours dans le palais du Roi un
„ grand tambour sur lequel on frape à certaines
„ heures réglées. Le bruit qu'il fait est si-grand,
„ qu'on diroit, à chaque coup qu'on frape, que
„ c'est un coup de canon qu'on a tiré.

„ Ce palais est au milieu de la ville, com-
„ me une forteresse environnée de fossés & de
„ remparts. Il y a deux entrées, ou deux por-
„ tes, l'une après l'autre. A la premiére qu'on
„ trouve en entrant, il y a deux galeries, ou
„ aîles de bâtimens, l'une à la droite, & l'au-
„ tre à la gauche, où demeurent les Seigneurs,
„ & les autres gens considérables, qui ont des
„ charges chez le Roi, pour servir sa personne.

„ Tous les jours, à certaines heures fixes, ce
„ Prince donne audience à ceux qui ont des re-
„ quêtes à lui presenter. Avant-qu'il sorte de sa
„ chambre pour donner ces audiences, on en est
„ averti par le son de douze trompettes d'ar-
„ gent, afin-que chacun se tienne prêt.

„ Pour laisser un monument de sa magnifi-
„ cence, le Roi qui regnoit lors-que la presente
„ Rélation a été écrite, avoit fait élever deux
„ grandes colomnes de pierre, une à chaque
„ côté de son palais, avec cette inscription,
„ *Chacun peut partir sans congé.*

„ Un jour celui qui a écrit la presente Re-
„ lation, étant à S. Thomas avec un Nailo,
„ sujet du Roi de Pegu, il lui fit voir une très-
„ belle émeraude. Le Peguan lui dit qu'elle se-
„ roit

„ roit bonne pour ſon Roi. Enſuite le même „ Auteur aïant fait un voiage à Pegu, le Nailo, „ dans le tems que le Roi donnoit audience, „ alla lui déclarer ce qu'il avoit vu. L'Auteur „ fut mandé à la Cour. Il y alla & ſe fit acom- „ pagner d'un bon Interprète. Il fut reçu avec „ beaucoup de cérémonie & de magnificence. „ Car ce Prince aime à faire éclater ſa grandeur „ devant les étrangers: il veut être regardé „ comme le plus puiſſant Roi du monde, & „ honoré comme un Dieu.

„ Dès-que l'Auteur parut, les Trompettes „ ſonnérent pour annoncer la venuë du Roi. „ L'Auteur étant à la premiére porte du pa- „ lais, ſe mit à genoux avec ſon Interprète: ils „ levérent leurs mains jointes, comme s'ils euſ- „ ſent voulu faire leurs priéres: ils ſe courbé- „ rent trois fois vers terre & ſe relevérent, & „ baiſérent trois fois la terre.

„ Après cela ils furent conduits au pié du „ trône où le Roi étoit aſſis, autour duquel „ étoient aſſis à terre ſes Conſeillers & les Sei- „ gneurs de la Cour. Il n'eſt permis à aucun „ Chrétien, ou More, de paſſer juſqu'à cet en- „ droit-là.

„ Lors-que l'Auteur ſe fut aſſez aproché „ pour entendre ce que le Roi diroit, quoi qu'il „ n'entendît pas la langue du païs, mais l'In- „ terprète devoit ſuppléer à ce défaut, il mit „ l'émeraude entre les mains de l'Interprète, „ qui la tint élevée au-deſſus de ſa tête, & fit „ autant d'inclinations qu'il en avoit fait aupa- „ ravant, ce qu'on apelle, Faire le Romber, „ ou Rombre.

„ Dès-que les étrangers eurent fait le Rom- „ bre, le Roi, par un clin d'œil qu'il fit, donna

„ ordre à un de ses Officiers, nommé le Naigi-„ ran, qui veut dire Orateur, de répondre à „ leurs inclinations par autant de revérences. „ Ensuite il prit l'émeraude des mains de l'In-„ terprète, & l'aïant donnée au Roi, avec au-„ tant d'inclinations qu'auparavant, il se retira.

„ Un peu après le Roi fit aprocher l'Auteur, „ & lui fit demander par le Naigiran, de quel „ pais il étoit, combien de tems il y avoit „ qu'il en étoit parti, comment il se nommoit, „ & d'où il venoit alors?

„ L'Auteur aïant recommencé les inclina-„ tions, car il en faut faire autant de fois qu'on „ recommence à parler, répondit, qu'il étoit „ originaire de Venise; qu'il se nommoit Gaspar „ Balbi; qu'il y avoit quatre ans qu'il voia-„ geoit; qu'il n'avoit aporté cette émeraude „ de Venise, que dans la vuë de la presenter „ très-humblement à Sa Majesté, dont la répu-„ tation étoit répanduë par toute la terre, si-„ bien qu'il n'y avoit point de Roi au monde „ qui lui pût être comparé.

„ Toutes ces réponces aïant été mises par „ écrit, furent luës distinctement au Roi par l'O-„ rateur. Le Roi fit encore demander en quel „ endroit du monde Venise étoit située, & si „ elle étoit gouvernée par un Roi? Quand il seut „ que c'étoit en Italie, & qu'il n'y avoit point „ de Roi, mais qu'elle étoit gouvernée par un „ Conseil des principaux, & par le peuple, il „ en parut surpris, & il en fit un si grand éclat „ de rire, que la toux le prit, si-bien qu'il eut „ de la peine à parler aux Courtisans qui é-„ toient là.

„ Il demanda encore si ce Roi qui avoit de-„ puis peu soumis le Portugal, étoit aussi puis-

sant

„ ſant que la République de Veniſe. Balbi lui „ fit répondre par ſon Interprète, que le Roi „ Philippe, qui s'étoit rendu maître du Portu- „ gal, étoit le plus puiſſant de tous les Princes „ Chrétiens, que la République de Veniſe é- „ toit ſi-bien établie, qu'elle n'avoit lieu de re- „ douter aucune autre puiſſance; mais qu'elle „ étoit en alliance avec le Roi d'Eſpagne & „ de Portugal. Il fit auſſi le recit de ce qui s'é- „ toit paſſé ſur mer entre la République & „ l'Empereur des Turcs, de qui l'armée na- „ vale avoit été depuis peu défaite par celle des „ Vénitiens.

„ Après tous ces raiſonnemens le Roi fit pre- „ ſent à Balbi d'une coupe d'or, & de cinq pié- „ ces de damas de la Chine, de diverſes cou- „ leurs. Il lui fit dire en même tems que ce n'é- „ toit pas pour lui paier ſon émeraude, & don- „ na ordre à ſon Terreca, c'eſt-à-dire, à ſon „ Tréſorier, de la faire voir, de la mettre à „ prix, & de la paier ce qu'elle valoit. Cette „ maniére d'agir ſurprit fort tous les Courti- „ ſans, qui n'avoient pas acoutumé de voir que „ leur Roi en uſât de cette ſorte. Il défendit „ auſſi à ſon Decacini de lever aucuns droits ſur „ les marchandiſes de Balbi, de quelque valeur „ qu'elles fuſſent; ce qui lui valut plus de 1600. „ Bizes, ou 800. ducats. Au-reſte l'émeraude „ lui plut tant, qu'il la fit voir ſur l'heure au „ Prince ſon fils, & aux autres Seigneurs.

„ Le Prince ſon fils, qui ſe nommoit Maupa- „ ſaglia, étoit aſſis dans une chaiſe dorée, à la „ droite de ſon pére. Chaque fois qu'il parloit „ au Roi, il joignoit les mains comme l'on fait „ pour prier Dieu; mais il ne faiſoit point d'in- „ clinations de tête comme les autres.

„ Le lendemain le Roi aïant mandé son Tré-
„ sorier & le Nailon, demanda leur avis sur le
„ prix qu'il devoit paier pour l'émeraude, avec
„ dessein, si Balbi n'étoit pas content de l'esti-
„ me qui en seroit faite, de lui faire dire qu'il
„ eût à déclarer lui-même ce qu'il en deman-
„ doit. Balbi a écrit qu'il eût bien-fait de le dé-
„ clarer dès l'abord, mais qu'il eût encore
„ mieux fait, s'il eût pensé à régaler le Tréso-
„ rier de quelque present; puis-que c'est ce que
„ ces gens-là cherchent. Son émeraude lui au-
„ roit été paiée peut-être une fois plus cher
„ qu'elle ne le fut.

„ Ces Oficiers étant allé trouver Balbi, &
„ lui aïant fait ces propositions, il répondit que
„ puis-qu'il plaisoit au Roi, de remettre à son
„ choix en quoi il voudroit être paié de ce qu'il
„ estimoit lui être deu, il suplioit qu'on lui en
„ paiât la moitié en pierreries & en perles, &
„ l'autre moitié en Ganzas; les ganzas étant
„ une monnoie d'alliage de cuivre & d'étaim,
„ que chacun a la liberté de fabriquér, en
„ paiant les droits au Roi.

„ La requête de Balbi lui aïant été acordée,
„ il dit qu'étant fort-curieux de pierreries, il
„ voudroit bien qu'on lui en vendît quelqu'une
„ des plus belles du cabinet du Roi. Un des
„ principaux Trésoriers lui dît qu'on le feroit
„ volontiers; mais il ne lui en fit voir que de peu
„ de valeur, de-sorte que Balbi dit qu'elles ne
„ l'accommodoient pas, & qu'il n'en pourroit
„ rien tirer, quand il seroit dans son païs. Le
„ Trésorier lui en aïant montré qui l'assortis-
„ soient mieux, ils convinrent ensemble, & le
„ Marchand prit ce que bon lui sembla, puis-
„ que l'ordre du Roi étoit tel.

„ Lors-

„ Lors-que la chose fut faite, le Trésorier fit „ prier Balbi par son Dragomano, que quand „ le Roi viendroit à lui parler de l'émeraude, „ il priât S. M. de lui faire present de quelque „ belle pierre, pour l'emporter en son païs, & „ s'en faire honneur, comme lui aïant été don„ née par le très-puissant Roi de Pegu.

„ Cinq jours après, le même Trésorier, à qui „ Balbi avoit fait alors quelques presens, aussi„ bien qu'à quelques autres Seigneurs, le man„ da, & lui montra d'autres pierreries, qu'il „ laissoit à moindre prix, que celles qu'il avoit „ vuës. Le Trésorier avoit seu, qu'il avoit „ deux beaux fusils, l'un à méche, l'autre à res„ sort: il lui conseilla d'en faire present au Prin„ ce fils du Roi. Balbi aïant goûté ce conseil, „ suivit le Trésorier au Palais du Prince.

„ Quand il fut en sa presence, il tint les deux „ fusils dans ses mains sur sa tête, où on les alla „ prendre, pour les porter au Prince, qui les „ visita, & fit assez comprendre que le present „ lui étoit agréable: il mena le Trésorier en sa „ chambre avec Balbi qu'il ne paia que de bel„ les paroles, & de grandes promesses.

„ Ce Marchand voiant qu'il ne négocieroit „ rien d'avantageux pour lui, ni avec le Roi, „ ni avec le Prince, résolut de demander le „ paiement entier de son émeraude en ganzas, „ ainsi qu'il en avoit déja reçu une partie. Mais „ un de ses amis lui conseilla de demander au „ Roi la permission d'aller à la ville d'Auua, „ qui est fort éloignée de Pegu, & où personne „ n'osoit aller sans congé, pour y acheter des „ rubis & d'autres pierreries.

„ Balbi s'en alla trouver le Prince, & le su„ plia d'obtenir pour lui cette permission du

„ Roi son pére. Le Prince non-seulement le „ lui promit, mais il lui ofrit encore sa barque „ pour faire le voiage, & il sortit de sa cham- „ bre à l'heure même, afin d'aller en parler au „ Roi.

„ Dans ce-moment-là on recevoit nouvelles „ à la Cour, que l'Ambassadeur que le Roi de „ Pegu avoit envoié au Roi d'Auua, pour lui „ demander le tribut qu'il n'avoit pas paié de- „ puis trois ans, en s'excusant sur ce qu'il n'a- „ voit point alors de pierreries, avoit été é- „ tranglé, & inhumainement fait mourir. „ Aussi-tôt le Monarque Peguan renvoia un au- „ tre Ambassadeur, pour déclarer la guerre au „ Roi d'Auua; si-bien que toute la ville de Pe- „ gu étoit en mouvement, chacun se préparant „ à se mettre en campagne.

„ Cette situation des afaires embarassa fort „ Balbi, qui n'avoit presque ni argent, ni „ marchandises entre les mains, ou qui n'y en „ avoit que très-peu; en aïant mis en depôt, „ ou caché en divers endroits, & vendu, à „ paier dans trois mois. D'ailleurs le peuple de „ Pegu étoit persuadé que cette guerre n'auroit „ que de fâcheuses suites, parce-que la plupart „ des Généraux du Roi, & les principaux Sei- „ gneurs de sa Cour, conspiroient contre lui; „ aiant résolu, si l'on en venoit à une bataille, „ de quitter son parti, & de passer du côté du „ Roi d'Auua.

„ Le Roi de Pegu aïant été averti de cette „ disposition des esprits, manda les Seigneurs, „ les Généraux, & tous les Commandans, sous „ prétexte de vouloir conférer avec chacun en „ particulier, sur les opérations de la prochai- „ ne campagne. A mesure qu'ils vinrent il les

„ fir-

„ fit prendre , lier , & transférer ſi ſecréte-
„ ment, qu'aucun d'eux ne ſeut ce qui étoit ar-
„ rivé aux autres. Enſuite il fit amener devant
„ lui leurs femmes, parmi leſquelles il y en a-
„ voit beaucoup qui étoient groſſes, & leurs
„ enfans, au nombre d'environ quatre mille
„ perſonnes, & ordonna qu'on fit tout brûler.

„ Quinze jours s'étant paſſez à cette éxécu-
„ tion, & à ce qui en dépendoit, on rendit à
„ Balbi ſes éfets & ſes marchandiſes, qui é-
„ toient en garde dans de grands magaſins, où
„ elles furent fort-bien conſervées par le ſoin
„ des inſpecteurs qui en étoient chargez. Pour
„ retirer ce qui a été dépoſé dans ces magaſins,
„ l'uſage eſt qu'on aille faire ſa requête au Roi,
„ avec un preſent à la main, car perſonne ne
„ l'aborde ſans lui faire un preſent; & on
„ le ſuplie d'ordonner que délivrance ſera
„ faite au Requérant de ce qu'il deman-
„ de, en paiant les droits. Une marque
„ que la requête eſt favorablement répon-
„ duë, eſt qu'on accepte le preſent; mais
„ s'il n'eſt point accepté, & qu'on renvoie
„ celui qui l'ofre, cela veut dire que ſa deman-
„ de eſt rejettée.

„ Lors-qu'on a fait acord pour les droits
„ du Roi, qu'on les a paiez, & qu'en con-
„ ſéquence les éfets ſont relâchez, ſes
„ domeſtiques vont prendre les envelopes
„ des bales, qui ſont d'ordinaire des peaux
„ de bœufs, ou de vaches, & qui dès ce mo-
„ ment-là leur apartiennent; ils les font boüil-
„ lir, & les accommodement de telle ſor-
„ te, qu'ils les rendent propre à leur ſer-
„ vir d'aliment.

„ Les droits ſont de dix par cent pour le

„ Roi, & outre cela de trois par cent pour les „ Secretaires. On paie pour le port de S. Thomas à Pegu six par cent, soit que les marchandises se trouvent en bon état, ou empirées & gâtées. Les toiles qu'on y porte du même lieu, se vendent par Paggiavelles, chaque Paggiavelle étant de 4. piéces.

„ On y porte encore plusieurs autres sortes de toiles, dont on nomme les unes Topiti, les autres Corpi-pintadi, qui sont toutes peintes, & fort-artistement travaillées. On les apelle aussi les Lagias du Roi La piéce coûte 50. 60. 70. & jusqu'à 80. Bizes, une bise étant de la valeur d'un demi ducat. On y porte encore des toiles de Musulipatan; mais elles sont de moindre prix, parce-qu'il s'en faut beaucoup qu'elles ne soient aussi bonnes que celles de S. Thomas. Elles ne laissent pourtant pas d'être fort-bien tissuës: elles sont de diverses couleurs: plus elles durent plus elles sont belles: on les lave sans que leur couleur passe, à-cause du beau cramoisi qui y entre, & qui est le suc d'une herbe admirable, qu'on prend autour du fort de Manna, & autour de Petopoli.

„ On fabrique encore à S. Thomas de très-belles toiles de coton, dont la piéce doit être de 16. Coudis de long, & de 4. de large, un Coudi étant de la grandeur de l'aune de Venise. On en porte beaucoup à Pegu, où l'on se les tourne autour du corps jusques aux piés; car on y marche piés nuds. Les femmes les coupent en quatre, & ne s'en couvrent que jusques aux genoux: elles s'en font un grand ornement.

„ Quand on a vendu des marchandises, il faut „ aten-

„ atendre trois mois pour en avoir le paiement. „ Les vaiſſeaux même de S. Thomas, ſont obligez d'y faire le même ſéjour. Le terme étant „ venu on paie en or, le prix de l'or étant à-„ proportion de ſa qualité. Mais on n'en veut „ point recevoir du plus fin, tel qu'eſt celui des „ ſequins de Veniſe, qu'on nomme Novellan à „ Pegu, parce-qu'il n'y a rien à gagner en le „ portant à S. Thomas.

„ S'il arrive que dans le tems où ſe doit faire le paiement, un débiteur diſparoiſſe ſans „ qu'on le puiſſe trouver, ou qu'il nie ſa dette, „ le Tarecca eſt obligé d'en faire bon, & de „ païer pour lui. Mais s'il eſt preſent, & qu'il „ refuſe de paier, le Tarecca le livre au créancier, qui le peut faire renfermer & tenir priſonnier. Cependant on voit rarement arriver „ de pareils accidens. Ceux qui ne peuvent paier „ aiment mieux prendre de l'argent à gros intérêt, pour conſerver leur crédit.

„ Lors-qu'un Marchand veut paſſer l'Hiver „ en ce païs-là, il ſe fait paier en cette monnoie „ de cuivre & d'étaim, qu'on apelle Ganza, „ afin de s'en ſervir à l'achat des pierreries, de „ l'or, de l'argent, & de toutes ſortes de marchandiſes. En ce cas, il donne ſix mois de tems „ à ceux qui achètent de lui, à-condition qu'il „ ſera paié en ganzas. 1200. biſes font un poids „ entier du meilleur or qu'on nomme Novellan, „ duquel poids d'or on vend le cent plus cher de „ ſeize par cent qu'en ganzas. Le poids d'une „ Pize fait quarante onces de Veniſe & cent „ Teccalis. Un Giro 25. teccalis. Un Abucco „ fait 12. teccalis & demi.

„ On donne au Tarecca, ou Tréſorier, un & „ demi par cent, ou-bien un par cent, ſi l'on

„ veut être paié en or. Ces Tréforiers font éta-„ blis par le Roi, fi-bien qu'ils n'oferoient fai-„ re tort à perfonne, ni tromper.

„ Pendant le tems que Balbi étoit obligé d'a-„ tendre, pour être paié, felon la coutume du „ pais, il vit s'élever un grand trouble dans la „ ville, au fujet de la guerre qui fe préparoit. „ Néanmoins il s'apaifa un peu quand on feut „ qu'il y avoit aparence qu'on n'en viendroit „ pas là. Car le bruit fe répandit bien-tôt que „ le Roi d'Auua fe foumettroit, & qu'il n'au-„ roit pas entrepris de refufer le tribut, s'il „ n'eût compté fur la mutinerie des foldats du „ Roi de Pegu, & fur la trahifon de fes Ofi-„ ciers, qui n'étoient plus en état d'éxécuter „ leur deffein.

„ Balbi ne fe trouvoit pas trop affeuré de fes „ afaires, qui confiftoient alors en plufieurs det-„ tes actives, ne lui étant demeuré que très-„ peu d'éfets entre les mains. Son inquiétude „ augmenta encore quand il feut que le Roi „ lui-même alloit en campagne; que tous les „ magafins feroient fermez; & qu'il ne fe feroit „ ni ne s'éxigeroit aucun paiement jufqu'à fon „ retour.

„ En partant le Roi laiffa le Prince fon fils „ & le grand Broma, pour tenir fa place à Pegu. „ Balbi leur aïant prefenté des requêtes n'en „ put rien obtenir. Cependant il fe répandoit „ tous les jours quelques bruits fâcheux. Entre-„ autres, on dit que le Roi avoit la petite „ verole, & la chofe étoit véritable, mais il „ en guérit. Quand la campagne fut finie, les „ Marchands fe raffeurérent, & ils furent auffi „ paiez.

„ La maifon du Roi de Pegu eft compofée „ d'un

„ d'un très-grand nombre d'Oficiers & de do-
„ mestiques. Il a plusieurs gardes. Entre-autres
„ il y a un corps de garde audedans de son pa-
„ lais, à la porte par où l'on y entre, qui est
„ d'un grand nombre de Bramas, ou soldats,
„ qui sont tous assis à terre, aïant leurs armes
„ penduës devant eux.

„ Avant que d'être à ce corps de garde, on
„ passe devant une écurie, où l'on voit plusieurs
„ beaux chevaux, & particuliérement quatre é-
„ léfans blancs, & un noir, qui sont les plus
„ puissans qu'on ait jamais vus. Ce sont ceux
„ dont le Roi se sert ordinairement.

„ Les éléfans cruels dont on se sert à la guer-
„ re, sont dans une autre écurie. Les autres sont
„ en divers endroits de la ville & du plat païs.

„ La sale, ou la chambre, où le Roi donne au-
„ dience est ornée de fort belles dorures, & pein-
„ te de bleu-céleste. Il y paroît avec un éventail
„ à la main, dont il s'évente continuellement.
„ Quatre jeunes garçons, qui sont des enfans de
„ soldats, dont il abuse pour d'infames plaisirs,
„ se tiennent devant lui, & déclarent sa volonté
„ à ceux qui sont là pour ménager quelques a-
„ faires, ou pour presenter des requêtes. Son
„ Trésorier est assis à sa main gauche, & le
„ Prince son fils à sa droite, ainsi qu'il a été dé-
„ ja dit. Au pié du trône sont assis les princi-
„ paux Seigneurs de sa Cour, tels que sont par-
„ mi les Chrétiens les Ducs, les Marquis, les
„ Comtes, les Chevaliers, &c. chacun en son
„ rang, & selon sa dignité.

„ Le Roi met sur sa tête une triple couron-
„ ne, dont chacune est soutenuë par des suports
„ particuliers, si-bien qu'elle s'élève fort-haut.
„ Elle est blanche & dorée, avec des ornemens
„ de relief.

„ Lors-

,, Lors-que ce Prince veut donner audience, ,, il monte sur son trône, avec la couronne sur la ,, tête, & s'assied sur des coussins d'étofe d'or. Là ,, on amène devant lui les quatre éléfans blancs, ,, & tous les autres par ordre, qui lui font la re- ,, vérence, en levant leurs trompes, ouvrant leurs ,, gueules, jettant trois cris bien-distincts, & ,, s'agenoüillant. Quand ils sont relevez, ils re- ,, tournent à leur écurie, où l'on donne à man- ,, ger à ceux qui sont blancs, dans un vaisseau ,, d'or, grand comme un quart de tonneau de ,, biére, & on les lave d'une eau qui est dans un ,, autre vaisseau d'argent; ce qui se fait le plus ,, souvent deux fois le jour, Balbi attestant qu'il ,, l'a vu lui-même.

,, Pendant-qu'on les pance ainsi, ils sont sous ,, un dais qui a huit suports, qui sont tenus par ,, autant de domestiques, afin de les garantir de ,, l'ardeur du Soleil. En allant aux vaisseaux où ,, est leur eau & leur nourriture, ils sont précé- ,, dez de trois Trompettes, dont ils entendent ,, les acords, & marchent avec beaucoup de ,, gravité, réglant leurs pas par le son de ces ,, instrumens; de sorte qu'on peut bien dire ,, qu'il ne leur manque que la parole, aïant ,, l'ouïe parfaitement bonne, & pouvant distin- ,, guer & faire tout ce qui leur est commandé, ,, quoi qu'ils s'opiniâtrent quelquefois, & qu'ils ,, ne veüillent pas obéïr.

,, Presque tous les jours on voit le Roi aller ,, par la ville, car il ne veut pas qu'on l'évite, ,, ni qu'on se retire de devant lui. Au-contrai- ,, re il se rend familier autant que sa majesté le ,, lui permet, & tâche de se faire aimer du peu- ,, ple; coutume qui est toute contraire à celle ,, de ses prédécesseurs. Lors-que Balbi le vit, il

„ avoit 50. ans, & le Prince son fils 25. quoi-
„ que l'un & l'autre parussent en avoir davan-
„ tage.

„ La Cour du palais Roial est aussi grande
„ que la ville de Venise. Il y a deux grandes por-
„ tes avec des ponts levis, & à chaque porte de
„ nombreux corps de garde.

„ A main droite, proche de l'écurie des élé-
„ fans, on trouve une belle Chapelle toute-do-
„ rée, élevée de plus de de dix pas au-dessus de
„ terre. En-dedans, à l'Est, il y a un espèce
„ d'autel, sur lequel est une Statuë d'or, de la
„ grandeur d'un homme, qui a sur sa tête une
„ couronne d'or ornée de quantité de pierre-
„ ries, entre-autres d'un rubis gros comme une
„ prune, qu'elle a au-dessus du front; de saphirs
„ admirables aux côtés du rubis; & par-tout au
„ haut, d'autres rubis & d'autres pierreries en-
„ core. Une étofe d'or, aussi garnie de pierre-
„ ries, la couvre de l'épaule droite à la hanche
„ gauche, en forme d'écharpe.

„ Il y a dans la même Chapelle, trois autres
„ Statuës d'argent, de deux palmes plus hautes
„ que celle qui est d'or, qui ont aussi des couron-
„ nes garnies de pierreries. Dans un coin on en
„ voit une quatrième, c'est-à-dire, aussi d'ar-
„ gent, fort-massive & fort grande, très-ar-
„ tistement ouvragée, & ornée tout-de-même
„ de pierreries. Enfin il y en a une autre fort-
„ grande, faite de ganzas fondus, ou d'un mé-
„ tail d'alliage, dont il a été déja parlé.

„ C'étoit le Pére du Roi alors regnant, qui
„ avoit fait fondre toutes ces Idoles, & les avoit
„ là placées, lors-qu'il avoit triomfé du Roiau-
„ me de Silon, ou Sion, dont il s'étoit rendu
„ maître. La guerre qu'il y fit, avoit pris son

„ ori-

„ origine de ce qu'on lui avoit enlevé ses élé-
„ fans blancs.

„ Avant-que d'entrer dans cette Chapelle, on „ voit quelques statuës de vaches, aussi faites de „ ganzas, d'une fabrique admirable, qui y ont „ été aportées de la ville de Sion, du même „ Roiaume conquis. Si l'on en veut croire ce „ que les Peguans disoient, le Roi aïant assiégé „ cette ville avec 500000. hommes, ne put „ pourtant la prendre que par la trahison de „ quelques habitans, qui lui ouvrirent la nuit „ une des portes.

„ Le Roi de Pegu a pour tributaires plusieurs „ autres Rois, qui, lors-qu'ils viennent à sa „ Cour, sont obligez de se mettre à genoux „ pour lui parler, & de lui faire autant de sou- „ missions que les gens du commun: ce qui se „ pratique non-seulement à l'égard de sa per- „ sonne, mais encore à l'égard de ses éléfans „ blancs, à qui il faut qu'ils rendent les mêmes „ honneurs.

„ Il y a plusieurs Trésoriers à cette Cour, „ dont chacun a son administration particulié- „ re. L'un a inspection sur l'or, l'autre sur l'ar- „ gent, ou sur le cuivre, ou sur l'étaim, ou sur „ la laine, ou sur les pierreries, ou sur les épi- „ ceries &c. Enfin on tient que ce Roi est, en „ trésors, le plus puissant Roi du monde, après „ l'Empereur de la Chine, soit en or, ou en ar- „ gent, ou en pierreries.

„ Quand il veut faire la guerre, ce n'est point „ à ses dépens qu'il la fait. Les Seigneurs du „ pais, ses Oficiers, & ceux qui tiennent des „ fiefs, sont obligez de servir, & de lui fournir „ des gens à leurs frais. Lors-qu'une fois l'or, „ l'argent, ou les pierreries, sont entrez dans

„ son

„ son trésor, ils n'en sortent plus. Cependant il „ peut, dans une pressante nécessité, mettre „ 150000. hommes en campagne, & leur four- „ nir assez d'armes, & de munitions de guerre „ & de bouche.

„ Les armes dont les Peguans se servent à la „ guerre, sont le fusil, le mousquet, la lance, le „ javelot, le sabre, & le bouclier. Leurs canons „ & leurs fusils sont aussi-bons que les nôtres. „ Les lances & les javelots sont de roseaux fort „ durs & garnis de fer au bout. Leurs sabres ne „ sont ni étroits ni pointus par le bout; ils sont „ en forme de coutelas, aiant un bon tranchant „ d'un côté, & à-peu-près les trois quarts d'u- „ ne aune de long.

„ Leurs petits boucliers sont étroits & longs, „ faits d'un double cuir durci par le moien d'u- „ ne certaine matiére, ou gomme, qu'ils nom- „ ment Achiran. Leurs casques sont de la même „ matiére, & sont à-peu-près de la même for- „ me que les nôtres. Les chevaux ne leur man- „ quent pas, mais ils ne sont pas des plus hardis, „ ni des plus legers à la course : ils ont beaucoup „ de raport à ceux de la Chine, & sont assez „ propres pour le service ordinaire.

„ On entretient dans le Roiaume de Pegu „ huit cents éléfans dressez à la guerre, car on „ en a autant qu'on veut, les forêts & les autres „ terres desertes en étant pleines.

„ Les buffles y sont de couleur de bleu clair, „ & presque aussi grands que des éléfans. Il y a „ des animaux non-seulement de toutes les espè- „ ces qu'on voit en ces pais-ci mais encore de „ beaucoup d'autres espèces, & fort-étranges, „ dont on ne raporte point ici les noms.

Lors-que le Roi va se promener à pié, ou à

„ che-

„ cheval, les quatre éléfans blancs marchent „ devant lui, ornez de pierreries, & de divers „ enjolivemens d'or.

„ Ce Prince a beaucoup de gros & de petit „ canon, mais aucun de ses Sujets n'est capable „ de le servir. Il pourroit aussi mettre en mer un „ grand nombre de galéres, de fustes, & d'au„ tres bâtimens, s'il avoit assez de gens qui en„ tendissent la marine. Quand il veut faire quel„ que entreprise sur mer, il prend à son servi„ ce des Mores Blancs de Bandala, & les arme „ de fusils. Néanmoins, comme ce sont des é„ trangers, il n'ose pas bien s'y fier.

„ Venons maintenant à ce qui regarde la „ guerre que ce Roi fit à celui d'Anua, dont il „ a été déja parlé ci-dessus. Ce dernier Roi étoit „ frére & sujet du feu Roi de Pegu, pére du Roi „ regnant. Après la mort de son frére il tâcha „ de se mettre sur le trône, & d'en exclure son „ neveu, sous prétexte qu'il étoit plus âgé que „ lui, & d'un degré plus proche de l'origine du „ sang Roïal.

„ Il refusa donc de se trouver au couronne„ ment du nouveau Roi son neveu; de lui faire „ hommage avec les autres Rois & Seigneurs; „ & de lui faire les presens de joïaux & d'autres „ choses, à quoi l'on est obligé dans cette oca„ sion. Il défendit même tout commerce de „ pierreries à ses sujets avec ceux de Pegu, qui „ n'osoient plus aller sur ses terres.

„ Pour être en état de se soutenir contre le „ nouveau Roi de Pegu, il pratiqua plusieurs „ Oficiers & Seigneurs de la Cour de ce Prince, „ & fit secrétement alliance avec eux. Ces pra„ tiques vinrent pourtant à la connoissance du „ Roi, mais il ne s'en irrita pas autant qu'il au-

„ roit

„ roit fait, si le Roi son pére, étant au lit de
„ la mort, ne lui eût pas recommandé le Roiau-
„ me d'Auua ; car il avoit de grands égards
„ pour cette recommandation.

„ Il prit donc le parti d'envoier des Ambas-
„ sadeurs à Auua, pour têmoigner au Roi qu'il
„ n'étoit pas content de ce qui se passoit. Ces
„ Ambassadeurs étant arrivez, on se saisit de
„ leurs personnes, & on les fit mourir, afin d'o-
„ bliger le Roi leur maître à déclarer la guerre,
„ dans l'assurance que le Roi d'Anua préten-
„ doit avoir de la victoire, par le moien de la
„ défection qu'il avoit inspirée à la plupart des
„ Oficiers. Car il comptoit que lors-qu'on se-
„ roit prêt de livrer bataille, & d'entrer en ac-
„ tion, ces Oficiers passeroient de son côté, a-
„ vec leurs troupes, & abandonneroient leur
„ Roi, ainsi qu'ils s'y étoient engagez par
„ serment.

„ Le Roi de Pegu aiant eu de bons avis de
„ cette conspiration, ne laissa pas de déclarer la
„ guerre. Mais il se précautionna contre la tra-
„ hison de ses Oficiers, en les mandant tous, les
„ uns après les autres, pour les consulter, ainsi
„ qu'on l'a déja vu, & leur faisant soufrir le su-
„ plice du feu.

„ Cependant, afin-que cette éxécution ne
„ passât pas pour un acte de tirannie, mais pour
„ la juste punition d'un grand crime, il défendit
„ au Decacini, lors que les coupables furent
„ arrêtez, d'entreprendre rien de plus, jusques-
„ à-ce qu'il eût reçu d'autres ordres, écrits en
„ lettres d'or, de la propre main du Roi. Il a-
„ voit aussi déja fait saisir les femmes & les en-
„ fans, & lors-qu'il eut reçu ce nouvel ordre,
„ il les fit tous jetter dans le feu, sans miséri-

„ cor-

„ corde, ni pour les femmes grosses, ni pour „ les plus tendres enfans. Tous les hommes gé- „ néralement, tant les sujets que les étrangers, „ qui étoient dans la vieille & dans la nouvelle „ ville de Pegu, furent mandez pour venir voir „ cette éxécution, & personne n'osa s'en abs- „ tenir.

„ Enfin on mena sur le lieu du suplice un des „ principaux Secretaires, pour lui faire soufrir „ la même peine; mais on interceda pour lui „ avec tant d'ardeur, qu'il obtint sa grace.

„ Après que tous les maîtres eurent reçu leur „ recompense, les autres Seigneurs & Oficiers, „ qui n'avoient point eu de part à leur conspi- „ ration, furent mandez pour venir devant le „ Roi, qui leur en parla en ces termes.

„ *Vous avez vu de quelle manière, j'ai fait pu- „ nir les traîtres. Pensez à m'être fidelles, & ame- „ nez avec vous autant de gens qu'il vous sera pos- „ sible, pour faire cette campagne. Je veux mar- „ cher moi-même à la tête de l'armée, & je ne re- „ viendrai point que la guerre ne soit finie, & que „ mon ennemi, mon propre Oncle rebelle, ne soit „ vaincu.*

„ Tous ces Seigneurs aïant fait diligence, on „ vit en très-peu de tems une armée de 300000. „ hommes camper autour de la ville de Pegu. „ Dix jours après, le Roi étant allé la visiter, „ en parut fort-satisfait. Il étoit monté sur un „ éléfant, vêtu d'un habit d'étofe d'or, enri- „ chi de pierreries. Il avoit un sabre fait comme „ ceux des Chrétiens, qui lui avoit été envoié „ par Don Luigi di Taida, Vice-roi de Goa.

„ Il laissa ses éléfans blancs dans la ville de „ Pegu. Peu de tems après que l'armée eut „ marché, il tomba maladé de la petite verole, „ mais

„ mais il en fut bien-tôt guéri. Ensuite il se
„ battit en duel avec le Roi d'Auua, en pre-
„ sence des deux armées, qui d'abord ne firent
„ aucun mouvement pendant le combat, ex-
„ cepté quelques-uns des Gardes des Rois, qui
„ se provoquérent aussi à des combats singu-
„ liers; mais enfin les deux armées s'ébranlé-
„ rent, & entrérent en action.

„ Les deux Rois avoient assez vaillamment
„ combattu, au commencement avec le mous-
„ quet, ensuite avec les fléches, puis avec l'é-
„ pée; mais ils n'avoient pu remporter d'a-
„ vantage l'un sur l'autre, jusques-à-ce que
„ l'éléfant du Roi de Pegu aïant été blessé à une
„ dent du côté droit, elle tomba, & lui causa
„ tant de douleur, que l'éléfant en entra en
„ furie, & se jetta sur l'autre éléfant. Le Roi
„ de Pegu qui montoit ce premier se servant de
„ l'ocasion, tua son ennemi, & le fit tomber
„ par terre, après en avoir reçu une legére bles-
„ sure au bras droit. Cependant l'éléfant qui
„ avoit perdu sa dent, étant tombé mort, le
„ Roi de Pegu se dégagea, & remonta sur l'é-
„ léfant du Roi d'Auua qu'il avoit vaincu.

„ L'armée de celui-ci le voiant mort, cessa
„ de combattre, & se rendit à discrétion au
„ Roi de Pegu, qui en usa bien. Après cela il
„ fit la revuë de ses troupes, & trouva qu'il
„ n'avoit pas perdu 2000. hommes, & qu'il y
„ avoit encore moins de perte dans l'armée
„ d'Auua.

„ Aussi-tôt il donna ordre de ruiner la ville
„ d'Auua, & d'en faire tous les habitans pri-
„ sonniers. La Reine fut de ce nombre, mais
„ comme elle étoit sœur du Roi victorieux, el-
„ le tâcha de se consoler. Néanmoins on ne
„ lais-

„ laissa pas de la retenir prisonniére tout le reste „ de sa vie. Il est vrai qu'elle eut pour prison „ un palais, où elle fut servie en Reine; mais „ quelques honneurs qu'elle y reçût, & quelque „ beau qu'il fût, c'étoit toûjours une prison.

„ Ce qu'il y eut des habitans d'Auua qui pu- „ rent échaper, & se garantir de l'esclavage, „ s'enfuirent dans les deserts, & furent con- „ trains d'y vivre avec les tigres & avec les au- „ tres bêtes sauvages. Cette rigueur fut éxercée „ par le Roi de Pegu, parce-qu'il ne put dé- „ couvrir où étoit caché le trésor du feu Roi „ son Oncle.

„ Cette guerre se fit au commencement du „ mois d'Avril, c'est à-dire, au commence- „ ment de l'Hiver, & de la saison des pluies en „ ce pais-là. Il y a un pais, nommé Meccao, „ où, nonobstant la saison, on ne ressent pas „ plus de froid qu'en un autre tems. La cam- „ pagne & l'absence du Roi durérent jusqu'au „ 14. de Juillet. Il hâta sa marche & revint en „ six jours, de-sorte qu'arrivant dans la ville à „ l'impourvu, il ne trouva pas les corps de „ garde en état, ainsi qu'il l'avoit ordonné en „ partant. Il fit aussi-tôt venir le Prince son „ fils, & lui demanda d'où venoit cette négli- „ gence? Mais le Prince seut l'apaiser, & lui „ aprit que le fils du Roi de Zilon étoit venu a- „ vec 50. éléfans, 800. chevaux, & un grand „ nombre de soldats, à la vieille ville de Pegu, „ pour le secourir en cette guerre: qu'il avoit „ donné des guides à ce Prince, pour le condui- „ re à Auua; mais que les guides étant de re- „ tour, avoient raporté qu'il n'y étoit pas allé, „ & qu'il avoit repris le chemin de Zilon.

„ Cependant on amena l'éléfant du Roi „ d'Au-

,, d'Auua, qui paroissoit fort-triste, qui pleu-
,, roit sans cesse, & qu'on avoit bien de la pei-
,, ne à faire manger. Balbi le vit plusieurs fois
, en cet état. Il étoit dans la place de celui qui
,, étoit mort, où deux domestiques se tenoient
,, toûjours auprès de lui, & le flatoient, le priant
,, de manger, de cesser de pleurer, d'être plus
,, joieux, puis-qu'il étoit au service d'un Roi
,, beaucoup plus puissant que n'étoit son pre-
,, mier maître. Mais toutes ces cajoleries n'é-
,, toient pas capables de consoler cet animal: il
,, ne cessoit pas de jetter des larmes, & pour
,, marque de sa tristesse, il laissoit toûjours pen-
,, dre sa trompe à terre; ce qui dura plus de 15.
,, jours. Enfin au bout de ce tems-là il recom-
,, mença à manger, & le Roi en eut beaucoup
,, de joie.

,, Ce Prince aïant fait aporter la dent de son
,, éléfant, qui étoit mort en combattant sous
,, lui, en fit faire de petites Idoles, qu'il fit
,, placer entre son Idole d'or & celle qui étoit
,, d'argent. Il en fit aussi faire cinq autres plus
,, grandes que toutes celles qu'il avoit déja. El-
,, les étoient faites de ganzas, & d'une façon
,, particuliére, car elles étoient assises les jam-
,, bes en croix, les unes devant les autres, &
,, étoient si-hautes que tout ce qu'un homme
,, pouvoit faire étoit de jetter une pierre aussi-
,, haut. Au-reste toutes les proportions de leurs
,, membres étoient bien observées: elles avoient
,, les doigts du pié aussi-longs que le peut être
,, un homme entier. Quand elles furent faites
,, on les dora depuis le haut jusques au bas,
,, & on les posa dans un endroit du palais qui
,, leur fut destiné.

,, La guerre aïant été terminée de la maniére
,, qu'on

„ qu'on l'a vu, le Roi de Zilon, comme tribu-
„ taire du Roi de Pegu, lui envoia un Ambas-
„ sadeur, & lui fit dire qu'il avoit beaucoup de
„ lieu de se plaindre, de ce que son fils, qu'il
„ avoit envoié à Pegu avec des troupes auxili-
„ aires, y avoit été si-mal reçu, & qu'on n'en
„ avoit pas plus fait d'état que d'un esclave:
„ que cet afront l'avoit tellement touché,
„ qu'il déclaroit que desormais il ne préten-
„ doit plus relever de la Couronne de Pegu,
„ & qu'il n'en reconnoissoit plus le Roi pour
„ son Souverain.

„ Dès-que cette déclaration fut faite par
„ l'Ambassadeur de Zilon, le Roi de Pegu
„ donna ordre à l'un de ses Généraux de se met-
„ tre à la tête de quelques troupes, & d'aller
„ ataquer la forteresse de ce Prince. Les cha-
„ leurs excessives aïant fait périr beaucoup de
„ gens de cette armée, & une autre partie aïant
„ péri devant la forteresse de Zilon, qui est pres-
„ que imprenable, le Général ne put contrain-
„ dre le Roi qu'il poursuivoit, qu'à promettre
„ de rendre volontairement ses respects au Roi
„ de Pegu, lors-qu'il iroit en campagne. Mais
„ il refusa tôujours constamment de le recon-
„ noître pour être au-dessus de lui, & d'une di-
„ gnité supérieure à la sienne.

„ Le Général Peguan n'étant pas content de
„ ces ofres, serra la place de plus près, & con-
„ tinua de l'ataquer avec beaucoup de vigueur:
„ mais les habitans ne la défendant pas moins
„ vaillammemt, il fut tôujours repoussé. Les
„ maisons de cette ville sont toutes construites
„ de bois; & comme en Hiver les marées y sont
„ fort-hautes, chaque habitant a en propriété
„ un petit vaisseau, pour transporter sa famille
„ d'un rivage à l'autre.

„ Il

„Il y a même quelques petites maisons de „pauvres gens entiérement bâties de planches „de sapin fort larges, & d'éparres, ou de „chevrons, qu'on peut, en cas de nécessité „transporter où l'on veut, & dont on se sert „pour aller acheter diverses sortes de marchan- „dises, & les y retirer. Cette sorte de négoce „ne se fait ordinairement que par les femmes, „qui lors-qu'elles voient venir des vaisseaux, „ne les laissent point aprocher jusques aux en- „droits où ils pourroient décharger. Elles „vont au-devant, & y mènent leurs petites „maisons, ou-bien leurs petits bâtimens, & „vendent ou achètent, selon que l'ocasion s'en „presente.

„Les habitans de Zilon sont généreux, de- „même que ceux de Pegu. Ils sont blancs, „& si-vaillans, qu'ils ne craignent nullement „le Roi de ce dernier Roïaume, quelque „puissant qu'il soit, & quoi-que le Roi son „pére soit autrefois allé en personne, à la tête „de 800000. hommes pour les combattre, & „les réduire sous son pouvoir, il y eut assez de „peine. Car toutes ses forces ne lui auroient „servi de rien, & enfin il eût été obligé de se „retirer, si quelques traîtres ne lui eussent ou- „vert une des portes de la ville qu'il tenoit as- „siégée. Ce ne fut que par cette voie qu'elle „put être prise. Il y avoit alors plusieurs Por- „tugais, qui furent faits prisonniers, & que „le vainqueur fit relâcher.

„Pendant que le Général Peguan étoit de- „vant Zilon, il y eut un grand incendie dans „la ville de Pegu, au quartier des Portugais. „Les vents qui soufloient violemment, firent „promtement passer le feu d'une maison à

„ l'autre, & il en consuma plus de 4000. avec „ quelques Pagodes. La coutume étant que le „ Roi fasse punir ceux qui ont donné ocasion à „ de tels desordres, & chez qui le feu a pris, on „ en fit des perquisitions éxactes. Il se trouva „ que c'étoit la maison d'un Capitaine de vais- „ seau Portugais, le même qui avoit mené Bal- „ bi avec sa compagnie à Pegu.

„ Cet accident leur causa de grandes alarmes. „ Le Capitaine & tous ses amis eurent lieu de „ craindre qu'on ne les fît brûler. Mais le Roi „ leur fut favorable, & les disculpa lui-même. „ Ces bonnes gens, dit-il, n'ont point fait cela „ par malice, ni à-dessein; de-sorte qu'il ne „ voulut pas qu'il en fût fait aucun châtiment.

„ Avant-que ce Prince se fût expliqué de cet- „ te sorte, on avoit eu une double raison de „ concevoir de la fraïeur. Car outre que c'étoit „ la coutume de punir ceux qui avoient donné „ lieu à de semblables desordres, un certain De- „ vin avoit conseillé au Roi, que s'il vouloit se „ rendre maître de la ville de Zilon, il falloit „ qu'il fît brûler une ville, ainsi que le Roi son „ pére avoit fait autrefois en pareille ocasion. „ Or on craignoit beaucoup que ce pernicieux „ conseil ne fût suivi, & que le sort ne tombât „ sur la vieille ville de Pegu. Mais ce Monarque „ n'en eut nullement la pensée, & ce conseil „ aïant déplu à son fils, qui étoit d'un naturel „ doux & clément, il contribua encore à dé- „ tourner le Roi de le suivre.

„ Ce Prince est de grande taille, brun com- „ me le Roi son pére. Il aime beaucoup les fu- „ sils & les mousquets. Lors-qu'il veut sortir, „ il se fait porter sur un haut trône. Ses trois „ fréres cadets se font aussi porter dans des „ chaises couvertes.

„ Le

„ Le Roi alloit souvent à la chasse des élé-
„ fans, qui est une chasse fort-divertissante. Il
„ y a dans la nouvelle ville un grand enclos, ou
„ parc, fait exprès, bien-environné de gros
„ pieux, fichez en terre avec assez de distance
„ pour laisser passer un homme, mais non-pas
„ un éléfant.

„ Quand on veut prendre ces animaux, on a
„ plusieurs fémelles, qui sont dressées pour cet
„ éfet, & qui entendent fort-bien ce qu'on leur
„ dit; on les mène dans une épaisse forêt, qui
„ est à trois lieuës de la ville, où il y a quantité
„ d'éléfans sauvages. Avant-que de les y con-
„ duire, on leur frote leurs parties naturelles
„ d'une huile fort odoriférante, que les éléfans
„ sentent de loin. Aussi-tôt ils vont vers ces fé-
„ melles & les suivent. Les fémelles acoutu-
„ mées à ce manége, se retirent, & prennent le
„ chemin de la ville, & les mâles vont après
„ jusques au parc, où ils entrent si-échaufez
„ qu'ils n'ont plus aucune fraïeur des hommes.
„ Le parc est environné de gens, qui parlent
„ aux fémelles, & leur font faire tout ce qu'ils
„ veulent. Ensuite on avertit les gens, par le
„ son du cornet, ou par quelque autre signal,
„ qu'ils aïent à se retirer, & alors on laisse les
„ fémelles seules avec les mâles, qu'elles em-
„ mènent dans leurs écuries, qui sont autour
„ du parc.

„ Lors-que les mâles atirez par les fémelles,
„ sortent de la forêt, ils ne savent que faire
„ d'abord, ni s'ils doivent y retourner, ou sui-
„ vre leur atrait. Enfin ils prennent le parti de
„ suivre, dans l'espérance de trouver sur le che-
„ min un autre bois où ils iront, ainsi qu'ils ont
„ coutume d'en rencontrer dans les lieux incul-

„ tes & deserts, de-sorte qu'avançant tôujours, „ ils arrivent dans le parc, & dès-qu'ils y sont „ entrez, les gens qui se tiennent aux aguets, vont „ faire tomber la herse, & les enferment.

„ Les fémelles voïant la herse fermée, se re- „ tirent chacune dans son écurie, qui est de la „ longueur & de la largeur qu'il faut pour la „ contenir; & quand elles y sont entrées les „ chasseurs les y vont enfermer, par le moien „ d'une porte qui tombe dans des coulisses.

„ Lors-que les éléfans sauvages remarquent „ qu'ils sont pris, & qu'ils ont perdu leur li- „ berté, ils entrent dans une espéce de fureur; „ ils cherchent du secours dans leurs forces pour „ se tirer de leur prison; ils tâchent de renver- „ ser les pieux qui les arrêtent. C'est un vérita- „ ble plaisir que de voir alors tout leur manége. „ Ils pleurent, ils gémissent, ils crient pendant „ plus de deux ou trois heures: ils courent tan- „ tôt contre un homme tantôt contre un autre, „ & tâchent de les blesser par-derriére. Mais „ les gens sont agiles, & promts à passer entre „ les pieux. Les éléfans qui les voient échaper, „ vont en fureur donner de la dent contre les „ pieux, & souvent ils les brisent.

„ Ces éforts les aïant lassez, ils s'arrêtent, „ & on leur voit la sueur couler sur tout le „ corps. Alors ils laissent tomber leur trompe à „ terre, & ils en jettent une si grande quantité „ d'eau, qui leur vient du corps par là, qu'ils „ en arrosent tous ceux qui sont les plus pro- „ ches d'eux.

„ Pour les faire entrer dans les écuries, on „ fait encore sortir les fémelles des leurs, & „ elles s'en vont dans celles où l'on veut que les „ mâles entrent. Ils les y suivent, & quand ils y

„ sont

„ ſont entrez, les fémelles ſortent par une au-
„ tre porte qui eſt vis-à-vis de celle par où elles
„ étoient entrées, & on la ferme dès-qu'elles
„ ſont ſorties, de-ſorte que les mâles y demeu-
„ rent ſeuls.

„ Les écuries ne ſont que de la grandeur qu'il
„ faut pour contenir un ſeul éléfant. On les y
„ tient liez d'abord comme des priſonniers. Ils
„ y demeurent quatre ou cinq jours ſans vouloir
„ manger ni boire, & enfin ils s'adouciſſent tel-
„ lement qu'en huit jours ils ne ſe trouvent pas
„ moins aprivoiſez que les autres.

„ Il y a beaucoup d'aparence qu'un éfet ſi
„ ſurprenant vient de ce que ces animaux ont
„ plus d'intelligence que tous les autres; & ils
„ en marquent en beaucoup de choſes preſque
„ autant que les hommes; ſi-bien qu'on peut di-
„ re encore une fois, qu'il ſemble qu'il ne leur
„ manque rien que la parole.

„ De tous les animaux ce ſont ceux qui ren-
„ dent le plus de ſervice à la guerre: car on pla-
„ ce fort-commodément ſur eux quatre hom-
„ mes, qui peuvent ſe ſervir aiſément du mouſ-
„ quet, de l'arc & de la lance. Leur peau eſt ſi
„ épaiſſe, qu'une balle de mouſquet ne la peut
„ percer, excepté aux temples & autour des
„ yeux, où elle eſt plus mince & moins dure.

„ Le Roi de Pegu a quelques vaiſſeaux ſi ma-
„ gnifiquement dorez, qu'on ne peut rien voir
„ de plus beau: ils ne ſont que pour ſon uſage:
„ nul autre n'oſeroit s'en ſervir. Sur-tout il y
„ en a un, que le Pére du Roi regnant a fait
„ conſtruire, qui eſt gardé ſur le ſec à Meccao,
„ & autour duquel pluſieurs ſoldats font toû-
„ jours la garde. Auſſi n'y en a-t-il point dans
„ tout le monde qui l'égale en beauté & en ma-

„ gnificence. Il eſt tout-doré dedans & de-„ hors, & ſi-bien ouvragé en relief, qu'on ne „ peut s'empêcher de l'admirer. Il eſt aſſez „ long, mais il eſt trop étroit à proportion de „ ſa longueur.

„ Il y a de chaque côté 150. rames, qui ſont „ dorées juſques au plat. Les rameurs ſont aſſis „ de chaque côté du bâtiment, & chacun „ d'eux a une courte rame à la main, avec la-„ quelle ils coupent tous l'eau ſi-adroitement, „ & d'un tel acord, qu'ils font courir le vaiſſeau „ auſſi vîte que ſi c'étoit une fléche décochée de „ deſſus un arc.

„ Au milieu du bâtiment on voit une petite „ chambre retranchée, à-peu-près comme le „ couvert d'une gondole de Veniſe, mais beau-„ coup plus grande, y aïant des fenêtres dans „ tous les fronteaux de ſéparation.

„ Les deux grandes rames qui ſervent de gou-„ vernail, ſont auſſi toutes-dorées, comme le „ vaiſſeau.

„ Quand les Rois de Pegu reviennent de „ quelque expédition conſidérable, ils ont cou-„ tume de ſe faire voir en public, incontinent „ après leur retour, & le peuple leur rend tous „ les honneurs qu'on peut imaginer. Après la „ priſe d'Auua le Roi ne voulut pas manquer à „ cette cérémonie, & il fit publier que tous ceux „ qui auroient quelque requête ou quelque re-„ montrance à faire, euſſent à ſe tenir prêts, & „ à ſe préſenter alors devant lui.

„ Le jour deſtiné pour cette cérémonie, le „ Prince fils aîné du Roi ſe preſenta le premier, „ & lui aïant fait une profonde revérence, lui fit „ preſent de 4. éléfans, & de pluſieurs autres „ choſes, que Balbi ne put diſtinguer, à-cauſe

„ de

„ de la multitude du peuple. Après le Prince „ vint le grand Broma, qui fit present de 2. élé- „ fans ; il fut suivi des Bagias, qui sont à-peu- „ près les Ducs; & ceux ci le furent des Barons, „ des Chevaliers, des Gentis-hommes, des Ca- „ pitaines, & des autres principaux Oficiers, „ qui aportérent chacun leur present.

„ Enfin les Portugais parurent aussi à leur „ tour, & Balbi avec eux, portánt des presens, „ que le Roi reçut fort favorablement à en ju- „ ger par l'air de son visage. Car de tous les Sou- „ verains qui sont au monde, il n'y en a point „ qui prenne plus de plaisir à l'obéïssance & aux „ hommages qu'on leur rend, & c'est une chose „ que ses Courtisans n'ignorent pas.

„ Une fois, au milieu de l'Hiver, que ce Prin- „ ce faisoit faire un aqueduc, & qu'il y alloit „ assez souvent, pour hâter les ouvriers, les plus „ considérables de sa Cour prirent la pelle & la „ béche, & travaillérent eux-mêmes en sa pre- „ sence, afin de lui donner le plaisir de voir avan- „ cer l'ouvrage; complaisance qu'il marqua „ lui être extrémement agréable.

„ Les Peguans observent éxactement, & avec „ beaucoup de zèle, les cérémonies de leur Loi. „ Ils ont quantité de jours de fêtes, & ils en „ célébrent cinq, entre-autres, tous les ans. „ La premiére s'apelle SapanGiachié; la secon- „ de, Sapan Catena; la troisiême, Sapan Giai- „ mosegienon; la quatriême, Sapon Daiché; & „ la derniére, Sapan Donon.

„ La premiére se célèbre à 12. lieuës de la „ ville. Le Roi, pour y arriver à tems, part de „ Pegu le jour qui précéde la fête, & pendant „ la fête il se met sur un char de triomfe tout- „ doré, fait d'une seule piéce & de quatre

„ rouës, sous un magnifique dais. La Reine est „ auprès de lui, à sa droite, superbement vê- „ tuë, aïant la tête garnie de perles presque „ sans prix, & de deux rubis admirables, dont „ un est plus gros que deux noïaux de dattes, „ mais pas si long, & ils lui pendent sur les „ oreilles.

„ Outre cela on lui voit une chaîne de riches „ pierreries, qui lui vient depuis l'épaule droi- „ te jusqu'à la ceinture, d'où elle lui remonte „ jusques dessous le bras gauche. L'éclat de ces „ superbes joïaux est si-grand que les yeux en „ sont ébloüis, aussi-bien que de celui des ba- „ gues de rubis, de diamans, & d'émeraudes „ qu'elle a aux doigts. Autour du char sont „ plusieurs Dames d'honneur, toutes filles de „ Rois, ou des plus grands Seigneurs. Elles „ sont toûjours à genoux, avec les mains join- „ tes & élevées, par respect & par soumission „ pour le Roi & pour la Reine.

„ Le char est traîné par 8. chevaux d'une mê- „ me couleur, également enharnachez d'or & „ d'étofes de cramoisi. Plusieurs Seigneurs „ marchent auprès des chevaux, tenant dans la „ main des bandes de cuir du harnois, ensorte „ qu'il semble qu'ils aident à tirer le char.

„ Lors-que le Roi sort de son palais pour al- „ ler à la promenade, ou par quelque autre rai- „ son, ceux qui marchent les premiers devant „ lui, sont les gens de la maison du Prince son „ fils aîné, qui se divisent en trois compagnies. „ La premiére est des Lanciers; la seconde des „ Archers; & la troisiême des Ecuïers qui por- „ tent l'épée & le casque.

„ Au milieu de chacune de ces trois compa- „ gnies, marchent des éléfans armez, & après

„ el-

„ elles eſt le Prince, qui monte un beau cheval, „ avec un harnois magnifique. Il eſt ſuivi du „ Prince ſon frére cadet, qui ſe nomme Nai- „ du, & qui comme ſon frére ainé, eſt monté „ ſur un *Sixian*, étant précédé de ſes gens, ainſi „ que l'a été ſon frére. Le troiſiême Prince, „ nommé Naimor, qui eſt cadet de ce ſecond, „ marche après lui; & enſuite on voit paſſer „ les gens de la maiſon du Roi, en bel ordre, „ & en quatre compagnies, de-même qu'on a „ vu les trois compagnies de la maiſon du Prin- „ ce aîné, avec des éléfans au milieu de chaque „ compagnie, dans le même état que lors-qu'ils „ vont à la guerre.

„ Ces quatre compagnies étant paſſées on „ voit paroître les Officiers Généraux des ar- „ mées, les Capitaines, & les autres Seigneurs „ de la Cour. Après eux ſont menez deux élé- „ fans rouges, enharnachez d'étofes d'or & de „ ſoie; puis les quatre éléfans blancs, avec de „ ſemblables harnois relevez de pierreries. „ Ceux-ci ont une garniture d'or, toute cou- „ verte de rubis, ſur chaque dent, depuis le „ haut juſques au bas, ce qui fait un ſpectacle „ très-rare, avec leur grand paraſol d'une ri- „ che étofe, qu'on tient au-deſſus d'eux, pour „ les garantir de l'ardeur du Soleil.

„ Le char de triomfe, au milieu duquel le „ Roi eſt aſſis, ſuit les éléfans, & il eſt ſuivi „ des principaux Seigneurs de la Cour, à che- „ val & en bel ordre. Néanmoins il y a encore „ entre eux & le char pluſieurs Dames ſur des „ Sirianes.

„ La ſeconde fête nommée Sapan Catena, „ ſe célèbre dans la ville. Pour cet éfet chacun „ des Grands Seigneurs fait élever une piramide

„ de quelque invention particuliére, ce qui fait „ qu'elles ne se ressemblent presque jamais. Il „ y en a qui sont à-peu près comme celles qu'on „ voit à Rome. Jamais on n'en laisse voir le „ dessein que l'ouvrage ne soit achevé, & ex- „ posé aux yeux du public, de-peur qu'il ne soit „ imité; & pour cet éfet on enferme si-bien la „ place où les ouvriers travaillent, que personne „ ne les peut voir.

„ Elles sont faites de roseaux des Indes, qui „ sont très-durs, & qu'on met en œuvre avec „ beaucoup d'art. On les dore, & quand elles „ sont achevées, on les pose sur un grand char „ fort-enjolivé. Lors-que le Roi vient au lieu „ où il donne audience, il y a des gens, au nom- „ bre de plus de 300. personnes, qui vont tirer „ les chariots où sont les piramides, & les ran- „ ger en ordre devant lui. Le Roi les contemple, „ & ceux dont les piramides lui plaisent le plus, „ reçoivent des loüanges de lui, qui leur sont „ plus agréables, que ne feroit la plus grande „ fortune qu'ils pourroient espérer. Lors-que le „ Roi a eu la vuë de tous ces ouvrages, & qu'il „ en a dit son sentiment, chacun fait remener le „ sien chez lui.

„ Durant toute la nuit, pour la célébration „ de cette fête, on tient de grosses chandelles de „ cire allumées dans les ruës de la vieille & de „ la nouvelle ville, afin que ceux, qui veulent „ aller rendre leur culte à la grande Idole, en „ l'honneur de ce qui se fait la fête, puissent „ être éclairez par-tout où ils veulent passer. „ Pour cet éfet on tient les portes de la nouvel- „ le ville ouvertes, parce-qu'il n'y a point d'I- „ doles dans l'autre, & il est permis à tout le „ monde d'y entrer ou d'en sortir comme on „ veut.

„ Ceux

„ Ceux qui vont faire leurs priéres aux Ido-
„ les, ne s'en aprochent point les mains vuides:
„ chacun leur porte un present, selon son pou-
„ voir; & ceux qui sont trop pauvres leur por-
„ tent au-moins quelques fleurs.

„ La troisiême fête, ou le Sapan Giaimose-
„ gienon, se célèbre aussi en l'honneur d'une au-
„ tre Idole particuliére. Ce jour-là le Roi se met
„ encore sur un char de triomfe, & se fait me-
„ ner au lieu où est l'Idole, de la même manié-
„ re qu'il fait à la premiére fête ci-dessus décri-
„ te. Toute la différence qu'il y a est que le Roi,
„ la Reine, & leurs enfans, ont d'autres habits.

„ Le Sapan Daiché, qui est la quatriême fê-
„ te, se célèbre à l'honneur des Eaux, dans la
„ ville. Il y a un lieu tout-doré, destiné pour
„ cet éfet. Le Roi & la Reine y vont sur un
„ char, & dans le même ordre dont on a déja
„ parlé. Quand ils sont arrivez avec les Princes
„ leurs fils, ils descendent du char, vont dans ce
„ Pagode doré, où ils s'aspergent d'eau-rose,
„ & les Courtisans font de-même.

„ Au delà de ce Pagode, il y a une grande
„ campagne, dans laquelle se tiennent plu-
„ sieurs Seigneurs & Oficiers, tant de guer-
„ re que de la maison du Roi, chacun avec
„ un vaisseau plein d'eau-rose à la main, dont ils
„ s'arrosent tellement les uns les autres, que
„ leurs habits en degoutent, comme s'ils avoient
„ été trempez dans l'eau. On dît à Balbi, au
„ sujet de cette fête, que le feu Roi pére du Roi
„ regnant, lors-qu'il voioit les gens ainsi moüil-
„ lez, prenoit plaisir à faire lâcher au milieu
„ d'eux un élefant cruel & terrible qui en tuoit
„ plusieurs, de quoi ce Prince rioit de tout son
„ cœur, tandis-que la plupart des assistans pleu-

„ roient avec raiſon, ou pour le danger qui les „ menaçoit, ou pour la mort de leurs plus pro- „ ches. Pendant-que la fête dure perſonne ne „ paſſe dans les ruës de la vieille ni de la nouvel- „ le ville, qui ne ſoit tout-moüillé de l'eau qu'on „ lui jette des maiſons, par les fenêtres, & par „ les portes.

„ Au tems de la cinquiême & derniére fête, „ nommée Sapan Donon, le Roi ſe fait mener „ dans une barque magnifique, toute-dorée, & „ chacun des Princes ſes fils dans d'autres bar- „ ques, à la ville de Meccao. La plupart des „ grands Seigneurs les acompagnent, enſorte „ que leurs barques ſont ſuivies de plus de 100. „ autres. Lors-qu'on eſt arrivé à un certain en- „ droit, le Roi & les Princes deſcendent à ter- „ re, & vont juſqu'à la porte de la ville, où „ ils entrent dans un palais doré dedans & de- „ hors, qui eſt entouré de beaux jardins.

„ De ce palais ils s'en vont à un autre, où la „ Reine paroît à une fenêtre, & regarde les bar- „ ques des Courtiſans qui font des naumachies, „ ou des combats & des courſes ſur l'eau. Ce- „ lui dont la barque arrive la premiére ſous le „ palais, remporte le prix, & avec cela encore „ une ſtatuë d'or, qui eſt là dreſſée exprès; & „ celui qui y arrive le premier après lui, a une „ ſtatuë d'argent. Pour ceux qui ne s'y rendent „ que les derniers, ils ſont l'objet des railleries „ des Dames. Le dernier prix eſt un mouchoir „ que les Dames jettent, à qui le pourra atra- „ per, & celui qui eſt le plus tardif, demeure „ en butte aux plus inſultantes dériſions qu'on ſe „ puiſſe imaginer. La fête dure un mois entier, „ mais on ne la célèbre que de deux jours l'un.

„ Le Loi qui regne a établi encore pluſieurs

„ au-

„ autres fêtes, qui se célèbrent pendant son rè„ gne. Mais ces cinq sont toûjours les principa„ les, & sont fixées à certains jours de l'année, où „ l'on ne manque pas de les solemniser.

„ Il y en a une où l'on met sept grandes Ido„ les dorées, sur autant de chariots aussi dorez, „ chacun desquels est tiré par plus de 300. per„ sonnes, jusques à l'endroit que le Roi marque, „ & où il veut voir ces Idoles. Quand elles y „ sont, ce Prince fait distribuer des aumônes à „ ceux qui les y ont menées, & recompenser „ chacun selon la peine qu'il a prise.

„ Il y a aussi des gens qui vont alors par la „ ville, portant des rets pleins de toutes sortes „ de fleurs, & demandant l'aumône. Dans une „ autre fête, ils vont arroser d'eau les corps „ morts de leurs Talapoins, & recüeillant cet„ te eau, qu'ils tiennent pour bénite, ils la boi„ vent avec beaucoup de dévotion & de zèle.

„ Lors-que le Roi est mort, on fait prépa„ rer deux superbes barques, avec des écoutilles „ dorées qui servent à toutes les deux. Sous celle „ qui est couverte on dresse une haute table aussi „ dorée, sur laquelle on met le corps mort, & „ sous la table il y a du bois de santal, du bois „ de paradis, du benjoin, du bisam, & d'au„ tres matiéres odoriférantes, où ils mettent „ le feu : puis ils laissent aller au gré du flot & „ des courans les deux barques jointes ensem„ ble, que quelques Talapoins accompagnent „ en chantant, & marquant beaucoup de joie, „ jusques à ce que le corps soit réduit en cendres.

„ De ces cendres ils paîtrissent avec du lait „ une pâte qu'ils portent à l'entrée du port de „ Siriam, où est le Maccareo, & là ils la jet„ tent dans l'eau, quand la mer se retire. Pour

„ les os, on les porte d'un autre côté, proche „ d'une Chapelle dorée, qui est de la figure „ d'un haut clocher, & qui se nomme Dogon. „ Là on bâtit une autre Chapelle, ou Varel, „ qui est le nom qu'on donne à ces petits Pago- „ des, & après les y avoir enterrez, on retour- „ ne au palais, on prend le fils aîné du feu Roi, „ on le met sur le trône de son Pére, avec quel- „ ques cérémonies qu'on observe, & on le pro- „ clame Roi.

„ On a dit que les os des Rois se portoient à „ Dogon, mais on n'entend pas que ce soit de „ tous les Rois. Ceux du feu Roi pére du Roi „ regnant, y furent portez. Ceux des Rois ses „ prédécesseurs, ont été portez, pour la plu- „ part, ailleurs, selon qu'ils l'avoient ordon- „ né avant leur mort. Mais dans tous les lieux „ où il en a été enterré, on y a bâti des Pago- „ des. Cependant il faut que celui de Dogon „ demeure le plus grand de tous.

„ Les Talapoins, ou Prêtres de Pegu, se „ promènent dans toute la ville, avec une peti- „ te cruche qui pend à leur ceinture, & man- „ dient leur vie de maison en maison. Mais quoi- „ que mendians ils ne sont jamais dans la diset- „ te: on leur distribuë des aumônes en abon- „ dance; car on les tient pour gens d'une vie „ sainte & contemplative. Ils prêchent tous les „ Lundis, & expliquent au peuple les Loix & „ les Traditions.

„ Ces jours-là, ils vont dans les ruës avec des „ bassins de fer blanc, pour éveiller les gens en „ frapant dessus, & les avertir de leur préparer „ à manger, & d'aller au sermon, à la fin du- „ quel ils chantent, & puis congédient le peu- „ ple. Les points qu'ils ont coutume de traiter „ dans

„ dans leurs discours publics, sont de ne tuer
„ point, de ne prendre à personne ce qui lui
„ apartient, de ne point dérober, d'éviter l'im-
„ pudicité, de ne faire aucun tort & de ne ren-
„ dre aucun déplaisir à son prochain.

„ Un des points de doctrine parmi les Pe-
„ guans est, que tous ceux qui ne font tort à per-
„ sonne, mais qui au contraire rendent à leurs
„ prochains tous les bons ofices qu'ils peuvent,
„ seront sauvez, de quelque Réligion & croian-
„ ce qu'ils soient. C'est pour quoi ils ne se met-
„ tent point en peine de voir quelques-uns de
„ leurs gens embrasser la Religion Chrétienne,
„ & se faire batiser.

„ Ainsi quoi que le peuple soit hautain &
„ hardi, aussi-bien que pauvre, il ne laisse pas
„ d'être d'un esprit doux & amiable, comme
„ l'éprouvent ceux qui voiagent, & qui se trou-
„ vent quelquefois n'avoir pas de-quoi vivre:
„ car ils sont assistez avec beaucoup de soin &
„ de charité. Chacun en use de-même à l'égard
„ des Talapoins & Réligieux, pour lesquels le
„ Roi & le peuple ont beaucoup de respect.

„ Ces Réligieux font leur demeure dans les
„ bois, en des maisons fort élevées, de-peur
„ d'être dévorez par les tigres. Ils ne font qu'un
„ repas par jour. Ils portent de longues robes
„ d'un rouge-brun, qui leur descendent jusques
„ aux talons. Ils vont piés & têtes nuës, & se
„ rasent la tête, aussi-bien que tout le reste du
„ corps où il vient du poil.

„ Leurs ceintures sont de cuir, & larges de
„ 4. doigts. Ils portent sur l'épaule droite un
„ petit manteau, qui s'étend jusqu'au bas des
„ côtes. Pour éviter l'ardeur du Soleil, ils ont
„ un chapeau, ou un espèce de casque, couvert
„ de

„ de coton rouge-brun, & l'Hiver ils en ont
„ d'une autre ſorte, pour ſe garantir des fré-
„ quentes pluïes qui tombent en ce païs là.

„ Ils vivent fort-chaſtement, & en général
„ il n'y a rien à leur reprocher à cet égard.
„ Quand il en meurt quelqu'un, on paſſe deux
„ jours en fête auprès de ſon corps, puis on le
„ met ſur une grande biére, autour de laquelle
„ ſe tiennent, pendant quelques tems, pluſieurs
„ autres Talapoins, qui ſolemniſent encore la
„ fête.

Enfin ils le portent ſur la biére, qui eſt envi-
„ ronnée de toute leur troupe, au lieu où il doit
„ être brûlé. Ils font un feu de bois de ſantal,
„ de bois de paradis, & de benjoin, & mettent
„ le corps deſſus: puis ils vont jetter les cendres
„ dans l'eau, & enterrent ſes os proche du lieu
„ où il demeuroit.

„ Quand quelqu'un des habitans de Pegu ſe
„ trouve mal, il fait un vœu au Diable, depeur
„ qu'il ne faſſe encore augmenter ſa maladie.
„ Car ils ont cette penſée, que comme Dieu eſt
„ l'auteur de tout bien, le Diable eſt auſſi auteur
„ de tout le mal qui arrive.

„ Après-qu'ils ont fait un tel vœu, ils font
„ de grands préparatifs pour l'acomplir. Ils
„ font élever comme une haute maiſon, y font
„ mettre des flambeaux ou torches ardentes,
„ font couvrir un certain endroit d'une nappe
„ blanche, qu'ils parſement de fleurs, & font
„ mettre deſſus diverſes ſortes de mets, pour
„ faire manger le Diable, & le raſſaſier, afin-
„ qu'à l'avenir il n'entreprenne plus de leur nui-
„ re. Pour lui rendre le feſtin encore plus agréa-
„ ble, ils font venir des joüeurs d'inſtrumens
„ autour de l'édifice, qui jouënt & chantent
„ pendant-qu'il mange.

„ Dans

„ Dans la célébration de cette ſorte de fête, „ on choiſit un des aſſiſtans, à qui on donne le „ nom de Pére du Diable, qui ordonne de tout, „ & fait les honneurs de la journée. C'eſt lui „ qui régle la Muſique, & qui tâche de trou- „ ver celle qui ſera la plus propre pour charmer „ l'ennemi.

„ Les Réligieux font aſſez d'éforts pour abo- „ lir cette déteſtable ſuperſtition. Ils crient de „ toute leur force contre cette pratique dans „ leurs ſermons. Mais il n'y a pas moien de fai- „ re perdre une coutume enracinée depuis ſi- „ longtems.

„ On trouve même des gens, qui, le matin „ dès-qu'ils ſont levez, prennent un pannier „ plein de ris, ou d'autres vivres, & le portent „ dans les ruës, où ils courent avec un flambeau „ allumé à la main, criant fort-intelligible- „ ment, qu'ils ofrent au Diable ce qu'ils tien- „ nent, aqn qu'il ne les tourmente point de „ tout le jour.

„ S'il arrive qu'en faiſant ce manége, il vien- „ ne des chiens qui ſuivent ceux qui portent les „ vivres, & qui en faſſent répandre, & les „ mangent, ou qui en atrapent, ſoit du pannier, „ ſoit qu'on les ait laiſſé tomber, ils diſent que „ c'eſt le Diable qui excite les chiens, qui les „ pouſſe à manger ce qu'on lui ofre, & qu'il „ faut le leur donner. On trouve d'autres gens „ qui lors-qu'ils ſe mettent à table pour pren- „ dre leurs repas, jettent derriére eux la dernié- „ re bouchée qu'ils ont priſe, & en font preſent „ au Diable.

„ Au païs de Tauaë, qui eſt auſſi ſous la do- „ mination du Roi de Pegu, les plus riches vont „ paſſer les trois mois d'Eté à la campagne, ſous „ de

„ de petites huttes, & pendant ce tems-là ils „ laissent en possession au Diable leurs maisons „ toutes garnies de vivres, afin-qu'il les laisse en „ paix, & ne les tourmente point les autres neuf „ mois de l'année.

„ On ne recüeille dans tout ce Roïaume que „ du ris, mais il y croît en abondance. Il y a „ aussi quantité d'excellentes poules, d'oies, de „ canards, de pigeons, & de cignes. Pour les „ pigeons ils n'en vendent pas volontiers aux „ étrangers, parce qu'ils les aiment beaucoup. „ Il n'y croît point-du-tout de blé, ce qui fait „ qu'il y est bien cher.

„ On y voit voler un grand nombre de fouris-„ chauves, qui sont d'une grandeur extraordi-„ naire. Elles ont de petites cornes avec quoi el-„ les font beaucoup de mal aux gens à qui elles „ touchent en volant. Il y a certains petits pois-„ sons, qu'on brise, & dont on fait une masse „ comme de la pâte, pour en manger. On laisse „ cette masse exposée au Soleil, jusques-à-ce „ qu'elle se corrompe, & plus elle est corrompuë „ & puante, plus le mets est tenu pour delicat.

„ On se sert là de cette pâte, comme l'on se „ sert ici du beurre : on en met avec le ris qu'on „ fait cuire, & avec les potages aux herbes, „ comme on y met ici du beurre, ou de l'huile. „ Les grands Seigneurs, & le Roi même, en „ mangent avec autant de plaisir que nous man-„ geons les étourgeons. Cependant Balbi dit „ qu'à son égard l'odeur de ce mets lui parois-„ soit aussi mauvaise que celle d'un corps mort „ bien corrompu, & que loin d'en pouvoir man-„ ger, il ne pouvoit pas seulement le sentir.

„ On mange dans ce même Roïaume beau-„ coup de pourceaux, & des coqs qui ont la

„ gor-

„ gorge & les jambes d'une épaisseur & d'une „ force extraordinaire. Quand les femmes en „ veulent tuer, elles vont s'asseoir sur leur cou, „ & par ce moien elles les font étoufer, se servant d'autant plus volontiers de cette voie, „ qu'elles ne veulent pas que le sang en sorte.

„ Elles étranglent aussi & mangent une autre „ sorte de petites poules & coqs qu'on nomme „ Lorine, qui ne sont pas plus gros que nos „ tourterelles. Leurs piés sont rogneux, mais „ ils ont le plumage plus beau qu'aucune sorte „ d'oiseaux. Balbi en emporta une couple, „ c'est-à-dire, un mâle & une fêmelle, jusqu'à Chianul, où il les donna aux Capucins, „ parce-qu'il lui eût fallu prendre trop de soin „ pour empêcher qu'ils ne lui fussent dérobez, „ s'il eût voulu les aporter en Europe.

„ Les Peguans usent d'une certaine feüille „ qui aproche du lierre, quoi-qu'elle soit un „ peu plus grande : ils la nomment Betel ou „ Betelle, & pour la manger ils la saupoudrent „ de chaux vive.

„ Ce n'est pas par le moien de la parole qu'ils „ vendent & qu'ils achètent; le vendeur & l'acheteur ne font que se donner la main, couverte d'un mouchoir blanc, ou Facoletlèin, „ & cela leur sert assez pour se faire entendre „ l'un à l'autre, sans qu'il soit besoin d'autre „ discours.

„ Quand on paroît devant eux en mascarade, „ ainsi que cela se pratique en plusieurs endroits „ de l'Europe, au Mardi-gras, ils en sont „ fort-éfraïez, parce-qu'ils n'y sont pas acoutumez. Un jour le jeune valet de Balbi, aïant „ seulement lié un coussin sur son estomac & un „ autre sur son dos, & mis un capuchon sur sa

„ tête,

„ tête, donna une telle épouvante épouvante à
„ tous ceux qu'il rencontra, que même les gens
„ qui étoient à cheval s'enfuirent.

„ Autrefois la sodomie a beaucoup regné à
„ Pegu, mais il y eut une Reine qui la fit cesser
„ par une certaine voie dont la description est
„ trop-peu honnête pour l'insérer ici; & afin
„ que les hommes fussent plus excitez à recher-
„ cher les femmes, elle ordonna que celles-ci
„ auroient toûjours les bras & le sein nuds; que
„ leurs hanches ne seroient couvertes que d'un
„ Fozoletlein qui est si mince, que le vent l'en-
„ lève quand elles marchent, & il fait voir
„ tout ce qui est dessous. Elles ne sont pas en-
„ core aujourd'hui autrement vêtuës.

„ Les jeunes garçons se peignent depuis les
„ épaules jusqu'à la moitié des cuisses, d'un
„ bleu qui ne passe point; & à-mesure qu'ils
„ croissent la peau leur devient si-laide, que
„ c'est quelque chose d'afreux. Cette coutume
„ s'est encore introduite par la même raison,
„ savoir afin-que les hommes se voïant si laids,
„ n'eussent point d'ardeur les uns pour les au-
„ tres, & qu'ils se portassent du côté des fem-
„ mes. Les valets des Capitaines ont les che-
„ veux longs, & s'en font des ornemens autour
„ du visage, ainsi-que font les Courtisanes de
„ Venise. Comme ils se rasent, & qu'il ne
„ leur paroît presque point de barbe, on les
„ prend pour être toûjours jeunes.

„ Les incendies sont si fréquens à Pegu, tant
„ dans la nouvelle que dans la vieille ville, qu'il
„ y en a presque toutes les semaines, quoi-qu'il
„ y ait des gens préposez pour aller tous les
„ jours crier par les ruës qu'on prenne garde
„ au feu.

„ Les

,, Les Portugais & les autres Chrétiens qui
,, s'y trouvent, ne mangent point de pain fait
,, de blé: ils ne mangent que des gâteaux de
,, ris, & ils boivent, au-lieu de vin, une eau
,, qui distille d'un arbre nommé Aniſſia, qui
,, a bon goût, mais elle n'eſt pas ſaine à tout le
,, monde.

,, Lors-que les habitans du païs vont à che-
,, val, ou en chariot, ils ſe mettent quelque
,, choſe dans la bouche, qui leur fait enfler les
,, jouës. Leurs dents ſont peintes de noir.

,, Ceux qui veulent ſe marier, achètent la
,, femme qu'ils veulent avoir, de ſes parens,
,, avec leſquels ils marchandent le mieux qu'ils
,, peuvent. Quand un homme eſt las de ſa fem-
,, me, il retient les enfans qu'il en a eu, & la
,, renvoie. Mais ſi les parens d'une femme ma-
,, riée la veulent retirer, il faut qu'ils rendent
,, au mari, l'argent qu'ils ont reçu de lui.

,, La ſucceſſion d'un homme qui meurt ſans
,, enfans, eſt dévoluë au Roi: mais s'il laiſſe
,, des enfans, le Roi n'en a que les deux tiers,
,, & les enfans ont l'autre tiers.

,, Les marchandiſes du meilleur débit qu'on
,, puiſſe porter à Pegu, ſont des toiles de S.
,, Thomas, de Maſulipatan, de Bengale; &
,, de l'amfion; comme auſſi du poivre, de la
,, canelle, des noix muſcades, du bois de ſan-
,, tal, & du bois de paradis, parce-que le païs
,, ne fournit aucune de toutes ces choſes. En re-
,, compenſe il produit abondamment du gin-
,, gembre.

,, Le meilleur commerce qui ſe faſſe de Pe-
,, gu à Bengale, eſt celui de l'argent; car le
,, plomb, l'étaim, & l'acier, y ſont défen-
,, dus; de-ſorte qu'il faut que les Chrétiens ſe
,, gar-

„ gardent bien d'y en porter. On transporte du „ ris de Pegu à Malacca. Les Peguans ont „ beaucoup d'estime pour les Portugais. & le „ Roi presentement regnant leur est fort affec- „ tioné, quoique le Roi son pére ne les ait pas „ beaucoup aimez.

„ Les habitans de Pegu qui ont besoin d'ar- „ gent, engagent non-seulement leurs marchan- „ dises, mais aussi leurs femmes, leurs fils & „ leurs filles, que le créancier retient jusques- „ à-ce qu'il soit paié. Si pendant le tems de leur „ détention, le créancier couche avec la fem- „ me ou avec la fille qui sont en gage, & que „ le débiteur vienne à le savoir, il demeure „ quitte, & son créancier est obligé de lui ren- „ dre ses gages, par forme de punition.

„ Toutes les marchandises qui se vendent „ dans la ville de Pegu, & dans tout le Roïau- „ me, se pèsent au même poids qu'on pèse la „ monnoie. Le poids qu'on met pour contre- „ peser les marchandises, s'apelle Biza, & est „ de même matiére que les ganzas, chaque bi- „ za faisant 100. teccalis.

„ On y a encore une autre sorte de poids, „ dont le plus petit est de 12. teccalis & demi, „ ce qui fait un Abocco, ou Abocchi. Deux „ abocchis font un Agito, ou Agiti. Deux a- „ gitis font un demi-biza. Quatre agitis font „ un biza tout-entier. Ce sont là tous les poids „ dont on se sert.

„ Chaque biza pèse deux livres & cinq on- „ ces du plus pesant poids de Venise, ou trois „ livres & neuf onces du poids leger; ce qui est „ une chose très certaine, puis-que Balbi a- „ porta des poids de Pegu à Venise, où ils fu- „ rent confrontez.

APRES

APRES une si longue digression, il est tems de revenir à nôtre sujet, & de reprendre la suite du Voiage.

Le 4. de Novembre 1604. les vaisseaux étant venus sur la côte de Cochin, continuérent à la ranger, jusques-là qu'on vint si près du port, qu'on put distinguer les bâtimens qui y étoient; mais comme personne ne l'avoit fréquenté, on n'osa pas y entrer sans lamaneurs.

Ainsi l'on prit la route de Ceilon, & le 22. du même mois on laissa tomber l'ancre par le travers de Colombo, ou Colomba, qui apartient aux Portugais, qui tirérent quelques coups de canon sur les vaisseaux, à quoi l'on ne manqua pas de répondre.

Le 13. de Décembre 1604. on se trouva sur la côte de Sumatra, où le *Delft* s'étant séparé de la flote, entra dans le port d'Achin, pour y laisser l'Ambassadeur du Roi qui revenoit de Hollande. On aprit là que ce Roi étoit mort, & que son fils lui avoit succédé.

On avoit grande envie d'aller à Malacca, & de tâcher de s'en emparer, mais la mousson qui étoit contraire, ne le permit pas. On prit seulement quelques bâtimens Portugais qui se rencontrérent sur la route.

Le 31. la flote moüilla l'ancre à la rade de Bantam. Là on aprit qu'un des vaisseaux, qui s'étoit écarté des autres, avoit trouvé à la baie d'Antongil, devant l'isle de Madagascar, l'*Alckmaar*, qui étoit hors d'état d'aller jusqu'en Hollande, & que les autres vaisseaux de sa compagnie avoient pris sa cargaison, & continué leur route.

Le 2. de Janvier 1605. quatre vaisseaux Anglois, fort foibles d'équipages, moüillérent aussi

aussi à la rade de Bantam, commandez par l'Amiral Middelton.

Le 17. les principaux navires de la flote Hollandoise, remirent à la voile, pour aller aux Moluques, par le détroit de la Sonde, sur la côte duquel ils firent de l'eau & du bois ; & ensuite ils relâchérent à Jaccatra, pour y faire des vivres, parce-qu'ils y étoient à meilleur marché qu'à Bantam.

Le 28. le yacht *Mosambique*, & les chaloupes de l'Amiral & du Vice-amiral, se détachérent de la flote, pour aller croiser, pendant-que quelques vaisseaux étoient allez mener un Commis, nommé Compostel, à Grisse, afin de voir quel commerce on y pouvoit faire.

Le 15. de Fèvrier 1605. ces chaloupes prirent, proche de Byma, un vaisseau Portugais, où étoit le Gouverneur des Moluques, qui venoit de Malacca pour aller à Amboine. Il n'y avoit dans le bâtiment que de la poudre à canon, & d'autres munitions de guerre.

Le 21. sur le soir, la flote moüilla l'ancre dans la baie d'Amboine, du côté du Nord. Le lendemain, on mit à terre des gens qui marchérent droit vers le fort des Portugais. Mais avant-qu'ils eussent pris poste, le Gouverneur du fort, envoia deux Portugais, dans un canot, avec une lettre, à bord de l'Amiral.

Cette lettre étoit pour demander ce que la flote venoit chercher en ce lieu, & ce qu'on prétendoit faire contre un fort qui lui avoit été confié par le Roi d'Espagne ? L'Amiral fit réponce, sur le champ, qu'il étoit venu là par ordre du Prince Maurice, pour se rendre maître du fort d'Amboine. Cette réponce aïant beaucoup alarmé les deux Portugais, ils prirent con-

congé, & promirent de revenir dire quelle résolution le Gouverneur auroit prise.

Cependant les vaisseaux s'étant aprochez du fort, autant qu'il fut possible, laissérent tomber l'ancre sur les dix heures du matin, & le canonnérent. Le Gouverneur voïant les forces des Hollandois, & la maniére dont ils l'ataquoient, n'osa s'exposer à l'assaut qu'on lui préparoit, & ofrit de capituler.

Après plusieurs conférences entre ses députez & l'Amiral, il fut conclu, que tous les Portugais point mariez se retireroient ; qu'il seroit libre à ceux qui étoient mariez, de demeurer, en prêtant le serment de fidélité au nom des Etats Généraux & du Prince Maurice ; que chacun pourroit emporter un fusil, ou un mousquet, & que tout le canon, toutes les munitions, & les armes du Roi, demeureroient dans le fort.

En éxécution de la capitulation, l'Amiral se rendit au fort avec 50 hommes, & y fit arborer un étendard. Les vaisseaux célébrérent cette conquête par des décharges d'artillerie & de mousqueterie. La place étoit fort bien pourvuë de canon, & d'autres munitions. Il y avoit environ 30. piéces de fonte. Le nombre des Portugais qui furent chassez du fort & de l'isle, étoit de près de 600. à qui les Hollandois donnérent deux vaisseaux qu'ils avoient auparavant pris, & les envoiérent. Il demeura encore dans l'isle 46. familles Portugaises, qui prêtérent le serment de fidélité.

Cette victoire fut considérable, non-seulement parce-qu'elle coûta peu, n'aïant point coûté de sang, mais parce-que cette place & cette isle étoient d'une grande importance.

On la pouvoit encore justement regarder comme la punition de la barbarie que les Portugais y avoient éxercée l'année 1602. Les vainqueurs pourvurent le fort de tout ce qui y étoit nécessaire pour un an, & y mirent une garnison, sous le commandement de Fréderic Houtman.

Après cette expédition, il fut arrêté que cinq vaisseaux, savoir le *Vice-amiral*, *Ouëst-frise*, *Amsterdam*, *Gueldres*, & *Medenblick*, iroient à Tidor; que l'Amiral prendroit la route de Banda; & que le *Hoorn* demeureroit à Amboine pour y prendre sa charge. La chose aïant été éxécutée, ces cinq premiers vaisseaux se rendirent le 1. de Mai 1605. sur la côte de l'isle Poulo Cavely, où ils aprirent d'un Amiral Anglois, qu'il avoit chargé une petite partie de clou de girofle à Tidor, & qu'il avoit dessein d'aller à Macian, pour tâcher d'y prendre le reste de sa cargaison. Les Hollandois lui demandérent, si les Portugais qui étoient à Tidor, étoient bien-pourvus de poudre. Il répondit qu'il avoit ouï dire qu'ils en avoient 16. barils, & qu'ils desiroient fort de se battre contre les Hollandois, d'autant plus que le Roi de Tidor s'étoit engagé par serment de les secourir.

Avant cela, c'est-à-dire, dès le 15. de Fèvrier, les Hollandois avoient pris, proche de Byma, un vaisseau Portugais, où étoit le Gouverneur des isles Moluques, qui venoit d'acheter de la poudre à Malacca. Ce Gouverneur soutenoit que ce raport ne pouvoit être véritable; qu'il ne pouvoit y avoir que très-peu de poudre à Tidor; & que c'étoit exprès pour y en emmener, & à Amboine, qu'il avoit fait le voiage dans lequel il avoit été pris.

Le 2. de Mai 1605. les 5. vaisseaux moüillérent

lérent l'ancre à Tidor, devant le palais du Roi, pour parler à ce Prince. Pendant-qu'ils étoient là moüillez, ils découvrirent deux carraques qui étoient tout-à-terre, entre deux retranchemens qui pouvoient fort bien les défendre.

Le 5. le Vice-amiral aïant fait sommer le fort de Tidor, ceux qui le gardoient répondirent qu'ils se défendroient jusqu'à la derniére extrémité. Avant que de l'ataquer, les Hollandois jugérent à propos de tâcher de se rendre maîtres des deux carraques, & le Vice-amiral s'avança de ce côté-la, acompagné du *Gueldres*, dont le Capitaine se nommoit Jean Jansz Mol, homme de mérite & de beaucoup de courage.

Ces deux vaisseaux s'étant aprochez des carraques, commencérent à leur envoier leurs bordées, à quoi les Portugais, tant ceux qui étoient aux retranchemens, que ceux qui étoient dans les vaisseaux, répondirent assez bien de leur grosse artillerie & des mousquets; de-sorte qu'il sembloit que c'étoit une grêle de boulets & de balles. Un Trompette qui étoit sur la hune d'un autre vaisseau, en fut abatu, & tomba sur le pont.

Pendant-qu'on tiroit ainsi de part & d'autre, le Vice-amiral & le Capitaine Mol firent armer leurs deux chaloupes, qui, non obstant la grêle qui tomboit, abordérent les carraques, & les prirent, après un combat d'une heure. La plus grande partie des gens des équipages, s'étoit jettée à la mer, pour se sauver, aïant auparavant mis des méches ardentes & des étoupins aux poudres, pour faire sauter leurs carraques, dequoi, par bonheur, les Hollandois s'aperçurent en y entrant.

Ces derniers perdirent trois hommes en ce com-

combat, & ils en eurent 17. de bleſſez. Ils enlevérent des carraques 7. piéces de canon de fonte, ſavoir 3. groſſes & deux petites; puis ils y mirent le feu, & les laiſſérent voguer à la merci des vagues.

Cette perte ne put faire réſoudre les Portugais à livrer leur fort; ils perſiſtérent dans la réſolution de ſe défendre. Leurs ennemis les voiant ſi-fermes, allérent prendre conſeil du Roi de Ternate, & lui demander du ſecours. Il dit qu'il falloit lui donner quelques jours, pour aſſembler ſes troupes, & conſeilla qu'on atendît juſques-là, parce-qu'on avoit eu connoiſſance que les Anglois avoient vendu aux Portugais de la poudre, du plomb, du vin, & des vivres.

Pendant-que le Roi de Ternate faiſoit ſes préparatifs, on fit ſolliciter le Roi de Tidor, de n'entrer point dans cette afaire, & de laiſſer les Hollandois & les Portugais vuider ſeuls leur querelle, auquel cas le Roi de Ternate n'y prendroit point auſſi de part; à quoi le Roi de Tidor conſentir.

Le 14. de Mai, cent-cinquante Hollandois deſcendirent à terre, ſous le commandement du Capitaine Mol, qui étoit aſſiſté d'un Capitaine Zélanpois nommé de la Perre. Ils marchérent vers deux villages, l'un ſitué au Sud, l'autre au Nord, qui apartenoient aux Portugais, & les brûlérent. Le Roi de Ternate, qui étoit la venu, avec 14. carracores, ou vaiſſeaux, montez chacun de 140. hommes d'équipage, en mena 500. à terre avec lui, pour être ſpectateurs du combat, & en même tems pour tenir le Roi de Tidor en reſpect, afin-qu'il ne ſecourût pas les Portugais.

Cependant la flote s'étant avancée au Nord du

du fort, avoit commencé à le canonner, & à la faveur du feu qu'elle faisoit, le Capitaine Mol, avec ses 150. hommes, faisoit ses aproches. Il fit faire un retranchement de tonneaux remplis de terre, & y fit travailler avec tant d'ardeur, qu'il fut très promtement achevé. Ensuite il fit tirer sur la place, & ceux qui la gardoient, ne s'épargnérent pas non-plus à tirer sur lui.

Comme les matelots ne sont pas propres à faire longtems la guerre sur terre, le Capitaine Mol crut qu'il devoit se hâter. Il prit deux soldats avec lui, & étant allé de nuit visiter secrément la place de tous les côtés, il vit qu'il y avoit déja une bréche raisonnable; desorte qu'il fit préparer ses gens, pour livrer assaut le lendemain.

Ce jour-là, qui étoit le 19. de Mai 1605. les deux Capitaines menérent dès le matin leurs gens jusqu'au pié du fort, & cela se fit si secrétement que les ennemis ne s'en aperçurent pas. D'un autre côté les vaisseaux ne cesserent pas de faire joüer le canon, jusques-àce que Mol fût prêt à donner l'assaut, ce qu'il fit connoître par le moien d'un étendard qu'il fit élever, auquel signal ils ne tirérent plus.

Alors ce vaillant Capitaine allant à la bréche, à la tête de ses gens, & aïant une enseigne à la main, entra dans la place avec sept hommes, après un long & opiniâtré combat. Les Portugais qui s'étoient retirez dans la tour, firent un si grand feu sur ceux qui entroient dans le fort, & leur jettérent tant de balles d'artifices, dont l'enseigne même que tenoit le Capitaine fut toute brûlée, que personne n'osoit plus s'y hasarder. Enfin ils reprirent si-bien courage, & se défendi-

 rent

rent si-vigoureusement, que le Capitaine & les 7. hommes qui l'avoient suivi, furent aussi obligez de se retirer.

En sortant par la bréche, le Capitaine tomba, & se cassa une jambe. Quelques-uns de ses gens aïant couru à lui, pour le prendre & l'emporter, il ne le voulut pas permettre, & les exhorta vivement à retourner à l'assaut. Mais comme on admiroit son courage, & qu'on vouloit le sauver, presque malgré lui, un homme robuste s'aprocha, le mit sur ses épaules, & l'emporta.

Dans ce premier assaut, un Capitaine d'une des carraques qui avoient été brûlées, fut le premier à qui Mol eut afaire. Il vint, armé de toutes piéces, ataquer le Hollandois l'épée à la main, & prétendoit le percer. Mais Mol aïant détourné le coup avec sa demie-pique, un de ses Mousquetaires, qui s'étoit avancé, tira sur le Portugais & lui cassa la tête.

Les Hollandois ne s'étant pas rebutez de cette premiére disgrace, retournérent à l'assaut, où ils furent repoussez plus facilement cette seconde fois, qu'ils ne l'avoient été la premiére. Ces avantages relevérent tellement le courage des Portugais, qu'ils chassérent leurs ennemis jusqu'à la moitié du chemin de leurs retranchemens.

Ceux qui étoient sur les vaisseaux, voiant ce qui se passoit, recommencérent à canonner le fort. Un boulet tiré du *Gueldres* contre la tour, tomba sur la poudre, & fit sauter la tour en l'air, avec 60. ou 70. hommes ; accident terrible, & dont la vuë faisoit frémir Aussi-tôt les soldats retournérent à l'assaut pour la troisiéme fois, & étant entrez dans le fort, les armes à la main, les Portugais perdirent courage, & demandérent

man-

mandérent quartier ; ce qui leur fut acordé.

Dès-que cela fut fait, les gens du Roi de Ternate, qui n'avoient été que spectateurs, accoururent pour piller, & pour détruire tout ce qu'ils purent, jusques-là qu'ils mirent le feu dans une tour de pierre, où il y avoit beaucoup de cloux de girofle. Les Hollandois firent tous leurs éforts pour empêcher ce desordre & cette perte ; mais il ne leur fut pas possible d'arrêter cette brutalité.

Cette nouvelle conquête ne coûta que deux hommes aux vainqueurs, & il y en eut sept de blessez, outre le Capitaine Mol. Les Portugais perdirent 73. hommes, & en eurent douze de blessez. La plupart des femmes & des enfans s'étoient retirez dans une forte maison, sur une haute montagne, qui n'étoit pas loin du fort, où l'on ne pouvoit monter que par un sentier bien-étroit, de-sorte que le lieu étant presque inaccessible, on ne le pouvoit prendre que par la famine, & par le défaut d'eau. Mais quand on leur eut ofert des bâtimens pour se retirer, ils s'embarquérent les uns & les autres, au nombre de 500. personnes, & prirent la route des Philippines.

Par cette derniére victoire les Portugais furent chassez de toutes les Moluques, sans y posséder plus rien qu'un petit fort, dans l'isle Solor, proche de Timor, lequel n'étoit pas grand chose. Mais elle avoit été bien plus difficile à obtenir que celle d'Amboine ; & peut-être que sans l'accident du feu qui prit aux poudres, il auroit fallu abandonner l'entreprise. Quelques-uns crurent que cet embrasement n'avoit pas été causé par un boulet de canon, & que ç'avoit été un éfet de la négligence, ou de l'imprudence

des Portugais. Quoi-qu'il en soit, sans cet accident, il y a toute aparence que les Hollandois ne seroient pas demeurez victorieux.

Le fort aiant été vuidé par le pillage, il fut résolu dans le Conseil de guerre de le détruire. Ensuite le Vice amiral choisit des gens pour les laisser dans l'isle, afin de négocier avec les habitans, & d'être des entremetteurs entre les Rois de Tidor & de Ternate. Après cela le *Gueldres* reprit la route de Ternate, où il chargea une assez grosse partie de clou de girofle.

Le 14. du même mois de Mai, il en partit, & le 21. d'Août il moüilla l'ancre à la rade de Bantam, d'où il fit voiles le 25. pour retourner en Hollande, en compagnie du *Tergoude* ou *Gouda*. Ils y terrirent tous deux au mois de Mai de l'année 1606. richement chargez, & y aportérent les agréables nouvelles de l'expulsion des Portugais des isles de Tidor & d'Amboine, & de la possession qu'on en avoit prise pour les Hollandois.

JOURNAL DU VOIAGE

Fait de Bantam à la Côte de Coromandel, & en d'autres endroits des Indes, les Années 1605. 1606. 1607. *&* 1608. *écrit par le Commis Paul van Solt.*

Nous fîmes voiles de Bantam le 4 de Novembre 1605. à la faveur d'un vent de terre, au matin, avant jour. Le 6. étant contrariez par les vents d'Oüest, nous fûmes obligez de laisser tomber l'ancre, qui se perdit par la rapidité des courans qui firent rompre le cable.

Le lendemain, comme nous étions encore à l'an-

l'ancre, nous vimes passer près de nôtre bord, deux vaisseaux Anglois qui venoient de Priaman, où ils avoient pris un bâtiment de Gusuratte, ou Gusaratte, qui avoit trafiqué à Bantam. Il étoit chargé de marchandises de la Chine, de bois d'aigle, d'environ 50. piéces de draps cramoisis &c. Cependant ce vaisseau avoit un passeport du Général Anglois Middelton, & de Jean Willemsz Verschoor, qu'on fit voir au Commandant Anglois qui avoit fait la prise, lequel jettant l'écrit à ses piés avec mépris, dit qu'il étoit aussi grand Maître que le Général Middelton, & enleva toute la cargaison du bâtiment. Il n'y resta que quatre pierriers de fer, & un petit canon.

Ce raport nous fut fait par Aert Cornelisz Ruyl, qui avoit été envoié avec un yacht à Priaman, par le Commis de Bantam; & il ajoûta que les Anglois lui avoient dit qu'ils étoient venus *pour ruïner le commerce.* Ils prirent aussi plusieurs pirogues de Java & de Malacca, où ils tuérent quelques gens; mais ils relâchérent les pirogues, parce-qu'elles n'étoient chargées que de sel.

Le Général de ces deux navires Anglois se nommoit Edoüard Micchelborne, & son Pilote, Capitaine Davids. Son vaisseau étoit du port d'environ deux cents tonneaux, & monté de 70. hommes, avec vingt canons de fonte. L'autre bâtiment étoit un yacht d'environ 30. tonneaux, monté de 15. hommes & de 2. piéces de petit canon. Il sembloit qu'ils croisoient sur les vaisseaux de la Chine, de quoi les Hollandois étoient fort chagrins, parce-que les Indiens & les Chinois ne vouloient point faire de distinction entre eux & les Anglois, soutenant

opiniâtrément que c'étoit une même nation. D'ailleurs Middelton, avant son départ de Bantam, avoit dit au Sabandar, sur le bruit qui couroit de la prise du vaisseau de Gusuratte, que c'étoient les Hollandois qui l'avoient faite, prenant ocasion, pour les charger de cette afaire, de ce que le *Gueldres* & le *Gouda* étoient allez faire de l'eau à Priaman.

Le 9. le vent s'étant rangé à l'Est, nous levâmes l'ancre, & trois vaisseaux, en compagnie desquels nous étions, enfilérent le détroit. Après-midi mourut Corneille Jacobsz de Purmerent, premier Pilote. La nuit nous eûmes des grains de vent qui venoient de l'Oüest, acompagnez de pluïe, qui nous firent retourner en arriére & débouquer, de-sorte qu'il falut remoüiller.

Le 11. le Conseil général s'étant assemblé, choisit pour premier Pilote Jean Gerritsz, qui étoit Contre-maître & second Pilote, & Jean Adriaansz, qui étoit Bosseman, fut fait Contremaître: le tout au desir des Instructions de Sieurs Directeurs.

Le 13. du même mois de Novembre, nous jettâmes l'ancre entre 2. isles, sur 30. brasses, & le *Hoorn* moüilla aussi auprès de nous. Le lendemain, l'Amiral étant un peu de l'avant, dépassa l'une de ces isles. Mais comme il y avoit une autre longue isle sous le vent de celle-là, & qu'elle s'étendoit à l'Oüest, on n'osa entreprendre de passer plus loin, & l'on jetta l'ancre. On auroit bien désiré, que l'Amiral, qu'on avoit perdu de vuë, fût venu moüiller au même endroit; mais il étoit affalé à la côte, où la mer brisoit furieusement, & il y étoit encore retenu par le calme.

Le

Le 14. nous levâmes l'ancre avant jour, & fîmes l'Est ; espérant que nous en dépasserions plus aisément les isles. Le 15. après midi, étant par la hauteur des 6. degrès 40. minutes de latitude Sud, le vent se fit Sud est, & nous primes nôtre cours à l'Oüest-quart-de-nord-oüest, après avoir fait 14. lieues, selon l'estime.

Le 16. le vent étant toûjours au même rumb, nous courûmes à l'Oüest-nord-oüest, jusqu'à midi, qu'étant par la hauteur des 5. degrès, nous fîmes le Nord-oüest-quart-à-l'oüest. Sur la brune, nous eûmes de la pluïe, beaucoup d'éclairs, & de grands tonnerres qui venoient du Nord-oüest ; puis il y eut calme le reste de la nuit.

Le 19. il y eut encore calme jusqu'à midi, ensuite il se leva une petite fraîcheur du Nord-est. On ne put prendre hauteur à-cause de la brune. Peu après, le vent aïant passé à l'Est, nous portâmes au Nord-oüest quart-à-l'oüest. Pendant la brune il vint une grosse pluïe & un vent forcé du Nord-est.

La nuit du 21. nous eûmes un vent de Sud acompagné de grains, & sur le midi aïant pris hauteur, nous nous trouvâmes par les 5. degrès 10. minutes, de-sorte que depuis le jour précédent nous avions gagné environ 30. minutes ; ce qui ne nous étoit pas arrivé depuis longtems.

La nuit du 22. nous eûmes encore de la pluïe & des grains qui firent rompre nôtre grande écoute. Un peu avant jour, on eut un beau frais du Nord oüest, de-sorte que nous fûmes obligez de gouverner au Nord-nord-est, & au Nord-est-quart-de-nord. Néanmoins nous ne perdîmes rien de la hauteur où nous étions le

jour précédent ; car fur le midi nous nous trouvâmes encore par les cinq degrès 10. minutes ; ce qui nous fit connoître que les courans, qui portoient fi-fort auparavant vers le Nord, nous avoient retardez, auffi-bien que le calme que nous avions eu depuis le jour précédent. Après midi nous eûmes des grains du Sud-fud-ouëft.

Le 25. fur le midi, la hauteur fut par les 5. degrès 7. minutes. Ces deux derniers jours nous fûmes battus d'une tempête du Nord-ouëft, qui nous fit dériver vers le Sud. Nous portâmes plufieurs fois le cap fur la côte ; mais enfin on jugea plus à-propos de fe mettre au large. Pour cet éfet nous revirâmes, laiffant les ifles derriére nous, & faifant le plus fouvent le Sud-fud-ouëft avec les pacfis à mi-mât. Après midi le vent commença de s'apaifer. Toute la nuit nous fîmes le Nord & le Nord-quart-de-nord-eft, étant à 30. lieuës de terre, felon l'eftime.

Le matin du 26. l'ifle de Sumatra nous demeura au Nord-quart-de-nord eft, à douze lieuës. A midi nous fûmes par la hauteur des 5. degrès 20 minutes, le vent étant Nord-ouëft-quart-à-l'ouëft & Ouëft-nord-ouëft. Sur la brune, comme on vit qu'on aprochoit de la côte, on remit le cap à la mer. Mais le lendemain, nous trouvant à vuë de terre, on connut bien qu'on avoit perdu plus de fix lieuës, ce qui étoit contre l'eftime que nous avions faite ; car le foir précédent nous avions cru être à 30. lieuës au large, de-forte qu'il fut aifé de conclure que les courans nous étoient contraires.

Le 28. nous courûmes des bordées, le vent étant quelquefois au Nord-ouëft, quelquefois

au

au Nord-nord-oüëst; & quelquefois aussi nous fûmes pris de calme, dérivant vers le détroit de la Sonde. Sur le soir le Capitaine Dirck Janssen mourut, & le lendemain, après la priére du matin, on le jetta à la mer.

Le 29. Cracatau nous demeura au Nord-quart de-nord-est, & la course fut à-peu-près au Nord est, gouvernant sur la côte, par un vent de Nord-nord-oüëst, si-bien que nous nous trouvâmes encore devant l'entrée du détroit, en danger de deriver plus bas, & de voir par là le voiage plus retardé.

Cette crainte aïant donné lieu d'assembler le Conseil, il fut résolu qu'on retourneroit à Bantam, chercher des Pilotes, & prendre avis de Guillaume Verschoor, s'il ne vaudroit point mieux aller passer par le détroit de Palembam, puis-qu'on ne voioit pas qu'il y eût espérance de passer à l'Oüëst de Sumatra, à-cause des vents de Nord-oüëst & de Nord-nord-oüëst qui y regnoient toûjours, & de la force des courans qui portoient au Sud.

Le 1. de Décembre, sur le midi, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Bantam, où nous trouvâmes le *Medenblick* qui venoit de Patane. Il raportoit qu'au mois de Juin, l'Amiral Waarwijk avoit rencontré un vaisseau Portugais, qui y étoit venu de Maccau: que l'aïant sommé de se rendre, les gens de l'équipage l'avoient livré, à-condition qu'ils auroient la vie sauve: que comme c'étoit une rade qui apartenoit à la Reine de Patane, il avoit falu qu'il s'accommodât avec elle, & qu'il lui fît part du butin: qu'outre cela les Portugais aïant, par représailles, confisqué une barque des sujets de la Reine, & vendu les gens de l'équipa-

ge.

ge pour être esclaves, il avoit falu l'en dédommager: que par ce moien il avoit renouvellé l'alliance entre la Reine & nôtre nation.

Il ajoûtoit que depuis ce tems-là les Portugais avoient pratiqué les Japonois, pour ataquer Patane; mais que ceux-ci se trouvant les plus foibles, ils avoient causé un grand incendie dans le fauxbourg: que la loge des Hollandois en avoit été préservée: que cet atentat avoit servi à rompre tout commerce, de la part des habitans de Patane, avec les Portugais & les Japonois: que le *Flessingue* s'étoit aussi rendu maître d'un petit bâtiment chargé de bois de santal, qui venoit de Timor: que le preneur & la prise étoient à Johor, où l'Amiral Waarwyk se devoit aussi rendre, avec la carraque dont il s'étoit emparé, & avec le Vice-amiral Corneille Sebastiaansz, qui avoit une bonne partie de sa charge en poivre; & encore avec l'*Amsterdam*, qui tâcheroit de charger en ce lieu-là, ou qui, n'y trouvant pas sa cargaison, viendroit à Bantam.

Que les Portugais, aïant déchargé une partie de leurs soies, avant la prise de la carraque, elle avoit été arrêtée à Patane, & venduë à Waarwyk 102. à 106. réales le Picol: qu'on avoit pris le reste de ce qui étoit à Patane, & laissé-là pour Commandant Fernand Michielsz, auparavant Commis sur le vaisseau du Vice-amiral: qu'on devoit laisser un autre Commis à Johor, & que ce devoit être Cornelle Francken, Sous-commis de l'*Amsterdam*.

Le *Medenblick*, qui avoit aporté toutes ces nouvelles, atendoit à Bantam le *Zélande* qui devoit y venir d'Achin, pour recevoir de lui les toiles qui avoient été prises, afin de les porter

aux

aux Moluques. Il avoit rencontré, vers le détroit de Palembam, les deux pirates Anglois, qui avoient dit qu'ils alloient aux Manilles, pour y vendre de la soie de la Chine, quoi-que ce fût sans doute pour pirater.

Les Marchands Anglois qui étoient à Bantam avoient promis de restituer quelques éfets que ces Corsaires avoient pris vers Priaman, dans des jonques de Java, & qui apartenoient aux habitans de Bantam, aussi-bien que ceux qui avoient été pillez sur lesGusurattes. Ils s'étoient même rendus garands pour la restitution de ce qui pourroit encore être pris sur les mêmes habitans.

Le 2. du même mois de Décembre 1605. nous prîmes, dans la loge de Bantam, Everts Jansz, pour premier Pilote, à 50. florins par mois, & Jean Gerritsz qui étoit premier Pilote, fut fait Capitaine.

Le 4. le feu prit au palais du Roi de Bantam, & y causa un grand incendie, qui dura une demi-heure. Sur le soir, nous levâmes l'ancre, à Soleil couchant, & remîmes à la voile, prenant nôtre cours au Nord-oüest, pour aller à Sumatra, jusques-à-ce que nous fûmes proche des bancs de cette isle; & alors nous courûmes la bande du Nord-nord-oüest, jusqu'à trois heures avant jour.

Le 5. nous côtoïâmes l'isle de Sumatra, courant au Nord-nord-est, par un vent de Sud-est, sur 5. 6. 7. 8. & 9. brasses d'eau, même sur 4. & demie. A midi, nous fûmes par la hauteur des 4. degrès 58.minutes,où deux isles nous demeurérent à l'Est, de-sorte que nous passâmes entre les terres & les isles,proche desquelles il y avoit plus de profondeur qu'ailleurs. Néanmoins la

cha-

chaloupe, qui étoit de l'avant, nous aïant avertis de nous garder des bas-fonds, nous laissâmes tomber l'ancre au second quart, sur 6. brasses.

Le matin du 6. nous étant trouvez trop proche d'une isle, qui est à demie lieuë de la terre de Sumatra, nous courûmes à l'est, pour nous en éloigner: A midi la hauteur fut par les 4. degrès 10. minutes. Tout l'après-midi nous fûmes pris de calme, & vers le soir nous moüillâmes sur 9. brasses, fond de bonne tenuë.

Le matin du 8. on découvrit par prouë, dedessus les hunes, quatre voiles qu'on crut être le navire de l'Amiral Waarwyck, le *Flessingue*, & leurs prises. Comme nous leur vîmes lever l'ancre, nous espérâmes de raisonner. Mais le vent aïant forcé, nous tombâmes sous le vent à eux, puis le calme étant survenu, il fallut remoüiller.

Le matin du 9. le vent aïant tourné à l'Ouëst, nous remîmes à la voile: mais trois heures après, le vent étant tombé, nous remoüillâmes sur 7. brasses, fond de bonne tenuë, d'autant-plus que les courans nous portoient au Sud. On vit par prouë une voile, & l'on commanda une chaloupe armée de 6. hommes, d'un pierrier de fonte, & de 4. mousquets, pour l'aller joindre; ce qu'elle ne put faire que sur la brune.

Le même jour, les rations furent réglées à deux livres & demie de biscuit par semaine, pour chaque homme.

Le 10. il y eut calme & l'on demeura sur les amarres. Peu de tems après le déjeûné, la chaloupe amena la prise qu'elle avoit faite, qui étoit une jonque de Giri dans l'isle de Java. Elle venoit de Patane, étant chargée d'une petite par-

partie de ris, & d'une autre de poivre, qu'elle portoit à Bantam. On s'enquit comment étoit alors le vent dans le détroit de Palembam, & l'on feut qu'il étoit fort variable, paſſant ſouvent de l'Eſt à l'Oueſt, & de l'Oueſt à l'Eſt. Sur le midi la jonque ſe ſépara de nous pour continuer ſa route.

Le 11. ſur les 3. heures du matin, nous levâmes l'ancre, & les courans commencérent à porter vers le détroit. Il ſe leva auſſi une fraîcheur de l'Oueſt, à la faveur de laquelle nous fîmes le Nord nord-oueſt, & le Nord-quart-au-nord-oueſt, aïant toûjours la ſonde à la main, & trouvant 5. ou 6. braſſes d'eau.

Vers les 10. heures du matin, la chaloupe étant ſur un bas-fond de 3. braſſes & demie, fond de bonne tenuë, on arriva, ſur le ſecond rumb après celui ſur lequel on couroit alors, & l'on continua de trouver 5. braſſes de profondeur, & même fond. On découvrit de deſſus la hune l'iſle de Laſapara, que les Malais nomment Nuſſepari, qui nous demeuroit au Nord-nord-eſt, auſſi-bien que l'iſle de Banca. Mais étant tombez dans le calme, on remoüilla ſur 5. braſſes & demie, même fond. A midi on fut par la hauteur des 2. degrès 20. minutes.

Le 14. nous remîmes à la voile, pendant le ſecond quart, & ne fîmes que floter durant une heure & demie, juſques-à-ce que le vent s'étant rangé à l'Oueſt, nous eûmes une petite fraîcheur de terre, qui nous fit avancer une lieuë le long de la côte de Sumatra, ſur 13. à 18. braſſes d'eau, & nous crûmes avoir gagné 4. lieuës au Nord-quart-de-nord-oueſt. Alors étant retombez dans le calme, nous remoüillâmes ſur 17. braſſes, fond de ſable.

Nous

Nous raisonnâmes à une jonque, qui venoit de Banca, où elle avoit trafiqué, & eu en troc du fer qui s'y trouve, & des nattes, pour du ris & du sel. Elle étoit de Sorrebaya, & apartenoit au Queai Paté. Nous prîmes hauteur à midi, & nous nous trouvâmes par les 2. degrés 25. minutes de latitude Sud.

Le même jour nous commençâmes d'avoir du lard un jour par semaine moins que de coutume, & en recompense, du poisson un jour par semaine plus qu'à l'ordinaire. On ordonna aussi un demi-setier de vinaigre par semaine, pour chaque homme.

Le matin du 17. nous vîmes par prouë 3. vaisseaux, sur lesquels nous portâmes. C'étoit celui de l'Amiral Waarwyck, le *Flessingue*, & la prise Portugaise faite à Timor. La carraque, le *Dordrecht*, & l'*Amsterdam* étoient demeurez à la rade de Johor, & devoient suivre ceux-ci quelques jours après leur départ. L'Amiral étoit irrésolu sur ce qu'il feroit de la carraque, & s'il tâcheroit de la vendre, parce-qu'elle étoit pesante à la voile.

Le 20. du même mois de Décembre 1605. après le déjeûné, on remit à la voile, par une fraîcheur qui venoit de l'Oüest, courant au Nord-nord-oüest le long de la côte, pendant une heure, & ensuite au Nord oüest, parce que le vent se rangea au Sud est, où il continua d'être toute la nuit. Le même jour on régla la ration d'eau à deux pintes par jour, pour chaque homme.

Le matin du 21. on laissa tomber l'ancre; mais sur les neuf heures on remit à la voile, par un vent foible de l'Est, qui dura jusqu'à deux heures avant la fin du jour. Nous eûmes alors

alors un grain, qui nous obligea de jetter encore l'ancre sur 9. brasses, fond de bonne tenuë; près de la premiére bouque de Palembam, où le mont Manopin nous demeuroit au Nord-quart-de-nord-est, par les 15. minutes.

Le 22. à la pointe du jour, on vit par prouë 3. vaisseaux, qui se trouvérent être le *Dordrecht*, que montoit Corneille Sebastiaansz, Vice-amiral de l'Amiral Der Haagen; l'*Amsterdam*, à bord duquel étoit Daniel van der Lecq, que Jaques van Neck avoit laissé à Patane; & la carraque prise par l'Amiral Waarwyck. Ils venoient tous trois de Johor. Le *Dordrecht* avoit sa charge entiére de poivre pris à Patane. L'*Amsterdam* devoit achever de prendre la sienne à Bantam, où il y en avoit environ 6000. sacs tout-prêts, achetez par les Commis de Waarwyck.

Le Vice-amiral Sebastiaansz nous fournit 2000. livres de biscuit, deux petits canons, pesant chacun 1700. livres, une chaloupe & tous ses agreils & utensiles, dans laquelle il y avoit aussi deux petits canons, chacun du poids de sept à 800. livres.

Le 23. ces trois vaisseaux firent voiles pour Bantam, par un vent de Nord-ouëst, aïant la marée pour eux. Le même jour nous vîmes plusieurs jonques, les unes de Macassar, les autres de Java, qui venoient de Malacca. Nous leur donnâmes avis de se mettre sous la protection de nos vaisseaux, parce-que nous avions soupçon qu'il y avoit des Pirates Anglois vers Lasapara.

Le 24. sur les 3. heures après midi, nous remîmes à la voile, par un vent de Nord-nord-est, pour doubler le cap qui est par le travers de Manopin. Mais comme le vent passa au Nord, & qu'on

qu'on connut par la ſonde qu'on aprochoit des bas-fonds qui ſont vers ce cap, nous remoüillâmes ſur 6. braſſes, fond de vaſe. On avoit envoié une chaloupe à Sumatra pour faire de l'eau: l'équipage trouva que les deux premiéres bouques de Palembam, ſont deux belles riviéres, qui ſe jettent avec rapidité dans la mer, deſorte que l'eau eſt douce juſques au delà de leurs embouchures.

En ſortant de ces riviéres, il n'y a pas plus d'une braſſe & demie d'eau, le fond étant des bancs de ſable rouge mouvant. La chaloupe ſe rendit à bord pendant la brune, à la huitiême horloge. Le vent étant alors devenu favorable, on leva l'ancre, & l'on porta au Nord-oüeſt. Dans ce parage, qui étoit à une lieuë & demie de Sumatra, nous trouvâmes une profondeur fort inégale, & il y avoit peu d'eau, c'eſt-à-dire, depuis 5. braſſes juſques à 9.

Quand nous eûmes navigé huit horloges, le vent fraîchit, & comme nous aprochions du banc, nous moüillâmes ſur 4. braſſes & demie, fond de vaſe, quoi-que la chaloupe qui étoit plus proche de la côte de Sumatra, trouvât 5. braſſes & demie.

Le matin du 25. jour de Noël, Manopin nous demeura au Nord-eſt-quart-de-l'eſt, & nous vîmes alors la troiſiême bouque de Palembam, qui eſt la plus grande, & qui nous demeuroit à deux lieuës au Nord-oüeſt.

Le 26. pendant le quart du jour, nous eûmes de la pluïe & du gros tems, par un vent de Nord-oüeſt, juſques-là qu'il fallut virer le cable, l'ancre aïant aré dans le fond. Nous remîmes à la voile, avant que de déjeuner, parce-que le vent s'étoit rangé à l'Oüeſt-quart-de-ſud-oüeſt. Une heu-

heure après il fallut remoüiller, sur 7. brasses, fond de vase; proche de la troisième bouque, où nous fûmes pris de calme, & où les courans venoient avec force du Nord-ouëst.

L'eau douce commençant alors à diminuer à nôtre bord, nous envoiâmes la chaloupe à la seconde bouque, avec des fûtailles, afin de voir si l'on y en pourroit faire, ainsi que le Capitaine en avoit fait trois jours auparavant, dans la premiére bouque, où elle s'étoit trouvée bonne.

Le 27. deux heures avant Soleil couchant, le vent s'étant rangé au Nord-quart-de-nord-est, & les courans portant au Nord-ouëst, nous levâmes l'ancre: mais après avoir navigé, pendant six horloges, nous remoüillâmes sur 8. brasses, fond de vase, nous étant trois ou quatre fois alarguez de la côte de Sumatra, parce-qu'on aprochoit fort des bas-fonds, & qu'on se trouvoit sur sept, six & 5. brasses, à-deux lieuës de terre.

Le 28. après le déjeuné, la chaloupe revint à bord, aiant rempli d'eau toutes ses fûtailles. Elle seroit revenuë plutôt, mais un vent forcé & les courans l'avoient fait dériver pendant la brune. Le Maître-valet étant allé visiter les tonneaux, dans le fond de cale, trouva que depuis nôtre dernier départ de Bantam, il y en avoit sept qui avoient coulé, sans qu'on en eût rien aperçu. Ainsi l'on renvoia la chaloupe à cette seconde bouque, avec 14. bariques.

Sur la brune, nous remîmes à la voile, par un vent de Nord-quart-au-nord-est, & gouvernâmes au Nord-ouëst-quart-à-l'ouëst, allant toûjours la sonde à la main, sur 5. à 8. brasses d'eau. Bien-tôt après nous aprochâmes

des

des bancs, & ne gagnant plus rien à virer de bord, nous remouillâmes sur 6. brasses, fond de bonne tenuë, aïant fait 3. lieuës, selon l'estime. Manopin nous demeuroit à l'Est, & la troisiême bouque de Palembam à l'Oüest. En cet endroit nous trouvâmes que sur la brune & jusqu'après minuit, les courans portoient au Nord, & de jour au Nord-est.

Le 30. on vit la chaloupe qui faisoit le signal de péril, & on luy envoia le canot. Le Pilote Evert Jansz qui s'y étoit embarqué, pour avoir inspection sur l'équipage, étant de retour à bord, raporta qu'après qu'on eut rempli les barriques, on ne pouvoit plus sortir de la riviére, à-cause des courans qui y portoient avec rapidité: que cependant une pirogue de pêcheur étoit venuë les aborder, & demander s'ils ne vouloient pas aller au détroit de Palembam qu'ils voioient: qu'ensuite il étoit venu une autre grande pirogue, en forme de galére, qu'ils crurent avoir été envoiée pour ataquer la chaloupe, qui étant demeurée sur le grapin, parce-que les courans portoient toûjours du même côté, avec la même force, le Patron de la chaloupe avoit envoié deux hommes avec ces pirogues, pour couper du bois, sans leur avoir donné d'autres armes que la hache dont ils devoient se servir: que les Noirs, qui étoient deux hommes & un jeune garçon, voiant les deux Hollandois sans armes, & que ceux qui étoient dans la chaloupe s'ocupoient à lever leur grapin, les avoient ataquez, en lançant un harpon droit dans le cœur de l'un d'entre eux, nommé Gerrit Gerritz de Nieuwkerk: que l'autre nommé Jean Eyde, voïant qu'il n'avoit rien pour se défendre, s'étoit jetté à

la

la mer, & que les Noirs lui avoient auſſi lancé juſqu'à trois fois leurs harpons dans le corps.

Que ceux qui étoient dans la chaloupe aïant vu ce qui ſe paſſoit, avoient tiré pluſieurs coups de fuſil, qui avoient arrêté les Noirs: que les bleſſures de Jean Eyde, & les harpons qu'il avoit encore dans le corps & dans les bras, l'empêchant de nager, il avoit néanmoins eu le bonheur d'atraper un arbre, qui flotoit devant lui, ſur lequel il s'étoit mis & rendu à bord; mais que pour ſon camarade, dès-qu'il avoit été bleſſé, il étoit tombé à la mer, & s'étoit noïé: qu'on étoit perſuadé que les habitans de Palembam avoient fait deſſein d'ataquer la chaloupe, parce-que la galére étoit montée de beaucoup de gens armez, même avec des caſques: qu'il y avoit toute aparence que cela s'étoit fait à la ſollicitation des Portugais, & que peut-être y avoit-il quelques-uns de leurs eſclaves dans la galére, puis-que les habitans du païs ne ſe ſervoient point de caſques.

Ce malheureux accident fit que la chaloupe ne retourna plus à l'aiguade, quoi-qu'il eût été bien néceſſaire de faire plus d'eau qu'on n'en avoit, pour un voiage qui ſembloit devoir être de longue durée.

A midi, on ſe trouva par les 45. minutes de latitude Sud. Après midi on remit à la voile, par un vent de Nord, pour doubler la pointe dont il a été parlé, & l'on courut ſur quatre braſſes & demie d'eau; puis on mit le cap à l'Eſt. Sur la fin du premier quart, nous eûmes des grains qui venoient du Nord, du Nord-quart au-nord-oüeſt, & du Nord-nord-oüeſt, avec beaucoup de pluie; ce qui fit rompre le ton du mât de hune d'avant. La chaloupe qui étoi-

étoit sous le vent à nous, aïant tiré trois coups pour signal, nous arrivâmes sur elle, & trouvâmes que son mât de miséne & son beaupré étoient aussi rompus; ce qui nous obligea de moüiller auprès d'elle, sur 20. brasses.

Le 1. de Janvier 1606. nous arborâmes un nouveau mât de hune d'avant, qui étoit de rechange à nôtre bord. Il étoit pourtant fort mangé des vers; mais on ne pouvoit se servir que de ce que l'on avoit. Après midi, aïant remis à la voile, par un vent de Nord, nous courûmes à l'Ouest, quart de Nord-Ouest, & nous étant trop aprochez de terre, il fallut remoüiller sur 6. basses, fond de vase, après avoir fait une lieuë, selon l'estime.

Le 2. comme nous avions expérimenté qu'ordinairement, sur la brune, le vent se rangeoit au Nord, nous levâmes l'ancre dès le matin, & aïant mis à la voile, par un vent de Nord-nord-ouëst, nous espérâmes qu'après avoir un peu couru sur ce rumb, & gouvernant ensuite sur Sumatra, nous dépasserions les terres, à la faveur du vent de Nord que nous devions atendre. Mais le vent fut cette fois constant contre nôtre espérance; car il demeura au Nord-ouëst, de-sorte que nous fûmes encore obligez de jetter l'ancre proche de Banca, sur 16. brasses, fond de bonne tenuë, où les courans portoient avec force sous le vent.

Sur la brune, le vent commença de forcer du Nord-ouëst: le tems fut fort clair & la mer grosse, de-sorte qu'on amena les vergues, & l'on fila du cable, qui rompit dès-qu'on eut cessé. On jetta promtement l'ancre d'affourché, dont le cable rompit aussi, parce-que le vaisseau courut sur elle. Ces accidens mirent le navire en dan-

danger d'aller donner contre les rochers. Pour s'en parer on hissa les vergues ; on les dressa, on fit des voiles ; on courut par un vent de Nord-ouëst sur Sumatra, & l'on moüilla tout-proche de la côte, sur 10. brasses de profondeur, fond de bonne tenuë, après avoir reculé de trois lieuës.

Le 8. la tempête aïant cessé, & les courans commençant à porter au Nord, d'où le vent venoit, nous levâmes l'ancre, & après avoir louvoié pendant six horloges, nous remoüillâmes sur 11. brasses, fond de bonne tenuë, n'aïant pas fait plus d'une lieuë de chemin.

Le 13. on trouva que tout ce qu'on avoit de provision de poisson étoit consumé, y aïant même déja 4. jours qu'on n'avoit servi à l'équipage que du ris sec. Cependant les matelots étoient presque toûjours moüillez, & soufroient. Ils étoient encore extrémement fatiguez de la manœuvre de jetter & de lever l'ancre, qu'il leur falloit faire presque continuellement. Ainsi pour conserver leur santé, il fut résolu qu'au lieu de poisson, on leur serviroit dix livres de pois & de fèves, savoir le Mécredi & le Samedi des fèves ; le Mardi & le Vendredi des pois.

Il leur fut en même tems permis de prendre de l'arack, & d'en boire sur jour leur suffisance, avec déclaration néanmoins que cette permission cesseroit, s'il arrivoit que quelqu'un en bût jusqu'à s'enivrer, ou qu'on en fit quelque autre mauvais usage ; sans préjudice de la punition qu'auroit méritée celui qui auroit fait l'excès, laquelle il recevroit encore. On ajoûta que lorsqu'on se trouveroit auprès de quelques autres vaisseaux, ou à une rade, l'arack se boiroit devant la chambre de la dépence, selon l'ancienne cou-

coutume, & qu'il ne se pourroit transporter ailleurs.

Sur les 3. heures après midi, les courans commençant à porter au Nord, & le vent souflant du Nord-nord-est, nous levâmes l'ancre, & fîmes le Nord-ouëst jusques à la brune. Au premier quart nous remoüillâmes sur 4. brasses & demie, fond de vase, à 3. lieuës de terre, aïant fait trois lieuës & demie de chemin, selon l'estime.

Le 11. après le déjeuné, nous nous mîmes un peu au large, afin de pouvoir nous servir après midi du vent de Nord pour avancer, mais il y eut calme jusqu'à 2. heures avant Soleil couchant, que nous portâmes le cap au Nord-ouëst. Le ton de nôtre mât d'artimon rompit alors jusqu'à l'encornail, la pluïe l'aïant gâté & fait pourrir. Comme on recommençoit d'aprocher des bas-fonds, il fallut jetter l'ancre, à la sixième horloge du premier quart, sur 4. brasses & demie, fond de vase. à 2. lieuës & demie de terre, après avoir fait 3. lieuës de chemin au Nord-ouëst.

Le 18. on diminua les rations de ris, parce-qu'on n'en avoit plus que 1900. livres, & qu'on savoit que les vents de Nord-ouëst, qui avoient commencé à soufler depuis quelques jours, devoient continuer, ce qui auroit pu nous retarder encore longtems.

Le 21. nous courûmes la bande du Nord-nord-est, & du Nord-quart-au-nord-est, par un vent d'Ouëst-quart-au-nord-ouëst, jusques après midi que nous changeâmes de bord, parce-qu'il y avoit devant nous des isles, que nous ne pouvions dépasser. Mais nous dérivâmes presque toûjours sous le vent, côté en travers à

l'Ouëst

l'Ouëst-sud-ouëst ; ce qui nous obligea de remoüiller, une heure après Soleil couché, sur six brasses. Nous avions fait ce jour-là trois lieuës, selon l'estime, si les vents forcés ne nous eussent point fait dériver d'une lieuë pendant la brune.

Le 22. & le 23. du même mois de Janvier 1606. les vents forcés du Nord-ouëst nous contraignirent de demeurer encore à l'ancre, d'arisser les vergues, de mettre les mâts de hune bas. Cependant, malgré toutes ces précautions, nous ne laissâmes pas, durant ces deux jours, d'être repoussez deux lieuës en arriére, parceque le fond étoit de mauvaise tenuë, & tout-à-fait mou.

Le 24. à une heure après midi, nous portâmes le cap à l'Ouëst, par un vent de Nord-nord-ouëst, & de Nord-ouëst-quart de nord, jusques au soir qu'aïant tourné au Nord, il nous fallut gouverner à l'Ouëst-nord-ouëst. Mais comme nous aprochâmes des bas fonds il fallut remoüiller sur 5. brasses & demie, fond de bonne tenuë, à 2. lieuës de terre. C'étoit tout-proche de l'endroit où nous avions moüillé le 10. de ce même mois.

Le 28. nous courûmes la bande du Nord-quart-au-nord-est, & vîmes au matin quelques jonques sous le vent de nous. La chaloupe aïant chassé sur une, les Noirs l'abandonnérent aussitôt, & se mirent dans leur pirogue, pour se sauver à force de rames. Cependant le vent aïant fait tourner leur jonque sens-dessus-dessous, ils vinrent à la chaloupe, qui les amena à bord, étant au nombre de 8. hommes & une femme.

D'abord ils firent semblant de ne savoir pas parler Malais, croiant être tombez entre les

mains des Portugais. Mais quand ils furent qu'ils étoient avec des Hollandois, le principal d'entre eux, qui étoit un homme âgé, déclara qu'il étoit de Johor, qu'il y avoit sa famile, & nous dit des particularités de ce qui s'étoit passé entre le Roi & l'Amiral Waarwyk, & le Vice-amiral Corneille Sebastiaansz; savoir qu'ils avoient donné au Roi quatre canons de fonte, avec douze barils de poudre, & qu'ils lui avoient assuré qu'il viendroit des vaisseaux à son secours, avec ses Ambassadeurs &c.

Ils dirent, à leur égard, qu'ils alloient à Jambe; qu'ils avoient du poisson sec, & des œufs de poisson salez, avec quelques vaisseaux de cuivre de Stain, qu'ils prétendoient y troquer pour du poivre; priant qu'on les mît à terre au plus prochain rivage, parce qu'ils ne manqueroient pas de périr sur mer, dans une si petite pirogue.

A Soleil couchant nous remoüillâmes sur 5. brasses, à une lieuë de terre, espérant que nous aurions, pendant la brune, un vent de terre, parce-que la côte étoit assez haute, & aïant fait une lieuë & demie de chemin, ce jour-là.

Le lendemain, nous vîmes 3. ou 4. petites isles, qui nous demeuroient au Nord-est. Malag, qui étoit le principal des gens de la jonque qui avoit péri, & qu'on devoit mettre à terre, nous dit que ces petites isles gisoient proche de Linga, autre isle qui est sous la domination du Roi de Johor, qui y entretient un Gouverneur. Il y croît beaucoup de sagu, mais point de ris, & il y a environ 300. habitans.

Le matin du 3 de Fèvrier 1606 le vent étant Nord-quart-de-nord-ouëst, nous levâmes l'ancre, à-dessein de prendre le large, & nous vîmes par prouë une jonque, qui vouloit passer en-

entre les terres & nous. Comme nous avions besoin de ris, on fit armer la chaloupe, pour gagner un peu au vent. Il y avoit si peu de profondeur, que la chaloupe n'osa suivre la jonque jusques aux endroits où elle alloit, la suivant pourtant toûjours d'assez près, & jusques sur 2. brasses d'eau. Cependant après avoir tiré 7. ou 8. coups sur elle, la poudre manqua, & la chaloupe revint à bord.

La jonque étoit bien pourvuë de pierriers & de mousquets, dont l'équipage n'avoit pas manqué de faire des décharges sur la chaloupe. On crut que c'étoient des Portugais de Malacca, qui alloient à Griffick, quoi-qu'on ne pût s'en éclaircir, parce-qu'il ne parut personne sur le pont. On perdit, en chassant sur ce bâtiment, plus de 3. lieuës de chemin qu'on auroit fait, & l'on remoüilla sur 7. brasses.

Le 8. du même mois de Fèvrier, le vent étant Nord-nord-est, & les courans portant au Nord, nous fîmes des bordées, pour nous mettre au vent des terres. Sur la brune nous courûmes au Nord-nord-est, pendant deux heures, par une petite fraîcheur. Mais parce que nous aprochions trop de terre, & que nous n'étions plus que sur 4. brasses & demie d'eau, nous défiâmes de la côte, jusques-à-ce que nous fussions sur 5. brasses, où nous laissames tomber l'ancre. Le Chirurgien vint avertir qu'une partie des matelots se plaignoit du scorbut, & qu'il y en avoit déja huit qui étoient hors d'état de service.

Le 11. un peu avant midi, nous eûmes la vuë de l'isle Varella, que les Malais nomment Pulo Beralas, qui nous demeuroit au Nord-quart-de-nord-est. A midi nous nous trouvâmes par

la hauteur d'un degré 10. minutes de latitude Sud.

Ce jour-là nous ne fîmes que louvoïer, courant tantôt au Nord-oueſt, au Nord-oueſt-quart-de-nord, & au Nord-nord-oueſt ; & à l'autre bordée à l'Eſt, à l'Eſt-nord-eſt, & au Nord-eſt. Mais les courans aïant commencé à porter au Sud-eſt, nous jettâmes l'ancre, vers le ſoir, ſur 6. braſſes & demie. Nous reconnûmes alors que dans ce parage, les courans portent pendant 18. heures au Sud-eſt, & pendant 6. heures au Nord. Nous découvrîmes auſſi une grande iſle, montueuſe, qui nous demeuroit à l'Eſt. Nous crûmes que ſuivant ce qu'en a écrit Jean Huigens, c'étoit Pulo Jambe.

Le 12. aïant remis à la voile, on vit une pirogue ſur laquelle la chaloupe chaſſa, parcequ'on auroit bien voulu y mettre les 9. Noirs qu'on avoit à bord. Sur la brune la pirogue fut priſe, mais comme le vent & la marée étoient contraires, la chaloupe ne put l'amener ſous le pavillon. Nous remoüillâmes pour les atendre, & on leur envoia le canot, afin de nous amener un des principaux de la pirogue. Les courans furent ſi rapides toute cette nuit-là, & l'on eut tant de grains, que le canot ne put revenir que le matin ſuivant.

Ce matin-là, qui fut le 13. du mois, le Nachoda & ſon fils furent amenez à bord. Il dit qu'il venoit de Jambe, où il avoit été envoié exprès par le Roi de Palembam, de qui il étoit vaſſal, pour querir deux chiens qu'il vouloit donner au Roi de Tuban. Nous renvoiâmes le canot, pour ordonner aux gens de la pirogue de venir à nôtre bord, dès que le flot commenceroit, ce qui devoit être ſur le midi ; &

aux gens de la chaloupe, de les y amener.

Cependant on fit le récit au Nachoda de la trahison dont ceux de Palembam avoient usé envers nous, sans que nôtre nation leur en eût jamais donné le moindre sujet. On lui dit qu'on étoit allé paisiblement dans la riviére, pour faire de l'eau, ce qui est permis à tout le monde, & que les gens du pais avoient ataqué par surprise deux hommes, qui se croioient tellement en seureté, qu'ils n'avoient pas seulement pris la précaution de s'armer.

Le Nachoda croïant qu'on alloit user de représailles, commença de lamenter, & de dire qu'il avoit été bien-malheureux de faire une telle rencontre. On lui dit se remettre, & de n'avoir point de fraïeur; qu'on lui vouloit montrer que nôtre nation n'étoit point sanguinaire, ni vindicative, comme la leur; qu'on ne demandoit de lui qu'un petit service, qui étoit de faire mettre à terre neuf personnes, dont on étoit chargé depuis le 28. de Janvier, ce qui lui étoit d'autant plus facile, qu'il disoit lui-même qu'on étoit à l'entrée du port de Jambe, & que cependant il demeureroit à bord en ôtage. Il y consentit volontiers, car on avoit droit de le jetter à la mer, ou de le vendre pour esclave, parce-que son Roi étoit ennemi de Johor & des Hollandois.

Le canot étant allé jusqu'à la pirogue, lui ordonna de venir à nôtre bord, au commenceement du flot. L'équipage aïant promis de le faire, au-lieu d'éxécuter sa promesse, coupa son cable, déferla ses voiles, & porta le cap sur la côte, de-sorte qu'avant que la chaloupe eût pu lever son grapin, la pirogue se trouva beaucoup de l'avant, & s'alla échoüer. Les gens de

 l'é-

l'équipage s'enfuïrent à terre, emportant avec eux les 2. chiens, & tout ce qu'ils avoient, qui étoit peu de chose, & se retirérent dans les bois.

La chaloupe aiant jetté le grapin, envoia le canot à la pirogue, où l'on ne trouva que cinq ou six piques, des assagaies de bois, quelques pots-à-feu, un grand pot plein de poudre à canon, des sachets de mitrailles, & trois boîtes de pierrier, les pierriers aïant sans doute été jettez à la mer. On y trouva aussi deux ou trois petits just'au-corps de Portugais, une caisse de Portugal qui étoit ouverte, & où il n'y avoit que quelques petits pots d'onguent, avec 20. ou 30. piéces d'une chétive monnoie de plomb, qui a cours parmi les Malais. Comme on vit qu'il y avoit eu des Portugais dans cette pirogue, on la brûla, & le canot revint la nuit à bord.

Quand on eut apris ces nouvelles, on mit le Nachoda aux fers, de peur qu'il ne fît quelque malheur, car quand ces gens-là sont au desespoir, ils sont capables de tout entreprendre; & on le fit aussi pour le punir de tous les mensonges qu'il avoit dits, sans qu'on lui en eût donné de sujet.

Enfin il déclara qu'il avoit été envoié par le Roi de Palembam à Malacca, où il avoit séjourné 7. jours., & qu'il en revenoit: que depuis peu il en étoit parti 7. vaisseaux, pour aller aux Indes: qu'on y en équipoit un, destiné pour la côte de Coromandel: qu'il n'y avoit que peu de Soldats à Malacca: qu'on en avoit perdu plus de 200. devant Johor: que les Casados de Malacca, ne vouloient plus faire la guerre par mer, de-crainte des Anglois: qu'ils commençoient à s'adonner à l'agriculture pour subsister, de-sorte que le commerce y alloit fort-mal, & que beaucoup d'étrangers se re-

ti-

tiroient : que les Quilingen alloient tous les jours, les larmes aux yeux, demander au Capitaine de Malacca le remboursement des deniers qu'ils avoient prêtez pour faire la guerre au Roi de Johor, mais qu'ils n'en pouvoient rien tirer.

Le 15. du même mois de Fèvrier 1606. le tems étant beau & la mer tranquille, on fit embarquer les 9. Noirs, & les deux hommes de Palembam dans la chaloupe & dans le canot, pour aller les mettre à terre. On leur donna du ris pour trois jours, & deux réales pour leur petite pirogue qu'on retint, afin de la faire servir à la chaloupe. Les Noirs parurent fort-contens, & remerciérent beaucoup de ce qu'on leur avoit donné la vie, disant qu'ils iroient fort-bien à pié jusqu'à Jambe, où ils avoient des connoissances.

Le 16. chaque repas fut réglé à 7. livres de ris, parce que la provision en étoit très-courte. On consentit en même tems que chacun iroit boire sa sufisance d'arack ; ce qui avoit été differé jusques-là, quoi-que la chose eût été auparavant résoluë. Mais enfin il fallut s'y résoudre, parceque l'hidropisie regnoit beaucoup, aussi-bien que le scorbut, parmi nos gens, les jambes leur enflant, & la tête tout de-même, de-sorte qu'ils ne pouvoient plus voir; maladie qui étoit causée par les pluïes continuelles qui tomboient, & dont ils étoient incessamment moüillez.

Le 17. on prit la résolution de demeurer deux ou trois jours à l'ancre, sur la côte de l'isle Varella, pour faire de l'eau, & donner du rafraîchissement aux malades, dont il y en avoit 24 fort mal de l'hidropisie, tout le reste de l'équipage n'en étant pas même exemt. Pour cet

éfet on y mit le cap, par un vent de Nord-eſt, & l'on moüilla l'ancre, ſur les 3. heures après midi, au bout occidental de l'iſle, ſur 10. braſſes, fond de vaſe, ſi-proche de terre qu'on n'en étoit qu''à une demie portée de petit canon.

Auſſi-tôt on fit deſcendre des gens, pour aller viſiter l'iſle. Ils raportérent qu'elle étoit déſerte, mais qu'il y avoit de l'eau douce & des palmiers. On y porta les malades, & le canot fut envoié à l'aiguade. La premiére fois il fallut qu'il s'en revint ſans faire d'eau, parce-que la marée avoit monté, & rendu l'eau ſomache. Après midi l'on fit deux tours, & comme enſuite il plut toute la nuit, & que l'eau douce couloit avec plus de force, on fit le lendemain quatre tours.

Le 19. ſur le midi, on remena les malades à bord, & vers le ſoir, au commencement du flot, on remit à la voile, par un vent de Nord-nord-eſt, & l'on prit ſon cours au Nord ouëſt, & quelquefois au Nord-ouëſt-quart à-l'ouëſt. On fit pendant la nuit ſix lieuës de chemin, ſelon l'eſtime.

L'iſle Varella gît par les 40. minutes de latitude Sud, à 2. lieuës & demie de Sumatra, aïant une bonne rade du côte occidental, où les vaiſſeaux ſont bien à l'abri. Car elle a l'iſle de Sumatra qui la couvre par ſon bout occidental, & pluſieurs autres grandes iſles du côté du Nord & de celui de l'Eſt. On y peut trouver des rafraîchiſſemens pour un ou deux vaiſſeaux, ſavoir d'eau, de dattes, & de limaçons, dont il y a des multitudes entre les rochers. Il y a auſſi beaucoup de pigeons, dont le plumage eſt mêlé de diverſes couleurs, mais il n'y a point d'autres oiſeaux, ni de poiſſon. La riviére de Jambe eſt par le travers de cette iſle. Le

Le 20. deux heures après Soleil couché, nous eûmes la vuë des Calantigas, qui sont 3. petites isles, qui nous demeurérent au large. A midi nous nous trouvâmes par les 10. minutes de latitude Sud, & tout l'après-midi nous courûmes au Nord-ouëst, au Nord-ouëst quart-de-nord, & au Nord-nord ouëst, sur 7. ou 8. brasses d'eau. Lors que nous aprochâmes du golfe, nous eûmes de differentes profondeurs, depuis 7. jusqu'à 10. brasses, & nous vinmes jusqu'à 4. brasses; & la chaloupe qui étoit tout-proche de nous, jusqu'à 2. brasses & demie, avant-que de pouvoir virer de bord. Le cap de Tanjong Barro nous demeurant alors au Nord-nord est, nous fîmes l'Est-quart-de sud-est, pour le doubler en louvoiant.

Le matin du 22. ce cap nous demeura au Nord-quart-de-nord ouëst, & nous portâmes au Nord-ouëst; mais comme nous aprochions des bas-fonds, nous courûmes après midi au Nord-est, jusques sur 14. brasses d'eau.

Le 23. à la pointe du jour, les courans commençant à porter au Nord, nous gouvernâmes à l'Est, & eûmes des grains & de la pluïe Le cap de Tanjong Barro nous demeura au Nord ouëst. Deux heures après le coucher du Soleil, le vent s'étant rangé à l'Est, nous courûmes la bande du Nord, & ensuite celle du Nord-nord ouëst, après avoir doublé le cap, à deux lieuës duquel il y a une riviére, dont l'eau se conserve douce jusqu'à 3 lieuës en mer.

Depuis Varella & les Calantigas jusques à ce cap, la mer est semée d'isles, du côté du large. A une lieuë & demie de terre la profondeur est de 6. brasses, fond de vase; mais en courant au large, on trouve aussi-tôt depuis 8. jusqu'à 11. brasses.

Le 24. du même mois de Fèvrier 1606. nous levâmes l'ancre, quoi-que le vent vint du Nord, Aussi ne pûmes-nous doubler l'autre cap, qui est à 5. lieuës, Nord-nord-ouëst, de Tanjong Barro; c'est pourquoi nous revirâmes à l'Est, portant sur ce même rumb jusques au soir qu'on jetta l'ancre, parce-qu'on croioit que la marée étoit contraire. Mais dès-qu'on fut établi sur les amarres, on reconnut que les courans portoient vers le Nord. Aussi-tôt on remit à la voile, & l'on courut au Nord-ouëst, en côtoiant les terres à demi lieuë, sur 5. & 6. brasses d'eau, fond d'argille, jusques à la nuit; pendant le second quart, que le vaisseau culane à pleines voiles, il fallut remoüiller sur 5. brasses. C'étoit à l'entrée du détroit de Pulo Baro, qui a une lieuë & demie de large. A midi nous nous trouvâmes par la hauteur d'un demi degré de latitude Nord.

Le 25. nous vînmes tout-proche de Pulo Barro, qui gît si près de Sumatra, que ces deux isles paroissent n'en être qu'une. C'est ici que commence la bouque méridionale du détroit de Sabon, qui s'étend du Nord-nord-ouëst, au Sud-sud-est, aïant deux lieuës de large & 6. lieuës de long. Au bout de ces 6. lieuës, par le milieu du canal, gisent au-dessus de l'eau deux rochers escarpés, & un plat, que les Portugais nomment Los Diamos. Sur la brune nous fûmes à une lieuë de ces rochers, espérant passer entre eux & les isles qui font ce canal, à la faveur des courans qui portoient au Nord. Mais le calme nous en empêcha, & nous étant trop aprochez des isles, au-lieu de 7. brasses d'eau qu'on trouve au milieu du canal, nous nous trouvâmes sur 5. brasses, & incontinent après sur 2. brasses &

de-

demie ; puis sur 2. brasses à nôtre avant qui toucha, & sur 3. brasses à nôtre arriére.

Nous croïions avoir alors le vif de l'eau, si-bien que ne voïant point d'autre recours que d'alléger le navire, on fit mettre dans la chaloupe la plus grande partie du plomb qui y étoit, & on laissa couler l'eau de quelques fûtailles. On noüa aussi deux cables ensemble, pour aller jetter une ancre de toüei par l'arriére, afin de retirer le vaisseau en toüant, & cette manœuvre dura presque jusqu'à minuit.

Cependant l'eau aïant monté, le navire, d'où l'on avoit ôté assez de lest, commença de carguer à stribord, & fut remis à flot contre espérance. On alla jetter le plomb tout-autour, & aïant trouvé 5. brasses de profondeur, on laissa tomber l'ancre. Ce fut un avantage, dont nous eûmes bien sujet de rendre graces à Dieu, parce que si un pareil accident nous fût arrivé de haute eau, nous aurions été en danger de perdre nôtre vaisseau, & tout ce qui étoit dedans, outre le péril où les gens se seroient trouvez ; car la rapidité des courans avoit fait que le vaisseau touchoit par son milieu, & que l'avant & l'arriére étoient à flot.

Le 26. les courans portant au Nord, on fit mettre la chaloupe & la petite pirogue de l'avant, pour sonder. On trouva au milieu, entre les rochers & les isles, 5, 6. & 7. brasses de profondeur, & tout proche des rochers, & au milieu d'eux, 8. ou 9. brasses ; de-sorte qu'étant tombez dans le calme, nous nous laissâmes dériver à mâts & à cordes, jusques à-ce que nous les eussions parez.

Alors nous fîmes servir nos voiles ; mais le vent aïant un peu tourné vers le Nord-est, il

nous poussa trop vers la côte de Sumatra, où de sept brasses d'eau, sur quoi nous courions auparavant, nous ne nous vîmes plus que sur 5. brasses. Les Pilotes estimant, que ces bas-fonds étoient ceux de Sabon, furent d'avis d'arriver sur Sumatra; en quoi ils se trompérent fort; car tout-aussi-tôt on fut sur 4 brasses, puis sur trois, & plus on aprochoit de la côte, moins on trouvoit de profondeur.

En éfet, selon même ce qu'en a dit Jean Huigens, qui a fort-bien fait la description de ce parage, il est fort sale du côté de Sumatra, rempli de bancs & de bas-fonds. C'est pourquoi, le vent aiant un peu tourné vers l'Est, nous revirâmes sur les isles, & incontinent la profondeur fut de 3. brasses & demie, puis de 4. de 5. de 6. & de 7. cette derniére étant celle de l'endroit du canal où l'on navige. Aussi le Portugais prisonnier, que le Vice-amiral Sebastiaansz avoit laissé à nôtre bord, asseuroit-il qu'un galion avoit deux fois passé par-là.

Sur le midi, nous vîmes le Bocas de Campar, & les rochers nommez Batautinges, gisant du côté de Sumatra, qui nous demeuroient à l'Ouëst-quart-de-nord-ouëst. Nous remoüillâmes pour étaler la marée qui nous étoit contraire, & qui nous faisoit culer. La pointe de Sumatra, où commence la bouque du côté septentrional de Sabon, nous demeuroit par prouë, au Nord-nord-ouëst, à environ 6. lieuës.

La marée nous étant devenuë favorable, nous remîmes à la voile deux heures avant le coucher du Soleil, pour tâcher de passer entre Sumatra & une petite isle qui est à 2. lieuës & demie de la pointe dont on vient de parler, où les Portugais passent aussi. Mais il y avoit cette

dif-

différence ; c'eſt qu'en paſſant là au commencement de la mouſſon, ils pouvoient aiſément s'alarguer de la côte de Sumatra, au-lieu que le vent de Nord nous y pouſſoit, & que nous ne pouvions doubler cette pointe, parce-que nous courions au Nord-ouëſt-quart-de nord, & que le cap nous demeuroit au Nord-quart-de-nord-ouëſt ; & nous étions contrains de courir ſur ce rumb, parce-que nous aprochions tellement des bas fonds, que de 7. braſſes, ſur quoi nous navigions d'abord, nous étions déja venus ſur 4. braſſes, & ſur trois braſſes & demie, fond de roches. Or comme nous avions aſſez dépaſſé le rocher découvert, qui gît au milieu du chenal, droit par le travers de la bouque ſeptentrionale de Campar, nous virâmes de bord ſur l'iſle Sabon, parce que nous trouvâmes de ce côté-là depuis 4. juſqu'à 11. braſſes de profondeur ; & alors nous laiſſâmes tomber l'ancre, à-cauſe de la brune.

Le 27. à la pointe du jour, nous remîmes à la voile, & gouvernâmes au Nord-eſt, l'iſle Gerampaneert, dont Huigens fait mention, nous demeurant au Nord-ouëſt-quart de nord. Nous courûmes une heure ſur 10. 9. 8. & 7. braſſes d'eau, puis nous étant trop aprochez de Sabon, nous nous trouvâmes ſur un bas-fond de 4. & de 3. braſſes, & touchâmes ſur deux braſſes, fond de ſable, avant-que de pouvoir mettre à l'autre bord. Cela fait connoître qu'on ne peut prendre ſon cours au-deſſus ni au-deſſous de la profondeur que Huigens marque, ſans toucher.

L'iſle Gerampaneert nous demeuroit alors à une demie lieuë à l'Ouëſt, & la plus haute colline de la grande iſle de Carimon nous demeu-

meuroit à 4. lieuës au Nord-nord-est. Le détroit n'a pas plus d'une lieuë & demie de large en cet endroit. Mais il faut naviger à une lieuë de Sabon, & à un peu moins d'une demie-lieuë de l'isle Gerampaneert; car ce fut au bout du banc que nôtre vaisseau toucha. C'est là que le canal a le moins de largeur, c'est-à-dire demi lieuë tout au-plus, le reste étant rempli de bancs.

Pendant que l'on s'ocupoit à relever le vaisseau, l'eau monta, & il recommença bien-tôt à floter de lui-même. Nous fîmes alors des voiles, & aiant couru sur l'isle Gerampaneert, nous moüillâmes sur 7. brasses, fond de bonne tenuë: mais le vaisseau aiant évité, il ne fut plus que sur 6. brasses, par la hauteur d'un degré, dix minutes.

Le matin du 28. les courans portant au Nord, nous remîmes à la voile, & courûmes au Nord-nord-oueft sur l'isle Alonalon, que nous depassâmes sur le midi. Plus on la côtoioit de près, plus on trouvoit de profondeur; car à une lieuë de sa côte il y en avoit 7. 8. & 9. brasses, fond de vase; & plus on s'en éloignoit pour s'aprocher de Sumatra, plus la profondeur diminuoit, & le fond étoit ferme.

Après midi, la marée nous étant contraire, nous jettâmes l'ancre sur 12. brasses, au-dessus de Pulo Alonalon, qui nous demeuroit à l'Est-quart-de-sud-est, & la pointe de Pulo Carimon à l'Est-nord-est. Nous vîmes aussi, Nord-est-quart-à-l'Est de nous, un haut païs, que nous présumâmes être celui de Mallacca. Nous vimes encore par prouë Pulo Pisang, qui nous demeuroit au Nord-est-quart-de-nord, environ 5. lieuës à stribord.

De-

Depuis le commencement jusqu'à la fin de nôtre course dans le détroit de Sabon, nous eûmes en 24. heures deux marées vers le Nord, & deux vers le Sud. Le détroit est long, s'étendant depuis Pulo Barro, jusqu'à l'éminence la plus septentrionale de Carimon, au Nord-nord-oüest & au Sud-sud-oüest; ce qui fait 14. lieuës d'Allemagne.

Le 1. de Mars 1606. nous fîmes le Nord-nord-oüest, & le Nord-oüest-quart-au-nord, par un vent foible de Nord-est; mais nous avions la marée pour nous. Sur les 11. heures du matin la chaloupe qui étoit de l'avant sous le vent, à une portée de petit canon, aïant fait le signal de rencontre d'un bas-fond, nous moüillâmes sur 12. brasses, fond de vase, où la haute côte de Malacca nous demeuroit au Nord-est. Après midi il y eut calme, & la chaloupe étant venuë à bord, on seut qu'elle ne trouvoit que 4. brasses quand elle fit le signal. C'étoit à trois lieuës de la côte de Sumatra.

Le matin du 2. nous eûmes la vuë de la basse côte de Malacca, en courant au Nord-oüest-quart-de-nord, par un vent de Nord-est. A midi nous fûmes par la hauteur des 2. degrés 17. minutes de latitude Nord, la ville ou le fort de Malacca nous demeurant alors à deux lieuës & demie au Nord tirant un peu vers l'Est. Quand nous fûmes à 3. lieuës au Nord-oüest de Malacca, nous aperçûmes un grand feu, comme si une ville entiére eût brûlé.

Sur la brune nous vîmes bien-distinctement la même ville & le fort, qui nous demeuroient environ 2. lieuës au Nord-est. Elle paroissoit de loin comme bâtie de pierre blanche, les clochers de S. Paul & de Madre de Deos étant beau-

beaucoup plus hauts que tous les autres édifices. Du haut de ces clochers on peut voir jusqu'à 8. lieuës en mer. Nous ne découvrimes aucuns bâtimens, qu'une petite pirogue de pêcheur, qui étoit tout-à-terre.

Ce fut une chose assez surprenante, que personne ne sortît du port de Malacca, pour ataquer nôtre vaisseau : car il fut plus de deux jours à-portée de vuë de cette place, le teins étant alors clair & calme. D'où il est aisé de conclure que l'orgueil des Portugais est un peu abaissé, & qu'ils ont peu de forces. Nous crûmes voir un navire à l'ancre sous leur fort, & nous ne doutâmes point que ce ne fût celui que l'Indien de Palembam avoit dit être destiné pour Coromandel.

A Soleil couchant, le cap Rachado nous demeura par prouë à quatre lieuës. Tout ce jour là nous courûmes au Nord-ouëst-quart-de nord, à 2. lieuës de terre, sur 20. 25. 28 & 30. brasses d'eau, & la plus grande partie de la nuit encore sur même profondeur, étant par la hauteur des 2. degrès & demi.

Le matin du 3. du même mois de Mars, le cap de Parcelar, qui est une montagne assez haute, qui court en pointe dans la mer, nous demeura au Nord-nord-ouëst, la marée nous portant au Nord-ouëst, par le calme. Nous trouvâmes depuis 25. jusqu'à 35. brasses, fond de sable. A midi nous fûmes par les 2. degrès 40. minutes de latitude Nord. A Soleil couchant, le cap Parcelar nous demeura au Nord-est.

Le matin du 4. ce même cap nous demeure a l'Est tirant un peu vers le Sud. Sur le soir la plus orientale des petites isles de Pulo Dassu, nous demeura au Sud-ouest-quart-à-l'ouëst.

Nous

Nous commençâmes alors à courir sur 30. à 40. brasses de profondeur, & nous crûmes être au bout des deux bas-fonds entre lesquels nous avions si-longtems navigé. Il y eut calme tout ce jour-là & la nuit suivante.

Le 5. à Soleil levant, cette même petite isle nous demeura au Sud-quart-de-sud-ouëst, & les deux plus grandes au Sud-ouëst-quart-de-sud. La hauteur fut par les 3. degrès 2. tiers. Après midi mourut le Kling que nous avions pris pour nous en servir sur la côte de Coromandel.

Le 6. après midi, nous fûmes par la hauteur des 3. degrès 54. minutes, de-sorte qu'on connut que les courans nous portoient au Nord-ouëst. Sur la brune, l'isle de Las Jarras nous demeura au Nord-quart-de-nord-ouëst. Le 7. elle nous demeura au Nord-nord-est, tant les courans nous avoient fait monter; & l'isle Polveren nous demeura à l'Ouëst. A midi la hauteur fut par les 4. degrès 20. minutes. Tout l'après-midi & la nuit suivante, le calme & la force des courans nous firent dériver au Nord-ouëst.

Le 11. avant midi, nous eûmes la vuë de la côte de Sumatra. Sur le soir nous vimes par prouë, de dessus les hunes, le cap de Pedir. Le matin du 12. nous trouvâmes avoir fait peu de chemin, à-cause des vents variables & des grains que nous avions eu pendant la nuit La chaloupe qui étoit à 2. lieuës de l'avant, fut avertie, par un signal, de revenir à bord, aïant été résolu qu'elle iroit à Achin, acheter des vivres, & qu'elle reviendroit au-devant du vaisseau, pour les y amener; car il n'y avoit pas dix hommes de l'équipage qui joüissent d'une

d'une parfaite ſanté. Le reſte étoit ſi malade de l'hidropiſie, qu'ils ne pouvoient plus ſe remuer. Pierre Warkyn, Sous-commis fut choiſi pour avoir inſpection ſur l'équipage de la chaloupe, & ſur l'achat des vivres. A midi on ſe trouva par la hauteur des 4. degrès 48. minutes, ſi-bien qu'au-lieu d'avancer on avoit reculé.

Le 14. un homme mourut d'hidropiſie. A midi nous fûmes par la hauteur des 5. degrès & demi de latitude Nord. Il avoit été réglé, qu'on ſerviroit 7. livres de ris à chaque repas; ration qui avoit peine à ſufire. Mais ce même jour le Coq déclara qu'il n'en ſervoit plus que 5. livres, & que même il ne ſe mangeoit pas, tant l'équipage étoit en mauvaiſe ſanté.

Le 18. à la pointe du jour, nous vimes la rade d'Achin, où nous jettâmes l'ancre ſur les 10. heures du matin Il y avoit là, depuis 3. mois, un vaiſſeau du Roi de Muſſilipatan, ou Maſſulipatan, qui y avoit amené du ris, des toiles, & une petite partie d'acier. Un Juif nommé Aſſalan, envoié par Pierre Willemſz Sous-commis à Muſſilipatan, étoit venu dans ce vaiſſeau, & avoit amené du fer qu'il conſigna, ſur les reçus, entre les mains de Jean Martſens; en l'abſence de Jean van Vliſſingen.

Le vaiſſeau étant alors prêt à faire voiles pour s'en retourner, Aſſalan y avoit chargé ſes éfets, dans le deſſein de s'en retourner auſſi. Mais quand il vit nôtre navire, il vint ofrir ſes ſervices ſur la Côte. Comme on ne reçut que de très-bons têmoignages de lui, & qu'on aprit qu'il en avoit bien uſé dans les afaires de Pierre Iſaac; qu'il avoit contribué à faire obtenir aux Hollandois la permiſſion de trafiquer à Muſſilipatan, où il nous conſeilla fort d'aller

tout-

tout-droit, on accepta ses ofres. On lui permit d'amener à nôtre bord 2. ou 3. caisses de marchandises fines qu'il avoit encore, & il s'y rendit lui-même.

Le 19. du même mois de Mars 1606. nous commençâmes à décharger les marchandises qui étoient destinées pour Achin; & nous loüâmes la chaloupe du vaisseau de Mussilipatan, pour porter le plomb à terre, parce-qu'il faloit que la nôtre allât faire de l'eau & du bois, & prendre du lest, & le canot ne pouvoit faire qu'un tour par jour, n'y aïant pas de gens pour le naviger, à-cause de la foiblesse où ils étoient.

Le 25. à la pressante sollicitation de Jean van Vlissingen, qui disoit qu'on ne pouvoit se dispenser de faire un present au Roi, selon la coutume, on lui presenta quatre aunes & demie de velours, 8. aunes de velours ciselé, 6. aunes & demie de drap écarlate, & une demie piéce de velours ras cramoisi. Ceux qui les portérent furent Pierre Warckyn, Dirck van Leeuwen, & Vlissingen, car le Commis étoit au lit malade d'hidropisie.

Le 28. le vaisseau de Mussilipatan fit voiles. On lui donna des lettres pour Pierre Isaac, afin de l'avertir que nous espérions bien-tôt suivre ce bâtiment; & de l'informer de sa cargaison, pour prendre ses mesures, s'il jugeoit à propos d'en acheter quelque chose.

Ce même jour on fixa le tems de nôtre depart. Quoi-que la plupart des malades ne fussent pas bien remis, & qu'ils fussent tous fort-foibles, on ne jugea pas à propos de plus différer que jusques au 2 d'Avril, pour faire nôtre route au Nord-nord-oueſt-quart-à-l'oueſt, parce que la fin de la mousson aprochoit.

Le

Le 30. on députa Dirck van Leeuwen, Pierre Warckyn, & Aart Willemfz Sous-commis de la loge, pour obtenir du Roi la permission de partir, laquelle il refusa jusques-à-ce que le Commis du navire allât lui-même la demander.

Le matin du 1. d'Avril, 1606. après avoir pris congé du Commis qui étoit à Achin, toute la troupe qui étoit à terre alla au palais, & quand ils furent près de l'apartement du Roi, ils lui firent dire par un de ses Eunuques, que le Commis étoit venu, pour lui demander congé de faire voiles. Le Roi aïant commandé qu'on le fît entrer, il demeura jusqu'à midi avec lui à se divertir, & à faire bonne chére. Ce Prince le régala même du spectacle d'un combat d'éléfans, qui étoit une chose terrible. Ensuite le Commis aïant eu son congé, baisa les piés du Roi, & se rendit à son bord.

Le 2. d'Avril, nous mîmes à la voile, par un vent de terre, & fîmes le Nord-ouëst quart-de nord, pour doubler Gomes Polas.

Le 3. nous fîmes le Nord-ouëst-quart-à-l'ouëst, par des vents variables. A midi nous fûmes par la hauteur des 6. degrès 33. minutes de latitude Nord. On établit Jean Jansz pour Coq, & on régla 3. jours de poisson par semaine, deux livres à chaque gamelle, pour 8. hommes, deux pintes d'eau par jour, pour chaque homme, & deux livres de ris pour chaque gamelle.

Le matin du 10. nous vîmes une voile par prouë, & une autre par poupe. Le canot aïant porté sur le premier vaisseau le joignit à midi, l'obligea de mettre voiles & pavillon bas, & amena à nôtre bord le Capitaine, qui se nom-

nommoit Martin de Torre, avec un Commis & 2. soldats.

Ils déclarérent qu'ils venoient de Tanasseri: que le vaisseau, & ce qui y étoit, apartenoit au Roi de Siam: qu'il y avoit 3. Ambassadeurs qui alloient à Goa, demander reparation & dédommagement du tort qui avoit été fait à ce Roi & à ses sujets, par un Portugais rebelle, qui tirannisoit son peuple. On fit mettre aux fers Martin de Terros, & le reste des soldats au nombre de 8. & l'on fit visiter le vaisseau.

Aprés les avoir éxaminez chacun en son particulier, ils convinrent tous, & les Ambassadeurs mêmes, que le vaisseau, l'arack, le ris, le sapao, le morfie, & 10. bahares de plomb, apartenoient au Roi de Siam. Mais à l'égard du benjoin, leurs déclarations furent differentes. Le premier jour, le premier Ambassadeur avoüa qu'il n'y avoit pour le compte du Roi que ce dont il vient d'être fait mention; au-lieu que le lendemain, aïant été sollicité par les Portugais, dont les esclaves avoient la liberté d'aller où ils vouloient, il dît que le Roi y avoit dix bahares de benjoin. Cependant le matin du même jour, lors-qu'on avoit été à bord du vaisseau du Roi, & qu'on avoit interrogé les autres Ambassadeurs, ils avoient fait lecture de leur régître, & spécifié tout ce qui apartenoit à ce Prince; & leur déclaration s'acordoit fort-bien avec celle que le premier Ambassadeur avoit faite le jour précédent.

Pour éclaircir ce fait, on alla visiter le benjoin, & on le trouva marqué des marques des Portugais, au lieu que le morfie du Roi étoit marqué des marques de Siam. Ainsi il paroissoit que le benjoin apartenoit aux Portugais,

de-

de-même que 40. bahares de blomb, qui servoient de lest, & qu'on ne put voir. On tint donc pour certain que la plupart des éfets qui étoient dans ce vaisseau apartenoient aux Portugais, & qu'il n'y avoit pour le compte du Roi que le morfie & dix bahares de plomb, dont le prix devoit être emploié pour acheter quelques belles toiles. En voici les raisons.

Martin de Torre avoit été deux ans au service du Roi de Siam, dans ses armées. Cependant le Portugais rebelle, dont il a été parlé, lui avoit enlevé, & à d'autres Portugais aussi, quelques vaisseaux, qui étoient allez trafiquer dans le lieu où ce revolté étoit le maître, & ce lieu étoit une place située dans le Roïaume de Pegu, qui est en guerre avec celui de Siam; guerre qui est presque perpétuelle.

De Torre avoit donc servi le Roi de Siam dans cette guerre, & comme il étoit fort-bien auprès de ce Prince, il avoit obtenu de lui qu'il envoieroit des Ambassadeurs au Vice-roi de Goa, afin-que par leur moien il fût mieux écouté, & eût plus de faveur, pour obtenir la restitution des vaisseaux qu'il demandoit. Desorte que le sujet de cette Ambassade ne regardoit pas proprement le Roi, & qu'il n'avoit rien à prétendre contre ce prétendu rebelle, ni à lui reprocher au sujet des tirannies qu'il éxerçoit, puis-que les Peguans sont ennemis mortels des Siamois.

A l'égard des presens dont ils disoient être chargez pour le Vice-roi, c'étoit encore une preuve bien-foible de ce qu'ils avançoient, parce-que c'étoit très-peu de chose. Il y avoit un sabre doré du Japan, & une petite boite d'or à betel, qui valoit peut-être 200. réales.

Le

Le Roi de Siam a coutume d'en donner de semblables à ceux qu'il prend à son service, & à qui il donne quelque emploi considérable, & ce present les engage à le suivre à la guerre. De Torre en avoit reçu une de ce Prince, comme on l'aprit par des gens qui l'avoient vuë porter devant lui à Tanasseri, où l'on fait ainsi porter devant soi les choses qui peuvent faire honneur.

Mais il y avoit encore un vaisseau derriére celui-ci, qui étoit chargé de beaucoup de ris, d'arack, & de sapao, & tous les deux avoient été également donnez par le Roi, l'un à de Torre, l'autre au Capitaine Matthias Pereira, pour recompense des services qu'ils lui avoient rendus dans la guerre de Pegu.

On enleva donc 88. petites balles de la prise, & comme on ne voioit pas qu'on pût faire un jugement assez certain touchant le reste des éfets qui y étoient, on ne voulut pas s'embarasser davantage, & on les relâcha aussi-bien que les Portugais. Pour les Ambassadeurs, ils avoient été si-bien régalez à nôtre bord, qu'en retournant au leur ils parurent fort-contens. On leur donna aussi une lettre, qu'on les pria de rendre au Commis Hollandois qui étoit à Siam, afin de l'informer de ce qui s'étoit passé, pour prendre ses mesures selon les ocasions. Après cela ils se séparérent de nous, savoir le 11. d'Avril, sur la brune, & prirent leur cours à l'Ouëst-sud-ouëst, pour relâcher à Ceilon.

Ces deux derniers jours on fut pris de calme, & pendant ce tems-là on ne fit que voguer doucement, d'autant-plus qu'on voioit toûjours le vaisseau qu'on avoit découvert à l'arriére. La chaloupe aïant été commandée

pour aller l'ataquer, il fut amené à bord le matin du 12. C'étoit auſſi une chaloupe, qui étoit chargée d'arack de Tanaſſeri, à bord de laquelle étoient quatre Portugais, qui nous furent amenez.

Ils déclarérent qu'ils venoient de Tanaſſeri; qu'ils alloient à Negapatan pour y vendre leur cargaiſon. L'arack & la chaloupe aiant été déclarez de bonne priſe par le Conſeil, on réſolut, de percer la chaloupe, qui étoit bonne voiliére, pour la faire couler bas quand on voudroit. Les quatre Portugais & le reſte de l'équipage furent mis ſur le vaiſſeau de Siam, afin qu'il les tranſportât à terre; & cependant la chaloupe fut tirée en ouaiche par nôtre vaiſſeau.

Le 12. du même mois d'Avril, étant pris de calme, nous nous trouvâmes par la hauteur des 7. degrès 40. minutes; & l'on commença de décharger la chaloupe Portugaiſe.

Le 14. nous fûmes par les 8. degrès 17. minutes. On acheva de vuider la chaloupe, où l'on trouva 7. gros tonneaux, & 7. autres vaiſſeaux nommez Martana, pleins d'arack, une petite partie de réſine claire, & une de benjoin dans des caiſſes. Enſuite on la perça, & on la fit couler à fond.

Le 19. à midi, nous fûmes par la hauteur des 9. degrès 8. minutes de latitude Nord. Tout ce jour-là nous eûmes des vents forcés, avec des ondées de pluïe, de l'Oüëſt & de l'Oüëſt-ſud-oüëſt, Comme le tems que nous voulions emploier à faire nos afaires ſur les côtes que nous trouvions dans nôtre route, étoit preſque paſſé, il fut réſolu qu'on ne relâcheroit point à Negapatan, mais ſeulement à Palecatte, parce-qu'il ſe ſeroit écoulé trop de tems, & que les

les vents forcés de l'Oüëst auroient commencé à soufler, avant-que nous pussions prendre terre par la hauteur des 11. degrès.

Le 24. nous vîmes lever le Soleil à 30. minutes au Nord de l'Est, comme nous étions par la hauteur des 12. degrès 13. minutes; & il se coucha à 28. degrès & demi au Nord de l'Oüëst. Le 25. on le vit lever à l'Est, & il nous donna la vuë de l'isle de S. Thomas, sur laquelle nous portâmes par la bande de l'Oüëst-nord-oüëst, & par un beau frais du Sud-est. A midi nous fûmes par la hauteur des 13. degrès 12. minutes.

A Soleil couchant nous jettâmes l'ancre à une portée de gros canon de la ville de S. Thomas, sur 10. brasses fond de sable. Nous y trouvâmes trois vaisseaux léges, une carraque, un galion, & un autre bâtiment du port de 120. tonneaux, que nous brulâmes tous.

Peu après-que nous fûmes établis sur les amarres, nous vîmes venir, dans un canot, à nôtre bord, un Hollandois qui étoit au service & dans les interêts des Portugais. Il se nommoit Martin Tielmanssen van Neck, originaire d'Enchuise. Il venoit pour nous prier de ne détruire pas le galion, des deux tiers duquel lui & son beaufrére Antoine de Teide, étoient propriétaires. Il ofroit, en reconnoissance, de faire present d'une chaîne d'or & d'un beau rubis au Commis, & de faire une honnête gratification à l'équipage. On lui répondit que ni l'or ni les pierreries n'étoient pas capables de nous faire manquer à nôtre devoir envers nôtre patrie, en épargnant ses ennemis.

Nous l'invitâmes à passer la nuit à nôtre bord, & y aïant consenti, il renvoia son canot à terre, de peur que les habitans ne conçussent

quelques soupçons de ce qu'il demeuroit avec nous, & pour leur faire savoir qu'il n'y avoit aucune espérance de conserver les vaisseaux ; ce qu'ils connurent & virent eux-mêmes, avant-que le canot fût de retour.

Non-obstant cette rigueur, on ne laissa pas, de nous renvoier le lendemain le canot, avec des rafraîchissemens, & des excuses de ce que le present n'étoit pas plus considérable. Ces rafraîchissemens consistoient en des noix de cocos, des cannes de sucre, des poules, des moutons, des pourceaux &c. En reconnoissance, nous donnâmes à Antoine de Taide une aune & demie d'écarlate, 6. petits vases de verre, & 3. miroirs. Le lendemain matin, ce même canot remena Martin Tielmanssen à terre.

Celui ci nous dit que le nouveau Vice-roi étoit Chambellan de la Couronne de Portugal, & fils du Comte de Cascalis: qu'il étoit parti depuis six semaines, avec une armade de 20. vaisseaux, & autant de fustes, pour passer par Malacca, & mettre cette place en seureté, & de-là s'en aller aux isles Moluques, afin de les reconquérir.

Toutes ces choses ne pouvoient être véritables;car à-peine pouvoit-on en ce tems-là avoir reçu à Goa des nouvelles de la perte de ces isles, & l'on sait assez le tems qu'il faut aux Portugais, pour équiper leurs vaisseaux. Il dit encore que cette année il étoit arrivé de Portugal à Goa 9. navires, avec plusieurs fustes & caravelles ; & ce fut en de pareils discours & rodomontades qu'il passa la nuit, se vantant quelquefois d'être le plus riche de la ville, & disant quelquefois qu'il en étoit le plus pauvre ; ce qui nous faisoit connoître qu'il avoit bien seu prendre les maniéres des Portugais. La

La ville de S. Thomas eſt ſituée ſur le bord de la mer, par les 13. degrès & demi de latitude Nord. Elle a de longueur à-peu-près la portée d'un petit canon. Il y a pluſieurs beaus bâtimens de pierres liées & couvertes de ciment. Il y a une Egliſe fort haute, ſans clocher, quoiqu'il y ait des maiſons particuliéres avec des tours. Elle eſt peuplée d'environ 600. Portugais, qui ont leurs eſclaves.

On voit au bout ſeptentrional de la ville une montagne aſſez haute, où il y a une Egliſe que le Roi de l'iſle a fait bâtir à l'honneur de S. Thomas. Les Portugais y vont tous les jours faire leurs priéres, & paroiſſent y avoir beaucoup de dévotion. Entre cette montagne & la ville eſt une riviére dont l'embouchure a été barrée par les ſables que la mer y a fait rouler. C'eſt cette même riviére, dont on dit que S. Thomas tira un gros arbre, ſuivant le raport de Huigens, dont les portes de l'Egliſe ont été faites, & Martin Tielmanſſen ne manqua pas de nous ſervir auſſi de cette hiſtoire.

Depuis cette riviére barrée juſqu'à deux portées de mouſquet de la ville, du côté ſeptentrional, coule une autre petite riviére, & c'eſt entre ces deux fleuves qu'eſt renfermée toute la juridiction, ou plutôt la franchiſe des Portugais. Car tous les vaiſſeaux qui s'arrêtent au-delà, ſoit au Nord, ou au Sud, ſont incontinent ſaiſis par les habitans.

Au Nord de la petite riviére eſt la ville de Maliapor, ou Meliapur, où demeurent les Idolâtres & les Mahométans, les habitans de S. Thomas étant tous Arméniens, Portugais, ou Métifs. Ceux-ci vivent dans cette ville d'une maniére étrange & barbare. Ils n'ont ni Ma-

giſtrats, ni loix, ni police. Ils ſe font juſtice eux-mêmes. Quand ils ont querelle enſemble, ils tirent de leurs fuſils l'un ſur l'autre, ſans façon; & quand un ennemi paſſe dans la ruë, ſi ſon ennemi en a connoiſſance, il va lui tirer un coup de mouſquet de ſa fenêtre. Celui qui a le plus d'amis, eſt le plus fort, & ils font gloire de commettre des violences, des aſſaſſinats, & des perfidies. Tielmanſſen ſe vantoit de s'être défait de deux hommes qu'il n'aimoit pas.

Les vents de Sud & de Sud-oueſt y regnent le long de la côte, depuis le mois d'Avril juſqu'en Septembre. Pendant les autres mois il eſt fort dangereux d'y moüiller. Les habitans font alors entrer leurs petits bâtimens dans la riviére de Palecatte, & les grans vont chercher leur charge à Negapatan; puis ils reviennent à S. Thomas, mais ils n'y font que 15. jours de ſéjour.

On peut s'aprocher ſur 5. braſſes d'eau ſi près de la ville qu'il eſt aiſé de la canonner, d'autant-plus qu'elle eſt toute-ouverte, ſans murailles, & ſans canon pour arrêter les vaiſſeaux ennemis. Mais la mer y briſe ſi-fort, qu'il ſeroit preſque impoſſible à des canots de prendre terre: ils ſeroient briſez en piéces. Par cette raiſon, les habitans du pais ſe ſervent de canots fort legers, qui ſont joints & aſſemblez ſans côtes, où il n'y a point de bancs, & qu'un coup de mer jette aiſément juſques ſur le rivage.

Le 26. du même mois d'Avril 1606. pendant que nous étions encore à l'ancre, nous vîmes venir du large un vaiſſeau qui portoit ſur nous, vent arriére. Nous demeurâmes ſur nos amarres juſques-à-ce qu'il fût plus proche, & par nôtre travers. Alors nous levâmes l'ancre, & fîmes tous nos éforts pour le joindre. La chalou-

loupe qui étoit de l'avant, aïant raisonné, on aprit que c'étoit le vaisseau de Mussilipatan, qui étoit parti d'Achin. Quelques-uns des gens de la chaloupe passérent à son bord, pour y faire le raport du bon succès que nous avions eu, afin-que l'équipage en pût faire part à ceux que nous avions dans leur pais.

Après midi la chaloupe étant revenuë à nôtre bord, nous prîmes nôtre cours au Nord-quart-de nord-est, & moüillâmes le soir à la rade de Palecatte, sur 9. brasses, fond de sable, à une portée de petit canon de la ville.

Le 27. le Naicque, ou Gouverneur de Palecatte, envoia une pirogue avec 2. hommes à nôtre bord, pour nous aporter des rafraîchissemens qui furent 3. pourceaux, 4. moutons, des bananes, de la betelle, du lait &c. Il nous fit demander de quelle nation nous étions, & ce que nous venions chercher? On fit réponce que nous étions Hollandois; que nous demandions la liberté du commerce; & que nous le priïons d'envoier à nôtre bord quelques Marchands, ou gens de considération, avec qui nous pussions traiter. Après cet éclaircissement la pirogue s'en retourna.

Après midi, le Sabandar & un Marchand Turc, qui avoit longtems demeuré à Meliapur, nous aportérent une lettre signée du Naicque, par laquelle il nous permettoit de mettre du monde à terre, & de vendre nos marchandises, en païant la doüane à 4. pour cent d'entrée & de sortie; proposition qui étoit assez raisonable, vû les assurances qu'il donnoit qu'on pouvoit se fier sur sa parole.

Nous dîmes au Sabandar que nous laisserions volontiers des marchandises dans la ville, si

nous étions assurez qu'on ne les laisseroit point insulter par les Portugais,& qu'après le départ de nôtre vaisseau, on ne les leur livreroit pas, quelque argent qu'ils promissent, ou quelques autres ofres qu'ils pussent faire pour cela. Car nous étions persuadez que les Portugais leur feroient de semblables propositions. C'est pourquoi nous demandâmes à cet égard une assurance par écrit, ou un Chiap, ou Schap, du grand Roi. Ils répondirent qu'ils en feroient leur raport au Naicque, & qu'on dépêcheroit dès ce soir-là même un postillon, pour en aller donner avis au Prince.

Au-reste ils nous marquérent beaucoup de joie de nôtre venuë, disant qu'ils espéroient que nous ferions refleurir le commerce dans leur ville, & qu'en moins de deux mois nous pourrions avoir assez de toiles pour charger nôtre vaisseau. Il nous dirent qu'il y avoit dans leur riviére 3. vaisseaux Portugais, & quatre hommes de cette nation qui résidoient en ce lieu-là, & qui avoient paru fort chagrins de nôtre arrivée.

Enfin ils nous promirent que si nous voulions négocier fidèlement & en bien user, il ne nous seroit pas fait le moindre tort; que nous pourrions venir en liberté à leur rade, & y ancrer sans aucun soupçon. Mais ils avoüérent qu'ils ne pouvoient se défaire de leur penchant naturel, & que quand on les avoit ofensez, ou trompez, il falloit qu'ils se vengeassent, s'ils en avoient l'ocasion. Ils dirent aussi qu'il ne falloit pas prétendre violer les priviléges de la rade, si l'on vouloit obtenir la liberté du commerce.

Comme le Naicque nous avoit encore une se-

seconde fois envoié des moutons, du poisson & du ris, nous lui fîmes present de 4. aunes de velours cizelé, de deux roignons de musc, d'un morceau de santal, & d'un miroir; & au Sabandar d'un peu de santal, & d'un miroir; avec lesquels presens ils s'en retournérent au soir, promettant de rendre au Naicque celui qui lui étoit destiné. Ils dirent qu'ils reviendroient le lendemain nous aporter sa réponce, & des montres de quelques toiles qu'on leur avoit demandées.

Le 21. nous ne vîmes de tout le jour personne revenir à nôtre bord, quoi-qu'on nous l'eût promis. Sur le soir, il y vint un des principaux Braménes, & le Secretaire de la ville, ainsi-qu'on nous le fit entendre, avec quelques autres encore. Ils aportérent de tout-autres toiles que celles qu'ils avoient promises, & nous invitérent de la part du Naicque, à descendre à terre, pour conférer avec lui. Nous leur demandâmes des ôtages, & comme toute la nuit précédente nous avions vu des feux le long du rivage, & ouï tirer des pierriers & des fusils, nous leur en demandâmes la raison. Ils répondirent que c'étoit pour célébrer la fête d'un mariage qui s'étoit fait.

Après cela ils demandérent à voir les marchandises que nous avions, disant qu'ils y vouloient mettre le prix tout-à-l'heure. On leur repliqua que quand ils aporteroient des toiles qui nous pussent assortir, on leur feroit voir les marchandises, & qu'on leur en vendroit. Ensuite ils firent de grandes instances, pour nous obliger d'envoier des gens à terre. Nous refusâmes toûjours, à-moins que le Braméne & un Marchand nommé Mustapha ne demeurassent

en ôtage. Ils dirent qu'ils feroient leur raport au Naicque, & que le lendemain, on nousferoit rendre réponce.

Le jour précédent, ils avoient fait entendre qu'il y avoit dans la ville un Marchand deMusſilipatan, nommé Duria Cham, de la part duquel un Turc nous aporta quelque present, & nous fit des excuses de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même, disant qu'il espéroit venir le lendemain. Nous priâmes le Braméne & les autres de nous l'amener, pour tâcher d'en tirer quelque lumiére; parce-qu'Assalan, qui le connoissoit, nous dit que nous pouvions prendre confiance en lui.

Nous leur demandâmes aussi, pourquoi ils n'étoient pas venus dès le matin, ainsi-qu'ils nous l'avoient promis? Ils repliquérent qu'ils atendoient les toiles, qu'ils avoient envoié querir à Ponneri. Cependant le jour précédent ils avoient dit quePonneri étoit à la distance d'une journée & demie de chemin.

Nous avions seu qu'il y avoit alôrs à Palecatte un Marchand Turc, nommé Mustapha, sur la caution duquel nous pouvions aller à terre, pourvu qu'il demeurât en ôtage à nôtre bord. Cet homme auroit pu nous dire des nouvelles certaines de ce qui se passoit dans la ville, car son vaisseau étoit là moüillé; & il étoit connu à Mussilipatan pour un homme de probité, & assez ami des Hollandois. Mais quand nous le demandâmes, on nous dit qu'il voiageoit dans le pais, pour acheter des toiles.

Nous fîmes present au Braméne, ou Bramine, d'un peu de musc & de santal, avec un petit miroir, à-cause des moutons & des fruits qu'il nous avoit amenez. La brune aprochant, il par-

partit avec sa compagnie, promettant de revenir le lendemain, & d'amener Duria Cham, avec qui il demeureroit en ôtage, pour la seureté des gens qu'on envoieroit à terre.

Lors-que le Braméne & sa compagnie furent partis, un de nos Noirs, qui étoit allé à terre, la nuit précédente, & qui étoit alors revenu à bord, nous avertit, qu'il se brassoit quelque trahison. Car le gardien, portier, ou sacristain de la Mosquée des Mahométans, lui avoit recommandé de nous dire que le même soir que nous étions venus à la rade, les gens de Pallecatte avoient envoié des lettres en diligence à S. Thomas, pour faire venir 150. ou 200. Portugais, & que nous devions bien nous garder de quitter nôtre bord.

Ce Noir nous raporta encore, qu'outre les vaisseaux Portugais qui étoient dans la riviére, il y avoit 3. fustes, & qu'il avoit vu jusqu'à 6. ou 7. vaisseaux: que les esclaves des Portugais enlevoient par force aux habitans leurs vivres, poisson, betelle, & autres choses: qu'ils avoient fait planter une croix dans la place publique: qu'il avoit vu dans la ville le Marchand Turc, nommé Mustapha, qu'on nous avoit dit être absent.

Toutes ces choses étoient directement oposées à ce qui nous avoit été afirmé ce jour-là, savoir que les Portugais n'avoient aucune autorité dans la ville, & qu'à la venuë de nôtre vaisseau ils avoient été si épouvantez, qu'ils avoient tous fait retraite.

Le 10. sur les 3. heures après midi, le Braméne & deux ou trois autres étant revenus à bord, ofrirent d'y demeurer, jusques-à-ce que les gens qu'on envoieroit à terre fussent de retour.

Il y vint incontinent après encore une pirogue, avec des Marchands, qui aportérent des montres de Saraſſas, ou toiles peintes de Patane. Ils parlérent auſſi d'acheter du ſantal, & d'autres marchandiſes, & firent voir l'or qu'ils avoient pour les païer.

On leur dit qu'on vouloit des toiles peintes. Ils répondirent que pourvu qu'on atendît 6. ſemaines ou 2. mois, ils en feroient faire de toutes ſemblables aux échantillons qu'ils avoient montrez: qu'on étoit dans le mois où l'on commençoit à faire ces ſortes d'ouvrages, pour les avoir prêts à la fin de Juillet, qui eſt le tems où les vaiſſeaux commencent à charger.

Le Braméne aïant extrémement preſſé qu'on envoiât de nos gens vers le Naicque, qui étoit venu lui-même ſur le rivage pour les recevoir, le Conſeil s'aſſembla, & réſolut qu'il n'y en feroit point envoié; de quoi on fit nettement la déclaration. Mais on dit en même temps que ſi deux Portugais vouloient ſervir d'ôtage, on pourroit bien ſe haſarder à y aller.

Le Braméne repliqua qu'il étoit ſurpris de ce qu'on ne lui tenoit pas parole; qu'il avoit amené deux ou trois perſonnes de plus que ce qu'on en avoit demandé; qu'ils ofroient tous de demeurer: qu'il n'y avoit pas lieu de demander encore des Portugais, puis-qu'on ſavoit bien qu'il n'étoit pas au pourvoir du Naicque d'en envoier. Enfin voïant que nous n'avions pas réſolu de deſcendre à terre, puis-que nous refuſions juſqu'à 8. Marchands qu'il nous ofroit pour ôtages, il nous remontra qu'il feroit fort mal-honnête à nous, de n'atendre pas la réponce du Roi, à qui l'on avoit écrit à nôtre ſollicitation: qu'il ne falloit pas douter qu'un tel pro-

procédé n'atirât sa disgrace sur nôtre nation.

Après cela il reïtéra ses priéres, & nous conjura de vouloir envoier à terre au-moins un matelot, ou un garçon de bord, pour parler au Naicque, & prendre connoissance de l'état des choses, & que toute la troupe demeureroit en ôtage pour ce seul homme, jusques à son retour. On lui répondit qu'on avoit de trop justes sujets de défiance, & on lui fit le recit des choses qu'on avoit aprises. Ils protestérent tous, qu'ils n'en avoient aucune connoissance, & jurérent par tout ce qu'ils avoient de plus sacré, & dirent qu'il ne falloit pas si legérement ajoûter foi à de semblables bruits, qui pouvoient bien avoir été répandus exprès par les Portugais mêmes, pour nous obliger à nous retirer.

Le 30. nous remîmes à la voile, & prîmes nôtre cours au Nord nord-est, en rangeant la côte, & courant sur 13. brasses d'eau, pour parer le banc qui gît entre Palecatte & Argemacan.

Le 3. de Mai, 1606. nous fûmes à midi, par la hauteur des 15. degrès 40. minutes. Sur la brune nous moüillâmes l'ancre à la rade de Pettapouli, à une lieuë de terre, sur 6. brasses de profondeur, fond d'argile. Dès ce même soir nous envoiâmes une lettre dans la ville, pour demander la liberté du commerce. Pendant la nuit la mer fut si-grosse, & le vent si violent, que nôtre cable rompit, & nous perdîmes nôtre ancre.

Le 4. nous vîmes venir à nôtre bord des bâtimens du lieu, nommez des flotes. Il y avoit un Interpréte que le Gouverneur envoioit, & qui aportoit un billet de lui, par lequel il nous assuroit que nous pouvions débarquer, sans rien

craindre, priant nôtre Commandant d'aller conférer avec lui.

Dirck van Leeuwen & Pierre Warkyn furent députés pour aller le trouver, & voir quelles toiles on avoit en ce lieu-là; si l'on y devoit laisser des gens; si les droits qu'il falloit paier n'étoient point excessifs. Le Gouverneur & les principaux Marchands qui étoient là, leur firent voir beaucoup de facilité sur tous ces points, & dirent que si le Commis du vaisseau vouloit venir parler à eux, ils s'expliqueroient encore davantage avec lui, & qu'il s'en retourneroit satisfait, au-moins s'il ne demandoit que des choses raisonables.

Le 6. sur les 2. heures après midi le Commis étant entré dans la ville, y fut reçu avec beaucoup de caresses, & conduit au bureau des doüanes. A-peine y étoit-il, que le Gouverneur, acompagné des principaux Marchands qui étoient des Persans, & suivi d'une garde d'environ 200. hommes sous les armes, s'y rendit. Il dit au Commis qu'il étoit fort content de la venuë de son vaisseau, & qu'il espéroit que le commerce que les habitans feroient avec les Hollandois, leur seroit fort-avantageux, ofrant de sa part de faire pour cet éfet, tout ce qui seroit raisonable & possible.

Quand on eut tout réglé, & qu'on fut convenu avec le Commis à l'égard des droits, le Gouverneur fit venir des escrimeurs, qui firent des armes à leur mode; & des femmes de joie, parées d'anneaux d'or aux oreilles, de colliers d'or autour du cou, de brasselets aux bras, & de cercles d'or aux jambes, qui danférent plusieurs danses. Après cela il fit entrer le Commis dans un très beau palanquin, & monter les au-

autres à cheval, & les fit promener par toutes les ruës de la ville, où l'on jonchoit des fleurs devant eux. Les Trompettes les accompagnoient incessamment avec d'autres joüeurs d'instrumens, & les mêmes femmes alloient dansant, ce qui est la plus grande marque d'honneur qu'on puisse rendre. A la fin de cette cavalcade le Commis fut conduit dans une maison, qu'on lui avoit acordée pour demeurer un certain tems.

Le septième du même mois de Mai 1606. il alla rendre visite au Gouverneur, & lui porta quatre aunes de drap écarlate, 4 aunes de velours, des verres, des miroirs, des noix muscades, de la fleür de muscade, & du clou de girofle; presens qui furent acceptez avec bien du plaisir. Lors qu'il eut demandé la permission d'acheter une place pour y bâtir un comptoir, on lui promit de lui en chercher une des plus commodes, & de la lui faire voir.

Le 8. il alla visiter les deux Persans qui ont là le plus de pouvoir, & leur fit des presens Ils promirent d'envoier querir tous les ouvriers de la ville & du voisinage, & de leur commander de faire promtement des échantillons de toutes les toiles qu'on y fabriquoit.

Le 9. on débarqua les éfets que le Conseil avoit ordonné qu'on laisseroit à Pettapouli, & l'on autorisa Dirck van Leeuwen pour y demeurer, le chargeant de ce qu'on laissoit. Pierre Warkyn lui fut adjoint pour Sous commis.

Les 10. 11. & 12. on fit marché de toiles avec le Gouverneur & avec les deux Persans, lesquelles ils devoient faire fabriquer selon les échantillons. En éfet ils firent venir les ouvriers dans leurs maisons, qui tirérent les desseins qu'on

qu'on leur presenta, aïant eu ordre de travailler au plus vîte. En même tems on acheta une place pour bâtir, qui coûta 12. pagodes.

Le 13. on acheva de terminer toutes les afaires, où le Commis qui demeuroit à terre pouvoit avoir besoin de secours & de conseil. Aussi-tôt on manda le Maître du vaisseau, pour prendre des mesures avec lui, afin de faire voiles. Le lendemain on reprit la route de Mussulipatan.

Le même jour il fit un terrible orage qui venoit des terres, par un vent de Nord. La chaleur fut si grande qu'on ne pouvoit sortir des maisons: il fallut aussi tenir toutes les portes & les fenêtres fermées à-cause du vent, parce-que quand il n'en entroit point, on suportoit plus aisément le chaud. Les habitans disent que ce vent ne manque pas de soufler tous les ans au mois de Mai, & qu'il dure 15. jours. Ce qu'il y a d'étonnant est-que l'eau qu'on tient dans des pots, pendant ce tems-là, est si-froide, qu'elle transit quand on en met dans la bouche, & toutes les autres choses qu'on peut toucher sont extrémement chaudes.

Le 14. sur le midi, nous prîmes nôtre cours à l'Est-quart-de-sud-est, par un vent chaud & forcé du Nord, qui venoit de terre, & qui dura jusques au soir qu'il se rangea au Sud-est. Le 17. à 9. heures du matin nous laissâmes tomber l'ancre à la rade de Masulipatan, sur quatre brasses moins un pié de profondeur.

Le 19. nous vîmes venir du rivage une chaloupe envoiée par le Gouverneur & par le Sabandar, qui étoit ornée de pavillons & de flames, & où il y avoit des Trompettes & des joüeurs d'instrumens. Elle venoit pour prendre

le

le Commis qui s'y mit avec le Maître. Ils furent reçus avec joie, & careffez de tous les principaux de la ville qui s'étoient affemblez au bureau de la doüane. Là on leur fit des prefens, & on les régala de la vuë des danfes des femmes publiques, parées d'or & de perles, à la mode du pais. Le Gouverneur voiant que le Commis étoit incommodé au pié, lui fit venir un magnifique palanquin, & les Marchands étant montez à cheval, ils marchérent tous au milieu de beaucoup de gens fous les armes, & au bruit des fifres & des trompettes, en grande pompe, précédez par les danfeufes, dans les ruës de la ville, jufques au logement qui étoit préparé pour recevoir nos gens.

Le 20. du même mois de Mai 1606. ils allérent trouver le Gouverneur, pour faire leur paction à l'égard des droits de doüane, avantque de tranfporter des marchandifes dans la ville. Comme les droits avoient été réglez à Nafanpatan & à Pettapouli, à des fommes qui n'étoient que raifonables, ils propoférent ici les mêmes conditions. Mais il y avoit une partie de ces droits qui apartenoient au Gouverneur, & il ne vouloit pas confentir à les modérer. Il demandoit 4. par cent d'entrée & 16. de fortie. Enfin on convint à 3. & demi d'entrée, mais à l'égard de la fortie le Gouverneur n'en voulut rien rabattre. Nos gens ne pouvant fe foumettre à de fi groffes charges, prirent le parti d'aller trouver le Roi, & de lui faire leurs requêtes. Cependant ils laifférent l'afaire dans cet état, & commencérent à faire porter leurs marchandifes dans la ville.

Le 25. il fut réfolu dans le Confeil du vaiffeau, qu'on envoieroit à Bifnagar des Députés

pour

pour faire la revérence, au Roi, & lui parler au sujet des droits. Le premier de ces Députés fut Paul van Soldt, & son adjoint Pierre Willemsz Sous-commis de la loge. Ils eurent plein pouvoir de régler toutes choses, selon qu'ils le jugeroient à propos, pour le profit de la Compagnie, & pour l'honneur de la nation.

Il y avoit beaucoup de gens à Musulipatan, & des principaux de la ville, qui nous regardoient encore d'un œil fort indifférent, & qui atendoient ce que le Roi feroit en nôtre faveur, ou à nôtre desavantage. Car nous fûmes avertis, (& nous l'éprouvâmes) qu'on ne nous considéreroit qu'à proportion de la maniére dont nous serions reçûs à la Cour.

Le 9. de Juin 1606. tout ce qu'on vouloit laisser de marchandises & d'éfets à Masulipatan, y aïant été transporté, Pierre Isaack en donna son récépissé, & s'en chargea.

Le matin du 10. nos Députés partirent pour Bisnagar, dans des palanquins, avec 40. hommes pour les servir, tant soldats, valets, que porteurs, qui portoient les presens, avec 2. Interprètes & 4. matelots, tous ces gens-là étant montez sur des bœufs.

Le 30. le Commis Paul van Sold aprit à Bisnagar, qu'il étoit arrivé un fâcheux accident à ses gens à Masulipatan, par un débordement d'eaux dont toute la ville avoit été couverte. Cette nouvelle l'obligea de prendre congé des principaux de la Cour, d'autant-plus que toutes les afaires pourquoi il étoit allé, étoient réglées, & qu'il n'atendoit plus que de voir confirmer par le seau & par la signature du Roi, la liberté que ce Prince lui avoit acordée pour la nation, & la diminution des droits de doüa-

ne,

ne. Ces patentes se devoient donner dès qu'on en auroit le loisir à la Cour, qui étoit alors ocupée à la célébration d'une fête. Van Soldt laissa donc Pierre Willemsz pour atendre cette expédition, qui n'étoit pourtant qu'une seconde patente, ou Firmaon; car ils en avoient déja une sellée; mais il leur en falloit encore une seconde afin-que la chose fût en bonne forme.

Ainsi le matin du 1. d'Août 1606. van Soldt partit de Bisnagar, pour s'en retourner à Masulipatan. Il arriva le 8. à Condepili, où il alla parler au Gouverneur de la forteresse pour traiter avec lui de la rançon de 3. Hollandois, qui aïant voulu déserter l'année précédente, & passer chez les Portugais, avoient été pris, & faits prisonniers par les habitans de Condepili. La convention qu'il fit sur ce sujet fut qu'on prêteroit la somme de 1000. pagodes au Gouverneur, pour 6. mois, sans interêt, & qu'au terme elle seroit paiée en toiles, selon le prix courant.

Le 10. le Commis van Soldt se rendit à Masulipatan, où il fut reçu par le fils du Sabandar, & par plusieurs autres des plus considérables habitans, avec des marques de joie, de ce qu'il avoit été favorisé du Roi, qui lui avoit acordé ce qu'il demandoit. Il aprit que 2. hommes de l'équipage du vaisseau en retournant à bord dans le canot, s'étoient noïez, le canot aïant été renversé par la force des courans. Le Pilote y étoit aussi, mais il avoit plu à Dieu de le conserver. D'ailleurs il trouva le Maître Jean Gerritsz mortellement malade de la dissenterie, dont il avoit été ataqué incontinent après le départ du Commis.

Le Maître valet lui déclara, qu'il y avoit un mois

mois que lui & les Quartiers maîtres, avoient ouvert la soute où étoit le plus frais biscuit, qu'on avoit toûjours épargné, parce-que le navire étoit plein de vers qui mangeoient & gâtoient tout: que les fûtailles à eau, à arack, & à vinaigre, en avoient été endommagées, & que les boissons avoient coulé en plusieurs endroits; de-sorte qu'on avoit jugé à propos de voir, si le biscuit n'auroit point aussi soufert: que la chose ne s'étoit trouvée que trop vraie: qu'il étoit tellement corrompu, que lors-qu'un des Quartiers-maîtres avoit voulu entrer dans la soute, il y avoit enfoncé jusqu'à la ceinture: qu'on avoit tiré ce qu'il y avoit encore de bon, & que dans toute la soute il ne s'en étoit trouvé que 4. rations: qu'il s'étoit perdu beaucoup de vinaigre: que cinq grands tonneaux d'eau avoient coulé, qu'ils étoient tout gâtez, aussi-bien que plusieurs autres, & que par ce moien on en demeuroit dépourvu: qu'il n'y avoit point d'aparence de mettre à la mer en cet état, parce-qu'on ne pouvoit faire provision d'eau pour plus de 2. mois, & encore n'étoit-on pas assuré que les tonneaux où on la mettroit fussent bons.

Le 15. le Maître mourut & fut enterré à Masulipatan. Le même jour on commença d'embarquer du ris; car on n'avoit pu en avoir plutôt, à-cause de l'absence du Gouverneur.

Le 19. Pierre Willemsz revint de Bisnagar aportant avec lui le Firmaon signé du Roi & seellé. Les priviléges que le Roi nous y acordoit étoient.

„ Que les droits d'entrée & de sortie seroient „ paiez à 4. par cent, dans toutes les places de „ son Roïaume où nous pourrions aller, de mê- „ me que dans celle où nous étions alors.

„ Que

„ Que tous tisserans, peintres, forgerons, & „ autres ouvriers & gens de métier qui travail- „ leroient pour les Hollandois, ou qui auroient „ reçu d'eux de l'argent pour travailler, ne „ pourroient être détournez ni ocupez de la „ part du Roi, ni d'aucun autre, jusques-à-ce „ que l'ouvrage fût fait.

„ Qu'il seroit permis à tous Agens & Cour- „ tiers d'aller dans la maison des Hollandois, „ à qui il seroit aussi permis de se servir de tel „ Courtier qu'il leur plairoit, sans être obligez „ de n'emploier que celui que le Gouverneur „ leur avoit donné.

„ Que le Roi annulloit & anéantissoit à leur „ égard le droit de Chappa Dellalla, qui est „ le seau dont on marque les toiles, qui monte „ à 12. par cent, dont il les afranchissoit, quoi- „ que ses propres Sujets, & toutes les nations „ étrangéres, fussent obligez de le païer.

Les frais faits dans ce voiage, tant en presens, loïers de gens pour servir, voiture, dépence &c. montérent à 3800. livres.

Le 21. du même mois d'Août, Evert Jansz premier Pilote, fut établi Maître du vaisseau; & le même jour il se rendit à bord avec Pierre Isaacksz, où il fut présenté à l'équipage, & instalé dans son ofice.

Le 25. comme on manquoit de fûtailles, on proposa d'acheter deux grandes cuves qui se faisoient là pour le Nachoda d'Aracam. Mais il ne voulut pas les vendre à prix d'argent; il fallut lui donner en échange deux petits canons de fer, pesant tous deux 3000. livres, qu'on avoit eus du *Dordregt*. Les 2. cuves furent portées à fond de cale, paroissant tenir chacune 9. pipes d'eau.

Le

Le même jour le Conseil confirma l'acord qui avoit été fait par le Commis, avec le Gouverneur du fort de Condepili, pour la rançon des 3. hommes qu'il retenoit. En éfet on en avoit fort grand besoin, parce-que l'équipage étoit foible. On donna commission à un Arabe, qui étoit de nos amis, d'aller à Condepili, pour l'éxécution de ce Traité.

Le 29. Jean Adriaansz Contre-maître second Pilote, fut fait premier Pilote. Pierre Hendriksz Maître Canonnier fut mis en sa place, & Laurens Mauwerts Prévôt du vaisseau eut celle de premier Canonnier.

Le 1. de Septembre 1608 un bâtiment nommé Sampan, ou Champan, qui venoit de Nasanpatan, de la part de Dirck van Leeuwen, nous aporta 22. paquets de toiles & de mouchoirs, qu'il avoit achetez. Le 4. Pierre Isaacksz fit embarquer ceux qu'il avoit, pour les envoier à nôtre bord.

Le 11. nous reçûmes ceux qu'il avoit achetez depuis peu de jours, au nombre de 130. piéces. Ce même jour les prisonniers qu'on avoit fait relâcher à Condepili, arrivérent & vinrent nous trouver.

Le 12. nous reçûmes quelques petits paquets pour échantillons, avec du ris & des pois de la nouvelle recolte. En tout on chargea 500. paquets.

Le 13. nous avions apareillé pour faire voiles; mais le Gouverneur nous arrêta, parce-que le bâtiment qu'il vouloit faire partir avec nous, n'étoit pas encore prêt.

Le matin du 15. on alla au bureau de la doüane, pour prendre congé du Gouverneur & du Sabandar, qui nous y atendoient. Après que

que nous eûmes pris de la betelle, les femmes publiques nous vinrent régaler de leurs danses, aïant chacune une piéce de toile avec de l'or autour de leur corps. Le Gouverneur nous conduisit jusqu'à nôtre chaloupe, ces femmes allant toûjours dansant devant nous.

L'après midi nous mîmes à la voile en compagnie du vaisseau du Gouverneur, qui étoit chargé de ris, & de 2000. livres d'acier. Nous prîmes nôtre cours au Sud-sud-est, par un vent de Nord-ouëst.

Le 19. à midi, nous nous trouvâmes par la hauteur de treize degrès 12. minutes. Le vent étoit Ouëst-sud-ouëst. Nous avions fait dix-huit lieuës de chemin en 24. heures, selon l'estime. Ce jour la nous arrivâmes une lieuë sur nôtre conserve, pour ne perdre pas de vuë le vaisseau. On envoia un de nos Pilotes à son bord, pour lui dire que s'il vouloit demeurer de compagnie avec nous, il falloit qu'il tint mieux le vent, & qu'il veillât mieux ses voiles, car la nuit précédente il avoit laissé déchirer sa miséne.

Le 20. nous eûmes une grosse pluïe, & un vent forcé de l'Ouëst-nord ouëst. Comme nôtre conserve avoit encore beaucoup dérivé il fallut aussi de-nouveau, vers le soir, arriver sous le vent. Nous fîmes quinze lieuës en vingt-quatre heures, courant au Sud-est-quart-de-Sud.

Le matin du 27. nous eûmes la vuë de l'isle S. Ambroise, qui nous demeuroit à l'Ouëst-sud-ouëst, par la hauteur des 8. degrès 3. quarts. Depuis Masulipatan, nous avions le plus souvent gouverné au Sud-sud-est, croiant que cette dérive nous vaudroit le Sud-est: mais les courans portant à l'Est, il se trouva que

nous

nous étions 30. lieuës plus à l'Est, que nous n'avions cru. Ainsi sur les 9. heures du matin, nous virâmes de bord à l'Oüest, pour gagner un peu vers ce rumb-la, & dépasser Nicubares, le vent étant Sud-sud-oüest, & Sud-oüest-quart-au-Sud.

Le 29. pendant le quart du jour, aïant pris hauteur sur l'arbalête, nous nous trouvâmes par les 10. degrès 10. minutes. Nous découvrîmes une autre isle nommée Quarne Cubar, qui nous demeuroit au Nord. La hauteur par laquelle nous étions faisant connoître que nous dérivions trop au Nord, il fut résolu que nous irions chercher une rade le long de cette isle, pour atendre que le vent fût favorable, la mousson étant prête à changer. Pour cet éfet la chaloupe se mit de l'avant, afin de chercher un bon moüillage. Peu après elle fit un signal, auquel on arriva sur elle, & vers le soir on laissa tomber l'ancre sur 12 brasses de profondeur, au Sud-est de l'isle, puis on descendit demi-lieuë plus bas, & l'on y remouïlla sur 11. brasses, fond de sable.

Le 1. d'Octobre 1606. le Commis, le Maître, le second Pilote & quelques autres, au nombre de dix, étant descendus à terre bien-armez marchérent vers le bois, afin de voir s'ils trouveroient des gens, & si l'isle étoit habitée. Mais elle étoit déserte, & il n'y avoit aucune aparence qu'il y eût des habitans. Ensuite ils virent une riviére le long de laquelle le Commis, le Maître & trois de leurs gens, firent une demi lieuë de chemin, sans y reconnoître aucune trace d'hommes. Leurs gens coupérent du bois, & après-midi aïant empli deux tonneaux d'eau, & pê-

pêché des mulets, ils retournérent à bord.

Le 2. le Commis, le Maître & le premier Pilote, allérent encore dans l'isle, avec des Charpentiers & d'autres gens, prenant une autre route que celle du jour précédent. Ils abatirent deux ou trois arbres, dont ils firent une vergue de sivadiére, & un chouquet pour le grand mât. Mais comme il étoit tard, ils les laissérent sur le lieu, avec une sçie passe-partout.

Quand ils retournérent à bord, ils trouvérent le second Pilote ocupé à lever l'ancre, parceque le cable avoit tourné autour d'un rocher, & en virant il se rompit, si-bien qu'il fallut moüiller une autre ancre.

Le 5. le Maître fit partir la chaloupe, avec 9. hommes, pour aller querir le bois qui avoit été coupé. Comme le bâtiment étoit tout-à-terre, & que l'équipage alloit descendre, un gros de Noirs sortit du bois, & ils tirérent une fléche dans le cœur du premier qui débarqua. Ses compagnons aïant vu cet accident, voulurent toüer la chaloupe plus au large avec le grapin; mais la mer la jetta si-avant sur le rivage, qu'ils ne la purent retirer.

Aussi-tôt l'équipage aïant été ataqué par ces assassins, ceux qui ne purent nager furent tuez. Les autres étoient Pierre Martsen Quartier-maître, Leonart Thomasz & Corneille Jansz matelots. Dès-qu'ils eurent passé le brisant en nageant, ils criérent au secours, ne se sentant pas assez de force pour gagner jusqu'au vaisseau. Corneille Jansz avoit été percé d'un coup de fléche sous la poitrine, du côté droit, & la fleche y étoit encore.

Les cris aïant été oüis du vaisseau, on vit sur

le rivage cette troupe furieuse de Noirs. La chaloupe fut incontinent armée pour y aller. A la moitié du chemin elle trouva les trois hommes qui nageoient, & qui aprirent aux autres que sans doute leurs six compagnons avoient été massacrez, & qu'ils avoient vu les fléches qu'on tiroit sur eux. Quand on eut jetté le grapin au-delà du brisant, une partie de l'équipage se mit dans une petite pirogue avec le Maître, & nos gens étant descendus sur le rivage, y trouvérent le canot encore en son entier, sur le sec, où la mer l'avoit jetté.

Ils chargérent promtement leurs mousquets, & entrérent dans le bois, pour chercher ces assassins, qui lors-que la chaloupe s'étoit mise sur le grapin, s'étoient retirez en partie à l'entrée du bois, où ils se montroient. L'autre partie s'étoit enfoncée dans le sable, sur le rivage, pour enfermer ainsi, entre eux & ceux qui étoient au bois, nos gens qui iroient de ce côté là. Mais dès-qu'un de nos pierriers eut tiré, ils s'ôtérent tous de dedans le sable, & pour mieux échaper ils jettérent à terre leurs arcs & leurs fléches.

Nos gens étoient fort étonnez de ne trouver point sur le rivage ceux que les Noirs avoient tuez, & l'on ne pouvoit comprendre ce qu'ils en avoient fait. Mais quand on fut entré dans le bois, on y en trouva cinq, qui avoient été déja depoüillez, & bien lavez, chacun aïant un billot sous sa tête. Ce spectacle si triste, émut beaucoup ceux qui le virent, & ils ne parlérent plus que de se venger. Néanmoins on ne jugea pas qu'il fût à propos de s'engager dans un bois si-sauvage & si-rude, où les Noirs se fourroient au-travers des broussailbles comme des tigres.

Les

Les cinq corps morts furent emportez dans le canot, & ensuite à bord, où après leur avoir ataché à chacun une pierre autour du corps, on les jetta à la mer. On ne put trouver le sixiême, & l'on crut que comme c'étoit un jeune homme, qui n'étoit pas fort-pesant, les Noirs l'avoient emporté pour le manger; car à leur air féroce on ne pouvoit s'empêcher de les prendre pour des Cannibales & des entropophages.

Le 6. du même mois d'Octobre, nous mîmes à la voile par un vent d'Est-sud-est, mais étant incontinent tombez dans le calme, nous remoüillâmes sur 10. brasses de profondeur. Après midi nous vîmes voltiger quelque chose de blanc sur un arbre, & nous espérâmes que ce seroit le jeune homme que nous avions perdu, & dont nous n'avions point trouvé le corps, qui nous auroit fait ce signal. Nous y envoiâmes donc la petite pirogue avec 4. ou 5. hommes qui avoient ordre de côtoïer le rivage, pour découvrir ce que c'étoit.

Quand la pirogue fut tout-proche de terre, on aperçut de dessus le pont du navire, une troupe de Sauvages, qui sortirent de derriére un rocher. On en avertit les gens de la pirogue, qui les aïant aussi aperçus tirérent sur eux. Les Noirs voiant que leur embuscade étoit découverte, ôtérent de l'arbre le signal blanc qu'ils y avoient mis.

Le 11. nous nous trouvâmes par la hauteur des 8. degrès 10. minutes. Après midi, nous vîmes une voile qui couroit à l'Est, & nous crûmes que c'étoit un vaisseau Portugais. Ainsi l'on fit promtement haler les canons à bord, & tenir tout paré pour le combat. Peu après nous

remarquâmes qu'il s'aprochoit du vent pour nous atendre, & selon les ordres du Conseil nous portâmes sur lui. Vers le soir nous le joignîmes, & quand la priére fut faite, on lui tira une volée de canon pour le faire amener, & l'obliger de dire, d'où étoit le bord.

Comme il ne sembloit pas qu'il eût pris garde au coup que nous avions tiré, on le réveilla par un second coup, à l'ouïe duquel il ariva sous le vent. Toute la nuit nous marchâmes dans ses eaux, lui envoïant souvent des volées, afin d'endommager ses voiles. Trois heures devant jour, la brune aïant redoublé, parce-que la Lune se coucha, nous cessâmes de le canonner.

Le 12. toutes nos batteries étant en état & nos canons chargez à gargouïlles, & à boulets à branches, nous portâmes sur la hanche du vaisseau, & lui envoïames toute nôtre bordée. Un Anglois qui étoit prisonnier à son bord, nous raporta dans la suite, que ce matin-là, avant que nous eussions mis le cap sur lui, les Portugais se tenoient parez, pour nous aborder, s'imaginant, parce-que nous avions cessé de tirer pendant la nuit, que c'étoit que nous n'avions plus de poudre.

Ils avoient aussi dit, le jour précédent, lorsqu'ils découvrirent nôtre navire, que c'étoit assurément celui qui venoit de Masulipatan; qu'il n'y avoit que 20. hommes à son bord; qu'il falloit s'armer de courage & l'aller prendre. Mais quand ils virent nôtre hardiesse, & que nous osions bien nous aprocher si près d'eux, le courage leur manqua, & ils prirent le parti d'ariver, ainsi-que nous l'avons dit.

Enfin voiant qu'ils ne se rendoient pas, pour nos canonnades, & qu'ils y répondoient quand

ils

ils nous trouvoient à portée, nous les bordâmes de si-près, qu'on s'entendoit parler les uns les autres, & nous leur envoiâmes jusqu'à deux ou trois fois nos bordées. Comme ils virent que nous ne les prolongions point ils halérent un gros pierrier de fonte dans la chambre du Capitaine, croiant nous obliger à prêter le côté.

Lors-que nous nous aperçûmes de cette manœuvre, nous mîmes la sivadiére sur les cargues, & les incommodâmes tellement de nos piéces de chasse de l'avant, qui portoient sur leur arriére, que personne n'osoit s'y presenter pour faire feu. Nos coups, qui portoient dans le bois, en faisoient voler les éclats jusques aux hunes. Leurs manœuvres en furent coupées, & leurs voiles tellement percées, qu'il étoit étonnant que le vent n'achevât pas de les dechirer en piéces.

Nonobstant toutes ces incommodités, ils continuérent à naviger & à se défendre, & nous continuâmes à nous tenir aussi près d'eux qu'il nous fut possible, sans toutefois les aborder. Mais nous commençâmes à leur tirer des coups à l'eau. Pendant cette décharge nôtre navire aïant fait chapelle, il se trouva flanc à flanc avec l'ennemi, qui lâcha trois ou quatre volées de canon dans nos voiles. Cependant comme nôtre vaisseau lançoit vers lui, nous fîmes feu de nos piéces de l'arriére; puis nous lui envoiâmes nôtre autre bordée, qui n'avoit point encore tiré; si-bien que nous fîmes tout à la fois une décharge de 18. canons, dont son grand mât de hune aïant été brisé, le hunier tomba sur le pont, & le vaisseau s'alargua de nous autant qu'il put.

Nous avions déja tiré plus de 150. coups, de-

forte qu'il nous fallut remplir de nouvelles gargousses. Quand cela fut fait, nous nous raprochâmes & fatiguâmes tellement les ennemis par le feu continuel que nous faisions, que de leur côté ils cessérent de tirer. Nous leur criâmes alors d'amener, ou-bien qu'on alloit tirer à l'eau, & les coûler à fond; mais de leur côté ils étoient résolus à nous en faire autant, aïant pour cet éfet fait charger tous leurs canons à boulets.

Sur les trois heures après midi, que nous avions déja tiré 213. coups, les ennemis connoissant bien que nous n'étions pas gens à les abandonner, arborérent un petit pavillon blanc. Le Commis s'en étant aperçu, en avertit le Maître, qui fit ôter le pavillon rouge, & cesser de tirer. Mais le pavillon blanc des ennemis fut incontinent ôté: car, ainsi que nous l'apprîmes depuis, il y avoit des contestations entre eux. Quelques-uns, qui avoient du courage, vouloient qu'on fît des retranchemens des paquets qui étoient à bord, & ne pouvoient souffrir qu'on se rendît, sans éprouver encore ce que le sort des armes feroit pour eux.

Enfin étant convenus de ce qu'ils avoient à faire, & en aïant dressé un écrit, qu'ils signérent tous, ils vinrent ensemble sur l'arriére, & ôtant le pavillon Roïal, ils y remirent le pavillon blanc, pour marque qu'ils demandoient à parlementer. On leur cria de venir à nôtre bord, & ils y envoiérent deux hommes. Mais le Commis les renvoia pour dire au Capitaine, & aux principaux, qu'il falloit qu'ils y vinssent eux-mêmes.

Le Capitaine qui se nommoit Ambrosio Seraon Pereira, & Don Loüis Lobo Capitaine de Chaul

Chaul & de Diu, avec ses 2. neveux Don Braso & Don Antonio Lobo, y étant venus, déclarérent que le vaisseau venoit de Negapatan : qu'il étoit chargé de 800. candyls de ris, d'une petite partie d'huile & de lard, & de 290. balles de toilles : qu'il étoit destiné pour Malacca : que c'étoit un vaisseau toûjours emploié dans les voiages, & qu'il s'appelloit *le Galion de S. Antoine* : qu'il apartenoit à André Furtado Capitaine de Malacca.

Ils se plaignoient beaucoup des pertes qu'ils avoient faites cette année, savoir, le Capitaine Ambrosio Pereira dans le vaisseau d'Ormus, & de celles des vaisseaux de Bengale & de Ceilon, qui avoient été pris par nos navires *Zélande*, *Enchuise*, & *Gouda*; & Don Loüis se plaignoit de la perte qu'il avoit faite du sien, sur la côte de l'isle Tuticorin ; dans toutes lesquelles ocasions ce qu'ils avoient pu faire avoit été de sauver leurs personnes.

Ils suplioient tous avec beaucoup d'instance, qu'on leur laissât les cofres où étoient leurs hardes, & on le leur promit, à condition qu'il n'y eût point de marchandises, & qu'ils feroient décharger leur navire par leurs Noirs. Car comme nôtre équipage étoit foible, ne consistant qu'en 37. personnes, dont il y en avoit six de malades, on ne jugeoit pas à propos d'en laisser passer aucun hors du bord ; parce-qu'en pareille ocasion on a de la peine à retenir les gens, & que par leur imprudence ils donnent lieu à des entreprises contre eux.

En éfet il y avoit au bord ennemi, plus de 60. hommes tant Portugais que métifs, sans compter les matelots & les esclaves, faisant en tout plus de 700. hommes. Le Capitaine &

ceux qui étoient venus avec lui, demeurérent prisonniers sur nôtre bord, jusques-à-ce qu'ils eussent fait éxécuter tout ce qui leur avoit été prescrit. D'un autre côté, on ne voulut pas faire venir un plus grand nombre d'ôtages, depeur qu'il ne s'aperçussent de nôtre foiblesse: Ainsi le Commis s'en tint à envoier au soir le Maître, avec un autre homme, sur la prise, afin de prendre garde que les paquets ne fussent ni défaits, ni gâtez.

Le 13. du même mois d'Octobre 1606. on commença de transporter les balles & les paquets de la prise à nôtre bord, avec 4. piéces de canon de fonte; car l'équipage Portugais avoit passé toute la nuit à vuider le fond de cale & l'entre-deux-ponts.

Ce travail aïant duré jusqu'au 17. on transporta, le matin de ce jour là les deux pierriers de fonte. Après cela n'y aïant plus rien qui pût fort nous accommoder, & tout étant si plein dans nôtre navire, fond de cale, entre-deux-ponts, sainte-barbe &c. qu'il n'y pouvoit plus rien tenir, il fut résolu que nous relâcherions les gens & le vaisseau. Nous avions pourtant eu dessein d'emmener le galion, & d'envoier les hommes dans une isle. Mais nous eûmes compassion des malheureux esclaves, qui étoient dans le plus pitoïable état du monde, faute d'eau. On en jettoit chaque jour 8. ou 10. à la mer, qui périssoient de soif; ce qu'on ne pouvoit voir, sans en être extrémement touché.

D'ailleurs nous considérâmes que nous ne pouvions retenir ce vaisseau, sans en être fort embarassez sur la route: car il avoit perdu son grand mât de hune, & étoit tellement incommodé dans ses voiles & dans ses manoeuvres, qu'il

qu'il falloit emploier plus de six jours pour le remettre en état.

Ces raisons nous aïant déterminez à le laisser à ses maîtres, nous congédiâmes les prisonniers Portugais, & les renvoiâmes à leur bord. Il nous remerciérent fort de cette faveur, à laquelle ils ne s'étoient pas atendus, protestant avec serment qu'ils en têmoigneroient leur reconnoissance à ceux de nos gens qui pourroient tomber entre leurs mains, ou être menez à Goa & à Cochin. Le Commis les y exhorta fort, & leur fit connoître que s'ils étoient braves gens, ils étoient obligez de faire ce qu'ils disoient alors.

Don Loüis déclara que le Vice-roi de Goa étoit parti de Cochin le 20. de Mai, avec une armade de 20. vaisseaux: que dès le dernier d'Avril, il avoit été devancé par une autre armade de 32. fustes 5. galéres & 6. galiotes, qu'il avoit envoiée à Achin, avec ordre de l'atendre là: qu'il avoit aussi lui-même reçu ordre de s'y rendre, & de tâcher de soumettre cette ville: que s'il ne pouvoit y réüssir, il devoit élever un fort tout proche, & y laisser quelques fustes & quelques galéres: que de là il devoit aller à Malaca, pour prendre des mesures avec André Furtado, & délibérer s'il seroit plus expédient de commencer par ataquer Johor, ou les Moluques.

Il dit encore que de cette armade il en étoit péri sous Ceilon 3. fustes, une galiote & deux navires, dont le sien étoit un, ainsi qu'il a été déja dit; sur lesquels deux navires il y avoit 220. soldats qui avoient tous déserté; & qu'on avoit eu beaucoup de peine à sauver le vaisseau de la Chine, où il y avoit quantité d'argent:

que pour les deux autres, on les avoit brûlez, depeur que les Noirs n'en enlevassent les canons: qu'il y avoit sur chaque vaisseau de l'armade deux canons de gros calibre avec tous leurs utensiles, & autres choses dont on avoit besoin pour faire la guerre sur terre, même des chevaux, & 4000. soldats: que selon le raport qui lui en avoit été fait, ils marchoient, pour la plupart, par-contrainte, aussi-bien les Officiers que les soldats; raport qui étoit confirmé par les desertions qui s'étoient faites: qu'on disoit même que les fustes s'étoient échoüées volontairement, & que quelques esclaves fugitifs, qui s'étoient sauvez à Masulipatan, l'avoient ainsi assuré.

Il ajoûta que la Noblesse étoit fort mécontente du Vice-roi, qui se nommoit Reynol: que ce Vice-roi n'aïant jamais été aux Indes, avant-que d'y remplir cette charge, n'en savoit ni les coutumes, ni les maniéres, & n'avoit aucune connoissance de l'état des afaires: qu'il étoit aheurté, & vouloit que tout se fit selon sa fantaisie: qu'il rejettoit les conseils des gens d'âge & d'expérience: qu'il ne prenoit avis d'aucun des Capitaines: qu'il vouloit tout emporter par violence, ainsi qu'il avoit paru à Goa & à Cochin: qu'il faisoit embarquer par force Nobles & Roturiers, sans égard à aucune qualité, & sans leur donner le loisir de se préparer, courant lui-même par les ruës avec un bâton à la main, pour les y contraindre, & personne n'aïant la liberté de se servir de Sambreos, ni de Palanquins.

Le 20. du même mois d'Octobre 1606. nous fîmes le Sud-sud-est, par un vent frais de l'Est. A midi nous nous trouvâmes par les 7. degrès & un quart.

Le

Le 23. l'horison fut chargé ; mais nous présumâmes être par les 5. degrès 48. minutes, le vent venant de l'Est, & nôtre course étant au Sud-sud-est. Ce jour-là il fut résolu que l'on iroit en droiture à Bantam, sans relâcher à Achin, parce-qu'on tenoit pour assuré que l'armade Portugaise y étoit, & qu'elle auroit pu se servir de l'ocasion du calme, ou de quelque autre, pour nous insulter, ou pour nous enfermer Nous aurions pu même être contrains de nous tenir éloignez de terre, sans oser y aller faire nos afaires, qui d'ailleurs n'étoient pas de conséquence, puis-qu'il ne s'agissoit que de se défaire d'une partie assez médiocre d'acier ; marchandise qui ne se vendoit presque pas moins bien à Bantam qu'à Achin.

Mais ce qui nous embarassoit le plus, étoit la foiblesse de nôtre équipage, n'étant pas en état de faire beaucoup de résistance avec si peu de gens. Car outre que nôtre nombre étoit fort petit, il y en avoit quelques-uns qui, les deux derniers jours, avoient eu des rechutes, étant encore ataquez de l'hidropisie, & il y avoit sujet de craindre que d'autres n'eussent bien tôt le même sort.

Il fut donc arrêté qu'on feroit voiles vers Bantam. Nous étions alors à 40. lieuës de terre, selon l'estime, & pour aller à Achin il auroit fallu courir à l'Est. Cependant le vent soufloit continuellement de l'Est, de-sorte que toutes sortes de raisons nous portoient à prendre la route de Bantam.

Le 31. le tems fut si-embrumé & si-pluvieux, qu'à-peine put-on prendre hauteur. Nous présumions être par les 40. minutes de latitude Nord. Le vent étoit Ouëst-nord-ouëst, & contre

tre nôtre estime, nous n'avions point encore là vuë des terres; d'où il étoit aisé de conclure que les courans nous avoient beaucoup fait dériver à l'Oüest. Pour nous rallier à la terre, nous mîmes le cap à l'Est-sud-est, espérant de regagner jusqu'entre les isles. Mais comme l'air étoit fort chargé, nous ne fîmes que capeïer durant toute la nuit.

Le 1. de Novembre 1606. nous vîmes par prouë une isle, qui nous demeuroit à demi-lieuë, & que nous n'avions pu apercevoir pendant la brune. Comme nous ne pûmes monter au vent de cette isle, nous courûmes sous le vent. Mais nous tombâmes dans le calme qui dura tout le jour. Sur le soir, le vent s'étant rangé à l'Est, & aïant fraîchi, nous portâmes à l'Est-sud-est, parce-que nous n'avions aucune connoissance des terres proche desquelles nous étions.

Le matin du 2. nous vîmes la côte de Sumatra. A midi nous fûmes par la hauteur d'un degré 30. minutes de latitude Sud, & nous eûmes un vent de Sud, par lequel nous ne pûmes nous aprocher plus du vent que jusqu'à l'Est-sud-est.

Le 17. nous nous trouvâmes par la hauteur des 6. degrès 20. minutes de latitude Sud. Le vent étant alors Est & Sud-est, nous ne fîmes que courir des bordées jusques au 22. que nous mîmes le cap à l'Est-sud-est, pour entrer dans le détroit de la Sonde. Il y avoit si longtems qu'on avoit de la pluïe & de la brume, ainsi qu'il arive ordinairement dans ce climat, en cette même saison; & si-longtems qu'on n'avoit pour vivres que du ris, que la plupart des gens de l'équipage furent malades, de-sorte qu'il n'y

n'y avoit plus que 16. hommes qui pussent aller au gouvernail.

Le 25. Daniel Timmerman, Maître-valet d'eau, ou Aide du Maître-valet, & le Tonnelier, moururent du flux de sang. Les jours suivans nous ne fîmes que louvoier, jusques au 1. de Décembre 1606. que nous laissâmes tomber l'ancre à demi-lieuë des Trois Fréres, autrement nommez Sétiga.

Le matin du 11. de Décembre, nous eûmes la vuë de l'isle Pulo Pangiang, & le soir nous fûmes par son travers. Le 12. après midi, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Bantam. Le 17. nous déchargeâmes les balles & les paquets que nous avions pris sur le galion *S. Antoine*. Il y avoit 231. balles, & 20. caisses, outre deux paquets de nattes, & un autre dont les marchandises étoient si gâtées, qu'elles furent perduës.

Le 23. Corneille Pietersz van der Meer vint moüiller à la même rade. Il avoit été établi Commis par l'Amiral Matelief, sur une prise Portugaise, qui avoit chargé à Negapatan, & avoit été envoiée au fort d'Amboine avec 80. hommes, tant Hollandois que Noirs. Mais ce vaisseau aïant fait naufrage sur la côte de l'isle Dury, proche du détroit de Sabon, l'équipage s'étoit sauvé dans l'isle, avec les marchandises, dont la plupart furent gâtées.

Le Roi de Johor leur aïant envoié 4. pirogues, ils se divisérent, & s'y embarquérent pour venir à Bantam. Il y en eut deux qui, par un mal-entendu, s'écartérent pendant la nuit, & s'en retournérent à Johor. Les deux autres se rendirent à Bantam, avec 40. hommes.

Le 22. de Janvier 1607. nous chargeâmes

pour Griffick ou Greffick, & pour Banda, 55. paquets de toiles, 100. paquets de billes d'acier, & 8000. réales de huit.

Le 27. nous mîmes à la voile, nôtre équipage étant composé de 34. Hollandois, de 11. autres hommes, & de 18. Noirs, dont il y en avoit 4. qui servoient depuis longtems à nôtre bord. Pendant la brune, le tems étant fort chargé, nous dérivâmes sur la côte d'une des isles de Jaccatra. Mais aïant reviré au Sud-est, nous allâmes moüiller jusques au lendemain sur 15. brasses de profondeur.

Le matin du 30. nous vîmes 3. petites isles, qui nous demeuroient à l'Est-quart-de nord-est. Nous courûmes alors la bande du Sud, pour être à la vuë de Java, parce-que le tems étoit fort embrumé, & nous vinmes dans le golfe de Japara où nous moüillâmes l'ancre sur 33. brasses de profondeur.

Le matin du 31. nous vîmes le cap de Japara, à 3. lieuës de nous. Sur le midi, aïant levé l'ancre, nous fîmes l'Est-sud-est, par un vent forcé de Nord-ouëst.

Le matin du 1. Février 1607. nous découvrîmes l'isle de Madure. Sur le soir nous dépassâmes le banc, où, dans les endroits le moins profonds, nous trouvâmes 3. brasses moins un pié, fond de bonne tenuë. Vers le minuit, nous moüillâmes à la côte de l'isle Mangare, sur 5. brasses; mais le vaisseau évita & toucha.

Le 2. le Commis qui étoit dans l'isle, vint à nôtre bord, dès le matin, & sur les 9. heures nôtre Commis descendit à terre avec lui. Après midi nôtre vaisseau fut remis à flot, & nous mîmes à la voile, pour nous aprocher de la ville. Mais au retour de l'ebe nous touchâmes

en-

encore, ce qui dura jusqu'à la nuit, que le montant de l'eau nous remit à flot.

Le 3. nous nous aprochâmes de la ville, & moüillâmes sur cinq brasses. Il y avoit devant Joartan, ou Jortan, cinq jonques de la Chine qui avoient été prises quatre jours auparavant.

Le 6. après que nous eûmes passé les deux jours précédens à décharger les marchandises qui étoient destinées pour ce lieu-là, nos gens furent mandez de la part du Roi de Surrabaïa. Le Commis & le Sieur Etienne Doessen allérent le trouver, lui portant quelques toiles par present, car c'étoit principalement pour recevoir un present, qu'il avoit afaire d'eux.

Le 7. sur le midi, ils furent admis à voir ce Prince, qui étoit assis au milieu des Seigneurs de sa Cour. Ils lui ofrirent leurs presens, qu'il prit dans ses mains, quoi qu'il soit devenu aveugle: il les mania, & demanda de quelle couleur ils étoient.

Après qu'il eut été un peu de tems assis, il se retira & fit entrer nos gens avec lui, dans un lieu fort élevé, très-agréable, & bien-bâti de pierre de taille: il les fit asseoir tout-proche de lui, & aïant fait venir toutes ses femmes & ses concubines, qui étoient richement parées, avec plusieurs ornemens d'or, il leur distribua les toiles qui lui avoient été presentées. Il s'enquit comment étoient faits les chiens, les chats, & les rats de Hollande, & pria qu'on lui en fît venir, avec quelques autres curiosités qu'il demandoit encore.

Peu après il se coucha pour dormir, & donna au Commis & à Doessen congé de partir, ordonnant à son Maître d'hôtel de les régaler, & de leur donner provision de vivres. Cet ordre fut

fut si-bien éxécuté, qu'on leur porta sur le soir plus de vivres qu'il n'en auroit fallu pour cent hommes. Ils allérent la nuit se rembarquer dans leur pirogue, & le lendemain ils se rendirent à Jortan.

Le 9. une jonque de Malacca étant venuë aussi moüiller à Jortan, raporta que l'Amiral Matelief avoit rencontré sept vaisseaux que le Vice-roi avoit détachez de son armade: qu'il s'étoit battu contre eux: que de part & d'autre il y avoit eu beaucoup de morts & de blessez: qu'à la fin ils s'étoient séparez sans qu'aucun des deux partis eût remporté d'avantage considérable: que le même Amiral avoit encore rencontré sur la côte de Pera, le galion *S. Antoine* qui venoit de Negapatan, & que nous avions déja pillé; qu'il l'avoit pris, & fait brûler.

Un Portugais qui étoit établi à Griffick, nous montra une lettre écrite de Malacca, que la jonque avoit aportée, qui contenoit, entre autres choses: Il est arivé depuis peu à Johor un vaisseau de Hollande, qui raporte que nôtre armée navale a pris dans le canal de Flandres neuf vaisseaux Hollandois destinez pour les Indes, & qu'il n'en étoit échapé qu'un seul de leur flote. Mais nous eûmes lieu de croire, que la nouvelle étoit fausse, & qu'ils ne la publioient que pour faire accroire qu'ils remportoient aussi des avantages sur les Hollandois, parceque dans toutes les Indes on parloit des pertes qu'ils faisoient, & du peu de résistance qu'ils osoient nous faire.

La même jonque raporta qu'elle avoit vu six vaisseaux Hollandois dans le détroit de Palembam, ou Palembaon.

L'a-

L'après midi du même jour 9. de Fèvrier 1607. nous partimes de Greffick, & nous étant trop aprochez de la côte de Madure nôtre vaisseau toucha. Le 10. il fut relevé; mais comme il calmoit, nous nous alarguâmes seulement, & puis nous remoüillâmes.

Le 15. étant par la hauteur des 7. degrès 3. quarts, nous déchûmes au-dessous des bancs nommez les Paternosters, mais nous revirâmes à l'Oüest, par un vent de Sud-sud oüest.

Le 16. le vent fut Oüest, & la course au Sud-sud-ouest & Sud-quart-de-sud-oüest, jusques après midi que les bancs qui sont au-dessus de l'eau nous demeurérent à l'Est, & à l'Est quart-de-sud-est. Ces bancs gisent à six lieuës de l'isle qui est entre Baly & Sombava, & à 7. lieuës du bout occidental de Sombava. Ce sont des sables blancs, & ils gisent ensemble Est & Oüest.

Le 19. le vent fut Sud, & la course à l'Est-nord-est. La montagne de Sombava nous demeura à 8. lieuës Oüest-sud-oüest. Le 20. nous dérivames par le calme au-delà de 2. petites isles, qui nous demeurérent l'une à l'Est, & l'autre au Nord-est.

Le 28. Buro nous demeura au Nord. Ce jour-là nous mîmes à la cape, croiant que c'étoit Amboine que nous voïions: mais le tems aïant affiné sur le soir, nous nous reconnûmes.

Le 1. de Mars 1607. nous eûmes un grain de l'Oüest, & nous crûmes qu'il nous pousseroit dans le canal d'entre les isles Buro & Belau: mais quand nous fûmes proche de la bouque, nous tombâmes dans le calme, & continuâmes nôtre route en-dehors, pour faire le tour.

Le 2. nous dérivâmes encore par le calme sur la côte de Belau, où une pirogue avec 4. hom-

hommes qui la navigeoient, vint à nôtre bord. Ils nous dirent qu'il y avoit six jours que 4. Hollandois étoient venus à cette isle dans un canot, leur vaisseau aïant péri sur les bancs de Botton. Cela nous fit présumer que ce pourroit bien être le *Médenblick*.

Le 3. nous nous trouvâmes proche de l'isle d'Amboine, vers Hitoe, ou Hitou, dérivant par le calme. Néanmoins sur la brune nous vinmes encore à l'entrée de la baie, faisant nager le canot à nôtre avant, de-peur d'aller donner à la côte.

Le 4. nous moüillâmes l'ancre sous le fort, sur 7. brasses de profondeur, n'aïant plus qu'une pipe & demie d'eau qui étoit corrompuë. Nous y trouvâmes le yacht *Enchuise*, qui avoit sa charge de clou de girofle, & *le Pigeonneau* qui étoit revenu de la Nouvelle Guinée.

Le 15. on déchargea les marchandises, les munitions & les vivres qui étoient destinez pour le fort; savoir, 332. planches; 497. livres de poisson sec; 15000. livres de ris; 50. côtes de lard; 8633. livres de féves; 550. livres de beurre; 2. afûts; 2540. livres de pois verds; 78. pots d'arack; 9800. livres de pois gris.

Nous fîmes porter à bord de l'*Enchuise* 3484. livres de ris blanc; 1200. livres de pois gris; 70. livres de beurre; 30. pots d'arack.

Le 18. on vit venir sous le fort 4. carracores montez de 350. hommes. Les Commandans étoient Chimelaha & le Capitaine Hito. Le Gouverneur les avoit mandez pour lui aider à punir quelqües-uns des habitans qui étoient rebelles, & afectionnez aux Portugais.

Le 23. le Capitaine du fort fût arrêté prisonnier à nôtre bord. Le 25. on donna Senten-

rence contre lui : il fut destitué de sa charge, & condamné à s'en retourner sur nôtre vaisseau, avec nous.

Le 26. nous partîmes de dessous le fort, qui est situé par les 3. degrés 45. minutes de latitude Sud, prenant nôtre cours vers Banda. Il calmoit alors ; mais 4. carracores vinrent nous aider, & nagérent à nôtre avant, en nous remorquant jusques-à-ce qu'il se leva un vent de mer. Sur la brune nous sortîmes de la passe, & prîmes le large.

Le matin du 1. d'Avril, nous fûmes devant la passe de Nera ; mais comme il y avoit calme, & que le moüillage n'étoit pas bon, nous la dépassâmes, courant au Sud-est.

Le 10. étant proche de la rade de Banda, qu'on nomme des Portugais, nous dérivions par le calme, devant la passe de Salomon, lors-que la chaloupe du *Médenblick*, qui y étoit tout-chargé, & celle de *la Province* qui venoit d'y entrer tout-nouvellement, vinrent nous remorquer, & nous y firent entrer aussi.

Ce vaisseau *la Province* raporta que l'Amiral Matelief étoit avec sa flote devant le fort d'Amboine : que voiant qu'il lui étoit impossible de remporter l'avantage qu'il avoit esperé, sur les 7. vaisseaux Portugais qui étoient dans les parages de Pulo Button, il avoit envoié à Achin le Vice-amiral, dont le vaisseau se nommoit *Amsterdam*, avec *le Lion Blanc*, pour y chercher leur charge.

Il aporta aussi des lettres de l'Amiral, qui nous ordonnoit de faire voiles incessamment, pour nous rendre au fort, pendant que *la Province* prendroit à Banda la cargaison qui se trouveroit prête, pour s'en retourner sans delai en Hollande.

Le-

Le 13. nous fîmes voiles pour Amboine, en compagnie du *Médenblick*.

,, L'isle de Banda, qui est ainsi nommée par ,, les Portugais, & Bandan par les habitans, ,, gît par les 4 degrès 25. minutes de latitude Sud. ,, Ce sont proprement six isles, savoir Gunapi, ,, où il y a une montagne ardente, & qui est de- ,, serte, Nera, & Lontor. Entre ces 3. isles est ,, la rade, où se tiennent les navires & les jon- ,, ques. A l'Oüest de ces 3. gisent Pulo Way ,, & Pulo Ron, & au Sud, Bossingin, qui font ,, les trois autres.

,, Les arbres qui portent les noix muscades, ,, croissent dans toutes ces isles, en si grande ,, quantité, que c'est une chose qui surprend, ex- ,, cepté sur la montagne ardente. Mais aussi il ,, ne s'y trouve aucune des choses qui sont né- ,, cessaires pour l'entretien de la vie, si ce n'est ,, quelques fruits, comme des durions, des ba- ,, nanes, des noix de cocos. Pour le ris, l'ail, ,, l'oignon, le tabac, & la plupart des autres ,, denrées, on les y aporte de Macassar & de ,, Java: mais le Sagoe, Sagou, ou Sagu, dont ,, les habitans font leur pain, vient de la gran- ,, de isle de Céram, qui gît à l'Est & à la vue ,, de Banda.

,, Dans le tems que nous y fûmes, les arbres ,, étoient si chargez de noix-muscades, que les ,, branches en rompoient; ce qui arive ordi- ,, nairement tous les ans dans cette même sai- ,, son. On y voit toûjours ensemble des noix ,, mures, des noix vertes, & des fleurs. Les ar- ,, bres sont très beaux, leur tronc est droit; ils ,, sont biens fournis de branchages, qui s'éten- ,, dent comme ceux des tilleuls.

Le 17. du même mois d'Avril 1607. nous mouïl-

moüillâmes l'ancre sous le fort d'Amboine, où nous trouvâmes l'Amiral avec cinq vaisseaux, savoir, l'*Orange*, le *Maurice*, l'*Erasme*, *le Lion Noir*, & *le Petit Soleil*, & encore *l'Enchuise* avec le yacht *le Pigeonneau*. *Le Lion Noir* avoit reçu ordre de s'en retourner en Hollande, & pour cet éfet il devoit prendre la cargaison de l'*Enchuise*. Il avoit été aussi réglé qu'on y feroit embarquer les gens des autres équipages qui avoient servi leur tems, afin qu'ils s'en retournassent, & que ceux qui étoient à son bord, dont le tems n'étoient pas expiré, iroient sur les autres vaisseaux en la place de ceux qui en auroient été tirez.

Le soir du même jour, nous nous avançâmes dans la baïe, proche des autres vaisseaux qui y prenoient le radoub, pour le donner aussi au nôtre, autant que le lieu & le tems le permettroient: car l'Amiral avoit dessein de nous mener avec lui à Ternate. Mais quand l'équipage le sut, il refusa de faire la manœuvre, parce-que ceux de l'*Enchuise* & du *Médenblick* avoient eu congé, & reçu leurs dépêches pour s'en retourner, & que l'Amiral renvoioit un de ses vaisseaux, à qui il faisoit prendre la cargaison qui étoit préparée & destinée pour nous.

Le 29. l'Amiral voiant qu'il ne pouvoit engager nôtre équipage à consentir de faire le voiage de Ternate, en prit quarante-deux hommes qu'il distribua sur *le Lion Noir*, *sur le Médenblick*, & dans le fort, & en fit passer d'autres à nôtre bord.

Le 2. de Mai 1607. Paul van Soldt premier Commis, qui a écrit le present Journal, après beaucoup de solicitations, obtint congé de l'Amiral & du Conseil d'aller à Bantam, à bord du *Médenblick*, pour s'en retourner en Hollan-

de

de avec le Vice-amiral & *le Lion Blanc*, qu'il efperoit trouver à la rade de cette ville. Jaques l'Hermite partit auffi avec lui; pour aller réfider à Bantam, en la place de Jean Willemfz Verfchoor. Mais fur la route nous devions relâcher à Macaffar; afin d'y prendre une partie de macis qui y étoit prête, parce-que le *Médenblick* en avoit donné au *Lion Noir*, à Amboine, 400. caiffes, & qu'il falloit qu'il les remplaçât pour s'affortir. Dailleurs on avoit commiffion pour examiner les comptes du Commis que la Compagnie avoit à Macaffar.

Le 3. van Soldt mit entre les mains de l'Amiral la balance de fes livres, avec l'inventaire des munitions, vivres, & généralement de tout ce qu'il laiffoit à bord du *Delft*. Après cela l'Amiral lui donna fa décharge, & il délivra les comptes des gens de l'équipage à Jaques Janfz Haen, ou Haan, Sous-commis, avec les autres Inftructions.

Le 4. le *Médenblick*, où il s'étoit embarqué, mit à la voile. L'Amiral y mit auffi, avec fa flote, pour aller à Ternate.

Le 15 *le Médenblick* moüilla l'ancre devant Macaffar. Après midi le Commis vint à bord, & fur le foir quelques-uns des Oficiers du vaiffeau allérent à terre avec lui.

Le 16. le Roi de Talloc, ou de Tello, acompagné de celui de Battergoa, & de quelques Oficiers, vint au comptoir des Hollandois, & fe plaignit extrémement du traitement que les vaiffeaux de l'Amiral avoient fait à quelques-unes de fes pirogues, qu'ils avoient rencontrées en mer, lors-qu'ils alloient à Amboine. Deux de ces bâtimens avoient été coulez à fond, & il avoit été tué 14. des gens du Roi.

On

On fit ce qu'on put pour excuser ceux qui avoient eu part à cette action, & enfin le Roi parut un peu apaisé. On lui dît que l'Amiral lui envoioit Jaques l'Hermite, avec une lettre de créance qu'on lui presenta, en vertu de laquelle & du pouvoir qu'elle contenoit, l'Hermite devoit conférer avec lui. Le Roi ordonna qu'on iroit, sur le soir, le trouver dans son palais.

On lui dît que l'Amiral le suplioit de la part du Roi de Johor, de n'envoier point-du-tout de ris à Malacca, & de ne fournir point de vivres à ses ennemis & aux nôtres. Le Roi demanda si les Hollandois avoient dessein de continuer la guerre contre les Portugais? Car disoit-il, si vous venez à vous acommoder avec eux, ou que vous cessiez les actes d'hostilité, nous leur deviendrons odieux, & ils chercheront les voies de nous faire repentir de la complaisance que nous aurons euë pour vous, en vous acordant ce que vous demandez aujourd'hui. L'accès de de mon païs est libre à toutes les nations. Ce qui y est ne vous est pas refusé non-plus qu'aux Portugais. Pourquoi voulez-vous m'atirer sur les bras des ennemis si-puissans?

Ces raisons qu'il alléguoit, firent connoître, qu'il auroit bien voulu s'entretenir avec les deux partis. Mais on lui répondit si-pertinemment, & on lui fit tellement connoître qu'il n'étoit pas possible qu'il demeurât longtems ainsi dans la neutralité, qu'il donna sa parole de n'envoier point de ris à Malacca cette année, & qu'il feroit publier dans tous les lieux qui lui étoient soumis, qu'on ne permît pas qu'il y en fût transporté. Cependant on aprit depuis qu'il n'avoit fait cette promesse, que pour ne renvoier pas les Hollandois mécontens.

Le 17. ils furent encore mandez par ce Prince, qui après les avoir bien régalez, & fait beaucoup boire, leur dît qu'avant leur venuë il avoit pris en sa protection certains Espagnols, qui venant de Ternate dans une navette, pour aller à Malacca, avoient perdu leur bâtiment sur la côte de l'isle Button, & qu'il leur avoit fait present d'une pirogue. Il leur recommanda donc de ne point violer le privilége de sa rade, de ne rien entreprendre qui pût préjudicier à la parole qu'il avoit donnée ; & on le lui promit.

Il paroissoit que nôtre arivée avoit causé de la fraïeur aux Portugais & à ces Espagnols, d'autant-plus qu'on n'avoit point voulu parler à eux, & qu'on leur avoit défendu de venir au comptoir : au-lieu qu'auparavant ils y venoient fort-familiérement, & en usoient aussi librement que s'ils eussent été chez eux ; ce que le Commis avoit eu grand tort de permettre, n'aïant point en cela fait d'honneur à nôtre nation.

Le 19. & le 20. on embarqua 38. bares ou bahars de macis, que ce Commis avoit achetées pendant le tems de sa résidence.

Le même jour on lui fit rendre son compte, suivant le pouvoir que l'Amiral en avoit donné à Jaques l'Hermite. Dans l'examen que celui-ci en fit il remarqua tant de fraudes, qu'aïant connu à quel homme il avoit à faire, il pria van Soldt de vouloir être present pour lui aider, & de prendre avec lui une éxacte connoissance de toutes choses.

Ils reconnurent tant de mensonges dans ce que le Commis leur disoit, qu'ils eurent lieu de douter que toutes les parties qu'il déclaroit lui être deuës par divers Rois, le fussent éfec-

éfectivement. Pour en avoir une entiére certitude, van Soldt, Jaques de Muller & Jaques Jansz, entreprirent d'aller à cheval trouver ces Rois, dont les pais étoient bien-avant dans les terres.

Sur le soir, ils arrivérent à une ville nommée Sambucco, où le Commis avoit dit qu'il lui étoit deu quelque chose: ils y passérent la nuit, pour faire paier des Portugais à qui il avoit prêté de l'argent, du ris, & du macis.

Le 23. dès la pointe du jour, ils montérent à cheval, pour aller à Cangila, dont il avoit dit que le Roi lui étoit débiteur. De-là ils allérent à Ruppo & Mangalin, qui sont aussi sous la domination de deux Rois, au-regard desquels il en avoit autant dit. Mais ce n'étoient que des faussetés, qui donnérent beaucoup de confusion à van Soldt, & aux autres, & si par malheur les peuples eussent été moins doux qu'ils n'étoient, ces trois Députés du comptoir auroient couru grand risque de ne s'en retourner pas sains & saufs; chacun de ces petits Rois paroissant surpris & irrité de ce qu'on venoit leur faire des demandes imaginaires.

Sur le soir ils retournérent à Sambucco, où ils passérent encore la nuit. Le lendemain ils y expédierent leurs afaires, éxigeant quelques dettes qui étoient reconnuës, & emmenant avec eux quelques autres débiteurs qui ne devoient pas la moitié de ce que le Commis avoit dit.

Le 24. ils se rendirent à Tello, & aïant fait leur raport à l'Hermite, ils mirent par écrit leurs raisons & ce qu'ils avoient fait, & en firent signer l'écrit au Commis. Le même jour ils l'envoiérent à bord, pour être remené en Hollande, afin de rendre raison de sa conduite à ses Maîtres.

Le Roi de Tello n'étoit pas moins chagrin de ce qu'on caſſoit le comptoir qui étoit là, que les Hollandois étoient confus de la honte que ce Commis faiſoit à la nation. Néanmoins ils tâchérent de contenter le Roi, en lui promettant que le premier Amiral qui viendroit, ameneroit une autre perſonne pour y réſider. Cependant ils le priérent de prendre toûjours ſoin de la maiſon qu'on y bâtiſſoit pour eux.

L'après-midi les aïant mandez de nouveau, il les régala encore, & les pria de ne ſe retirer pas ainſi de ſon pais, mais d'y continuer leur commerce, leur diſant qu'il feroit venir tout le macis qu'il avoit à Banda, & qu'il le leur livreroit, pourvu-qu'ils aportaſſent des nobles-à-la-roſe, parce-que l'or en étoit beaucoup eſtimé.

Le 25. tous ceux qui étoient à terre s'étant embarquez, ſe rendirent à bord ſur le midi. Vers les deux heures après midi on mit à la voile par un vent frais de Sud-eſt, & l'on prit ſon cours vers Griſſick, pour charger les marchandiſes qui y étoient.

„ La ville de Macaſſar eſt ſituée ſur la côte „ méridionale de l'iſle Célébes, par les 5. degrès „ 17. minutes de latitude Sud. Le pais eſt fort-„ fertile en ris. Ceux qui dans les mois de Mars, „ Avril, Mai & Juin, paſſent le long des côtes, „ voient avec beaucoup de plaiſir les campa-„ gnes couvertes de ces moiſſons, ſans qu'il y „ ait un morceau de terre qui ne ſoit cultivé. On „ y voit quantité de cocos, qui ſont très-beaux „ & plantez en ordre dans des vergers, où ils „ font un ombrage fort-agréable ſous lequel on „ ſe met à-couvert des ardeurs du Soleil.

„ On y trouve en abondance toutes les eſpè-

„ ces

„ ces de fruits qui se recüeillent dans les Indes, „ aussi-bien que des boucs, des buffles, des „ pourceaux &c. Pour les pourceaux, il n'y a „ plus moien d'en avoir, parce-que le Roi a „ embrassé depuis quatre ans la Rèligion Ma-„ hométane, & il l'a fait embrasser à ses Su-„ jets. Avant cela ils étoient idolâtres comme „ le sont les Siamois & les Pegüans, à qui ils „ ressemblent assez de visage & de couleur. Ils „ ont le front élevé, & en général ils sont de „ grande taille, & gras à-proportion. Ils a-„ voient plusieurs coutumes qu'ils perdent peu-„ à-peu, depuis qu'ils sont devenus Maho-„ métans.

„ Les femmes se coupoient les cheveux sur un „ peigne; mais maintenant elles se les laissent „ croître, & les nouënt à la maniére des fem-„ mes Malaies. Celles qui sont esclaves, à qui „ l'on voit porter de l'eau, sont nuës depuis la „ ceinture jusques au haut, aïant par le bas un „ calçon qui les couvre jusqu'à la ceinture. „ Lors-qu'ils vont se laver, soit hommes ou „ femmes, ils sont entiérement nuds auprès de „ certains puits, auxquels il n'y en a point qui „ soient semblables dans les Indes.

„ Leurs maisons sont élevées sur des piliers „ de bois, environ à une brasse & demie de ter-„ re, à-cause des pluïes continuelles qui tom-„ bent dès le mois de Novembre jusqu'à la fin de „ celui de Fèvrier, ou jusqu'en Mars, par les „ vents d'Ouëst & de Nord-ouëst. Pendant cette „ saison le moüillage y est fort mauvais, prin-„ cipalement parce-qu'il n'y a point d'endroit „ où les pirogues puissent aller, pour y porter „ du ris.

„ Quoi-qu'il y ait beaucoup de Rois en ce

 „ pais-

,, pais-là, celui de Tello est le plus puissant &
,, le plus respecté. Le Prince qui y regne maintenant est un homme dont le teint tire sur le blanc, âgé, à-peu-près, de quarante ans. Il a beaucoup d'entendement & d'industrie, ainsi qu'on le reconnoît dans la construction des maisons qu'il fait bâtir, & dans celle de ses vaisseaux, fustes & carracores, qui sont si grands & si-bien construits, que nos Charpentiers qui les ont vus, assurent qu'il n'y a point de Maîtres dans nôtre pais qui pût les faire si-proprement.

,, Ce Prince est aussi très-politique dans son gouvernement. Il tient ses Sujets dans une grande soumission, même les Seigneurs & ceux qui portent le nom de Rois. Cependant il ne laisse pas de s'atirer leur afection, par des maniéres si-pleines de douceur & si-engageantes, qu'ils ne peuvent s'en défendre. Le Roi de Battergoa, qui est d'une Maison beaucoup plus ancienne que celle du Roi de Tello, nous dit qu'il le regardoit comme son pére, à-cause des bons conseils qu'il en recevoit pour sa conduite. Ces qualités si-rares se remarquent aisément dans sa conversation. En éfet on ne peut l'entendre, & encore moins le pratiquer, sans concevoir une estime particuliére pour lui.

,, Il a dans toutes les villes & villages de grandes granges, toûjours pleines de ris, qu'on ne vuide point jusques à la nouvelle recolte, de-peur qu'elle ne soit pas bonne, & qu'il y ait disette. Il prend tous les soins imaginables pour faire fleurir le commerce, & entretient pour cet éfet un Agent à Banda, à qui il fait envoier tous les ans du ris, des toiles, & d'au-

tres

„ tres choses qui y sont propres, pour en tirer
„ aussi autant de macis qu'il lui est possible, a-
„ fin que les Marchands étrangers le viennent
„ chercher chez lui. Il le fait même ache-
„ ter à grosses parties quand on ne peut le
„ troquer, & pour avoir plus de crédit en cette
„ isle, il fait de gros presens aux Réligieux qui
„ s'interessent fort pour lui.

Pour revenir à nôtre route, le 1. de Juin 1607. nous moüillâmes l'ancre à Gressic. Le 3. Paul van Soldt, J. l'Hermite, E. Doensen Commis de la loge, & J. de Muller Commis du vaisseau, allerent à Surrabaïa, pour assister l'Hermite dans l'éxécution de la Commission qu'il avoit reçuë de l'Amiral, qui étoit la même que celle qu'il avoit faite à Macassar, savoir de prier qu'on n'envoiât point de ris à Malacca.

Le 4. ils firent la revérence au Roi, qui est aveugle, & qui répondit qu'il feroit ce qu'ils desiroient, qu'il defendroit à ses Sujets d'aller cette année à Malacca. Il fit même écrire une lettre à l'Amiral, en langue de Java, par laquelle il l'assuroit qu'il feroit ce dont on l'avoit requis.

Le 7. après leur retour de Surrabaïa, comme les matelots s'ocupoient à tirer & emporter des paquets de marchandises du magasin, ils virent paroître un prodigieux serpent, qui se lança vers eux. Ils coururent prendre des armes & le tuérent. Il avoit 16. piés de long, au pié où l'on mesure le bois, & étoit gros comme la jambe d'un homme: il étoit afreux, & avoit devoré une poule, qui étoit encore toute entiére au milieu de son ventre.

Quand les Indiens furent que ce serpent étoit mort, ils en marquérent beaucoup de déplaisir. Chacun souhaitoit qu'il vêcût encore & de l'a-

voir chez soi, pour le bien nourrir ; car ils estiment que c'est un grand bonheur d'avoir un tel hôte en sa maison. Il y a des Maîtres de vaisseaux, qui en ont avec eux sur mer, dans leurs jonques, ou autres bâtimens, où ils leur donnent à manger tout ce qu'ils ont de meilleur, & ils n'en reçoivent aucune incommodité. En éfet ces serpens, montent au haut, & passent par-dessus le corps d'un homme sans lui faire aucun mal.

Une fois que quelques-uns de nos gens étoient à Priaman, ils s'embarquérent sur une jonque du Gouverneur de Bantam, pour s'y en retourner. Il y avoit un de ces grands serpens à bord, que non-seulement ils virent, mais comme ils dormoient il passa par-dessus eux, & les réveilla sans leur faire d'autre mal que celui de la peur qu'ils en eurent.

Les Malais, les Siamois, les Chinois, & les habitans, d'Achin pratiquent beaucoup de superstitions à cet égard, & content beaucoup de fables. Entre autres les femmes grosses s'empressent fort à les bien nourir, & vont elles-mêmes leur porter des vivres à un certain endroit destiné pour cela.

Le 10. de Juin 1607. après avoir chargé 245. caisses de macis, 39. balles de coton filé, 3. balles de benjoin, nous mîmes à la voile, & quand nous eûmes paré le banc, nous eûmes un vent frais de l'Est-sud-est & du Sud-est. Nous prîmes alors nôtre cours vers Bantam le long de la côte de Java.

Nous aprîmes en ce tems-là que le Roi de Bangermassin, avoit fait ataquer par trahison une jonque, que Jean Willemsz Verschoor avoit envoiée sur la côte, pour y trafiquer. Il avoit mandé le Commis nommé Gilles Mi-
chielsz

chielfz, comme pour trafiquer avec lui, & l'avoit fait massacrer

Nous sûmes aussi que le commis Hans Roeff, qui étoit à Succadana, avoit couru grand risque d'être ataqué par les habitans, parce-qu'ils avoient connoissance qu'il avoit une grosse partie de diamans. Roeff donna promtement avis à nôtre Commis de le tirer du lieu où il étoit, à quelque prix que ce fût & sans délai, parce-que sa personne ni les éfets de la Compagnie n'y étoient pas en fureté. Mais il ne fut pas possible d'aller le secourir, parce que nôtre vaisseau avoit sa chargo entiére, & que nos Pilotes n'avoient aucune connoissance de la côte ni du parage où il auroit fallu aller. Ainsi il fallut différer à y donner ordre jusques-à-ce qu'on fût à Bantam.

Le 19. avant midi, nous mouillâmes l'ancre à la rade de Bantam. Là nous aprîmes de Verschoor, Agent de la Compagnie, que l'Amiral Olivier van de Viver, qui montoit le vaisseau *le Lion Blanc*, en étoit parti avec sa cargaison entiére, tant en poivre, qu'en 110. balles de soie, & du benjoin qui avoit été enlevé du Galion *S. Antoine*, dont Martin de Torre étoit Capitaine, & qui avoit été pris par Paul van Soldt. Il avoit fait voiles de Bantam au mois de Mai précédent, à dessein de relâcher pour faire de l'eau à l'aïguade ordinaire, & d'aller ensuite hiverner à l'isle Maurice, parce-qu'il étoit trop-tôt pour doubler le cap de Bonne-espérance.

Le Commis Verschoor avoit déja eu avis du malheur, qui étoit arrivé à Bangermassin, & du danger où étoient nos gens à Succadana, où il avoit envoïé la chaloupe qui étoit venuë de

l'isle Maurice aporter les avis de la perte du vaisseau *Ouëst-frise*. Cette chaloupe avoit été bien-armée, étant commandée par Samuël Bloemaert, afin de pouvoir ramener avec seureté les Marchands, & sauver les pierreries qu'ils avoient.

Nous y aprîmes aussi l'accident de *la concorde*, & que cependant il avoit plu à Dieu de le faire ariver à bon port, quoi-que le premier Commis, le Sous-commis, le Maître, les Charpentiers, les Pilotes, & tout le reste de l'équipage fût mort, à la réserve de 9. hommes, qui ne savoient en quel endroit du monde ils étoient, & qui étoient eux-mêmes si-malades, qu'ils ne pouvoient presque faire aucune manœuvre. Ils s'étoient donc laissé aller à la dérive, sans gouverner, s'étant remis à la Providence de Dieu, qui les conduisit dans un golfe, sur la côte méridionale de Sumatra, que les Javanois nomment Samanca, où ils passérent bien 8. jours, sans avoir aucune connoissance du lieu où ils pouvoient être.

Enfin un des habitans du païs, qui vint à leur bord, leur fit tant de signes, qu'ils comprirent qu'il y avoit deux vaisseaux à Lampon, où l'on va ordinairement prendre des rafraichissemens. Ils donnérent un habit à l'Indien, pour aller porter avis à ces vaisseaux que celui-ci étoit dans ce golfe, & l'Indien s'en aquitta fidèlement.

Le Vice-amiral aïant apris cette nouvelle, avoit envoié à Bantam en donner avis à Verschoor. Ce Commis fit aussi-tôt partir une pirogue de Java, avec autant de gens qu'il en put tirer du comptoir. La pirogue ariva bien à propos, car les Indiens étoient sur le point de se rendre

dre

dre maîtres du vaiſſeau, dont le cable étoit rompu, & qui étoit allé donner à la côte.

Le 13. de Juillet 1607. la chaloupe qui étoit allée lui mener du ſecours revint à Bantam. Elle raporta que 5. jours avant ſon arrivée à Succadana, le Commis Roeff qui n'avoit pas oſé y demeurer plus longtems, en étoit enfin parti, & s'étoit embarqué dans une jonque, pour aller à Patane.

Le 15. le même vaiſſeau *la Concorde* vint moüiller à la rade de Bantam. Il étoit tellement deſemparé, que c'étoit un miracle qu'il ſe fût maintenu. On y établit pour Maître le premier Pilote du *Médenblic*, & on loüa tout ce qu'on put trouver de Guſurattes pour en refaire l'équipage, & le remettre en état de naviger.

Le 16. après midi, le feu prit au palais du Roi, & comme il faiſoit une grande chaleur ce jour-là, l'embraſement dura une heure. Tous les apartemens du Gouverneur furent brûlez.

Le 18. le *Médenblick* fit voiles pour s'en retourner en Hollande. Il devoit relâcher à l'iſle Maurice, afin d'y prendre encore le radoub, emportant ponr cet éfet des planches, & tout ce qui lui étoit néceſſaire. Il lui fut ordonné que s'il n'y trouvoit pas le Vice-amiral, il eût à l'atendre juſqu'au 15. de Décembre, pour achever le voiage en compagnie.

Quoi-qu'on eût permis à van Soldt de s'embarquer ſur le *Médenblick*, il étoit encore ſi néceſſaire aux Indes, qu'on le perſuada d'y demeurer juſques-à-ce que les vaiſſeaux des Moluques, qu'on atendoit au mois de Septembre, fuſſent venus; à quoi il conſentit d'autant plus volontiers, qu'il étoit bien-aiſe de ne s'en retourner pas ſur un vaiſſeau où il n'eût rien à faire, & où

où il reçût la paie de la Compagnie sans travaller, vu-qu'il y àvoit un autre Commis.

Le 27. d'Août 1607. *le Grand Soleil* moüilla l'ancre à la rade de Bantam. Il venoit de Masulipatan, où l'Amiral Matelief l'avoit envoié, le mois de Janvier précédent. Il avoit pris, proche de Ceilon, une navette chargée de clou de girofle, de noix muscade & de macis, qui venoit de Malacca, dans laquelle on trouva plusieurs lettres des Portugais qu'ils écrivoient à leurs amis, où ils se plaignoient extrémement du misérable état de leurs afaires. Il avoit aussi pris un vaisseau sur la côte de Coromandel, qui venoit de Bengale, d'où l'on avoit enlevé environ 1000. caisses de sucre, & 70. paquets de toiles, & l'on avoit brûlé le bâtiment.

Le 30. *le Lion Noir* qui venoit d'Amboine, moüilla aussi à la rade de Bantam. Il avoit relâché à Macassar, où il avoit fait des vivres, & à Gressick, pour y prendre encore quelques marchandises. Sa charge consistoit en 600. bares de clou de girofle, & 500. soccals de macis. Il prit encore, pour achever sa cargaison 350. paquets de soie crue de la Chine.

Le 5. de Septembre 1607. le yacht *le Pigeonneau*, qui revint de Ternate, raporta qu'à la priére des habitans l'Amiral Matelief s'étoit rendu maître d'une place nommée Malaïa, que les Espagnols avoient à une lieuë & demie de la ville, l'aïant ataquée avec 500. hommes; & que les Ternatois, qui auparavant s'en étoient fuis à Gilolo, étoient venus se joindre à lui.

L'Amiral avoit ordonné que les vaisseaux *Delft*, *Enchuise*, *le Petit Soleil*, & le même yacht *le Pigeonneau* demeureroient pour garder la place conquise. Mais les autres avoient envoié le

yacht

yacht à Bantam, pour y chercher du ris & d'autres vivres, dont ils avoient grand besoin. Gerrit Gerritsz van der Buys avoit été établi Commandant du fort, ou de la petite ville, & Pierre Jansz Boenen pour commander les vaisseaux, & avoir inspection sur les marchandises.

L'Amiral en étoit parti au mois de Juin précédent, avec les vaisseaux *Orange*, *Maurice*, & *Erasme*, pour aller à la Chine demander la liberté d'y trafiquer. Ils avoient pris une jonque, où il y avoit soixante bares de clou de girofle, que le Gouverneur Espagnol de Ternate envoioit porter des avis aux Philippines. Ils la brûlérent, & l'Amiral prit à son bord quelques ouvriers Chinois qui y étoient espérant qu'ils pourroient lui rendre du service.

Peu après le départ de l'Amiral, 250. Espagnols étoient allez ataquer le fort; mais ils avoient été repoussez avec perte de 30. hommes, & de 7. du côté des Hollandois. Les Ternatois s'étoient fort-bien défendus. Le Heccom, ou premier Magistrat, homme âgé, mais qui étoit estimé homme de cœur & d'expérience à la guerre, y aïant été tué, fut fort regrété. C'étoit lui qui avoit la conduite des afaires & du gouvernement, le Roi étant mineur, & aïant monté depuis peu sur le trône.

Quoi-que le fort de Tidore fût entiérement ruïné, il y avoit 700. Espagnols, qui y étoient retournez après que les Hollandois l'eurent abandonné. Le yacht avoit amené deux deserteurs Espagnols, qui assuroient que les maladies regnoient parmi eux, & qu'il y avoit beaucoup de misére dans la ville, les vivres des Moluques ne leur étant pas sains, outre qu'ils n'en avoient pas sufisamment. D'ailleurs leur Capitaine les

faisoit travailler jour & nuit à enfermer la ville de rempars, étant au-reste bien-pourvu de gros canon & de poudre.

Le 15. le vaisseau *les Provinces Unies*, qui venoit de Banda, moüilla l'ancre à la rade de Bantam. Il étoit chargé de 1600. Soccals de macis, de 400 bares de noix muscades, & pour achever sa cargaison, il prit à Bantam 500. balles de soie cruë de la Chine.

Dans ce tems-là, on aprit que les Javanois avoient changé de dessein. Ils avoient voulu assembler une armée navale, pour aller conquérir Palembam, & avoient retenu quantité de jonques, Chinoises & autres. Ils avoient aussi prié que le vaisseau *la Concorde* allât avec eux, & on le leur avoit acordé. Mais quelques amis des Hollandois les avertirent que cette expédition n'auroit pas lieu, qu'on ne prendroit point leur vaisseau, & qu'il ne s'agissoit plus presentement que d'aller chasser quelques Pirates.

Sur cet avis on résolut d'envoier *la Concorde* sur la Côte de Coromandel, où il étoit nécessaire de donner de nouveaux ordres pour les comptoirs. L'équipage en aïant été presque réduit à rien, on tira des gens des autres vaisseaux pour le rétablir. On fit acord avec un Commis & avec des Sous-commis, à qui l'on donna leurs Instructions, & plein pouvoir pour les exécuter. L'équipage fut composé de 40. hommes, parmi lesquels il y avoit 10. matelots Gusurattes.

Après cela voïant qu'il n'y avoit point de cargaison pour *le Soleil*, on eut égard au besoin où étoient nos gens à Ternate, & l'on prit la résolution de le leur envoier. Cependant on ne lais-

laissa pas de travailler diligemment au radoub du *Pigeonneau*, pendant-qu'on faisoit emplette de ris, & d'autres provisions, pour l'en charger, & l'envoier avant les autres, leur porter ces rafraîchissemens,& la nouvelle que le *Grand Soleil* le devoit bien-tôt suivre, afin de relever leur courage qui peut-être étoit bien abattu.

Le 13. d'Octore 1607. le vaisseau *la Concorde* chargé de macis, de noix muscades, de porcelaines, de damas, de taffetas &c. fit voiles, & prit son cours par le détroit de Palembam, par Sabon, & par Malacca, parce-qu'il étoit trop tard pour passer a l'Oüest de Sumatra, pour aller vers la Côte de Coromandel.

Le 14. toutes les afaires qu'on avoit à Bantam étant expédiées, autant qu'elles le pouvoient être, & la saison de retourner en Hollande s'aprochant,il fut arrêté d'une commune voix, de partir le lendemain, & d'aller relâcher à l'isle Maurice, pour y aprendre des nouvelles du *Médenblick*, qui avoit fait voiles le 18. de Juillet précédent. Il fut réglé que Jean Willemsz Verschoor s'embarqueroit sur le vaisseau *les Provinces Unies*, & van Soldt sur *le Lion Noir*.

Le 15. ces deux navires mirent à la voile. Ils laissérent à Bantam Jaques l'Hermite pour Commis de la loge, ou Président du comptoir, y aïant été envoié par l'Amiral pour cet éfet.

Le matin du 26. de Novembre 1607. nous eûmes la vuë de l'isle Maurice, & sur les 10. heures, nous fûmes proche du port qui est au Sud-est, où nous vîmes un vaisseau à l'ancre que nous reconnûmes ensuite pour le *Médenblick*. Quelques jours auparavant,nos deux vaisseaux avoient raisonné ensemble en mer, &

quelques-uns de nos gens aïant dit que le vent de Sud-eſt, qui eſt le vent traverſier de ce port, & qui y ſoufle avec violence, fait que lors qu'on y eſt entré on n'en ſort pas quand on veut, il avoit été conclu, qu'on n'y entreroit pas. Ainſi lors-que nous eûmes été découvers par le *Médenblick*, nos vaiſſeaux continuérent à paſſer par le travers du port, pour ſe rendre à la rade des Moluques, qui eſt au Nord-oueſt de l'iſle.

Le 27. étant pris de calme, nous moüillâmes l'ancre ſous un cap, qui eſt une haute montagne, qu'on nomme le cap des Poiſons. Nous y prîmes du poiſſon en abondance, mais il fallut le rejetter à la mer, parce-qu'on diſoit qu'il étoit dangereux d'en manger, & qu'on en demeuroit empoiſonné d'une maniére toute extraordinaire.

Il ne faut pas douter que ceux qui ont écrit que cela leur eſt arrivé, n'aïent dit la vérité. Mais la maladie dont ils furent ataquez pouvoit venir de quelque autre cauſe, bien-qu'ils l'aïent atribuée aux poiſſons qu'ils avoient mangez. Peut-être auſſi que ces poiſſons font cet éfet dans une ſaiſon de l'année, & non dans les autres ſaiſons. Quoi qu'il en ſoit, nos gens s'étant à la fin enhardis, en mangérent, & ils ne s'en trouvérent point mal.

Le 29. le *Médenblick* vint nous joindre. On l'avoit entiérement déchargé, & l'on avoit mis ſa cargaiſon dans un magaſin que l'Amiral Waarwyk avoit fait faire dans l'iſle. Enſuite on l'avoit mis à la bande, & on l'avoit nétoïé autant-qu'on avoit pu, n'aïant pas oſé le mettre tout-à-fait en carène, de-peur qu'il ne tombât ſur le côté, car ils n'avoient point d'atrape pour le retenir.

Il y avoit trois mois que ce navire étoit là. On avoit emploïé 54. jours à le décharger, à lui donner les œuvres de marée, & à le recharger, l'équipage qui y avoit travaillé consistant en 34. hommes. Jaques de Muller, qui en étoit le premier Commis, étoit mort le 7. d'Octobre. On trouva que les cocos qui avoient été plantez dans l'isle par Warwyk, & les bananiers & orangers que le Capitaine de *la Concorde* y avoit aussi fait mettre, croissoient passablement. Les boucs & les chévres y étoient aussi en bon état: il y en avoit déja 17. & 5. vaches qui étoient extrémement grosses, & fort privées, se tenant proche du magasin, & des tentes qu'on y mettoit; si bien qu'il y a lieu de craindre que les premiers étrangers qui y relâcheront, ne les tuënt.

Le 1. de Décembre 1607. les chaloupes du *Lion Noir* & des *Provinces Unies*, armées chacune de 22. hommes, s'en allérent à une baie, qui étoit à une lieuë au Sud de la rade, où ils descendirent à terre, dressérent des tentes, & firent des loges. Ils avoient du ris, du sel & du bruvage, & ils allérent chercher d'autres vivres dans le bois où il y en avoit assez. Ils préparérent aussi tout ce qu'il falloit pour la pêche, & prirent chaque jour avec la seine, autant de poisson qu'ils en pouvoient faire sécher.

Ils prirent quatre vaches de mer, ainsi nommées parce-que leur musle aprochoit fort de celui des vaches. Chacune pouvoit bien peser 5. à 600. livres, & quoi-qu'extérieurement elles fussent semblables à des poissons, néanmoins quand on les avoit fait boüillir, leur chair ressembloit tout-à-fait à de la chair de vache. Elles étoient fort grasses, de très-bon goût & avoient

voient bien un pouce & demi de lard. Elles se tenoient sur des bas-fonds & sur des bancs, mangeant le sart qui croît au fond de la mer. On les harponnoit avec une petite corde qui étoit atachée à la chaloupe, & la chaloupe les suivoit, les laissant nager jusques-à ce qu'elles fussent lasses.

Pendant tout le tems qu'on fut là, on vécut de tortuës, de dodarses, de pigeons, de tourterelles, de perroquets gris, & d'autre chasse, qu'on alloit prendre avec les mains dans les bois. Outre l'utilité qu'on en recevoit, on y trouvoit encore beaucoup de divertissement. Quelquefois, quand on avoit pris un perroquet gris, on le faisoit crier, & aussi-tôt on en voioit des centaines voltiger autour de soi, qu'on tuoit à coups de bâton. Les pigeons & les tourterelles se promenoient aussi à terre, le long des bois, d'une maniére si-privée, qu'on les prenoit aisément.

Il y a une riviére qui se rend dans cette baie, le long de laquelle on avoit fait des huttes. On y trouve de très-belles huîtres, & des écrevices de mer excellentes, & si-grosses que trois hommes en avoient assez d'une pour un repas. Il y avoit des anguilles bien-grasses, de la grosseur de la jambe d'un homme, & de la longueur d'une brasse.

On vit encore des hérons de diverses couleurs, & des oies sauvages, sur quoi l'on ne voulut pas tirer de peur de les éfaroucher, aussi-bien que les autres volatiles. Il y a partout des palmiers sauvages, dont le fruit est envelopé de plus de 500. peaux qu'on coupe, & l'on fend le noïau par le haut, d'où l'on tire l'amende qu'on fait cuire, & qui a le goût des

des choux pommés. Ce fut un rafraîchiſſement agréable & utile pour les équipages, parceque c'eſt un aliment laxatif.

Pour de l'ébéne, on n'y en trouva point proche de la rade où les vaiſſeaux étoient moüillez. Il n'y avoit point non-plus d'oiſeaux; mais il y avoit une multitude de tortuës de terre & de mer. On y trouva un petit jardin, que l'Amiral Matelief y avoit fait faire, où l'on avoit planté des arbres d'ananas, avec des orangers, & ſemé quelques herbages, qui ne laiſſoient pas de croître, quoique point cultivez.

Les cocos que l'Amiral Wolphart y avoit plantez, étoient déja hauts d'une braſſe & demie, & de deux braſſes, & portoient du fruit. Dans l'enfoncement du bois on vit des boucs & des pourceaux, mais ils étoient fort-ſauvages. On trouva auſſi une lettre portant avis qu'on auroit d'amples nouvelles des deux navires *Amſterdam* & *le Lion Blanc* dans le port des Gardes. En ſuivant cet exemple, on en laiſſa auſſi une dans ce même port où nous étions, pour ſervir d'inſtruction à ceux qui y viendroient après nous, & il en fut envoïé copie au port des Gardes, par le canot qui alla querir celle qui y avoit été laiſſée par les deux vaiſſeaux ci-deſſus.

Le 22. du même mois de Décembre 1607. les gens des équipages qui avoient été à terre ſe rembarquérent, après s'être pourvus de dix tonneaux de poiſſon ſec, de jumelles & de clamps, pour les vergues & pour les beauprés, de bois de chaufage & d'eau. Dès-que tout cela fût à bord, on envergua les voiles.

Le 24. le premier Commis du *Médenblick* étant mort, le Conſeil établit en ſa place Paul van Soldt, qui ſe rendit le lendemain à ſon bord,

pour

pour y éxercer sa commission. Le même jour il fut résolu qu'on mettroit à la voile le 26. & qu'on prendroit son cours au Sud ouëst, jusques par les 30. degrès; & ensuite à l'Ouëst-sud-ouëst, jusques par les 35. degrès & demi.

L'isle Maurice gît par les 20. degrès 15. minutes de latitude Sud. Elle a environ 35. lieuës de tour. Le païs est haut & montueux. Les mers y sont poissonneuses. On y pêche abondance de poisson avec la seine & avec la ligne. Il y en a une espèce qui ressemble assez à la carpe, dont quelques-uns ont écrit qu'il empoisonne; mais nous avons fait l'épreuve du contraire, en ce que des gens de nos équipages qui n'en avoient pas goûté, se trouvérent pourtant ateints de la maladie qu'on croit que ce poisson donne.

Il faut donc conclure que ce mal vient de la qualité de l'air & du païs. Il consiste dans un changement qui se fait en toute l'œconomie du corps, & dans un anéantissement qui survient en tous les membres; mais quand le mal est passé, on n'en est que plus sain. D'autres ont imputé cet éfet à des pigeons qu'on y mange, & qui sont rouges, aussi-bien par le corps qu'à la queuë, ce qui ne peut non-plus avoir lieu; car quelques-uns de ceux qui en mangérent ne furent point malades, & ceux qui l'avoient été en mangérent quantité après être relevez de maladie, & trouvérent que la nourriture en étoit fort-bonne.

Il en fut de même de toutes les choses qu'on mangea, & l'on mangea de tout ce qui fut pris à la pêche & à la chasse. Il n'y eut qu'un poisson de la longueur d'un empan, qui étoit gris, assez rond, & à-peu-près de la figure d'une pe-

tite

tite raie. On en amenoit quelquefois dans la seine, mais dès-qu'on y touchoit & qu'on le manioit avec les doigts, ils en demeuroient engourdis & sans sentiment, & chaque jointure en craquoit. Le même accident arrivoit aux genoux de ceux qui marchoient dessus, même avec leurs souliers, si-bien qu'ils s'imaginoient être tombez sur leurs genoux. On crut que ce pouvoit être ce poisson dont Conrad Gesnerus a parlé, & qu'il nomme *Torpedò*, parce-qu'il le dépeint presque de cette même figure, & qu'il lui attribuë une espèce particuliére de venin. Ainsi l'on prenoit grand soin de les tuer, quand on en pêchoit.

Les tortuës de mer & de terre sont en cette isle dans une telle abondance, que cela est surprenant, & elles sont aussi-grasses que des pourceaux. On en ouvrit une qui avoit plus de 450. œufs, qui étoient tous ensemble dans les boïaux, d'où elles les laissent tomber en se secoüant. Ils sont ronds & de la grosseur d'une balle de jeu paume: ils n'ont point de coque, & ne sont envelopez que d'une peau épaisse.

On trouva sur le rivage plusieurs endroits, ou nids, où les tortuës de mer avoient fait leurs pontes. Il y en avoit 200. à 300. petites; que la chaleur du Soleil avoit fait éclore dans le sable où les œufs étoient. La chair des tortuës terrestres étoit d'un fort bon goût. On en sala & l'on en fit fumer, dont on se trouva fort bien, de même que des dodarses qu'on sala.

Il se passera beaucoup de tems avant que les vaisseaux qui relâcheront à l'isle Maurice puissent tirer quelque utilité du bêtail qu'on y a mis, à-cause de l'étenduë de l'isle, & de ce qu'elle est si-sauvage. Il y a deux ports & une rade

rade ainsi qu'il à été deja dit, où l'on trouve de l'eau douce. Mais la quantité des volatiles a déja commencé à diminuer, par le moien du grand nombre de vaisseaux qui y relâchent & les détruisent. Ce n'est pas qu'il n'y en ait beaucoup, aussi-bien que de bêtes, plus avant dans l'isle, mais on a trop de peine à les aller chercher & à les prendre.

A l'Est & au Sud-est de cette isle, il y en a quelques autres petites, qui sont pleines de cocos. On présume qu'ils y ont été aportez d'abord des maldives, & qu'ils se sont multipliez à succession de tems.

Le 26. du même mois de Décembre 1607. on remit à la voile, par un vent de Sud-sud est, & l'on prit son cours vers le cap de Bonne-espérance.

Le 13. de Janvier 1608. à midi, on trouva le Soleil élevé de 31. degrès 40. minutes sur l'horison, & nous crûmes être à 122. lieuës Sud-ouëst du cap de S. Roman.

Le matin du 29. nous trouvâmes fond sur 80. brasses, fond de sable vasard, & reconnûmes que nous étions sur le banc du cap des Aiguilles.

Le 31. étant par la hauteur des 35. degrès 37. minutes, nous découvrîmes ce cap, & trouvâmes encore quatre-vingts brasses, fond de bonne tenuë.

Le matin du 2. nous vîmes le cap de Bonne-espérance. Nous raisonnâmes alors au *Lion Noir*, car nôtre vaisseau qui étoit le *Medenblick* avoit fait eau en divers endroits pendant la tempête; mais il avoit été remis en meilleur état. Tandis que nous nous étions laissé dériver à mâts & à cordes, nous avions pris, avec des hameçons, sur 80. brasses de ligne 6. ou 7. poissons, aussi-gros que des cabelliaux,

qui

qui sont une espéce de petite moruë qu'on pêche en Hollande. Nous eûmes alors un bon frais de l'Est, & nous fîmes route vers l'isle Sainte Héléne, pour y faire de l'eau.

Le matin du 21. nous fûmes sur la côte de cette isle ; mais le calme nous empêcha d'avancer plus que jusqu'à l'Aguada Velha, où nous laissâmes tomber l'ancre.

Le 22. avant midi, nos trois vaisseaux alérent moüiller proche de la valée de l'Eglise. Le canot aïant été envoié à terre, trouva des lettres des 2. Navires *Amsterdam* & *le Lion Blanc*, qui en étoient partis le mois précédent, qui étoit celui de Janvier. Nous n'y trouvâmes que de petits fruits, qui n'étoient pas encore meurs, non-pas même les figues, dont les arbres étoient si-chargez, que les branches en rompoïent.

Le 28. tous les vaisseaux envoiérent des gens à terre pour chasser. Le 29. sur le soir, comme on crut que les chasseurs pourroient revenir alors, on envoia une chaloupe dans une anse, pour amener ce qu'ils auroient pris, avec ordre que si l'on jugeoit qu'il y eût du péril à prendre terre, il faudroit s'en abstenir, & retourner à bord.

La chaloupe s'étant aprochée, l'équipage vit environ 18. bêtes mortes sur le rivage. Cette vuë les réjoüit beaucoup. Mais ceux qui étoient à terre les avertirent de n'avancer pas davantage, & qu'il y avoit du péril à traverser les brisans Néanmoins l'envie d'emmener cette chasse leur fit mépriser les avertissemens. Ils résolurent d'aller jusqu'à terre, & quand ils furent dans le refrein, la chaloupe fut renversée plusieurs fois d'un côté sur l'autre, & poussée contre des rochers, où elle se brisa en mille piéces. L'é-

L'équipage de cette chaloupe consistoit en 8. hommes. Il périt un Esquiman : un Maître-valet eut l'épine du dos rompuë, & fut tout-fracassé : les six autres se sauvérent avec beaucoup de peine.

Le matin du 3. de Mars 1608. on remit à la voile, après avoir reçu à bord 200. boucs & pourceaux, fait de l'eau, & laissé des lettres d'avis dans l'isle. On prit son cours au Nord-ouëst-quart-à-l'ouëst, pour passer sous la Ligne comme on fit le 23. du même mois : puis on porta le cap au Nord-nord-ouëst.

Le 1. d'Avril 1608. le President du *Lion Noir*: qui étoit dans son mois pour le tour d'Amiral, fit arborer le pavillon rouge, pour assembler le Conseil général y compris les Pilotes. Il fut résolu qu'on prendroit son cours à 100. lieuës Ouëst de l'isle Corvo, & que pour cet éfet on feroit d'abord le Nord-quart-de-nord ouëst. Ce même jour on fut par la hauteur des 8. degrès de latitude Nord, le vent étant Nord-est-quart-au-nord, & Nord-est.

Le 14. nous fûmes par les 19. degrès 30. minutes, & nous commençâmes à voir floter cette sorte de sart, ou de mousse, que les Espagnols apellent Sarragossa. Le vent venoit de l'Est, & la course étoit au Nord.

Le 18. nous passâmes sous le Tropique du Capricorne, par un vent de Sud-est, & nous gouvernâmes au Nord-quart-de-nord-est.

Depuis ce tems-là il ne nous arriva rien qui soit digne de remarque, & nous continuâmes heureusement nôtre navigation, jusques-à-ce que les trois vaisseaux qui alloient de compagnie, fussent entrez dans leurs ports.

VOIA-

VOIAGE DE CORNEILLE MATELIEF LE JEUNE AUX INDES ORIENTALES,

En qualité d'Amiral d'onze vaisseaux, pendant les Années 1605. 1606. 1607. & 1608.

CEt Amiral partit du Texel le 12. de Mai 1605. à 10. heures du matin, avec 7. vaisseaux d'Amsterdam, savoir l'*Orange*, qui étoit du port de 700. tonneaux, monté de 148. hommes d'équipage, & de 15. Noirs: le *Middelbourg*, de 600. tonneaux, monté de 124. hommes & de 7. Noirs: le *Maurice*, de 700. tonneaux, monté de 144. hommes: *Le Lion Noir*, de 600. tonneaux, monté de 127. hommes: *Le Lion Blanc* de 540. tonneaux, monté de 140. hommes: *Le Grand Soleil*, de 540. tonneaux, monté de 156. hommes: le *Nassau*, de 320. tonneaux, monté de 85. hommes: faisant tous les équipages ensemble 866. hommes, en y comprenant les 22. Noirs.

Deux vaisseaux de Zélande se joignirent à cette flote; l'un nommé *Amsterdam*, du port de 700. tonneaux monté de 179. hommes d'équipage; l'autre, *Le Petit Soleil*, de 220. tonneaux, monté de 67. hommes. Il s'y enjoignit encore deux autres de la Meuse, l'un nommé l'*Erasme*, du port de 500. tonneaux, monté de 148. hommes; l'autre, *les Provinces unies*, de 400. tonneaux, monté de 100. hommes.

Ainsi la flote fut d'onze vaisseaux, & les équipages furent de 1357. hommes. L'équipement coû-

coûta un million neuf-cents-cinquante-deux-mille-deux-cents quatre-vingts-deux livres.

Les 7. vaisseaux d'Amsterdam aïant eu du gros tems, relâchérent le 14. de Mai en Zélande, d'où ils remirent à la voile le 24. avec les 2. navires Zélandois. Mais ils aprirent que les deux de la Meuse n'étoient pas encore prêts.

La nuit du 4. de Juillet, ils moüillérent l'ancre à la rade de l'isle du Mai, où l'Amiral envoia le lendemain cent-cinquante hommes pour la reconnoître. Ils amenérent à son bord un vieillard Portugais, qui avoit été envoié là par bannissement, pour avoir commis un meurtre en Portugal, au-moins selon son raport. Il ofroit, de la part du Gouverneur, la paix à l'Amiral, qui lui répondit qu'il n'avoit dessein d'insulter personne, qu'il ne vouloit que prendre dans l'isle les choses dont il avoit besoin; mais que si l'on faisoit la moindre insulte à quelqu'un de ses gens, il ruïneroit l'isle, & feroit passer au fil de l'épée tous ceux qui y seroient.

Le Portugais lui déclara encore que depuis huit jours il étoit venu une barque, qu'on avoit prise sur les François, & qui avoit amené 20. hommes de S. Jago dans cette isle. Cet avis fit qu'on prit plus de soin de ne laisser point aller de gens à terre, qu'avec des armes, & en nombre sufisant pour se défendre, sur-tout lors-qu'on alloit à l'aiguade, ou faire du bois.

On devoit séjourner 15. jours à cette rade, suivant les Instructions qu'on avoit, pour y atendre les 2. vaisseaux qui devoient venir de la Meuse. L'Amiral fit faire pendant la nuit huit feux dans l'isle, & le lendemain il en fit faire 15. ou 16. afin que les Portugais de S. Jago ne pussent avoir connoissance de ce qui se passoit, ni savoir

voir combien il y avoit de vaiſſeaux à la rade. Car c'eſt une coutume dans cette iſle, qu'on fait autant de feux qu'on y voit relâcher de vaiſſeaux, afin-que ceux qui ſont à S. Jago prennent leurs meſures ſur cet avis, ſoit pour paſſer à l'iſle du Mai, ſoit pour ſe mettre en état de défenſe, de-peur qu'on ne les voulût ataquer.

Lors-qu'on eut fait de l'eau, l'Amiral donna permiſſion aux équipages d'aller à la chaſſe des boucs, les faiſant toûjours acompagner de trois troupes de gens armez, pour leur ſureté. Ils en tuérent autant-qu'ils voulurent, & en emportérent bien mille à bord, pour toute la flote. Mais ce n'étoit pas un fort-bon mets. Le Portugais dit qu'ils étoient alors moins bons qu'à l'ordinaire, à-cauſe de la ſécheresſe qui regnoit dans l'iſle. Mais ſur la fin d'Août les vents de Sud commençant à y ſoufler, à y exciter des tempêtes, & à y faire tomber de fréquentes pluïes, l'herbe y croît alors, les boucs y trouvent à manger & s'engraiſſent, & l'on en tuë, au mois de Décembre, pour faire des proviſions. On les ſale, ou-bien on les fait ſécher, pour en envoier la chair à Madére & les peaux en Portugal. Quand l'année eſt bonne, & qu'on en trouve quantité, on en tuë près de 12000.

Ceux qui allérent à la chaſſe, trouverent un petit village d'environ 20. maiſons, où il n'y avoit perſonne. Un peu plus loin ils rencontrérent deux femmes Négres, qui leur dirent que le peu d'habitans qui étoient-là, s'en étoient fuis ſur les montagnes.

L'iſle du Mai eſt une des iſles du Cap Verd, giſant par les 15. degrès 18. minutes de latitude Nord. Elle a ſix ou ſept lieuës de circuit. La plupart des habitans ſont des bandits de S. Iago,

peut-être au nombre de 30. Elle est remplie de rochers. Il y a quelques vaches & quelques taureaux sauvages, aussi-bien que des chevaux, & beaucoup de poules qu'on nomme des poules de Barbarie.

Toute la flote fit de l'eau, au bout oriental de l'isle, dans une valée, où il y avoit quelques arbres. En ce même endroit, tout-proche du rivage, il y a une eau dormante, comme un marais, où la mer entre quelquefois. On y trouve une quantité prodigieuse de poison, particuliérement de mûniers, & d'une autre espèce qui a deux empans de long, & est à-peu-près semblable à la carpe. Celui-ci est si-gras qu'on lui tire du corps une pleine main de graisse. Outre cela la mer est fort poissonneuse tout-autour de l'isle. Il y a sur la côte septentrionale un marais salant, où la mer entre d'elle-même, & qui rend beaucoup de sel, qui est bon & beau. Il y a aussi un petit port pour les barques.

Le 18. de Juillet, qui étoit la veille du jour de partance, l'Amiral aïant fait assembler le Conseil général, ouvrit ses Instructions, après avoir fait prêter le serment à tous les Membres du Conseil de garder le secret, & d'éxécuter les ordres qui y étoient contenus. Le lendemain les vaisseaux remirent à la voile.

Le 22. ils trouvérent les vents de Sud, par les 11. degrès, quoi-qu'on n'ait acoutumé de les trouver que par les 2. 3. ou 4. degrès, quand on part de bonne heure de Hollande. L'Amiral craignit qu'ils ne fissent décheoir la flote dans le golfe d'Afrique, à l'isle d'Annobon, ainsi-qu'en éfet il arriva dans la suite.

Le 3. d'Août 1605. ils moüillérent par les 7. degrès 3. quarts, en pleine mer, sans voir les ter-

terres: mais ils crurent être proche des bancs de ſainte Anne. Après avoir été là deux ou trois jours, ils ſe remirent au large, & louvoiérent 4. ou 5. jours, toûjours dans la crainte de donner ſur les bancs.

Le 10. ils virent les terres d'Afrique, environ par les 6. degrés; ce qui étoit contre l'eſtime des Pilotes, qui croioient rencontrer encore les bancs, avant-que de découvrir la terre; cependant ils les avoient déja parez.

Le 25. ils paſſérent ſous la Ligne équinoxiale. Le 27. ils furent par le travers de l'iſle d'Annobon, où ils réſolurent de relâcher, quoi-qu'ils n'en euſſent pas eu le deſſein. Mais le ſcorbut commençant à gagner dans tous les vaiſſeaux, on jugea que les équipages avoient beſoin de rafraîchiſſemens. Il y avoit auſſi des bâtimens qui étoient léges, & qui avoient beſoin de leſt.

Ainſi le ſoir du 7. de Septembre, ils entrérent dans le golfe d'Afrique, juſqu'à la rade d'Annobon, non-obſtant tous les ſoins que l'Amiral avoit pris pour éviter cet accident. Le lendemain, Guillaume Verhagen, ſon premier Commis, s'embarqua dans un canot pour aller reconnoître l'iſle, étant accompagné de deux chaloupes, armées chacune de 20. Mouſquetaires.

Lors-qu'il fut retourné à bord, il raporta que les inſulaires avoient pris l'épouvante; qu'ils s'en étoient fuis du village, & avoient tout emporté juſqu'aux ornemens de leur Egliſe: qu'on avoit pourtant vu 40. à 50. Négres bien-faits & diſpos, & deux Blancs qui ſe diſoient leurs Commandans, & qui avoient parlé avec beaucoup de modération, promettant de donner tout ce qui ſe trouveroit dans l'iſle, dont on auroit beſoin; mais ils demandoient auſſi qu'on ne leur

fit aucune insulte, & qu'on ne fit point de dommage ni à leurs bananes, ni aux arbrisseaux qui portent le coton, ni aux habitations.

Le 9. l'Amiral ordonna que tous les équipages iroient faire de l'eau & querir de la pierre, & que chaque vaisseau y envoieroit deux fois le jour. Cependant il envoia trois cents hommes armez, sous le commandement du Capitaine Antoine le Coq, pour garder l'aiguade. Car non-obstant les promesses que les habitans avoient faites; il ne vouloit pas dépendre d'eux, & il tenoit ses gens en état de leur faire tête, s'ils osoient rien atenter contre leur parole.

Il envoia aussi dire au Commandant de l'isle que s'il vouloit que les Hollandois demeurassent par troupes, & qu'ils ne se répandissent pas en divers endroits, où quelques-uns pourroient causer du desordre, il falloit qu'il fit lui-même porter sur le rivage les fruits dont la flote auroit besoin. En éfet on vit aussi-tôt venir des femmes Négres, qui en aportérent autant-qu'elles purent.

On fit huit jours de séjour à cette rade, savoir, depuis le 8. de Septembre jusqu'es au 15. Le 11. qui étoit un Dimanche, l'Amiral étant allé luimême à l'aiguade; avec 300. hommes sous les armes, la plus grande partie du reste des équidages y mena des fûtailles. Mais on ne travailla point ce jour-là. On fit deux Sermons, auxquels quelques Noirs & Mulâtres eurent la curiosité d'assister. Ils furent étonnez de l'atention que les auditeurs avoient, & de ce qu'aucun ne quitta sa place tant que les Prédicateurs parlérent. Ce n'est pas que ce ne fût peut-être une grande contrainte pour quelques-uns des matelots, d'être obli-

obligez d'entendre deux Sermons en un jour.

Mais les insulaires qui étoient là presens, furent bien plus surpris, d'entendre parler de la Foi qui est en Jésus Christ, & de sa mort sous Ponce Pilate: car ils étoient persuadez, ainsi qu'ils le dirent depuis à l'Amiral, que tous ses gens étoient Luthériens, qu'ils croioient au Diable & l'adoroient, & qu'ils n'avoient pas seulement oui parler de Dieu ni de Jesus Christ.

L'Amiral aïant retenu ce jour-là deux ou trois des principaux Négres à dîner avec lui, le Commandant de l'isle s'en chagrina; & en parla le lendemain à un des Hollandois, lui disant qu'une telle démarche pouvoit lui être d'un grand préjudice dans la suite. Ce reproche fit connoître de plus en plus, avec quelle hauteur les Portugais traitent ces insulaires, quoi-qu'il y en eût dans l'isle plus de 200. tant hommes que femmes, & il n'y a que deux Portugais. Ainsi il ne seroit pas difficile de les faire révolter, si on en avoit le dessein.

Le soir du 15. de Septembre, on remit à la voile. Il avoit été consumé ou emporté à bord plus de 200000. oranges, & l'on avoit eu 76. pourceaux fort-bons, pour chacun desquels on avoit donné une chemise, ou un chapeau, c'est-à-dire la valeur de 30. sous. L'Amiral fit present au Gouverneur d'une piéce de velours des Indes, de quoi le Portugais marqua beaucoup de reconnoissance, promettant de ne faire aucune insulte aux vaisseaux de la nation qui viendroient là relâcher, & disant qu'il ne se mettroit plus si-fort en peine des menaces de son Roi, mais qu'il tâcheroit à l'avenir de faire ses afaires. L'Amiral lui répondit que ce seroit le meilleur parti qu'il pût prendre.

Le 7 d'Octobre, on eut la vuë de l'isle de l'Ascension, & le 21. de Novembre on trouva fond sur le banc du cap des Aiguilles. Lorsqu'on eut doublé ce cap, on prit son cours vers Comeros. Mais aïant trouvé trop tôt les vents de Sud-est, on ne put y relâcher.

Le 1. de Janvier 1606. on moüilla l'ancre à la rade de l'isle Maurice, par le bout occidental. On y rencontra deux vaisseaux Hollandois, dont l'un étoit monté par l'Amiral van der Hagen, qui étoit parti de Bantam depuis un mois. Van der Hagen fit connoître l'état où étoient alors les afaires des Indes. Entre-autres il dît qu'il n'avoit pu faire descente à Malacca, mais qu'il avoit pris les forts d'Amboine & de Tidore, détruit celui de Tidore, & conservé celui d'Amboine: qu'il avoit fait alliance avec les insulaires de Banda, & avec le Samorin de Calicut, auquel on devoit donner secours par mer pour prendre Cochin, à-condition de le remettre entre les mains des Hollandois.

A l'égard de Malacca, il n'en donna point de nouvelles agréables. Il dît qu'il y avoit six ans qu'André Furtado de Mendoza y étoit en qualité de Capitaine: qu'il y avoit deux ans qu'il avoit commencé à fortifier la ville & à la munir de remparts: que dans la derniére revuë qu'il avoit faite de ses troupes, elles montoient à 8000. hommes, avec plusieurs autres particularités.

L'isle Maurice gît par les 20. degrès 22. minutes de latitude Sud. Elle est haute & pierreuse, & a 30. lieuës de circuit. Elle est deserte, & jusques au sommet de la montagne elle est couverte d'arbres sauvages qui ne portent point de fruit. Il y a une grande quantité de palmiers, & du

du bois d'ébéne qui eſt fort-beau. Le bois de la plupart des autres arbres eſt noir & fort-dur, mais aiſé à mettre en œuvre.

On y trouva quelques figues ſauvages, & quelques cocos, avec des herbages, ſur la côte qui regarde le Sud-eſt. Les Hollandois y plantérent ſept ou huit petits orangers, & y ſemérent des pepins d'oranges en pluſieurs endroits. Ils y firent auſſi un verger, ſur le bord d'une riviére, où ils plantérent des arbriſſeaux à coton, & des arbres fruitiers. Selon les aparences tout ce plan y croîtra & produira fort-bien, s'il n'eſt point endommagé par les rats, dont il y a des multitudes dans l'iſle.

On y voit en divers endroits de belles plaines, & des valées dont le terrein eſt d'argille, qui ſeroient fertiles ſi on les cultivoit. L'iſle eſt remplie de volatiles de diverſes eſpèces, de pigeons, de perroquets, de corbeaux des Indes, d'éperviers, de faucons, de grives, de hiboux, d'hirondelles, & d'une multitude de plus petits oiſeaux; de hérons, d'oies, de canards, &c. qui ſont ſi privez qu'on les peut prendre avec les mains.

On y trouve encore un certain oiſeau, que quelques-uns nomment Dodarſe, ou Dodaerſen: d'autres lui donnent le nom de Dronte. Les premiers qui vinrent en cette iſle les nommérent Oiſeaux de dégoût, parce-qu'ils en pouvoient prendre aſſez d'autres, qui étoient meilleurs. Ils ſont auſſi-grands qu'un cigne, & couvers de petites plumes griſes, ſans avoir d'aîles ni de queuës, mais ſeulement des ailerons aux côtés, & 4. ou 5. petites plumes au derriére, un peu plus élevées que les autres. Leurs piés ſont grands & épais, leur bec & leurs yeux fort-laids, & ordinairement ils ont dans l'eſtomac une pierre auſſi groſſe que le poing.

On y voit des souris-chauves, aussi-grosses & plus-grosses que des pigeons, qui mordent bien-fort & font beaucoup de mal aux autres oiseaux. On les fait cuire, & le goût en est bon. Il n'y a point d'autres animaux à quatre piés que des singes. Les Hollandois y laissérent 24. boucs & chévres, & 2. pourceaux & truïes.

L'isle est fort-bien arrosée. Il y a plusieurs riviéres qui se rendent dans la mer. Les eaux internes, aussi-bien que la mer, y sont fort poissonneuses. On y peut pêcher avec la seine, parce-qu'il y a un banc de roches qui environne presque toute l'isle, & qui est justement assez éloigné du rivage, pour empêcher que la mer ne brise. Il y a une sorte de poisson, qui est à-peu-près comme une bréme; mais sa couleur est rouge, & il est si-venéneux, que ceux qui en mangent ressentent des douleurs qui les mettent hors du sens, ce qui dure quelques jours, puis on en guérit.

Il y a aussi quantité de tortuës de terre & de mer. Les premiéres sont de mauvais goût, & afreuses à voir. Les tortuës de mer sont meilleures. Elles sont d'une grandeur monstrueuse: il y en a qui ont dans le corps jusqu'à trois cents œufs, gros comme des œufs de poule, qu'elles vont pondre sur le rivage, où elles les enterrent dans le sable, & ils ne sont couvez que par la chaleur du Soleil. Il y en avoit assez de trois pour donner un repas à tout l'équipage. Il y a encore des vaches de mer, dont le goût est aprochant de celui de la chair de veau, & qui ressemblent assez à des poissons. Elles ont ordinairement 10. à 15. piés de longueur, & presque autant d'épaisseur. On leur trouve une pierre dans la tête, qu'on tient être fort-médecinale.

Le

Le 27. du même mois de Janvier 1606. après avoir oui la prédication, & fait des priéres générales sur toute la flote, on remit au soir à la voile, pour se rendre en droiture devant Malacca, afin de se hâter de secourir le Roi de Johor, qui, selon le rapport que van der Hagen avoit fait, étoit assiégé par les Portugais de Malacca.

Le 22. de Mars on eut la vuë de l'isle de Sumatra, ou du cap d'Achin, où d'Achem. Le 28. après midi on moüilla l'ancre à la rade qui est au Sud-ouëst de l'isle de Nicobar, & le lendemain on trouva de l'eau douce, dont on avoit grand besoin, dans une petite isle qui en étoit tout-proche. Il venoit aussi tous les jours des Noirs à bord, qui aportoient des noix de cocos, des poules, & d'autres rafraîchissemens. Mais pour leurs noix ils n'en faisoient pas grand trafic, parce-que les équipages trouvoient bien le moien d'en aller prendre eux-mêmes, quoique cela fût défendu.

Le 3. d'Avril, l'Amiral se rendit à l'aiguade, avec la plus grande partie des équipages, & le Conseil s'y étant assemblé, il fut ordonné qu'on leveroit l'ancre le lendemain. Comme on s'aprochoit alors des ennemis, le tems venoit de mettre à éxécution les Instructions secrétes, qui étoient qu'on tâcheroit de s'emparer de Malacca. Mais on ne pouvoit tenter cette entreprise, sans le consentement des équipages, qui ne s'étant engagez que pour servir sur mer, pouvoient ne vouloir pas servir sur terre.

En éfet il y avoit déja quelques murmures sur ce sujet, l'ouverture leur en aiant été faite, & il étoit à craindre que la chose n'allât plus loin, si l'on vouloit entreprendre quelque grande ex-

pédition, telle que le siége de Malacca. Pour prévenir cet inconvénient, & pour gagner les équipages, voici ce que l'Amiral crut leur devoir acorder & promettre.

1. Que ce que le Réglement nommé *l'Artykel-brief* n'atribuoit aux équipages que 4. par cent du butin qui seroit fait, ne seroit entendu qu'à l'égard du butin fait sur mer, & qu'il ne seroit point tiré à conséquence, à l'égard de ce qui se feroit par des commandemens particuliers contenus en des Instructions secrétes, pour être éxécutez sur terre : que par cette considération, on ne s'arrêteroit pas à ce qui pouvoit avoir été réglé au sujet du pillage, sous quoi l'on comprendroit tout ce qui pourroit être pris, & qui seroit de qualité à y pouvoir être raisonablement compris.

2. Que si l'on pouvoit prendre d'assaut la ville de Malacca, on la leur donneroit au pillage, selon les loix de la guerre : mais que si elle se rendoit par acord, la capitulation se faisant selon l'état où seroient les afaires, on feroit pourtant le parti des équipages si-bon, qu'ils y auroient assez de profit pour en être contens : & qu'à cet éfet ils seroient à l'avenir obligez d'observer la discipline militaire, telle que l'Amiral la jugeroit nécessaire pour l'éxécution du projet.

L'Amiral aïant fait assembler les équipages, & leur aïant leu à chaque bord les conditions ci-dessus, ils en parurent fort-satisfaits, & promirent de faire leur devoir. L'après-midi, sur la requête faite par les Capitaines, il acorda un pardon général de toutes les fautes qui pouvoient avoit été commises, & ceux qui étoient aux fers furent relâchez ; douceur qui acheva de gagner tout le monde. Après

Après avoir fait de l'eau, on remit à la voile, & le dernier jour du même mois d'Avril 1606. on fut à demi-lieuë de Malacca, ne pouvant en aprocher plus près, à-cause du calme & des courans. L'Amiral fit armer toutes les chaloupes & les canots, pour aller ataquer quatre vaisseaux qui s'étoient échoüez droit sous la ville, & le plus près qu'ils avoient pu. On les brûla, mais on n'y trouva rien à prendre.

Il y en avoit un où l'on avoit laissé un espèce de petard, qui tua 3. hommes du vaisseau *Maurice*, & en blessa 19. Cependant ce malheur ne leur ariva que par leur faute, pour n'avoir pas voulu croire leur Capitaine, qui leur crioit de se retirer. Mais ils avoient vu là de l'arack, & il n'y avoit pas moien de le quitter. Ceux qui ne furent point ateints du petard portérent quelques pots d'arack à l'Amiral, qui les fit sur l'heure jetter dans l'eau, & dit aux gens qui les avoient aportez, qu'ils avoient été bien-hardis de boire d'un bruvage qui pouvoit être empoisonné.

Les vaisseaux qui furent détruits étoient d'une médiocre grandeur, l'un étant du port de 400. tonneaux, l'autre de 200. & les deux autres chacun de 160. On tira de la ville cinq coups sur ceux qui faisoient cette expédition ; mais ils ne portérent pas.

Le soir du même jour l'Amiral détacha une chaloupe navigée par deux hommes, & l'Ambassadeur Camar avec eux, pour aller à Johor donner avis au Roi de sa venuë, & qu'il se rendroit bien-tôt dans son palais, pour le saluer. Le jour précédent les chaloupes avoient pris trois balons, ou pirogues de Queda, & en avoient enlevé assez de toiles. Mais l'Ami-

ral fit tout rendre, & écrivit au Roi qu'il ne permettroit pas qu'on fit aucun tort à ses Sujets, qu'ils pouvoient naviger librement, & aller par-tout où ils voudroient, hormis à Malacca, qu'il prétendoit assiéger.

Le même jour, les chaloupes chassérent sur trois autres balons, dont il y en eut deux qui échapérent à force de rames, emportant tout ce qui étoit dans le troisième, où l'on ne trouva rien que du ris, qui fut distribué; chacun des neuf vaisseaux en aïant pour sa part environ trois tonneaux & demi. L'Amiral dit à ceux de Queda, qu'il étoit fâché que l'équipage de cette pirogue l'eût abandonnée, & qu'on n'en auroit rien enlevé, s'ils n'avoient pas été Sujets des Portugais. Ils répondirent que ceux qui quittoient la partie la perdoient : qu'ils voioient bien par le traitement qu'ils recevoient eux-mêmes, qu'on n'en vouloit qu'aux Portugais, de quoi ils étoient fort aises.

Sur le soir, l'Amiral convoqua le Conseil de guerre général, où les Maîtres & les Commis assistérent. Là il fut résolu qu'on s'aprocheroit de Malacca, jusques-à-ce qu'on fût seulement sur 5. brasses d'eau, & que de-là on canonneroit la ville, d'où l'on espéroit n'être alors qu'à une portée de mousquet. Mais après s'être aprochez jusques sur 2. brasses & demie, de basse eau, les canons de demi calibre ne pouvoient encore porter jusques dans la ville. Enfin il y en eut quelques-uns qui y portérent & endommagérent des maisons, & les parapets des murailles.

On ne manqua pas de tirer aussi de la ville, mais les coups ne portérent point, & il n'y eut qu'un boulet de 27. livres, poids d'Amsterdam, qui

qui entra dans *le Lion Blanc*, où il ne fit point de mal. Il fut aussi tiré un coup des vaisseaux, qui donna dans l'Eglise de S. Paul, qui est celle des Jesuites.

Pendant-que le canon joüoit, l'Amiral détacha 4. chaloupes pour aller visiter le côté septentrional de la ville, & chercher un endroit où l'on pût faire descente, afin de s'emparer du fauxbourg. Mais on trouva par-tout le terrein si-mou, qu'on jugea qu'il ne seroit pas aisé de venir à bout de ce dessein. D'ailleurs il parut sur le rivage deux-cents hommes bien-armez; & autour des maisons du fauxbourg il y avoit des palissades qui en rendoient l'accès difficile.

Le 1. de Mai 1606. on dressa une batterie de deux piéces de canon de 24. livres de balle, dans l'isle Pulo Malacca, autrement Ilha das Naos, qui étoit plus proche de la ville que les vaisseaux. On vouloit en même tems, à la faveur de cette batterie, envoier deux chaloupes visiter le bout occidental de la ville, tant pour le reconnoître en éfet, que pour donner le change aux ennemis, & qu'ils ne pussent savoir dequel côté on vouloit les ataquer.

Cette petite isle n'est pas plus grande que deux fois le Dam d'Amsterdam, qui est la place où la Maison-de-ville est située. Elle n'est pas tout-à-fait à la portée du canon de demi-calibre de la ville. On y mit 30. hommes pour servir & garder la batterie, pendant-que le lendemain, dès le matin, on iroit faire descente au côté septentrional. Car ceux qui étoient allez visiter le côté méridional, avoient raporté que le terrein n'étoit pas praticable, pour être trop bourbeux, & qu'on y enfonceroit jusqu'aux genoux.

Les deux piéces qui étoient dans l'isle aïant joüé tout l'aprés-midi, empêchérent les deux batteries qui étoient au bout méridional de la ville de plus tirer. De la ville on tiroit bien encore quelques coups sur les vaisseaux, mais point sur la batterie; ce qui étoit surprenant, car on auroit pu incommoder beaucoup ceux qui y travailloient. Il y eut une volée de canon qui porta dans le vaisseau nommé *Orange*, & l'aïant fait reculer de plus de trois brasses, le boulet fit crever l'endroit du doublage où il donna.

Comme tout se préparoit pour la descente, le Conseil qui s'assembla mit encore en délibération, si on la devoit faire ou non. Il y eut de grandes contestations sur ce sujet. Ceux qui étoient d'avis contraire se fondoient sur ce qu'il y avoit aparence que l'armade de Goa seroit forte, & que ce seroit tout ce que la flote pourroit faire que de la vaincre: que si l'on pouvoit battre cette armade, la ville de Malacca, n'aïant plus d'espérance de secours, ne feroit plus aussi qu'une foible résistance: que si, lors-qu'on auroit mis du monde à terre, l'armade venoit à paroître, il faudroit nécessairement se retirer, & laisser la ville, pour retourner à bord: qu'il n'y avoit aucun lieu de croire que la place se rendît, tant qu'elle atendroit du secours, & que cette atente feroit qu'elle se défendroit jusqu'à la derniére extrémité: que d'ailleurs quand on s'en seroit rendu maître avant la venüe de l'armade, ce qui ne se pourroit faire sans perte de gens, & sans s'afoiblir, on se trouveroit dans un danger évident de perdre & la ville & les vaisseaux, puis-qu'on n'auroit pas assez de monde pour garder la place, & pour mettre en même tems la flote en état de résister à la puissance qui viendroit l'ataquer. Ils

Ils concluoient donc qu'il falloit atendre des nouvelles du Roi de Johor, & qu'on verroit quel secours on pouvoit espérer de lui; parce-qu'il en donneroit peut-être assez pour surmonter les obstacles qui se presentoient, & pour faire tête à l'armade; auquel cas on iroit à l'assaut avec plus d'assurance d'un heureux succès.

Ceux qui étoient d'avis qu'il falloit faire descente, disoient qu'il étoit certain qu'il falloit s'atendre à la venuë de l'armade de Goa, mais qu'il n'y avoit rien de plus incertain que le tems auquel elle pourroit venir, & que ce pourroit n'être que dans 4. ou 5. mois: que la ville n'étant encore guéres fortifiée par l'un de ses côtés, il ne falloit pas donner le tems à l'ennemi de la fortifier, & de la munir des choses dont elle pouvoit manquer: qu'il n'y avoit pas beaucoup de soldats Portugais, & que les Noirs avoient peu d'expérience à la guerre: qu'ils étoient persuadez que si on poussoit vivement ces gens-là, sans leur donner le tems de se reconnoître, ils ne feroient pas une grande résistance: que les delais leur donneroient lieu de se remettre de leur fraïeur & de reprendre courage: que les équipages qui se trouvoient en santé & animez presentement, pourroient changer, & être plus mal-disposez de corps & d'esprit: que bien loin de croire que la garde de la ville empêchât qu'on ne fût en état de défendre les vaisseaux, ils soutenoient que la ville elle-même, lorsqu'on l'auroit prise, serviroit à leur défense, & qu'elle les couvriroit en cas que l'armade fût trop-forte, ou-bien qu'on en tireroit des secours pour la combattre: que les vaisseaux Portugais tirant plus d'eau que ceux des Hollandois, ceux là ne pourroient s'aprocher si-près de

de ceux-ci, ni de la ville, que ceux ci pouvoient s'aprocher d'eux: que par conséquent si on se trouvoit trop foible, les vaisseaux iroient se mettre sous le canon de la ville, si-avant que les Portugais n'en pourroient aprocher, & qu'on se tiendroit sur la défensive: que suivant l'avis qu'on avoit reçu de l'Amiral Verhagen, le Roi de Johor n'étoit pas en état de donner un grand secours, & que pour une espérance qui avoit si-peu de fondement, il n'y avoit pas lieu de négliger des avantages reëls: que si la descente ne se faisoit pas promtement, ils ne jugeoient pas qu'elle se pût jamais faire, & qu'il valoit mieux s'en retourner que de perdre là plus de tems: qu'il n'étoit pas certain non-plus que quand on auroit battu l'armade, la ville se crût perduë, & ne fît plus de résistance: qu'il n'y avoit nulle aparence qu'on pût si-absolument détruire l'armade, sur-tout si-proche des côtes qui la favoriseroient, & qu'elle trouveroit bien les voies de donner encore du secours à la ville, par le moien des fustes & des galéres.

La pluralité des voix aïant été pour le premier avis, il fut résolu qu'on ne feroit point de descente jusques-à ce qu'on eût reçu des nouvelles du Roi de Johor.

Le 2. de Mai *1606.* on tira de la ville de tems en tems quelques volées de canon, qui ne portérent point; mais pour chaque coup l'Amiral en renvoia deux, qui firent bien du desordre. Les habitans brûlérent leur fauxbourg méridional, parce-que la batterie qu'on avoit dressée dans l'isle, leur donna lieu de se persuader que ce feroit là qu'on feroit l'ataque. Toute la nuit ils ne firent que carillonner & joüer du hautbois. Le 3. se passa comme le jour précédent.

L'A-

L'Amiral avoit fait poster quatre chaloupes au Nord de la place, sur une brasse d'eau, sur lesquelles les habitans tirérent aussi, sans leur toucher. Le jour précédent on avoit vu quelques pirogues raser la côte, entrer dans la ville, & en sortir : mais le nouveau poste qu'avoient pris les chaloupes les en empêchoit alors.

Le même jour l'Amiral tira 10 hommes de chaque vaisseau, & les envoia dans une grande isle nommée Pulo Sapta, qui gît à 2. lieuës de la ville, afin de faire dix gabions pour chaque navire, dont on pût se servir en cas de descente: car ceux qu'on avoit envoiez le jour précédent dans cette isle, pour faire de l'eau, avoient raporté qu'il y avoit beaucoup de bois & de ris.

Le soir du 4. l'Amiral commanda la chaloupe à rames du *Grand Soleil*, pour aller prendre poste proche des 4. chaloupes à voiles, qui étoient au Nord de la place, afin d'en fermer d'autant mieux le passage. L'équipage de cette chaloupe, au-lieu d'aller joindre les autres, alla s'en poster bien loin, & prit une pirogue qui menoit des gens à la ville. Ceux qui conduisoient la chaloupe avoient fait des décharges de pierriers & de mousquets sur cette pirogue, qui avoient obligé les gens qui y étoient de se jetter à la mer, de-sorte qu'on n'y trouva que deux paquets, deux pierriers de fonte & deux halebardes.

On trouva un homme blessé qui flotoit sur l'eau, & quand on l'eut retiré on vit que c'étoit un Noir, nommé Pedro Furtado, qui se disoit pêcheur. On le mena au bord de l'Amiral, & quoi-qu'il eût beaucoup de peine à parler, à-cause des douleurs qu'il soufroit, il dît pourtant, qu'il y avoit une grande consternation dans

la

la ville : que le canon avoit tué 10. hommes & en avoit bleſſé quelques autres : qu'on atendoit tous les jours l'armade de Goa avec le Vice-roi & l'Archévêque, pour aller reconquérir les Moluques, & combattre le Roi de Johor : que la place n'étoit pas bien pourvuë de vivres, mais qu'il y avoit aſſez de poudre & de canon : qu'il n'y avoit pas plus de 80. Blancs, & environ 3000. tant eſclaves que Malais : qu'il n'y avoit plus de monde dans le fauxbourg de Campoclin, les habitans s'étant retirez dans la ville, où il y avoit auſſi quantité de marchandiſes. Le lendemain matin ce pêcheur mourut & fut jetté à la mer.

Le 5. on porta quelques gabions de la grande iſle à Pulo Mallacca. Sur le ſoir deux pirogues de Johor, qui en étoient parties depuis 5. jours, ſe rendirent à la flote par ordre du Roi. Celui qui les commandoit étoit le Sabandar de Sincapura, qui ſe nommoit Seri Raïa Nugara. L'Amiral leur fit viſiter la flote.

Le Sabandar dît que le Roi aïant eu nouvelles de Pera, qu'il y avoit devant Malacca des vaiſſeaux qu'on croioit être Hollandois, il avoit envoié ces pirogues pour en aprendre la vérité. Il dît auſſi qu'il y avoit trois jours qu'elles avoient découvert nôtre chaloupe, au-delà de la moitié du chemin de Johor, & que dès-que le Roi auroit reçu avis de la venue de la flote, il viendroit la joindre : qu'on pouvoit compter qu'on le verroit dans huit jours avec 20. fuſtes & 30. galéres, & que pour cet éfet il alloit faire partir ſes pirogues, & s'en retourner avec elles pour lui faire ſon raport. Il ſavoit auſſi des nouvelles de l'armade de Goa, & que le Vice-roi y étoit en perſonne.

Le

Le 6. deux pirogues pleines de monde, aïant passé au Sud des batteries, entrérent dans la place, sans qu'on pût les en empêcher. Sur le midi un grand para, ou paru, tout-de-même rempli de gens, sortit de la ville. Pour empêcher ces navigations, on commanda les chaloupes du *Lion Noir* & du *Grand Soleil* avec le canot du *Middelbourg*, qui allérent se poster dans le passage. Néanmoins il vint deux petites pirogues de dehors, quelques autres plus grandes, & deux fustes, qui aïant découvert ces sentinelles, passérent à côté, & entrérent encore dans la ville, quelques éforts que les chaloupes fissent pour s'y oposer. Les habitans en firent de grands trofées, se regardant comme délivrez du siége.

Ces fustes étoient allées depuis quelque tems à Pahan, avec des Ambassadeurs, pour faire relâcher des Portugais. Un de leurs vaisseaux avoit péri sur cette côte, & les gens de l'équipage qui s'étoient sauvez, avoient été retenus prisonniers. Les Ambassadeurs les aïant délivrez les ramenoient, au nombre de 80. Portugais & de 100. Noirs, qui entrérent tous dans la ville; si-bien que les Blancs s'y trouvérent une fois plus forts qu'ils n'étoient d'abord.

Le 13. la chaloupe qui étoit allée à Johor vint rejoindre la flote, & raporta que le Roi viendroit dans 4. jours avec autant de monde qu'il pourroit, aïant donné ordre à ses gens d'assembler promtement des munitions. Le 14. on rendit à l'Amiral une lettre de la part de ce Roi, qui avoit été traduite par les Hollandois qui demeuroient dans sa ville, en ces termes.

„ Le Roi de Johor, nommé Radia Sabrang, „ saluë l'Amiral & lui souhaite un bon succès „ dans ses entreprises. Vous Sieur Amiral qui „ avez

„ avez été envoié par le Roi de Hollande, pour
„ combattre nos ennemis & les vôtres, puissiez
„ vous, ainsi-qu'il arrivera infailliblement,
„ faire voler vôtre réputation dans tout l'uni-
„ vers, selon-que vous le méritez, pour n'a-
„ voir pas craint de venir de si-loin avec vos
„ compatriotes, vous oposer à la tirannie que
„ les Portugais éxercent dans ces pais, de-mê-
„ me que vous vous y êtes oposez dans le vôtre.
„ Je me tiens heureux d'avoir vu Louïs Isaacsz
„ & Hans van Hagen, que vous m'avez en-
„ voiez, pour me donner avis de vôtre arivée
„ devant Malacca; d'avoir vu ceux qui sont
„ venus, pour nous délivrer de l'esclavage où
„ les Portugais nous veulent réduire. Je tâche-
„ rai de reconnoître le service que Vôtre Roi
„ veut bien me rendre, sans que je l'aïe méri-
„ té, dans les personnes de ceux qu'il envoie,
„ & je le ferai de tout mon pouvoir. Il n'y a
„ point de Roi sur la terre, qui pût me rendre
„ les services que le vôtre m'a déja rendus. Je
„ vous envoie *Yntse Amar* & *Yntse Camar*, pour
„ vous avertir que j'irai vous joindre, s'il plaît
„ à Dieu. Je fais rassembler mes rameurs: dès-
„ qu'ils seront venus, je ne différerai point à
„ partir: si même j'avois deux galéres prêtes,
„ je m'y embarquerois dès ce moment. J'atens
„ aussi plusieurs bantins, & je vous les envoierai
„ incessamment. Je retiens ici vos deux Envoiez,
„ pour vous les remener dans ma galére. Nous
„ nous rendrons ensemble auprès de vous, &
„ nous travaillerons tous à mettre vos desseins à
„ éxécution. Son Excellence m'a fait tant
„ d'honneur, que je n'en puis jamais assez mar-
„ quer ma reconnoissance. Enfin je vous suis tel-
„ lement obligé, & à tous ceux qui sont venus
„ pour

„ pour nous afranchir, que je crains de ne vous
„ pouvoir recompenser d'un si-grand service,
„ n'étant Roi que d'un peuple qui est bien-
„ pauvre.

Le 17. de Mai, on vint dire à l'Amiral que ce Roi étoit tout-proche de la flote, avec ses galéres & ses fustes, qui étoient montées d'environ 300. hommes, la plupart esclaves. C'étoit le même Raïa Bonsu, ou Raïa Zabrang ou Sabrang, qui avoit envoié des Ambassadeurs en Hollande, avec des presens pour le Prince Maurice.

Pour mieux comprendre l'état des afaires de Johor, il faut savoir, que le feu Roi, qui étoit guerrier, avoit souvent eu guerre contre les Portugais, & qu'il a laissé quatre enfans, dont l'un se nomme Jan de Patuan, nom qui paroît plutôt être un titre d'honneur, qu'un nom propre. Celui-ci est l'aîné, & est le Roi des Malais.

Le second fils, qui est d'une autre femme, se nomme Raïa Siacai, c'est-à-dire, Roi de Siaca, qui est un fief qui relève de la Couronne de Johor: il est marié avec une fille de la Reine de Patane: mais c'est un homme de peu de capacité, qui n'est doüé d'aucune vertu Roïale, qui réside toûjours à Siaca & ne vient à Johor que rarement.

Le Roi Jan de Patuan, n'est pas non-plus un homme de grand esprit. Ses ocupations sont de dormir jusqu'à midi, puis de manger, de se baigner, & de boire le reste du jour jusqu'à s'enivrer: de sorte qu'après midi il ne lui faut plus parler de rien, si ce n'est de boire avec lui, & de faire l'ivrogne. Il ne se mêle d'aucune afaire, s'en remettant sur ses Oficiers, & sur le Raïa Zabrang. Il ne veut entendre parler de rien

rien qui l'inquiéte, & quand on lui fait quelque proposition, comme de lever des troupes, ou de quelque autre chose, il ne dit rien. On a beau lui demander trois ou quatre fois quelle est sa volonté, il ne répond pas plus que s'il étoit muet. En un mot il n'est propre à rien qu'à faire la débauche, à bien boire, & à être avec des femmes.

Le feu Roi de Johor a encore laissé de sa seconde femme un autre fils, qui le est Raia Bonsu, à-present nommé Raïa Zabrang, ou Sabrang, c'est-à-dire, Roi de l'autre côté, parce-qu'il réside & gouverne de l'autre côté de la riviére, vis-à-vis de la ville de Batusabar, ou Batusauwer, où il a une forteresse & des sujets qui lui obéïssent. Néanmoins il relève de Jan de Patuan. Il a environ 35. ans. Il est presque blanc, d'une taille qui n'est pas des plus grandes, discret, patient, prévoiant, & actif. Il n'est point colére. Il pousseroit fort-bien une afaire, s'il avoit le pouvoir en main. En un mot il seroit digne d'être Roi de Johor & de Malacca. C'est un Prince qui recompenseroit bien les services qu'on pourroit lui rendre, & qui est fort-reconnoissant du secours qu'on lui donne, ainsi-qu'on peut le remarquer par l'affection qu'il a pour les Hollandois. Il rend toûjours de grands respects à son frére Jan de Patuan, qui, de son côté, marque beaucoup d'égards pour lui, quoi-qu'en secret il ait de la jalousie de l'estime que le Raïa Zabrang s'est atirée.

Le quatriême fils que le feu Roi a laissé d'une troisiême femme, se nomme Raïa Laud, c'est-à-dire Roi de la mer. C'est un homme qui n'est propre qu'à prendre du tabac, boire de l'arack, & mâcher de la betelle. Il mériteroit d'être pré-

précipité dans la mer dont on le nomme le Roi. L'ivrognerie, la débauche avec les femmes, & les meurtres, font ses plaisirs & toute son ocupation. Il semble que ce soient trois sciences qu'il ait aprises pour les professer.

Ces trois fréres sont adonnez au vin. Mais pour le Raïa Zabrang, il n'en a jamais bu, ni d'aucune sorte boisson. Tels que sont ces Princes, tels sont aussi les Courtisans qui les aprochent, de sorte que la Cour de ce dernier est fort différente de celle des trois autres.

L'Amiral se mit dans une chaloupe qui fut acompagnée de plusieurs autres, & alla au-devant du Prince, qu'il fit saluer de décharges d'artillerie. Le Raïa Sabrang lui fit present d'un poignard, à la poignée, duquel il y avoit quelques pierreries, mais de peu de valeur. Lorsqu'ils eurent dîné ensemble ils commencérent à parler du siége: car l'Amiral vouloit savoir quel fonds il pouvoit faire sur le secours de ce Roi.

Mais au-lieu d'une réponce positive, on n'en put tirer autre chose, sinon qu'il étoit un pauvre Roi qui n'avoit que très-peu de forces; que néanmoins il feroit tout ce qui feroit en son pouvoir; qu'il ne savoit pas précisément ce que son frére pourroit faire. Enfin quoi-que l'Amiral pût dire, de quelque côté qu'il tournât ce Raïa, il n'en eut toûjours que la même réponce, savoir, qu'il étoit pauvre, que par cette raison il avoit écrit au Roi de Hollande, pour lui demander du secours contre les Portugais; que s'il avoit été assez puissant pour les combattre, il n'auroit pas eu recours à d'autres: si bien qu'il fallut que l'Amiral cessât de le presser, & que l'on parlât de régler les conditions.

Après que chacun se fut défendu de faire le pre-

premier ses propositions, l'Amiral se vit encore obligé de s'ouvrir. Il demanda que la ville lui demeurât, pour y établir son commerce, en faire l'étape des marchandises, & y mettre une garnison Hollandoise, ofrant de laisser au Roi tout le reste du païs, pour la conservation duquel, & de la ville, on se prêteroit mutuellement secours défensivement contre tous ennemis, & ofensivement contre les Portugais & les Espagnols.

Le Roi répondit que s'il ne devoit pas être maître de la ville, il ne lui importoit pas de la retirer des mains des Portugais : qu'à l'égard du plat païs, il n'en faisoit pas grand état, puis-qu'il avoit vingt fois plus de païs que ses Sujets n'en pouvoient ocuper : que la proposition qu'on lui faisoit n'étoit pas de gens qui fussent venus pour lui donner du secours, & que l'avantage qu'il en pourroit retirer seroit peut-être d'avoir de bons voisins, au-lieu qu'il en avoit de mauvais ; expérience qu'il ne pourroit faire qu'avec le tems, puis-que les Hollandois pouvoient dans le fonds n'être pas tels qu'ils paroissoient, & qu'ils pouvoient ressembler aux Portugais, sur la parole desquels on ne pouvoit se fier : qu'ainsi c'étoit en-vain qu'il avoit cru qu'on étoit venu à son secours, puis-qu'on vouloit éxiger qu'il vint lui-même au secours d'étrangers pour leur livrer son païs, c'est-à-dire, pour lui donner des maîtres qui étoient moins connus que ceux qu'il avoit, sans aucune autre espérance d'une condition plus avantageuse pour lui, que celle du hasard d'avoir de meilleurs voisins: qu'il laissoit à juger à l'Amiral même & à son Conseil, si la chose étoit raisonnable & juste, puis-que les Hollandois faisoient profession de ne vouloir point

point usurper le bien d'autrui ; qu'ils se plaignoient sans cesse du tort que les Portugais leur avoient fait ; & que c'étoit pour cela qu'ils leur faisoient la guerre.

L'Amiral lui demanda , quel seroït donc l'avantage que les Hollandois pourroient retirer de cette guerre , quand ils auroient fait tant de dépenses pour le secourir ? Il répondît qu'il leur donneroit une place pour bâtir une maison & que toutes leurs marchandises seroient franches , & ne paieroient aucuns droits ni impôts. L'Amiral repliqua que cet afranchissement de droits étoit bien peu de chose , & qu'il en faisoit peu d'état , puis-qu'on ne portoit que très-peu de marchandises dans son païs ; qu'à l'égard d'une place pour bâtir une maison, c'étoit une chose qu'il pouvoit faire même pour ses ennemis qui voudroient négocier en son païs, parce-qu'il en tireroit de l'avantage : que les Rois de Bantam , d'Achin , & de Ternate , dans les païs desquels il y avoit bien plus de commerce à faire que dans le sien , avoient donné des places aux Négocians Hollandois , sans que ceux-ci leur eussent rendu aucun service : qu'au-reste il ne demandoit rien qui apartint aux Rois de Johor , puis-que ni lui , ni ses prédécesseurs, n'avoient pas bâti la ville comme elle étoit alors : que c'étoit l'ouvrage des Portugais , desorte que ce qu'on lui demandoit , n'étoit qu'autant de terrein que la ville de Malacca en occupoit ; que ce qui étoit édifié sur ce terrein , n'étoit point le bien des Rois de Johor,& qu'il ne leur avoit rien coûté.

Cette conférence aïant longtems duré , & le Raïa voiant bien qu'il n'y avoit pas lieu de se faire donner la ville , il consentit à la laisser

aux Hollandois, moïennant que l'Amiral lui acordât une priére qu'il lui feroit. Matelief répondit que pour peu qu'elle fût raisonable & en son pouvoir, il lui promettoit de la lui acorder. Sur cette promesse le Raïa tira l'Amiral à part avec l'Interprète, & lui dit qu'il demandoit qu'ils allassent ensemble à Achin, pour en chasser le Roi. L'Amiral lui fit réponce qu'il n'y auroit en cela ni raison ni équité, puis qu'il y avoit paix entre le Roi d'Achin & les Hollandois: mais que si ceux d'Achin vouloient lui faire la guerre, il s'engageoit que les Hollandois l'assisteroient de tout leur pouvoir, après avoir fait leurs éforts auprès des autres pour les détourner d'une telle entreprise, & pour procurer la paix entre les deux Etats.

Enfin il se fit un Traité qui fut rédigé par écrit en Malais & en Hollandois, & signé dans la suite par les deux Rois, devant Malacca. En voici la teneur.

Acord fait entre l'Amiral Corneille Matelief le jeune, au Nom de Leurs Nobles Puissances les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies, d'une part : Et l'illustre & puissant Roi de Johor, d'autre part : ce 17. *de Mai*, 1606. *à-bord du vaisseau* Orange, *étant à l'ancre à la rade de Malacca.*

1. Promet le dit Sieur Amiral, au nom comme dessus, sur la requête du Roi, de lui aider à prendre la ville de Malacca, sur les Portugais leurs ennemis communs, chacun emploiant toutes ses forces pour les en chasser, & lorsque la ville sera prise, elle sera & demeurera en propriété aux Seigneurs Etats Généraux,

à

à perpétuité, dans l'état où elle se trouve, avec murs & remparts, libre & franche de toutes charges, sans reconnoître aucun autre Souverain, le-dit Roi la cédant par ces presentes pour recompense de services & frais de guerre. Sera tout le païs qui l'environne & qui sera reconquis, & demeurera sous la domination du-dit Roi, sous condition que les-dits Seigneurs Etats, ou le Capitaine établi de leur part dans la ville, voulant la faire fortifier plus qu'elle n'êst, pourront prendre autant de terrein qu'il en faudra pour l'éxécution de leur projet.

2. Les-dits Seigneurs Etats pourront prendre dans tout le païs de l'obéïssance du Roi, autant de bois qu'il en sera besoin pour l'entretien de la ville, & pour construire des vaisseaux.

3. Tous les vaisseaux des-dits Seigneurs Etats pourront décharger leurs éfets dans la ville, & y faire venir leurs vaisseaux, de quelque part que ce soit, même les vaisseaux qu'ils auront fretez, jonques pirogues & autres, sans que le Roi ait rien à dire ou à prétendre, soit de droits d'entrée ou de sortie, ou autrement.

4. Ne pourra le Roi permettre, qu'aucuns Hollandois, ou Européens, maintenant vivans, ou leur postérité, trafiquent dans ses Etats, s'ils n'en ont permission du Gouverneur de Malacca; & s'ils osent s'y ingérer sans permission, ils seront poursuivis & traitez en ennemis.

5. Il sera libre au Roi de rebâtir & de repeupler le fauxbourg de Campo-clin, qui vient d'être brûlé, en demeurant le maître, & gouvernant les habitans comme il lui plaira, sans que les-dits Seigneurs Etats aïent rien à dire: il y pourra faire sa résidence, il pourra le faire for-

fortifier, & les-dits Seigneurs seront tenus de l'assister de leur conseil, pour cet éfet.

6. La ville étant prise, tout le canon qui se trouvera dedans demeurera au Roi, qui à l'instant en pourra faire enlever la moitié, & l'autre moitié restera dans la place pour sa défence, jusques-à-ce qu'il y ait été pourvu par les-dits Seigneurs Etats.

7. Tout ce qui sera trouvé dans la ville, soit marchandises, argent, denrées &c. demeurera pour une moitié aux Sujets des-dits S. Etats, servant sur la presente flote, & l'autre moitié demeurera au Roi.

8. Les marchandises qui n'apartiendront pas aux Sujets des S. Etats, seront déchargées dans le fauxbourg, ou ailleurs dans les païs du Roi, & les vaissaux des S. Etats auront la liberté, comme les autres, d'aller les y acheter, & de les porter dans la ville.

9. On s'assistera mutuellement dans toutes les entreprises que les uns ou les autres feront contre les Portugais & les Espagnols. Que si une des parties veut faire la guerre à d'autres qu'à eux, l'autre partie ne sera point tenuë de l'assister, que défensivement.

10. Aucune des deux parties ne fera la paix avec le Roi d'Espagne, que du consentement de l'autre.

11. Si quelqu'un cause du scandale pour fait de Religion, il en sera fait plainte à son Souverain qui l'en fera punir, tant d'un côté que d'autre.

12. Si quelqu'un d'un parti a quelque chose à prétendre contre ceux de l'autre parti, soit dettes à exiger, ou autrement, le demandeur sera tenu de faire apeller le défendeur devant son Juge.

13 Si

13. Si quelque Hollandois qui auroit commis délit, ou autrement malversé, va se réfugier auprès du Roi de Johor, ou de ses Sujets, ou que quelqu'un des Sujets du Roi se réfugie chez les Hollandois, on sera tenu de part & d'autre de livrer les fugitifs.

Forme du serment qui fut prêté réciproquement pour l'observation de ces Articles.

NOUS Jan de Patuan & Raïa Sabrang Rois de Johor, promettons par ces presentes d'entretenir l'Acord ci-dessus dans tous ses points & articles, sans y contrevenir en aucune maniére. Ainsi Dieu nous aide.

Je Corneille Matelief, ou Matelîf le jeune, au nom de Leurs Nobles Puissances les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies promets par ces presentes d'entretenir l'Acord &c.

Second Acord entre les sus-dites Parties, arrêté le 23. de Septembre 1606. dans la ville de Batthusauwer, ou Bathusaüer.

Premiérement on confirme tous les Articles contenus dans l'Acord fait entre les Parties le 17. de Mai, de la presente Année à bord du vaisseau *Orange*, à la rade de Malacca.

„ Comme il n'a pas plu à Dieu que nous nous „ soïons rendus maîtres de la ville & forteresse „ de Malacca, jusques-à-present, & que par „ consequent il y a quelques Articles qui ne „ peuvent être éxécutez de part & d'autre; tels „ que sont ceux qui regardent la possession de la „ ville par les S. Etats, & celle du fauxbourg „ par le Roi de Johor, ils demeureront en suspens.

„ pens jusques-à-ce qu'on trouve une occasion
„ favorable pour venir à bout de cette en-
„ treprise.

„ Et comme il est nécessaire pour le commer-
„ ce des Sujets des Seigneurs Etats Généraux
„ dans les Indes, qu'ils aïent un lieu fixe, & une
„ retraite assurée, où ils puissent assembler &
„ conserver leurs marchandises, éfets, muni-
„ tions, denrées, & tout ce qui sert aux équi-
„ pemens, & afin de pouvoir, en cas de besoin,
„ amener des artisans & des familles de leur
„ païs, le dit Seigneur Roi de Johor fera don aux
„ S. Etats, ou à leur Capitaine, de telle place
„ qu'ils pourront desirer, soit ici dans ce Roïau-
„ me, soit dans quelqu'une des isles de la domi-
„ nation du Roi, grande ou petite, selon que les-
„ dits. S. Etats, ou leur Capitaine, le requer-
„ ront, où ils pourront bâtir des maisons, &
„ faire leur demeure, comme ils auroient fait
„ à Malacca.

„ Et ce faisant seront tenus les S. Etats &
„ leurs Sujets, d'entretenir les Articles arrêtez
„ devant Malacca. Fait à Batthusauwer, les
„ jour & an que dessus.

Lors-qu'on convint de ces derniers Articles, le Roi demanda que comme tout étoit brûlé & desolé autour de la ville de Malacca, on lui promît que si l'on pouvoit la prendre, on lui donneroit un lieu dans l'enceinte des murailles, pour y loger, & qu'il demeureroit maître du fort. L'Amiral lui dit qu'il ne lui refuseroit jamais rien qui pût être acordé; mais qu'il le prioit de considérer, que ce qu'il desiroit seroit une matiére de desordre & de trouble, où il prévoioit trop de désavantage pour les Hollandois: qu'il faudroit nécessairement que le Gouver-
neur

neur qui feroit là de la part des Etats, ocupât le fort; que cependant il feroit obligé de le quitter toutes les fois qu'il plairoit au Roi d'y venir; ce qui feroit une peine & un embarras insuportable, & d'une trop grande conséquence.

Enfin il fut arrêté que l'Amiral feroit acommoder une maison pour loger 15. à 17. personnes, qui feroit pour le Roi, quand il lui plairoit d'y venir, jusques-à-ce que le fauxbourg de Campo-clin fût rebâti, & qu'il y eût un logement pour la Cour, de quoi le Roi parut content. L'Amiral lui promit aussi de lui délivrer tout le canon sur le champ, si l'on prenoit la ville d'assaut, & la moitié du butin, quoi-qu'il fût acordé aux équipages, ou-bien ce qui pourroit être paié pour rançon.

Au-reste l'Amiral consentit que le Roi levât des droits & des impôts sur les gens des autres nations qui se feroient habituez hors de la ville, dans cette vuë, savoir, que n'y aïant que ceux qui demeuroient dans la ville qui en fussent éxempts, il y auroit beaucoup d'étrangers qui y feroient atirez par cette franchise, & qui aimeroient mieux s'y établir qu'ailleurs. Il faisoit aussi son compte qu'on y meneroit beaucoup de gens de Hollande, & qu'on se mettroit bien-tôt en état de se défendre, même sans le secours du Roi de Johor, & d'avoir assez de matelots pour naviger par-tout.

Quoi-qu'on fût demeuré d'acord de toutes ces conditions, il se passa encore du tems avant qu'elles fussent mises par écrit, & signées des deux Rois. Cependant on fit des préparatifs pour la descente, & l'Amiral presenta la lettre du Prince Maurice, & les presens qu'il envoioit au Raïa Sabrang. Les presens consistoient en

un fusil long, un double pistolet garni de perles, deux autres pistolets, un sabre, & une pertuisane, le tout d'ouvrage fort exquis. Ensuite on lui presenta les presens des Sieurs Directeurs, savoir, un harnois d'armes, six pertuisanes, & six harnois blancs.

Mais afin d'éviter la jalousie qui pourroit naître entre les fréres, l'Amiral dit au Raïa Sabrang, que ses ordres étoient de faire ces presens au Roi de Johor, & qu'encore que ce fût lui qui eût envoié des Ambassadeurs en Hollande, avec des presens au Prince Maurice, néanmoins comme Jan de Patuan étoit le Roi regnant, il le prioit de vouloir bien lui dire s'il devoit donner ces presens à ce Roi. Le Raïa répondit que l'Amiral devoit être en repos de ce côté là, & que tout ce qu'il feroit seroit aprouvé du Roi; de quoi l'Amiral fut satisfait.

Le soir du 18. de Mai 1606. on mit à terre 700. hommes, dans l'ordre dont on étoit convenu. Ils trouvérent sur le rivage 400. Portugais & Noirs, armez de fusils, de piques &c. mais sans ordre, & qui n'osoient tenir ferme un moment; ce qui obligea aussi les Hollandois de ne garder pas éxactement leur ordre. Ils chassérent pourtant les ennemis jusques dans le faux-bourg, où l'Amiral croioit qu'il n'y avoit qu'une palissade. Mais il étoit entouré d'une muraille de Taipa, c'est-à-dire, de terre & de petites pierres broiées ensemble, comme on en fait dans le Portugal, enduite de chaux par-dehors, & d'une brasse d'épaisseur, si-bien que les boulets de demi calibre ne la pouvoient percer.

Les ennemis se tinrent derriére cette muraille, & les Hollandois firent un retranchement à 150. pas d'eux, où ils dressérent une batterie de

2.

2. piéces de campagne de 9. livres de balle, qui enfiloit la porte. Enſuite ils firent un autre retranchement à 80. pas plus près. Cette nuit-là ils perdirent ſix hommes, & en eurent 33. de bleſſez.

Sur le minuit les ennemis brûlérent le fauxbourg, & ſe retirérent dans la ville. Si les Hollandois euſſent ſeu le chemin, comme ils l'aprirent dans la ſuite, ils auroient pu enlever tous ceux qui étoient dans le fauxbourg. Auſſi les Portugais en avoient-ils grand peur, & c'eſt ce qui fit qu'ils le brûlérent ſi promtement. Car par derriére, du côté du bois, il y avoit en quelques endroits du mur des bréches qui n'étoient bouchées que de planches.

Le ſecours qu'on reçut cette nuit-là des Malais ne doit pas être compté: ils n'étoient pas plus propres à travailler qu'à ſe battre. Dès-qu'ils entendoient tirer un coup de fuſil, ils croioient être morts; on ne pouvoit plus les faire marcher, quand même on auroit voulu les tuer.

Le 19. l'Amiral alla lui-même reconnoître la ville, & les travaux qu'on y faiſoit. Il trouva une groſſe riviére, qu'il n'y avoit pas moien de paſſer, ainſi-qu'on l'en avoit averti auparavant. La ville lui parut ſi-forte, les murailles ſi-bonnes, ſi-bien flanquées de tours, qu'il n'y avoit qu'à fermer les portes, ſans ſe mettre en peine de faire d'autre réſiſtance que de tirer quelques coups de mouſquets de deſſus les remparts. Cette viſite lui fit perdre l'eſpérance de forcer la place; d'autant-plus que des 700. hommes qui étoient à terre, il en falloit déja renvoier à bord 150. qui étoient bleſſez, ou qui avoient d'autres incommodités.

Ainſi l'on ne voioit pas qu'il y eût lieu de faire de grandes expéditions avec 550. hommes, &

par un chaud aussi extraordinaire qu'il en faisoit alors. Pour les Malais, il n'y avoit aucun fonds à faire sur eux. Quand on vouloit 30. ou 40. esclaves pour travailler, il falloit les demander un jour auparavant, & encore n'en obtenoit-on que la moitié.

L'Amiral aïant considéré l'état de la ville, la lâcheté des Malais, & l'atente où l'on étoit de l'armade de Goa, auroit bien voulu être au commencement de l'entreprise. Mais il y étoit engagé & il ne savoit comment s'en dédire. Il fit donc dresser une batterie, à une portée de mousquet, non pour battre en bréche, mais pour démonter celles des ennemis, & abattre des maisons: car il n'étoit pas aisé de faire bréche de ce côté-là, & quand on y en auroit fait une, on auroit rencontré la riviére qui est fort rapide, & qui paroît bien avoir 200. piés de large, de-sorte qu'il n'y avoit pas moien de la passer, les ennemis aïant rompu le pont.

On ne laissa pourtant pas de pousser les travaux cette nuit-là, & d'avancer beaucoup. Les Malais commencérent alors à rendre quelque service. Toutefois ils s'enfuïoient dès-qu'ils apercevoient des armes, & ils ne vouloient pas seulement les garder, pendant-que les Hollandois travailloient.

Sur ces entrefaites Jan de Patuan vint de Johor. Le Raïa Sabrang étant allé au-devant de lui, l'Amiral y alla aussi, dans une pirogue particuliére. Quand il eut rencontré la galére du Roi, & qu'il l'eut salué, il lui dit qu'il avoit mis entre les mains du Raïa son Frére une lettre & des presens du Prince Maurice, & qu'il avoit fait un Traité avec lui. Le Roi lui répondit qu'il aprouvoit tout ce que son Frére avoit fait.

L'A-

L'Amiral n'eut pas une grande converſation avec ce Prince, parce que quand il a fait diete, il ne parle pas beaucoup. Le lendemain ſes galéres & ſes pirogues allérent ſe mettre ſur la vaſe, au Nord de la ville, & le Raïa Sabrang prit poſte tout-proche de l'Amiral, hors de la porte du fauxbourg.

Quand la batterie fut dreſſée, on y planta 2. piéces de canon de demi-calibre, & deux canons de fer de 17. livres de bale, qui démontérent ceux de la ville. L'Amiral propoſa au Raïa de diviſer ſes gens en trois troupes, afin d'en joindre une à chacune de celles que commandoient les trois Capitaines Hollandois, pour aider à faire la garde, & aux travaux, ſans quitter leurs poſtes que lors-que les Hollandois le quitteroient. Par ce moien il pretendoit qu'on ſeroit plus en état de ſe défendre en cas de ſortie, ou d'autre alarme, puis-que les retranchemens & les redoutes ſeroient toûjours bien garnies de gens.

Car auparavant, lors-que l'Amiral commandoit 50. de ces gens-là pour aller la nuit à la garde, il falloit qu'il fût preſent pour les faire marcher, & encore étoit-il plus de minuit avant-qu'ils fuſſent prêts. Souvent même quand on croioit en mener 60. il ne s'en trouvoit que 30. & ils demeuroient ſi-peu de tems dans leurs poſtes, qu'à-peine atendoient-ils que le jour fût venu pour ſe retirer.

Ce qu'il y avoit de plus fâcheux étoit qu'à la moindre alarme, au moindre bruit, au mouvement d'un rat, ils s'enfuïoient dans le plus grand deſordre du monde, criant de toute leur force. Les Portugais font ſortie. Si l'on avoit beſoin de poſer quelque corps de garde de Ma-

lais, il falloit qu'il y eût quelques Hollandois avec eux, pour les rassurer.

Mais quand il s'agissoit de piller les faux-bourgs, de porter le butin dans leurs pirogues, de détruire & de brûler les maisons, pour en prendre les clous & le fer, d'abatre des arbres afin d'avoir la vuë de la ville, ils étoient d'une diligence extrême, & l'on ne pouvoit les obliger de quitter la partie. L'Amiral avoit beau crier & les rapeller cent fois, ils n'obéïssoient point. Il s'en plaignoit à leur Roi, qui ne pouvoit y donner ordre. Enfin il ordonna qu'on les battit, & ce fut ce qui acheva de les rebuter, & de gâter toutes les afaires. Tantôt on avoit frapé un Orankaie, tantôt un Oranbaie, tantôt ceux qui n'étoient pas coupables. Ils prétendoient toûjours avoir été maltraitez sans raison.

Ce manége dura 15. jours, pendant lesquels l'Amiral concevoit quelquefois des espérances d'un heureux succès, & d'autres fois il en desesperoit. Il parloit souvent au Raïa de l'état de l'afaire, & du peu de service que ses gens rendoient. Le Raïa s'excusoit le mieux qu'il pouvoit, & pour dernier retranchement il remontroit qu'il n'étoit pas le maître, & que c'étoit le grand Roi son frére. Mais l'Amiral ne pouvoit traiter avec ce Roi, parce-qu'il lui avoit dit qu'il traitât avec son frére, & qu'il aprouveroit tout ce que son frére feroit.

Outre cela le grand Roi étoit logé à un quart d'heure de la ville, & quand on alloit pour lui parler, tantôt il dormoit; tantôt il étoit à table, une autrefois il étoit ivre. Jamais on ne trouvoit l'ocasion de l'entretenir. L'Amiral n'étoit pas surpris de ces maniéres; il ne voioit rien dont il n'eût été bien averti par les Ambas-

baſſadeurs de Johor, qui étoient revenus de Hollande avec lui. Ils lui avoient dit que toutes les afaires étoient entre les mains du Raïa Sabrang, que le Roi ſon frére paſſoit ſa vie avec les femmes & à boire; & comptant ſur cela, il ne s'inquiétoit pas de pénétrer plus avant dans ce qui ſe faiſoit.

Néanmoins à la fin il commença de craindre qu'il n'y eût quelque jalouſie ſecréte entre ces deux fréres, & après avoir bien obſervé toutes choſes, il fut confirmé dans ce ſoupçon. Il comprit alors qu'il s'étoit mépris, & qu'il n'avoit pas connu la raiſon du peu de ſecours qu'il recevoit. Il s'en ouvrit au Raïa Sabrang, qui voulut toûjours diſculper le Roi, & rejetter la faute ſur les Nobles, qui ſelon ce qu'il en diſoit, avoient peur de perdre leurs eſclaves, en quoi conſiſtoit toute leur richeſſe. Cependant il lui propoſa de n'en uſer plus ſi familiérement enſemble, afin de voir s'il n'arriveroit point de changement, & ſi l'on ne pourroit point lever les ſoupçons du Roi; ce qui fut aprouvé du Raïa.

Depuis ce tems-là l'Amiral viſita plus ſouvent le Roi, & il remarqua bien que cette conduite lui étoit agréable, car il eut des gens plus à ſouhait pour les travaux. Toutefois ils s'en laſſérent bien-tôt, & ils recommencérent à donner une excuſe, puis une autre, & enfin perſonne ne voulut plus travailler.

L'Amiral ne ſe voiant pas en état de forcer la ville, puis-qu'il n'y avoit aucun ſecours à pretendre des Malais, renvoia le 27. de Mai ſes gens à bord, ne retenant que 300. hommes, & 60. à 70. Commis & autres Oficiers, pour garder ſes poſtes. Il fit auſſi rembarquer les deux canons de fonte de demi-calibre, & les canons

de fer, afin-que si l'armade venoit, il y eût moins de choses à perdre à terre, & aussi afin d'obliger le Roi de commander à ses gens de faire leur devoir.

Jan de Patuan fut surpris de cette démarche, qui avoit été faite de la connoissance du Raïa. L'Amiral dit au Roi que ses gens étoient las à leur tour de garder les postes: que la plupart étoient malades de la fatigue qu'il leur falloit soufrir, & des grandes chaleurs à quoi ils n'étoient pas acoutumez: qu'ils étoient rebutez de ce que les Malais, qui étoient nez & qui avoient toûjours vêcu dans le pais, ne vouloient rien faire, & qu'ils laissoient les Hollandois accablez de travail &c.

Le Roi lui promit que ses gens s'aquiteroient plus éxactement de leur dévoir. Cependant les Orankaies continuérent à éviter les charges du siége, ne voulant pas hasarder leurs esclaves. Le Bendahara même eut bien la hardiesse de dire à l'Amiral en presence du Roi, & en plein Conseil, que les Hollandois avoient bien pris Ternate & Amboine sans le secours des habitans, & qu'ils pouvoient bien, s'ils le vouloient, faire encore la même chose dans l'ocasion presente; que pour lui il n'avoit pas pretendu venir pour se battre, mais pour être spectateur du combat.

L'Amiral lui repliqua; Pour moi, je suis venu afin de rendre service au Roi Jan de Patuan, que cette guerre regarde. Si vous n'y êtes pas venu pour ce même éfet, & dans ce même esprit, vous pouvez le déclarer au Roi, & s'il veut me l'ordonner, je saurai bien chasser d'ici les gens qui parleront de la sorte. Le Roi parut irrité contre le Bendahara; & la plupart des

des gens du Conseil furent ravis de ce que l'Amiral lui avoit dit : car c'étoit un vrai brutal, & un orgueilleux, qui d'ailleurs avoit plus d'afection pour les Portugais que pour les Hollandois. Sa charge étoit à-peu-près comme celle d'un Gouverneur de ville, ou de Province.

Il venoit tous les jours au camp des deserteurs de la ville, qui raportoient que le ris commençoit à y enchérir, de-sorte que l'Amiral espera qu'on pourroit la prendre par famine, si l'armade ne venoit point. Néanmoins les assiégez aïant apris qu'on avoit rembarqué du canon, reprirent courage, & recommencérent à tirer si-vivement, qu'outre une piéce de 9. livres de balle, qui étoit encore à terre, on y fit remener deux canons de fer.

Après cela l'Amiral alla trouver le Roi, & lui demanda positivement combien il fourniroit de gens pour le siége? Enfin on lui promit de fournir 1200. hommes, la plupart esclaves, armez d'assagaies, & quelques-uns de boucliers, avec environ 100. fusils. Ce nombre se pouvoit d'autant-plus facilement trouver, que le Roi de Pahan avoit depuis peu envoié 400. hommes de troupes auxiliaires.

De ce nombre de 1200. hommes on résolut d'en faire poster 400. au-deçà de Campo clin ; 400. dans la maison des salines ; & 400. dans le cloître. L'Amiral prit la résolution de passer la riviére avec 300. de ses gens, & 800. Malais. Pour cet éfet il fit fortifier la maison des salines, & jetter un pont sur la riviére, par le moien duquel il s'empara du cloître, dont il vouloit faire un poste. Mais quand il s'agit d'éxécuter ce dessein, & d'assembler les Malais, il y fallut emploier autant de tems, & pren-

prendre autant de peine que s'il se fût agi d'assembler une grosse armée, & l'on auroit eu le tems de prendre une puissante ville. Avant-que d'obtenir un homme pour les travaux, il falloit solliciter sept ou huit Orankaies.

D'ailleurs après avoir passé plusieurs jours en Conseils & en délibérations, pour assembler les 1200. hommes, ils ne pouvoient convenir du Chef qu'il leur falloit donner, tant ils étoient jaloux les uns des autres; & ils n'osoient confier de si grandes forces à un homme seul. Enfin ils en déférérent le commandement au Raïa Sabrang, plus par bienséance, que par bonne intention pour lui. Cependant il ne voulut pas l'accepter, de quoi l'Amiral l'aïant fort blâmé, il s'excusa en disant qu'il connoissoit bien les gens à qui il avoit à faire, & qu'ils ne tiendroient pas leur parole.

En éfet, des douze cents hommes qu'on avoit promis jamais l'Amiral n'en put voir à la fois deux cents ensemble; & lors-qu'il falloit les envoier aux travaux, même aux endroits où il n'y avoit point de péril, c'étoient des Orankaies, ou au-moins des Oranbaies, qui n'étoient pas destinez pour de tels usages. Lors-qu'il s'agissoit de se battre, il n'y avoit plus ni Orankaies, ni esclaves, il ne se trouvoit personne. Si quelquefois 30. ou quarante hommes venoient pour travailler, la moitié de ces gens là servoit à tenir les assagaies des autres, & ceux-ci échapoient dès-que les autres avoient mis la main au travail, sur-tout quand c'étoit la nuit, ou qu'il demeuroit quelque chose à faire au soir qui n'avoit pu s'achever de jour; car alors ceux même qui avoient commencé à travailler, alloient se cacher derriére des arbres.

Tout

Tout le service donc qu'ils rendirent, fut que de nuit aussi bien que de jour, ils faisoient une garde éxacte, afin d'atraper les Noirs qui sortoient de la ville, pour cüeillir des herbes, parce-qu'ils vendoient un taïel chaque homme qu'ils prenoient. C'étoit là qu'ils marquoient de l'éxactitude & de l'empressement; si-bien qu'aucun Noir n'osoit se montrer hors des portes de la place, qu'il ne fût aussi-tôt fait prisonnier. Mais s'il y avoit quelque Blanc avec un ou deux Noirs, alors les Malais s'enfuïoient encore plus vîte qu'ils n'aprochoient quand les Noirs étoient seuls. Il falloit que les Hollandois courussent à eux, pour arrêter leur fuite, & les rassurer, & quand ils se voioient ainsi soutenus, ils tâchoient d'atraper encore quelque proie.

Ainsi ils servoient à tenir le bois libre, & l'on pouvoit y passer en seureté; ce qui ne seroit pas arivé sans leur secours: car les Noirs sont bien plus legers à la course que les Hollandois, & ceux-ci n'auroient pu les poursuivre, ni sortir des tranchées sans péril.

Le 4. de Juin l'Amiral prit des mesures pour affamer la ville, ne voiant aucun moien de l'emporter de force. Il la serra donc de fort près, & posa des corps de garde à toutes les avenuës, afin-que personne ne pût aller chercher des herbages. Il fit mener d'abord au cloître deux pierriers, puis une piéce de campagne de 9. livres de balle, pour faire connoître aux ennemis qu'il gagnoit chaque jour du terrein: car Furtado tâchoit toûjours de leur persuader que les assiégeans ne passeroient pas la riviére.

Ceux-ci commencérent aussi à se persuader que l'armade de Goa ne viendroit point; & en tout cas on avoit envoié *le Lion Blanc* & un yacht pren-

prendre poste auprès de Pulo Parcelar, afin-que s'ils la voioient paroître, ils en donnassent incessamment avis, & qu'on eût le tems de faire rembarquer les troupes. Avec ces précautions, l'Amiral entreprit de faire jetter un pont depuis le cloître jusques au rivage, qui en étoit à une portée de mousquet. L'endroit étoit un marais tout-rempli de pins, plantez fort-proche les uns des autres, & y aïant aussi fait conduire du canon, il fit continuer l'ouvrage jusques au bout, où il fit faire un fort derriére des arbres, qui étoit à-couvert du mousquet des assiégez; & pour leur canon, il n'y faisoit pas grand mal, parce-qu'ils ne pouvoient mirer.

Ce fort fut commencé le 18. de Juin 1606. dans la vuë d'y porter des munitions, parce-qu'on avoit trop de peine à en faire venir tous les jours de l'autre côté de la riviére, & qu'on ne pouvoit la traverser que pendant le vif de l'eau. L'ouvrage étoit de terre & de bois & bien-flanqué. Les deux Rois y allérent loger, & y firent si-bien travailler leurs esclaves, qu'ils y purent demeurer à l'abri de toutes sortes de coups.

Les assiégez étant ainsi resserrez, on aprit que le ris avoit beaucoup enchéri dans la place, & par cette raison, il fut résolu qu'on ne prendroit plus de prisonniers; qu'on rechasseroit dans la ville ceux qu'on en verroit sortir ou qu'on les tuëroit s'ils n'y vouloient pas retourner. Jean de Patuan promit d'ordonner aux Orankaies d'éxécuter cette résolution: mais le Raïa Sabrang, plus prévoïant que lui, dit que puis-qu'ils ne donnoient aucune solde à leurs gens, ils ne pouvoient se dispenser de leur abandonner le butin qu'ils faisoient, qui ne consistoit qu'en esclaves, & qu'il étoit persuadé, qu'on ne

ne pourroit éxécuter la résolution qui avoit été prise.

En éfet les Malais ne laissérent pas de se saisir de tous ceux qui osérent se montrer. L'Amiral eut beau s'en plaindre à Jan de Patuan, ce Roi ne lui répondit que par un profond silence. Cependant Furtado faisoit ouvrir tous les jours une des portes de la ville, pour faire enterrer ses morts hors de la place, & ses gens pêchoient de basse eau le long des murailles, sans que l'Amiral pût les en empêcher. On ne manquoit pas de tirer sur les pêcheurs, & d'en tuer quelques-uns de tems en tems; mais cela n'étoit pas capable d'arrêter les autres. Ils se mettoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, & s'exposoient beaucoup plus qu'on n'auroit atendu, tant la nécessité des vivres les pressoit.

Il n'y avoit que les pirogues de Johor, qui fussent capables de reprimer cette hardiesse, si on eût pu en obtenir seulement une par jour, car quelquefois il falloit les demander 15. jours avant que de les avoir. Les gens mêmes qui y étoient, laissoient passer tous ceux qui vouloient, sans faire semblant de s'en apercevoir.

Pour remédier à ce desordre, & pour contenter aussi ses gens, l'Amiral s'avisa de faire la nuit des aproches, avec des tranchées de bois, l'eau empêchant qu'on ne pût les conduire dans la terre. Le Gouverneur s'en étant aperçu, commença de craindre qu'on n'en voulût venir à faire bréche, & à donner assaut; auquel cas il auroit besoin de monde; & par cette raison il ne mit plus personne dehors. Les Malais ne furent pas tout-à-fait inutiles au travail de la tranchée; ils portoient du bois & des gabions, quand les Hollandois avoient commencé l'ouvra-

vrage, & mis les travailleurs à-couvert du canon.

Ces aproches ne se firent pas sans peine : car les ennemis voiant que chaque nuit on avançoit le travail, tiroient dès le matin sur les travailleurs, de dessus les bastions de S. Domingo, de Madre de Dios, de S. Jago, & du cloître de S. Paul, dans le cimetiére duquel ils avoient dressé des batteries. Ainsi il falloit que les travaux fussent mis dans une nuit à-couvert du canon, oubien il les falloit abandonner quand le jour étoit venu.

Le premier retranchement fut fait le long de l'eau, & on le nomma le Pot-à-feu, parce-que la nuit qu'on y travailloit deux cents habitans firent une sortie sur les ouvriers, & leur jettérent des pots-à-feu. Le combat même fut assez rude; mais les assiégez furent repoussez, avec perte de quelques-uns de leurs gens, & d'un homme du côté des assiégeans. En cette ocasion les palissades furent d'un grand secours pour ces derniers; car les premiers avoient cru se couler de basse eau, à côté du retranchement; mais comme elles étoient garnies de pointes de fer & de cloux, elles leur firent un grand obstacle.

Un avantage qu'on avoit dans la ville, c'est que du cloître de S. Paul on pouvoit voir dans les tranchées, à moins qu'elles ne fussent extrémement hautes. Pour cet éfet il auroit fallu emploier une quantité extraordinaire de bois, & faire un grand travail, & comme cela n'étoit pas possible, on se mettoit à-couvert par des blindes.

L'Amiral aïant fait dresser une batterie de deux piéces de demi calibre, sur le bord de la mer, le bastion des Onze-mille Vierges fut bien-tôt abattu, ce qui donna moien aux assiégeans

geans de pousser les tranchées jusques au corps de la place, quoi-qu'ils fussent encore exposez au canon du cloître de S. Paul.

Le 26. du même mois de Juin 1606. on fit encore venir 4. piéces de demi calibre, savoir, les deux qui étoient dans l'isle, où elles ne servoient plus de rien, & deux autres des vaisseaux. D'abord on les fit conduire à la Foire-des-païsans, au pié de la montagne du cloître, & ensuite plus près de la ville. Proche de cette batterie, on fit faire un retranchement de bois, & en deux autres endroits sur le rivage, au Nord & au Sud de la place, dans lesquels on fit mettre les bagages & les ustensiles du canon, afin de ne négliger aucune des précautions possibles. Car l'Amiral craignoit que l'armade ne vint le surprendre de morte eau, & que les chaloupes ne pussent aller au rivage, pour recevoir le canon, ainsi qu'il ariva.

Dès le 4. de ce même mois, on avoit découvert en mer deux frégates, qui venoient des Moluques, & qui prirent chasse. Ensuite aïant gagné le cap Rachado, le Gouvernenr commanda qu'on les brûlât, quoi-qu'il y eut 80. bares de clou de girofle. Les équipages qui étoient fort-foibles eurent ordre de se rendre dans la ville. Mais ces frégates prirent la route de Queda, avec 6. Blancs seulement, & quelques Noirs qui les conduisoient, & le reste des équipages au nombre de 42. hommes, aïant tâché de se jetter dans la place, il n'y en eut que 20. qui purent y entrer. Les assiégeans en prirent 16. & le reste périt. Il étoit aussi entré dans la ville, avant-qu'elle fût bloquée deux galiotes qui venoient de Pahan avec 60. Blancs.

Les choses étoient dans l'état ci-dessus marqué,

qué, lors qu'un grand nombre des assiégeans fut ataqué de maladies. Ils faisoient une fatigue extraordinaire. Il falloit qu'ils passassent de deux nuits l'une à la tranchée, où l'eau les incommodoit extrémement, parce-qu'il pleuvoit sans cesse. Les Malais se dispensoient des travaux, & tous les jours il falloit faire venir des gens frais, & renvoier les autres, de-sorte qu'il y avoit à bord de quelques vaisseaux, déja 25. 30. & 35. malades, ou blessez. Si l'on mettoit un moment les armes bas, pour s'en décharcher & se reposer, les Malais les prenoient & s'enfuïoient. Quand l'Amiral alloit s'en plaindre, celui qui avoit fait le coup ne se trouvoit plus.

Il y a aussi beaucoup d'aparence que les armes se perdoient souvent parce-que les soldats avoient bu trop d'arack; mais il n'y avoit pas moien de les en convaincre; ils disoient toûjours qu'elles s'étoient perduës pendant-qu'ils travalloient. Cette ivrognerie d'arack fut poussée à un tel excès, qu'il n'est pas possible de se le representer. Jamais l'Amiral ne venoit visiter un poste qu'il ne trouvât ses gens ivres. Il fut même obligé de se lever la nuit, & d'aller relever ceux qui étoient en cet état dans les tranchées, pour y en faire entrer d'autres qui s'enivroient aussi bien-tôt après. Souvent il n'y avoit pas dix hommes qui ne fussent comme des bêtes, & si les ennemis en eussent été avertis, ils auroient pu tout tuer sans courir aucun risque.

L'Amiral eut beau envoier tous les jours un Commis de sa part, avec un Orankaie, pour visiter les pirogues qui venoient relever les autres. Toutes ces précautions étoient inutiles. Elles amenoient de l'arack, qu'on transportoit vîte dans le bois, sans que les inspecteurs s'en aperçus-

eussent. Le Roi, sur la requête que l'Amiral lui en fit, tâcha de faire acheter pour lui tout l'arack qui étoit dans la flote, mais les matelots furent bien le tromper. Enfin il fallut se résoudre à soufrir ce qu'on ne pouvoit empêcher, de quelque conséquence que la chose fût.

D'ailleurs les matelots avoient leurs raisons qui étoient spécieuses. Ils se plaignoient d'être emploiez à un siége de si-longue durée, quoiqu'ils ne se fussent pas engagez au service de terre. Ils y avoient usé tous leurs habits, & ils voioient bien qu'il n'y avoit point de butin à espérer pour eux, sur quoi ils pussent se dédommager.

Sur ces plaintes l'Amiral leur fit distribuer le provenu des cargaisons de deux petits bâtimens qu'on avoit pris, qui venoient de Solor, & de quelques autres, qui montoient à 2200. livres; le bois de santal & quelques autres choses encore aïant été réservées pour les Directeurs de la Compagnie. Enfin il fit tout ce qu'il put pour les contenter, sans oser leur parler fortement, ainsi-qu'il auroit été quelquefois nécessaire, parce-que tout le faix, dont les Malais se déchargeoient, tomboit sur eux.

Une nuit que les assiégez firent une sortie, du côté de la maison des salines, la sentinelle aïant crié, Aux armes, & les Hollandois s'étant mis en état de recevoir les ennemis, les Malais ne voulurent pas se remuer, & dirent qu'ils ne se battoient point de nuit. Quand l'Amiral en fit le raport au Raïa Sabrang, il n'en fit que rire. L'Amiral lui dît qu'il ne s'étonnoit pas de ce que ses gens étoient si-peu propres à la guerre; qu'il leur manquoit deux choses nécessaires pour faire un bon soldat, le châtiment quand ils

ils avoient failli, & la recompense quand ils avoient bien fait; car à ce dernier égard, pourquoi un esclave iroit-il hasarder sa vie, s'il n'en espére aucune recompense, & si cette action ne lui peut procurer sa liberté? Le Raïa convenoit de tout, mais les choses n'en alloient pas mieux.

La plupart des maladies dont les matelots se trouvoient ataquez, étoient le flux de sang & la dissenterie. Ils mangeoient beaucoup de fruits: ils buvoient beaucoup d'arack, & quand ce bruvage les avoit échaufez, ils buvoient quantité d'eau pour se rafraîchir; ce qui ne pouvoit manquer de produire de manvais éfets. Outre cela il y en avoit beaucoup qui couchoient souvent à l'air, sur la terre, ne se donnant pas la peine de prendre des planches, qui ne leur manquoient pas, pour se coucher dessus. L'Amiral leur avoit envoié des voiles, qu'ils brûlérent, ou coupérent en morceaux, de-peur d'être obligez de faire des piquets, & de dresser des tentes. Aucun n'auroit voulu faire un pas pour rendre service à un autre, ou pour s'acommoder soi-même; & en éfet dès-qu'on les y contraignoit ils tomboient malades. Ce qu'il y avoit encore de fâcheux étoit que les moucherons les tourmentoient à un tel point, que non-seulement on les auroit pris pour des lépreux, mais à peine leurs visages avoient-ils conservé une figure humaine.

Les choses étoient dans cet état, lors-que les deux vaisseaux de la Meuse *Les Provinces Unies* & l'*Erasme* joignirent la flote devant Malacca; ce qui fut le 14. de Juin 1606. Ce secours ranima ceux qui avoient entrepris le siége. Il y eut 145. hommes qui allérent prendre la place de ceux

ceux qui étoient trop fatiguez, & ils y allérent avec beaucoup d'empressement, disant qu'ils vouloient par leur diligence & par leurs services reparer ce que leur absence avoit pu causer de retardement.

On ne fit alors plus de doute de l'heureux succès du siége, à-moins qu'une puissante armade ne vint pour le faire lever. Cependant lorsque les Malais avoient découvert ces deux navires, & qu'ils les avoient vu aprocher, ils avoient cru que c'étoit l'armade qui venoit, desorte qu'ils se disposoient à la fuite lors-qu'ils aprirent que c'étoit un secours pour leur parti.

Le 18. de Juillet 1606. les assiégez firent une sortie, & passérent avec des pirogues au-delà de l'eau, du côté de Campo-clin, proche d'une batterie. Comme les Malais ne faisoient aucune garde le jour, les Hollandois, ne découvrirent point les ennemis, qu'il n'y en eût déja 150. ou 200. de passez. Néanmoins ils furent repoussez par 14. hommes seulement. En se retirant ils tuérent une sentinelle, qui selon toute aparence étoit ivre, car sans cela ce soldat auroit pu aisément se sauver. Ils le percérent de 9. coups mortels, & lui aïant donné un coup de sabre sur chaque bras ils lui coupérent les mains & la tête, & les emportérent dans la place.

Cette fureur irrita les assiégeans, d'autantplus qu'il avoit été déja commis un pareil excès dans la personne d'un autre homme qui avoit été tué tout-proche de la ville. On lui avoit coupé la tête, on l'avoit mise au bout d'une lance, on l'avoit portée dans les ruës de la ville, puis on l'avoit plantée sur le lieu le plus éminent. Pour contenter les matelots qui vouloient absolument qu'on se vengeât de ces bru-

talitez, le Conseil de guerre ordonna qu'on feroit pendre sur l'heure trois des prisonniers Portugais qu'on avoit entre les mains.

Cette éxécution paroissant excessive à l'Amiral, il fit ensorte qu'on convint qu'il écriroit à Furtado; Qu'en ce qu'il avoit fait une sortie, & surpris une sentinelle, il avoit agi en brave guerrier; mais que d'avoir soufert qu'on traitât brutalement le corps mort de cette sentinelle, & un autre encore auparavant, c'étoit une chose odieuse, inhumaine, & contre la raison: qu'il falloit qu'il livrât incessamment entre les mains des assiégeans celui qui avoit commis cet excès, ou qu'à faute de ce faire, lui Amiral feroit le lendemain matin pendre un des prisonniers Portugais qu'il avoit; & que s'il persistoit encore après cela dans son refus, on en feroit encore le lendemain pendre deux autres: qu'il pouvoit d'ailleurs s'assurer qu'il ne lui en prendroit pas bien, d'avoir mis chaque tête des Hollandois à prix, & promis 40. livres pour chacune de celles qu'on lui aporteroit.

Un prisonnier Chinois lui aïant dit la chose de bouche, il répondit qu'il n'avoit point mis les têtes des Hollandois à prix, qu'il ne se mettoit pas en peine de ce qu'on feroit, que si l'Amiral vouloit faire pendre tous les prisonniers qu'il avoit, il le pouvoit faire.

Sur cette réponce, on fit tirer les prisonniers au sort, suivant lequel un nommé Domingus Jonsalvo fut pendu le même jour, tout-proche de la ville, après avoir eu quelque tems pour parler aux habitans, & les émouvoir à compassion. Mais il n'eut que des injures pour réponce à la harangue qu'il leur fit. C'étoit un métier qu'ils entendoient fort-bien que celui de di-

dire des injures. Ils étoient continuellement sur leurs murailles à chanter poüilles aux Hollandois, à qui l'Amiral avoit défendu de leur répondre.

Le 4. d'Août 1606. les assiégez firent encore une sortie à Campo-clin, où ils perdirent un Capitaine Japonois & quelques autres gens. Les assiégeans eurent aussi 7. hommes de morts, & 14. de blessez. En cette ocasion les Portugais aïant jetté quantité de pots à feu, le feu prit dans le second des trois retranchemens des Hollandois, où la plupart des gens de la garde étoient des Malais qui s'enfuirent aussi-tôt. L'ennemi auroit pu s'en rendre maître, parce-que presque tout ce qu'il y avoit de Hollandois étoit ivre, si le peu qui ne l'étoit pas n'eût tenu ferme, & ne se fût vaillamment défendu jusques-à-ce que l'Amiral y eût mené du renfort. Il y alla lui-même avec le Capitaine Antoine de Cocq, à la tête d'une troupe de gens, & ils repoussérent les ennemis.

Un ou deux jours après, l'Amiral étant avec le vieux Roi, lui proposa de prendre des mesures sur ce qu'il y auroit à faire, en cas que l'armade des Portugais parût. Comme c'étoit vers le soir, & que le Roi avoit le corps plein d'arack, il ne fit aucune réponce. Le lendemain il envoia trois de ses principaux Oficiers, nommez Aga Raïa, Inch Besar, & Seripadun, demander à l'Amiral ce qu'il jugeoit être le plus expédient.

L'Amiral répondit que dès-qu'on découvriroit l'armade il feroit rembarquer le canon, & qu'il falloit que les Hollandois & les Malais qui seroient à terre, y demeurassent, jusques-à-ce que l'embarquement fût fait: qu'il seroit à-pro-

pos que le Roi y demeurât aussi, parce-qu'autrement tous les Malais s'en iroient: que par ce moien tout s'embarqueroit avec ordre, & que la retraite se feroit avec sureté, puis-que les forces du Roi n'étoient pas sufisantes pour garder seulement un des forts qu'on avoit faits, quoi-qu'on lui eût ofert cent Hollandois pour les renforcer encore, si ses gens vouloient l'entreprendre: que pour lui, il iroit au-devant de l'armade, afin de la combattre; & que cependant le Roi demeureroit en mer avec ses bâtimens, pour empêcher qu'on ne fît entrer des vivres dans la place.

Les Oficiers Malais dirent qu'ils alloient faire leur raport au Roi, & qu'ils reviendroient le lendemain donner avis de ce qui auroit été résolu; que cependant ils déclaroient qu'ils trouvoient beaucoup de difficulté à l'éxécution de ce projet, parce-que s'il venoit seulement une jonque, où il y eût treize ou quinze Portugais, toute l'armée de leur Roi ne seroit pas capable de l'ataquer, & que de promettre ce qu'on ne pourroit tenir, ce seroit donner aux Hollandois ocasion de se plaindre.

Le lendemain le Roi dît à l'Amiral, qu'il agréoit toutes les propositions qu'il avoit faites, pourvu qu'il laissât un de ses navires avec les bâtimens Malais. L'Amiral repliqua que si l'armade n'étoit pas trop-forte, il pourroit faire ce que le Roi desiroit; mais que si elle étoit considérable, & qu'il y eût à craindre, il ne pourroit détacher aucun de ses vaisseaux.

Les Malais s'étant tenu jusques alors hors de la portée des coups, les Hollandois avoient essuïé seuls, dans les tranchées, tout le feu des ennemis, & avoient eu des morts & des blessez, ce

que

que l'Amiral ne pouvoit ſuporter qu'avec beaucoup d'impatience. Enfin il demanda fortement au Roi que ſes gens fuſſent de garde à leur tour, afin-que cela les obligeât à travailler pour ſe mettre à-couvert. Le Roi parut d'abord y conſentir;mais enſuite il fit naître des difficultés.

On commença auſſi,en ce même tems,à croire que la ville ne pouvoit plus guéres tenir. On ſut qu'un gantan de ris y valoit deux ducats, & qu'il y mouroit chaque jour 35. à 40. hommes; de-ſorte qu'on pouvoit compter que ſi le ſiége duroit encore un mois, il faudroit néceſſairement que la place ſe rendît;ce qui donnoit quelque conſolation à l'Amiral, qui s'étoit extrémement chagriné.

En éfet les gens qui ſortoient de la ville, étoient pâles, défigurez, & plus ſemblables à des hommes morts, qu'à des vivants. L'ordure & l'infection qui étoient dans la place ne contribuoient pas moins à leur langueur que la faim. Il ſembloit que Furtado eût donné la liberté aux femmes de ſe retirer, pour empêcher la conſommation des vivres. L'Amiral auroit bien voulu les faire rentrer dans la place; mais il auroit rebuté les Malais; s'il les eût privez du profit qu'ils eſpéroient retirer en les vendant.

Le 11. d'Août 1606. il fit aſſembler le Conſeil général & le Conſeil de guerre, où il propoſa que vu le grand nombre de malades & de bleſſez qu'on avoit, & qui augmentoit tous les jours, on prît un des trois expédiens ſuivans: ſavoir; ou qu'on battît en bréche, pour donner un aſſaut; ou qu'on abattît les retranchemens, pour en faire de plus éloignez, en atendant que l'armade parût; ou de ſe rembarquer & d'aller au-devant d'elle.

Au regard de l'assaut, peu de gens furent d'avis d'y penser, puis-qu'à-peine on avoit 400. hommes en état de le donner, & qu'on n'étoit pas assuré de pouvoir faire bréche. Outre cela l'on considéroit qu'il n'y avoit pas d'aparence de consumer de la poudre, des boulets & de la méche, dont on auroit besoin pour combattre l'armade; & qu'il n'y avoit aucun fonds à faire sur les Malais, ainsi-qu'on ne l'avoit que trop éprouvé,

On ne fut pas non-plus d'avis de s'éloigner de la ville; & encore moins de se rembarquer, sans avoir aucune certitude que l'armade vint. Enfin la résolution fut que l'Amiral iroit encore trouver le Roi, pour le faire expliquer nettement, sur le nombre de gens qu'il pouvoit fournir pour un assaut.

Le même jour on vit venir un transfuge de la ville, qui dît que la faim l'avoit contraint lui & sa femme à en sortir, quelque danger qu'il y eût: que sa femme avoit été tuée en chemin, d'un coup de mousquet des assiégeans: que quelques-uns des assiégez étant allez, dans deux pirogues, sur la côte de Pulo Sambilan, y en avoient pris une petite, où il n'y avoit que 3. hommes, que le Roi d'Achin envoioit au Roi de Johor, pour lui donner avis que l'armade avoit fait descente à Achin; qu'elle y avoit pris un fort, où il y avoit 2. piéces de canon; mais qu'il y avoit déja un mois qu'elle en étoit partie, parce qu'il y étoit allé deux pirogues de Malacca, pour donner avis que cette ville étoit assiégée: qu'aussi-tôt l'armade avoit remis à la voile, & que sans cet incident les Portugais, sans doute, se seroient rendus maîtres d'Achin: que l'armade étoit composée de 20. voiles, tant en

grands

grands qu'en petits bâtimens : que les trois envoiez d'Achin étoient à Malacca, dans la maison de son maître Antonio Andrea, où il les avoit vus, & leur avoit parlé.

Ce transfuge parut suspect à l'Amiral, tant parce-qu'il parloit trop-bien Portugais, que parce-qu'il disoit qu'il avoit perdu sa femme, & qu'il ne faisoit paroître aucune marque de tristesse. Ainsi il le fit mettre à la torture, lui promettant la vie, s'il avoüoit la vérité.

D'abord il n'y eut pas moien de tirer rien de lui ; mais enfin la force des tourmens lui fit avoüer qu'il avoit été envoié pour épier l'état de la batterie de le Cocq : que les assiégez devoient se glisser par les broussailles, qui ne sont là que de la hauteur du genou, & ataquer le retranchement où elle étoit : que cette hardiesse leur étoit inspirée par la nécessité de la faim : que tout ce qu'il avoit dit de la prise d'une pirogue d'Achin, n'avoit été que pour épouvanter les Malais, & les obliger à se retirer dans leurs vaisseaux : qu'il y avoit encore dans la place une provision raisonnable de ris pour les soldats : qu'on n'y espéroit la venuë de l'armade qu'à la petite mousson, c'est-à dire au mois d'Octobre.

Suivant la résolution qui avoit été prise dans le Conseil, l'Amiral alla dès le soir trouver le Roi, & lui demander combien de gens il fourniroit pour l'assaut ? Le Roi lui promit d'y envoier jusqu'au dernier homme, & d'y aller lui-même. L'Amiral lui répondit que ce seroit assez qu'il y envoiât ses gens ; que pour lui il pouvoit se tenir en repos ; mais qu'il falloit nécessairement savoir quel étoit le nombre de ses gens, afin de prendre des mesures justes, les Hollandois seuls ne pouvant faire une telle en-

treprise, à-cause de la quantité de peuple qui étoit dans la place, & du peu de monde qu'ils étoient eux-mêmes, depuis que les maladies regnoient parmi eux.

Enfin le Roi se voiant pressé s'expliqua, & ofrit d'envoier 100. hommes. L'Amiral ne put s'empêcher de rire, connoissant bien qu'il étoit ivre d'arack. Il lui dît qu'il falloit qu'il en délibérât avec ses Orankaies, & qu'on atendroit jusqu'au lendemain matin, pour avoir sa réponce.

Le lendemain les Orankaies s'étant rendus auprès de l'Amiral, lui dirent que c'étoit par un mal-entendu qu'on n'avoit parlé que de 100. hommes, parce-qu'on avoit bien plus de gens que cela: qu'ils informeroient le Roi des plaintes que le Conseil faisoit, & de ce qu'il demandoit, & qu'ils viendroient rendre réponce dès le même jour.

Néanmoins ils ne revinrent que le lendemain déclarer que le Roi fourniroit 800. hommes. Mais le même jour, quelques Orankaies, entre lesquels étoient Aru & Lasamana, allérent trouver le Vice amiral, & le prier de dire à l'Amiral, qu'il feroit bien de ne pas compter sur les Malais, parce-que quand le Roi assembleroit les 800. hommes qu'on avoit promis, il y en auroit plus de 700. d'esclaves, & peut-être à-peine y auroit-il un cent de soldats: qu'au premier coup de mousquet qu'ils entendroient, ils prendroient la fuite; & enfin que pour assembler un pareil nombre de gens, il faudroit que le Roi laissât vuides les postes de Campoclin, de la maison des Salines, de la Foire des paisans, & tous les autres.

L'Amiral aïant été informé du discours des Oran-

Orankaies, voulut s'entretenir lui-même avec quelques-uns d'entre eux, de qui il ne reçut pas grande satisfaction; car ils lui dirent tout-net qu'il s'abuseroit s'il comptoit sur le service que leurs gens pourroient rendre. Aru même lui assura que s'il les faisoit marcher à la tête des assaillans, ils ne manqueroient pas de les mettre en desordre; & que s'il les plaçoit à la queuë, ils s'enfuiroient.

Sur cette remontrance l'Amiral retourna demander au Roi si les gens qu'il fourniroit seroient esclaves, ou Orankaies, c'est-à-dire, libres? Le Roi lui répondit qu'il y auroit 600. esclaves, & qu'encore pour cet éfet, il faudroit que toutes ses troupes fussent rassemblées. L'Amiral lui demanda s'il croioit qu'ils voudroient bien aller à l'assaut? Il répondit que oui, moïennant que ce fût avec les Hollandois. Hé-bien, dît l'Amiral, les Hollandois feront donc la premiére ataque; mais s'ils sont repoussez, y a-t-il lieu d'espérer que les Malais marcheront à leur tour à la bréche, pendant-que les Hollandois se remettront en état? Le Roi ne sut que répondre, croiant bien qu'ils ne le feroient pas: il n'eut rien autre chose à dire, sinon qu'ils marcheroient sans doute, pourvuque ce fût conjointement avec les Hollandois.

Cette conversation acheva de confirmer l'Amiral dans la pensée qu'il avoit que les Malais ne feroient pas mieux en cette ocasion qu'ils avoient fait auparavant. Une autre difficulté le retenoit encore; c'est qu'il ne faudroit pas tirer moins de 300. ou 400. coups de canon, pour faire bréche, & qu'il n'y avoit pas d'aparence de consumer tant de poudre & de boulets, de-peur d'en manquer, si l'armade venoit.

Outre cela, selon le raport de plusieurs transfuges, il y avoit dans la place plus de 350. Portugais, & 1600. à 2000. habitans, avec des esclaves, si-bien qu'il n'y avoit pas moins de 3000. hommes. Néanmoins le sentiment de l'Amiral étoit, que s'il pouvoit faire bréche, mener 400. Hollandois à l'assaut, faire montre de 800. Malais, qui parussent bien-dispofez & prêts à les soutenir, il pourroit contraindre la ville à se rendre. Mais dès le soir de ce même jour-là, il reçut avis de l'aproche de l'armade, par une pirogue qui vint exprès lui en aporter la nouvelle, de la part du Capitaine du yacht *le Petit Soleil*, qui croisoit sous le cap Rachado.

L'Amiral fit aussi-tôt emmener le canon qui étoit à Campo-clin, & distribua les gens qui étoient à cette batterie, en partie au cloître, & en partie à la maison des Salines, pour empêcher les sorties des assiégez. Le 15. du même mois d'Août tout le bagage fut aussi rembarqué, excepté le canon qui demeura sur le rivage, à la portée de celui de la ville, où on le mit à couvert sous des branches d'arbres & des feüilles de cocos, pour en dérober la vuë.

Le 16. lors-que presque tout le canon & le bagage fut à bord, on découvrit l'armade de dessus les vaisseaux. Tous les Oficiers, d'une commune voix, desirérent que l'Amiral retournât à son bord, au commencement du flot qui venoit alors; ce qui ne se pouvoit faire qu'en brûlant quatre afûts, à quoi il fallut se résoudre, le Conseil général l'aïant ainsi ordonné.

Cinq ou six jours auparavant, l'Amiral aïant fait la revuë de ses gens, avoit trouvé 1200. hommes, tant en personnes d'âge qu'en mousses

ses & garçons de bord. De ce nombre il y en avoit 32. de blessez, & 162. de malades. Il avoit aussi fait travailler les prisonniers Arabes, au défaut des Malais qui ne vouloient rien faire, à construire un pont au bord de la mer, aussi avant dans l'eau qu'il fut possible ; & cette prévoiance lui fut d'une grande utilité, parcequ'elle contribua beaucoup à la promtitude de l'embarquement.

Car à-peine les équipages furent-ils à bord, à la réserve de 120. hommes, que les ennemis s'étant avancez commencérent l'ataque, ne croïant pas qu'on fût encore paré. Mais ils furent si-bien reçus, qu'ils connurent qu'ils avoient mal pris leurs mesures. Leur Amiral se vit au milieu de 6. ou 7. morts, & quelques-uns dirent qu'il en avoit jusqu'à 52. à son bord. Quoi-qu'il en soit le reste des Hollandois se rembarqua, sans faire perte d'un seul homme.

Le matin du 17. les ennemis mirent à la voile. Sur le midi ils s'aprochérent de la flote Hollandoise, & l'on se canonna jusqu'à la brune. L'armade étoit composée de 16. grands galions, 4. galéres, une caravelle, & 13. ou 14. fustes.

Le 18. un des vaisseaux Portugais aborda le *Nassau*, avant qu'il eût achevé de lever l'ancre. L'*Orange* & le *Middelbourg* s'étant avancez pour tâcher de le dégager s'abordérent eux-mêmes, ce qui aïant été remarqué par Alvaro Carvalho, Vice-amiral des Portugais, il accrocha le *Middelbourg*. Le galion de Don Enrique de Norinha aïant abordé l'*Orange* en flanc, celui de Don Duarte de Guerra, qui avoit le plus fort équipage de tous, l'aborda aussi par l'avant, & le *Maurice* aborda ce dernier ; de-sorte qu'il y eut entre eux un long & opiniâtré combat.

La principale manœuvre que faisoient les Portugais, étoit de jetter des pots-à-feu; & celle des Hollandois étoit de faire des décharges de leurs armes. Enfin le *Maurice* aïant mis le feu dans le galion de Guerra, s'en déborda; mais le *Middelbourg* demeura accroché avec ce galion & avec celui d'Alvaro Carvalho, sans pouvoir se déborder. Ainsi tous les trois brûlérent, mais la plus grande partie de l'équipage du *Middelbourg* se sauva.

Le Vice-amiral Carvalho s'étant jetté dans la chaloupe du *Middelbourg*, avec 40. ou 50. hommes, ils furent tous tuez, par les décharges de l'*Orange*, sans que l'Amiral pût l'empêcher. Don Enrique Norinha, étant demeuré au flanc de l'*Orange*, perdit deux pavillons, qu'on lui enleva. L'Amiral lui commanda d'amener & de se rendre; à quoi il fit une réponce qu'on ne put entendre, à cause du grand bruit. Ensuite quand l'ancre de l'Amiral fut au fond, & eut mordu, le galion de Norinha se déborda, & s'éloigna de lui tout d'un coup à l'impourvu, & par un hasard, quoi-que l'Amiral l'eût fait amarrer avec une hansiére derriére son mât d'artimon, afin de le remorquer. La chose même avoit paru si sure, qu'il avoit défendu aux autres vaisseaux qui passoient, de ne faire plus feu sur lui, le tenant pour pris, vu qu'il avoit mis bas son pavillon & s'étoit rendu, jusques-là qu'un matelot y avoit déja sauté, & avoit arraché le siflet au Maître, à qui l'Amiral le fit rendre, parce-que le matelot l'avoit fait sans commandement.

L'Amiral lui avoit aussi déja commandé de moüiller l'ancre, & comme il en faisoit la manœuvre, à l'arriére de l'*Orange*, il se laissa dériver

river vers le *Maurice*, arborant un pavillon blanc lors-qu'il en aprocha, & les gens de l'équipage levant les mains en haut. Le *Maurice* lui envoia sa bordée; mais il n'y avoit pas moien de lever l'ancre, parce-que le jussant étoit trop rapide, ni de dériver sous le vent des Portugais, ainsi que Don-Enrique l'avoit fait avec succès. Car il avoit reçu un grand secours des galéres, qui le voiant sous le vent du *Maurice*, s'avancérent vers lui, & le remorquérent jusqu'au gros de l'armade, achevant ainsi de le dégager des Hollandois.

Néanmoins il ne se sauva pas sans être fort desemparé: car on avoit fait un feu terrible sur lui, & presque tous les coups avoient porté; de-sorte que c'étoit une chose étonnante qu'il se fût maintenu, aïant été si-longtems flanc à flanc avec un ennemi qui l'avoit si-peu épargné. S'il ne se fût point dégagé par un pur éfet du hasard, sa perte auroit beaucoup découragé les Portugais. Mas il semble qu'il ne doit y avoir aucune certitude dans les opérations de la guerre, sur-tout de la guerre maritime, & que ce qu'on tient pour le plus certain, devient en un moment le plus douteux.

Le *Nassau* qui avoit un des vaisseaux ennemis à chaque bord, fut brûlé; mais les deux Portugais se débordérent, & se retirérent par le moien des galéres qui les secoururent. Tous les gens de son équipage se sauvérent, hormis six hommes, qui furent tuez pendant le combat.

Ainsi les Hollandois perdirent deux vaisseaux, mais ils n'eurent que 24. hommes de morts, quoi-qu'ils en eussent beaucoup de blessez. Les ennemis perdirent pareil nombre de navires, & eurent, selon ce qu'on en put aprendre, 300. à

500. hommes de morts, entre lesquels on comptoit des Oficiers & de la Noblesse; entre-autres, Alvaro de Carvalho Vice-amiral, Fernando Silva son parent, Duarte da Guerra, Capitaine d'un galion, Diego Ortiz da Tavora, Don Manuel Mascarenhas, Manuel d'Albuquerque, Sebastien de Meranda, Antonio de Silveira, Don Enrique de Castro, Manuel de Mello, & deux Espagnols Gentis-hommes du Vice-roi. On nomma ce combat, la bataille du cap de Rachado.

L'avantage des Portugais étoit très-grand, en ce qu'ils avoient des galéres & des fustes, qui pouvoient nager, remorquer, tirer en oüaiche les navires par le calme. Aussi avoient-ils bien compté là dessus, étant assurez qu'ils auroient ce secours, & qu'ils pourroient être dégagez, soit qu'il calmât, soit qu'il ventât. C'est un secours très-néceſſaire dans les païs chauds, où l'on tombe incessamment dans le calme.

Dans la derniére revuë que les ennemis avoient faite, ils avoient trouvé 3754. Blancs, & deux fois autant de Noirs & de matelots Indiens. Leur dessein étoit de se rendre maîtres d'Achin, puis du païs de Malacca, de Johor, de Pahan, de Patane, de Bantam & d'Amboine. Déja ils avoient été à Achin, & le Vice-roi, qui se nommoit Don Martin d'Alfonso de Castro, avoit fait déclarer au Roi qu'il étoit venu pour le châtier, de ce qu'il avoit commerce avec les Hollandois: qu'il vouloit que le Roi lui païât les frais de son armement; qu'il lui donnât une place pour bâtir un fort; qu'il lui livrât tous les Hollandois qui étoient en son païs, avec leurs éfets; & qu'il lui fournît pour dédommagement la charge d'un vaisseau de poivre.

A ces menaces le Roi d'Achin n'avoit point fait d'autre réponce, si-non qu'on ne pouvoit lire la lettre. Au-lieu de la lui faire expliquer, les Portugais s'étoient rendus maîtres d'un retranchement, où ils avoient trouvé deux piéces de canon. Mais enfin ils avoient été obligez de se retirer avec perte de 300. hommes.

Le 19. les Hollandois s'emploiérent à mettre toutes choses en état pour le lendemain, qu'ils se proposoient de retourner au combat. Car ils avoient été sufisamment informez de ce qui se passoit parmi les ennemis, par le moien d'un jeune garçon de Flessingue, qui aïant été fait prisonnier, s'étoit sauvé, quoique mortellement blessé. Ils se promettoient donc une victoire certaine, pourvu-que dans le combat ils pussent se garantir de l'abordage.

Le 20. du même mois d'Août 1606. tous les vaisseaux s'étant racommodez remirent à la voile, pour ariver sur l'armade, au vent de laquelle ils furent contrains de moüiller, parceque l'ebe avoit fini. Le lendemain ils firent encore la même manœuvre, aïant le vent & la marée contraires. Mais ils moüillérent si-proche des ennemis, qu'on pouvoit se canonner de part & d'autre.

Le 22. les deux flotes s'aprochérent, & firent un grand feu; mais les Portugais arivérent autant qu'ils purent. *Le Maurice*, *le Lion Blanc*, *le Lion Noir*, *l'Erasme* & *le Grand Soleil*, tombérent sur le même vaisseau que l'Amiral avoit abordé dans le combat précédent, & qui sans doute étoit tout-à-fait desemparé, puis-qu'en cette ocasion il ne fit que trois décharges. Cependant il fut impossible aux Hollandois, de rien éxécuter.

Le

Le 23. l'armade vint fubitement tomber fur la flote, où l'on fe trouva fi-furpris, qu'il y eut des vaiffeaux qui furent obligez de couper leurs cables. Cette manœuvre fe fit la nuit, par une grande obfcurité, fi-bien que quand il fut jour les vaiffeaux Hollandois fe trouvérent fi-écartez les uns des autres, qu'ils ne fe pouvoient plus voir. Néanmoins peu de tems après ils fe rallié-rent, & montérent au vent des ennemis, qui prirent alors leur cours vers Malacca.

Le 24. d'Août, avant jour, les Hollandois, fuivant la réfolution qui avoit été prife le jour précédent, firent route vers Johor, & le 24. ils perdirent de vuë l'armade, qui fe retiroit à Malacca.

Le 13. de Septembre 1606. la flote entra dans la riviére de Johor, où le Roi vint au-devant d'elle jufques en mer. Le 18. l'Amiral alla dans la ville de Batufauwer, tant pour folliciter le Roi à la fortifier, que pour donner ordre qu'on portât des vivres à la flote, & tâcher d'avoir de la poudre dont elle fe trouvoit dépourvuë; & enfin pour faire enforte que le Roi envoiât deux pirogues à Malacca, & une à Achin, afin de favoir s'il y étoit arivé quatre vaiffeaux Hollandois, felon-que le bruit en couroit; ce qui auroit été une chofe très-avantageufe, vu l'état où étoient alors leurs afaires dans les Indes Orientales.

Sur cette requête, le Roi envoia une pirogue à Malacca, au-lieu qu'on lui en avoit demandé deux. Mais celle qu'on défiroit faire partir pour Achin, fut refufée. A l'égard de la poudre, on n'en put trouver que pour dix taïels, & il falloit paier 3. mafes pour dix gantans, quoi-que ce ne fût que de la poudre faite de farine, qui par-

con-

conſéquent n'étoit pas fort-bonne. Il y a pourtant lieu de faire un moulin à poudre, avec beaucoup de facilité, puis-qu'on a du bois en abondance, qu'il y a des courans d'eau avec des ſauts, qu'il eſt aiſé d'avoir du ſoufre & du ſalpêtre, & qu'on ne manque que de gens pour travailler, & pour conduire l'ouvrage.

L'Amiral étant allé avec ſes Capitaines viſiter la ville, trouva qu'il étoit aiſé de la fortifier, & de la garantir des inſultes des Portugais. Mais il n'étoit pas poſſible de réduire les Malais au travail. Il leur fit pourtant un projet de la maniére dont il falloit en faire les fortifications, & ils promirent de le ſuivre, aïant même commencé à travailler en ſa preſence. Cependant dès-qu'il fut retourné à bord, ils ceſſérent leurs travaux. Enfin ils auroient pu trouver bon que les Hollandois les euſſent entrepris, car pour eux ils ne pouvoient s'y réſoudre.

On eut beau demander une pirogue pour envoier à Achin, il ne s'en trouvoit point. On en atendoit une de Bantam, mais on ne la voioit point venir. Le Roi donna divers ordres pour faire fournir des vivres, ſans qu'on en vint à l'éxécution. On ne trouvoit point d'arack à vendre, & le vin commençoit à manquer dans la flote.

L'Amiral voiant le train que les afaires prenoient, crut devoir ſe retirer à ſon bord, d'où il envoia le Vice-amiral à Batuſauwer, pour faire expliquer le Roi, afin de prendre des meſures; car il ſe trouvoit fort en peine. S'il prenoit le parti de s'en aller à Bantam, ou à Amboine, il craignoit que les Portugais n'allaſſent aſſiéger Batuſauwer, & qu'ils ne la priſſent. De retourner combattre l'armade avec le peu de pou-

poudre & de plomb qu'il avoit, il y auroit eu de l'imprudence & du péril, & il n'y avoit aucun moien de recouvrer de la poudre qu'à Achin, d'où l'on étoit fort loin. D'ailleurs la saison se seroit passée pour le voiage que l'*Amsterdam* & *le Lion Blanc* devoient faire à Bantam, afin de s'en retourner de là en Hollande. De laisser l'armade Portugaise dans toute sa force, & de se retirer, c'étoit abandonner les Rois voisins, & les lui livrer, pour soufrir toutes les violences qu'il plairoit à leurs vainqueurs d'éxercer: & avec cela c'étoit exposer les Hollandois au péril inévitable d'être chassez de ces quartiers-là, où il leur étoit absolument nécessaire de se maintenir, à-cause du commerce de la Chine.

La ville de Batusauwer, ou Batusabar, est située sur la riviére de Johor, à cinq ou six lieuës de la mer. Cette riviére est belle & profonde. Il y a flux & reflux jusques au devant de la ville, mais le long de la ville l'eau est douce. Presque tout le païs est bas. Il n'est guéres peuplé que le long de la riviére. Les maisons sont élevées sur des piliers de bois. Il y a deux forteresses, aumoins on leur donne ce nom: l'une s'apelle Batusauwer, & l'autre, qui est au-delà de la riviére se nomme Cotta Sabrang.

La premiére a environ 1300. pas de circuit, & est quarrée. Elle est entourée de pallissades de 40. piés de haut, dont les pieux se touchent, & située dans une plaine, au bord de la riviére qu'on pourroit aisément faire passer tout autour. Les plus prochaines montagnes en sont à un quart de lieuë.

Les maisons sont faites de paille, & fort-serrées. Il y en a pourtant quelques-unes des principaux Seigneurs qui sont de bois, aussi-bien

que-

que le palais du Roi. Il y a dans Batusauwer & dans Cotta Sabrang, à-peu près trois à quatre mille hommes capables de porter les armes, la plus grande partie du peuple demeurant hors de ces villes, ou forteresses. Ceux-ci, lors-que la nécessité le requiert, brûlent leurs maisons, & se retirent dans les villes: & dès-que le péril est passé, ils retournent, avec leurs esclaves, se faire de nouveaux bâtimens.

Toutes les terres apartiennent au Roi; mais on ne les estime pas beaucoup. Ceux qui en demandent en obtiennent autant-qu'ils veulent. Cependant elles paroissent assez fertiles; car il y a quantité de beaux arbres, & l'on y va dans les herbes jusqu'à la ceinture. C'est dommage qu'elles ne soient pas cultivées; le païs abonderoit sans doute en toutes sortes de denrées, aulieu qu'il y a disette de la plupart des choses dont on auroit besoin.

Le Roi, qui souvent faisoit present à l'Amiral de rafraîchissemens, tels qu'il les avoit, lui donna un jour, entr'autres choses, trois cannes de sucre, de 18. piés de long & de 7. pouces d'épais; ce qui parut surprenant, parce-qu'on n'en avoit jamais vu de semblables.

L'autre forteresse, nommée Cotta Sabrang, est aussi quarrée, & a quatre à cinq cents pas de circuit. Elle n'est pas bien peuplée; mais elle est aussi entourée de palissades. Le terrein est bas, & demeure inondé pendant les hautes eaux, de-sorte qu'on ne peut y faire de batteries, ni se servir du canon. L'Amiral conseilla d'y élever trois bastîons, & les habitans parurent goûter fort son avis; mais ils haïssoient trop le travail pour en venir à l'éxécution.

Le 28. de Septembre, quelques Malais qui avoient pris un pêcheur devant Malacca, l'aïant me-

mené à l'Amiral, il dît que dans la derniére sortie que les assiégez avoient faite sur les Hollandois qui se rembarquoient, ils avoient perdu six Blancs, & 50. autres hommes, tant des naturels du païs, que des Japonois, outre les blessez: que la fraieur avoit été si-grande dans la place, qu'on n'avoit pas voulu ouvrir les portes aux fuïards, & qu'on les avoit tirez avec des cordes par-dessus la muraille: que si l'armade ne fût point venuë, la ville ne pouvoit plus tenir.

Le 29. le Raïa Sabrang, & sa Femme légitime qui étoit fille de Jan de Patuan, quelques-unes de ses Concubines, sa Mére, son jeune Fils, allérent tous rendre visite à l'Amiral, dans son navire; ce qui étoit le plus grand honneur qu'ils pussent faire, & ils ne l'avoient jamais fait ni aux Portugais, ni à qui que ce fût. Aussi le Raïa fit-il beaucoup valoir cette visite, disant à l'Amiral que c'étoit la plus grande marque d'amitié qu'il lui pût donner. Mais l'Amiral auroit bien mieux aimé qu'il lui eût donné une pirogue pour aller à Achin. Cependant il reçut la visite avec beaucoup de marques de reconnoissance de l'honneur qu'on lui faisoit.

Trois ou quatre jours après, le Raïa revint à la flote, accompagné du Benhara, qui est comme le Gouverneur. Il avoit été tenu un grand Conseil à Batusauwer, sur les propositions que l'Amiral avoit faites. Car comme ce qui avoit été arrêté devant Malacca ne pouvoit être éxécuté en quelques points, vu qu'on n'avoit pas pris la ville, & que les Etats Généraux n'en étoient pas en possession, non-plus que le Roi ne possédoit pas le païs qui l'environnoit, on avoit demandé que le Roi donnât aux Hollandois autant de terrein qu'ils en desireroient, pour bâtir des

des maisons, des magasins, des forts, des ateliers de construction &c. soit le long de la riviére de Johor, soit dans l'isle de Linga, ou dans celles de Bintam, ou de Caryman.

Ils remontroient pour cet éfet, qu'après cela ils feroient venir de Hollande des ouvriers, & des familles entiéres, qui établiroient le commerce & les manufactures dans le pais; ce qui lui seroit fort avantageux, aussi-bien qu'au Roi, parce-qu'on y feroit abonder toutes les choses qui y manquoient. Cependant tous les autres articles du Traité devoient demeurer en leur force & vertu, & il ne devoit y être rien changé qu'à cet égard; jusques-à-ce qu'on fût en état d'entreprendre de nouveau la réduction de la ville de Malacca.

Le Raïa & le Benhara firent aussi leurs demandes: savoir; Premiérement que l'Amiral prêteroit au Roi jusqu'à mille réales de huit, lors-qu'il en auroit besoin, qui seroient restituées en marchandises, telles que le Commis les desireroit; & que le Roi ne pourroit faire d'autre emprunt que le premier n'eût été remboursé: en second lieu, que les Etats Généraux l'assisteroient de toutes leurs forces contre tous ses ennemis, sans exception, soit qu'il agît ofensivement, ou défensivement: en troisiême lieu, que toutes les fois qu'ils en seroient par lui requis, les Etats l'assisteroient des équipages de leurs vaisseaux, de leur canon, de leurs munitions, & de toutes les choses qui y seroient, dont il pourroit avoir besoin; & que même lors-qu'il se trouveroit des vaisseaux Hollandois dans les parages de Johor, il pourroit les emploier à son service: que l'Amiral & toute sa flote demeureroient là, pour garder Johor,

Johor, jusques-à-ce qu'il vint d'autres vaisseaux de Hollande pour les relever; parceque tant qu'il y en auroit dans la riviére, les habitans de Johor n'auroient rien à craindre des Portugais: mais que dès-qu'ils se feroient retirez, on regarderoit le pais comme perdu.

Le Raïa dît encore secrétement à l'Amiral, que tant la Noblesse que les Bourgeois de Batusauwer, paroissoient résolus à laisser la ville à l'abandon, & à s'en aller vers le haut de la riviére, pour s'y établir: qu'ils lui avoient dit que s'il avoit dessein de combattre les Portugais, il pouvoit le faire avec les Hollandois &c. qu'au-reste si on lui acordoit ses demandes, au-lieu de 30. toises de terrein, il en acorderoit 120. en quarré.

L'Amiral fit réponce au Raïa & au Benhara qu'on n'agissoit pas ainsi avec les Seigneurs Etats Généraux, & qu'ils ne trouveroient pas bon qu'on les fît engager dans un Traité pour 500. ou 1000. réales: que si les Hollandois faisoient du commerce dans le pais de Johor, ainsi-qu'ils l'espéroient, il y auroit des jours où le Roi tireroit plus de 1000. réales de profit: que par-conséquent il ne pouvoit faire entrer une telle clause dans un Traité: qu'encore que lui Amiral ne fût qu'un Particulier, il ofroit au Roi, s'il le desiroit, & s'il persistoit dans l'alliance des Hollandois, de lui faire present de 1000. réales de sa propre caisse, & de les emploier dans les Provinces Unies, en fusils, sabres, & telles autres choses qu'il souhaiteroit: qu'il s'étonnoit que le Roi fît si-peu d'état de l'alliance des Hollandois; & que s'il n'y prétendoit aucun autre avantage que celui qu'il marquoit par cette demande, cela ne valoit pas la

la peine de s'unir avec eux contre les Portugais. Cette réponce fit qu'on ne parla plus de ce premier article.

Sur le second, l'Amiral dît que l'intention des Etats n'étoit pas de faire des guerres injustes, ni de hasarder la vie de leurs Sujets pour une mauvaise cause, ou pour des causes qui leur seroient inconnuës : qu'ils entreroient volontiers dans une ligue défensive, mais non pas dans une ligue ofensive, si ce n'étoit contre les Portugais, qui s'étoient déja déclarez leurs ennemis. Le Raïa demanda ; Si en cas que le Roi de Bantam, dans la ville duquel les Hollandois avoient des Commis & un comptoir, vint à déclarer la guerre au Roi de Johor, les Hollandois voudroient secourir ce dernier Roi ?

L'Amiral repondit que les Hollandois donneroient au Roi de Johor tout le secours qu'il leur seroit possible, contre quelque Puissance que ce fût, qui viendroit l'ataquer : mais que de leurs amis s'en faire des ennemis, au gré & selon le caprice d'autrui, ce n'étoit ni leur dessein, ni leur maniére d'agir, & qu'il falloit qu'auparavant ils fussent informez du sujet de la guerre, & du fonds des afaires qui l'auroient fait naître. Cette réponce parut juste & équitable, & les Malais en furent assez contens.

Sur le troisiéme point, l'Amiral dît, qu'il n'étoit pas besoin d'y faire une ample replique; parce-que lors-que les Hollandois seroient là établis, & qu'ils y auroient leurs vaisseaux, ils seroient obligez eux-mêmes de se tenir en état de défense ; ce qui regarderoit les Malais comme eux : qu'eux, leurs gens, & leur canon rendroient de meilleurs services au Roi que les Malais ne sauroient faire, & que c'étoit là leur inten-

intention, comme leur devoir, & une chose nécessaire pour leur propre seureté.

Mais il remontra que l'ofre qu'on lui faisoit d'une place de 30. toises d'étenduë, étoit une chose tout-à-fait surprenante : que si les Hollandois venoient à faire là l'étape de leurs marchandises, il leur faudroit, seulement pour l'atelier de leurs vaisseaux, un espace six fois aussi grand que celui qu'on lui ofroit : qu'il ne requéroit donc pas seulement trente toises de terrein, mais autant qu'il en pourroit avoir besoin, sans aucune restriction ; parce-que plus on ocuperoit de place, plus il faudroit que le commerce fût étendu, & par-conséquent, avantageux pour le païs ; que d'ailleurs l'espace ne devoit pas entrer en considération dans un lieu où le terrein est de si-peu de prix, & si-peu estimé.

Il y avoit toute aparence que cette restriction, & fixation de l'étenduë du terrein, que les Malais vouloient faire, venoit de ce qu'ils s'imaginoient, que les Hollandois étoient de même humeur que les Portugais. Car ceux-ci-ne demandoient jamais d'abord qu'une place pour bâtir une maison ; mais ensuite ils s'emparoient de tout le païs, & réduisoient les habitans dans l'esclavage

L'Amiral qui en eut du soupçon, dît au Raïa & au Benhara, que le Roi avoit deu ordonner aux Ambassadeurs qu'il avoit envoiez en Hollande, de s'enquérir bien éxactement du gouvernement de l'Etat : qu'ils auroient apris & connu que l'esprit & le génie de la Régence n'étoit nullement de s'emparer des païs d'autrui ; mais d'établir le commerce, & de négocier partout où il étoit possible. Il les assura même que si le Roi souhaitoit avoir l'Isle d'Amboine, que les

les Hollandois avoient prise sur les Portugais, les Etats la lui céderoient, moïennant qu'il leur fît voir qu'il la pouvoit conserver, & qu'il s'engageât à n'y laisser trafiquer personne que ceux de la nation, qui n'avoient en vuë que le commerce qu'ils y pouvoient faire, & nullement la propriété & la possession du fonds.

Le Raïa répondit qu'on n'avoit aucun mauvais soupçon des Hollandois, & qu'on faisoit assez paroître qu'on avoit de la confiance en eux; mais qu'on avoit raporté qu'ils vouloient que leur établissement fût dans Batusauwer, & que c'étoit là qu'ils demandoient une place: qu'on savoit que cette forteresse avoit peu d'étenduë; que la plupart de la Noblesse y faisoit sa demeure, avec assez d'autre peuple; & que s'il ne s'agissoit que de donner de l'espace hors de l'enceinte de cette ville, on en acorderoit autant que les Hollandois en desireroient.

Cette condition, qu'on imputoit aux Hollandois d'avoir voulu imposer, savoir, qu'ils vouloient s'établir dans Batusauwer, ne fut inventée que pour couvrir la confusion que les Malais recevoient, en se voiant si-bien relevez à l'égard des propositions peu raisonnables qu'ils avoient osé faire. Mais il ne s'agissoit pas de faire seulement semblant qu'on s'en aperçût: il s'agissoit d'établir le commerce, & d'embrasser les ocasions de faire du profit. Ainsi la signature du Traité fut différée: mais on promit verbalement de céder autant de terrein que les Hollandois en auroient besoin, & dans le lieu qu'ils desireroient.

Sur la demande que les Malais faisoient, que la flote Hollandoise demeurât sur leurs côtes, jusques-à-ce qu'il y fût venu d'autres vaisseaux

de Hollande, on leur fit connoître que la chose n'étoit pas possible ; qu'il falloit renvoier au mois de Décembre deux vaisseaux en Hollande, ou-bien qu'il faudroit qu'ils fissent encore un an de séjour ; ce quî les mettroit hors d'état d'y retourner, tant à-cause qne les corps des vaisseaux en seroient incommodez, qu'à-cause de la consommation qui se feroit des vivres, des voiles, des cables, & des autres munitions & agreils.

Mais on leur promit de faire tout ce qu'il seroit possible pour ne s'éloigner pas de Malacca avant le mois de Décembre ; & il y avoit bien de l'aparence que tant qu'il y auroit des vaisseaux Hollandois dans cette mer, les Portugais n'oseroient rien entreprendre. Le Raïa parut fort-content de cette promesse, & dît qu'il alloit en faire son raport à son frére. En ce tems-là on fit la revuë sur la flote, & l'on y trouva 1034. hommes.

Le 6. d'Octobre 1606. sur le soir, l'Amiral étant allé à Batusauwer, proposa au Raïa de signer le second Traité, qu'il avoit refusé de signer entre les mains du Vice-amiral, dans le dessein d'obtenir encore quelqu'une des conditions qu'il vouloit proposer. L'Amiral lui dît, que si l'on n'avoit pas dessein d'éxécuter le Traité qui avoit été fait devant Malacca, on n'avoit qu'à le déclarer : qu'il étoit prêt de s'en désister, & de laisser les Malais en pleine liberté : qu'au-reste si l'on ne vouloit plus prendre de part à l'afaire de Malacca, il l'entreprendroit seul quand l'ocasion s'en presenteroit, sachant bien presentement ce qu'il y avoit à faire : que s'il ne se trouvoit pas assez fort pour une telle expédition, il feroit allian-

ce

ce avec les Rois voisins, comme ceux d'Achin, de Queda, de Siam, ou de Pegu, & les apelleroit à son secours: qu'on pouvoit compter pour une chose assurée, que jamais les Etats ne feroient la paix avec les Portugais, qu'ils n'y fissent comprendre tous leurs Alliez.

Le Raïa répondit qu'ils vouloient entretenir le Traité fait devant Malacca: sur quoi l'Amiral alla trouver le Roi, qui ratifia tout ce que son frére avoit fait. On fit coucher par écrit le second Traité, & on le signa. Au-reste le Roi dit à l'Amiral, que si, selon la parole qu'il en avoit donnée, il demeuroit deux mois sur les côtes de Johor, ou assez près, pour empêcher, pendant ce tems-là, que les Portugais ne vinssent ataquer sa ville, il espéroit la faire si-bien fortifier, qu'il n'auroit plus lieu de les craindre; & que pour cet éfet il y avoit déja beaucoup de gens, qui étoient allez couper du bois dans les isles voisines.

La plupart de ses Oficiers marquérent aussi qu'ils étoient dans ce sentiment; entre-autres le Delli, le Semachi, le Delela qui étoit un homme d'esprit, le Tomongon ou Amiral, & le Seragaraïa. Ils priérent tous l'Amiral Hollandois de faire de fortes instances auprès du Roi, pour l'engager à faire ces fortifications, & même de passer jusqu'à la menace de partir à l'heure même & de l'abandonner, si l'on n'y travailloit pas incessamment.

Ils disoient qu'ils auroient bien pu le presser eux-mêmes, s'ils avoient osé: mais qu'il ne pouvoit oüir parler d'afaires d'Etat sans se chagriner, & se mettre en colére; qu'il ne vouloit passer son tems qu'à boire & à faire bonne chére, & qu'il continuëroit bien cet

éxercice huit jours entiers ſans en être las.

Le Seragaraïa étant ſeul avec l'Amiral lui dît familiérement, que s'il vouloit envoier des Hollandois travailler aux fortifications, il rendroit un grand ſervice au Roi. L'Amiral lui repliqua que cette propoſition n'étoit pas raiſonnable; que ce ſeroit une choſe honteuſe que des gens de guerre, qui ſavent manier les armes, & qui n'ont jamais tourné le dos devant l'ennemi, s'emploïaſſent à des ouvrages ſerviles, & que des eſclaves oiſifs, qui ne méritoient pas d'être mis en comparaiſon avec le moindre de ſes gens, les regardaſſent faire: que quand les Hollandois pourroient s'y réſoudre, ce qu'ils feroient bien en cas de néceſſité, il croioit que le Roi, au ſecours duquel ils étoient venus, ne voudroit pas les prier de faire une choſe que ſes eſclaves pouvoient & devoient faire pour ſa ſureté, & pour la leur propre. Le Seragaraïa plein de confuſion, dît que ce qu'il avoit propoſé n'étoit que par raillerie, & que l'Amiral ne devoit pas l'avoir pris ſi ſérieuſement.

Au reſte la Nobleſſe ne paroiſſoit point non plus portée à la paix avec les Portugais, ainſi que pluſieurs l'avoient têmoigné à l'Amiral en diverſes rencontres. Car ils lui avoient ſouvent parlé des ruſes de ces gens-là, de leurs fourbes, du deſſein qu'ils avoient de jetter de la diviſion entre le Roi & les Hollandois, afin de le tenir dans l'eſclavage, auſſi-bien que ſon peuple.

Le 7. d'Octobre 1606. l'Amiral alla au palais, pour prendre congé du Roi. Pendant-qu'il atendoit qu'il pût lui parler, le Raïa Sabrang lui dît qu'on avoit mené à Muar 7. ou 8. priſonniers, qui avoient raporté que les Portugais

gais avoient résolu de ne rien épargner pour faire la paix avec ceux de Johor ; parce-que Don Antonio de Meneses, fils de Don Duarte de Meneses autrefois Vice-roi des Indes, qui devoit être Gouverneur de Malacca, avoit déclaré qu'il n'accepteroit pas le Gouvernement, si l'on ne faisoit la paix avec le Roi de Johor.

Ainsi le Raïa pria l'Amiral de sonder le Roi, & de tâcher de pénétrer son intention, parceque si ce Prince paroissoit porté à la paix, il avoit résolu de partir avec les Hollandois, & de se retirer dans l'isle Linga, qu'il se promettoit de défendre, moiennant leur secours, contre les ennemis communs. L'Amiral aïant entretenu le Roi, le trouva si-bien disposé, qu'il ne jugea pas devoir le presser davantage sur ce point. Car ce Prince lui dît qu'il ne desiroit point une paix qu'il savoit qui ne seroit pas de durée, & qu'on ne proposeroit que dans la vuë de quelque tromperie.

Le 9. l'Amiral se rendit à son bord, & le 11. le Roi étant allé le visiter, lui dît qu'il avoit eu nouvelles que deux navires Portugais, trois galéres & quelques fustes croisoient proche de Pulo Carimaon, pour escorter des jonques qui devoient venir de Macassar & de Java, chargées de marchandises & de vivres pour Malacca : que 7. autres vaisseaux de la même nation avoient pris leur cours vers le Nord, soit pour retourner à Achin, ou pour escorter un bâtiment qu'ils atendoient de Coromandel, ou de S. Thomas.

Sur cet avis, on prit la résolution de partir, & d'envoier en même tems à Amboine, une galére qui étoit prête, pour y mener 20. ou 25. soldats, 15. ou 20. matelots, & avec eux 40.

Noirs qui avoient été pris devant Malacca, & qu'on avoit retenus. Pour la flote, elle devoit passer par le détroit de Sincapura, afin d'aller devant Malacca, & voir ce qu'elle y pourroit entreprendre contre l'ennemi.

Mais il se trouva un grand obstacle à l'éxécution de ce dessein. Les équipages ne pouvoient s'y résoudre, & l'on n'eut pas peu de peine à les y réduire. Ils faisoient trois demandes. La premiére, que comme par le Réglement de l'*Artykel-brief* chaque matelot n'avoit d'hipotéque pour le paiement de ses mois de gages, que sur le corps du vaisseau où il servoit, on leur promît que si le vaisseau venoit à périr, l'hipotéque demeureroit assignée sur toute la flote. La seconde, que si quelqu'un étoit estropié dans le combat, on l'en dédommageât. La troisiême regardoit la distribution du butin. Enfin après beaucoup de raisonnemens de part & d'autre, on les contenta, & ils promirent de faire leur devoir.

Le 18. la flote se trouva par la hauteur de Malacca, mais elle en étoit encore si-loin, au large, qu'à-peine pouvoit-on de dessus les hunes découvrir la ville, ou les vaisseaux qui étoient au port. Le 20. il fut résolu d'aller ataquer ces vaisseaux à leur rade, & que trois de ceux de la flote, savoir, *Orange*, *le Grand Soleil*, & *les Provinces Unies*, iroient ensemble jetter le grapin à un de ceux des ennemis, pendant que les six autres feroient tête au reste de leur armade.

Quoi-qu'il calmât ce jour là les Hollandois ne laissérent pas de s'aprocher assez pour compter les vaisseaux Portugais, qui étoient au nombre de sept, six grands & un petit, dont deux

avoient

avoient les mâts de hune bas. Le navire du Vice-roi, qui se nommoit *La Conception*, étoit le plus grand & le plus sous le vent, comme aïant le cap au jussant. Don Manuel de Mascarenhas en étoit le Capitaine.

Le second étoit le galion de *S. Nicolas*, qui portoit 19. piéces de canon de fonte, monté par Don Fernando de Mascarenhas, qui étoit assisté de Don Pedro son frére. Le troisiéme étoit le *S. Simon*, monté par le Capitaine Don Francisco de Sotomaïor, qui fut tué, & André Pesoa fut mis en sa place. Le quatriême s'apelloit *Todos los Santos*, monté par le Capitaine Don Francisco de Norinha. Sébastien Soares Vice-amiral montoit le cinquiême, nommé *Santa Cruz*. Le Capitaine Don Paulo de Portugal montoit un des deux autres dont les mâts de hune étoient bas, & qui étoit un des plus grands. L'autre qui portoit le nom de *S. Antoine* étoit le plus petit, & étoit monté par le Capitaine Antonio de Souza Falcaon.

Le 21. sur le soir, l'Amiral fit venir à son bord les Capitaines de ses deux vaisseaux matelots, & il fut résolu qu'à deux heures après minuit, à la fin du flot, lors-que la Lune se leveroit, ils iroient tomber sur le Vice-amiral qui étoit le plus au Sud, au-lieu d'ataquer le navire du Vice-roi, qui par le flot seroit le plus au vent. Cependant à minuit, l'Amiral étant paré, & aïant encore fait venir ses deux seconds, ils dirent qu'ils n'étoient pas d'avis d'éxécuter le projet, parce-qu'il n'y avoit point de mer, & qu'on courroit risque de dériver sous le vent de tous les vaisseaux; que par-conséquent il seroit bon d'atendre que le jour fût venu.

Le matin du 22. d'Octobre 1606. après la

priére, l'Amiral fit lever l'ancre, & vers la fin de l'ebe il mit le cap sur l'isle Das Naos, dans le dessein d'aborder le galion *Santa Cruz*, qui étoit alors sous le vent de tous les autres. Mais aiant vu le banc qui s'étend de l'isle vers le large, il revira. Alors l'eau commençant à monter & le vent à forcer, il ne put joindre ce navire, ni aucun des autres, que le *S. Nicolas*, qui étoit le plus grand après celui du Vice-roi, & le plus au Nord de tous.

Quand il fut à moitié chemin de la flote, le Maître de son navire, qui se nommoit Simon Mau, alla lui demander s'il ne feroit pas bon de virer de bord encore une fois, & de courir encore une bordée, afin d'aborder plus facilement. Le Pilote fut aussi du même avis. Mais l'Amiral voiant que s'il mettoit à l'autre bord, le courage de ses gens se refroidiroit, & craignant d'être surpris par le calme, & de manquer son coup, il répondit qu'il ne vouloit ni qu'on changeât de bord, ni qu'on fit aucune autre nouvelle manœuvre, que d'aborder le *S. Nicolas*. Il alla même parler au Timonnier, & lui dît que dès-qu'il en recevroit le commandement, il eût à pousser la barre sous le vent, à quoi il promit de ne pas manquer.

Dès-que l'Amiral presenta le flanc au *S. Nicolas*, la barre fut poussée sous le vent, & les grapins furent jettez aux écubiers, de-sorte que les deux navires demeurérent accrochez. Mais avant-que d'en venir là, l'Amiral fit faire une décharge de ses piéces de chasse de l'avant, qui étoient de 24. livres de balle, de ses piéces de l'embelle, qui étoient de 18. livres de balle, & de celles qui étoient sur le château-d'avant, dont tous les coups portérent. En passant le long

long des autres vaisseaux, il ne fit point tirer dessus; mais il vint une volée du galion du Vice-roi, qui lui emporta deux hommes.

Dès-qu'il eut accroché l'ennemi, il fit faire des décharges de mousqueterie par 40. hommes, qui tiroient sans cesse, & il y en avoit quatre sur sa grande hune qui jettoient des grenades, & d'autres artifices. Il lui avoit été impossible de monter au vent, & il avoit été obligé d'aborder le *S. Nicolas* à babord, sans le prolonger tout-à-fait; mais étant un peu plus à son arriére: *le Grand Soleil* l'aborda aussi à stribord, au vent, & le navire *les Provinces Unies* l'aborda par l'arriére.

Alors chacun se mit en devoir de sauter à l'abordage. L'Amiral commença par faire couper les ancres de la carraque, & la carraque, par le moien d'un cable qu'elle avoit amarré d'un bout au navire du Vice-roi, commença à tirer avec elle les ennemis qui la pressoient. Mais on coupa ce cable, & les trois Hollandois dérivérent ensemble avec elle vers le large, à la faveur du vent qui venoit de terre.

Les autres vaisseaux faisoient aussi tous leurs éforts pour incommoder les Portugais, & ils y réüssirent assez souvent, car ils en étoient assez proche. L'Amiral avoit ordonné aux Canonniers de tirer horisontalement, & plutôt un peu plus haut, que plus bas, parce-qu'il falloit tâcher de tuer des gens, étant difficile de couler bas les vaisseaux dans ce parage, où la mer n'est presque jamais grosse, ainsi-que l'expérience l'avoit déja fait connoître en la précédente bataille, par le moien du vaisseau de Don Enrique de Norinha, qui avoit reçu tant de coups en bois, & dans les flancs, sans qu'il lui en fût arrivé d'accident.

La raison pourquoi l'Amiral s'étoit ainsi ataché à aborder les galions, venoit de ce qu'on manquoit de poudre ; de-sorte qu'il aimoit mieux exposer sa vie & celle de ses gens, que de ne pas aborder, parce-qu'il ne voioit pas qu'il pût remporter de grands avantages par le moien du canon. Cependant il falloit en remporter sur l'armade, & la dissiper, si l'on vouloit se procurer la paix dans les Indes : car sans cela le Roi de Johor auroit toûjours été en alarme, & les Hollandois auroient été décréditez.

Quand les trois vaisseaux Hollandois furent au large avec le *S. Nicolas*, les gens de l'Amiral, voiant que les grenades & les mousquets ne permettoient plus aux Portugais de paroître sur le pont, voulurent sauter à son bord : mais l'Amiral ne le voulut pas permettre, & dît qu'il étoit encore trop-tôt. Cependant il ne fut pas obéi. On y passa avec une espèce de fureur. Les matelots *des Provinces Unies* s'y jettérent par leur beaupré : ceux de l'*Orange* & du *Grand Soleil* s'y précipitérent de tous côtés.

Il se fit alors un violent combat, & beaucoup de carnage. Il y eut quantité de Hollandois blessez, mais il n'en fut pas tué un seul. Comme les Portugais vouloient se jetter à la mer, on les tuoit tous, hormis quelques-uns que l'Amiral fit sauver sur son bord ; & le Fiscal Martinus Appius, sur le bord *des Provinces Unies*. Enfin il ne resta dans le galion que 7. ou 8. hommes en vie, qui s'étoient cachez au fond de cale, dans le leste.

Cette action se passa du côté des Hollandois avec tant de courage, qu'encore que l'Amiral eût eu beaucoup de confiance en ses matelots, il avoüa qu'ils étoient encore allez plus loin

qu'il

qu'il ne l'avoit atendu : car le *S. Nicolas* étoit monté de 265. soldats, outre les Noirs.

Lors-que le Vice-roi vit que les vaisseaux Hollandois avoient accroché le galion, & qu'ils le tiroient au large, il fit mettre ses 4. autres vaisseaux à la voile, pour le suivre, car ils n'en étoient qu'à une portée de mousquet. Le Maître Simon Mau & le Pilote dirent à l'Amiral qu'il falloit s'alarguer du *S. Nicolas* où il n'y avoit plus rien à faire, puis-que le Capitaine Mascarenhas, son frére Don Pedro, & tout l'équipage étoit mort, parce-qu'on pourroit demeurer engagé avec les autres Portugais qui suivoient. L'Amiral leur dît qu'il ne vouloit pas qu'on se débordât, qu'ils n'eussent plus à lui tenir un pareil discours, & qu'il ne pretendoit pas qu'ils lui fissent perdre le galion, ainsi-qu'il étoit auparavant arivé à l'égard de celui de Don Enrique Norinha.

Enfin Gerrit Hendrickfz Roobol, Maître du *Soleil*, cria qu'on pouvoit se déborder ; qu'il promettoit de bien garder la prise ; & qu'il croioit qu'il valoit mieux se laisser dériver au large, pour tâcher d'y atirer le reste des ennemis. L'Amiral trouva ce conseil bon, mais il craignoit de perdre le *S. Nicolas*. Il ordonna donc au Maître Roobol, que s'il voioit qu'il ne le pût conserver, il eût à y mettre le feu, ce qu'il promit.

Alors l'Amiral aïant fait retirer ses grapins, se déborda, dans le dessein d'aller aussi aborder le Vice-roi. Dès-qu'il se fut alargué de la prise, un des ennemis alla aborder Roobol, ou *le Soleil*, mais aussi-tôt ils s'écartérent l'un de l'autre.

Cependant l'Amiral s'étant raproché de

Roobol, vit qu'il n'avoit amarré le *S. Nicolas* qu'avec le bras de sa miséne, qui n'étoit qu'une corde fort médiocre & vieille, & que pour lui, il avoit bordé toutes ses voiles: sur quoi l'Amiral lui cria de brûler le galion. Toutefois craignant que son ordre ne fût pas éxécuté, il lui envoia deux hommes dans un canot, pour lui commander d'y mettre le feu en 25. endroits; parce-que si le bras qui le tenoit amarré venoit à rompre, la prise demeureroit aussi-tôt de l'arriére au vent, & les galéres viendroient la remorquer.

Roobol répondit à ces 2. hommes qu'il garderoit bien la carraque, & que si l'Amiral vouloit qu'elle fût brulée, il falloit qu'il vint lui-même y mettre le feu. Alors même le bras rompit, & le galion fut dégagé. Roobol voiant cet accident, s'écarta de la flote autant qu'il put, & jusqu'à une lieuë & demie.

Pendant-que cela se passoit, le Vice-amiral Hollandois fut abordé par le galion *S. Simon*, & incontinent après encore par un autre, desorte qu'il en avoit un de chaque côté. *Le Lion Noir* s'étant avancé vers lui, tomba sur cet autre Portugais, & le *Maurice* l'aïant aussi abordé, ils y mirent le feu, & il brûla avec tout son équipage.

De son côté l'*Erasme* aborda le *SantaCruz*, & ils se canonnérent l'un l'autre: mais ils se séparérent tout-aussi-tôt. L'amiral cria vîte à l'*Erasme* qu'il retournât l'aborder à stribord, & l'*Erasme* le fit. L'Amiral vouloit l'aborder aussi à babord; mais le calme l'en empêcha. Cependant en passant le plus proche de son côté qu'il put, il lui envoia ses bordées. Le Portugais s'étant débordé de l'*Erasme* pour la secon-

conde fois, après avoir perdu cent hommes, le *Maurice* alla l'aborder; & l'Amiral avec un autre vaisseau encore l'aïant suivi, le galion, dont le Capitaine étoit dangereusement blessé, se rendit sans plus combattre. Il y avoit à son bord 11. piéces de canon de fonte, & 4. de fer. Pour le Vice-roi il dériva par le calme; puis après il vint un grain avec un vent de mer, à la faveur duquel il s'éloigna beaucoup des Hollandois.

La brune étant alors survenuë les galéres tirérent en oüaiche le *S. Nicolas*. Les Hollandois se trouvoient acablez de fatigue, d'autant-plus qu'il faisoit extraordinairement chaud. Il y eut six des principaux Oficiers de l'armade Portugaise tuez dans ce combat. Au regard des autres gens des équipages, on en sut le nombre quelque tems après par une lettre du Vice-roi à Don Alvaro de Meneses, Capitaine Major de l'armade qui étoit sur la côte de Pulo Buton, qui fut interceptée devant Queda, le 24. de Novembre suivant. On l'aprit encore par une lettre d'un Portugais, nommé Antonio de Prado d'Almeda, écrite à Francisco de Lima un de ses amis, qui étoit dans la même armade. Cette perte montoit à 521. soldats Blancs.

La lettre du Vice-roi portoit défences à cette armade de s'engager au combat avec les Hollandois, si tous leurs vaisseaux étoient ensemble. Une autre lettre aussi d'un Portugais, marquoit tant d'éfroi, que celui qui l'avoit écrite disoit que ceux qui pourroient conserver à l'avenir leur vie dans les Indes seroient bienheureux. Ces deux derniéres lettres étoient datées à Malacca le 12. de Novembre.

Le matin du 23. d'Octobre, les Hollandois

portérent sur le Vice-roi, qui étoit beaucoup de l'avant vers terre. Ils ne purent le joindre; mais ils virent sous le vent à eux le galion *S. Simon*, sur qui l'Amiral alloit tomber, lorsque les Portugais se rendirent; pour prévenir le feu qu'il auroit fait sur eux. Il n'y avoit plus que 20. hommes à son bord, car il en avoit été tué 45. qu'ils avoient jettez à la mer. L'Amiral en fit enlever 14. canons de fonte & 2. de fer, avec environ trois milliers de poudre, du vin, de la viande, & du poisson.

Tel fut le succès de ce combat naval, où les Hollandois prirent ou firent périr 4. galions, sans avoir presque perdu de gens dans l'action. Cependant on ne laissa pas d'y faire une grosse perte, car *le Lion Blanc*, *le Lion Noir*, *les Provinces Unies*, & le Vice-amiral, aïant envoié leurs chaloupes armées de 75. hommes, entre lesquels étoient Nicolas Jansz Melcknap, Maître du *Lion Blanc*, Jâques de Colenaar premier Commis, Hans van Hagen Sous-commis du *Lion Noir*, pour piller les gens qui sortoient du galion *Santa Cruz* qui brûloit, ils sautérent tous avec le galion même, & périrent ainsi misérablement.

Il restoit trois vaisseaux à l'ennemi, qu'il avoit halez sur le sec, que l'Amiral avoit grande envie de détruire. Pour cet éfet il fut résolu, que le lendemain 31. d'Octobre, on iroit moüiller à un jet de pierre d'eux, tant afin de ne courir aucun risque, au cas que les Portugais y eussent mis des artifices, que pour tâcher à les faire brûler du lieu où l'on seroit. Mais à Soleil couchant, les artifices qui étoient dans ces vaisseaux faisant leur éfet, ils furent mis en feu & épargnérent la peine qu'on auroit prise à fai-

faire cette éxécution. Cet incident fit connoître que la terreur étoit bien grande parmi les ennemis, puis-qu'ils n'avoient osé entreprendre la défence de ces navires.

Autre Rélation particuliére de l'Armade des Portugais.

„LE ROI d'Espagne voiant que les Hollandois poussoient leur commerce dans les „Indes, & qu'ils y étoient très-bien reçus & „favorisez de quelques Rois qui ne pouvoient „plus suporter sa tirannie, voulut empêcher „leurs progrès. Pour cet éfet, l'An 1605. il en„voia aux Indes un nouveau Vice-roi, qui a„voit été longtems à la Cour à Valladolid, où „il s'étoit marié. Il se nommoit Don Martin „Alfonso de Castro, & étoit le plus jeune des „fils de Don Antonio de Caxcais.

„Ce Seigneur étant bien-avant dans la fa„veur du Roi, partit avec 9. navires, dont la „plupart étoient des galions montez de gros é„quipages, y en aïant 4. qui devoient aller en „droiture de Portugal à Malacca; mais ils ter„rirent à Goa. Les premiers soins du Vice„roi furent donnez à faire des préparatifs pour „chasser les Hollandois des Indes, & sur tout „pour châtier les Rois qui avoient négocié „avec eux. Car il ne savoit pas encore que les „Hollandois se fussent emparez de quelques „forts, & il ne pouvoit se l'imaginer, jusques„à- que le Jésuite André Pereira, un des prin„cipaux de ceux qui étoient aux Moluques, „fût venu d'Amboine à Goa, & lui eût fait le „raport de la prise des isles d'Amboine & de Ti-

„dore,

„ dore, par l'Amiral Etienne van der Hagen.

„ Cette nouvelle aïant obligé le Vice-roi de „ hâter l'éxécution de ses desseins, il partit de „ Goa, au commencement de Mai, qui étoit „ le tems de la grande mousson, parce-que s'il „ eût retardé, il lui auroit fallu atendre jus- „ qu'au mois de Septembre. Avant son départ „ il fit publier au nom du Roi que tous les No- „ bles eussent à venir s'embarquer avec lui pour „ cette expédition, sur peine, à faute de ce „ faire, de perdre leurs *mercedes*, c'est-à-dire, „ leurs emplois de Capitaines des places où ils „ avoient été établis.

„ Il prit aussi tous les revenus du Roi, & „ tout l'argent qui lui apartenoit dans les Indes: „ il fit contribuer tous les Marchands au-delà „ de leur pouvoir : il n'épargna pas les maisons „ publiques. Par le moien des grosses finances „ qu'il amassa, il fit un grand armement, qui „ consistoit en 18. galions, 4. galéres, une ca- „ ravelle & 23. fustes. Tous ces vaisseaux é- „ toient montez de 3714. Blancs, savoir 2934. „ soldats qui passoient en revuë, & 780. mari- „ niers Blancs, outre les Noirs, qui les surpas- „ soient en nombre.

„ Comme jamais on n'avoit vu dans les Indes „ un si-puissant armement, les Portugais ne „ doutoient point qu'ils n'allassent si-bien né- „ toïer d'Hérétiques tout le quartier méridio- „ nal, qu'à l'avenir personne qu'eux n'y oseroit „ plus trafiquer. En éfet ils avoient rassemblé „ toutes leurs forces pour réüssir en ce dessein, „ & ils n'avoient pas laissé un seul de leurs na- „ vires de reste dans toutes les Indes, de-sorte „ que si en ce tems-là il y fût venu des vaisseaux „ de Hollande, ils y auroient fait tout ce qu'ils

„ au-

„ auroient voulu, & n'auroient trouvé aucune „ résistance sur toute la côte de Malabar.

„ 1. Le navire que montoit le Vice-roi, & „ qui se nommoit *Nossa Senhora da Conceception*, „ étoit du port de 1000. tonneaux, ou plus. Le „ Capitaine se nommoit Manuel Mascarenhas. „ Il portoit 24. canons de fonte, & 180. sol- „ dats Blancs, outre les matelots Blancs & les „ Noirs. Le Vice-roi fit brûler lui-même ce „ galion devant Malacca, le 29. d'Octobre „ suivant, de-peur qu'il ne tombât au pouvoir „ des Hollandois.

„ 2. Le navire que montoit le Vice-amiral, „ étoit le *S. Salvador*, du port de 900. tonneaux. „ Le Capitaine se nommoit Alvaro de Car- „ valho. Il portoit 18. piéces de canon, & 180. „ soldats Blancs, outre les matelots Blancs & „ les Noirs. L'Amiral Matelief brûla ce galion, „ le 18. d'Août, sous le cap Rachado.

„ 3. Le *S. Nicolas* étoit du port de 800. ton- „ neaux, monté par le Capitaine Fernando „ Mascarenhas. Il portoit 19. canons de fonte „ & 3. de fer. L'Amiral Matelief l'aïant abor- „ dé le 22. d'Octobre devant Malacca, s'en „ rendit maître, & il n'y resta que 8. hommes „ en vie. Cependant s'étant encore sauvé, il „ fut brûlé le 29. du même mois par ordre du „ Vice-roi.

„ 4. Le galion de Don Enrique de Norinha, „ étoit du port de 900. tonneaux, monté de „ 14. canons de fonte & de 160. soldats. L'A- „ miral Matelief s'en rendit maître le 18. „ d'Août, sous le cap Rachado.

„ 5. Le *Santa Cruz* étoit du port de 600. „ tonneaux, monté par le Capitaine Sébastien „ Soares. Il portoit 10. piéces de canon de „ fon-

„ fonte, & 80. soldats Blancs. L'Amiral Ma-
„ telief le prit devant Malacca le 22. d'Octo-
„ bre, le pilla, & le brûla.

„ 6. Le *San Simaon* étoit du port de 900. ton-
„ neaux, monté par le Capitaine Don Fran-
„ cisco de Sotomaïor. Il portoit 16. canons de
„ fonte, 2. de fer, & 160. soldats Blancs. Il
„ fut pris le 23. d'Octobre, devant Malacca,
„ pillé & brûlé.

„ 7. Le *Todos los Santos* étoit du port de 800.
„ tonneaux, monté par le Capitaine Don Fran-
„ cisco de Norinha, avec 130. soldats. Il fut
„ brûlé le 22. d'Octobre devant Malacca, sans
„ qu'on en pût rien sauver.

„ 8. Le galion du Capitaine Duarte de Guer-
„ ra étoit du port de 600. tonneaux, monté de
„ 15. canons de fonte & de 160. soldats Blancs.
„ Il fut brûlé le 18. d'Août, sous le cap Racha-
„ do, sans qu'il s'en sauvât rien.

„ 9. Le *Nossa Senhorra de Scorro* étoit du port
„ de 800. tonneaux, monté par le Capitaine Gu-
„ tierre de Monroi, & portoit 15. canons de
„ fonte, avec 140. soldats Blancs.

„ 10. Le galion *S. Antonio* étoit du port de
„ 280. tonneaux, monté par le Capitaine An-
„ tonio de Falcaon, & portoit 10. canons de
„ fonte, avec 47. soldats Blancs. Il fut coulé à
„ fond le 29. d'Octobre, devant Malacca.

„ 11. *Nossa Senhora das Merces* étoit du port
„ de 800. tonneaux, monté par le Capitaine
„ Don Alvaro de Meneses, & portoit 14. canons
„ de fonte, avec 120. soldats Blanes.

„ 12. Le galion de Jacobo de Morais Sar-
„ mento étoit du port de 800. tonneaux, mon-
„ té de 14. canons de fonte, avec 80. soldats
„ Blancs.

„ 13. Le

„ 13. Le galion de Jean Pinto de Morais é-„ toit du port de 800. tonneaux, monté de 15. „ canons de fonte & de 140. soldats Blancs.

„ 14. Le Galion de Jeronimo Borelho étoit „ du port de 500. tonneaux monté de 12. canons „ de fonte, & de 100. soldats Blancs.

„ 15. Le Galion de Manuel Baretto étoit du „ port de 500. tonneaux, monté de 12. canons „ de fonte & de 100. soldats Blancs.

„ 16. Le *San Martinho* étoit du port de 800. „ tonneaux, monté par le Capitaine Don Luis „ Lobo, & portoit vingt-deux canons de fon-„ te, avec cent-cinquante soldats Blancs. Il pé-„ rit proche de Manar, sur la côte de l'isle de „ Ceilon.

„ 17. Le galion monté par le Capitaine Don „ Pedro de Portugal, étoit du port de 1200. „ tonneaux, & portoit 12. piéces de canon, „ sans soldats passans en revuë. Mais il y avoit „ à son bord quantité de Marchands & d'au-„ tres passagers. Il étoit destiné pour la Chine, „ & au-lieu de faire ce voiage, il fut brûlé le „ 29. d'Octobre, devant Malacca, par or-„ dre du Vice-roi, de-peur qu'il ne tombât en-„ tre les mains des Hollandois.

„ 18. Le galion du Capitaine Don Antonio „ de Meneses, à-present Gouverneur de Ma-„ lacca, sur lequel il n'y avoit point de soldats, „ mais beaucoup beaucoup de Marchands & de „ passagers, aussi destiné pour la Chine. Il pé-„ rit sous le cap de Comorin.

„ Des quatre galéres, il y en eut une qui demeu-„ ra fort incommodée au combat du cap de Ra-„ chado. Ces quatre galéres & les 23. fustes, „ portoient 854. soldats, outre les matelots, „ les rameurs, garçons de bord &c.

„ Le

,, Le Vice-roi prétendoit mener d'abord cet-
,, te armade à Achin ; y bâtir une forteresse sur
,, le rivage où le Roi d'Achin a la sienne, &
,, chasser le Roi, ou le rendre tributaire. En-
,, suite il devoit aller à Johor, & en exterminer
,, le Roi. De Johor il devoit aller à Pahan & à
,, Patane, pour y faire la même expédition ;
,, puis aux isles de Ternate & d'Amboine.

,, L'armade n'aïant pas éxécuté assez prom-
,, tement ses projets à Achin, fut obligée d'al-
,, ler au secours de Malacca, où le Viceroi a-
,, voit apris qu'il y avoit des vaisseaux Hollan-
,, dois pour insulter la ville. Cette nouvelle le
,, réjoüit, car il crut aller surprendre ses en-
,, nemis à terre, & avant qu'ils pussent se rem-
,, barquer. Au-moins comptoit-il que des
,, gens fatiguez d'un blocus qui leur auroit don-
,, né beaucoup de peine, & où ils auroient
,, consumé presque toute leur poudre, ou n'o-
,, roient l'atendre, ou ne seroient pas en état
,, de faire une grande résistance.

,, Sur cette présuposition, il ordonna que
,, dès-qu'on feroit engagé, les Portugais en
,, viendroient à l'abordage, & qu'ils met-
,, troient le feu par-tout, parce que quand ils
,, perdroient deux vaisseaux, pour en faire per-
,, dre un aux Hollandois, ils trouveroient a-
,, voir encore assez gagné, leur Roi voulant
,, qu'on n'épargnât ni vaisseaux, ni argent, pour
,, chasser ses ennemis des Indes, ou pour les
,, y faire périr.

,, Les Portugais s'étoient encore vantez, que
,, cette puissante, armade alloit mettre leur for-
,, tune en fureté dans les Indes, où ils disoient
,, qu'il n'y avoit point d'Etat qui fût capable de
,, mettre tant de forces en mer en six ans de tems,
,, vu

„ vu sur-tout que les profits étoient devenus si-
„ médiocres, & que les Marchands ne pou-
„ voient plus contribuer comme ils avoient fait.

„ André Furtado avoit pourtant écrit au Vi-
„ ce-roi, que les Hollandois avoient près de 30.
„ vaisseaux dans le quartier méridional des In-
„ des. Néanmoins les Portugais étoient si-fiers
„ & si-téméraires, qu'ils s'imaginoient que dès-
„ qu'ils paroîtroient tout leur céderoit, ne pou-
„ vant pas comprendre que personne osât rési-
„ sister à leur Viceroi, & à toutes les forces
„ maritimes qu'ils avoient dans ces païs-là.

Description de la ville de Malacca.

„ CETTE Ville est située sur la côte qui por-
„ te le même nom; dans le détroit que forme
„ l'isle de Sumatra avec cette même côte, par
„ les 2. degrès & demi de latitude Nord, en une
„ rase campagne, où il n'y a qu'une hauteur qui
„ est au milieu de la ville, dont le pié fait pres-
„ que toute la ville, puis qu'il n'y a d'uni qu'un
„ petit espace du côte du Nord-est. La côte
„ court Sud-est & Nord ouëst.

„ Au Nord-ouëst coule une riviére le long
„ de la ville, qui se rend dans la mer. En bas-
„ se marée l'eau y est douce, & somache quand
„ la mer a monté. Elle a 100. piés de large. Le
„ flux & le reflux y sont rapides. Il y a un pont
„ de bois dessus. Les terres qui sont au delà,
„ sont assez hautes. Au Sud-est le terrein est
„ marécageux; dès qu'on y donne un coup de
„ bêche, on trouve l'eau. Il y a même plu-
„ sieurs endroits qui en sont couvers, particu-
„ liérement quand il pleut, car alors presque
„ tout ce côté-là demeure inondé hormis le ri-
„ vage qui demeure au-dessus de l'eau, de la
„ hauteur du genou.

„ Il

„ Il y a hors de la ville une espèce de mare, „ ou d'étang, où l'on fait écouler les eaux de la „ campagne, & qu'on passe sur un pont de „ pierre. La ville est entourée de jardins & de „ cocos, ce qui fait un objet fort-agréable, sur-„ tout du côté du Nord-ouëst.

„ Presque toute l'année il y pleut deux ou „ trois fois la semaine, hormis aux mois de „ Janvier, Fèvrier & Mars. La ville peut avoir „ 1800. pas de circuit. Du coté de la mer elle „ est enfermée d'une forte muraille de plus de „ 600. pas de long. Elle a 600. pas, ou un peu „ moins le long de la riviére, & plus de 600. „ pas du côté oriental le long des terres. La „ muraille qui est le long de la riviére, est auf-„ si très-forte, & il y a au Nord-est un bastion „ revêtu de pierre, nommé San Domingo. „ De-là jusques à la mer, la muraille est de „ taypa, qui va jusqu'à un espèce de bastion „ rond, qui est au Sud-est, au bord de la mer, „ & qu'on nomme San Jago. Du bastion de San „ Domingo jusqu'à celui ci, il y a deux boule-„ varts, l'un de taypa, nommé S. Antonio, „ ou Madre de Deos; qui est à moitié chemin; „ l'autre qui est quarré, & qui a été fait depuis „ deux ou trois ans, à chaux & à sable, nom-„ mé As onze mil Virgines, est entre Madre „ de Deos & San Jago.

„ Il y a aussi une estacade de pieux de 18. piés „ de haut, depuis S. Jago jusqu'à Madre de „ Deos, en-dehors à deux toises du rempart; „ & depuis Madre de Deos jusqu'à S. Domin-„ go il y a un fossé nouvellement fait, qui a peu „ de largeur.

„ Au-haut de la ville, c'est-à-dire presque „ au milieu, on voit le couvent des Jésuites, „ nom-

„ nommé S. Paul, d'où l'on découvre toute la „ ville qui est autour, & d'où l'on peut battre „ du canon toute la campagne qui environne la „ place. Sur la plus prochaine montagne est „ le couvent des Cordeliers, qui se nomme „ Madre de Deos, jusqu'à laquelle monta- „ gne un petit canon du poids de quinze- „ cents livres a de la peine à porter. Les au- „ tres sont fort éloignées. Du côté de la mer „ le terrein est uni, & de basse eau le rivage „ est à sec jusqu'à la portée de deux coups de „ fusil. Le fond y est mou & vasard, de-for- „ te que même en morte marée on ne peut „ absolument y prendre terre, & on y a „ beaucoup de peine par un flot ordinaire.

„ Assez près de la ville gisent deux isles, une „ au Sud-est, qui se nomme Ilha das Naos, „ où le canon de la ville peut porter : l'autre au „ Nord-oüest, nommée Ilha de Pedra, où le „ canon ne peut porter. On en tire de la pierre, „ pour bâtir dans la ville. C'est entre ces deux „ isles que moüillent les carraques, les galions „ & les autres grands navires, sur 4. ou 5. bras- „ ses d'eau ; & ils y sont hors de la portée du ca- „ non de la place, mais non-pas de l'isle de „ Naos. Les plus petits bâtimens moüillent „ dans la riviére, & ceux qui sont un peu plus „ grands entre l'isle de Naos & la côte de Ma- „ lacca, où il y a un chenal ; ou-bien tout-pro- „ che du rivage ; car comme le fond est mou, „ rien ne les y peut incommoder.

„ Lors-que l'Amiral Matelief étoit devant „ la ville, il y avoit environ 12000. Ames, „ dont il y avoit 3000. hommes capables de „ porter les armes, outre les étrangers qui y „ abordoient incessamment, ainsi-qu'il fut a-

„ fir-

„ firmé par un Moine qu'on fit prisonnier, & „ qui dît qu'il avoit vû les régîtres des Eglises. „ Il dît qu'il y avoit cinq paroisses dans la vil- „ le, & dans les fauxbourgs dont tous les habi- „ tans se retirérent dans la ville. La premiére, „ qui se nommoit de S. Thomas, étant à Cam- „ po-Clin, au Nord-ouëst, de la ville, avoit „ 2000. ames dans son étenduë. Dans celle qui „ étoit tout-proche de la riviére, il y en avoit „ 1800. Dans celle de S. Lorenzo, au Sud, il „ y en avoit 2000. Dans celle de Nossa Senho- „ ra da Peidade, au Sud-est, sur le rivage, il „ y en avoit 2000. Dans celle de Nossa Senho- „ ra de Guadalupe, à 5. lieuës en remontant la „ riviére, il y en avoit 600. Dans l'enceinte „ des murailles de la ville de Malacca, il y en „ avoit 3000. ce qui fait 11400. personnes, tant „ en Blancs qu'en Noirs.

„ Dans tout ce peuple il n'y avoit pas plus de „ 3000. Blancs. Presque tout le reste étoient „ des métifs, des habitans du pais, & des Noirs „ tant libres qu'esclaves. On avoit assuré à l'A- „ miral que l'air étoit fort mal-sain à Malacca; „ mais il éprouva le contraire; & il fut confir- „ mé dans ce sentiment par les enquêtes éxactes „ qu'il fit.

„ D'ailleurs il est assez difficile de deviner „ d'où viendroit la mauvaise qualité de l'air. „ La ville est située sur la côte de la mer, & sur „ une pointe qui s'y avance. Elle est presque „ toute bâtie sur une petite montagne. Elle est „ arrosée d'une riviére dont les eaux sont fort- „ claires. Celles qu'on boit le sont aussi, y „ aïant, entre-autres, un puits au pié du cou- „ vent de Madre de Deos, où l'on puise la „ meilleure eau du monde.

„ La

„ La campagne eſt rafraîchie par-tout, & „ capable de bien produire tout ce qu'on y ſe- „ meroit, ſi elle étoit bien cultivée. Il y avoit „ alors 3. ou 4. ans qu'on avoit commencé à y „ ſemer du ris, qui y venoit en abondance, & „ qui étoit excellent. Pour peu que les Portu- „ gais fuſſent curieux & laborieux, on feroit de „ ce lieu-là le plus charmant païs du monde, & „ l'on feroit aiſément paſſer la riviére autour „ des murailles de la ville.

„ L'endroit le plus éloigné qui ſoit habité „ par les Portugais, eſt Noſſa Senhora de Gua- „ dalupe, qui eſt à 5. lieuës de la ville en re- „ montant la riviére. Après cela on trouve des „ peuples nommez Mauancambos, qui relèvent „ du Roi de Johor. Cependant ils étoient, pour „ la plupart en paix avec ceux de Malacca, où „ ils alloient vendre de la betelle, de l'arack, & „ des fruits; mais le ſiége qu'on mit devant „ cette ville, fit que les Porugais rompirent „ avec eux.

„ A 6. lieuës de Malacca, au Sud-eſt, on trou- „ ve une autre riviére nommée Muar. Ceux qui „ habitent ſur ſes bords, ſont auſſi ſujets du Roi „ de Johor, qui y a un Sabandar. On n'a pas „ connoiſſance qu'il y ait aucun Portugais qui „ habite au Nord-ouëſt, loin de la ville.

„ Cette place eſt admirablement ſituée pour „ le commerce de la Chine, des Moluques, & „ de tous les autres païs voiſins. Si le commerce „ y étoit libre, il y a toute aparence qu'el- „ le deviendroit une très-groſſe & très- „ puiſſante ville. Mais la tirannie des Ca- „ pitaines, qui changent tous les trois ans, & „ qui pendant ce tems-là ne viſent qu'à met- „ tre environ 200000. écus à couvert, en

„ empêche l'accroiſſement. Car au-lieu de pro-„ curer par leurs ſoins l'avantage du païs & du „ peuple, ils ne s'ocupent qu'à faire leurs pro-„ pres afaires: ils tourmentent les étrangers, & „ épargnent ſi-peu les habitans, qu'il n'y en a „ pas un de riche.

„ Cet obſtacle à leur proſpérité eſt acom-„ pagné d'un autre qui vient de leur propre fau-„ te. Ils font beaucoup de dépence, & vont „ juſqu'à la prodigalité, tant dans leur ména-„ ge, que dans la magnificence & l'entretien „ de leurs maiſons; & tout cela n'eſt fondé que „ ſur les profits qu'ils font de jour à autre.

„ Il eſt vrai que ces profits étoient comme un „ revenu certain, avant-que les Hollandois „ euſſent paru dans les païs méridionaux des In-„ des. Mais depuis ce tems-là ils ſont tellement „ diminuez, qu'il ſemble qu'il faudra que Ma-„ lacca périſſe, ſi la navigation des Hollandois „ continuë, ſans qu'ils ſoient obligez de la dé-„ truire par un ſiége. Auſſi les Portugais ne „ font-ils pas leur compte de la pouvoir con-„ ſerver; car ſi le commerce demeure toûjours „ dans le déclin où il eſt, il n'y aura pas moien „ de vivre dans un lieu où toutes les denrées „ ſont extrémement chéres.

„ Selon les régîtres des Egliſes, il périt en-„ viron 6000. hommes, pendant le ſiége que „ fit l'Amiral Matelief. Outre cela il s'y fit „ une ſi grande deſtruction des jeunes palmiers, „ que, quand même il n'y auroit plus de guerre, „ les choſes ne pourroient de ſeize ans ſe réta-„ blir dans l'état où elles étoient.

APRES Avoir inſéré, pour un plus ample éclairciſſement, cette derniére Rélation, & cet-

cette nouvelle description de Malacca, nous allons reprendre le fil de nôtre précédent discours, & la continuation du Journal du Voiage.

Lors que le combat naval fut fini, l'Amiral Matelief fit enlever le canon de dessus les galions qu'il avoit pris, au nombre de 2. piéces de fer & de 22. de fonte, dont il y en avoit un du poids de 4300. livres, un de 4000. livres, 2. de 2300, 2. de 2200. 2. de 2000., 2. de 1700, 2. de 1600, 2. de 1400, 1. de 800, 2. de 700, 2. de 600, 2. de 500. livres.

Comme les corps des galions étoient tout-criblez de coups, on les brula. Ce combat ne s'étoit pas fait sans que les vaisseaux Hollandois en eussent été incommodez. L'*Orange* avoit reçu à son avant, à-fleur d'eau, un coup d'une pierre qui auroit pesé plus de 1000. livres, si ç'eût été un boulet de fer. Ainsi la plupart avoient des voies d'eau, à quoi ils n'avoient pu remedier comme il falloit, à-cause des vents de terre & du calme, qui aïant duré quelques jours, les avoient empêchez d'aprocher du rivage.

Cependant l'Amiral chercha les moiens de se décharger de ce qu'il y avoit de Portugais blessez & prisonniers, soldats, matelots & marchands, & de les faire mettre à terre. Il fit proposer au Vice-roi, que s'il vouloit lui renvoier tous les Hollandois qu'il avoit dans son armade, à Malacca, & en quelque endroit des Indes que ce fût, il rendroit aussi tous les soldats Portugais qu'il avoit, tant les sains que les blessez. Mais que pour les Capitaines & les gens riches, ils paieroient une petite rançon de 4. 5. ou 6. cents écus, chacun selon son pouvoir.

Le Vice-roi répondit qu'il renvoieroit les Hollandois qui étoient à l'armade & dans les autres endroits des Indes: mais qu'il s'étonnoit de la demande qu'on lui faisoit d'une rançon pour quelques personnes: que c'étoit une chose qui ne se pratiquoit point dans les Indes: qu'il demandoit qu'on lui rendît non-seulement les soldats, mais aussi les Capitaines & les Marchands.

L'Amiral lui écrivit que la partie n'étoit pas égale, & que si les Portugais prétendoient se moquer de lui, en demandant environ 200. hommes pour 4. ou 5. Hollandois qu'ils avoient entre les mains, il leur feroit connoître qu'on ne le traitoit pas de la sorte impunément: que si dans cette même nuit-là, qui étoit celle du 28. d'Octobre, on ne lui renvoioit ses gens, il feroit jetter le lendemain tous ses prisonniers à la mer; & qu'il aprendroit au Vice-roi, par cet exemple, à ne traiter pas les Hollandois comme des innocens: que comme ils savoient vaincre ils savoient aussi tirer le fruit de leur victoire: que si c'étoit par la suggestion de quelque mauvais Conseil que le Vice-roi eût fait une pareille proposition (car on croioit bien que c'étoit Furtado de Mendosa qui l'y avoit porté) il devoit regarder comme un méchant homme celui qui osoit ainsi hasarder la vie de 200. hommes, & le soupçonner de vouloir rendre sa conduite odieuse à tout le monde.

Il fut résolu dans le Conseil général qu'André Pesoa & Sébastien Soarez Capitaines de deux galions, les deux jeunes neveux de Soarez, Jean Bravo Capitaine du galion de Don Antonio de Meneses qui devoit être gouverneur de Malacca, un Marchand nommé Fernando del

del Mercado, & un Prêtre, paieroient chacun, pour leur rançon, 6000. ducats Malais, qui seroient distribuez aux matelots, pour les encourager à combattre les 7. vaisseaux qui restoient de l'armade: car ils étoient rebutez de ce qu'ils n'avoient point eu de butin, après s'être battus avec tant de courage & de péril.

Cette résolution chagrina l'Amiral. Il avoit du déplaisir de ce qu'il seroit regardé comme celui qui auroit introduit dans les Indes les rançons des prisonniers. Mais il fallut suivre la pluralité des voix. Cet argent fut paié avec beaucoup de peine. Chaque homme en eut pour sa part cinq réales de huit; car tous les équipages consistoient alors en 951. hommes, de tous âges.

Le matin du 28. d'Octobre, l'Amiral ne recevant point de réponce du Vice-roi, & voïant qu'on ne lui renvoioit point ses gens, prit la résolution de faire jetter tous les prisonniers à la mer. Pour cet éfet il fit le signal de Conseil. Pendant qu'on y délibéroit, il vint deux pirogues qui amenérent trois Hollandois, qui déclarérent qu'il n'y en avoit plus d'autres à Malacca, mais qu'il y en avoit encore 4. ou 5. avec l'armade, proche de Nicobar.

Les Portugais qui furent rendus pour ces trois hommes, étant descendus dans les pirogues, l'Amiral chargea l'Envoié du Vice-roi, nommé Rodrigo d'Acosta, d'un mémoire par lequel il demandoit qu'on mît en liberté les Hollandois qui étoient sur les vaisseaux de l'armade, & tous ceux qui pouvoient être retenus aux Indes, & qu'on les envoiât à Johor. A cet éfet il délivra un passeport à cet Envoié, pour naviger durant un an par-tout où il voudroit, sans

être insulté par les Hollandois, pourvu-qu'il n'eût avec lui que pour la valeur de 2000. ducats de marchandises, qui feroient franches à son profit ; & que s'il s'en trouvoit davantage, le tout feroit confisqué. Cette gratification plut beaucoup à Rodrigo d'Acosta, & lui fut un éguillon à procurer le renvoi des prisonniers Hollandois à Johor.

Les 2. 3. & 4. de Novembre 1606. les équipages s'ocupérent à décharger le *St Jago*, qui avoit été pris comme il revenoit de Negapatan. Il y avoit tant de ris gâté, que quand on l'eut jetté à la mer le vaisseau demeura lége. Il y avoit 37. balles de toiles ou mouchoirs de coton, dont le Conseil général ordonna qu'il en feroit distribué 17. aux équipages, pour les encourager à un nouveau combat. Les autres 20. Bales furent laissées dans la prise qui fut envoiée à Amboine, avec ordre de relâcher à Macassar, & d'y acheter du ris, pour le porter à la garnison de cette isle. On fit aussi embarquer une petite partie de poudre à canon, 20. matelots, 26. soldats, & 40. Noirs, pour travailler aux fortifications, jusques-à ce que l'Amiral pût s'y rendre lui-même, ainsi qu'il espéroit le pouvoir faire à la fin de Décembre.

Quand ce petit bâtiment fut parti, les Hollandois allérent chercher le reste de l'armade. Le 12. de Novembre, se trouvant sur la côte de Pulo Pinaon, l'Amiral détacha *le Grand Soleil* pour aller croiser au large, & *le Petit Soleil* pour aller à Queda, avec l'Ambassadeur que le Roi avoit envoié à celui de Johor, pour prier l'Amiral de vouloir se rendre à Queda, où il lui ofroit de se saisir de tous les Portugais qui étoient dans le païs, pendant-que l'Ami-

ral

ral prendroit ceux qui seroient sur mer.

Il lui avoit même écrit qu'il souhaitoit trafiquer avec les Hollandois, & que si l'on vouloit lui envoier un yacht, il consentoit que tout ce qui seroit dans les vaisseaux Portugais fût pour les Hollandois, de-même que ce qui se troûveroit sur terre seroit pour lui. L'Ambassadeur disoit qu'il étoit ainsi animé contre cette nation, parce-qu'ils l'avoient fait prisonnier en sa jeunesse, & qu'ils avoient fait païer 100. bares, ou bahars, de poivre pour sa rançon. Depuis ce tems là il avoit toûjours cherché à se venger; mais il n'avoit osé les insulter seul, parce-qu'il considéroit que quand il auroit fait mourir ceux qui se trouveroient à terre, il n'y auroit bas eu grand profit, puis-qu'ils tenoient toûjours la plus grande partie de leurs éfets dans leurs vaisseaux, & qu'à la premiére alarme il leur étoit facile de s'enfuir.

Non-obstant cette haine, il est certain qu'il redoutoit fort les Portugais, car quand le Vice-roi passa par le travers de Queda, pour aller à Malacca, il envoia un Ambassadeur lui faire compliment, & lui fit mettre entre les mains la lettre que l'Amiral lui avoit écrite. Quoi-qu'il en soit, on peut compter, que soit Hollandois, soit Portugais, chacun trouve là des amis à-proportion des forces qu'il a pour se faire craindre, & que tous ces Rois Mahométans haïssent également tous ceux qui portent le nom de Chrétiens.

Cependant l'Amiral ne voulut pas négliger d'entretenir correspondance avec lui, afin de lui aider à soutenir la haine qu'il avoit pour les Portugais, & de l'obliger à leur en donner des marques. Il envoia donc avec l'Ambassadeur le

premier Commis de l'*Amsterdam*, nommé Jasper Jansz, acompagné d'un Assistant, pour saluer ce Roi, & pour lui déclarer qu'il étoit venu lui ofrir ses services, & lui aider à chasser les Portugais.

Le 19. du même mois de Novembre *1606.* la flote se rendit devant Queda, où les deux hommes que l'Amiral avoit envoiez auparavant, vinrent à son bord avec des Officiers du Roi qui aportérent des lettres de créance. L'Amiral leur dit qu'il étoit là venu pour complaire à leur Prince, que s'il avoit dessein d'entretenir amitié avec les Hollandois, il falloit que dès-à-present il déclarât la guerre aux Portugais, & qu'en ce cas on étoit prêt à lui aider à les détruire. 2. Qu'il falloit lui donner des assurances pour l'argent qu'il avanceroit. 3. Que s'il y avoit là dequoi charger un vaisseau, il voudroit bien que cela se fît promtement; parce-qu'il étoit dans la nécessité de poursuivre les Portugais, de-peur qu'ils ne lui échapassent.

Les Officiers du Roi répondirent que lorsque leur Prince avoit écrit à l'Amiral, il y avoit beaucoup de Portugais à Queda, au-lieu qu'il y en avoit très-peu presentement: que par conséquent, s'il se déclaroit maintenant, il y auroit peu d'avantage à espérer pour lui, & qu'il s'atireroit sur les bras les Portugais, qui pourroient aisément ruïner son pais: que cependant si l'Amiral vouloit lui promettre de séjourner sur ses côtes, ou dans les mers voisines, il étoit prêt à faire tout ce qu'il lui plairoit: que pour des rafraîchissemens, il en feroit fournir autant que la flote en auroit besoin, & qu'on avoit déja donné par-tout des ordres, pour y en faire porter.

Quoi-

Quoi que ce procédé fît assez connoître quelles gens c'étoient que les Malaïs, l'Amiral crut qu'il étoit à propos de dissimuler. Il répondit donc avec toute l'honnêteté possible, & envoia encore deux hommes trouver le Roi, avec des instructions touchant ce qu'ils avoient à faire.

Ces Envoiez étant retournez à bord, aportérent à l'Amiral un present de la part d'un des quatre principaux Conseillers du Roi, qui étoit Péguan, & qui lui fit dire en secret qu'il ne descendît point à terre, jusques-à-ce qu'il eût conclu son Traité avec le Prince, de qui le fond du cœur ne lui étoit pas connu, quoiqu'extérieument il parût ennemi des Portugais. Cet avis fut donné sous la condition du secret, parce, disoit-on, qu'il en auroit coûté la vie à celui qui le donnoit.

Quand l'Amiral l'eut reçu, il ne sut plus à quoi s'en tenir. Il y avoit lieu de le regarder comme suspect ; car le Péguan pouvoit bien être gagné par les ennemis, & prendre cette voie pour jetter de la division entre le Roi & les Hollandois. En éfet c'étoit un peu trop risquer pour lui que d'avoir tant de confiance en des étrangers, & de leur déclarer des choses qui alloient contre le service du Roi, & qui exposoient à toute sa colére celui qui osoit le trahir. Mais quoi-que les Indiens n'aïent pas eu Machiavel pour maître, ils ne sont pas moins bien instruits dans ses maximes que les Florentins.

Le 24. de Novembre, le Roi fit avertir l'Amiral, par deux Officiers, qu'il faisoit tenir en garde à l'embouchure de la riviére, qu'il y avoit 2. petites pirogues Portugaises, 8. Portugais & 32. Noirs qui vouloient se retirer, afin-

qu'il les en empêchât. Ce Prince avoit même ordonné à ces Officiers, en les envoiant à ce poste, que quand ils verroient que quelques Portugais voudroient partir, ils allassent en donner avis aux Hollandois.

L'Amiral détacha un yacht & une galére pour aller faire sentinelle jour & nuit dans l'embouchure; & tout le Conseil ensemble prit la résolution de faire present au Roi des esclaves Noirs qui avoient été pris dans le petit bâtiment qui venoit de Negapatan.

Dès la même nuit Pierre van der Duffen, Capitaine de la galére Hollandoise qui étoit en sentinelle, se rendit à bord de l'Amiral avec 5. Portugais, qui venoient du pais Malais. Il y avoit 13. jours qu'ils étoient partis de Malacca avec 2. pirogues, & ils avoient aporté des lettres pour le Roi & pour le Sabandar de Queda; comme aussi pour l'armade, qu'ils devoient trouver sur la côte de Pulo Boton, ou de Taranga. Ces lettres leur avoient été prises par les Malais, & l'Amiral envoia sur l'heure des gens à terre pour les demander.

Le 25. Il reçut réponce sur les propositions qu'il avoit faites; mais ce fut selon l'esprit & le génie des Malais. Le Roi n'osoit insulter les Portugais, de-crainte qu'ils ne le chassassent de son pais. Mais si l'Amiral desiroit qu'il les fît tous massacrer, il étoit prêt de le faire. Pour leur petit bâtiment, il ne pouvoit entreprendre de le faire brûler, qu'il ne les eût tous fait mourir. En un mot, ce n'étoient que des amusemens, car on passa 4. jours en allées & venuës, & chaque fois on mettoit sur le tapis quelque chose de nouveau.

Enfin le Roi fit dire à l'Amiral que s'il vou-

loit aider à brûler le petit bâtiment des Portugais, il y consentoit, pourvu-que cela se fît sous le nom des Hollandois, parce-qu'il pourroit dire qu'il ne leur auroit aidé que par crainte. Le Conseil résolut que dès le soir même 3. chaloupes à rames & deux yachts à voiles bien-armez, iroient mettre le feu au bâtiment, & à deux fustes qui l'accompagnoient, sans en donner connoissance au Roi; expédient qui fut fort agréable à son Envoié, comme croiant que le Roi l'aprouveroit.

Ce détachement aïant navigé toute la nuit, se trouva le lendemain matin proche du petit bâtiment, qui étoit d'environ 180. tonneaux, & proche des deux fustes ou galiotes. Les équipages le voiant aprocher se sauvérent. Il n'y eut qu'un Malais, qui paroissoit être un Orankaie, qui vint de terre à bord du bâtiment & demanda aux Hollandois ce qu'ils vouloient?

Le Maître Nicolas Gerritsz qui commandoit le détachement avec Loüis Isaacksz, dît quils étoient là venus, du consentement du Roi, pour brûler les trois vaisseaux: que les Malais pouvoient piller tout ce qu'ils voudroient, parce-qu'il falloit qu'ils fussent brûlez.

L'Orankaie répondit que cela étoit fort-bien, & à l'instant les Malais vinrent faire le pillage, pendant-qu'on y mettoit le feu; car l'Amiral avoit expressément défendu de rien piller, & de mettre le pié à terre. Sur le soir, le détachement étant retourné à bord, y porta un ou deux petits paquets de grosses toiles de coton, & deux cofres pleins de hardes. Comme le Maître assûra que ce butin s'étoit fait sans péril, l'Amiral le fit distribuer aux équipages.

Le même soir on découvrit 4. petits bâtimens

le long de la côte, sur qui la galére & le yacht tirérent: mais ils ne purent les joindre, ni les empêcher d'entrer dans le port de Queda. Le lendemain matin 27. de Novembre, l'Amiral, qui en avoit été averti, envoia ordre au yacht de mettre à la voile, & d'aller chercher l'armade. Car ces bâtimens étoient les 4. galiotes dont le Vice-amiral Portugais parloit dans la lettre qu'il avoit écrite à l'armade & au Capitaine, & dont Don Alvaro de Meneses parloit aussi, à bord desquelles il y avoit six-vingts Blancs, beaucoup de Noirs, de la poudre, de la méche, & d'autres munitions de guerre. Elles avoient ordre d'empêcher les Hollandois de mettre du monde à terre, & devoient aller se poster entre eux & le rivage, en cas qu'ils fussent sur cette côte, & en donner incessamment avis aux Commandans de l'armade.

L'Amiral auroit pu demeurer encore quelque tems devant Queda, d'autant-plus qu'il reçut ce même jour-là des nouvelles, que le Roi avoit fait arrêter tous les Portugais: mais il avoit trop de passion de combattre les ennemis. Car il comptoit que s'il pouvoit détruire leur flote, il viendroit aisément à bout de tout ce qu'il entreprendroit; & il tâcha de le faire comprendre au Roi.

Le 27. la flote Hollandoise prit son cours vers Lankevy, où elle moüilla l'ancre le lendemain. On y mit à terre les gens qui avoient été pris sur le petit bâtiment qui venoit de Negapatan, savoir, premiérement 108. esclaves Noirs, dont le Roi de Queda pouvoit disposer à son gré: 93. Noirs libres; & 101. Lascares, hommes, femmes & enfans, qui étoient des matelots Mores, à qui le Roi ne devoit pas per-

mettre qu'on fît aucune insulte, comme étant pourvus d'un passeport de l'Amiral.

Outre cela, il y avoit 32. Portugais qui avoient un passeport, & permission d'aller où il leur plairoit; & l'on en retint encore huit à bord, avec un Gentilhomme nommé Don Louis Lubo, qui avoit promis 6000. ducats pour sa rançon. Celui-ci envoia son neveu Don Blas Lubo, & le Prieur des Augustins à Queda, pour en aporter cet argent.

Le matin du 1. de Décembre 1606. la flote se trouva sur les côtes de Pulo Boton, & l'on vit l'armade au Nord de cette isle, entre deux isles, sans pouvoir compter combien il y avoit de vaisseaux. Il fut résolu qu'on iroit l'ataquer, & qu'au-lieu de trois vaisseaux qui étoient auparavant allez aborder un des ennemis, il n'y en iroit plus que deux, parce-qu'on savoit que les équipages Portugais n'étoient plus si-forts.

Le 7. la flote aïant passé entre les isles de Pulo Boton, on vit 7. navires Portugais & 3. galiotes, moüillez sur une ligne, aïant vent & marée pour eux, sous un cap, dont il n'étoit pas aisé de s'aprocher. Ils étoient moüillez en croupiére, sur une ancre par proue & une par poupe, & avoient tous leurs canons passez d'un bord.

Le 8. il fut résolu dans le Conseil général qu'on feroit de la galiote un brulot, où l'on mettroit six hommes, savoir ceux qui s'y ofriroient volontairement; à chacun desquels on donneroit 20. réales de 8. s'ils adressoient le brulot à l'avant des vaisseaux Portugais. Ce projet fut exécuté la nuit suivante; mais le brulot ne fit point d'éfet. Ce n'est pas qu'il n'eût été bien adressé, & qu'il n'eût abordé

N 7. l'épe-

l'éperon de l'ennemi : mais il fut détourné par le moien des gaffes, pontilles, & autres tels secours ; & ensuite deux chaloupes allérent le remorquer au large. D'ailleurs il n'étoit pas bien fait : le feu y prit trop-promtement, si-bien que ceux qui le conduisoient furent obligez de le quitter plutôt qu'il ne falloit. Néanmoins ils eurent toute la recompense qui leur avoit été promise, quoi-qu'ils ne deussent pas l'avoir en cas de mauvais succès.

Le 9. Abraham van der Beets s'en alla dans une pirogue, porter une lettre de créance de l'Amiral à l'armade, pour demander, en conséquence du Traité fait devant Malacca, les prisonniers Hollandois qui lui devoient être rendus. Mais le principal but de cette démarche étoit de reconnoître l'armade, & de pénetrer par les discours de ceux d'entre les Portugais qu'on connoissoit, la disposition où ils pouvoient être.

Lors-que la pirogue fut assez proche, Van der Beets fit arborer une banniére blanche, & il vint au-devant de lui une autre pirogue, de la part des Portugais, qui ne voulut pas prendre la lettre de créance sans le consentement de son Général. Quand elle fut de retour, l'Oficier qui y étoit dit que le Capitaine Major ne vouloit recevoir aucune lettre de la part des Hollandois ; mais que si l'Amiral desiroit de lui quelque chose, il n'avoit qu'à la venir chercher les armes à la main ; & qu'il seroit reçu comme il falloit.

L'Amiral ne crut pas devoir ataquer les ennemis dans un poste qui leur étoit avantageux en diverses maniéres. Car premiérement Pulo Boton contient plusieurs isles, & particulié-
re-

rement deux grandes, dont le canal qui les sépare s'étend Sud & Nord. L'isle qui est à l'Est de ce canal, a une baie de sable, qui forme un grand enfoncement, qui est pourtant plus grand au bout septentrional de la baie, qu'au bout méridional. Outre cela il y a un haut cap que forment des rochers, de-sorte que dans la baie on est à l'abri des vents de Nord & de Nord-est qui soufflent continuellement dans ces parages; & des courans qui sont si-extraordinaires & si-variables entre ces isles, qu'on ne peut compter sur rien à cet égard.

De-plus il n'y a dans cette baie qu'une espéce de ras de marée, & lors-que par un vent frais, ou forcé, du Nord, on vient du lieu où les Hollandois étoient moüillez, pour tomber sur des vaisseaux qui y sont, on se trouve pris de calme, dès-qu'on aproche du cap des rochers qui y est, ce qui est causé par la grande hauteur de ces rochers, & l'on dérive malgré qu'on en ait, du côté où le ras de marée vous porte, sans pouvoir gouverner.

Mais lors-qu'on passe plus-avant dans l'enfoncement de la baie, on y trouve un vent de terre, qui vient d'une valée, si-bien que ceux qui se sont avantageusement postez vers les terres, y sont toûjours au lof, & si l'on vouloit s'avancer vers eux avec 8. ou 9. vaisseaux, comme les Hollandois auroient fait, on peut bien penser ce qu'il en pourroit arriver, comment on seroit en danger de s'aborder en dérivant les uns à l'avant des autres, & en ne pouvant plus gouverner.

Il y avoit longtems que les Portugais avoient jetté les yeux sur ce poste, car ils avoient reçu deux ou trois fois des avis de Malacca, sur-tout lors-

lors-que les Hollandois y allérent pour la seconde fois. Ainsi dès-qu'ils les découvrirent venant vers Pulo Boton, ils se retirérent là comme dans un fort, & se mirent tous sur une ligne, moüillez en croupiére, une ancre à l'avant & une à l'arriére au large, & affourchez d'un cable à l'avant, & d'un autre à l'arriére vers terre, afin de prêter le côté, & d'être toutparez au besoin, de-sorte que chaque vaisseau étoit sur quatre ancres. Outre cela ils étoient tous amarrez l'un à l'autre, chacun par une hansiére, pour se dégager les uns les autres, & chaque vaisseau pouvoit être toüé comme on vouloit, pour mieux faire joüer les canons, chacun aïant fait passer tous les siens d'un bord, c'est-à dire, du côté du large, par où il falloit néceſſairement que leurs ennemis allassent à eux.

Ils avoient même eu la précaution de faire dans leurs vaisseaux des retranchemens d'arbres, & mis des pipes remplies de sable, qui par ce moien étoient à l'épreuve du canon. Enfin pour dernier recours, ils avoient disposé des artifices, afin-que, si l'on en venoit à l'abordage, & qu'ils ne fussent pas en état de le soutenir, ils pussent y mettre le feu, & faire sauter leurs ennemis mêmes, ainsi que l'Amiral l'aprit par un déserteur Flamand, qui se rendit à bord d'un vaisseau Hollandois.

Il fut encore avec certitude que tous les Capitaines avoient ordre de mettre le feu à leurs navires, & de ne craindre pas d'en faire périr deux, pourvu-qu'il y eût lieu d'en detruire en même tems un Hollandois. Car ils comptoient que ces derniers étoient des vaisseaux marchands, qui en périssant ruïnoient le commer-

ce

ce de leurs maîtres : au-lieu qu'ils regardoient les leurs comme les navires d'un Roi qui ne se trouveroit nullement incommodé de leur perte, & qui la compteroit pour rien, moïennant qu'il parvint à son but.

Ainsi les choses étoient dans un tel état, que c'eût été une grande imprudence de se hasarder à l'abordage. Il s'agissoit moins encore de faire feu sur eux ; car outre qu'ils étoient trop bien parez contre les coups, le peu de munitions de guerre que les Hollandois avoient, ne leur permettoit pas de prendre ce parti, surtout aïant encore un grand voiage à faire. De tirer à couler bas, c'étoit une voie peu sure, qui tout-de-même auroit consumé beaucoup de poudre & de boulets ; mais un inconvénient insurmontable étoit qu'on ne pouvoit maintenir les vaisseaux dans un poste fixe, & que les ras de marée, qui les faisoient dériver les uns parmi les autres, faisoient en même tems qu'ils s'embarassoient trop pour réüssir dans ce dernier dessein.

D'adresser un ou plusieurs brulots, ainsi-qu'on l'avoit auparavant résolu, on voioit que les Portugais avoient trois fustes prêtes pour aller, lorsqu'ils aborderoient, les remorquer sous le vent des vaisseaux Hollandois, d'où ils dériveroient au-delà des leurs. Pour faire avantageusement cette manœuvre, il auroit fallu être moüillé proche des ennemis, adresser les brulots à la faveur du canon ; & avoir vent & marée pour soi, avantages qui se rencontrent rarement tous ensemble. Encore y auroit-il eu le risque du calme qui pouvoit survenir & non-seulement empêcher les brulots d'aborder, mais même les faire dériver sur les vaisseaux Hollandois ; &

l'on

l'on peut juger quel desordre auroit causé un tel accident, dont on n'auroit pu éviter l'éfet faute de vent pour naviger. Avec cela il auroit falu encore hasarder *le Petit Soleil*, & si l'éfet en eût manqué, la flote auroit été inutilement afoiblie d'un vaisseau. D'ailleurs quoi-qu'elle ne fût pas si-proche des ennemis qu'il auroit fallu, pour la certitude du succès, toutefois elle n'auroit pu en être loin, & elle auroit toûjours été exposée au dernier inconvénient dont il vient d'être parlé; quoi-que pourtant elle y eût été beaucoup moins exposée que si elle avoit été plus proche d'eux.

Il fut donc arrêté dans le Conseil général que sur le soir on se mettroit au large, comme à la dérobée, & qu'on prendroit son cours comme pour aller à Achin; mais que dès-que la brune seroit venuë, on reviendroit sur Lanckevy, afin d'atirer l'ennemi hors de son avantage: car outre les autres raisons qu'on avoit de se hâter, on perdoit tous les jours des ancres, & l'on craignoit d'en manquer aussi.

Pendant-qu'on étoit si-proche des ennemis, on cherchoit sans cesse les ocasions de les insulter. On mit encore en brulot le yacht du Vice-amiral, & l'on donna de certains ordres pour canonner l'armade, & l'ataquer de-nouveau d'une autre maniére: mais ni la disposition des lieux où l'on étoit, ni le vent, ni les courans ne permirent pas qu'on éxécutât ce dessein aussi promptement qu'il auroit été à desirer.

Toutefois le 13. de Décembre 1606. le vent étant assez favorable, on leva l'ancre, & l'on porta sur les ennemis. *Le Lion Blanc* alla moüiller tout proche d'eux, & *le Petit Soleil* moüilla auprès de lui. L'Amiral, le Vice-amiral, & tous

tous les autres vaisseaux les aïant suivis, ils formérent une demi-lune. Mais les Portugais avoient l'avantage de prêter le flanc tout entier, & de pouvoir tous envoier toutes leurs bordées à leurs ennemis. D'ailleurs l'ombre des terres proche desquelles ils étoient, empêchoit les Hollandois de voir bien leurs vaisseaux, comme ils voioient les nôtres, qui étoient du côté du large.

Pour le brulot on ne pouvoit l'adresser faute de vent, & il y avoit des frégates ennemies en sentinelle pour le détourner. En cette ocasion il fut tiré plus de 750. coups de canon, dont les Hollandois en tirérent plus de 400. presque tous de 5. navires. Enfin après 4. ou 5. heures de canonnades, où les vaisseaux Hollandois soufrirent beaucoup, & eurent à leur bord quelques gens de tuez & de blessez, ils se retirérent sans faire rien de plus.

Le 20. après avoir été un jour sur la côte de Pulo Lanckevy, il fut résolu que *le Lion Blanc* iroit à Queda, & qu'il seroit acompagné de l'*Orange* que montoit l'Amiral, afin de voir si l'on y trouveroit une partie de la charge de ce premier, pour aller ensuite prendre le reste à Achin, & le renvoier en Hollande, où il étoit absolument nécessaire de faire savoir des nouvelles de la flote. Les 7. autres vaisseaux devoient demeurer là, pour observer l'ennemi.

On avoit eu avis qu'il y avoit près de 400. bares de poivre à Queda, & 30. bares de clou de girofle. D'ailleurs on étoit proche de la nouvelle recolte du poivre, qui commence à la fin de Janvier. Cependant cette course fut inutile, parce-que deux vaisseaux de Gusaratte, qui avoient près de 200. bares de poivre, étoient sur le point de partir.

Le

Le 30. de Décembre, comme on vit qu'on ne pouvoit atirer l'ennemi hors de son poste, qu'il n'y avoit point de poivre à Queda, que la mousson étoit prête à commencer, il fut résolu que l'Amiral iroit aux Moluques avec 5. navires, & que le Vice-amiral iroit à Achin avec son vaisseau *Amsterdam*, & avec *le Lion Blanc* & *le Grand Soleil*, où il tâcheroit de charger *le Lion Blanc*, & de le renvoier en Hollande.

Après son départ, l'*Amsterdam* & *le Grand Soleil* devoient aller sur la côte de Coromandel, & s'ils y trouvoient leur cargaison, s'en retourner aussi en Hollande; si-non ils en devoient partir incessamment pour se rendre à Bantam. Cependant ils devoient tâcher de faire avec le Roi d'Achin un Traité pareil à celui de Johor, & d'obtenir qu'aucune autre nation d'au delà du Cap, ne pourroit trafiquer dans ses Etats.

Mais pour donner le change aux ennemis, afin qu'ils ne pussent savoir ce que seroit devenuë la flote, on prit le parti d'aller sur la côte de Pulo Pinaon, & d'en partir de nuit tous à la fois; les six vaisseaux destinez pour les Moluques prenant leur cours de ce côté-là, & les trois autres vers Achin.

Le 1. de Janvier 1607. la flote moüilla sur la côte de Pulo Pinaon, où l'on fit préparer tout ce qui étoit nécessaire pour le voiage auquel on se disposoit. On y fit la revuë de tous les équipages des 9. vaisseaux, qui montoient à 857. hommes de tous âges, tant sains & dispos, qu'incommodez. On en mit sur les six vaisseaux destinez pour les Moluques 589. qui étoient en santé, au-moins passablement. Le reste demeura sur les 3. navires qui devoient retourner en Hollande.

Le

Le 6. la flote remit à la voile. Comme il y avoit eu des matelots, qui n'avoient pas gardé le secret, aïant dit à des vivandiers Malais de Queda, qu'on devoit faire un détachement pour aller à Achin, & que les ennemis pouvoient en avoir eu connoissance, puis-que même on aprit qu'il y avoit deux galiotes Portugaises qui croisoient entre Queda & Pulo Pinaon, l'Amiral fit répandre le bruit, que tous les vaisseaux retourneroient devant Malacca. Mais il alla lui-même, pendant la brune, à bord de chacun des 3. vaisseaux destinez pour retourner en Hollande, & leur ordonna de faire route vers Achin; à quoi aïant obéï, ils furent dès le matin hors de la vuë des autres.

Le 18. les six vaisseaux qui alloient aux Moluques se trouvérent proche du cap Rachado. L'Amiral avoit encore sur son bord Don Loüis Lubo, qui avoit promis 6000. ducats pour sa rançon, & quelques autres Portugais, qui auroient fort souhaité qu'on les eût renvoiez à Malacca, & qui auroient volontiers païé ce qu'on leur avoit demandé. Mais on en faisoit difficulté. On craignoit que Don Lubo ne persuadât au Vice-roi, d'envoier à la rade d'Achin l'armade qui étoit sur les côtes de Pulo Boton, où, si elle n'avoit pu insulter les trois navires qui y étoient allez, du-moins elle auroit troublé leur commerce.

On auroit assez voulu mettre ce Gentilhomme à terre, parce-qu'on ne pouvoit l'emmener plus loin, sans lui causer beaucoup de perte & d'incommodité. De plus il étoit d'une Maison de Portugal qui avoit suivi le parti de Don Antonio, & qui avoit beaucoup soufert. Son pére avoit eu la tête coupée à Lisbonne, par ordre

dre du Cardinal, & le frére de son Grand-pére avoit eu la même destinée à Cascais par ordre du Duc d'Albe. Néanmoins il n'y avoit point d'aparence de s'exposer à quelque danger en sa considération, & il fut obligé de prendre patience.

Le 22. la flote alors composée de 6. navires, passa entre les bancs qui sont entre Sumatra, Sabon & l'isle de Banca, prenant leur cours vers Bantam, où ils avoient un besoin extrême de relâcher, vu-que depuis qu'ils étoient aux Indes, ils n'avoient jamais eu le tems de se rafraîchir comme il faut. Les prisonniers Portugais, qui savoient ce qui s'étoit passé à cet égard, étoient étonnez que les Hollandois pussent suporter tant de fatigues, aïant jusques alors estimé qu'il étoit impossible de demeurer si-longtems sur mer, sans prendre de repos.

Le dernier de Janvier, ils moüillérent l'ancre à la rade de Bantam, où le premier Commis & d'autres gens du comptoir se rendirent aussi-tôt à bord. Ils dirent qu'il y avoit déja trois jours que le *Delft*, qui venoit de Masulipatan, étoit parti pour Amboine, avec des Envoiez du Roi de Ternate, qui étoient venus à Bantam pour demander du secours contre les Espagnols, qui se promettoient de reprendre facilement cette isle.

L'Amiral aprit aussi qu'outre le *Delft*, il y avoit encore aux Moluques deux yachts, savoir le *Médenblick* & le *Pigionneau*; & que les insulaires de Banda continuoient à être mal-intentionnez, faisant tous les jours de nouvelles machinations pour troubler le commerce des Hollandois, & contre leurs propres personnes. Mais il sut en même tems que les Rois de Macassar

&

& de Tuban, qui auroient bien voulu se rendre maîtres de ces isles avoient déclaré qu'ils y renonçoient en faveur des Hollandois.

On travailla incessamment à pourvoir la flote d'arack & de toutes sortes de vivres, & l'Amiral permit aux équipages d'aller à terre tour à tour, chaque quart un jour entier, à-condition de revenir le soir coucher à bord, sur peine d'être exclus de la liberté d'y aller à l'avenir, & encore d'être punis arbitrairement. Cependant quelques moiens qu'on y emploiât on ne pouvoir plus faire rembarquer ceux qui avoient une fois mis le pié à terre. Ils en usoient avec une brutalité extrême. Ils étoient toujours ivres, buvant sans cesse de l'arack, où ils mettoient du sucre & des œufs, de-sorte qu'on recevoit à tous momens des plaintes touchant les insolences qu'ils commettoient par tout, & il n'y avoit point de remède à y aporter.

L'Amiral se donna lui-même la peine d'aller de cabaret en cabaret, mais le nombre de ces débauchez étoit si grand, que quand il les avoit fait sortir d'un lieu, la plus grande partie s'écouloit & retournoit dans un autre. Le mal étoit qu'il n'osoit les châtier, de-peur d'en avoir encore à faire aux Moluques, & qu'ils ne ramenassent leur ancien prétexte pour se dispencer de combattre, alléguant qu'ils ne s'étoient pas engagez pour le service de terre, & pour y combattre, ou faire des siéges. Ce fut une faute que firent les Directeurs, qui fut de grande conséquence, car si en les engageant ils eussent fait mention de ce service, il n'y auroit pas eu un seul homme que cette condition eût empêché de s'engager.

Ces ivrognes ne craignoient donc ni Maîtres, ni

ni Commis. S'ils avoient encore quelque respect pour leur Amiral, il n'osoit entreprendre de se servir de son autorité, de-peur qu'à la fin elle ne fût aussi foulée aux piés. Il fallut donc qu'il prît le parti de dissimuler, pour demeurer en état d'en tirer encore du service à l'avenir.

Il alla saluer le Roi, qui n'avoit que 12. ans, & lui rendit la lettre du Prince Maurice, lui ofrant en même tems les presens qui lui étoient destinez. Il y en avoit aussi pour le Gouverneur, le Tomongon & le Sabandar. Il fit ofre de ses services au Roi & à ses Oficiers, & d'emploier sa flote pour eux, s'il en étoit besoin. Il leur fit aussi le recit de son expédition de Malacca, du siége qu'il avoit mis devant cette ville, du combat qu'il avoit livré à l'armade Portugaise, qui avoit osé menacer toutes les Indes.

On lui répondit qu'on avoit apris les nouvelles de la guerre de Malacca, & qu'on avoit eu beaucoup de joie de ce que la plus grande partie de cette redoutable armade avoit été détruite. On lui dît que l'intention de cette Cour étoit de vivre en amitié & bonne intelligence avec le Roi de Hollande, & de ne faire jamais la paix avec les Portugais; ce qui fut acompagné de plusieurs autres protestations & civilités de Cour, c'est-à dire, de pures dissimulations.

En éfet ces traîtres, quelques jours avant la venuë de la flote, avoient encore pris une fuste Hollandoise, qu'ils avoient abordée par surprise, pour s'être fiée à leurs belles paroles. Mais dès-qu'ils avoient su qu'on venoit les visiter, ils l'avoient relâchée. Le premier Commis de Bantam assura que si les Portugais n'eussent pas été battus, presque tout le monde se seroit declaré contre nôtre nation. Car les insulaires de Java aïant

aïant eu nouvelles des forces de l'armade, n'avoient fait que de très-foibles démarches pour se mettre en état de défence, & l'on faisoit par-tout fort mauvais visage aux Hollandois. Le succès avoit tout fait changer de face. Le crédit de ces derniers étoit rétabli, pour durer autant que leur supériorité sur leurs ennemis.

Don Loüis de Lubo eut la liberté d'aller à Bantam, de-même que les autres prisonniers, afin de donner ordre à ce que sa rançon fût paiée. Toutefois l'Amiral retint Don Blas Lubo, fils du frére de Don Loüis, pour ôtage. Mais comme la rançon avoit été promise aux équipages, l'Amiral les avoit auparavant fait assembler pour savoir s'ils y consentoient. Ils y donnérent leur consentement, à-condition qu'on leur avanceroit l'argent de la rançon.

L'Amiral se trouva fort embarassé, car en les refusant il ne doutoit pas qu'on ne les mît dans la disposition de se mutiner. Il leur répondit donc qu'il n'étoit pas encore tems de parler de cela, & que pour lors ils n'avoient point afaire d'argent; que quand on seroit aux Moluques ils pourroient marquer s'ils auroient besoin de quelque chose. Il avoit en vuë de les tenir en bride par cette considération, de-peur qu'étant aux Moluques ils ne se mutinassent, auquel cas on auroit refusé de leur faire ce paiement, leur promettant de le faire, s'ils demeuroient dans leur devoir.

On aprit aussi à Bantam une fâcheuse nouvelle, savoir que le petit bâtiment que l'on avoit fait partir de devant Malacca pour aller à Amboine, avoit fait naufrage dans le détroit de Sabon, sur la côte de l'isle Duri :

que les éfets & l'argent avoient été sauvez dans des pirogues, dont deux avoient pris la route de Bantam, & la troisiême étoit allée à Johor: que celles qui venoient à Bantam avoient repris la route d'Amboine avec le *Delft*; & que celle qui étoit allée à Johor devoit les suivre.

Le 7. de Fèvrier, la flote partit de Bantam, pour aller acheter de l'arack à Jaccatra, où elle mouilla l'ancre le 11. Le 12. l'Amiral alla saluer le Roi, qui fut surpris de ne recevoir point de lettre du Prince Maurice, à qui il disoit avoir écrit & envoié des presens, par l'Amiral Wolphart Harmensz. L'Amiral, qui connoissoit bien ce qui lui tenoit le plus au cœur, lui fit present de deux pierriers de fonte, qu'il avoit pris sur les ennemis, de six balles de dattes, & de quelques piéces de toile de coton, qui lui avoient été données au comptoir de Bantam. Ce Roi paroissoit être un brave homme & intelligent. Il s'enquit fort éxactement de l'état de la Hollande, & de beaucoup de particularités. Il savoit faire des fusils & fondre du canon. On pourvut la flote de 17. gros tonneaux d'arack.

La ville de Jacattra est bâtie à la maniére des autres villes de l'isle de Java, c'est-à-dire, que les maisons sont faites de paille, & environnées de clôtures de bois. Elle est fort mal bâtie, & fort sale, & n'a l'air que d'un village. Le Roi avoit envie de la faire entourer de murailles.

Une belle riviére, dont l'eau est fort-bonne, passe au travers. L'air y est frais & agréable. Le païs est bas, mais il est beau & divertissant. Le Roi peut mettre sur pié 4000. hom-

hommes des habitans de la ville. Son palais est passable: il est bâti de roseaux fendus, & a plusieurs issuës. L'Amiral vit 4. ou 5. de ses galéres, chacune dans un bassin particulier, sous un seul couvert. Elles étoient construites à la maniére de Java, la place des rameurs étant au bas, & celle des soldats par-dessus. Le Roi ne peut vendre par an que 300. sacs de poivre; mais il en fait tous les jours augmenter le plant.

Le 13. la flote fit voiles de Jaccatra, & le matin du 1. de Mars 1607. on vit la pointe méridionale de Célébes. Le 2. aïant un peu couru au Sud, on porta le cap sur la côte, & l'on entra dans une rade, justement au Sud de la haute montagne. L'Amiral envoia promtement des gens à terre qui ne lui firent aucun raport, qui pût lui donner de l'éclaircissement. Ils n'avoient rencontré que des païsans & des pêcheurs, à qui l'on avoit demandé où étoit la ville de Tello, & ils avoient montré le Nord par signes.

Le lendemain on mit encore des gens à terre, qui parlérent à un Orankaie & à un Malais, qu'ils amenérent à bord, Ils dirent que le véritable Orankaie étoit allé à Tello ? On leur demanda combien il y avoit de chemin de là jusqu'à Tello ? Ils répondirent qu'il falloit cinq à six jours pour faire le chemin d'allée & de venuë. Ils dirent aussi que depuis 10. jours il avoit passé là un grand & un petit vaisseau Hollandois, qui alloient à Amboine.

Le village par le travers duquel les Hollandois étoient moüillez, se nommoit Rakeka. Le païs de Macassar paroissoit, au-moins à le considérer de dehors, le plus agréable, le plus beau & le plus fertile qu'on eût encore vu. Il é-

étoit tout uni & couvert de verdure, mais non-pas de tant d'arbres que beaucoup d'autres païs des Indes. On y voioit les villages proches les uns des autres, & tout y étoit bien-peuplé.

Le 28. de Mars 1607. la flote moüilla l'ancre à la rade d'Amboine, & le lendemain sous le fort, dont le Gouverneur nommé Fréderic Houtman, alla tout-aussi-tôt saluer l'Amiral, & lui dît que tout étoit paisible & en bon état dans l'isle. On y rencontra un vaisseau de la compagnie de l'Amiral Etienne Verhagen, nommé *Enchuise*, qui avoit chargé près de 200. bares de clou de girofle, & qui étoit sur le point de partir pour Bantam. Le *Delft* avoit fait voiles le jour précédent pour aller à Banda, parce-que la saison étoit déja avancée, & qu'on n'avoit plus lieu d'espérer que la flote vint.

On trouva aussi à Amboine les Envoiez de Ternate, qui avoient été à Bantam chercher du secours contre les Castillans qui s'étoient emparez de cette isle. Ils priérent l'Amiral de ne les pas abandonner, & de délivrer leur païs de l'opression. Il leur répondit que ce seroit bien son dessein, mais qu'il falloit qu'il considérât si la chose se pouvoit, & par quels moiens: qu'il falloit qu'il sût quelles étoient les forces des ennemis, & ce que le Roi de Ternate pouvoit en fournir contre eux.

Ils dirent que les Espagnols avoient 300. hommes dans leur fort, qui avoient travaillé à le fortifier depuis qu'ils y étoient. Le Conseil général aïant été assemblé, il fut résolu qu'on donneroit au Roi de Ternate tout le secours qu'il seroit possible, à-condition qu'il fourniroit 2000. hommes éfectifs, & que s'il

en

en manquoit un ſeul, on ſe retireroit, & on l'abandonneroit à ſa mauvaiſe fortune. Ils s'engagérent à ce qu'on demandoit d'eux à cet égard, laiſſant à régler avec le Roi le reſte des conditions.

Le Gouverneur Houtman qui étoit au Conſeil, fut fort d'avis qu'on donnât ſecours aux habitans de Ternate. La choſe aïant été arrêtée l'Amiral détacha le vaiſſeau *les Provinces Unies*, qui étoit le moins bon voilier, pour aller à Banda, d'où il eut ordre de faire revenir le *Delft* à Amboine, pour demeurer joint à la flote, à la place *des Provinces Unies*, qui devoit prendre la cargaiſon deſtinée pour le *Delft*, & s'en retourner en Hollande.

Le 12. d'Avril 1607. il fut auſſi arrêté dans le Conſeil qu'on renvoieroit en Hollande *le Lion Noir*, & qu'on retiendroit l'*Enchuiſe* pour le mener à l'expédition de Ternate.

Le 23. le Gouverneur Houtman revint des iſles voiſines qu'il étoit allé viſiter, à-cauſe de quelques troubles qui s'y étoient élevez. Celles qui dépendoient de Ternate ne vouloient pas reconnoître le nouveau Roi. Les habitans diſoient, Nôtre Roi eſt mort, nous n'en avons plus. Nous voulons vivre en République, comme ceux de Banda qui font ce qu'il leur plaît, & qui ont tué des Hollandois, ſans qu'on ait pu les en châtier.

Houtman amena deux Noirs des principaux inſtigateurs du trouble, & qui avoient mis tous les autres en mouvement. Il avoit auſſi fait convenir ceux de Cambelle & de Louho, qu'ils donneroient la bare de clou pour 50. réales de 8. à-condition qu'on leur donneroit les toiles de coton à auſſi pas prix que les donnoient les Javanois & les Malais. O 3 Pen-

Pendant-que l'Amiral fut à Amboine, il connut que les soldats de la garnison y vivoient avec beaucoup de déréglement, qu'ils s'enivroient, & qu'ils avoient presque tous chacun sa concubine; dequoi les habitans étant fort-scandalisez perdoient toute l'afection qu'ils avoient euë pour les Hollandois. Ils disoient que les Portugais se marioient & prenoient des femmes parmi eux, ce qui lioit les deux nations; mais que ne se faisant point de mariages avec les Hollandois, on ne pouvoit aussi se lier d'afection ensemble: que les insulaires n'avoient pas seulement le tems de concevoir de l'amitié pour des gens qui s'en alloient avec les premiers vaisseaux qui venoient: que les autres qu'on laissoit en leur place, étoient des visages tout-nouveaux & inconnus, qui se retiroient à leur tour dès-qu'on commençoit à les connoître, n'aïant ni la volonté ni la permission de se marier, & de s'établir dans l'isle.

Ces raisons, & l'intention que les Directeurs avoient d'envoier des familles Hollandoises s'établir dans ces isles, engagérent l'Amiral & le Conseil à permettre à ceux qui demeuroient à Amboine, de s'y marier. On voioit pourtant bien qu'avant-que d'en venir là, il eût été à propos, qu'on s'en fût tout-à fait assuré la possession. Mais il falloit céder à la nécessité; & d'ailleurs il falloit dès lors se mettre sur le pié d'en tenir la possession pour assurée; & de ne regarder plus la chose comme douteuse, car autrement il auroit mieux valu y renoncer.

De-plus, puis-que les malots avoient bien voulu combattre la puissante armade des Portu-

tugais, il y avoit bien de l'aparence qu'ils ne refuseroient pas de marcher contre eux dans ces isles. Au reste il ne falloit plus qu'un an ou deux pour mettre le fort d'Amboine en état de soutenir un siége; & pendant ce tems là il étoit à-propos d'y envoier des Blancs pour y demeurer, afin-que se liant de familiarité avec les Noirs, ils pussent naviger par-tout, aller aux isles voisines, & y trafiquer. Car bien-que le commerce ne soit pas fort étendu en ces païs-là, il y est pourtant avantageux, & l'on y gagne au-moins cent pour cent; desorte qu'on y peut vivre dans l'abondance.

C'est une chose admirable, que l'isle d'Amboine puisse se passer des vivres des autres païs; car il y a des bois entiers de Sagus qui fournissent leur moëlle pour faire du pain. Cet arbre est si-épais qu'à peine un homme le peut-il embrasser; & il est aussi fort-haut. Ses feüilles sont semblables à celles des cocos, mais encore un peu plus grandes. Il a par-dehors une écorce d'un pouce d'épaisseur; & tout le reste de son dedans n'est qu'une moëlle, qui est comme du bois brisé, & toute blanche. On peut même, au besoin, la manger comme elle vient de l'arbre. Cependant elle est traversée de quelques veines, qui sont presque comme du bois.

Les habitans d'Amboine vont dans un bois, la hache à la main; ils coupent tout-autour les arbres qui ne sont pas durs; ils les fendent par le milieu tout-droit; ils font une espèce d'erminette de de Bambu, Bambouc ou roseau, un peu recourbée, avec laquelle ils tirent la moëlle, qui paroit être brisée, & comme le Sumac d'Espagne, si ce n'est que le Sumac est jaune,

& que le Sagu est tout-blanc. Ensuite ils prennent une feüille du même arbre, & la mettent contre l'arbre, s'en servant comme d'un bacquet, dont ils cousent le bord au tronc, c'est-à-dire à l'écorce de l'arbre, avec un petit roseau, & c'est là leur tamis. Ils y jettent une certaine portion de Sagu, & chaque fois qu'ils y en jettent, ils l'arrosent d'eau, & l'eau devenant comme du lait, passe par le tamis, où il ne reste que les veines de bois qui étoient dans le sagu, qu'on jette quand on en a tiré tout le suc à force de le laver. La liqueur qui se fait de l'eau & du Sagu tombe dans un bacquet fait de deux feüilles de l'arbre jointes ensemble. Là la matiére blanche se précipite au fond du bacquet, & c'est proprement le Sagu, l'eau qui est demeurée au-dessus s'écoulant par un petit canal. On fait sécher le Sagu, & il devient comme de la farine.

Pour le cuire, on prend une forme quarrée de brique, où il y a cinq ou six trous, chacun de trois doigts de creux, d'un empan de longueur, & de largeur à y mettre le petit doigt. On met cette pierre sur le feu, & quand elle est bien échaufée, on jette de la farine dans les trous, où elle se lie & se cuit promtement. Un homme seul en peut faire cuire en un jour autant qu'il en faut pour nourrir 100. hommes.

Pour leur bruvage, ils le prennent au haut des palmiers, & ils le nomment Tuack. Chaque cocos en fournit deux cannes par jour, c'est-à-dire, plus de deux bouteilles. C'est une boisson dont on s'enivre aisément. Le Gouverneur Hollandois, & tous les autres qui s'y étoient acoutumez, en buvoient ordinairement, & l'aimoient mieux que le vin d'Espagne; mais l'Amiral ne le trouvoit pas bon. On

On prend les nouvelles feüilles du Sagu, & l'on en fait un espèce de lin, ou de coton, & ensuite des étofes qu'on teint en diverses couleurs: mais elles ne sont pas fortes ni de durée. Les vieilles feüilles servent à couvrir les maisons, en les apliquant doubles sur un petit bâton, & les toits qui en sont couverts, se trouvent fort bons. Le milieu de ces vieilles feüilles, qui est à-peu-près de l'épaisseur du bras d'un homme, à l'endroit où il est le moins gros, sert à bâtir les maisons, au-lieu de perches, ou de lattes, aïant dix ou douze piés de longueur. Le fil qui se tire des nouvelles feüilles sert aussi à faire les voiles des vaisseaux.

Il y a encore une autre sorte d'arbre que les Espagnols nomment Sagueirro, qui a aussi du sagu pour moëlle. Celui-ci n'est pas si-bon que l'autre, & ne se conserve pas si-longtems. Les habitans d'Amboine le nomment Nava, & l'arbre Lepia. Les feüilles n'en sont pas propres à couvrir les toits, ni le milieu des feüillles à faire des bâtimens. Il a aussi d'autres propriétés; il fournit du chanvre, ou une matiére à peu près semblable, dont on fait des cordes. Elle croît entre les feüilles & l'arbre, & est presque comme du crin de cheval. On la nomme Gomuti. L'Amiral en vit des cables, qui étoient aussi bons & meilleurs que ceux qu'on fait du brou des noix de cocos.

Lors que cet arbre est vieux, on en tire tout-de-même un bruvage, qui est aussi amer que la biére la plus amére. Car alors il produit un fruit aussi gros que le poing d'un homme, qui a trois ou quatre pepins au-dedans; & qui n'est pas bon à manger. On l'ouvre, & on atache à sa queuë un roseau, qui se remplit plusieurs fois,

Il en est de même à l'égard des cocos: mais le Sagueirro en fournit trois fois plus que ces derniers. Il s'apelle aussi le Sagu mâle, & le véritable Sagu se nomme le Sagu femelle. La liqueur qui en provient est propre à faire du vinaigre, & de l'arack ou eau-de-vie, aussi-bien que celle qui vient des cocos.

Le sagu qu'il fournit ne peut se manger cru comme celui du vrai arbre de Sagu femelle. Mais on n'est pas longtems à le préparer, car on se pourvoit sur l'heure de pots & de feu dans le bois. On prend un bambou, ou roseau, qu'on coupe en deux: on en creuse une piéce d'un bout à l'autre, on en râcle tout le dehors, & ce qu'on en ôte est comme du lin, ou de l'étoupe, qu'on met dans le creux qu'on a fait. Ensuite on prend l'autre piéce de ce roseau; & on la frote si rudement contre la piéce creusée qu'elles rendent du feu, qui prend à cette étoupe, & cela se fait fort adroitement. Un autre bambou sert aussi de pot: on le met sur le feu, & l'on tourne ce qui est dedans jusques-à-ce qu'il soit cuit. Comme l'Amiral étoit à Amboine & à Ternate il vit ainsi cuire du poisson frais, & il avoüa qu'il n'auroit pas cru que cela se pût faire, s'il ne l'avoit vu.

Avant son départ il fit assembler les principaux d'Amboine, & leur souhaita toute sorte de prospérité sous la Régence des Etats Généraux, les remerciant de ce qu'ils continuoient à marquer leur afection pour leurs Souverains, par des ofres volontaires de travailler aux fortifications du château. Il les exhorta aussi à suporter patiemment ce travail; puis-qu'il devoit contribuer à leur propre con-

fer-

ſervation, leur promettant qu'on les ſoulageroit dès que la place ſeroit en état de défenſe. Il leur aſſura qu'on leur rendroit bonne juſtice, & qu'on les garantiroit des inſultes des Mores, auſſi-bien que des deſordres que les ſoldats avoient commencé de faire, leur faiſant connoître que s'il étoit arivé, à ce dernier égard, quelque choſe qui leur eût déplu, la faute en devoit être rejettée ſur les circonſtances du tems qui n'avoit pas encore permis qu'on pourvût à tout, & que dans les commencemens d'un établiſſement, il n'étoit preſque pas poſſible que toutes choſes allaſſent d'un même pié, & également bien. Il leur dit qu'il étoit venu pour donner ordre à tout, & pour redreſſer ce qui ſe trouveroit n'avoir pas été fait comme il faut; que s'ils avoient des plaintes à porter contre le Gouverneur, ou contre les ſoldats, ils pouvoient parler librement & ſans rien craindre; qu'on leur donneroit toute la ſatisfaction qu'ils pourroient deſirer.

Ils répondirent tous, d'une commune voix, qu'ils n'avoient qu'à ſe loüer du Gouverneur; & qu'ils ne ſe plaignoient point de lui, ni même des ſoldats, quoi-que d'abord ils euſſent été un peu incommodes; mais que maintenant ils étoient plus traitables. Ils déclarérent auſſi que la régence des Hollandois leur étoit beaucoup plus ſuportable que celle des Portugais, qu'on n'uſoit plus de violence contre eux, & que chacun étoit maître de ce qu'il avoit: qu'il n'y avoit qu'une choſe dont ils ſe plaignoient, qui étoit qu'on ne leur donnoit aucune inſtruction, & qu'on les laiſſoit vivre comme des bêtes. L'Amiral leur promit

qu'on donneroit tous les ordres nécessaires ; afin que la jeunesse fût instruite, & qu'on leur fît des Sermons.

Ces gens-là sont doux & d'un bon naturel : ils disoient, si les Portugais nous ont mal instruits, faites le mieux, nous sommes prêts à vous entendre. Ils furent fort-contens quand ils aprirent que l'Amiral avoit permis aux Hollandois de se marier dans leur isle, & qu'ils virent qu'on les recompensa de ce que les matelots avoient pu leur causer de perte par leur ivrognerie. Ils ne le furent pas moins de ce que, par provision, & en atendant de nouveaux ordres de Hollande, Jean Wogma Docteur, que l'Amiral Verhagen avoit laissé dans le fort, avoit ordre de tenir école, deux heures au matin, & deux heures après midi, pour enseigner les enfans à prier Dieu, à lire, & à écrire, à-condition qu'il auroit 18. livres par-mois, s'il s'aquittoit bien de cet emploi, faute dequoi le Gouverneur l'en pourroit priver, & ne lui paieroit point ses gages.

L'Amiral recommanda au Gouverneur de donner dans trois mois, à chacun des cinq nouveaux soldats qu'il laissoit dans le fort, un habit du prix de 4. à 5. réales, à déduire sur leur part de la rançon de Don Loüis, si elle étoit paiée, si-non sur leurs mois de gages.

Il prit sur son bord trois jeunes garçons, chacun de 10. ou 12. ans, dont un étoit le plus jeune des deux fils du Capitaine Hitto, qui n'étoit pas encore circoncis, pour le transport duquel son pére donna deux bares, c'est-à-dire plus de 1000. livres de clou de girofle, & 142. piéces de huit. Ce Capitaine étoit celui de tous les insulaires qui avoit le plus d'afection pour les Hollandois.

Les deux autres étoient fils de deux de leurs plus mortels ennemis, & qui étoient le plus afectionnez aux Portugais. L'un se nommoit Laurens, & étoit fils de Don Marcos, chef de la famille Alteyves : l'autre se nommoit Martinho, & étoit fils d'Antonio, chef de la famille Tavires, deux familles qui étoient Chrétiennes, qui étoient toûjours demeurées dans les interêts des Portugais, & qui n'avoient jamais voulu avoir de commerce avec les Mores, ni les Mores avec elles. Néanmoins ils commençoient alors à converser les uns avec les autres.

La vuë de l'Amiral, en prenant le premier de ces trois jeunes garçons, fut de lui faire voir la Hollande, de lui faire prendre les maniéres du païs, afin que s'il parvenoit un jour aux charges & aux emplois de l'isle, il pût contribuer à la propagation de la Religion. Il prit les deux autres, pour servir d'ôtages de la fidélité de leurs parens, & leur faire connoître que la Hollande n'étoit pas un païs si barbare que les Portugais le leur avoient persuadé. Au-reste ces familles étoient pauvres, & ces deux garçons ne portérent que leurs corps sur le vaisseau. Don Marcos, pére de l'un des deux, avoit été à Goa, où le Vice-roi l'avoit comblé d'honneurs, jusqu'à le faire aller à cheval à ses côtés. C'est ainsi qu'ils en usent pour gagner les chefs d'un païs, & comme cette métode est bonne, les Hollandois feront bien de la pratiquer aussi.

L'isle d'Amboine gît par les 4. degrès, ou bien-peu moins, de latitude Sud, environ deux lieuës au Sud de la grande isle de Céram, dont la plus grande partie est sous l'obéissance du Roi

de Ternate, & dont les habitans sont encore sauvages, idolâtres & même antropophages, pillant tout ce qu'ils trouvent; hormis ceux qui sont le plus près d'Amboine, & entre-autres ceux de Cambalon, Cambelou, ou Cambelle, & de Louho, ou Luho, où il y a beaucoup de clou de girofle. Amboine & Banda gisent Sud-est & Nord-ouëst l'une avec l'autre, & sont à la distance de 24. lieuës.

Il y a diverses isles autour d'Amboine, comme Burro qui en est à 8. ou 9. lieuës à l'Ouëst; Manippa & Liliboi qui sont au Nord, & plusieurs autres, qui obéissent toutes au Roi de Ternate. Elle peut avoir 20. ou 24. lieuës de circuit, & est presque divisée en deux isles; car au côté occidental il y a un grand port qui s'enfonce bien six lieuës dans les terres, & où l'on peut mettre à l'abri autant de vaisseaux qu'on veut. Ce port est presque par-tout sans fond, jusques en aprochant du fort, où le fond est de bonne tenuë, & cet endroit a d'abord deux lieuës de large, puis une lieuë seulement.

Au côté oriental, il y a aussi un grand golfe, qui répond vis-à-vis de ce havre, de sorte qu'il n'y a entre les deux qu'un espace de terre d'environ quatre-vingts perches, le terrein y étant bas & sablonneux. On n'auroit à creuser que jusqu'à la hauteur d'un homme, pour faire joindre ces deux golfes. Déjà même les pirogues & les corcorres qui viennent de l'Est, pour se rendre sous le fort, aiment mieux entrer dans le golfe, & se faire tirer par dessus cette espèce d'isthme, ce qui se fait en moins de deux heures, que d'aller faire le tour de l'isle.

Le fort est au Sud du port, & tous ceux qui ha-

habitent de ce côté-là sont Chrétiens. Mais ceux qui habitent au Nord, ou dans l'isle septentrionale, sont Mahométans. Il y a plusieurs races en toute l'isle, & chaque race a son village particulier. Les Ateyves, les Tavires, les Halons, les Baguales, les Putas, les Rossanives, & plusieurs autres, qui ont chacune leur quartier & leur Commandant.

L'air y est sain. Le païs est arrosé d'excellentes eaux. On n'y a point besoin d'aller chercher du pain ailleurs, y aïant des sagus suffisamment pour en fournir. Il y a de très-bons fruits, & passablement du poisson. Le ris y croît fort-bien; mais les guerres continuelles qui ont été dans l'isle, ont empêché qu'on n'y en ait semé. Elle fournit plus de 600. bares de clou de girofle, en y comprenant celui qui vient de Cambelou & de Luho, où il y en a plus qu'à Amboine.

Elle commence aussi à produire des noix muscades, qui y viennent fort-bien. Cependant les gens du païs ne veulent pas s'adonner à les préparer, comme ceux de Banda ne veulent pas aussi s'assujettir à préparer le clou. Ils disent que Dieu les puniroit s'ils se mêloient d'une chose à quoi il a voulu apeller d'autres nations, & dont il les a exclus; & que chaque nation a sufisamment dequoi s'ocuper l'une aux cloux, l'autre à la muscade. Si l'on pouvoit être en paix à Amboine, on y recüeilleroit par an, avec le tems, jusqu'à mille, ou même douze cents bares de clou, ce qui sufiroit pour charger un vaisseau de plus de 600. tonneaux, chaque bare faisant 600. livres, poids de Hollande.

La plus grande partie du païs est inculte. On

On y planteroit autant de girofles qu'on voudroit, s'il y avoit des esclaves pour recüeillir le fruit; mais les frais seroient trop grands, & la marchandise ne les pourroit suporter. Cette isle gît dans un endroit admirablement propre pour maîtriser & pour conserver toutes celles dont elle est entourée. Les bois de construction n'y manquent pas, & l'on pourroit avec le tems y faire des cordages de brou de cocos.

Voici l'état où étoient l'isle & le fort d'Amboine l'an 1607. suivant la description qu'en fit Fréderic Houtman, qui en étoit alors Gouverneur.

Cette isle est divisée en deux parties, ou en deux isles, n'y aïant qu'un espace de terre de 80. perches qui joigne ces deux parties. Il y a dans la petite isle, où est le fort 20. petites villes, ou villages, qui peuvent fournir 2000. hommes propres à porter les armes, qui font tous profession d'être Chrétiens, aumoins ils en portent le nom. Je compte qu'il y en a la moitié qui sont afectionnez aux Hollandois.

Il y a dans la grande isle quatre villes principales, sous la juridiction de chacune desquelles il y en a sept petites. Elles peuvent fournir 1500. hommes pour la guerre, la plupart Mores ou Mahométans, qui ont en général le nom de Hitto, & qui relèvent du fort, c'est-à-dire, qu'ils sont sous la domination de L. H. P. les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies.

L'utilité qu'on retire de ce fort est de tenir en bride tout le pais qui l'environne, &

& les isles voisines, jusqu'à celle de Banda, & les autres qui sont de sa dépendance. Sans la crainte qu'on a de cette place, il n'y auroit pas lieu de faire aucun commerce dans toutes ces isles, & encore moins d'y avoir des comptoirs pour faire le marché des épiceries à recüeillir. Car comme André Furtado avec ses Portugais avoit déja auparavant rangé Amboine sous l'obéissance du Roi d'Espagne, il tenoit aussi dans une grande crainte les insulaires de Banda, qui sont des scélérats, ainsi que les Hollandois l'ont assez éprouvé; & ils l'éprouveroient bien autrement, s'ils n'étoient retenus par l'apréhension qu'ils ont de la garnison du fort d'Amboine.

En second lieu il empêche la nation de païer les doüanes & impôts que nous avions acoutumé de païer en divers lieux, & que j'ai fait abolir à Amboine, à Louho & à Cambelou, qui sont des places situées sur la côte, vis-à-vis d'Amboine, & qui sont Nord & Sud avec cette isle; laquelle côte s'étend vers Céram & vers Banda, & fournit du clou de girofle, si-bien que nous sommes obligez d'y entretenir deux maisons, pour y trafiquer.

Il y a encore sous la dépendance du fort, quatre autres isles, qui se nomment les isles d'Uliasser, où l'on trouve quantité de sagu, qu'on vient prendre de Banda & d'ailleurs, par troc, pour des toiles de coton. Les Noirs de ces 4. isles portent le nom de Chrétiens, & mangent pourtant de la chair de leur ennemis, quand ils les peuvent prendre. Ils sont obli-

obligez, comme tous les autres vaſſaux des Etats, de venir ſervir & de ſe rendre ſous le fort, avec toutes leurs caracorres, lors-qu'ils ſont mandez par le Gouverneur.

Tous les habitans de ces pais ſont diviſez en factions, comme on a vu en Hollande les Hoeks & les Cabelliaus, & en Italie les Guelphes & les Gibelins. Auſſi les uns ſe nomment Oliſivas, & les autres Olilimas. La plupart des Mores ſont Olilimas, quoi-qu'il y en ait pourtant auſſi qui ſont Oliſivas. S'ils n'avoient point de guerre etrangére à ſoutenir, ils ne manqueroient pas de ſe la faire les uns aux autres, ou-bien il faudroit qu'une force ſupérieure les en empêchât. Ce fut par le moien de la faction des Oliſivas que les Portugais furent apellez & admis dans ces iſles.

Les races, familles, tribus, ou nations, qui habitent l'iſle d'Amboine, parlent chacune une langue particuliére, qui n'eſt pas entenduë de l'autre. Elles y ſont venuës de différens pais. Une des deux factions qui y ſont, ſe nomme Oliſivas, comme qui diroit, Neuf Pais; l'autre ſe nomme, Olilimas, c'eſt-à-dire, Sept Pais. Tous les Olimas ſont Mahométans: les Oliſivas ſont Chrétiens, Mahométans & idolâtres Les mêmes factions regnent dans toutes les iſles voiſines.

Dans la plus petite iſle d'Amboine; il y a 12. races d'Oliſivas, toutes Chrétiennes, qui peuvent mettre ſur pié 1235. hommes, depuis l'age de 17. ans & au-deſſus; & 11. races d'Olilimas, dont celle qu'on nomme Roſ-

ſanive eſt demi-Chrétienne. Elles peuvent mettre ſur pié 1190. hommes.

A Hitto, ou dans la plus grande iſle, il y a ſept races d'Oliſivas, 3. Chrétiennes, 2. Mahométanes, & 2. idolâtres, qui peuvent mettre ſur pié 1010. hommes. Il y a 30. races d'Olilimas, toutes Mores, qui peuvent mettre ſur pié 2515. hommes.

Les 4. iſles d'Uliaſſer ſe nomment en particulier, Hatuaha, Tuaha, Ihemaho, Neuſelaho, & ſont ſous l'obeïſſance des Etats. A Hatuaha il y a 4. races d'Olilimas, qui peuvent mettre ſur pié 950. hommes, tous Mahométans: il y a 4. races d'Oliſivas, deux Chrétiennes, & deux idolâtres, qui peuvent mettre ſur pié 500. hommes. A Tuaha il y a 2. races d'Oliſivas, qui font 220. hommes, tous idolâtres. A Ihemaho il y a 4. races d'Olilimas qui font 1400. hommes, tous Mahométans; & 3. races d'Oliſivas, qui font 280. hommes, tous idolâtres. A Neuſelaho il y a 4. races d'Oliſivas, qui font 600. hommes, tous idolâtres. Ainſi dans l'iſle d'Amboine & dans les 4. d'Uliaſſer, il y a 9940. hommes depuis l'âge de 17. ans & au-deſſus, tous ſujets de L. H. P.

Un jeune homme nommé Sapori de la race des Roſſanives, qui avoit fait un aſſez long ſéjour à Ceiram, ou Céram, grande iſle qui gît vis-à-vis d'Amboine, au Nord, fit à l'Amiral Matelief le raport qui ſuit.

Les habitans de Ceram ſont en partie Mores, & en partie idolâtres. Ils relèvent du Roi de Ternate: Il y a parmi eux 4. races d'Olilimas, qui font 8200. hommes preſque tous Mo-

Mores. Il y a 6. races d'Olisivas, qui font 260. hommes. Il dit qu'il y en avoit encore beaucoup d'autres plus avant dans l'isle, mais qu'elles lui étoient inconnuës.

Fin de la première partie du Tome Troisiéme.



RECUEIL DES VOIAGES

Qui ont servi à l'établissement & aux progrès

DE LA

COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES,

Formée dans les

PROVINCES-UNIES DES PAÏS-BAS.

TOME TROISIE'ME.

Seconde Partie.

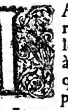
Seconde Edition reveue par l'Autheur.



A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ETIENNE ROGER,
Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un asortiment general de Musique.
M. D. C C X V I.

SUITTE DU VOIAGE DE CORNEILLE MATELIEF LE JEUNE AUX INDES ORIENTALES,

Voici un Extrait d'une autre Rélation, qu'on insére ici, parce-qu'on croit qu'il peut donner quelque éclaircissement sur les choses qui regardent la flote de l'Amiral Matelief.

,, AQUES L'HERMITE aïant reçu ordre de s'embarquer sur le *Médenblick*, pour retourner à Bantam, & y résider en qualité de premier Commis, partit d'Amboine le 3. de Mai 1607. Le 13. on découvrit l'isle de Célébes, & le 15. on moüilla l'ancre devant la ville de Tello, où les Hollandois ont une loge. Le lendemain on porta des presens au Roi de la part de l'Amiral, & ce Prince parut les recevoir agréablement.

,, Le 25. on leva l'ancre, & l'on prit son cours vers Grece, Greffi, ou Greffick, où l'on relâcha le 1. de Juin 1607. & le 3. à Sorbaïa, où l'on fit aussi des presens au Roi. On le pria fort-instamment de défendre à ses sujets le transport des vivres & des épiceries des Moluques aux places des Portugais ennemis des Hollandois, qui tiroient de grands secours par cette voie. On lui déclara en même tems qu'on avoit résolu d'empêcher la navigation à Malacca, & que si ses gens conti-

„ nuoient à y faire commerce, ils pourroient „ faire de grosses pertes, dont ils n'auroient „ pas lieu de se plaindre, vu les avis qu'on „ leur donnoit.

„ Le Roi répondit qu'il ne pouvoit pas em„ pêcher que les Hollandois n'eussent guerre a„ vec les Portugais; que ce n'étoit pas là son a„ faire; mais que pour lui, il souhaitoit de n'a„ voir la guerre avec personne; qu'il ne pouvoit „ interdire le commerce à ses Sujets, qui ne „ subsistoient que par cette voie: que néanmoins, „ afin de marquer à l'Amiral les égards qu'il a„ voit pour lui, il consentoit qu'il fit faire lui„ même en son nom cette défence pour un an, „ pourvu-qu'il ne parût point que le nom du „ Roi y entrât, ni qu'il fût engagé à la faire „ valoir.

„ Ce fut tout ce qu'on put obtenir de lui. „ Le 4. du même mois de Juin, les Hollan„ dois prirent congé & retournérent à Gressick „ où ils moüillérent l'ancre le même jour. Là „ on leur dît la nouvelle du massacre que le Roi „ de Bengarmarssin avoit fait faire de leurs „ compatriotes, que Jean Willemsz Verschoor „ avoit envoiez pour trafiquer dans son païs. „ On ne voioit aucun autre prétexte de ce „ meurtre, que l'envie que les habitans avoient „ euë de piller la cargaison du vaisseau.

„ Les Commis qui étoient à Succadana, a„ voient aussi écrit qu'ils étoient dans une gran„ de apréhension d'être insultez, parce-qu'ils „ avoient une grosse partie de pierreries; priant „ qu'on leur envoiât au plutôt un vaisseau, ou „ une chaloupe, pour les retirer d'un lieu où „ ils étoient dans un si-grand péril.

„ Le 19. du même mois de Mai, on moüil-

„ la

„ la l'ancre à la rade de Bantam, & l'on y a-
„ prit que le *Ouëst-frise*, vaisseau très-richement
„ chargé, avoit fait naufrage sur la côte de l'isle
„ Maurice. L'*Amsterdam* & *le Lion Blanc* é-
„ toient à la même rade, étant revenus d'Achin
„ sans y avoir rien acheté. Ils prirent leur char-
„ ge entiére à Bantam, & en partirent le
„ même mois de Mai.

„ On avoit encore eu nouvelles en ce lieu-là
„ que le vaisseau *la Concorde*, dont il y avoit si-
„ long-tems qu'on n'avoit oüi parler qu'on le
„ croioit péri, avoit pris terre à Samanca païs
„ de l'isle de Sumatra, & qu'il étoit extraordi-
„ nairement incommodé, aïant perdu son gou-
„ vernail, & presque tout son équipage: car il
„ n'y étoit demeuré que 11. ou 12. hommes en
„ vie, dont il n'y en avoit que trois en santé.
„ On envoia des gens pour ramener ce vaisseau,
„ & il territ, le 13. de Juillet suivant, à la ra-
„ de de Bantam.

„ Les Commis qui étoient à Succadana, s'y
„ rendirent aussi, sur la chaloupe qu'on leur a-
„ voit envoiée. Ils aportérent leurs pierreries;
„ mais ils laissérent encore un homme après eux,
„ pour tâcher de faire païer quelque chose qui
„ étoit deu. Cet homme fit ensuite cession de ses
„ droits au Roi, qui se chargea de faire païer les
„ débiteurs, & de faire tenir à Bantam ce
„ qu'il recevroit: d'où l'on eut lieu d'espérer,
„ qu'à l'avenir on pourroit établir un commer-
„ ce réglé dans ce païs-là.

„ Le 27. d'Août *le Grand Soleil*, laissa tom-
„ ber l'ancre à la rade de Bantam. Il venoit de
„ la côte de Coromandel, & s'étoit rendu maî-
„ tre, sur sa route, de deux vaisseaux Portugais,
„ dont le plus grand venoit de Bengale, char-

„ gé de ris, de ſucre, de toiles de coton & d'au-
„ tres marchandiſes de ce païs-là, qu'on enle-
„ va du bâtiment, puis on le brûla. L'autre ve-
„ noit de Malacca, chargé de noix muſcades,
„ de macis, de clou de girofle, de bois de ſan-
„ tal, & de diverſes marchandiſes de la Chine.

„ Le 30. *le Lion Noir* vint auſſi terrir à Ban-
„ tam. Il revenoit d'Amboine avec ſa cargaiſon
„ entiére de clou de girofle, de macis, & de fil
„ de coton qu'il avoit pris à Greſſick. Le 5. de
„ Septembre, on y vit encore moüiller *les Pro-
„ vinces Unies*, qui venoit de Banda, tout chargé
„ de fleur de muſcade, de macis, & de clou. Le
„ 14. d'Octobre, il fit voiles, en compagnie *du
„ Lion Noir*, pour retourner en Hollande.

„ Le 6. de Novembre le yacht *le Pigeonneau*
„ partit de Bantam, pour aller à Ternate, char-
„ gé de dix leſtes de ris, & de 70. grands ton-
„ neaux d'arack. Il avoit ordre de relâcher à
„ Greſſick, pour y charger encore ce qu'il pour-
„ roit de ris & de fèves, & enſuite aller en droi-
„ ture & en diligence aux Moluques.

Le Reſte de cette Rélation eſt tiré du Journal de l'Amiral Matelief.

L'AMIRAL partit le 3. de Mai 1607. pour aller à Ternate. Sa flote étoit compoſée de 8. vaiſſeaux, l'*Orange* qu'il montoit, le *Maurice*, *l'Eraſme*, *l'Enchuiſe*, *le Delft*, *le Petit Soleil*, *le Pigeonneau*, & le yacht. Les équipages conſiſtoient en 481. hommes Blancs, de tous âges, & en 50. Noirs, faiſant en tout 531. hommes. Son deſſein étoit de ſecourir Ternate, & de tâcher de s'emparer d'un fort à Tidore.

Le 10. la flote moüilla ſur la côte de Bachian, où l'Amiral fit diſtribuer des armes aux équi-
pa-

pages, nomma des Oficiers, Capitaines, Lieutenans & Sergeans, & choisit 250. hommes pour les mettre à terre, en cas de besoin, exhortant les soldats & les équipages à obéïr éxactement à leurs Oficiers. Ceux de l'*Orange* ne paroissoient pas dispofez à vouloir faire descente; mais on dit à l'Amiral que les autres y consentoient.

Le 11. la flote se trouva par le travers de Machian, ou Macian, qui étoit aussi sous le pouvoir des Espagnols, & qui avoit pour voisines d'un côté l'isle de Tidore, de l'autre celle de Ternate. Le 14. on se rendit devant Ternate, d'où l'Amiral dépêcha un Ternatois, qui étoit venu d'Amboine avec lui, & le fit mettre dans une petite pirogue, pour aller à Gilolo, avertir de sa venuë le Roi de Ternate, & lui dire de revenir incessamment.

Le 15. il eut réponce, & le Roi promettoit de venir le lendemain: maiis il n'avoit que 4. corcorres & quelques pirogues, desorte qu'il ne savoit comment mener du monde avec lui. Le jour précédent, la flote aïant moüillé à la rade de Talingama, il y eut un Noir de l'isle qui se rendit à bord, & raporta qu'il y avoit beaucoup de malades; mais qu'il n'y en avoit que 30. à Tidore.

Il fut résolu qu'on s'en iroit à Tidore, & que le lendemain on verroit si l'on y devroit atendre les Ternatois, sans le secours desquels il étoit fort-difficile de mettre des gens à terre, parce-qu'il falloit qu'au moment de la descente ils travaillassent à faire des retranchemens.

Le 16. sur le midi, on moüilla l'ancre devant la ville de Tidore, qui est située sur la côte orientale de cette isle, & qui est tellement environnée

de bois, que lors-qu'on en est seulement à une portée de mousquet, on n'en peut presque pas voir quatre ou cinq maisons. Du côté de la mer elle est défenduë d'un retranchement de cailloux entassez les uns sur les autres, au-moins de la hauteur d'un homme, & de la longueur d'environ deux fois la portée d'un mousquet, s'étendant du Nord au Sud. A son bout méridional, il y a une montagne ronde, assez haute, où il est difficile de monter tant du côté de la ville, que de l'autre côté.

On crut voir sur cette montagne 3. piéces de canon, & quelques Espagnols qui y faisoient garde, & qui étoient retranchez du côté du Nord. A une portée de petit canon de la montagne est le vieux fort des Portugais, si-couvert de broussailles, qu'on ne le voioit point paroître de dessus les vaisseaux.

Il y a devant la ville une chaîne de roches étroite, qui est à un jet de pierre du rivage, & qui assèche de basse eau; mais pendant le vif de l'eau, la marée monte en quelques endroits jusqu'à trois piés au-dessus, & moins en d'autres endroits. Il y a 4. 5. & 6. piés d'eau entre les terres & cette chaîne qui depuis la montagne court au Sud, jusques par-delà le fort des Portugais, de-sorte qu'il n'y a pas moien que des chaloupes chargées de gens s'aprochent de la ville pour les mettre à terre, si ce n'est en quelques endroits, où il y a de l'aparence qu'on pourroit passer, en faisant des croupiats, pendant la haute marée.

L'Amiral s'étoit imaginé qu'on pouvoit s'aprocher jusqu'au rivage, & qu'il feroit débarquer ses gens à la faveur du Canon; mais il connut que dès-qu'on auroit fait trois pas à terre, le

ca-

canon ne serviroit plus de rien, parce qu'on passeroit aussi-tôt sous les arbres ; & les noirs étoient aussi propres & plus propres pour agir en ces lieux-là que les Hollandois. Par cette raison il ne voulut pas permettre qu'on débarquât, que les Ternatois ne fussent venus.

Le 17. le Roi de Ternate se rendit à la flote avec son frére, & avec le Roi de Gilolo, tous trois jeunes, & de l'âge de 12. 13. & 14. ans. Ils étoient à bord du *Soleil*, acompagnez d'une corcorre & de 5. ou 6. pirogues, qui ne portoient que 150. hommes : mais le lendemain il en vint encore 50. L'Amiral ne voiant qu'un si foible secours, ne savoit quel parti il devoit prendre. En éfet quand il se seroit rendu maître de Tidor, dequoi néanmoins il voioit lieu de douter, il n'y avoit point d'aparence que les Ternatois pussent la conserver.

Il fit donc assembler le Conseil du Roi, & demanda si, en cas qu'on prît Tidor, ce Prince pourroit la conserver, avec le secours de deux vaisseaux de la flote qu'il lui laisseroit. On répondit que les forces du Roi étoient extrémement diminuées, que les soldats s'étoient débandez, qu'il en étoit beaucoup mort, & qu'on craignoit que si le Roi demeuroit à Tidor, il ne pût y rassembler ses Sujets dispersez, qui seroient peu disposez à s'y rendre, mais que si l'Amiral vouloit faire construire un fort à Ternate, & y laisser deux vaisseaux, on se promettoit de le pouvoir défendre, contre les forces qui étoient alors à Ternate & à Tidor ; car on ne pouvoit pas deviner s'il n'en viendroit point d'autres des Manilles.

Outre cela les Ternatois remontroient que s'ils étoient dans leur isle, ils recüeilleroient du

clou de girofle malgré les Espagnols, & qu'ils seroient tous les jours en état de les incommoder; au-lieu qu'étant à Tidor ils ne pourroient faire ni l'un ni l'autre, parce-qu'ils en seroient empêchez par les habitans de cette isle, qui ne se hâteroient pas de quitter leur propre païs pour s'aller habituer ailleurs; condition fâcheuse, à laquelle personne ne se soumet volontiers.

Ils disoient qu'il y avoit à Ternate deux endroits qu'on pouvoit fortifier, l'un nommé Maukonora, qui est à une petite lieuë de la ville, sur une colline qui étoit déja naturellement fortifiée; l'autre nommé Maleïe qui est à trois lieuës de la même ville, dans une plaine, où il seroit besoin de faire des fortifications. Ils prétendoient que s'ils pouvoient se rétablir en ces lieux-là, tous les Ternatois dispersez s'y rendroient auprès du Roi, dès-qu'ils sauroient qu'on auroit construit un fort capable de les garantir de leurs ennemis; & que les autres Sujets qui relevoient de Ternate, iroient leur donner du secours. Car ils savoient trop bien de quel préjudice il leur avoit été de se séparer, & on ne doutoit pas qu'ils ne demeurassent unis à l'avenir, si l'on pouvoit les faire rassembler.

Ils atribuoient la premiére cause de leurs malheurs à la foiblesse de leur Roi, qui ne s'occupoit, qu'à manger de l'amfion, sans se mettre en peine de rien. Ensuite ils en chargeoient les Hollandois, comme y aïant le plus de tort. Car lors-que Corneille Bastiaansz avoit le fort & le Roi de Tidor en son pouvoir, il n'avoit voulu entendre à aucune des deux propositions qu'on lui avoit faites, savoir; De faire mourir ce Roi, & d'annexer par là l'isle de Tidor à celle de Ternate, pour en rendre les habitans Sujets du

du même Roi ; ou, de laisser à Tidor assez de forces pour la pouvoir conserver. En éfet les Ternatois tenoient pour une chose certaine que les insulaires de Tidor ne négligeroient pas la premiére ocasion qu'ils trouveroient de se venger : de-sorte qu'il falloit compter que les ennemis du Roi de Ternate & des Hollandois ne cesseroient pas de conspirer contre eux, pendant-que ceux-ci auroient les mains liées par un Traité de paix.

De plus ils disoient que Corneille Bastiaansz & son Conseil les avoient assurez qu'ils n'avoient plus d'ennemis à craindre; qu'on ne pouvoit envoier aucune armade au secours des Portugais ; qu'ils le savoient parce-qu'ils avoient été sur les côtes de Goa; que ceux qui étoient aux Manilles, n'étoient pas assez forts pour entreprendre une telle expédition ; & que toutes ces raisons avoient endormi les Ternatois.

L'Amiral voïant le peu de penchant qu'ils avoient à demeurer à Tidor, fit assembler le Conseil, dont quelques-uns ne jugérent pas à propos d'exposer leurs gens pour brûler seulement quelques maisons de paille, qui seroient bien-tôt rebâties. Cependant, après être venus là se presenter, il y alloit aussi beaucoup de la réputation des Hollandois, de se retirer sans rien faire, & de n'oser ataquer la ville : au-lieu qu'en le faisant, ils jetteroient la fraïeur dans les esprits de tous les insulaires qui relevoient de Tidor & de Ternate, & qui étoient toûjours disposez à prendre le parti du plus fort.

Le même jour on vit venir une pirogue avec quelques gens de Machian, isle qui avoit été de la dépendance de Ternate, & qui par crainte s'étoit mise sous la protection de Tidor. Ces

gens étoient envoiez par le Sangiac, ou Gouverneur de l'isle, pour prendre connoissance de l'état des afaires, & voir ce qui se passeroit. Ils dirent à l'Amiral de la part du Sangiac, que dès-qu'il sauroit que les Hollandois auroient un pié dans Ternate, il se déclareroit pour eux.

Ils raportérent aussi qu'il y avoit trois semaines que le Roi de Tidor avoit mandé quarante hommes de Machian, pour fortifier la montagne qui est au Sud, où les Castillans vouloient se loger: que les habitans de Machian aïant refusé d'y aller, il les avoit menacez de les faire extirper par les Espagnols, qui les prendroient tous, & les vendroient en d'autres païs, pour être esclaves; si bien qu'ils étoient obligez de céder au plus fort, & que d'eux-mêmes ils ne pouvoient s'afranchir.

Non-obstant ce raport il fut résolu qu'on feroit descente le lendemain, qu'on brûleroit les maisons, & qu'ensuite on iroit à Ternate. En éfet sur les huit heures du matin suivant, pendant le vif de l'eau, on fit embarquer 502. hommes des équipages dans les chaloupes, & 150. Ternatois. L'Amiral lui-même s'étant mis dans un canot, avec son Chirurgien, 2. valets, & quatre rameurs, se fit nager à la tête de tous les autres bâtimens. Car quoi-qu'il vît 50. Espagnols retranchez, & qu'il fallût aller droit à leur poste, il espéroit si-bien les en chasser, qu'il vouloit être le premier à terre, & marcher au premier rang.

Mais quand il fut au banc de roches, le canot ne le put traverser. Sur cette difficulté insurmontable il cria aux chaloupes qu'il falloit s'en retourner. Le bruit du canon fit que ces cris ne furent pas entendus, & la fumée qui empê-

choit qu'on ne se vît, n'y aporta pas moins d'obstacle. Cependant deux ou trois chaloupes touchérent. On les remit pourtant bientôt à flot.

Les Espagnols aïant découvert ces bâtimens, prirent la fuite selon les aparences, car plus on aprochoit du rivage, & moins on les entendoit tirer; mais lors-que les chaloupes eurent touché & qu'on se retira, ils commencérent à faire grand feu, & tuérent 2. hommes. Pour eux, on ne put savoir quelle perte ils avoient faite.

Cette chaîne de roches aïant fait un obstacle insurmontable à la descente, on ne fut pas d'avis de tenter d'autres voies, ni de s'exposer à tant d'inconvéniens, seulement pour brûler ces maisons de paille. Ainsi on leva l'ancre pendant la brune, & l'on prit son cours vers Ternate, où l'on remoüilla sous Maleïe, le 19. du mois d'Avril, sur le midi. Dans le même instant l'Amiral descendit à terre avec 12. mousquetaires & quelques Ternatois. Au soir il se rendit à son bord, amenant avec lui 3. Chinois qu'il avoit pris. Ils étoient sortis du fort de Ternate depuis 3. jours, & leur raport fut qu'il y avoit 300. Espagnols dans les deux isles, savoir 200. à Ternate, & 100. à Tidor, avec 20. Portugais, 50. Chinois, & quelques esclaves.

Le 20. les vaisseaux aïant moüillé l'ancre sous Telingama, l'Amiral acompagné de tout son Conseil & de cent cinquante hommes, s'en alla vers Maukonora, qui est à une demi-lieuë de la forteresse des Espagnols. Quand on eut visité la place, on ne jugea pas à-propos de la fortifier, parce-qu'encore qu'on pût le faire avec peu de travail, & qu'on pût même la rendre imprenable, on ne pouvoit pas y tenir les pirogues

des Ternatois à couvert ; & il auroit été difficile d'y mener des vivres de Gilolo, parce-que les Tidoriens auroient pu les découvrir, & les couper entre Tidore & Ternate : ils auroient même pu facilement empêcher qu'on n'y eût de l'eau douce, en la détournant.

Le même jour, l'Amiral & les Oficiers qui formoient le Conseil, allérent visiter Maleïe qui est au Nord-est de l'isle, dans une plaine qui n'est commandée par aucune hauteur, d'où on la puisse incommoder. Elle étoit entourée d'une muraille de pierre sèche; faite depuis cinquante ans, c'est-à-dire dans le tems que les habitans avoient guerre contre les Portugais. Elle avoit deux toises de hauteur en quelques endroits, & en d'autres moins, avec 8. ou 10. piés de largeur. A la vérité il y en avoit plusieurs pans de tombez ; mais on pouvoit les relever, & la mettre, dans cinq ou six jours, en état de défense, contre les incursions des ennemis.

Il y a devant la place un banc long & étroit, qui assèche fort de basse eau, de-sorte qu'on y peut tenir les pirogues en sureté. Les grands navires ne peuvent s'aprocher de terre plus avant qu'à la portée du petit canon, & au-dehors du banc il y a bon moüillage. Ce fut donc cette place qu'on résolut de fortifier, d'autant-plus que c'étoit aussi le sentiment des Ternatois. Ils étoient alors au nombre de 300. à qui l'Amiral fit distribuer des haches & des hachereaux, afin-que dès le lendemain ils commençassent à couper les halliers. On en envoia deux ou trois vers le fort des Espagnols, pour tâcher d'en amener quelqu'un ; mais n'aïant trouvé personne, ils raportérent seulement qu'on avoit brûlé les ar-

bres

bres & les buissons autour du fort, jusqu'à une assez grande distance, afin de découvrir de plus loin, en cas que les Hollandois voulussent l'assiéger.

Le 21. tous les halliers qui étoient autour de Maleïe, si-épais qu'on ne pouvoit reconnoître les remparts, furent coupez. Le lendemain l'Amiral alla mesurer l'espace, & marquer les endroits où l'on devoit faire les ouvrages. Après cela il fit venir au Conseil le Roi & le Hokkum, pour délibérer sur le reste de ce qu'il y auroit à faire. Quand ils furent arivez l'Amiral leur demanda où étoient leurs gens, croiant qu'ils étoient encore à la rade de Telingama ? Ils répondirent que la plupart étoient allez à Gilolo chercher des vivres, quoi-que dès le matin on leur eût fait distribuer une tonne de ris.

Cette avanture si-surprenante fit perdre patience à l'Amiral. Il s'écria comme s'il eût été hors du sens, & en éfet il étoit dans une agitation si-extraordinaire, qu'il marchoit au-travers des halliers, & ne savoit ce qu'il faisoit. Le Hokkum dît qu'il ne pouvoit mieux faire, & que les gens ne lui obéïssoient point ; qu'il faudroit que le Gugugo & le Capitaine Laud fussent là; que c'étoit eux qui avoient l'autorité en main, & à qui l'on obéïssoit, & point à d'autres. Ceux qui venoient de Gilolo disoient toûjours que leurs gens reviendroient le lendemain, mais ce lendemain ne venoit point.

L'Amiral fit donc partir une pirogue avec un de ses hommes, pour aller à Gilolo déclarer au Gugugo que les Hollandois n'étoient pas assez de loisir pour demeurer là si-long-tems : que de la part de leur Prince ils prenoient Dieu & le monde à têmoin de leurs diligences, & de ce

qu'ils n'étoient pas coupables de l'état où alloient être les Ternatois: qu'ils étoient prêts de les secourir s'ils le vouloient; mais que les Ternatois agissoient comme ne voulant pas être secourus: que ce n'étoit pas là une action de gens d'honneur, d'avoir apellé une telle flote à leur secours, & de se moquer de ceux qui la commandoient, quand ils l'avoient amenée.

Le 23. & le 24. de Mai 1607. se passérent sans rien faire qu'atendre le Gugugo, avec une impatience extrême, & avec des transports que l'Amiral ne pouvoit cacher. Le 25. le Capitaine Laud se rendit à son bord, & dît que le Gugugo ne manqueroit pas de venir le soir. L'Amiral l'aïant acusé de négligence, il repliqua qu'il n'y avoit point eu de pirogues pour revenir. On lui demanda si l'on ne délibéreroit pas sur ce qu'il y avoit à faire? Il répondit que le Hokkum n'étoit pas un homme diligent, & que le Gugugo seroit plus capable que lui.

Le même jour on prit un homme & une femme qui désertoient le fort des Espagnols. Ils raportérent qu'on y travailloit sans cesse aux fortifications, & qu'on obligeoit les esclaves à faire des travaux extraordinaires; ce qui les aïant desespérez il y en avoit plusieurs qui avoient fui dans les bois, & qui viendroient chercher les Hollandois.

Le 26. le Gugugo revint à la flote, mais si tard qu'on ne put lui parler. Le lendemain matin, il se rendit auprès de l'Amiral qui étoit allé à terre, & au bord duquel ils retournérent ensemble, avec le Capitaine Laud, ou Lauth, qui étoit frére du Gugugo, & avec le Pontife des Ternatois, le Hokkum, le Sangiac de Sabonho, & d'autres encore. L'Amiral leur dît

que

que puis qu'ils l'avoient envoié querir à Bantam, ils eussent à lui déclarer ce qu'ils desiroient de lui ?

Ils lui dirent qu'ils lui demandoient son secours pour se rétablir dans leur partie, & qu'il étoit venu bien à propos pour eux, parce-que ceux de Tidore & les Espagnols avoient formé un dessein pour achever de les détruire; mais que maintenant ils espéroient faire tête à leurs ennemis. L'Amiral ne manqua pas de leur reprocher leur négligence, & le peu d'ardeur qu'ils avoient pour l'éxécution de leur projet, au-lieu qu'ils avoient à faire à des ennemis qui ne s'endormoient jamais. Enfin après cette censure il fallut qu'il s'apaisât.

Il leur fit le recit de tout ce qui lui étoit arivé, du combat qu'il avoit livré au Vice-roi devant Malacca, de ce qu'il y avoit soufert, & leur déclara l'état où il se trouvoit alors; & qu'il n'étoit pas en pouvoir de faire plusieurs expéditions par terre: qu'aussi n'avoit-il point d'ordre de son Prince de venir aux Moluques; mais qu'aïant apris les pertes qu'ils avoient faites, & qu'ils étoient sur le point de périr, il avoit osé entreprendre de venir à leur secours, pour les mettre en état de respirer, & tâcher de les rassembler, afin-que les premiers vaisseaux qui viendroient de Hollande pussent faire le reste: qu'à la vérité il avoit beaucoup de navires, mais peu de gens, & qu'il étoit obligé de prendre garde à ne s'exposer pas mal à-propos, & à n'entreprendre que ce qu'il étoit capable d'éxécuter.

Il se plaignit de ce que leurs Envoiez lui avoient assuré que le Roi pouvoit rassembler en deux ou 3. jours jusqu'à deux mille hommes, &

que cependant à-peine en pouvoit-il fournir au-dessus de cent capables de porter les armes, ou tout-au plus jusqu'à trois cents, en y comprenant les jeunes gens & les esclaves. Les Ternatois répondirent que la guerre avoit extrémement diminué leur nombre, outre que ceux qui étoient encore alors dans leur parti, & de leur dépendance, les avoient enfin abandonnez, de-sorte qu'ils n'avoient aucune ressource à espérer, si ce n'étoit par le moien de l'Amiral. Ils le supliérent donc de demeurer là, & d'y faire séjourner sa flote, parce-que sur sa seule réputation, & sur la confiance qu'on auroit en lui, Gilolo, Machian, & beaucoup d'autres places, ne manqueroient pas de se déclarer pour lui. Ils espéroient aussi que plusieurs Ternatois qui étoient à Tidore, reviendroient se joindre à eux.

L'Amiral ofrit de leur laisser trois vaisseaux, disant qu'il falloit nécessairement qu'il menât les autres à la Chine. Sur cette ofre ils demandérent la liberté d'aller en conférer avec leurs autres compatriotes qui étoient dans l'isle, & promirent de venir dès le soir même rendre réponce, à quoi l'Amiral consentit.

Mais il n'atendit pas qu'ils revinssent lui déclarer ce qu'ils auroient résolu; il alla lui-même les trouver, & ils le pressérent fort de vouloir demeurer avec sa flote entiére, n'estimant pas que 3. navires fussent sufisans pour les mettre en sureté, parce-qu'ils n'avoient plus de corcorres, & que les habitans de Tidore les leur avoient toutes prises. Ils lui remontrérent que par ce moien ces derniers étoient tellement maîtres de la mer, qu'aucun Ternatois n'osoit plus naviger, quand même ils auroient des bâ-

timens

timens pour cet éfet : que toutes les isles voisines voiant qu'on laisseroit les ennemis dans cette supériorité, croiroient qu'on n'auroit osé les ataquer, & qu'elles subiroient tel joug qu'il plairoit aux Espagnols de leur imposer, lequel joug il seroit impossible après cela de leur faire secoüer : qu'on diroit, ainsi-qu'on l'avoit déja publié par-tout, que les Hollandois n'étoient gens qu'à venir faire un tour, ou une expédition d'un mois de tems, ou de 3. mois tout-au-plus, en vuë de leur profit particulier ; qu'ensuite ils se retiroient & abandonnoient ceux qui s'étoient mis sous leur protection ; au-lieu que les Castillans & les Portugais faisoient des établissemens fixes, par le moien dequoi ils étoient toûjours en état de soutenir leurs alliez : qu'à la vérité les Hollandois étoient plus doux & plus traitables ; mais que puis-qu'on ne pouvoit compter sur leur secours ni sur leur protection dans le besoin, comme on faisoit à l'égard des Portugais, il valoit encore mieux s'acommoder avec ceux-ci, que de devenir leur proie, en demeurant dans le parti des autres.

Il y eut encore plusieurs raisons alléguées de part & d'autre ; mais les Ternatois persistérent toûjours dans leur requête, & l'Amiral persista dans ses refus ; de-sorte qu'ils se séparérent sans rien conclure. L'Amiral se rendit à son bord, dans l'intention de se disposer à mettre à la voile, quoi-que ce ne fût qu'avec beaucoup de regret & de dépit.

Le 28. le Conseil s'étant assemblé pour délibérer sur les propositions qui avoient été faites le jour précédent, les Ternatois passérent au bord où il tenoit conseil, & déclarérent qu'ils étoient prêts à se soumettre à toutes les conditions

tions qu'il plairoit aux Hollandois de leur imposer ; qu'ils demeureroient volontiers à Ternate, si on le leur ordonnoit ; qu'ils vouloient vivre & mourir sous leur domination. Sur cette déclaration, il fut résolu qu'on iroit travailler aux retranchemens. En éfet, dès l'après-midi l'Amiral descendit à terre avec 100. hommes, & fit travailler au bastion du Sud, qui le lendemain 29. du même mois de Mai, fut élevé à la hauteur d'un homme, d'ouvrage de bois & de terre mêlez ensemble.

Néanmoins il n'y avoit pas moien de ranger les Ternatois à observer aucun ordre. Ils faisoient tout en confusion, sans vouloir obéïr à aucun commandement, & souvent ils s'enfuïoient sans qu'on pût les faire revenir. Cent hommes des gens du Gugugo, avoient eu ordre de travailler à relever les murailles de Maleïe ; mais quand l'après-midi l'Amiral y alla pour visiter les travaux, il n'y trouva plus que cinq ou six hommes, & quand on le vit aprocher des ouvrages, ceux qui y étoient encore s'enfuirent. Leurs supérieurs sont dans l'impuissance de les contraindre, parce-qu'ils ne leur fournissent point de vivres, & que les ouvriers sont obligez d'en aller chercher dans les bois, & d'y emploier la plus grande partie de leur tems.

Le 30. l'Amiral fit tous ses éforts pour les ranger sous 4. Capitaines, & chaque dixaine sous un Caporal : mais ce fut inutilement. Ils vouloient continuer leurs ouvrages avec la même confusion qui leur avoit déja fourni les voies d'échaper quand il leur en prenoit envie ; car ceux qui s'éxemtoient de porter de la terre, alléguoient qu'ils étoient allez querir du bois.

L'Amiral en parla fortement à leurs supérieurs,

rieurs, & leur dît que si l'on prétendoit se moquer de lui, il y donneroit bon ordre, & qu'il s'en iroit, mais non-pas sans avoir cassé la tête à deux des principaux d'entre eux. Tout cela n'y fit rien; ils ne changérent point leurs maniéres, & l'on fut enfin contraint de laisser travailler qui voulut, & de laisser aller les autres. Cependant les ouvrages avancérent encore passablement, & l'on commença d'espérer qu'on en viendroit à bout.

Sur le soir un Ternatois qui avoit déserté le fort des ennemis, étant venu joindre les autres, ne fit aucun raport considérable, sinon qu'il y avoit une jonque de la Chine chargée de clou de girofle, qui étoit prête à partir. Sur cet avis l'Amiral n'aïant pas le tems d'assembler le Conseil général, délibéra promtement avec ce qu'il y avoit d'Officiers auprès de lui, & d'un commun consentement on détacha *le Soleil*, *Enchuise*; *Delft*, & *le Pigeonneau*, pour aller, sous le commandement du Fiscal Martin Aep, ou Aap, tâcher de prendre la jonque, ou de la brûler, si on pouvoit le faire sans exposer les vaisseaux à s'aprocher trop du rivage; l'Amiral ne voiant, en cette expédition, que ce seul danger à craindre.

Le soir du même jour, les Ternatois amenérent à bord deux déserteurs dont l'un étoit Provençal, & l'autre Vénitien. Ils déclarérent qu'ils n'étoient partis du fort des Espagnols que le matin de ce jour-là, & qu'ils y avoient encore laissé la jonque de la Chine, avec un autre petit bâtiment destiné pour porter des avis aux Manilles; ce qui obligea l'Amiral de hâter le départ des 4. vaisseaux qui devoient les aller ataquer.

Ils

Ils raportérent encore qu'il y avoit au fort quatre compagnies d'Espagnols, chacune de 70. hommes, parmi lesquels il y avoit plusieurs malades, de-sorte qu'il n'y en avoit pas plus de 250. qui fussent en état de porter les armes; & qu'il y avoit eu 100. hommes à Tidore, dont il en étoit revenu 20. à Ternate.

Le dernier de Mai, on s'apliqua au travail avec beaucoup d'ardeur, quoi-qu'il ne fût pas possible de faire garder aucun ordre aux Ternatois: ils faisoient tout en confusion, & ne travailloient pas la moitié du jour. L'Amiral leur fit porter du ris, comme il avoit déja fait le jour précédent: ils le reçurent avec plaisir, cependant ils n'en firent pas plus de besogne.

Le matin du 1. de Juin 1607. l'Amiral alla visiter toutes les pirogues, & envoia les Ternatois à terre, où il n'en retrouva pas un sur le midi. Dans sa colére il hacha en piéces une petite pirogue qui apartenoit à un misérable, de quoi il fut fâché quand il le sut. Il tira aussi dans la pirogue du Sangaia de Savonho, un coup de fusil, dont la bale bondit de dessus l'eau jusques aux nattes de la pirogue: mais tout cela n'y fit rien; les gens ne retournérent qu'à trois heures à l'ouvrage, & ils n'y demeurérent que jusqu'à cinq heures du soir.

Le 2. il plut beaucoup, & l'on travailla peu. Le Roi se trouvant indisposé fit retraite à Gilolo, & emmena 2. ou 3. pirogues. L'Amiral y envoia le Hokkum & le Sangiac Ciloro, pour amener les femmes Ternatoises, & tous les gens qu'ils pourroient rencontrer. Le reste des plus considérables voulut être de la partie, & aller eux-mêmes chercher leurs familles. L'Amiral y consentit, espérant que lors-que les prin-

principaux ameneroient leurs femmes, les autres suivroient leur éxemple; & que quand les femmes seroient venuës les maris auroient plus de cœur à pourvoir à leur conservation.

Le même jour l'Amiral acheta deux Chinois pour le prix de 12. Balachos, dans le dessein de les faire servir d'Interprètes à la Chine, où il vouloit bien-tôt aller. Le 3. le bastion fut amené à sa juste hauteur, hormis le parapet. On fit alors mener à terre deux piéces de petit canon, du poids de 3000. livres, & 2. afûts, avec trois pierriers de fonte, & un de fer.

Le 4. le détachement des vaisseaux revint sous le pavillon, & amena le Pelo, ou bâtiment de la Chine qu'ils avoient pris, où il y avoit 25. Chinois, qui déclarérent qu'ils avoient 500. quintaux de clou de girofle, qu'ils avoient achetez six réales, aïant outre cela paié 33. & un tiers par cent; ce qui est la valeur d'une livre sur trois livres. Ils avoient aussi une petite partie d'argent & 500. piéces de bombasin, qu'ils disoient mener à Manille, & ensuite à la Chine. Leur déclaration s'acordoit avec les écrits qu'ils avoient, & l'on ne trouva rien qui pût faire soupçonner que le clou ne leur apartint pas.

L'Amiral fut embarassé de cette avanture. Selon les loix de la guerre, les vaisseaux qui partent d'un pais ennemi pour aller dans un pais ennemi, sont de bonne prise. Mais comme on avoit dessein de trafiquer à la Chine, il n'y avoit point d'aparence de tirer les choses à la rigueur.

Le 5. avant midi, on retourna au travail, mais la pluie étant survenuë les principaux des Ternatois se retirérent dans leurs pirogues, &

le

le commun voulut absolument les suivre, de quoi l'Amiral fut fort irrité. La plupart convenoient que le Gugugo & le Capitaine Lauth étoient trop négligens; mais cet aveu ne servoit de rien pour avancer les ouvrages, le naturel de ces gens-là étant d'aller lentement en besogne, & ne pouvant être forcé.

Cependant les afaires de l'Amiral éxigeoient de la promtitude dans l'éxécution du dessein qui avoit été formé en faveur des Ternatois, parce-que la saison propre pour le départ se passoit. Car il n'y avoit point d'aparence qu'il partît, que le bastion du Sud ne fût en état de défense, tenant pour certain que dès-qu'il auroit fait voiles les ennemis viendroient l'ataquer. C'étoit ce qui l'obligeoit à maltraiter les ouvriers, & à parler si-durement à leurs supérieurs, quoi-que ce fût en vain. Mais qui auroit pu conserver son sang froid en pareille ocasion !

Le 6. on continua de travailler lâchement, comme à l'ordinaire. Le Hokkum revint avec 100. personnes tant hommes que femmes. *Le Soleil* fût commandé pour aller à Gilolo querir encore des femmes.

Il fut résolu que la flote mettroit à la voile le 10. qu'on laisseroit 40. hommes dans le fort, 6. piéces de petit canon du poids de 3000. livres, & 4. pierriers. Il fut aussi arrêté qu'on prendroit le clou de la jonque Chinoise, & qu'on le transporteroit à bord de l'*Enchuise;* qu'on laisseroit la jonque pour les Ternatois, afinqu'ils s'en servissent à aller querir du ris & du sagu à Manado: que si l'on étoit reçu à trafiquer à la Chine, on paieroit le clou aux Chinois, & on les dédommageroit, & que si l'on n'y étoit pas admis, le tout seroit déclaré de bonne prise.

Le

Le 7. l'Amiral envoia la plus grande partie des équipages à terre, pour hâter les travaux, & faire une paliſſade contre le mur, afin de ſéparer le baſtion de la ville. Quand ils furent deſcendus, la plupart, c'eſt-à-dire les plus mutins, s'atroupérent, & coururent enſemble le long du rivage. D'abord l'Amiral ne ſavoit ce que cela vouloit dire ; mais on lui fit entendre que preſque perſonne ne vouloit travailler. Ils crioient, tempêtoient & hurloient comme des forcenez, ſans dire ce qu'ils vouloient.

On leur envoia deux Maîtres de vaiſſeau, pour les ſolliciter à ſe rendre au fort, & y expliquer leurs intentions. Ils répondirent qu'ils n'y vouloient pas aller, & que ſi le Fiſcal entreprenoit de les venir menacer, ils lui caſſeroient la tête. L'Amiral y alla pourtant ſeul avec le Fiſcal, & leur demanda, ſans ôter ſon chapeau, s'ils vouloient s'aquiter de leurs engagemens, ſelon le ſerment qu'ils en avoient fait, ou s'ils ne le vouloient pas ? Ils repliquérent que non ; & l'Amiral s'étant retiré, envoia encore deux Maîtres leur demander ce qu'ils prétendoient donc faire ? Ils dirent qu'ils vouloient avoir le butin. L'Amiral fit réponce que ſi la jonque étoit déclarée de bonne priſe, ils l'auroient ſans doute ; mais que ſi elle ne l'étoit pas, il ne pourroit pas la leur donner : que ſi néanmoins ils la vouloient avoir à quelque prix que ce fût, ſoit qu'elle fût de bonne priſe, ou non, il la leur donneroit par contrainte, & contre ſon gré. Ils repliquérent que ſi la jonque étoit de bonne priſe, ils la vouloient avoir ; que ſi elle n'en étoit pas, ils n'en vouloient point ; mais qu'il falloit ou la décharger ſi elle étoit de bonne priſe, ou la renvoier ſur l'heure ſi elle n'en étoit pas.

Cet

Cette réponce, qui étoit si-peu de saison, acheva de desoler l'Amiral, car il n'y avoit point d'aparence de laisser ainsi aller la jonque aux Manilles, & moins encore à Ternate. Il aima donc mieux renoncer à les faire travailler, & il leur envoia commander de retourner à bord, de quoi ils firent refus. Cependant il fit continuer les travaux, & fit transporter quelques canons du rivage sur le bastion.

Comme les mutins n'avoient point d'eau, & que l'heure de midi aprochoit, ils s'avancérent en ordre, trois à trois, & passérent au travers de ceux qui travailloient à transporter & à planter le canon, pour aller au côté septentrional du fort, où il y avoit de l'eau. L'Amiral qui ne pénétroit pas leur intention, & qui crut qu'ils venoient s'oposer à ce qu'on continuât de travailler, descendit de dessus le bastion, avec un sabre court de Japon au poing, & voulut en fraper le Capitaine, qui marchoit le premier, tenant un bâton dans sa main, dont il para le coup. l'Amiral s'avançant vers ceux qui suivoient le Capitaine, chacun s'écoula, & ils se mêlérent parmi les travailleurs, de-sorte qu'on ne les pouvoit plus distinguer. La plus grande partie prit la fuite vers le Sud, y en aïant quelques-uns qui crioient, faites ferme. Mais s'il y en avoit eu quelqu'un qui eût osé faire ferme, l'Amiral l'auroit fendu de son sabre; ce que chacun craignant, il y en eut un grand nombre qui se rangea peu-à-peu au travail. L'Amiral ne fit pas semblant de s'en apercevoir, jugeant à propos de les diviser. Après midi, ceux qui avoient été les plus mutins, furent les plus ardens à travailler; & le reste étant retourné à bord dès le midi, la mutinerie fut entiérement apaisée.

Le

Le 8. l'Amiral retourna au fort, & mit les Hollandois & les Noirs en besogne. Sur le midi, il fit assembler le Conseil à son bord pour faire choix du Commandant qu'il falloit établir dans l'isle. Ils ne se trouvérent pas fort embarassez, n'y aïant que le Fiscal Martin Aap, qui fût capable de cet emploi. D'abord il fit difficulté de l'accepter; mais enfin il y donna son consentement. On conclut en même tems qu'il lui faudroit laisser 45. hommes: la difficulté étoit de les trouver, car il n'y en avoit pas un qui voulût demeurer, s'il n'avoit une augmentation de gages de 11. ou 12. livres par mois.

Quand l'Amiral fut de retour au fort, il n'y trouva pas un des Noirs, ce qui avoit aussi empêché les autres de travailler. Il s'en alla chercher le Gugugo & le Capitaine Lauth, chacun dans sa pirogue, & comme il n'avoit personne avec lui qui pût leur parler, il eut recours à faire grand bruit: il s'emporta, jetta toutes les nattes de Lauth à la mer, & le menaça de son sabre. Cependant après avoir fait tout ce fracas, il fut contraint de s'apaiser, étant impossible d'obtenir de ces gens-là de changer de maniéres. S'il eût pu demeurer là encore 2. mois, & faire construire la forteresse à loisir, la chose auroit pu réüssir selon son souhait. Mais il falloit aller à la Chine, & c'étoit dequoi les Ternatois se mettoient peu en peine.

Le 9. ils se rangérent tous de bon matin au travail, & il s'y en trouva plus de 400. à. cause de la colére où l'Amiral s'étoit mis le jour précédent. Ils firent la porte de la forteresse, & chacun s'y emploia diligemment. Sur le midi, on fit assembler le Conseil, pour y parler de l'é-

l'établissement d'un Capitaine. Le Fiscal qui, le jour précédent, avoit paru vouloir bien en accepter la charge, n'en vouloit plus entendre parler. Ce nouvel incident chagrina beaucoup l'Amiral, qui ne savoit plus où il en étoit. Enfin comme le Fiscal persista en ses refus, on fit choix de Gerrit Gerritz pour Capitaine du fort, & de Jean Rossegeyn pour Capitaine sur mer; sous condition de se soumettre tous deux à un Conseil de 8. personnes, sans l'avis desquels ils ne pourroient rien entreprendre; & tout le Conseil devoit se conformer aux Instructions qui seroient laissées par l'Amiral.

Le 11. les soldats firent revuë au fort, & le Traité fait avec les Ternatois fut signé. Les deux auteurs de la mutinerie précédente furent aussi jugez & condamnez. L'Amiral prit congé des habitans de Ternate, & fit ses dépêches tant pour les Sieurs Directeurs de la Compagnie, que pour Amboine, & pour Bantam, afin qu'à la mousson prochaine on envoiât du secours à Ternate. Ensuite il fit apareiller pour mettre à la voile sur la brune; mais le vent de mer l'en empêcha.

Le matin du 12. de Juin 1607. les vaisseaux *Orange*, *Maurice*, *Erasme*, & un yacht, levérent l'ancre de devant Ternate. Tous les équipages consistoient en 285. Blancs de tous âges, & en 30. Noirs, outre les 25. Chinois qu'on avoit pris sur la jonque. L'Amiral avoit intention d'aller en droiture à Macao, sans relâcher nulle part, & de prendre tous les bâtimens Chinois qu'il rencontreroit, si les gens de cette nation ne lui vouloient pas donner la liberte de négocier dans leur païs.

Mé-

Mémoire dressé par l'Amiral C. Matelief, au sujet de l'état & du commerce des Indes.

Quand je considére l'état de nôtre Patrie, & les guerres dont elle est afligée, de la part d'un aussi puissant ennemi qu'est Albert d'Autriche, qui est soutenu par la Maison d'Espagne, & par sa propre Maison d'Autriche, il me semble qu'on ne peut pas se promettre que les afaires des Indes puissent prospérer, si elles demeurent entre les seules mains des Sieurs Directeurs. Car je ne voi pas que leur autorité seule puisse être assez grande & assez respectée ici dans les Indes, pour en atendre un grand éfet.

On y a pour adversaires les Espagnols & les Portugais, qui ont commencé à s'y établir depuis plus de cent ans, & qui ont pénétré en plusieurs païs, où ils ont des forteresses, beaucoup de peuple, & un gouvernement réglé. Ainsi ils peuvent faire leurs afaires avec plus de sureté, & par des voies plus commodes que nous, qui sommes obligez d'amener de Hollande des gens qui sont atténuez des fatigues du voiage, au-lieu que les Sujets des Portugais, qui sont dans le païs, se trouvent frais & pleins de santé.

Car encore que les Portugais n'aïent pas assez de monde dans les Indes, pour faire toutes les afaires qui se presentent à eux, & en même tems se défendre contre nôtre nation, il leur est beaucoup plus aisé d'y en envoier qu'à nous. Les vaisseaux qui viennent de Portugal, ne sont obligez de venir que jusqu'à Goa, où leurs gens débarquent, & se rafraîchissent: puis ils en forment leurs armades, ainsi que des autres Espagnols qui viennent des Manilles.

Si donc nous voulons aussi nous établir avantageusement & solidement dans les Indes, il faut de nécessité avoir quelque endroit, où nous puissions être reçus & libres, en venant de Hollande. Ce seroit le moien de faire de grands profits. On y trouveroit des rafraîchissemens prêts pour les équipages & pour les vaisseaux, & cela augmenteroit nôtre réputation chez les Princes Indiens, qui jusques à-present n'ont osé prendre une entiére confiance en nous. Ils demeurent assez d'acord que les Hollandois sont de bonnes gens, qu'ils sont plus doux & plus traitables que les Espagnols. Mais, disent-ils, que nous fait cela ? Ils viennent ici en passant, & comme en courant. Dès-que leurs vaisseaux sont chargez ils s'en retournent. Nous demeurons alors abandonnez aux Espagnols & aux Portugais, étant dans l'impuissance de nous défendre contre eux; & ils viennent fondre sur nous parce-que nous avons trafiqué avec les Hollandois leurs ennemis. Au-contraire, en nous tenant atachez aux Espagnols, au-moins ils nous protégent au besoin. D'un autre côté, quand même les Hollandois auroient des forces sufisantes pour nous protéger, nous n'avons rien à craindre de leur part, ils ne nous traitent point en ennemis; quoi-que nous trafiquions avec les Portugais, ils nous laissent vivre en repos, & nous n'avons à ménager que ceux qui nous troublent. C'est donc le meilleur parti que nous aïons à prendre, que de favoriser les Portugais, de-peur qu'ils ne nous exterminent.

Ce sont là les réflexions que font tous les Indiens. Outre cela les Portugais font tous leurs éforts pour leur persuader que c'est que nous n'avons point de forces, que nous ne sommes

que

que des gens ramaſſez, qu'à-peine nous avons des demeures fixes dans nôtre propre païs, bien-loin de pouvoir faire des établiſſemens ſolides aux Indes: que pour eux, ils s'y ſont établis en gens qui veulent s'y maintenir, & contribuer à la proſpérité des nations qui y ſont. Il faut donc que nous cherchions les voïes de gagner les Indiens, de leur faire connoître que nous avons des forces, & que nous voulons auſſi faire un établiſſement parmi eux; ou-bien il faut s'atendre que nos afaires iront mal.

Le commerce des Indes conſiſte principalement: 1. En poivre, qui ſe charge à Bantam, à Johor, à Patane, à Queda, & à Achin: 2. En cloux de girofle, qui ſe chargent à Amboine & aux Moluques: 3. En noix muſcades & en macis, ou fleur de muſcade, qui ſe chargent à Banda: 4. Dans le commerce de Cambaie: 5. Dans le commerce de la côte de Coromandel: 6. Dans le commerce de la Chine & du Japon.

Si chacun de ces commerces ne demeure dans une ſeule main, ſoit dans celle des Portugais, ſoit dans les nôtres, il arivera qu'on ſe détruira les uns les autres: qu'on fera hauſſer le prix des marchandiſes dans les Indes, & qu'elles ſe donneront à bas prix dans l'Europe.

Néanmoins à l'égard du poivre, il n'eſt pas poſſible que nous puiſſions en atirer le commerce à nous ſeuls. Car outre les Portugais, les Anglois ont auſſi entrepris la navigation de Bantam: ils y ont leurs comptoirs & des maiſons: ils y trafiquent paiſiblement, pendant-que nous avons la guerre contre les Portugais. Nous défendons Bantam & eux enſemble, pendant-qu'ils y ont des profits qui ne leur coûtent ni dépenſes, ni ſang, ni inquiétudes.

Il n'eſt pas poſſible d'agir auprès du Roi de Bantam, qui n'eſt encore qu'un enfant, pour l'engager à ne trafiquer qu'avec nous: il n'eſt pas encore capable de prendre de fermes réſolutions. Il faudroit même lui donner de trop groſſes ſommes d'argent, qu'on ſeroit en danger de perdre, parce-qu'aparemment la choſe ne pourroit reüſſir. Car je tiens pour certain, que quand ce Prince, & tous les autres Princes Indiens, auroient fait avec nous, ou avec quelque autre Etat, Prince, ou nation que ce ſoit, les alliances du monde les plus étroites, & le plus ſaintement jurées, dès-qu'ils ſe trouveront dans quelque péril, ou qu'ils verront un plus grand profit à faire que ceux qu'ils feront avec leurs alliez, ils ne manqueront pas de rompre l'alliance.

D'ailleurs nous ſommes en paix & en bonne intelligence avec les Anglois: il ne ſeroit pas honnête de chercher les voies de les exclure d'un commerce qu'ils ont déja commencé. Ainſi il n'y faut pas penſer. Mais on peut bien prendre des meſures pour empêcher qu'ils n'entrent dans le commerce des autres épiceries. A l'égard du poivre, il faudroit le faire ſervir de leſt, & par ce moien on pourroit le donner à ſi-bon marché, que les autres nations n'y trouvant preſque plus de profit, ſeroient obligées de ceſſer d'elles-même ce négoce; ne comptant de nôtre part que ſur les profits qu'on tireroit des autres marchandiſes.

Car, ſelon mon ſentiment, on pourroit aiſément s'atirer tout le commerce des noix muſcades & du macis. Pour cet éfet, au-lieu de s'emparer de Banda, & d'y bâtir un fort, ce qui coûteroit extrémement, & nous donneroit une mau-

mauvaiſe réputation parmi les Princes Indiens, voici ce que je croi qu'il y auroit à faire.

Comme le Roi de Macaſſar eſt un Prince puiſſant, dont le païs eſt fort-peuplé, & abondant en ris & en toutes ſortes de denrées, & que c'eſt lui qui en fournit à Malacca & à Banda, il faudroit faire un Traité, avec lui, & lui envoier 3. vaiſſeaux, avec 200. hommes pour mettre à terre. Ce nombre de gens ſufiroit avec ceux de Macaſſar, pour ataquer Banda, qu'on promettroit au Roi de lui remettre entre les mains, ſans prétendre aucune choſe pour ce ſecours, ſi-non que nulle autre nation que la nôtre, ne pourroit y aller charger des marchandiſes, & qu'on prendroit tous les ans les noix & le macis à un certain prix qui ſeroit fixé, c'eſt-à-dire, au prix qu'on les vendroit au tems de l'expédition.

Je ne doute pas que le Roi de Macaſſar ne prêtât l'oreille à cette propoſition, à laquelle on pourroit àjoûter qu'il nous feroit là bâtir, à ſes dépens, une maiſon auſſi-grande & auſſi-forte que nous le ſouhaiterions, pour y tenir nos marchandiſes, & y être en ſureté contre les entrepriſes de nos ennemis, dans un endroit qui nous ſeroit commode, & tel qu'il nous plairoit de l'indiquer. Comme le Roi ne feroit pas ſon ſéjour dans cette iſle, & qu'elle ſeroit gouvernée par un Orancaie, il ne faut pas douter qu'en faiſant des preſens à celui-ci, on n'obtint de lui tout ce qu'on voudroit. Par ce moien on ſuſciteroit un dangereux ennemi aux Portugais, & nous pourrions aquérir un puiſſant ami.

On pourroit même encore propoſer d'autres conditions, pour la ſureté du païs: par éxemple; qu'il tranſporteroit les Nobles de Banda

dans son Roïaume, où il leur assigneroit un lieu pour y habiter : qu'il envoieroit une partie de la Noblesse de Macassar à Banda, pour y tenir leur place, qu'on obligeroit toute la Noblesse d'y demeurer dans un seul endroit, & qu'au-lieu de cinq ou six villes qui y sont presentement, on n'y en laisseroit qu'une, où seroit nôtre maison : que les gens du païs seroient tenus de venir tous les 15. jours au marché, & d'aporter leurs marchandises à nôtre comptoir : que dès-que les fruits seroient recüeillis & mis en état, ils les délivreroient au Commis, qui les paieroit sur le champ : que pour prévenir les desordres que causent les grandes dettes, que les habitans de Banda ont coutume de faire, & qu'en-suite ils ne peuvent paier, il leur seroit défendu de se cautionner les uns les autres, sur certaines peines. Si les choses étoient mises sur ce pié la, il semble que nous serions assez les maîtres de Banda, & que le Roi de Macassar seroit lié avec nous d'un lien presque indissoluble.

Pour le négoce des cloux de girofle, il est bien difficile de nous en rendre maîtres. Nous avons ce qu'en produisent Amboine, Luho & Cambelo ; mais nous n'avons pas ce qu'en donnent les Moluques. Le seul moien d'y parvenir est de chasser les Espagnols de Ternate, & l'on peut bien penser que l'entreprise n'est pas aisée à éxécuter. Je ne laisserai pourtant pas d'écrire ici mon sentiment sur ce point.

La chose ne me paroît pas impossible, si l'on veut bâtir sur un bon fondement, qui est de reprendre encore l'afaire de Malacca. Car si les Portugais avoient perdu Malacca, il ne leur seroit pas aisé d'aller de Goa secourir les Moluques ;

ques; & je croi qu'on n'auroit pas beaucoup de peine à empêcher qu'il ne passât des vivres des Manilles à Ternate.

Il faudroit premiérement mener 3. ou 4. navires au Roi de Mindanao, dont le pais est bien-peuplé, & qui, selon ce qu'on en dit peut mettre 50. corcorres en mer. Toute cette armée iroit à Panama, ou Panari, qui est proche des Manilles, & où il y a un lieu nommé Otting, qui n'est gardé que par 18. soldats Espagnols, avec à-peu-près autant d'habitans, de-sorte qu'en tout il n'y a pas plus de 40. Blancs. On détruiroit cette place, ou-bien si les Noirs de Mindanao la vouloient garder, on la leur livreroit, car c'est un païs abondant en ris & en plusieurs autres denrées, qu'on transporte à Ternate.

De-la je voudrois qu'on allât promtement aux Manilles, détruire tous les vaisseaux qui seroient dans les ports, afin-qu'ils ne pussent secourir Ternate. Ensuite on renvoieroit à Mindanao un vaisseau de 160. ou 200. tonneaux, qui croiseroit avec les corcorres du Roi, dans le détroit de Tagima, pour prendre les bâtimens qui voudroient encore aller à Ternate, parce-qu'il n'y a point d'autre route; & si l'on en avoit pris un ou deux, il n'y en auroit plus qui osassent s'y hasarder; de sorte qu'on y périroit de faim. Car de prétendre presentement se rendre maître de cette isle par la force, je croi que les Espagnols s'y fortifieront tellement, & y tiendront tant de monde, qu'il faudroit de grosses armées pour les en chasser.

Il leur seroit difficile de la pourvoir de toiles, le peu qu'ils y en portent maintenant leur étant aporté par les Chinois aux Manilles. Ce dé-

faut de toiles ne manqueroit pas de chagriner les habitans ; car il faudroit qu'on leur en envoiât de Malacca, & cela ne se feroit pas sans peine. Si l'on pouvoit aussi mener une galére à Ternate, elle incommoderoit beaucoup les Espagnols.

Le commerce de la Chine dépend encore de Malacca. Si l'on avoit chassé les Portugais de cette place, il faudroit qu'ils renonçassent à ce trafic. Pour ce qui regatde les Chinois, je n'ai rien à en écrire presentement. Quand j'aurai fait un voiage dans leur pais, j'en parlerai avec plus de connoissance.

Le commerce des toiles de coton qu'on fait à Coromandel est de grande importance, parce-que tous les peuples des Indes s'habillent de ces toiles, & qu'il leur en faut à quelque prix que ce soit. Il y en a différentes sortes pour chaque nation, selon son goût ,& elles se fabriquent aussi en différens lieux. On en fait d'une sorte à Négapatan, & d'une toute autre sorte à Masulipatan. Si l'on enlevoit Malacca aux Portugais, ils n'auroient plus d'ocasion favorable pour le trafic des toiles, quand même ils pourroient conserver Negapatan.

Que si l'on ne trouve point de moien de retourner assiéger Malacca, ils pourront se servir de leurs fustes, pour empêcher nôtre commerce à Coromandel. Car comme toute cette côte est basse, & qu'il y a peu de profondeur, ils peuvent toûjours se poster entre le rivage & nos vaisseaux. D'ailleurs il y a beaucoup de péril pour les vaisseaux qui y navigent. Si les ennemis usent de diligence, ils peuvent porter en huit jours des nouvelles à Goa, d'où il leur est facile d'envoier leurs armades contre nous.

Il

Il est constant que si l'on pouvoit chasser les Portugais de Malacca, il faudroit qu'ils renonçassent au commerce de la côte de Coromandel, car il n'y auroit point de chemin seur pour eux, quand ils voudroient en emporter des toiles; & ils n'en tireroient aucun profit, parce-que les frais surpasseroient le gain. Ainsi je croi que tout leur commerce dans les Indes Orientales, roule sur Malacca, & que pour le sapper c'est par là qu'il s'y faut prendre.

Après cela, il ne faut pas douter que les habitans de Bantam ne se missent à la raison, quand ils nous verroient des établissemens fixes, & qu'ils comprendroient que les Anglois n'aïant aucun autre commerce dans les Indes que celui du poivre, n'y voudroient pas faire de fréquens voiages, ni de grosses dépenses. Le poivre de Jambeo, d'Andragyri, & d'autres endroits, qu'on porte à Bantam, seroit porté à Malacca, où l'on trouveroit des toiles pour le retour, tout-de-même qu'à Bantam.

Je n'ai pas apris que les Portugais soient puissans à Bengale. Tous ceux à qui j'ai entendu parler de ce païs-là, disoient qu'on y pourroit faire un bon commerce. Il y a deux ports, l'un nommé Porto Pequeno, l'autre Porto Grande. Autant qu'il m'en peut souvenir, ce dernier est le plus à l'Oüest, & le Roi de Cambaie en est le maître. On n'y peut trafiquer que de ris, mais on y en trouve une grande abondance, & on le transporte à Cochin. Porto Pequeno est plus à l'Est: on y fait un bon commerce de toiles.

Il feroit bon d'envoier deux vaisseaux à Arracan, pour tâcher d'y trafiquer, d'autant plus que le Roi nous en sollicite beaucoup. Un Portugais nommé Philippe de Britto, y posséde un

fort, où il y a une garnison de 80. hommes, & qui est à 50. lieuës dans les terres par le moien duqnel il tient tout le païs en bride. Quoi-que le Roi d'Arracan soit puissant, il n'a pu jusqu'à present trouver moien d'en chasser ce Portugais, qui met en alarme tout le Roïaume de Pegu, presentement qu'il est troublé par des guerres civiles ; & il a des richesses immenses, entre-autres en pierreries.

Je ne croi pas qu'on puisse rien faire à Cambaie, pendant-que les Portugais seront forts sur la côte de Malabar, & que le Roi ne sera pas dans de meilleurs sentimens pour nous. Il faut atendre qu'il nous connoisse mieux, & qu'on l'ait desabusé sur le chapitre des Espagnols. Car tant qu'il ne nous acordera pas la liberté de trafiquer dans ses ports, il y aura toûjours beaucoup de péril, les grands vaisseaux n'y pouvant entrer. D'ailleurs ce païs-là est si-proche de Goa, que dès-que nous y serions arivez, les Portugais en étant promtement avertis, viendroient avec leurs forces fondre sur nous, qui n'aurions ni secours ni protection à esperer.

Tout ce que j'ai dit, fait voir de quelle importance est Malacca, pour l'établissement qu'on veut faire aux Indes. C'est pourquoi l'on y doit bien faire réflexion. Car enfin il est tems de s'assurer un lieu fixe & une retraite ; & ce lieu, cette place qu'on choisira, coûtera des sommes prodigieuses avant qu'elle soit dans l'état où est presentement Malacca ; outre qu'il sera bien difficile de trouver une situation aussi avantageuse.

REPRENONS maintenant la suite de nôtre Journal. Le 29. de Juin 1607. les 4. vaisseaux ci-

ci-dessus mentionez enfilérent le détroit de Tagima. Sur le midi, ils se trouvérent par le travers du cap de Mindanao, où ils moüillérent, parce-que la marée leur étoit contraire, portant à l'Est, & étant plus forte qu'au cap de Flessingue. Ils avoient passé 3. ou 4. jours, à chercher un des golfes de Mindanao, & quand ils l'eurent trouvé, il leur fallut encore aller 10. ou 12. lieuës plus loin, à-cause qu'il n'est pas dans les cartes. C'est le troisiême golfe, à compter de la ville de Mindanao, & les cartes n'en marquent que deux. Le cap de Mindanao gît, selon l'estime, par les 6. degrès & trois quarts. Le détroit s'étend à l'Oüest-quart-de-nord-oüest.

Quelques pêcheurs étant venus à bord, presentérent à vendre du poisson, de la canelle sauvage, & de la cire. L'Amiral fit mettre à terre les deux Ambassadeurs qu'on envoioit de Ternate au Roi de Mindanao; & comme ils n'étoient pourvus de rien, on leur donna quelques piéces de toile. Ce Roi & tous ses sujets sont Mahométans. On aprit des habitans que les Espagnols avoient fait la paix avec les insulaires de Solor, chez qui ils ont besoin de prendre des rafraîchissemens. Mais il ne leur sera pas si facile de la faire avec ceux de Mindanao; qui troûvent leur compte à pirater jusques aux Manilles. Ils avoient pris en ce tems-là quelques Espagnols, qu'ils ne vouloient pas relâcher.

Il vint au bord de l'Amiral un Sauvage qui lui fit voir un billet écrit de la main de Don Pedro d'Acuna, daté le 6. de Fèvrier 1606. par lequel D. Pedro recommandoit à tous ceux qui verroient ce billet, de ne faire aucun tort au porteur, ni à tout ce qui lui apartenoit, parce-

qu'il avoit bien reçu & favorisé les Sujets de Sa Majesté, c'est-à-dire du Roi d'Espagne.

Le 1. de Juillet 1607. les vaisseaux enfilérent le détroit de Tagima, & après beaucoup de peines, ils passérent entre les isles & en comptérent jusqu'à 45. en un jour. Le 22. ils se trouvérent assez proche de terre, & découvrirent 16. ou 17. jonques, dont une étant venuë au bord de l'Amiral, le Patron lui dît qu'il y avoit onze jours qu'il étoit parti de Canton, & qu'il falloit encore deux jours à la flote, pour terrir à Macao.

L'Amiral chagrin de ce qu'il avoit ainsi dérivé à l'Est, quoi-que le vent fût Sud-ouëst, demanda au Patron s'il vouloit le mener à Macao, ofrant de l'en bien recompenser. Le Patron y consentit, & étant allé querir ses hardes dans la jonque, il la laissa continuer sa route. Il étoit bon pilote & avoit beaucoup fréquenté les côtes de cette mer, aïant acoutumé de faire tous les ans trois ou quatre voiages à Canton, de-sorte que l'Amiral se félicitoit fort de l'avoir rencontré. Il raporta que lors-qu'il étoit parti de Canton, les Portugais y étoient encore; qu'ils se hâtoient de faire leurs achats, & de charger; mais il ne put dire s'il y avoit quelqu'un de leurs bâtimens à Macao.

Le 25. sur le soir, les vaisseaux se trouvérent près de Lamao, isle qui est à une lieuë de la côte, & qui a trois ou quatre lieuës de long. Il y a plusieurs autres isles à l'Est & à l'Ouëst, dont celle ci est la plus grande. Par le travers de sa côte occidentale, il y a un grand golfe dans le continent, au-delà duquel on découvre d'abord deux collines, puis une troisiême. Une lieuë plus avant, en remontant la riviére, est la vil-

le,

le de Tieuchieu, où se fabriquent la plupart des armoisins de la Chine. Elle est à deux journées de Chincheo, tant par eau que par terre.

L'isle de Lamao est presque divisée en deux, par une fente qui y est entre les terres, où l'eau entre, du bout de laquelle on découvre la mer de l'autre côté. La ville est à l'Est dans l'enfoncement d'un beau golfe, où l'on est à l'abri de tous les vents. Le païs est haut, pierreux & montueux : il n'y a presque point d'arbres. Comme les pirates du Japon, & même ceux de la Chine, en faisoient une retraite pour eux, il y a environ 125. ans que l'Empereur de la Chine y établit un Mandarin, ou Mandorin, ou Mandorlin, avec 600. hommes sous lui, & plusieurs jonques d'environ 40. tonneaux.

Il ne s'y fait aucun commerce. Les jonques même, qui, pour aller à Chincheo & à Canton, vont passer entre le continent & l'isle, n'y relâchent point ; & les pêcheurs, selon ce qu'on en dit, n'oseroient y descendre à terre. Elle gît dans un endroit bien-commode, savoir, entre les grandes villes de Canton, Tieuchieu, Chincheo, Lamkin, & plusieurs autres petites, & l'on peut y aller de toutes parts, aussi-aisément & plus qu'à Canton.

Dès-que les vaisseaux eurent moüillé l'ancre, on vit venir à bord six Sous-mandarins, ou Oficiers du Mandarin, qui dirent qu'il étoit allé avec sa flote au continent, où en éfet on voioit près de 20. jonques. Ils demandérent de quel païs venoient ces vaisseaux, à quelle nation ils apartenoient, ce qu'ils desiroient, s'ils aportoient la paix ou la guerre ? Ils étoient vêtus d'un long habit de toile noire, & paroissoient gens de gravité.

L'Amiral répondit qu'il avoit dépêché un homme au Mandarin à Chincheo, ne sachant pas qu'il étoit avec la flote, & que cet homme avoit ordre de lui dire à quelle nation les vaisseaux apartenoient: mais que puis-que ceux qui lui parloient, étoient envoiez par le Mandarin, il vouloit bien les en éclaircir. Il déclara donc que lui & ses gens étoient Hollandois; que leur Roi les avoit envoiez pour trafiquer à la Chine; qu'ils étoient pourvus de marchandises & d'argent, & qu'ils ne vouloient faire la guerre à personne.

Après cette réponce ils retournérent à terre; mais avant-que de partir ils demandérent qu'on leur donnât quelque chose pour boire. L'Amiral pria l'Interprète de lui dire ce qu'on pouvoit leur donner? L'Interprète lui aiant dit qu'il pouvoit donner à chacun une demie réale de huit, il crut que ce n'étoit pas assez, & il leur fit donner une réale entiére; mais il fallut que ce ce fût avec cérémonie: on envelopa bien les réales dans un papier, & on les mit dans un plat pour les presenter. Lors-qu'on les leur ofrit, ils dirent qu'il y avoit encore trois de leurs hommes hors du navire, pour chacun desquels on en mit autant, & l'on y en ajoûta encore une pour les soldats, si-bien qu'il en emportérent sept.

Le 26. le Chinois que l'Amiral avoit envoié à terre, revint à bord, acompagné de quelques autres. Sur la demande qu'on lui avoit ordonné de faire, qu'un Hollandois pût descendre pour parler au Mandarin, il n'aporta point d'autre réponce si-non que le Mandarin y aviseroit. A l'égard des rafraîchissemens, le Mandarin avoit dit qu'il falloit que les vaisseaux doublassent

sent le cap, & qu'il y auroit des gens qui leur en porteroient, sans néanmoins qu'il parût que ce fût de son consentement, à-cause des Mandarins de Canton & de Chincheo. Mais comme il étoit nommé pour être Mandarin de Canton, où il devoit aller dans un mois prendre possession de cet emploi, il promit d'être favorable aux Hollandois.

L'Amiral aprit qu'on craignoit beaucoup qu'il ne voulût s'emparer de la petite ville qui étoit dans l'isle, si-bien que les habitans avoient transporté tous leurs éfets dans le fort. Il sembloit par là que tout le dessein qu'on avoit, s'en alloit renversé : car d'un autre côté, comme l'Amiral ne vouloit envoier aucun de ses gens à terre, que du consentement du Mandarin, il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'il fût bien informé de l'état des choses. Le mal étoit qu'on avoit afaire à un Mandarin du plus bas ordre, qui n'osoit se charger de rien. L'Amiral fit donner à chacun des Chinois qu'il avoit pris à Ternate, cent réales, & les fit mettre à terre, à la réserve de six qu'il vouloit mener à Canton, où il leur promettoit d'achever de paier tout ce qu'on leur avoit pris, si on lui acordoit la liberté du commerce.

Le même jour, le vent s'étant rangé à l'Est, le Mandarin lui fit savoir qu'il étoit favorable pour aller à Canton. On avoit rencontré le jour précédent environ 60. jonques de Chincheo, qui y alloient charger du ris, & ce jour là il en passa encore, le long des vaisseaux, plus de 70. entre l'isle Limao & les terres ; ce qui fit connoî-noître que cette navigation étoit bien-fréquentée.

Le 27. en atendant qu'on reçût réponce, s'il se-

feroit permis à un Hollandois d'aller à terre, on prépara des presens, qui furent un morceau de bois de santal, deux oiseaux de paradis, un perroquet, des écailles de tortuë. Cependant il ne vint point d'autre réponce, que celle qu'aporta une pirogue, qui se rendit à bord sur le midi, & demanda pourquoi l'on ne mettoit pas à la voile, puis-que le vent étoit bon. On ne vit point non-plus d'autres rafraîchissemens que quelques poissons, que des pêcheurs aportoient en cachette, & qu'on leur paioit fort cher.

L'Amiral voiant que les afaires reculoient au-lieu d'avancer, & qu'il ne lui seroit pas permis de trafiquer en ce lieu-là, crut qu'il valoit mieux aller à Canton. Mais ses vaisseaux avoient besoin de faire de l'eau, & le Mandarin n'avoit point fait savoir s'il lui permettoit d'en faire. Il fit donc venir le Pilote Chinois qu'il avoit pris à Ternate, qui dît qu'il y avoit de l'eau de l'autre côté du cap. Le yacht & la chaloupe aïant été commandez pour y aller avec ce Pilote, il en fit difficulté sur ce qu'il y avoit là des soldats en sentinelle.

On le prit en particulier, & on l'interrogea d'une maniére menaçante, pour savoir de lui ce qui s'étoit passé, & si l'on machinoit quelque chose au préjudice des Hollandois? Il assura qu'il n'en avoit aucune connoissance, & ajoûta qu'il y avoit aussi de l'eau au bout occidental de l'isle. Aussi tôt on leva l'ancre, & sur la brune on se rendit à cet endroit-là, où l'on vit un petit Pagode. On y envoia un canot bien-armé, dont les gens étant promtement revenus, raportérent qu'il étoit aisé d'y faire de l'eau, & l'Amiral y étant allé lui-même, vit que le raport étoit véritable.

Vingt

Vingt perſonnes fort-pauvres faiſoient leur demeure proche de ce Pagode, où il y avoit 3. Idoles, avec une table devant la principale, ſur laquelle étoient quelques petites coupes de porcelaine, pleines d'eau & de ris. Il y avoit auſſi une lampe, & un petit autel ſur quoi on mettoit des parfums. Il n'y eut pas moien d'aprendre d'autres particularités, parce-que l'Interprète ſavoit très-peu de Portugais, & que les habitans ne diſoient rien autre choſe, ſi-non que c'étoit à la maniére des Chinois.

D'abord, lors-qu'ils aperçurent les Hollandois, ils s'enfuirent vers la montagne; mais les Chinois pris à Ternate les raſſurérent, & leur dirent qu'ils n'auroient point de mal, & qu'ils avoient afaire à de bonnes gens. Il y avoit ſur la table du Pagode deux petits morceaux de bois, diſpoſez comme ſi c'eût été une boule coupée par le milieu, n'étant pourtant pas tout-à-fait ronds, mais un peu longs, & creux par-dedans, chacun étant de la groſſeur du poing. On leur demanda quel uſage ils en faiſoient? Ils répondirent qu'ils les conſultoient, quand ils voioient arriver des étrangers, pour ſavoir ſi c'étoient des gens doux & traitables. L'Amiral leur fit demander ce qu'ils avoient par là connu de ſes gens? Ils dirent qu'ils avoient connu que c'étoient d'honnêtes gens. Il demanda s'ils pouvoient auſſi connoître quelle ſeroit la deſtinée de ceux qu'ils voioient; & ſi cela étoit, qu'ils regardaſſent ſi les Hollandois ſeroient bien reçus à Canton.

Sur cela l'un d'entre eux aïant pris les deux petits morceaux de bois dans ſa main, & les aïant jettez à terre, le creux ou le concave de tous les deux ſe trouva deſſus. La ſeconde fois

ce

ce fut la même chose. Mais la troisième fois le rond se trouva dessus & le creux dessous. Chaque fois qu'il les jettoit il adressoit la parole à son Idole. Ensuite il alla consulter un certain écrit qui étoit contre la muraille du Pagode, puis il retourna dire à l'Amiral qu'il seroit bien reçu.

Après cela on l'interrogea au sujet du vent, & il fit le même manége La seconde fois qu'il jetta les bois, le concave de l'un des deux se trouva dessous. Lors-qu'il eut consulté son écrit; il revint dire que le vent seroit passable. Enfin il recommença encore une fois son jeu, & dît que les vaisseaux seroient huit jours à faire le chemin.

L'Amiral leur fit dire que tout ce qu'ils pratiquoient n'étoit que des niaiseries, des amusemens & des superstitions: que les Hollandois croioient en un Dieu qui gouvernoit le Ciel & la Terre, & qui étoit le maître du monde: qu'en vivant bien ils étoient assurez qu'il leur seroit favorable: qu'en vivant mal & faisant de mauvaises actions, ils savoient qu'il les en puniroit: mais que les Idoles sans mouvement & sans connoissance n'étoient propres à rien. Les Chinois disoient que cela paroissoit fort-raisonnable; mais que ce qu'ils faisoient étoit selon la coutume de leur païs.

Le 28. de Juillet 1607. on vit venir deux jonques, dans l'une desquelles étoit un des gens du Mandarin, qui aportoit de sa part un present à l'Amiral, qui étoient deux petits morceaux d'étofe de soie, de la valeur de deux réales. L'Amiral lui envoia un gros morceau de bois de santal, deux oiseaux de paradis, & des écailles de tortuë. L'Envoié demanda quand on partiroit?

roit ? L'Amiral dît que ce feroit le lendemain.

Un moment après un autre Oficier du Mandarin, qui portoit un morceau de drap d'or fur fa poitrine, & un autre fur fon dos, vint dire que le Chinois qui avoit été envoié à terre par l'Amiral avoit été interrogé, & qu'il avoit rendu témoignage que les Hollandois étoient des gens paifibles, qui ne cherchoient qu'à trafiquer: qu'on en avoit écrit le jour précédent à Canton, d'où l'on atendoit réponce dans dix jours: que fi cependant l'Amiral vouloit retourner à Lamao, on lui donneroit la liberté du commerce, & que les habitans de Canton, de Chincheo, de Hokkum, & de Tieuchieu, y pourroient porter des marchandifes.

L'Amiral le remercia de cette ofre, parce qu'il vouloit profiter de l'avantage du bon vent & partir dès-qu'il auroit achevé de faire de l'eau, ajoûtant que fi le vent changeoit, il pourroit prendre le parti que le Mandarin lui ofroit & aller l'affurer de fes fervices.

Le 29. cinq foldats Chinois, fans armes, qui fe difoient être envoiez par le Mandarin de Lamao, vinrent voir ce que l'on faifoit, & comment on en ufoit, déclarant de la part du Mandarin, qu'il avoit de la joie de n'avoir reçu jufques alors que de bons témoignages de la conduite des Hollandois.

Le 30. certains pêcheurs du continent fe tenant à un quart de lieuë des vaiffeaux, l'Amiral y envoia une chaloupe qui fit une groffe emplette de poiffon pour trois des vaiffeaux. On leur demanda pourquoi ils ne venoient pas à bord ? Ils répondirent qu'ils n'ofoient, parce qu'ils craignoient & les Hollandois & le Mandarin. Ils ofrirent pourtant d'aporter le lendemain-

main des rafraîchissemens, à-condition qu'on envoieroit les chaloupes jusqu'aux estacades, pour les prendre; ce qu'on leur promit.

Un jour ou deux auparavant, quelques gens de l'équipage de l'Amiral étoient allez à terre, où ils s'étoient enivrez comme des bêtes. On ne pouvoit comprendre où ils avoient pris de l'arack, dans un lieu si desert, & l'on fit tout ce qu'on put pour le savoir, de-peur qu'ils n'eussent fait quelque chose qui atirât de fâcheuses suites: mais on ne le put découvrir. Ils étoient allez dans le Pagode, & avoient manié les Idoles, sans néanmoins les avoir brisées. Ils étoient aussi entrez dans les champs de ris, & avoient foulé le ris en quelques endroits. La chose aïant été raportée à l'Amiral comme plus importante qu'elle n'étoit, il s'en alla lui-même dès le soir, pour parler aux Chinois, & leur faire demander si on leur avoit fait quelque insulte en leur personne, disant qu'il étoit prêt de leur en faire réparation: & ils répondirent que non.

Il les blâma d'avoir vendu de l'arack à ses gens, & leur dît que s'ils continuoient, & qu'ils en reçussent du déplaisir, ils ne mériteroient pas d'être plaints; mais qu'il y prendroit garde lui-même: & il pria les soldats de pourvoir à ce que la chose n'arrivât plus. A l'égard du ris, ils taxérent leur dommage, qui montoit à très-peu de chose, & il leur en fit donner une fois plus; ce qui le fit passer pour le meilleur homme du monde, & le plus équitable.

Le 2. d'Août 1607. comme il fut que les soldats empêchoient que les habitans ne vendissent des vivres aux matelots qui alloient à terre, il s'y en alla lui-même, & demanda au Commandant pourquoi il ne vouloit pas permettre aux

pai-

païfans de rien vendre à fes gens ? Le Commandant répondit qu'il ne fe trouvoit rien à vendre, & que le mauvais tems étoit caufe que perfonne ne venoit de Lamao. L'Amiral lui dit qu'il favoit le contraire, & qu'il le prioit d'écrire au Mandarin, que s'il ne defiroit pas que fes gens miffent le pié dans l'ifle, il les en empêcheroit ; que s'il fouhaitoit que les vaiffeaux retournaffent devant la ville, ils iroient dès le lendemain ; que s'il trouvoit bon qu'ils demeuraffent à l'ancre où ils étoient, il les y feroit demeurer, voulant entiérement fe conformer à fa volonté. Le Commandant écrivit fur l'heure, & envoia la lettre à Lamao.

Le 3. fur les 9. heures du matin, on aprit que l'Exprès qu'on avoit envoié, ne pourroit être de retour que vers le foir. A l'inftant tous les vaiffeaux levérent l'ancre, & retournérent moüiller devant Lamao, où l'on eut avis que les foldats avoient fait garde, toute la nuit, le long du rivage, proche du petit Pagode, afin d'empêcher qu'on ne reçût des rafraîchiffemens. Néanmoins la nuit fuivante on eut un pourceau, qui fut amené à bord, même devant Lamao, où l'on étoit à l'ancre. Le 4. du mois l'*Erafme* en reçut un autre tout-vuidé & tout prêt.

La nuit du 5. qui étoit un jour de Dimanche, une petite barque aporta les quatre quartiers d'un bœuf, un pourceau, 30. poules, 200. œufs de canne, & trois pots d'arack, avec une lettre du Mandarin de la ville, qui eft fous celui de la mer. Les gens de la barque dirent que le Mandarin envoioit cela pour marque d'amitié, mais qu'il n'avoit ofé le faire de jour, quoi-que le premier Mandarin fût également bien

bien intentionné pour les Hollandois : que cependant ils ne pouvoient se déclarer sans le consentement de celui de Canton, ce qu'on ne devoit pas prendre en mauvaise part.

L'Amiral fit ses remercîmens, & recommanda aux gens du Mandarin de lui dire qu'il le prioit de ne pas empêcher les habitans de lui amener des rafraîchissemens : que comme le present qu'il recevoit, lui étoit envoié en secret, il n'osoit en témoigner sa reconnoissance par quelque autre present, ainsi qu'il l'auroit voulu faire. Cependant il demanda en leur presence au Chinois qui étoit à son bord, quelle recompense il pouvoit donner ? Le Chinois lui dît qu'il pouvoit donner 25. réales de huit, ce qu'il fit, donnant aussi une piéce de quatre à chacun des gens, qui étoient au nombre de quatre. Ce qu'il avoit reçu pour ces 27. réales ne pouvoit sufire que pour la nourriture d'un jour des équipages de 2. de ses vaisseaux.

Le 7. le Chinois que l'Amiral avoit amené de Ternate, pour lui servir d'Interprète, aïant perdu 150. réales de 8. qu'il avoit mises dans l'oreiller de son lit, où on les lui avoit dérobées la nuit que les rafraîchissemens du Mandarin furent aportez, l'Amiral fit foüiller dans les hardes de tout l'équipage. C'étoit un des deux autres Chinois qui avoient été achetez à Ternate, qui les avoit prises.

L'Amiral l'aïant fait mettre aux fers, en écrivit au Mandarin, & fit porter sa lettre par le Maître de la jonque qu'il avoit prise à Ternate. Il lui disoit que si le vol eût été commis par un Hollandois, il l'auroit fait pendre sur l'heure ; mais que comme c'étoit par un Chinois, il ne vouloit pas entreprendre d'en faire jus-

justice dans le détroit de la jurisdiction de la Chine : qu'il le prioit d'envoier quelqu'un qui pût prendre connoissance de l'afaire, & emmener le coupable à terre, pour être puni selon les loix du païs, ou de donner permission à un Hollandois de le conduire, & de le livrer à ceux qu'il envoieroit pour le prendre.

Le 9. on reçut réponce du Mandarin qui portoit, que puis-que le coupable étoit un homme qu'il avoit acheté, il en pouvoit faire ce qu'il voudroit. Le 10. l'Amiral aïant fait armer une chaloupe de 5. ou 6. Mousquetaires, descendit à terre, pour chercher une aiguade, & en aïant trouvé une bonne par le travers de ses vaisseaux, il fit nager plusieurs chaloupes vers une grande valée. Les habitans les voiant aprocher en si grand nombre, prirent la fuite, pour se retirer dans la ville. Le Chinois qui étoit avec l'Amiral les rapella, & les aïant rassurez, on leur mit entre les mains le criminel, qui avoit les fers aux piés & aux mains, pour le mener au Mandarin, avec une lettre, par laquelle l'Amiral déclaroit que puis-que le Mandarin l'avoit laissé maître de l'afaire, il avoit jugé lui devoir envoier le prisonnier, le priant de lui vouloir aussi envoier une reconnoissance qu'il l'avoit reçu.

Après cela, il se fit nager plus proche de la ville pour la voir, au-moins de loin. Aussi-tôt on y entendit un grand tintamarre parmi le peuple, si-bien que les Chinois, qui étoient avec lui dans la chaloupe, le priérent de n'avancer pas davantage. Il passa donc entre les jonques, dont il y en avoit de très-propres, entre-autres une qui portoit 6. canons de fer, trois de chaque côté, qui étoient presque faits com-

comme des pierriers, & ils sortoient d'un pié au-delà du bord. Autant qu'on le put voir, la bouche n'étoit capable de contenir qu'une grosse balle de mousquet.

Plusieurs petites barques s'étant aprochées pour voir les Hollandois, l'Amiral fit nager en douceur, d'autant plus qu'il sut qu'il y avoit beaucoup de gens dans la ville, qui avoient une grande curiosité de le voir, & qui seroient allez à son bord s'ils l'avoient osé. Mais ils étoient retenus par la crainte du Mandarin, & le Mandarin qui avoit une envie extrême de visiter les vaisseaux, étoit retenu par la crainte de celui de Canton.

Sur le soir l'Amiral fit nager un canot vers le rivage, pour aprendre quelle réponce feroit le Mandarin. On y trouva un Capitaine qui dît que le criminel avoit reçu dix coups, & qu'il seroit envoié à Chincheo, qui étoit le lieu de de sa naissance, le Mandarin n'aïant à Lamao, aucun pouvoir d'infliger des peines à personne qu'à ses soldats.

Quelqu'un alla se plaindre au Mandarin, que les Hollandois étant allez faire de l'eau, avoient volé un pourceau. L'Amiral avoit fort enchargé qu'on ne permît à personne de s'écarter du rivage, de-peur de desordre, étant certain que les matelots n'aprochent point des maisons sans y faire quelque tour de leur métier. On trouva qu'il y en avoit un qui y étoit allé, & qui avoit aporté un cochon de lait, qu'il disoit avoir acheté deux sous & demi. L'Amiral l'aiant ouï crut ce qu'il lui disoit, & ce qu'il ajoûtoit, savoir qu'un Chinois avoit derobé ce cochon d'un autre. Mais la bonne foi qu'il fit paroître ne le disculpa pas, vu-qu'il n'avoit pas obéï, & qu'il c'é-

s'étoit éloigné du rivage au mépris des ordres.

L'Amiral aïant fait demander combien valoit le pourceau qui avoit été volé, & su qu'il ne valoit que deux sous & demi, fit donner cinq sous, & les fit porter par son Chinois au Mandarin, qui promit de faire une enquête éxacte, pour savoir s'il étoit vrai que ce fût un Chinois qui l'eût dérobé à l'autre.

Le 12. du même mois d'Août, on entendit faire des décharges d'armes-à-feu dans la ville & de dessus les jonques. L'Amiral ne sachant ce que c'étoit, un de ses Chinois lui dît que ce pouvoit bien être une salve à l'honneur du Mandarin qui devoit quitter pour aller à Canton, & qui partoit peut-être. Un autre dît qu'il croioit qu'on faisoit la visite des armes dans les jonques & que ceux dont les armes ne se trouvoient pas en état étoient châtiez. L'Amiral s'imagina que cette derniére conjecture étoit la plus véritable, & qu'on faisoit toutes ces décharges, pour faire connoître aux étrangers qu'on étoit bien-pourvu d'armes & de soldats.

Le 16. les vaisseaux remirent à la mer non seulement sans avoir pu obtenir du Mandarin la permission d'acheter une poule, pendant tout le tems qu'ils furent sur la côte de Lamao, mais même aïant été sans cesse observez par des soldats, qu'on envoioit sur les rivages où ils alloient moüiller, pour empêcher les paisans de leur rien vendre.

Ces soldats étoient sans armes, & les paisans étoient obligez de les nourrir. Ils disoient toûjours aux Hollandois que c'étoit qu'il n'y avoit point de vivres, & les paisans mêmes n'osoient les en dédire, ni faire connoître qu'il leur étoit défendu d'en fournir. Cependant

ceux du continent ne laiſſoient pas d'amener la nuit des bœufs, des pourceaux, des poules, & d'autres denrées.

Le 28. ils entrérent dans la riviére de Canton, par le côté oriental, & moüillérent tout-proche de terre, dans un lieu où ils pouvoient voir l'iſle de Macao, qui eſt au côté occidental de la riviére. Il y avoit deux jours que l'Amiral aïant rencontré un champan, ou barque de pêcheur, avoit promis juſqu'à dix réales à ceux qui y étoient, pour le conduire dans la riviére de Canton, & à l'inſtant il avoit fait paſſer un d'entre eux à ſon bord, pour lui ſervir encore de Pilote, avec ceux qu'il avoit déja.

Le 29. on fit deſcendre un Hollandois dans le champan, pour aller reconnoître l'iſle de Macao, & voir s'il n'y auroit point de barques Portugaiſes.

Le 1. de Septembre 1607. on mit à la voile pour remonter la riviére. Mais le Pilote & le pêcheur Chinois vouloient faire avancer juſqu'à une place nommée Puthamchong, qui eſt à moitié chemin de Macao à Hungſan. Cependant comme ils avoient dit que le vent d'Eſt y ſoufloit contre la côte, & que durant les mois d'Août & de Septembre, qui ſont, en ce climat, la véritable ſaiſon des tempêtes, qui viennent de l'Eſt & pouſſent vers la côte, le moindre riſque qu'on court, eſt d'y demeurer affalé, l'Amiral ne fut pas d'avis d'aller juſques-là.

Il leur ordonna donc de remonter la riviére: mais ils n'en vouloient rien faire, & s'en défendoient ſur ce qu'il y avoit des bancs & des rochers. L'Amiral aïant connu leur penſée, & qu'ils craignoient de ſe rendre coupables en le menant ſi-avant dans le païs, voulut leur perſua-

ſuader qu'ils n'avoient rien à craindre, parce-qu'ils demeureroient à bord, & que ce ſeroit Lypku, qui étoit le Pilote Chinois qu'il avoit amené de Ternate, qu'il envoieroit à terre. Enfin ils lâchérent le mot qu'ils avoient toûjours retenu, & dirent que le Mandarin ſeroit irrité de ce qu'ils auroient paſſé ſi-avant.

L'Amiral leur répondit que cette difficulté ne devoit pas les arrêter; que ſi le Mandarin trouvoit à redire à ce qu'on auroit fait, on ſe ſoumettroit à ſe retirer où il lui plairoit, fût-ce devant Macao, ce qui les remit un peu. Ils lui montrérent alors une pointe de terre droit devant eux, où ils lui dirent qu'ils ſeroient à l'abri des vents de Sud-eſt, d'Eſt, & de Nord-eſt.

Les vaiſſeaux aïant mis le cap ſur cette pointe, lors-qu'ils en furent à moitié chemin on vît quelques pirogues qui navigeoient de l'avant, dont une vint à bord fort-hardiment, contre le naturel des Chinois. Le Patron étoit un vieillard, qui dît qu'il y avoit à Macao ſix vaiſſeaux Portugais, venus de Malacca depuis dix jours: que l'arrivée des Hollandois avoit mis toute l'iſle en trouble, & qu'on mettoit ſur les vaiſſeaux autant de gens qu'on en pouvoit trouver, que c'étoient quatre navires de guerre & deux vaiſſeaux marchands: que les Portugais avoient retenu toutes les pirogues Chinoiſes, afin-qu'elles n'allaſſent pas dire de leurs nouvelles, & que tous leurs vaiſſeaux étoient dans le port.

Il donna conſeil à l'Amiral d'aller relâcher à l'iſle de Lentengwan, qu'il voioit par prouë, & d'envoier de là un homme ou deux au Mandarin de Canton, pour l'avertir de ſa venuë, afin-

qu'il pût ordonner lui-même en quel endroit les vaisseaux iroient mouiller, pour être à l'abri des vents. Ce Patron étoit de Lamthau, voisin du pêcheur que l'Amiral avoit à son bord; mais il n'avoit point ouï parler à Macao de ce pêcheur, qu'on y avoit pourtant envoié.

Les circonstances de ce raport surprirent l'Amiral, qui ne savoit si celui qui l'avoit fait n'étoit point un homme aposté. Néanmoins il ne laissa pas de courir sur cette isle, & quand on y eut laissé tomber l'ancre, le pêcheur qui avoit été envoié à Macao revint à bord avec Wessel Roelofsz Caporal Hollandois. Ils avoient séjourné 24. heures dans le port de Macao, à-cause d'une tempête, étant sur le grapin proche d'une pirogue des Portugais, qui se tinrent cachez dans leur petite chambre de poupe, & qui étoient aparemment trop saisis de crainte pour oser paroître.

Ce Caporal fit raport qu'il avoit vu 4. grandes carraques, un plus petit vaisseau, & un autre encore plus petit; & c'étoit tout ce qu'il avoit pu aprendre. L'Amiral paia sur l'heure au pêcheur les 10. réales qu'il lui avoit promises pour son lamanage, & lui en donna encore cinq pour reconnoissance de la fidelité avec laquelle il avoit servi. Cette libéralité lui plut fort, & elle ne plut pas moins à cet autre pêcheur qui avoit aporté les premiéres nouvelles de Macao. Le lamaneur dit qu'il s'en retournoit à Lamthau, où il exhorteroit les habitans à porter des rafraîchissemens aux vaisseaux Hollandois.

L'Amiral donna 3. réales à l'autre pêcheur, pour aller à Canton, dans sa pirogue, trouver le Mandarin Conbon. Lipku & l'autre lama-

neur

neur qui avoit été pris le premier sur la côte, furent envoïez avec lui, ce dernier aïant reçu pour recompense deux réales au-delà de son paiement qu'on promit de lui donner quand il seroit de retour. Lipku reçut aussi 50. réales dont il devoit rendre compte.

Celui-ci étoit chargé d'une lettre écrite en Chinois, & signée de l'Amiral, qui portoit en substance; „ Nous sommes envoiez de Hol-„ lande par nôtre Prince, pour trafiquer en ce „ païs. Pour cet éfet nous avons aporté de l'ar-„ gent & d'autres marchandises, afin de paier „ ce que nous acheterons, & les droits du Roi, „ ainsi que font les autres Marchands qui vien-„ nent ici faire négoce. C'est pourquoi nous „ suplions le Conbon de vouloir nous envoier „ quelqu'un de ses gens, afin-que nous puis-„ sions l'informer plus amplement, & de nous „ donner permission d'envoier aussi un des nô-„ tres à terre. Nous aurions bien voulu aller „ jusqu'à Canton, ou en quelque autre lieu, „ où nos vaisseaux eussent pu être en fureté, „ & à l'abri des vents qui souflent en cette sai-„ son : mais comme le porteur de la presente „ ne nous a pas conseillé de le faire sans vôtre „ consentement, nous n'avons pas voulu pas-„ ser plus loin, demeurant à l'ancre dans vo-„ tre riviére sur la côte de l'isle Lentengwan, „ où nous sommes presentement. Nous vous „ prions donc de nous marquer un lieu où nous „ puissions aller nous mettre à-couvert. Le „ present porteur se nomme Lipku : il est de „ Chincheo : nous l'avons pris aux Moluques, „ & nous pourrons à l'ocasion vous entretenir „ de ce qui se passe dans ces isles.

Le 2. de Septembre 1607. on vit venir qua-

tre jonques de guerre de Lamthau, dont les Mandarins, ou Capitaines, aïant abordé les vaisseaux Hollandois, furent surpris de les voir faits comme ceux des Portugais. Ils dirent qu'il y avoit déja quelques jours que le Mandarin étoit allé à Canton, & qu'en son absence ils venoient de leur chef demander de quel païs étoient ces vaïsseaux, de combien de gens ils étoient montez, quelles marchandises ils aportoient, & de quelles sortes on desiroit en acheter?

L'Amiral répondit que les vaisseaux étoient montez par des Marchands envoiez de la part du Roi de Hollande: qu'il avoit 150. hommes à son bord, & qu'il y en avoit à-proportion dans les autres vaisseaux: qu'ils aportoient des réales, du bois de santal, & des Tartarugas. Ils promirent d'écrire au Mandarin de s'emploier pour faire obtenir la liberté du commerce. Ils ofrirent aussi de conduire les vaisseaux à Lamthau, & de se mettre de l'avant pour leur marquer la route, si on le desiroit, afin qu'ils y fussent à l'abri.

L'Amiral leur aïant fait ses remercîmens, fit aussi-tôt lever les ancres. Il leur dît que les Portugais étoit ennemis de sa nation, & que s'il n'avoit pas craint d'irriter le Mandarin de Canton, il seroit allé les combattre à Macao; mais qu'il n'avoit pas voulu l'entreprendre sans son consentement. Vous avez bien-fait, répondirent les Chinois, & les Portugais n'oseroient non-plus rien entreprendre contre vous, sans ordre ou permission du Mandarin. Ensuite ils promirent de permettre à leurs gens d'aporter des rafraîchissemens à bord.

Le 3. les Hollandois & les Chinois mirent à

la

la voile, pour aller à Lamthau. Le Mandarin de la jonque qui étoit demeurée avec ces premiers, aïant écrit en leur faveur au grand Mandarin de Canton, envoia, par present, le 4. à l'Amiral un gros pourceau, qui auroit bien valu 4. réales à Lamao, douze poules, des œufs, des melons, & un pot plein de vin. Le Capitaine de la jonque lui envoia aussi des bananes, & un pot plein d'arack. C'étoit justement comme quand on atache à l'hameçon un petit poisson, pour en retirer un gros & le prendre: car l'Amiral fit donner 3. réales pour le Capitaine, & 12. pour le Mandarin, avec 4. verres de cristal, recompense qui valoit une fois plus que son present: mais il étoit juste de reconnoître la peine qu'il avoit prise d'écrire à Canton.

Le 5. comme on se trouva sur 4. brasses d'eau seulement, on crut être tout-proche de terre, sur les bas-fonds, & aïant arivé on se trouva sur 3. brasses. Le Mandarin avoit fait faire des signaux de continuer à porter sur le rivage, mais on n'avoit pas compris son intention, de-sorte qu'on moüilla l'ancre. Il vint alors à bord, & dit qu'il seroit bon que les vaisseaux n'entrassent pas dans le port, & qu'ils allassent moüiller dans la baie, jusques-à-ce qu'on eût reçu nouvelles de Canton; & l'Amiral, qui n'avoit pas dessein de le contredire, en fut aussi d'avis.

Le matin du 6. ils moüillérent dans cette petite baie. Sur le soir, deux petites jonques aménérent à bord deux Oficiers du Mandarin de Lamthau, qui aportoient une grande lettre, plaquée sur une planche qui avoit une queuë, ou manche, & dont les caractéres étoient presque aussi-longs que la main. On portoit cette planche comme on porte les banniéres dans les processions.

Le Mandarin y marquoit être en colére de ce que les vaiſſeaux étoient venus ſi-avant ſans ſon conſentement: qu'ils avoient deu s'arrêter à Macao, qui eſt le lieu où les vaiſſeaux ſe mettent à l'ancre. L'Amiral répondit que Macao étoit une place deſtinée pour les Portugais qui étoient ſes ennemis, & qui y avoient fait pendre les Hollandois qui y étoient allez depuis quelques années; que d'ailleurs la ſaiſon étoit mauvaiſe, & qu'il prioit qu'on lui indiquât un lieu où ſes vaiſſeaux puſſent être à-couvert.

Les Envoiez commencérent alors à ſe radoucir, & l'on connut bien qu'avec de l'argent on pourroit mettre leur Commandant à la raiſon. Enfin on vint à s'en expliquer enſemble, & ils firent ofre de la faveur du Mandarin, avec proteſtation qu'il feroit des éforts extraordinaires pour faire avoir contentement aux Hollandois, ſi l'Amiral vouloit lui donner 200. réales par chaque vaiſſeau, & envoyer ſon Secretaire à Lamthau, lui porter cette ſomme.

On fit, cette fois, preſent de 3. réales à chacun des Envoiez, & de 3. à tous les ſoldats, deſorte que ce fut 9. réales. L'Amiral promit d'envoier le lendemain ſon Secretaire à Lamthau, & pour cet éfet aïant fait aſſembler ſon Conſeil, on fut d'avis de ne regarder pas à ſi-peu de choſe.

Le 7. l'Amiral envoia ſon Secretaire nommé Abraham van der Broek, avec un autre jeune homme, à Lamthau, dans la jonque qui en étoit venuë. Il porta 300. réales au Mandarin avec promeſſe que ſi l'on obtenoit la liberté du commerce, on lui feroit encore un preſent plus conſidérable. La difficulté étoit de trouver un moien de lui mettre cet argent en main, parce-qu'on ne parle point à lui qu'en preſence

de

de beaucoup de gens; si-bien qu'il faut que la chose se fasse avec une espèce d'adresse qu'on peut nommer grossiére. L'Amiral s'en raporta au Secretaire, & lui dit d'en user ainsi que l'ocasion s'en presenteroit, lui donnant pourtant l'Instruction suivante.

PREMIEREMENT Vous déclarez au Mandarin Chumpingfu, que l'on m'a fort-bien expliqué la lettre que j'ai reçuë de sa part, & que j'ai fait connoître à ses Envoiez la raison qui m'a fait passer si-avant, sans lui en donner avis, qui est que le gros tems m'y a contraint, ne pouvant pas aller à Macao, où sont les Portugais nos ennemis, si-bien que je n'ay pu terrir en un autre lieu; ce que je le prie de ne pas trouver mauvais.

En second lieu, que ses Envoiez m'aïant dit de lui envoier 200. réales pour chaque vaisseau, savoir 600. réales pour mes 3. vaisseaux, je lui en envoie par avance la moitié, & je ne manquerai pas de lui faire donner l'autre moitié, dès-que par son crédit j'aurai eu de Canton la liberté du commerce. Vous lui donnerez donc ces 300. réales, & lui promettrez encore de reconnoître les services qu'il nous rendra.

Que je le prie de vouloir écrire incessamment à Canton, pour porter le grand Mandarin à envoier quelqu'un de sa part, afin de voir quelles gens nous sommes; & à permettre que j'envoie aussi quelques-uns de mes gens à Canton, pour régler toutes choses avec lui.

Que je le prie de donner permission aux habitans de Lamthau d'aporter des rafraîchissemens à mes vaisseaux, avec de la viande, du poisson & de l'arack, dont on conviendra de prix avec ceux qui les ameneront, & on les

paiera sur l'heure ; & que je lui demande aussi la permission de faire de l'eau, de faire haler mes chaloupes sur le sec, & de les faire nétoier.

Vous tâcherez d'acheter des planches pour le radoub des vaisseaux. Enfin vous direz au Mandarin que j'ai une lettre du Prince de Hollande pour le Roi de la Chine, & que je demande comment & par qui je la puis faire rendre ?

Le Secretaire étant parti le matin du 7. de Septembre 1607. avec cette Instruction, revint à bord dès le soir du même & jour. Il avoit eu audience du Mandarin, qui avoit traité les choses avec magnificence & hauteur ; car il avoit été obligé de se mettre à genoux pour parler à cet Officier. Le premier Mandarin, qui a sous lui les païsans & les pêcheurs, lui avoit demandé d'abord fort rudement, pourquoi il avoit été assez hardi pour passer si-avant dans le païs, sans le consentement du Mandarin ? Le Secretaire avoit répondu que le gros tems avoit contraint son Amiral de chercher un abri pour ses vaisseaux, qui avoient déja perdu deux ancres. Le Mandarin lui aïant dit qu'il avoit deu relâcher à Macao, le Secretaire avoit répondu que les Portugais étant les ennemis de sa nation, on n'avoit pas osé le faire. Enfin il avoit commandé au Secretaire de faire retirer les vaisseaux, ajoûtant néanmoins qu'il le feroit parler au grand Mandarin, de qui il sauroit lui-même les sentimens.

Il avoit donc été conduit à l'audience du grand Mandarin, qui, après beaucoup de cérémonies, l'avoit interrogé sur les mêmes points auxquels il avoit déja répondu. Ensuite le Mandarin lui dit que tout le pais étoit en rumeur, & que le bruit couroit qu'il y avoit sur chaque vais-

vaisseau 400. hommes Blancs, & 200. Japonois, qui étoient ennemis des Chinois. Le Secretaire lui aïant aussi répondu sur ce point, il lui avoit dit que pour lui il vouloit bien croire, que les Hollandois étoient de bonnes gens, mais qu'à cause des bruits qui s'étoient répandus, il envoieroit le lendemain un homme visiter les navires, pour écrire avec certitude à Canton ce qu'il en étoit: qu'après cela il pourroit permettre aux habitans d'y mener des rafraîchissemens, donner la liberté de faire de l'eau, & marquer plus haut dans la riviére, à une journée de Canton, une place, qui est celle où séjournent les vaisseaux de Siam, afin-que ceux des Hollandois pussent aussi s'y mettre à l'abri.

Le lendemain un Officier étant venu faire la visite, il marqua ne rien trouver qui lui déplût. L'Amiral auroit bien voulu le régaler, mais comme on étoit encore trop éloigné de l'heure de dîner, on ne put lui faire servir que quelques douceurs, avec des œufs, du beurre, du fromage, & du vin. Après qu'il eut mangé, comme il voulut aller visiter les autres vaisseaux, il leva tous ses habits, & montrant son ventre nud, il fit dire par l'Interpréte, qu'il avoit tant mangé que voilà comme son ventre en étoit tendu, & qu'il remercioit l'Amiral de la bonne chére qu'il lui avoit faite.

Quand toutes les visites furent faites, l'Amiral lui donna 20. réales; present qu'il trouva trop modique. Mais l'Amiral lui dit que puisqu'il alloit à Canton, il n'avoit qu'à travailler pour y faire obtenir aux Hollandois la liberté du commerce, & qu'il en feroit recompensé d'une maniére dont il seroit satisfait. On donna deux réales & demie à ses gens, 15. réa-

les au Capitaine de la jonque du Mandarin, & six réales à son compagnon, parce-qu'ils avoient tous deux couru par-tout dans la ville avec le Secretaire, & qu'ils avoient quelque crédit auprès du Mandarin.

Après cela, l'Amiral renvoia son Secretaire à Lamthau, avec ordre d'acheter autant de rafraîchissemens qu'il en pourroit trouver. Il porta au Mandarin les 300. réales qu'il ne lui avoit pu presenter la premiére fois, & eut ordre de lui dire que si la liberté du commerce étoit acordée aux Hollandois, ils lui en marqueroient encore leur reconnoissance.

La nuit du 9. un pêcheur aporta du poisson, des oranges & de l'arack à vendre. Mais il avoit grand' peur d'être supris par les jonques de guerre, qui avoient toûjours fait la garde proche des vaisseaux, & au nombre de 3. ou 4 pour empêcher qu'on n'y menât des rafraîchissemens. Les pêcheurs faisoient bien voir leur poisson en passant, mais en même tems, ils montroient les jonques par des signes, comme disant que ces gardes les empêchoient d'en donner.

Le premier Capitaine de ces jonques fit nager sa pirogue à bord de l'Amiral, pour dire qu'on lui envoïât un Interprète. L'Amiral fit demander aux soldats, pourquoi le Capitaine ne vouloit pas qu'on lui vendît du poisson ? Ils répondirent qu'il ne l'avoit pas defendu. On leur repliqua que les pêcheurs le disoient pourtant, & qu'en éfet il en avoit fait prendre un, parce-qu'il étoit venu la nuit en aporter. Ils dirent que ce n'étoit pas pour cela qu'il avoit été arrêté, que c'étoit pour ses dettes. C'est ainsi qu'ils ont toûjours des mensonges prêts, pour se disculper. L'A-

L'Amiral leur dît que si le Mandarin ne vouloit pas qu'on lui aportât du poisson, il n'avoit qu'à le lui faire déclarer, qu'il ne vouloit rien faire contre sa volonté, qu'il ne feroit plus appeller les pêcheurs, ni prendre une peine inutile qu'on ne prendroit pas si l'on étoit averti par les Officiers. Les soldats aïant alors vu des signaux qu'on leur faisoit de leur jonque, voulurent se retirer. L'Amiral les pria de s'arrêter encore un peu, mais comme on reïtéra les signaux, ils n'y voulurent pas consentir.

L'Amiral aïant envoié un homme à bord de la jonque, il demanda au Mandarin ce qu'il desiroit. Le Mandarin lui dît qu'il ne vouloit que savoir si l'on avoit reçu réponce de Canton. L'Interprète dît qu'on n'avoit encore rien vu. Le Mandarin s'expliqua nettement, disant que jusques-à-ce que la réponse fût venuë il ne permettroit pas que les pêcheurs portassent du poisson, ni que les Hollandois allassent faire de l'eau, ou querir quelque chose à terre, & que jusques-là l'Amiral ne feroit que se rompre la tête en apellant les gens qui passoient.

Quelques momens après, c'est-à-dire sur le midi, on découvrit six vaisseaux Portugais, qui, à la faveur d'un vent frais qu'ils avoient en poupe, portoient droit sur les Hollandois. Le vent étoit Sud-ouëst, & soufloit directement dans la baie. Outre cela on avoit morte-eau, n'y aïant là plus rien qu'un reste d'ebe, desorte qu'il n'y avoit pas moien de mettre à la voile, & si les Portugais eussent osé ataquer leurs ennemis, ceux-ci se seroient trouvé bien embarassez.

L'Amiral fit donner avis au Mandarin des jonques, qu'on voioit venir les Portugais, ce qui étoit contre ce que les Chinois lui avoient pro-

promis ; & fit dire que si cela se faisoit de leur consentement, ils ne devoient pas trouver mauvais qu'il se defendît le mieux qu'il pourroit : que si c'étoit sans leur consentement, le Mandarin devoit aller defendre aux Portugais d'aprocher, & qu'en ce cas les Hollandois demeureroient à l'ancre.

Le Mandarin fit réponce qu'il ne croioit pas cela, & que de sa jonque il ne les voioit point ; mais que l'Amiral pouvoit demeurer en repos, & que les Portugais n'oseroient venir sans le consentement du Mandarin de Canton. Cependant quand il les vit, il envoia dire à l'Amiral qu'il n'avoit qu'à se defendre, qu'il lui donneroit secours avec 12. jonques qui viendroient incessamment, & en continuant de semblables discours pour amuser, il fit haler son canon à bord.

Sur le soir Van der Broeck étant revenu, fit son raport à l'Amiral de ce qu'il avoit fait dans la ville, devant laquelle s'étant trouvé le soir du jour précédent, un peu tard, il fit mettre ses lettres & ses papiers au net, dans la jonque, pour les presenter au Mandarin, afin de l'informer plus au long au sujet des Hollandois, & lui faire connoître quel peuple c'étoit, & ce qu'ils cherchoient. Il y avoit aussi une petite lettre jointe, qui marquoit le present que l'Amiral lui envoioit, parce-que ce manége se devoit faire avec adresse. L'argent étoit envelopé dans un papier, & il y avoit encore 74. réales en divers petits papiers, pour plusieurs Secretaires.

Lors-que tout fut prêt, & que Van der Broeck crut se mettre dans une petite barque, pour aller à la ville, une petite pirogue vint à bord, de l'autre côté de la jonque. Le Patron de cette pirogue aïant passé à l'arriére avec le Capitai-
ne

ne de la jonque, qui étoit celui à qui l'on avoit déja auparavant donné 20. réales, il lui dît quelque chose, sur quoi cet homme courut vîte vers Van der Broeck, comme tout éfraïé, & lui dît de s'en retourner promtement à son bord, dans une petite pirogue, & d'emporter son argent, lui criant avec précipitation, Hâtez-vous, Hâtez-vous, comme si tout eût été prêt à périr, & qu'il se fût agi de corde ou de feu.

Van der Broeck surpris d'un si promt changement, lui demanda ce qu'il y avoit, & de quoi il s'agissoit? On ne vouloit pas le lui dire: mais enfin il sut que le Mandarin étoit en colére. Pourquoi donc, dît Van der Broek? Un Chinoîs, lui repliqua-t-on, lui a fait entendre que les Hollandois sont de méchantes gens; & un autre Chinois, qui étoit ivre, a dit qu'il y avoit plusieurs Hollandois ici dans nôtre jonque, qui amenoient un cofre plein d'argent pour le lui donner. C'est là ce qui l'a fort ofensé. Enfin ces gens savoient joüer leur jeu, & inventer autant de ruses, que s'ils eussent bien étudié Machiavel.

Ils refusérent de remener Van der Broeck à bord: ils vouloient le conduire à l'aiguade, d'où il auroit fallu qu'il fût allé par terre, chargé de son argent, jusqu'à un endroit où il eut pu être aperçu des vaisseaux. Mais comme il n'en voulut rien faire, ils firent venir une petite pirogue, & le mirent dedans, criant, Vite, Vite, Adieu; si bien-qu'il croioit être déja mort.

En retournant à bord, il demanda au pêcheur qui le menoit, s'il ne savoit point ce que les Portugais faisoient? Le pêcheur lui dît franchement, qu'il y avoit 4. jours qu'ils étoient sortis du port de Macao; quoi-que les

au-

autres Chinois des jonques eussent assuré qu'ils ne savoient rien de ce qui regardoit l'entreprise qu'ils avoient faite.

Le matin du 10. de Septembre 1607. les Hollandois voiant que leurs ennemis étoient sous voiles, s'y mirent aussi, & aïant couru vers le bout septentrional de l'isle de Lentengwan, ils y laissérent tomber l'ancre sur 4. brasses de profondeur. La il fut résolu que si l'ennemi venoit par l'Ouëst, ils retourneroient au lieu d'où ils étoient venus; & que s'il venoit par l'Est, c'est-à-dire, entre l'isle & Lamthau, ils porteroient le cap à l'Est de l'isle. Mais comme le yacht ne pouvoit suivre les vaisseaux, & qu'il demeuroit de l'arriére, plus qu'à la portée d'un gros canon, en partie parce-qu'il étoit sale, & en partie par la négligence du Maître, il fut résolu de le dépecer la nuit, afin-que personne ne sût ce qu'il seroit devenu.

Après cela l'Amiral exhorta fort les Maîtres & les Commis à ne se pas abandonner les uns les autres; & proposa qu'on se soumît à ce que si quelqu'un manquoit à son devoir, il fût regardé comme traître & meutrier, & puni comme tel par les Etats Généraux, ses biens demeurant confisquez au profit de ceux qui auroient été abandonnez. Tous les Oficiers s'étant soumis à cette loi, & en aïant prêté le serment, l'Amiral sortit de la chambre avec eux, & aïant fait venir les équipages leur parla de la sorte.

„ CHERS & Généreux Compagnons. Si je „ n'avois pas eu ci-devant des preuves de vôtre „ générosité & de vôtre courage, je pourrois „ concevoir de la fraïeur dans le péril qui nous „ environne. Mais deux choses relèvent mon espé-

„ espérance, premiérement la connoissance
„ que j'ai de vos personnes en particulier, &
„ en second lieu celle que j'ai de nos ennemis,
„ dont nous avons déja deux fois soutenu les é-
„ forts. Une troisiême raison me rassure enco-
„ re, c'est que nôtre salut ne se peut trouver
„ qu'en nos propres mains, & que nous som-
„ mes dans une nécessité absoluë d'y travailler,
„ ou de périr. Car encore-que nous aïons traité
„ humainement cette indigne nation, quand il
„ en est tombé quelques-uns dans nôtre pouvoir,
„ néanmoins elle est si-brutale, si cruelle, & si-
„ acharnée contre nous, que si nous avons le
„ malheur d'en être vaincus, il n'y a personne
„ de nous qui puisse espérer qu'on lui conserve
„ la vie. Comme ces lâches ennemis ne sont pas
„ acoutumez à combattre & à vaincre les
„ Blancs, il faut compter qu'ils ne savent pas
„ user d'une victoire avec modération.

„ Vous devez donc fonder vôtre salut sur le
„ secours & la grace de Dieu, qui vous a si-
„ sensiblement protégez dans tout votre long
„ voiage; & sur la résistance que vous ferez,
„ qui est la seule ressource que vous aïez pour
„ vous ouvrir le chemin de vôtre Patrie. Au-
„ reste ce ne sont pas des gens fort aguerris
„ que ceux que nous avons ici à combattre.
„ Ils ont été obligez de laisser malades à terre
„ une partie de ceux qu'ils avoient amenez, &
„ de prendre quelques-uns de leurs bourgeois
„ de Macao, & quelques Chinois, en leur met-
„ tant trois taïels en main. Voilà quels sont
„ la plupart de vos ennemis. Ils ne comptent
„ que sur la force de leurs six grands navires,
„ & sur le nombre de leurs inutiles & emba-
„ rassans équipages. Je puis bien le dire, je le
„ fai

„ sai par expérience, je suis assuré que la con-
„ fusion & le desordre regnent parmi eux.

„ Si la partie étoit tout-à fait égale, que
„ nos vaisseaux ne fussent pas embarassez de
„ leurs cargaisons, qu'ils fussent libres & aussi
„ nets que les leurs; je croi que vous êtez bien
„ persuadez que je ne voudrois pas atendre un
„ moment à les aller ataquer, quoi-que nous ne
„ soïons que 3. contre 6. Mais la chose n'est pas
„ dans cet état. Tant que je pourrai me dispen-
„ ser de combattre, je le ferai, pour n'exposer
„ pas au péril, sans une nécessité absoluë, vos
„ vies & les biens des Directeurs. Si pourtant
„ il en faut venir là, faisons, Mes chers
„ Compagnons, faisons connoître à ces lâ-
„ ches, qu'ils ont afaire à des Hollandois. A
la fin de ce discours tous les matelots s'é-
criérent à la fois „ Oui, Nôtre brave Ami-
„ ral, nous voulons combattre, vivre & mou-
„ rir avec vous.

Pendant-que l'Amiral fit sa harangue, on vit l'ennemi venir par l'Est de l'isle, avec la marée, & aussi-tôt après l'on mit à la voile, pour courir à l'Ouëst de la même isle, parce-que les Portugais pouvoient aisément joindre les vaisseaux dans l'endroit où ils étoient. Mais comme le montant étoit rapide, ils serrérent leurs voiles, & jettérent l'ancre, de peur qu'il ne les fît dériver au-dessous des Hollandois, qui moüillérent aussi.

L'*Orange* étant le premier établi sur ses amarres, vit trois fustes porter sur le yacht, qui étoit beaucoup demeuré de l'arriére. Il commanda l'*Erasme*, qui étoit encore sous voiles, pour aller le dégager, ce qu'il fit; car les fustes le voïant aprocher se retirérent. Peu après, l'eau com-

commençant à descendre, on leva l'ancre pour courir encore à l'Oüëst; mais le yacht ne pouvoit suivre, L'Amiral aïant commandé d'ariver, la bouline de son hunier se rompit, & il tomba bien-loin sous le vent.

Quand on l'eut joint l'*Erasme* s'en étant trouvé le plus près, cria qu'on en retirât l'argent & le canon, qu'on y fit des ouvertures & qu'on le coulât à fond. On y fit donc un trou,& on le laissa aller à la dérive, avec toutes ses voiles, hormis le hunier, la barre étant liée droite, ensorte que le gouvernail demeuroit droit par le milieu, si-bien qu'il dérivoit vent arriére vers Canton, du-moins-aussi-longtems qu'on le put voir ce jour-là.

Pendant toute cette manœuvre, les vaisseaux tombérent tout-à-fait sous le vent, & les Portugais demeurérent au lof, en-sorte qu'il n'y avoit presque plus moien d'éviter le combat. L'ennemi voulant se tenir tout-proche des terres, se trouva sur les bas-fonds, & fut contraint d'ariver, ce qui parut lui causer quelque confusion. Les Hollandois prirent ce tems-là pour courir à l'Oüëst de la riviére,jusques-à-ce qu'ils fussent sur six brasses d'eau. Justement alors le vent aïant un peu tourné vers l'Oüëst, ils mirent à l'autre bord, & coururent au-dessus de l'isle. Après cette manœuvre la brune étant venuë, l'ennemi moüilla, & demeura toute la nuit à l'ancre. On crut remarquer qu'il y avoit au bout de ses vergues des artifices, pour brûler les vaisseaux Hollandois.

Le matin du 10. du même mois de Septembre 1607. avant jour, ceux-ci levérent l'ancre, & coururent sur les derniéres isles qui sont à l'embouchure de la riviére de Canton. Quand

ils

ils furent ſous voiles, ils virent que l'ennemi y étoit auſſi, & qu'il faiſoit ſes bordées pour les ſuivre. A midi, ils jettérent l'ancre ſur la côte d'une iſle, où ils eſpéroient faire du bois & de l'eau. Mais ils ne virent point de bois, ni d'aparence qu'il y eût de l'eau.

L'Amiral aïant aſſemblé le Conſeil général, où étoient tous les premiers Commis & les Maîtres, leur propoſa, ſi preſentement qu'ils étoient au vent des Portugais, il ne feroit point à-propos de les ataquer? Ils répondirent tous qu'ils n'en étoient pas d'avis, vu les grands avantages que l'ennemi avoit ſur eux, par le nombre de ſix vaiſſeaux, bien-nets, contre trois fort-ſales & difficiles à gouverner: qu'on n'oſeroit s'aprocher de ces vaiſſeaux ſi forts d'équipages, de-peur qu'ils n'en vinſſent à l'abordage, & qu'ils ne miſſent le feu dans les vaiſſeaux Hollandois, ou-bien dans les uns & dans les autres; puis-que les Portugais ne craindroient pas de brûler les leurs, pourvu qu'ils brûlaſſent les autres, aïant 15. ou 16. fuſtes prêtes pour ſauver leurs équipages.

De-plus ils conſidéroient qu'il y avoit beaucoup plus à perdre de leur côté, que du côté des Portugais; car il n'y avoit ſur les vaiſſeaux de ceux-ci que du canon avec les équipages, & les autres avoient de riches cargaiſons. Les gens des Portugais étoient frais, & en quelque ſorte ſur leurs terres, au-moins ſur celles de leurs amis, & les Hollandois n'avoient pas un de ces deux avantages. Ils étoient au milieu d'un païs ennemi, & ſi leurs vaiſſeaux demeuroient endommagez, ou deſemparez d'un combat, ils n'avoient aucune commodité de ſe racommoder, puis-qu'on leur refuſoit même dans le païs cel-

celle de faire de l'eau ; & ce qu'il y avoit de plus inquiétant étoit qu'ils avoient lieu de croire que ces choses se passoient du consentement ou avec la connivence des Mandarins de Canton & de Lamthau, de qui les démarches étoient tout-à fait suspectes.

Non-obstant cette oposition du Conseil, l'Amiral persista dans son sentiment, & demanda qu'il fût mis sur le régître. On crut que c'étoit pour s'aquérir une grande réputation de courage. Enfin il se rendit aux raisons du parti contraire, & abandonna ce dessein.

Le matin du 12. ils s'éloignérent de l'isle, & en prenant le large, ils virent les ennemis courir vent arriére entre les isles. Quelques-uns crurent qu'ils arivoient sur eux ; mais l'Amiral fut persuadé qu'ils retournoient à Macao, se contentant de pouvoir se vanter devant le Roi d'avoir chassé les Hollandois. En éfet il falloit que les Portugais n'eussent pas grande envie de se battre ; car ils pouvoient tomber sur leurs ennemis le 9. sur le soir, & les contraindre d'en venir au combat, ou d'aller donner à la côte, lors-qu'ils étoient dans la baie, comme affalez, & sans pouvoir en sortir. Mais il plut à Dieu de ne pas permettre que cette orgueilleuse nation fût ou pût profiter de ses avantages.

On a oublié ci-dessus une circonstance considérable; c'est que celui qui le 8. du même mois de Septembre, fit la visite des vaisseaux de la part du Mandarin, dit à l'Amiral que le Roi de la Chine ne savoit pas que les Portugais fussent établis à Macao, leur aïant auparavant interdit l'entrée dans ses Etats, où ils étoient revenus sous le nom de Castillans. Les Chinois disoient aussi qu'il y avoit deux ans qu'il n'étoit

ve-

venu de vaiſſeaux de cette nation à Macao: que ce retardement y avoit mis les habitans dans une grande extrémité, & que ſi ceux qu'on avoit vus euſſent tardé à venir, la plupart de leurs gens ſeroient morts de faim dans cette iſle, ne ſe trouvant plus d'argent parmi eux. Le peuple avoit prié les Jéſuites, qui étoient riches, de le ſecourir; mais ces Réligieux n'avoient point eu d'oreilles. Enfin la venuë de ces ſix vaiſſeaux avoit rétabli leurs afaires.

Le 13. du même mois de Septembre 1607. les vaiſſeaux Hollandois levérent l'ancre, & coururent à l'Oueſt, pour chercher une bonne rade. L'Amiral aïant fait la revuë de ſes gens, trouva en tout 316. hommes, ſavoir 281. Blancs, & 35. Noirs, de tous âges. On prit le parti d'aller à l'iſle de Sanchoam, à moins qu'on ne trouvât un autre moüillage commode, plus près de Macao.

Le matin du 14. ils ſe trouvérent proche de la pointe d'une iſle, qu'ils crurent être Sanchoam, où ils rencontrérent trois jonques de pirates Japonois, qui étoient moüillées dans un golfe. Quand on eut laiſſé tomber l'ancre, l'Amiral envoia un canot à terre, pour parler aux pêcheurs, & voir ſi l'on trouveroit de l'eau & du bois.

Les gens qui étoient dans le canot, étant bientôt de retour raportérent qu'il y avoit là du bois & de l'eau; qu'il avoit été difficile de parler aux pêcheurs, parce-qu'ils s'en étoient fuis: que les voïant ainſi fuir ils avoient mis un Chinois à terre, & s'étoient un peu retirez: qu'alors quelques pêcheurs s'étant raprochez, ils avoient parlé de loin au Chinois, & lui avoient dit qu'ils étoient alarmez à-cauſe des pirates du Ja-

Japon, qui avoient enlevé 10. hommes de Sanchoam: qu'il n'y avoit là aucune pirogue qu'on pût envoier à Canton; & qu'on avoit dépassé l'isle de Sanchoam.

Avant-que le canot fût retourné à bord, le Capitaine des Japonois étoit venu saluer l'Amiral, & lui avoit fait present d'un sabre & d'un vieux harnois du Japon. Il avoit dit qu'il venoit de Camboie, qu'il avoit perdu une jonque, sur laquelle il y avoit 13. Chinois qu'il avoit pris à Camboie; & il avoit prié l'Amiral de ne lui faire point de peine.

L'Amiral lui répondit que les Hollandois n'étoient point ennemis des Japonois, qu'il n'avoit rien à craindre de leur part; qu'ils espéroient aller, avant-qu'il fût trois ans, faire commerce au Japon; qu'il pouvoit bien en porter la nouvelle à Firando, d'où il étoit: mais qu'il le prioit de lui rendre les Chinois qu'il avoit pris, & que tant que les Hollandois seroient là, il ne fît aucun tort aux habitans. Il le promit, & après avoir bu 4. verres de vin, il partit pour s'en retourner à son bord.

Tous ces équipages Japonois étoient gens vigoureux, & avoient bien l'air de pirates, ainsi qu'ils l'étoient en éfet. Ils sont fermes & ont de la résolution; car quand ils voient que les Chinois ont le dessus, ils se fendent le ventre eux-mêmes, pour ne pas tomber vivans entre les mains de ces ennemis impitoïables, qui leur feroient soufrir de terribles tourmens, jusqu'à les roüer en tous leurs membres l'un après l'autre. Ils disoient qu'ils avoient connoissance avec Jaep Quaeck, & qu'il y avoit encore au Japon 8. ou 10. Hollandois, qui fabriquoient des vaisseaux pour l'Empereur, & qui devoient bien-tôt aller à Patane. Des-

Description de la Chine.

LE GRAND Roïaume de la Chine, dont Ptolomée à connu le nom, mais non-pas la puiſſance, eſt le même que Marc Paul nomme la Province de Nangi, & à qui nous donnons ordinairement le ſeul nom de la Chine, ſans ſavoir ſur quel fondement les premiers Auteurs le lui ont donné. Peut-être la choſe eſt-elle arivée par corruption de mots, & qu'on a changé le nom de Sina en celui de China, dont l'uſage & la corruption tout-enſemble ſont parvenus juſqu'à nous.

Les voiſins de ce païs le nomment Sangley; mais les Chinois, ſelon le témoignage de Maginus & de Mercator, le nomment Tame, & l'Auteur de l'Hiſtoire entiére de la Chine le nomme Taybinco; ce qui ne ſignifie rien que Roïaume, les habitans ſe nommant eux-mêmes Tangis.

C'eſt le païs le plus oriental de toute l'Aſie. Il a la mer Océane à l'Eſt, & l'iſle de Corée un peu plus loin, avec les iſles du Japon. Il a en partie la mer Océane au Sud, & en partie le Roïaume de Cochinchine. A l'Oueſt ſont les Brachmanes & une partie de la Tartarie. Au Nord, il n'eſt borné que de la Tartarie ſeule, & des montagnes qui ſéparent ces deux Empires, au défaut deſquelles eſt cette fameuſe muraille, dont on parle tant.

Il s'étend preſque depuis le Tropique du Cancer juſques par les 53. degrès de latitude, & contient en longitude toutes les parties les plus méridionales qui ſont entre les 130. & les 60. degrès. Pour parler plus juſte de ſon cir-

circuit & de sa grandeur, nous allons raporter ce que les Chinois mêmes en ont écrit.

Ce Roïaume, disent-ils, contient *69516.* Diez, qui est une mesure dont ils se servent. Ce nombre de Diez raporté à la mesure d'Espagne, fait 3000. lieuës de tour, & 1800. lieuës de long.

Dans ce même livre d'où l'on a tiré ce passage, on a vu que les Chinois, ne se servent que de 3. sortes de mesures pour la Géométrie, qui se nomment Ly, Pu, & Icham; à-peu-près comme quand on donne le nom de Stade à un espace de 125. pas, ou comme quand on dit, une Lieuë, une Journée de chemin &c.

La mesure nommée Ly, comprend autant d'espace qu'il y en a jusqu'à la portée de la voix d'un homme, dans une rase campagne. Dix Lys font un Pu, qui est au-moins une grande Lieuë d'Espagne; & dix Pus font une Journée de chemin, qu'ils apellent Icham, & qui comprend douze grandes lieuës. C'est sur ce pié-là qu'on y compte le nombre de lieuës qui vient d'être marqué.

Il est vrai que par les supputations qui en sont aussi faites en d'autres livres, on trouve que son étenduë est bien plus grande. Mais cette premiére supputation est aprouvée par plusieurs Cosmographes très-célebres, commençant à la province d'Olam, qui est la plus méridionale, & très-proche de Malacca.

Ce Roïaume, ou Empire, est divisé en 15. Provinces, dont chacune est plus grande que ne le sont quelques-uns des Roïaumes de l'Europe. Quelques-unes de ces Provinces ont le même nom que leurs villes capitales, où les Gouverneurs font leur séjour. Le Roi & son

Conseil se retiennent le gouvernement de deux Provinces, parce-que le Roi tient toûjours sa Cour dans l'une des deux. Elles se nomment Paggia & Tolanchia, & sont les plus grandes & les plus peuplées de tout l'Etat. Ce n'est pourtant pas par cette raison que le Roi y fait sa résidence; c'est parce-qu'elles sont les plus proches des Tartares, avec qui les Chinois sont continuellement en guerre.

Les 15. Provinces de la Chine se nomment, Paggia, Canton, Focchi, Olam, Sinsai, Sisuam, Tolanchia, Cansai, Ochiam, Auchco, Honam, Xanton, Chiechieu, Chiecheam, Susuam. Elles confinent toutes à la mer, quoi-qu'il y en ait dix qui y confinent encore plus que les autres. Elles sont séparées les unes des autres, de toutes parts, par de belles riviéres, larges & profondes, qui ont d'agréables rivages de chaque côté, & sur leurs bords quantité de villes, qu'on peut facilement nombrer & nommer, les Chinois étant si éxacts & si curieux, qu'ils marquent dans leurs livres jusques aux fossés qui sont dans le plat païs. On se contentera de marquer ici le nombre des villes qui sont en chaque Province.

La Province de Paggia, où le Roi tient ordinairement sa Cour & son Conseil, contient 40. villes & 150. bourgs. Canton contient 36. villes & 190. bourgs. Focchi contient ... villes & ... bourgs. Olam contient 90. villes & 130. bourgs. Sinsai contient 38. villes & 124. bourgs. Sisuam contient 44. villes & 150. bourgs. Tolanchia contient 51. villes & 123. bourgs. Cansai contient 24. villes & 112. bourgs. Ochiam contient 19. villes & 54. bourgs. Auchco contient 25. villes & 29. bourgs. Honam con-

contient 20. villes & 102. bourgs. Xanton contient 37.villes & 78 bourgs Chiechieu contient 45. villes & 113. bourgs. Chiecheam contient 39. villes & 95. bourgs. Saxii ou Susuam contient 42. villes & 105. bourgs.

Les Chinois ont acoutumé de mettre à la fin de tous les noms de leurs villes la sillable Fu, qui signifie ville ; comme Taybinfu, Cantonfu; de-même qu'ils mettent la sillabe Cheu à la fin des noms de leurs bourgs.

Parmi ce grand nombre de villes & de bourgs, il y en a plus de200.qui sont des places marchandes, situées sur des riviéres navigables,environnées de profonds & larges fossés,qui sont revêtus de murs de pierre de taille depuis le haut jusques au bas. Les faîtes qui couvrent les murailles sont de la même matiére que la porcelaine,& se durcissent tellement avec le tems, qu'on ne les peut rompre à coups de marteau, même dans leurs joints.

Les murs de ces places sont si larges, que neuf hommes y peuvent marcher de front. Les remparts ne le sont pas moins, six cavaliers y pouvant aller de rang à cheval. Les boulevards & les tours y sont fort proche les uns des autres,de-même que les batteries & les autres ouvrages de fortification des villes. On trouve qu'il y a plus de 2000. ans que quelques-unes de ces murailles subsistent, sans qu'il y ait ni ouverture, ni fente, tant les Inspecteurs établis, sur les ouvrages publics en prennent de soin.

Chaque grande ville est bâtie de cette sorte. Il y a deux grandes ruës larges & doites, en croix l'une dans l'autre,où la vuë s'étend autant qu'elle peut de l'un à l'autre bout. Elles se terminent à quatre portes, qui sont à une distance

égale, bien garnies de fer, & d'un très-bel ouvrage. Les deux grandes ruës qui se croisent, sont coupées de plusieurs autres mediocres & petites ruës, & ornées d'édifices publics & particuliers, qui font reconnoître les lieux par où l'on passe.

Dans les endroits les plus beaux & les plus fréquentez on voit de magnifiques maisons, les hôtels des Gouverneurs, avec des cours, des jardins, des fontaines, des ruisseaux, des carriéres, des voliéres, des bosquets, des garennes: si-bien qu'il n'y a point de palais de Gouverneur, qu'on ne puisse comparer à une ville entiére. Les maisons des gens du commun qui sont du côté de la mer, sont basses; mais plus avant sur le terrein elles ont plusieurs étages; & toutes sont peintes par dehors, ou enduites de chaux & de céruse.

Il y a un si-grand nombre de petites villes, bourgs & villages, qu'on a de la peine à les compter. Ordinairement ils sont situez en d'agréables valées pourvuës de bois & d'eaux, où l'on voit au travers des campagnes, des maisons de riches païsans, qui sont élevées, grandes & bien entretenuës.

Toutes les maisons ont d'ordinaire trois portes, dont celle du milieu est la plus grande, & celles des deux côtés sont plus petites par proportion, suivant leur ordre d'architecture. Il y a dans tous les endroits de cet Empire d'excellens Architectes, & les matériaux y sont aussi les meilleurs du monde. Ils sont presque tous fabriquez de terre blanche.

Le Roi a des palais dans toutes les villes capitales des Provinces. Il y en a aussi de magnifiques pour les Gouverneurs. Tous les chemins sont

ſont unis & aplanis, plus-qu'en aucun autre païs qu'on connoiſſe. Ils ſont par tout ſi-bien diſpoſez & entretenus, que les grands chemins s'étendent juſqu'aux montagnes, étant tout-pavez de caillou, ou d'autre pierre dure. C'eſt un des plus conſidérables ouvrages qui ſoit dans le Roïaume, & peut être dans le monde, ſi l'on en croit ceux qui l'ont vu.

Dans la ville de Fucheo, on voit une tour, ou un clocher, devant la maiſon du Tréſorier général du Roi, qui ſurpaſſe tous les clochers des Egliſes des Chrétiens Romains, ſelon le témoignage de tout ce qu'il y a de gens qui l'ont vuë. Elle eſt élevée ſur 40. colomnes, dont chacune eſt poſée ſur une pierre ſi-prodigieuſe, que tous ceux qui les regardent en demeurent ſurpris.

Comme on a déja fait mention ci-devant de la muraille qui ſépare les Chinois des Tartares, il ſemble qu'il eſt à-propos d'en parler plus amplement. Elle a 500. lieuës de long, commençant à la ville Ochioi qui eſt ſituée entre deux hautes montagnes, & s'étendant de l'Oueſt à l'Eſt. Elle a été faite par les ſoins d'un Roi nommé Tzintzon, pour ſéparer la Chine de la Tartarie.

Mais il faut ſavoir que de ces cinq cent lieuës de long, qu'on atribuë à la muraille, il y en a 400. où de hautes montagnes ſervent de mur, & dans les 100. autres, qui ſont les eſpaces, ou les valées, qui ſe trouvent au défaut des montagnes, il y a éfectivement une muraille d'une pierre de taille très-dure, qui joint ces montagnes, & continuë la ſéparation qu'elles font de ces deux Empires. Elle a 7. toiſes d'épaiſſeur par le bas & autant de hauteur. Elle commence au bord de la mer, en la Province de Can-

ton, traverse les pais de Paggia & de Cansai, & finit dans la province de Susuam.

Lors-que le Roi Tzintzon entreprit cet admirable ouvrage, il obligea le tiers des habitans de tout son Roïaume d'y travailler. Ils y moururent presque tous, tant à-cause de la fatigue du chemin, que du changement d'air; ce qui mit les peuples dans une si fâcheuse disposition pour leur Souverain, qu'à la fin ils se mutinérent & le massacrérent, avec son fils nommé Agutzi. Il avoit regné 40. ans.

Le Roi ou Empereur de la Chine tient ordinairement sa Cour dans la ville de Thaybin, ou Syntien, dans la province de Paggia. Cette ville est si-grande, que pour en faire le tour, en sortant par une porte pour aller d'un côté, & rentrant de l'autre côté par la même porte, un homme à cheval, qui va bon train, y emploie une journée entiére. Outre cela, il y a des fauxbourgs, qui tous ensemble sont presque aussi grands que la ville.

Il y a une si prodigieuse multitude de peuple, que les Chinois assurent qu'en cas de besoin on en pourroit tirer 200000. hommes capables de porter les armes, dont il y en auroit 100000. de cavalerie.

A l'entrée de la ville, du côté de l'Orient, est le magnifique palais du Roi, où il loge ordinairement, y en aïant encore deux autres; l'un au milieu de la ville, & l'autre au bout, occidental. Le premier est si grand, & si rempli de rarétés, qu'il faut au-moins quatre jours pour le visiter un peu éxactement.

Il est entouré de 7. murailles, justement à la distance les unes des autres, à pouvoir contenir entre chacune 10000. soldats, qui font la garde ordinaire du Prince. Il

Il y a 79. sales d'une grande magnificence, & d'une structure merveilleuse. On y voit quantité de femmes, destinées à servir le Roi, au lieu de Gentishommes & de pages. Les principales piéces de tous ces édifices sont les quatre sales où le Roi donne audience aux Ambassadeurs des Puissances étrangéres, & aux grands Seignenrs de son Roïaume, lors qu'il tient sa Cour ce qui arive rarement, ce Monarque ne voulant pas souvent se montrer en public. Il ne paroit même presque jamais que derriére une glace.

La premiére de ces sales est toute garnie de cuivre, artistement travaillé, & où il y a diverses figures. Le plancher, ou platfonds, de la seconde est d'argent, & n'est pas moins bien ouvragé. Celui de la troisiéme est de fin or émaillé. La quatriême est garnie de tant de choses si riches & si précieuses, qu'elle surpasse de beaucoup les trois autres. On la regarde comme une piéce qui marque la puissance, la grandeur, & la magnificence du Monarque à qui elle apartient, & c'est par cette raison que les Chinois l'apellent la Chambre du trésor du Roi, persuadez qu'ils sont qu'elle mérite ce nom, puis-qu'en éfet elle contient plus de trésors que n'en possédent certains Rois.

Outre ce trésor, il y a encore une infinité de pierreries sans prix, & un siége ou trône précieux, où le Roi s'assied en Majesté. Il est fait d'un beau marbre, dans lequel il y a tant d'escarboucles, & d'autres pierreries des plus rares, ouvragées & enchassées, que durant la plus obscure nuit elles éclairent autant la sale, que s'il y avoit un grand nombre de chandelles allumées.

Les murailles de cette sale sont construites de pierres de diverses sortes, & toutes de grand prix, liées & assemblées avec un art merveilleux : de sorte qu'en toutes maniéres, cette piéce est la chose la plus rare & la plus magnifique qui soit dans tout le Roïaume, & peut-être dans tout l'Univers.

La température de l'air des divers païs qui sont sous la domination de ce grand Monarque, différe beaucoup, d'autant-plus que par leur situation ils s'étendent presque tous du Nord au Sud ; & ils ont une si grande étenduë, qu'encore que l'isle d'Aynan, qui leur confine presque, gise par les dix-neuf degrès de latitude, on a presentement une parfaite connoissance de quelques provinces qui sont au delà des 50. degrès, ainsi qu'on l'a déja dit.

On connoît aussi l'étenduë de cet Empire en sa largeur, par les différens teints de ses habitans : car les Portugais qui trafiquent à Canton, parce-que Macao, où ils sont établis depuis longtems, en est proche, disent qu'on remarque dans les visages des différens Négocians qui y viennent, une notable différence de couleur.

Ceux qui sont nez à Canton, & tout le long de cette côte-là, sont aussi basanez que les habitans de Fez en Afrique, parce que Canton est par la même hauteur que la Barbarie. Ceux des provinces internes sont blancs, pour la plupart, les uns néanmoins plus bruns que les autres, à-proportion de ce qu'ils sont nez plus loin des païs froids. Il y en a qui sont du teint des Espagnols, d'autres du teint des Allemans, un peu blonds, & même rousseâtres.

En general on ne sauroit dire que le Roïaume de

de la Chine ſoit un païs chaud, ou froid ; car il eſt renfermé dans la Zone tempérée, & s'étend vers le même climat que l'Italie. Cette ſituation peut bien faire comprendre qu'il eſt très-fertile ; comme en éfet c'eſt le plus fertile païs du monde quoi-qu'on veüille lui comparer le Pérou & la Nouvelle Eſpagne : car on ſait avec certitude que la terre y raporte trois & même quatre fois par an. Le prodigieux nombre d'enfans qui y naiſſent, eſt auſſi une marque certaine de la bonne température de l'air. Ces enfans ſont vifs, & marquent avoir de l'eſprit.

La terre produit diverſes ſortes d'herbages, & de fruits aſſez ſemblables à ceux qu'on voit en Eſpagne. Il y en a encore d'autres eſpèces, qui ne ſont pas tout-à-fait bien connuës aux étrangers, parce-qu'elles n'ont point de raport aux leurs. On peut dire que tous ces fruits ſont excellens. Il y a de trois ſortes d'oranges, les unes ſi-douces, que leur douceur ſurpaſſe celle du ſucre ; d'autres un peu moins douces ; & d'autres qui ont un goût aigret, qui eſt extrémement agréable.

Il y a une ſorte de prune, qu'on nomme Lechias, qui eſt d'un goût exquis, qui n'eſt nullement adſtringente, & qui ne fait jamais de mal à la poitrine, quelque quantité qu'on en mange. On y voit une abondance de melons fort-gros, & qui rendent beaucoup de jus ; une ſorte de prommes brunes, qui ſont groſſes & de bon goût. On y trouve par-tout beaucoup de ſucre, & il y eſt auſſi à bon marché. Cent livres du plus fin & du plus blanc, par-conſéquent du plus cher, ne coûtent que 6. réales.

Le miél n'y eſt pas moins commun, ni moins à bon marché, ni la cire non-plus, car on en

charge des flotes entiéres. Il y a quantité de très-bonne soie, quantité de lin dont on fait des toiles pour s'en habiller, quantité de chanvre dont on fait les cordages des vaisseaux. On y amasse quantité de coton, dans les païs secs & rudes, quoi-qu'ils soient même semez de rochers; & l'on y sème du froment, de l'orge, du seigle, de l'avoine.

Mais dans les terres humides & aquatiques, qui y sont fort-communes, à-cause du grand nombre de riviéres dont le païs est arrosé, on sème du ris, qui est le mets ordinaire du peuple. On y en recueille une si-grande abondance, que même dans un tems de cherté, un Hanequi, qui est une mesure d'Espagne d'une grandeur fort-raisonnable, ne vaut qu'une réale. Aussi recueille-t-on toutes ces sortes de grains trois ou quatre fois l'année.

Dans les lieux élevez, qui ne sont pas propres à recevoir ces semences, on voit des chateigners, & de grands pins qui produisent des pommes très-grosses, dont les pignons sont d'un goût excellent, & l'on y sème le maïs, qui est la noutriture ordinaire des habitans du Méxique & du Pérou. On sème aussi du blé noir ou sarrasin, afin de ne laisser pas un pié de terre inculte. Les campagnes sont d'une beauté surprenante: on y voit diverses fleurs d'une excellente odeur: les riviéres, aussi-bien que les ruisseaux, sont bordées de beaux arbres.

Les Loytias font planter des bois, où ils ont coutume de nourrir beaucoup de sangliers, de daims, de lapins, de liévres, & d'autre chasse, se servant des peaux pour en faire des fourrures; mais sur-tout ils y emploient les peaux de martres, dont il a y une grande quantité. Il y a enco-

core beaucoup de musc, qu'on tire d'un petit animal qui ne se nourrit que d'une racine odoriférante, nommée Camaruë, qui est de la longueur du doigt.

Il y a une multitude de bœufs & de vaches, dont les plus beaux ne valent pas plus d'un écu & demi, monnoie de France ; quantité de buffles, qui ne se vendent que la moitié du prix des bœufs ; une multitude de pourceaux, dont la chair est d'aussi bon goût que celle des meilleurs moutons de France, ou d'Espagne ; quantité de chévres ; tant d'oiseaux le long des riviéres & dans les marais, qu'il s'en consomme plusieurs milliers par jour, en des villes assez médiocres, dont la plupart pourtant sont des canards. On a remarqué à Canton, qui n'est pas une des plus grandes villes, qu'il s'y en consomme 12000. chaque jour. Les poules & les chapons n'y sont pas plus rares : deux livres de cette viande toute nette & vuidée, ne se vendent que 4. duttes & demie, ou environ 7. deniers monnoie de Hollande.

Il y croît beaucoup d'herbes médicinales ; de très-fine rubarbe ; une extrême quantité de racines qu'on nomme Sina ou China, du nom du païs ; tant de noix muscades qu'on en peut charger des flotes entiéres, & à si bon marché, qu'on en a 400. pour une réale d'Espagne, & l'on a six livres de clou de girofle pour une demie réale. On est surpris de la prodigieuse quantité de poisson de diverses sortes qu'on y voit, non-seulement sur les côtes de la mer, mais même dans les païs qui en sont le plus éloignez, parce-que les grosses riviéres, qui les traversent, leur en fournissent.

Il y a plusieurs mines d'or, d'argent, & d'au-

tres métaux ; quantité de pierreries, & de perles qui ne sont pas fort-rondes. Enfin l'on peut dire que les habitans y trouvent toutes les commodités & tous les plaisirs de la vie, & que leur païs ne leur produit naturellement que des douceurs, hormis les tremblemens de terre, qui y sont grands & assez fréquens, & qui souvent renversent des villes entiéres.

Ce qu'il y a de plus admirable est que ces gens, qui pourroient vivre dans l'oisiveté, & qui auroient plus que dequoi se nourrir & se contenter de ce que la terre leur fourniroit, sont néanmoins actifs, diligens, laborieux, & œconomes. Quelque bon que soit le fonds de leur païs, ils le rendent encore meilleur, & contribuent par leurs soins à la surprenante fertilité qu'on y voit. Ils cultivent les montagnes, les valées, & même quelques rivages de la mer, semant & plantant sans cesse tout ce qu'ils croient que la terre peut porter. Ils prennent d'autant plus volontiers cette peine, qu'ils sont maîtres de leur propre bien, que personne ne le leur ravit, qu'on ne soufre ni les vagabonds, ni les gens qui font tort aux autres, & qu'on les punit sévérement.

Une autre raison les engage encore au travail ; c'est qu'il leur est defendu de tirer rien des autres pais ; de-sorte qu'il faut nécessairement qu'ils cultivent le leur, pour avoir de-quoi vivre. Avec cela ils sont acoutumez à manger & à boire beaucoup, à faire bonne chére, à depenser dans leur ménage, à être bien-vêtus, & toutes ces depenses ne se pourroient soutenir sans l'assiduité du travail.

Ils ne vendent rien à l'aune, non-pas même la toile. Tout se vend à la livre, afin de se trom-

per

per moins. Le musc se prepare en cette maniére. On tuë les petits animaux dont il à été parlé, & ensuite on les bat pour les mortifier, puis on les met dans le lieu où l'on croit qu'ils se corrompront plus aisément. On ferme les plaies, & on lie les endroits par où le sang pourroit couler, afin-qu'il humecte les os qui ont été brisez de coups. Quand toute la masse est bien-corrompuë, on la coupe en morceaux avec la peau, & on met les morceaux dans de petits sacs, à qui les Portugais, qui les achètent, donnent le nom de Papos. Ce musc est le plus fin & le plus excellent qui vienne des Indes: mais il n'y a point de marchandise en quoi l'on use plus de tromperie; parce-qu'on y fourre de petits morceaux de plomb, & d'autres matiéres pour le rendre plus pesant.

Les habitans de la Chine sont en général d'une taille aisée & assez grande, gaillards, & dispos de leurs personnes. Ils ont le visage large, les yeux petits, le nez un peu camus, presque point de barbe, mais seulement quelques poils aux deux côtés du menton. Il y en a pourtant quelques-uns qui ont de grands yeux, la barbe épaisse, & de beaux traits de visage: mais le nombre en est très-petit par raport aux autres, & l'on croit que ceux-là sont descendus d'un autre peuple avec lequel les Chinois se sont autrefois mêlez, quand il leur étoit permis de voiager.

Ils se laissent croître les ongles de la main gauche, & se les coupent à la main droite. Ils portent les cheveux longs, & en prennent beaucoup de soin. Cette longueur de cheveux & d'ongles est l'éfet d'une superstition: ils croient que c'est par là qu'ils seront tirez & enlevez dans le Ciel. Ils tressent leurs cheveux & se les

rangent sur la tête, où ils les font tenir par le moien d'un petit bonnet doré, fort artistement ouvragé, ou avec des épingles d'or.

Les habits de la Noblesse & des principaux bourgeois, sont de soie de diverses couleurs, c'est-à-dire de la plus belle soie, y en aïant d'aussi belle qu'en aucun autre lieu du monde. Les autres sont vêtus d'une soie moins belle & moins chére, ou de toile de lin, ou de toile de coton. Ces étofes sont plus ou moins légéres selon la température de l'air du lieu où l'on habite. On ne fabrique point de draps de laine à la Chine. Les vestes sont faites à la vieille mode de ce pais-ci, larges, avec beaucoup de plis bien pressez, & avec une poche qui se ferme sur le côté gauche, & les manches sont larges & longues. Sur ces vestes ils mettent de longues robes qui ont aussi les manches fort-larges.

Les habits des Princes du sang, & de ceux qui possédent les premiéres charges de l'Etat, sont différens de ceux des Chevaliers. Ces premiers ont des broderies d'or & d'argent par-tout sur leurs justaucorps, ou robes, mais il n'y a que les bords des robes des autres qui soient brodez. Leurs bas sont très-proprement travaillez; leurs petits hautdechausses & leurs souliers sont de velours. En Hiver leurs robes sont doublées de peaux de martres, & ils en portent toûjours autour du cou.

Les habits de ceux qui ne sont pas mariez différent aussi des habits de ceux qui le sont; mais la plus grande différence consiste en ce que les premiers ont leurs cheveux plus sur le front que les autres, & qu'ils portent des bonnets plus hauts. Les femmes s'ajustent fort proprement, & sont vêtuës presque à l'Espagnole. Elles ont beaucoup

coup de pierreries, de perles, & de joiaux d'or. Elles portent des demies-robes qui leur descendent du sein en bas, & qui ont de larges manches. Tout leur vêtement par le corps est d'étofe de soie, en broderie & à fleurs, ou autrement figurée, mais d'étofe simple; au-lieu que par les bras, c'est du velours, de la serge de soie, ou d'autres étofes doubles.

Elles ont de beaux cheveux, & les frisent fort-bien: ce qui n'est pas frisé se tresse, & s'atache avec un ruban d'or autour de la tête; & est entrelassé de perles. Elles font un grand usage de fard; & tiennent pour un ornement d'avoir de petits piés. Pour cet éfet, dans leur plus tendre jeunesse, on les leur tient fort-serrez entre des galons qui les lient; ce qu'elles soufrent patiemment, parce-que, selon le goût de ce païs-là, la petitesse de leurs piés est la plus grande de leurs beautés.

Ce goût ne procéde pas d'une idée de beauté qu'on ait trouvé atachée aux petits piés; c'est un éfet de la jalousie des hommes, qui desirent que les femmes ne marchent que difficilement, afin-qu'elles ne puissent sortir souvent de la maison. D'ailleurs cette coutume est extrémement ancienne, & elle a comme passé en loi, jusques-là qu'une femme qui manque d'en user ainsi à l'égard de ses filles, s'atire une note d'infamie, & peut même être sujette à punition.

Dans le fond elles sont honnêtes & modestes. On n'en voit presque jamais aucune aux fenêtres. Quand les maris invitent quelqu'un à manger, elles ne se presentent jamais, ni ne viennent se mettre à table, à-moins que ce ne soit avec quelque proche parent, ou quelque ami bien-particulier de leur mari. Lors-qu'elles vont visi-

visiter leurs péres, ou méres, ou autres parens; elles se mettent dans une litiére qui est portée par quatre hommes, & qui est fermée avec des treillis & des rideaux, par le moien desquels, sans être vuës, elles peuvent voir les gens qui passent. Elles sont aussi acompagnées d'un nombre de domestiques, chacune selon son pouvoir & sa condition. Ainsi à-peine voit-on quelquefois une seule femme dans toutes les ruës d'une ville, & il semble qu'il n'y en ait point.

Les Chinois sont fort experts en l'art de graver, & à peindre des païsages, des feüillages, des oiseaux, des chasses, comme on le peut voir dans les lits & dans les tables qui en viennent. Dans le plat pais ils se servent beaucoup de chariots à vent, de-même que depuis quelques années les mariniers en ont fait à Scheveling & à la Haie pour le Prince Maurice, qui peuvent aussi aller sur l'eau. Ils sont rusez dans le commerce, & regardent de fort près à leurs afaires.

Les Marchands, dont il y a un grand nombre en chaque ville, mettent une table devant leur porte, où sont écrites toutes les choses qu'ils ont à vendre. Les plus communes marchandises sont des draps figurez & d'or, & diverses sortes de soies de toutes couleurs. Ceux qui ne sont pas si riches vendent des serges, des toiles de coton, des toiles de lin, des futaines de diverses couleurs. Ceux qui vendent des drogues, ont, tout-de-même, des tableaux devant leurs portes. Il y a d'autres boutiques, où sont les porcelaines aussi de différentes couleurs, rouges, vertes, dorées, pales, qui sont à fort bon marché. On en peut avoir 50. piéces pour 4. réales.

Les porcelaines se font d'une certaine terre dure, qu'on moüille & qu'on mêle comme si

on

on la paîtrissoit. On la met dans des baquets, ou dans des creux faits de maſſonnerie de pierre de taille,avec de l'eau, où, après qu'on l'a bien détrempée, broiée, & préparée, on en prend la plus graſſe qui ſurnage dans l'eau, pour faire la plus fine porcelaine. Celle qui ſe précipite vers le fond ſert à en faire de moins fine; & quelque groſſier & épais que ſoit le reſte qui eſt tout au fond, on en fait toûjours quelque choſe. On la dore, ou-bien on la peint de quelle couleur on veut, ſans que jamais elle ſe terniſſe.

Quelques-uns croient que la porcelaine eſt faite de coques d'œufs, qu'on tient 100. ans dans la terre. D'autres ſe ſont imaginez qu'elle étoit faite de limaçons de mer, qu'on moüilloit, & qu'on tenoit auſſi 100. ans ſous de la terre, ainſi que l'a écrit un certain Edoüard Barboſus. Si cela étoit véritable, il ſeroit impoſſible qu'il y en eût à la Chine autant qu'il y en a, & qu'il s'en tranſportât encore en Portugal, au Pérou, dans la Nouvelle Eſpagne, & en pluſieurs autres endroits du monde. La plus fine ſe fabrique dans la province de Saxii, ou Suſuam, mais on n'en tranſporte jamais hors de la Chine: on la conſerve toute pour l'uſage du Roi & des Gouverneurs. En éfet elle eſt auſſi tranſparente que le criſtal.

Les artiſans & gens de métier demeurent en certaines ruës, où perſonne n'habite que ceux qui ſont du métier pour lequel la ruë eſt deſtinée : de-ſorte que par la premiére boutique qu'on voit, on connoît quelle ſorte de gens habite dans toute la ruë.

Les Chinois ſont extrémement ſoigneux, de faire apliquer leurs enfans à quelque choſe, avant-qu'ils puiſſent s'évaporer, & ſe jetter dans

dans le libertinage. Cette coutume empêche qu'il n'y ait autant de garnemens en ce païs-là qu'on en voit ailleurs. Leurs soins vont si-loin à cet égard, que quelquefois avant-que les enfans soient nez, les péres en concluënt le mariage, & en passent le contract.

La coutume est aussi qu'on donne une dot à à la femme & point à l'homme. Quand le tems de la consommation du mariage est venu, le pére de la fille fait un grand festin dans sa maison, où il invite, le pére, la mere, & les proches parens de son gendre, & le lendemain le pére du Marié, ou quelqu'un de ses proches parens en fait autant. Après le festin, le Marié donne la dot à la Mariée, en presence de toute la compagnie, & la Mariée la donne à ses pére & mére, s'ils sont en vie, pour recompense des peines qu'ils ont euës à l'élever. C'est ce qui fait qu'en ce païs-là on tient pour les plus riches ceux qui ont le plus de filles. De cette dot, les parens peuvent s'en servir ainsi qu'il leur plaît, & ce qui en reste quand ils meurent, retourne à leur fille.

Les hommes peuvent prendre autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir, pourvu qu'elles ne soient ni leurs sœurs, ni leurs niéces; car on punit sévérement ceux qui se marient en ces deux degrès. La premiére femme qu'ils épousent, est celle qui passe pour légitime; les autres ne sont regardées que comme des concubines. Ils vivent & habitent avec la premiére, & ils tiennent les autres en diverses maisons, ou les distribuënt ici & là. Si ce sont des Marchands, ils les tiennent dans les différens lieux, ou dans les différens quartiers de la ville, où ils peuvent faire commerce. Elles ne sont que comme des ser-

ſervantes, eu égard à la premiére femme.

Lors-qu'un pére meurt, le fils aîné qu'il laiſſe de ſa premiére femme, ſuccède à la plus grande partie des biens, & les autres fréres ont une pareille portion à partager entre eux tous, ſoit qu'ils ſoient fils de la premiére femme, ou des autres. Au défaut d'enfant mâle de la premiére femme, c'eſt l'aîné de ceux des autres femmes qui hérite la groſſe part.

On dit qu'il y a une coutume bien particuliére dans les provinces qui ſont les plus proches de la Tartarie. C'eſt que les Gouverneurs, ou Vice-rois, preſcrivent un certain tems aux hommes & aux femmes, dans lequel il faut qu'ils ſe marient, ſi-non on les enferme dans un cloître. Quand ce tems eſt venu, tous ceux qui veulent ſe marier, ſe rendent à un certain jour préfix, dans une ville de chaque province, qui eſt marquée pour cet éfet. Là ils vont ſe preſenter devant les Commiſſaires du Roi, qui ſont au nombre de douze, qui écrivent dans un régître les noms des hommes & des femmes, & leur condition, s'informant en même-tems des biens que les hommes ont, pour doter les femmes qu'ils prendront.

Après cela ils éxaminent les liſtes des hommes & des femmes qui ofrent de ſe marier; & ſelon qu'ils trouvent plus de femmes ou d'hommes, il jettent le ſort pour la plus groſſe troupe, & ceux ou celles qui ſe trouvent exclus, faute qu'il y ait aſſez de pairs, ſont renvoiez à l'année ſuivante, pour revenir ſe preſenter, & voir s'ils feront plus heureux.

Enſuite ſix des 12. Commiſſaires, font ranger les hommes en trois bandes. Les plus riches compoſent la premiére: ceux qui le ſont moins, com-

composent la seconde; & les pauvres, la troisiême. Dans le même tems, les six autres Commissaires séparent les femmes tout-de-même. Les plus belles composent la premiére bande; la seconde est de celles qui le sont moins; & la troisiême, des laides. On donne les plus belles aux plus riches, moïennant une certaine somme à quoi ils sont taxés par les Juges. Celles qui ont moins de beauté sont pour ceux qui n'ont que de médiocres biens; & les laides sont destinées pour les pauvres.

L'argent qui a été ordonné par les Commissaires pour les doter, leur étant compté, ils le distribuënt à qui il apartient. Après que les mariages sont acomplis, on leur fait à tous de grands festins, dans les maisons que le Roi a en chaque ville, qui sont garnies de lits, d'armoires, & des autres meubles nécessaires pour l'usage des nouveaux mariez, pendant que la fête dure, qui est le tems de 50. jours, après lequel chacun se retire dans sa ville, & dans sa maison.

Au-reste, il faut remarquer que cette coutume ne regarde que le commun peuple, & non la Noblesse, ni les autres gens de considération, pour qui l'Ordonnance du Roi n'a pas été faite, & à qui il est permis de se marier à leur gré.

Quand le Roi de la Chine est marié, il choisit 30. concubines, des principales familles de son Roïaume, qui demeurent dans son palais, pendant sa vie. Après sa mort, lors-que ses funérailles sont faites, son successeur leur envoie des habits magnifiques, les fait placer dans un des plus beaux endroits de ces belles sales, dont la description à été faite ci-dessus, où elles ont le visage couvert. On y fait entrer trente des principaux Chevaliers du Roïaume, que le

Roi

Roi a nommez par son teſtament, qui marchent, ſelon le rang que l'âge leur donne, ou ſelon que le Roi l'a ordonné. Chacun prend une des femmes par la main, l'emmène en ſa maiſon toute-couverte, & telle qu'il la trouve; & dès-qu'elle y eſt arivée, il la reconnoît pour ſa femme, recevant en cette conſidération de groſſes penſions.

Autrefois lors-que les Rois de la Chine marioient leurs enfans, il faiſoient de certains feſtins, où il étoit permis à chacun de choiſir la perſonne qu'il vouloit: mais cette coutume eſt abolie.

Au regard des funerailles & des enterremens, quand une perſonne meurt, on lui lave tout le corps, & on le revêt du plus bel habit qu'il ait, qu'on parfume bien. Enſuite on le met ſur le plus beau ſiége de ſa maiſon. Ses enfans, ſa femme, ou ſon pére, ou ſa mére, ou ſes fréres, viennent ſe mettre à genoux devant lui, puis ils ſe retirent en pleurant. Après eux viennent, par ordre, tous ſes parens & ſes alliez, puis chacun de ſes domeſtiques, s'il en avoit.

Cette cérémonie étant finie, on met le mort dans un cerçueil de bois odoriférant, qui, de crainte du mauvais air, eſt fermé fort juſte. On poſe auſſi-tôt le cerçueil ſur deux bancs, oubien ſur une table, dans une chambre ornée des plus belles tapiſſeries & des plus beaux meubles qu'on ait: on le couvre d'un linceul blanc, qui deſcend juſqu'à terre, ſur lequel eſt le portrait au naturel du défunt.

Dans la chambre qui eſt devant celle où repoſe le corps, ou au défaut dans le veſtibule, ou l'antichambre, il y a une table, & des chandelles allumées deſſus, avec du pain & pluſieurs

mets

mets. Cela dure environ 15. jours, pendant lesquels les Prêtres & les Religieux viennent chanter des priéres, faire des sacrifices & d'autres cérémonies païennes. Ils aportent des papiers peints, qu'ils brûlent devant le mort: ils en pendent d'autres autour de lui avec de petites cordes, qu'ils ont préparez le jour précédent, & qu'ils secoüent plusieurs fois, en faisant de grands cris, ce qui doit aider à faire monter au Ciel l'ame du défunt.

Les quinze jours de festin pour les Prêtres & pour les amis étant passez, on prend le cerçüeil où est le corps, & on le porte à la campagne, conduit par ses parens & amis, & par un grand nombre de Prêtres, qui portent des cierges allumez. Ordinairement ils enterrent leurs corps sur une petite montagne, ou éminence, chacun aïant un tombeau creusé dans le roc; & aussi proche de ce tombeau qu'il se peut, & que le terrein le permet, ils plantent un pin, qu'on n'abat jamais: s'il tombe de lui même, on le laisse pourrir & se consumer sur le lieu. C'est un point de Religion.

Ceux qui assistent au convoi, marchent en ordre, comme on fait en Hollande & ailleurs. Ils sont acompagnez de Musiciens & de Joüeurs d'instrumens qui jouënt sans cesse, jusques-à-ce que le corps ait été mis dans le tombeau. Plus il y a de Prêtres & de Musiciens, & plus les funérailles sont honorables. Ce qu'ils chantent sont des espèces de litanies, à l'honneur de leurs Idoles. Ils brûlent aussi sur le monument des papiers, où sont peints des esclaves, des chevaux, de l'or, de l'argent, de la soie & d'autres choses, qu'ils prétendent que les morts posséderont après cette vie.

Pen-

Pendant-qu'on enterre le mort, on fait des réjoüiſſances,& l'on croit que les Anges en font autant dans le Ciel, à ſon honneur. Tous les parens ſont couverts de drap noir, aïant ſur la tête de larges bonnets à grands bords, qui leur deſcendent juſques ſur les yeux. C'eſt un deüil qu'ils portent un an ou deux, pour leurs péres, & ſi le fils qui le porte eſt un Gouverneur, il obtient du Roi autant de diſpenſe des fonctions de ſon emploi. Les parens plus éloignez portent, pendant quelques mois, un petit deüil de toiles groſſiérement peintes & de baſſes couleurs. D'autres plus éloignez encore, ne portent le deüil que juſques à ce que le mort ſoit enterré.

Quoi-que les montagnes ſoient couvertes de vignobles, on ne fait point de vin de raiſins : on les confit & on les garde pour l'Hiver. Au lieu de vin on tire une liqueur d'une herbe nommée Chia, qu'on boit chaude, de-même que font auſſi les Japonois. Cette boiſſon eſt bonne contre la pituite, contre la douleur de tête, contre la chaſſie des yeux, & elle fortifie la vuë. Soit par la vertu de ce bruvâge, ou par celle du bon air que les Chinois reſpirent, ils vivent en ſanté, & fort-longtems.

Pour avoir du rafraîchiſſement pendant les chaleurs de l'été, ils font des creux en terre comme des cavernes, par le moien deſquels ils donnent de l'air dans tous les endroits de leurs maiſons, plus ou moins, ſelon qu'ils le deſirent ; ce qui ſe pratique avec une merveilleuſe adreſſe.

Ils comptent leurs années par les mois lunaires, en ajoûtant un tous les trois ans. Ils commencent l'année à la nouvelle Lune de Mars.

Mars. Ils passent ce jour-là en réjouissances & en fête, aussi bien que le jour de leur naissance, auquel ils demeurent dans leurs maisons, & ce font de grands presens. Ces jours-là ils font des festins, & font pendant la nuit joüer des comédies & des tragédies, sans épargner la dépence en ces ocasions. Le sujet des piéces de théatre est tiré des anciennes histoires, ou-bien ce sont des fictions en vers. Ils font aussi venir chez eux des Sauteurs, des Danseurs, des Bâteleurs, & d'autres gens destinez à donner de pareils passe-tems.

Alors on voit les portes de leurs maisons couronnées & garnies de verdure, de fleurs, de tapisseries: les ruës sont parfumées & jonchées d'herbes odoriférantes. On y voit, durant la nuit, une infinié de flambeaux & de torches allumées. Les arbres, les fenêtres, & les treillis sont tellement éclairez, qu'il semble que ce ne soient que des flammes. Les ruës retentissent du son des instrumens de Musique, de celui des flûtes & des voix.

L'ordre qu'ils tiennent dans leurs festins est que chaque convié est à une table, ou tout au plus il n'y en a que deux à chaque table. Les tables sont d'un bois lustré comme de l'ébéne, par le moien d'un vernis, où il y a des figures d'animaux, avec des fils d'or & d'argent, qui y sont très-artistement enchassez; ouvrages en quoi les Chinois marquent beaucoup d'adresse & réüssissent fort-bien.

Ces beaus vernis leur servent même de serviettes, & le tour de chaque table est tendu d'une étofe de soie qui descend jusques sur le pavé. Les conviez s'afféïent sur de petits siéges d'os, garnis de coussins. On sert d'abord des corbeil-

les

les garnies de petites couronnes de fleurs, & l'on met les fruits vers le bord de la table, la viande & les autres mets étant au milieu.

Quelque quantité & diversité de volatiles, de chasse, de moules, d'huîtres, & de toutes sortes de mets que les Chinois aïent, il n'y en a aucun qui soit plus de leur goût que le pourceau. Ils sont si-propres & si-delicats, qu'ils regardent comme quelque chose de grossier & de dégoûtant, de porter avec les doigts à la bouche ce qu'on veut manger. Ils se servent de petites fourchettes d'or & d'argent pour y porter les menus morceaux. Ils croient que pour bien chasser la soif il faut boire plusieurs coups, & à petits traits. Ils excitent fort leurs conviez à leur faire raison quand ils boivent, & leur donnent autant qu'ils peuvent, toutes leurs commodités. Les domestiques les servent avec beaucoup d'ordre, de propreté & de respect. Les femmes mangent chacune dans une chambre séparée.

Pour saluer, le commun peuple ferme la main gauche, & l'aïent couverte de la droite, ils les mettent ensemble plusieurs fois sur la poitrine, & parlent en même tems. La maniére dont ils parlent aux gens, & le ton qu'ils prennent, font connoître l'estime ou l'amitié qu'ils ont pour eux. Les riches se font réciproquement beaucoup de civilités, étendant pour cet éfet & courbant leurs bras en arc, & croisant les doigts d'une de leurs mains sur ceux de l'autre. Les complimens qu'ils se font, sont tout-remplis d'honnêtetés & de termes obligeans.

Ils ont de l'adresse & de l'intelligence en toutes choses. Ils ont trouvé une invention pour faire que les souflets de leurs maréchaux souflent d'eux-mêmes, sans-que personne y touche

car ils ont une certaine sorte de tuiaux, si-bien réglez, qui tirent de l'air de certains creux disposez pour cela, avec un contrepoids si-juste, qu'ils ont toûjours autant de vent qu'il leur en faut.

Ils ont une sorte de canon, qui, bien-que de fonte, se défait, & se met en plusieurs piéces, qu'on transporte sur des bêtes de charge.

Leur papier est fort-fin, & les feüilles en sont fort longues. Ils tirent leurs lignes, non de la gauche à la droite, comme les Grecs, les Latins, & les peuples de l'Europe, ni de la droite à la gauche comme les Ebreux, les Turcs, les Arabes; mais de haut en bas. Leurs lettres ressemblent aux Hiéroglifes des Egiptiens. Chaque lettre contient une parole entiére, & quelquefois un sens parfait, ou même un petit discours. De-là vient que les Chinois, dont les uns habitent des païs si-éloignez de ceux des autres, & qui à-cause de cela ont des langages si-différens, entendent tous pourtant les livres qui s'impriment. Outre la langue vulgaire, les Savans en ont une autre, qui leur est particuliére, & qu'ils nomment Mandarine. C'est aussi la langue des Courtisans, des Secretaires, des Jurisconsultes, & des Magistrats.

Pour voiager, ils se servent de plusieurs sortes d'atelages, & entre-autres de litiéres & de carosses tirez par deux chevaux, comme aussi de chariots à vent, ainsi qu'il a été déja dit. Ils prennent plaisir à nourrir des oiseaux, & se donnent beaucoup de soins pour leur aprendre à parler, & à faire des sauts: ils les vêtent, & les ornent de diverses couleurs qui ne leur sont pas naturelles, & qui les font paroître étranges.

Le nombre de leurs vaisseaux est surprenant,

&

& paroît presque incroïable. Ils nomment Jonques la plupart de leurs grands navires, qui ne vont qu'à la voile. Quelques-unes de ces jonques sont équipées en guerre, & ont de grands châteaux de poupe & de prouë. Les autres qu'on destine pour la marchandise, sont un peu plus basses. Ils ont d'autres bâtimens, qu'ils nomment Lantes, Bancons, & Longs. Chaque lante est pourvuë de six couples de rames, & sur chaque banc il y a quatre ou six rameurs. Les bancons en ont la moitié moins. Les longs sont assez semblables à nos galéres, mais ils ne navigent que sur les riviéres.

Il y a d'autres bâtimens encore, qui ne sont que pour le divertissement ou pour la commodité des habitans. La prouë, les petites chambres, les fenêtres, en sont toutes treillisées. Les galeries en sont ornées & couvertes de dorures, & il y a des jardins sur le tillac, comme pour braver la mer, & en faire triompher la terre.

Ils emploient à leurs vaisseaux une certaine matiére qui les conserve, empêchant le bois de se pourrir, & faisant mourir les vers qui le criblent, s'il s'y en étoit engendré avant que les bâtimens en fussent frotés.

Il y a un grand nombre de Chinois qui s'apliquent à l'étude, mais ils ne sont pas curieux de celle qui regarde la Médecine, la Philosophie, & l'Astrologie. Ils tienneut leurs promesses, autant que la nécessité du commerce les y oblige, ou que l'intention qu'ils ont de s'enrichir aux dépens d'autrui le peut permettre. Les étrangers leur sont suspects, & ils les méprisent. Ils ne veulent ni les loger, ni converser avec eux.

Ceux qui sont acablez de dettes, vendent

leurs enfans pour s'en décharger, & pour paier leurs créanciers, ou bien ils en font un infame & odieux trafic. Ils sont orgueilleux : ils vantent beaucoup leurs propres ouvrages, & méprisent ceux des autres.

Lors-qu'une personne de basse condition va parler à un Loytia, il se jette à genoux dès-qu'il est entré dans la chambre où le Loytia est ; il baisse la tête & la vuë, & se traîne sur ses genoux jusqu'au milieu de la sale, où il s'arrête. Alors il fait sa requête d'un ton de voix humble, ou par écrit. Quand il a reçu réponce, il se retire à reculons, encore sur ses genoux, & ne tourne jamais le dos au Loytia.

Lors-que quelqu'un du peuple rencontre dans la ruë, un des grands Seigneurs, un Oficier, ou un Gentilhomme, il s'arrête, & l'atend dans l'endroit d'où il l'a vu, la tête baissée, & dans un grand silence, jusques-à ce que l'Oficier soit passé. Ceux qui manqueroient de rendre ce respect, courroient risque d'essüier des coups de bâton, au milieu de la ruë.

Quand on se rend visite, celui à qui on la rend, reconduit jusques dans la ruë celui qui l'a visité. Ils sont tellement entêtez d'être bien vêtus, que s'ils rencontrent quelqu'un de leurs amis, ou de leurs parens, quelque proche qu'il leur soit, soit même qu'il revienne de la campagne, ou d'un long voiage, ils ne veulent pas lui parler, ni seulement le regarder, s'il n'a pas des habits propres. Mais ils lui en envoient, & puis après ils le reçoivent, ou le vont visiter.

Il ont beaucoup d'égards pour les femmes, soit du païs, soit étrangéres, sur-tout pour les femmes mariées. Ils regardent comme une chose très-malhonnête d'en user incivilement avec el-

elles, soit en paroles, ou en actions.

Il n'y a pas lieu de douter que ce Roïaume ne soit un des plus riches païs du monde, tant parce-que toutes choses y abondent, que parce-qu'outre ce qui s'y consomme, il fournit encore à ses voisins, & aux païs les plus reculez une partie de ce qu'il produit. L'étenduë des côtes de la mer y est prodigieuse, & l'on y trouve un fort grand nombre de ports très-commodes pour les vaisseaux, & pour y charger & décharger des marchandises. On tire des mines beaucoup d'or, d'argent, & d'autres métaux.

Il se fait à la Chine un grand négoce de perles, de porcelaines, de riches fourrures, de toiles de lin & de coton, de laine, de soie, & de toutes sortes d'étofes; de sucre, de miel, de cire, de rhubarbe, de camfre, de vermillon, de pastel, de musc qui y est en abondance.

On fait monter les revenus du Roi à six millions d'or par an; somme qui est si-prodigieuse que jamais l'Empereur Vespasien, quelque avare qu'il fût, n'en put assembler une si-grosse. On sait que beaucoup de gens révoquent en doute cet article: mais-au moins une chose est-elle véritable, c'est que du port seul de Canton, qui n'est ni un des plus riches, ni des mieux situez, le Roi tire par an 180. mille écus des fermes des salines, & qu'il tire plus de cent mille écus des seules dixmes d'une autre petite province voisine. D'où il est aisé de conclure, aussi bien que de la prodigieuse étenduë du païs, & de la multitude du peuple, qu'il faut que ce Prince ait des revenus immenses.

Pour en dire quelque chose de plus singulier, il faut poser qu'il y a une infinité de choses qui paient des cens, des droits & des impôts, en

chaque province, dequoi les Oficiers du Roi tiennent des comptes éxacts, pour lever plus facilement ses revenus. Outre cela il faut remarquer qu'il y a autant de gens francs, & qui ne paient rien, qu'il y en a qui paient. Car les Loytias, les Oficiers, les Juges, les soldats, tant sur la terre que sur l'eau, sont éxemts de tous droits & impôsitions.

S'il faut donc s'en raporter à ceux qui ont écrit sur ce sujet, & à ce qu'on en a pu aprendre dans le païs, il y a dans la province de Paggia deux millions sept-cens-quatre mille hommes qui paient tribut au Roi. Il y en a trois millions-six-cents-mille dans la province de Canton; deux millions-quatre-cents-sept-mille, dans celle de Fochin; deux millions-deux-cents quarante-mille dans celle d'Olam; trois millions-trois-cents soixante-mille dans celle de Sansai; deux millions cinquante mille dans celle de Sisuam; six millions-quatre-vingts-dix-mille, dans celle de Tolanchia, où le Roi tient souvent sa Cour; deux millions-trois-cents-cinq-mille, dans celle de Cansay; trois millions-huit-cents-mille, dans celle d'Ochiam; deux millions-huit-cents-quatre-mille, dans celle d'Aucheo; un million-deux-cents-mille, dans celle de Honam; un million-neuf-cents-quarante-quatre-mille, dans celle de Xanton; deux millions-trente-quatre mille, dans celle de Chiechieu; deux millions-deux-cents-quarante-quatre-mille, dans celle de Cbiecheam; un million-six-cents-soixante & douze mille, dans celle de Susuam, qui est la plus petite de toutes les quinze provinces.

Le tribut ordinaire que paie au Roi chacun de ceux qui ont feu & lieu, est de deux mases par an,

an, qui font deux réales d'Espagne. Quoi-que ce tribut soit petit pour ceux qui le paient, il est néanmoins extraordinairement considérable par raport au Roi, à-cause du progieux nombre de gens sur qui il est levé. Les revenus des ports, ceux des cens, joints à celui-ci, font ensemble la somme qui sera marquée ci-après, telle qu'elle a été extraite des régitres des comptes. Avec cela, les Chinois disent qu'au tems cotté par cet extrait, qui est fort-ancien, on païoit bien-moins au Roi, qu'on ne fait aujourdhui.

On lève pour ce Monarque, en fin or de 17. à 22. carats, quatre millions-deux-cents-cinquante-six-mille-neuf-cents Tahos, chaque tahos faisant dix réales & 24. maravédis, de monnoie d'Espagne. En argent fin 3. millions 153. mille 219. tahos. Quoi-qu'on ne trouve guéres de perles rondes à la Chine, le tribut qu'on tire des perles est ordinairement de 2. millions 630. mille tahos par an. Le musc & l'ambre raportent pour le trésor Roïal un million 35. mille tahos. Outre cela, il y a dans tout l'Empire quantité de domaines, qui apartiennent au Roi en propre, & qui sont exploitez par ses sujets, qui lui en donnent une partie du revenu, qui monte au nombre qui suit, savoir;

A 60. millions 171. mille 832. mesures de ris, qui est la nourriture ordinaire des gens riches, & des nations voisines: 29. millions 391. mille 982. mesures d'orge: 25. millions 340. mille 400. mesures de sel, qui proviennent des seules salines du Roi: 20. millions 250. mille mesures de blé maïs: 24. millions de mesures d'avoine: 14. millions 200. mille mesures de blé sarrasin: 40. millions 200. mille mesures d'autres grains, de pois, & de fèves.

A 205. mille 590. piéces d'étofes de soie, de 14. aunes la piéce, c'est-à-dire, aune de Hollande, dont les sept n'en font que cinq de France, ou à-peu près; 540. mille livres de soie; 300. mille livres de coton; 80. mille 4. cents couvertures de toile peinte; 380. chimantes de soie cruë, chacune du poids de 12. livres & demie; 678. mille 870. couvertures de coton, chacune de 14. aunes; 304. mille 648. chimantes de coton.

Ces tributs sont emploiez en partie pour la table du Roi & pour sa maison; & l'autre partie est portée à son trésor, qui doit être prodigieux.

Après l'énumération qui a été faite des sujets du Roi de la Chine, il n'est pas nécessaire de parler de ses forces: on comprend assez jusques où, à-peu-près, elles doivent aller. Aussi la politique de cette Cour n'est-elle pas de les augmenter, ni de faire de nouvelles conquêtes: elle n'a pour but que de conserver ce qu'elle posséde. Cela paroît visiblement par la muraille qu'on a faite pour séparer la Chine des Tartares, & reprimer leurs courses; car on s'est en même tems ôté les moiens de les ataquer.

Les soins qu'on prend en tems de paix & de guerre, répondent à la grandeur de l'Etat qu'on gouverne. Il y a dans chaque province un Conseil de guerre, un Capitaine général, & beaucoup de troupes entretenuës; desorte qu'en très-peu de tems ce Capitaine en peut mettre sur pié un nombre très-considérable, & assembler de grandes forces de mer. Quand il en est besoin, il lève encore de certaines compagnies de milices en chaque ville, pour les défendre; & ces milices font une garde aussi éxacte, que si l'ennemi étoit aux portes. De

De jour on ne laisse entrer personne sans la permission du Commandant. Les portes ne s'ouvrent ni ne se ferment point sans l'ordre des Capitaines. Le soir on les seele avec le seau du Gouverneur, & le matin on ne les ouvre qu'après qu'on est allé reconnoître le seau. Ceux qui veulent partir de grand matin, pour quelque voiage que ce soit, sont obligez d'aller coucher hors de la ville, les portes ne s'ouvrant jamais qu'au lever du Soleil.

Il n'est pas permis de porter dans les villes des armes offensives ni défensives, si ce n'est aux soldats que le Roi entretient: il est même défendu d'en avoir dans les maisons. Ce Monarque a toûjours sur pié, dans la ville de Tabin, Taybin, ou Suntien, & dans les villes voisines, une armée d'infanterie & de cavalerie, tant pour s'en servir en cas de besoin que pour la seureté de sa personne, & pour la majesté de l'Empire.

Les soldats que le Roi entretient dans les villes où ils sont nez, pour leur garde, se nomment Cum. Le fils succéde à son pére dans cet emploi; mais le Roi remplit la place de ceux qui meurent sans enfans. Le nom de chacun est écrit sur la muraille où il doit prendre son poste, en cas d'alarme. Les autres sont étrangers, & ont la paie par mois. Ceux-ci font garde ordinairement, & marchent ou se postent selon les ordres qu'ils reçoivent. On les nomme Pon.

Chaque compagnie ou régiment de 1000. hommes a un Capitaine & un Enseigne. Les compagnies de 100 hommes en ont aussi, mais ils sont subordonnez aux Officiers de ces premiéres, desquelles les enseignes sont différentes des autres. On fait faire tous les mois l'exer-

cice aux soldats. Ils sont armez de mousquets, de fusils, de piques, de rondaches, de hallebardes, de poignards, & de harnois.

Les cavaliers ont quatre épées, & se servent de deux à la fois adroitement. Quand ils vont au combat ils sont entourez d'écuiers & de valets, autant qu'ils en peuvent avoir, tous à pié, mais fort-bien armez. La cavalerie est fort-adroite, aussi-bien que l'infanterie: les uns & les autres savent les ruses de guerre, & ne manquent point d'ocasions de s'en servir, non-plus que des feux d'artifices, à quoi ils ont beaucoup d'expérience & d'habileté. Ils se battent aussi avec l'arc & la fléche, & avec la lance: quelques-uns même de ceux qui sont ainsi armez, ont encore un fusil.

On ne prend pas moins de soin d'entretenir des forces sur l'eau. On y a toûjours des armées, des Généraux, des Capitaines, & l'on garde fort éxactement les côtes de la mer. Ceux qui marquent du courage, ne manquent pas d'être avancez.

Les Chinois ne tuent point les gens qu'ils peuvent prendre à la guerre: ils les envoient dans les garnisons des frontiéres les plus reculées, où on leur donne la paie du Roi comme aux autres, de qui pourtant ils sont distinguez par des bonnes rouges qu'ils portent; car, dans le reste, leurs habits sont semblables. On envoie dans ces mêmes garnisons ceux qui sont condamnez pour quelque mauvaise action, qui n'a pourtant pas mérité la mort: ils portent aussi des bonnets rouges, comme les prisonniers.

Il y a dans la ville capitale de chaque province, un Conseil de guerre, composé d'un Président & de 4. Conseillers, qui pourvoient à

à tout ce qui eſt néceſſaire pour la ſureté de la province. On ne leur donne que le nom de Capitaines, quoi-que ce ſoient eux qui rempliſſent toutes les charges vacantes. Les Financiers ont ordre de leur délivrer ſans delai toutes les ſommes qu'ils demandent, afin qu'ils ne puiſſent prendre de-là ocaſion de ſe diſculper, s'ils tombent dans la négligence. Le nombre des troupes qui étoit en chaque province, l'An 1577. que Martin Herradus étoit à la Chine, montoit en tems de paix à deux millions-cent-cinquante hommes d'infanterie, & 400. mille hommes de cavalerie, dans la province de Paggia, où le Roi fait ſon ſéjour ordinaire: 20. mille hommes d'infanterie, & 40. mille de cavalerie à Canton: 58. mille 900. hommes d'infanterie, & 2400. de cavalerie à Fochin: 76. mille hommes d'infanterie, & 25. mille 500. de cavalerie à Olam: 83. mille hommes d'infanterie, & peu où point de cavalerie à-cauſe des montagnes, à Sinſai: 120. mille 600. hommes d'infanterie, & 1000. de cavalerie à Ochiam: 86. mille hommes d'infanterie, & 34. mille 500. de cavalerie à Siſuam: deux millions 800. mille hommes d'infanterie, & 280. mille de cavalerie à Tolanchia, qui eſt frontiére de la Tartarie; cette cavalerie eſt la meilleure & la principale de tout l'Empire: 50. mille hommes d'infanterie, & 20. mille 250. de cavalerie à Canſai: 44. mille hommes d'infanterie, & 18. mille 900. de cavalerie à Honan: 58. mille 700. d'infanterie, & 15. mille 300. de cavalerie à Chiechieu: 34. mille hommes d'infanterie, & 13. mille de cavalerie à Chiechiam: 40. mille hommes d'infanterie & 6. mille de cavalerie à Suſuam. *

V 6 Sui-

* *Il y a ici 2 Provinces omiſes dans l'Original.*

Suivant cette suputation, les 15. provinces ensemble peuvent faire assembler 5. millions 846. mille 500. hommes d'infanterie, & 948. mille 350. de cavalerie, sans faire de nouvelles levées. Leurs chevaux suportent la fatigue, & peuvent faire beaucoup de chemin, mais la plupart sont petits, au-moins ceux qu'on a vus: on dit que dans le cœur de l'Empire il y en a de plus grands.

La muraille qui est du côté de la Tartarie y tient lieu de forteresses; mais il y en a un grand nombre de petites sur les autres frontiéres; de-sorte que ce grand Etat paroît être en sureté de toutes parts, & qu'à le considérer sur le pié qu'on regarde humainement les choses, il n'est pas possible de rien atenter du-dehors à son préjudice.

Parmi les ennemis qu'il pourroit avoir, il n'y en a point de plus redoutable que le grand Cham de Tartarie. Par mer il confine au Roi du Japon, & aux Espagnols. Les Japonois n'en sont pas si éloignez que les autres; car on ne compte que 60. lieuës de l'isle de Gota jusqu'à la ville de Liampo; mais il y en a 297. jusqu'à Canton. Ceux du Japon qui sont plus belliqueux que les Chinois, piratent beaucoup sur eux, particuliérement vers les frontiéres, où ils leur font beaucoup de tort.

La Chine confine aux Espagnols du côté des isles Philippines, qui sont sous leur domination. Ce peuple est fort suspect aux Chinois, & ce n'est pas sans raison, les Philippines étant disposées de telle sorte, que ceux qui les possédent peuvent donner bien des afaires à ce grand Empire. Les Portugais, comme étant sous l'obéïssance du Roi d'Espagne, sont regardez du mê-

même œil que les Espagnols. L'interêt du commerce a fait qu'on leur a permis de s'établir dans la petite isle de Macao, où ils ont bâti un fort: mais ils n'en sont pas plus avancez. Les Chinois, qui ne les aiment pas, restreignent autant qu'ils peuvent la liberté qui leur a été acordée de vendre & d'acheter, afin de les obliger à s'en retourner volontairement aux Indes Orientales.

Toutes ces grandes provinces de la Chine, qui sont ci-dessus décrites, obéïssent à un seul Roi & Souverain. On n'y connoît point les noms ni les dignités de Ducs, Comtes, ou Barons. Le Roi confére toutes les charges, & la Noblesse même. Lui seul est honoré comme Seigneur, ou plutôt il l'est comme un Dieu. En chaque province on a sa statuë d'or, qui est toûjours couverte d'un rideau, hormis dans le tems de la nouvelle Lune, que les Magistrats vont lui rendre hommage, & se mettent à genoux devant elle, comme ils feroient devant le Roi même.

On trouve qu'il y a 2000. ans que les loix de la Chine sont écrites, & depuis ce tems-là elles sont observées sans qu'il y ait été fait de changement. Comme la Jurisprudence est la porte pour entrer dans les charges & monter aux dignités, il y a beaucoup de gens qui en embrassent l'étude, & qui y réüssissent bien. Ils s'éxercent souvent à disputer de la politique, & des moiens de régir les Etats, ne manquant jamais d'interroger curieusement les étrangers sur ce sujet, quand ils en trouvent l'ocasion.

Le Roi entretient des Professeurs presque en toutes les villes. On choisit dans les petites écoles les plus diligens d'entre les jeunes garçons, &

on les envoie aux Académies, où l'on châtie févérement ceux qui ne veulent rien aprendre, & qui font pareſſeux. D'abord on uſe d'exhortations, mais enſuite on en vient aux coups, & à la fin on les chaſſe. Pour ceux qui font bien leur devoir, & qui profitent beaucoup on les loüe extrémement.

Il y a des Viſiteurs généraux qui vont tous les trois ans faire la viſite des Académies, & les promotions. Quand un Viſiteur a fait tout le tour de la province, il fait publier en public que s'il y a quelqu'un des Etudians, qui prétende à la dignité de Loytia, qui eſt proprement celle de Docteur, quoi-que là elle ſoit qualifiée du titre de Chevalier, il ait à ſe rendre dans la ville capitale. Tous ceux qui prétendent à cette dignité, ſe preſentent devant le Viſiteur, qui en fait une liſte, & leur marque un jour pour leur éxamen.

Lors-que ce jour eſt venu, le Viſiteur invite tous les Docteurs de la ville à un feſtin, & ils font enſemble l'éxamen l'après-dîner. L'Etudiant eſt fort éxeactement éxaminé ſur toutes choſes, particuliérement ſur les Loix & les Ordonnanees du Roïaume, ſuivant leſquelles il ſera obligé de faire droit & de rendre juſtice. On tient régître de ceux qui ſe ſont trouvez capables, & on leur marque un jour pour leur promotion, qui ſe fait pompeuſement, & avec beaucoup de cérémonie.

Le Viſiteur leur donne au nom du Roi une ceinture tiſſuë d'or, & un bonnet avec deux pointes qui pendent par-derriére. Il y a auſſi des Loytias qui aquiérent leur dignité par les armes: mais pour les autres, ils ſont Docteurs, & c'eſt dans leur corps qu'on choiſit les Conſeil-

seillers, les Juges, les Magistrats, comme on tire du corps des derniers, les Capitaines, & les autres Oficiers de guerre. Les premiers sont dans une plus haute estime. Les uns & les autres sont comptez parmi les Nobles.

Lors-qu'on fait la promotion d'un Loytia, il prête le serment à genoux, en presence du Visiteur & des anciens Loytias, promettant de se comporter en homme d'honneur dans les charges & dans les emplois où il est & pourra être apellé; de rendre justice sans recevoir aucun present pour ce sujet; d'être fidelle au Roi, sans jamais tremper dans aucune trahison, ou complot contre lui; avec plusieurs autres points encore, qu'il jure d'observer.

Quand il a prêté ce serment, le Visiteur lui donne au nom du Roi, les quatre marques de sa qualité, ci-dessus spécifiées, puis après il le baise, ou baise l'un après l'autre tous ceux dont on a fait la promotion, & les anciens Loytias font la même chose. Ensuite ils sont conduits dans leurs maisons par ces mêmes personnes, & par un nombre de soldats, avec des tambours, des trompettes & des instrumens de Musique. Dès ce jour-là ces nouveaux Loytias sont réputez capables d'éxercer toutes sortes de charges dans l'Etat.

Pour y être apellez, ils s'en vont aussi-tôt à la Cour, où ils sont bien reçus & estimez. On les loge dans les maisons du Roi, qui sont destinées à cet éfet, en chaque province. Là ils vont saluer le Président & l'Auditeur du Conseil Roïal, qui promettent à chacun de le pourvoir à la premiére ocasion qui s'en ofrira. Dans cette vuë on écrit leurs noms sur un régître, & ensuite ils viennent se presenter, le plus souvent qu'ils peuvent, devant ces mêmes Oficiers, pour n'en être pas oubliez.

Le

Le Roi a dans la ville de Taybin un Conseil, qui consiste en douze Auditeurs ou Conseillers, & un Président, tous gens d'un grand mérite. Ils sont savans dans la Physique, dans la Morale, dans la Jurisprudence, & dans l'Astrologie, parce-qu'on veut que ceux qui sont de ce haut Conseil, par lequel les 15. provinces sont gouvernées puissent prévoir & prédire les chose futures, afin d'être en état d'y pourvoir, ainsi-qu'il est à propos.

Ces 12. Auditeurs, tiennent leur Cour, dans une sale du palais du Roi richement tapissée, où il y a 13. siéges, dont douze sont d'or & d'argent. Mais le treiziême est encore beaucoup plus précieux, étant orné de perles & de pierreries, & placé au milieu des autres sous un dais de drap d'or, où sont les armes du Roi en broderie, qui sont des serpens. C'est la que s'assied le Président, lors-que le Roi n'assiste pas au Conseil: mais s'il y est, ce qui n'arrive que rarement, le Président s'assied proche de lui, à sa droite, sur un siége d'or. Ensuite chacun des autres prend sa place, selon l'ancienneté de sa réception, & ils se succédent & montent à la place l'un de l'autre tout-de-même.

Quand un des Conseillers est mort, on fait choix d'un autre, pour remplir sa place, & on propose au Roi celui sur qui le Collége a jetté les yeux. Le Roi l'accepte ou le rebute selon qu'il lui plaît. Celui qui est choisi est obligé de prêter le serment entre les mains du Roi-même, dans la forme ci-dessus marquée; après cela il est installé & prend sa place au Conseil avec beaucoup de solemnité.

Nul de ces Conseillers n'est admis à parler au Roi que le President, ou le Doien, en cas de

ma-

maladie ou d'absence du Président. Tous les mois ce Conseil est informé par les Gouverneurs de chaque province de ce qui s'y passe, soit par raport à la guerre, à la police, ou aux finances. Quoi-qu'il y ait des provinces éloignées de près de 500. lieuës de la ville où est la Cour, les postes arivent pourtant au tems préfix, & aportent les depêches qui marquent l'état des afaires. Quand le Conseil en a fait la lecture & l'éxamen, le Président en va faire son raport au Roi, & s'il y a quelque chose qui requiére qu'on y donne ordre, il faut que le Conseil y pourvoie incessamment.

Quelque grande que soit l'autorité de ce Conseil, quelque vaste que soit cet Empire, quelque pouvoir qu'y aïent les Gouverneurs & les autres principaux Oficiers, ils ne peuvent néanmoins faire éxécuter aucune Sentence de mort, que le Roi ne l'ait confirmée avec son Conseil, si ce n'est en tems de guerre. Alors un Général, ou son Lieutenant, peut faire mourir un soldat, qui l'a mérité, sans en donner avis au Roi, ni à son Conseil, pourvu-que ce soit avec la connoissance du Trésorier Roïal & de son Prévôt Général, qui sont deux Oficiers de grande autorité; & il faut qu'ils soient tous deux d'un même avis, pour que la Sentence soit éxécutée.

Les provinces de Paggia & de Tolanchia sont gouvernées par le haut Conseil du Roy, qui y envoie des Oficiers pour cet éfet. Chacune des autres 13. provinces a son Gouverneur ou Vice-roi, qu'on nomme Insuanto, qui réside dans la ville capitale de chaque Province. Quoique tous les Oficiers & les Juges du Roïaume soient qualifiez en général du titre de Loytias, on donne pourtant encore à chacun en parti-

cu-

culier le nom de la Charge dont il est revêtu.

Le Vice-roi qui represente par-tout la personne du Roi, se nomme Comon. Le Gouverneur de chaque province, qu'on nomme aussi Vice-roi, & qui suit l'autre en dignité, est apellé Insuanto. Le Lieutenant qui est en chaque ville qui n'a point de Vice-roi se nomme Tutan. Il manie toutes les afaires de la ville avec l'Insuanto, qui en confére avec le Comon; & celui-ci en donne tous les mois avis au Roi, & à son Conseil, ainsi qu'il a été déja dit.

Le quatriême Oficier, est le Pongasi, ou Ponchasi, c'est-à-dire le Président des finances, qui a sous lui des Conseillers ou Auditeurs, & beaucoup d'autres Oficiers & Gardes, qui lèvent les droits & les revenus du Roi, qu'il remet entre les mains du Tutan, après que les Oficiers de la province ont été paiez de leurs gages.

Le cinquiême Oficier, est l'Anchasi, qui préside dans les afaires civiles & criminelles, & devant qui ressortissent les appellations des autres Juges. Le sixiême est l'Aytao, ou l'Inspecteur général & Precident du Conseil de guerre: c'est lui qui est chargé de lever des troupes en cas de besoin, & d'assembler des vaisseaux, comme aussi de pourvoir à tout ce qui regarde les munitions de guerre. C'est lui encore qui interroge les étrangers qui entrent dans le Roïaume, & qui leur demande d'où ils viennent, & ce qu'ils cherchent, pour en faire leur raport au Vice-roi.

Chacun de ces six principaux Oficiers a un Conseil composé de 10. Conseillers, tous gens choisis, & capables de les assister en toutes les afaires. C'est dans le palais du Vice-roi que tiennent tous ces Conseils, y aïant une sale destinée pour chacun. Quand ils sont assemblez, cinq

cinq des Conseillers se placent à la droite du Président & cinq à la gauche. Les cinq plus anciens sont à la droite, & ont des ceintures d'or & des chapeaux d'une basse couleur: les cinq autres sont à la gauche, & n'ont que des ceintures d'argent, avec des chapeaux bleus. D'ailleurs tant les Conseillers que les Présidens portent sur la poitrine, les armes du Roi, en broderie d'or, sur leurs habits; & ils ne peuvent éxercer aucun acte de justice qu'ils ne les aïent.

Outre ces six hauts Oficiers, il y en a encore d'autres inférieurs, qui font ordinairement leurs fonctions, savoir le Cantoe ou Cantou, qui est le grand Ecuïer; le Pochin, qui est le Sous-trésorier; le Pochinsi. qui garde le grand seau du Roi; l'Autzazi, qui est comme le Major d'une ville. Il y en a aussi trois qui sont comme les Alcades en Espagne, ou comme des Ecuiers ou Maîtres d'hôtel, qui se nomment Huïtai, Tzia, & Toutai. Ceux-ci tiennent leurs audiences dans leurs propres maisons, & quand leurs portes doivent s'ouvrir pour cet éfet, ils font tirer quatre coups de gros canon, pour faire savoir dans la ville, qu'ils sont assis dans leurs siéges de justice, afin-que ceux qui voudront avoir audience, aïent à y aller. S'ils trouvent que quelqu'un ait commis des fautes, ils le renvoient par devant les Juges ordinaires du lieu, qui se nomment Zonpau, y en aïant d'établis dans chaque quartier d'une ville. Ceux qui les conduisent devant les Zonpau, sont des Huissiers; car il y en a toûjours dix ou douze qui assistent à ces audiences, pour éxécuter les ordres qui leur feront donnez, & ils portent un billet qui contient la peine que le délinquant a méritée.

Chacun de ces Juges ordinaires a 1000. habi-

bi-

bitans sous sa juridiction, qui ne s'étend point au-delà de son quartier. Aucun d'eux ne peut être Juge du quartier où sa maison est située. Ils vont la nuit faire la ronde dans le quartier de leur juridiction, & prennent garde au feu & aux chandelles, les embrasemens étant fréquens & aïant souvent causé de grands desordres, parce-que les maisons sont fort-serrées, & que tout le haut est de bois, à-peu-près comme en Biscaie. Ceux qui ont des chandelles allumées à heure induë, sont sévérement châtiez.

On apelle du Juge ou Commissaire du quartier, par-devant le Prévôt ou les Conseillers, mais non-pas des autres Juges, & cet apel va devant le Visiteur Général, qui redresse tout ce qui peut avoir été mal fait par les autres. Par cette raison ils l'appellent Houdin, c'est-à-dire, celui qui amende & qui repare les griefs.

Outre tous ces Officiers, il y en a d'autres particuliers, comme le Tompo, qui a inspection sur les denrées, & qui les taxe: le Tribuc, qui se saisit des vagabonds & des vauriens: le Quinche, qui est comme le Procureur Fiscal: le Chomcan, qui est l'Intendant des prisons; celui-ci est en grande considération, parce-qu'après s'être mis à genoux en entrant, il se relève, & parle debout aux Juges; au-lieu que les autres Officiers demeurent toûjours agenoüillez.

Au-dessus de tous ces Officiers il y en a un autre qu'on nomme Quinchai, comme qui diroit Seau d'Or, qui ne part jamais de la Cour, si ce n'est pour des afaires importantes, qui concernent la paix & le repos du Roïaume.

On évite avec soin d'envoier un homme dans le lieu de sa naissance, pour y être Vice-roi, Gouverneur, ou Auditeur; afin de prévenir tous, in-

inconvéniens, & qu'il n'y ait point de faveur dans l'administration de la justice. C'est le Roi qui gage tous ses Oficiers. Il est défendu à tous ceux qui plaident de leur faire aucun present, & à eux d'en recevoir.

Quand ils reçoivent leur Commission du haut Conseil, on leur défend fort-éxactement de ne recevoir visite dans leurs maisons d'aucun plaideur, ni solliciteur, ni de faire aucun acte de Justice, qu'en pleine audience, & en presence de tous les Oficiers; ce qui se pratique en cette sorte.

Lors-que le Juge est assis en son siége, les Huissiers s'en vont à l'entrée de la sale, & apellent tout-haut la personne qui vient pour demander justice. Alors le Supliant entre, & s'étant mis à genoux, à quelque distance des Juges, il fait sa demande à haute voix, ainsi que l'Huissier l'avoit apellé; ou-bien il la presente dans un écrit, qu'un des Grêfiers lit devant le Juge, qui l'aïant ouïe, ordonne ce qu'il juge être d'équité & de raison; & il signe la requête de sa propre main, avec de l'ancre rouge.

Il est enchargé aux Juges, par ordre exprès du Roi, de tenir les audiences à jeun, & cette Ordonnance s'observe éxactement, parce-que ceux qui y contreviennent, sont rigoureusement punis. S'il y en a quelqu'un qui commette malversation en sa charge, on lui met sur le champ un rouleau dans la main, & il se met à genoux, le tenant jusques à ce que l'assemblée se sépare: puis le Juge ordonne à un des bourreaux qui sont là presens, de lui donner autant de coups de bâton que mérite la faute qu'il a faite. Ce châtiment n'est pas regardé comme une note d'infamie, parce-que la chose arive fort-souvent.

Dans

Dans tous les procès civils & criminels, les procédures de Justice se font par écrit. Les Juges font les actes & examinent les têmoins publiquement, en presence des Oficiers, afin qu'il ne se commette aucune fraude ni supercherie, comme de faire des questions hors de propos, au-lieu de celles qu'il faut faire, ou d'écrire autre chose, que ce qui auroit été déclaré. Enfin on use de beaucoup de précautions, pour faire rendre la justice aux Parties selon l'équité.

Les Juges tiennent le compte des maisons qui sont dans le détroit de leur juridiction, les mettant par dixaines sur de petites planches, qu'ils pendent sur chaque dixiême maison. Les noms des 10. maîtres des maisons, ou chefs des familles, y sont aussi, avec une Ordonnance au pié, qui encharge à chacun que s'il aprend que quelqu'un d'entre eux brasse ou ait fait quelque chose au préjudice de l'Etat, ou de ses propres voisins, il ait à en donner incessamment avis aux Magistrats, sur peine pour ceux qui auront connoissance d'une telle action, & qui n'en auront rien déclaré, d'être punis en la place des coupables.

Quand l'un de ces dix Chefs de famille veut déloger, & changer de ruë, ou aller demeurer dans une autre ville, ou entreprendre un long voiage, il faut qu'il sonne une clochette, ou qu'il batte sur un bassin dans tout son voisinage, quinze jours avant que de partir, & qu'il déclare son intention à ses voisins, & quel est le lieu où il veut aller, afin-que s'il doit de l'argent, on puisse le faire paier avant son départ. Si quelqu'un part sans avoir fait ses diligences, les autres Chefs qui composoient la dixaine avec lui, sont obligez de paier pour lui, pour n'avoir

pas

pas veillé sur sa conduitte, ou n'avoir pas donné avis de sa retraite aux Oficiers.

Les débiteurs qui ne veulent pas ou qui n'ont pas de quoi paier, sont mis en prison dès-qu'ils en ont fait réfus ; & ils y demeurent jusques à un certain tems qui leur est donné pour faire leur paiement. Si pendant ce tems-là ils n'ont pas satisfait ou apaisé leurs créanciers, on les fouëtte d'une maniére modérée ; pour la premiére fois, & on leur prescrit un second terme. S'ils ne satisfont pas à ce terme, on les fouëtte beaucoup plus fort, & on leur prescrit un troisiême terme. Alors s'ils ne paient pas, ils sont fort rigoureusement traitez. Cette sévérité oblige les gens à paier leurs dettes, ou à ne pas emprunter. Quand un débiteur se voit ruiné, & qu'il n'aura pas dequoi contenter ses créanciers, il prend de bonne heure le parti de se vendre pour esclave, afin d'éviter la honte & la douleur des coups.

Les prisons sont fort-rudes, & même cruelles. Les criminels sont exposez à la torture aux piés & aux mains. Le Juge supérieur est toûjours present quand on la donne.

Quoi-que tous les Juges triennaux, soient toûjours obligez de rendre compte de leur conduite devant les Députez commis à cet éfet, le Roi ne laisse pas d'envoier tous les ans, en chaque province, d'autres Visiteurs qu'on nomme Leuchiz, qui s'y rendent incognito, & font sous main des enquêtes éxactes, pour découvrir si les Juges ont malversé dans leurs charges. S'ils trouvent des preuves de quelque malversation, ils font punir ceux qui en sont coupables, ou les suspendent de leurs fonctions pour un tems, ou-bien ils les interdisent tout-à-fait. Mais ils ne peuvent en faire punir aucun de mort,

mort, qu'ils n'en aïent donné avis au Roi, & qu'ils n'en aïent reçu l'ordre.

Ces mêmes Visiteurs ont le pouvoir de donner des recompenses à ceux qui les ont méritées, & de leur conférer de plus hautes charges: desorte que les recompenses & les châtimens concourent également à exciter les gens à leur devoir; ce qui fait que ce Roïaume est un des mieux policez du monde. Les suplices sont de pendre, d'étrangler, & de brûler: ce dernier n'est que pour lèze-majesté au premier chef. Les adultéres sont condamnez à la mort: ceux qui les favorisent, ou qui permettent ou soufrent ce crime, sont aussi punis publiquement, par des suplices particuliers, selon l'éxigence du cas.

Il est defendu sur peine de la vie de faire la guerre, ou de la déclarer en aucun lieu, sans une permission expresse du Roi & de son Conseil; comme aussi de naviger sans congé. Il y a une Ordonnance qui défend de trafiquer sur mer, sans que celui qui en demande la liberté ait donné caution de revenir dans le tems qui lui est marqué; sur peine d'être déchu des droits de sa naissance, & d'être banni.

Les mêmes défenses sont expresses à l'égard des étrangers, à qui il n'est pas permis d'entrer dans le Roïaume, soit par mer ou par terre, sans un congé exprès du Roi, ou des Gouverneurs des ports ou places où ils abordent. Cette permission n'est aussi acordée par les Gouverneurs que pour des considérations importantes, & presque jamais sans qu'ils en aïent auparavant averti le Roi. Cependant il y en a quelquefois qui ne s'arrêtent pas à ces défences, & qui les enfreignent par des voies indirectes. Mais toûjours, pour la forme, il faut que les Marchands

chands qui sortent de l'Etat, donnent une caution, & que les étrangers qui y entrent en donnent aussi,de ne coucher en aucun endroit, & de ne visiter aucune ville. Ce congé se donne aux étrangers écrit sur une planche blanche, qu'ils pendent à la prouë de leurs vaisseaux,afin qu'elle soit veue des gardes; & qu'on n'aille point les traverser, lors-qu'ils veulent entrer dans les ports.

Il est défendu de mandier dans les ruës, ou ailleurs, & de rien donner à ceux qui mandient. Au contraire on est obligé d'aller les déférer au Juge des Gueux, qui est un des principaux en chaque place, & qui n'a point d'autre emploi que de pourvoir aux besoins des pauvres, sans être sujet aux peines imposées par la loi.

Le jour que ces Juges des pauvres sont installez dans leurs charges, ils font publier par-tout, que s'il y a homme ou femme qui ait quelque enfant qui soit estropié, jusqu'à ne pouvoir travailler, on ait à le venir déclarer, afin-qu'il y soit pourvu. On fait mettre ces enfans dans les hopitaux du Roi, où il y a aussi plusieurs vieux soldats énervez, boiteux, manchots, qui y sont fort-bien entretenus. Ces hopitaux sont visitez avec beaucoup de soin par les inspecteurs, qui pourvoient à tout ce qu'il leur faut.

Les aveugles n'y sont point reçus : on les emploie à quelque travail où l'on puisse se passer des yeux, comme à moudre du blé & du ris, à soufler aux forges &c. Les filles qui sont aveugles, étant parvenuës à l'âge de puberté, sont menées dans des maisons qui sont aux fauxbourgs des villes, pour y servir de Courtisanes. Des femmes qu'on nomme les Méres des Aveugles, les parent & les ajustent, & lors-qu'elles ont vieilli sous le harnois, & qu'il n'y a plus

de chalandise à espérer pour elles, il ne leur est pourtant pas permis de quitter la maison.

Les veuves qui sont pauvres peuvent vendre leurs enfans, garçons & filles. La plupart des garçons vendus sont mis en aprentissage, afin que sachant des métiers, ils puissent gagner de l'argent & rembourcer l'acheteur. Mais pour les filles, quand elles sont parvenuës au même âge de puberté, elles sont obligées de se prostituer dans des maisons destinées à cet éfet, & de tâcher par ce honteux moien, de gagner de l'argent pour rembourcer leurs maîtres, ou proprietaires.

Pour vendre & acheter, on ne se sert ni d'or, ni d'argent monnoïé: on a de petits morceaux d'argent, qu'on donne au poids, pour les marchandises, qu'on achète. Mais il y a de la monnoie de cuivre, dont la piéce vaut un liard, pour la commodité du négoce. Le poids porte la marque du Roi. Les usuriers sont griévement punis. Il n'est permis qu'aux boiteux & aux estropiez d'entre le commmun peuple, de mettre de l'argent à interêt, pour leur aider à vivre.

Tous les Chinois sont idolâtres, à la réserve de quelques-uns que les Jésuites ont convertis à leur mode. Ils ont, entre-autres, une Idole d'une figure toute-extraordinaire, qu'ils révérent extrémement. Ils la peignent avec un corps, des épaules duquel sortent trois têtes, qui s'entre-regardent; ce qui signifie, selon eux, qu'elles n'ont toutes trois qu'une même volonté. Cela pourroit faire présumer qu'ils ont eu autrefois quelque connoissance de la Religion Chrétienne.

Il y a encore, à ce qu'ils disent, quelques traces des 12. Apôtres. Mais quand on leur demande, quelles gens c'étoient, ils disent que c'é-

c'étoient de grands Philosophes, qui à-cause de leur vertu sont devenus des Anges au Ciel. Ils ont aussi une peinture d'une très-belle femme, qui tient un enfant entre ses bras, qu'elle a eu, suivant leur tradition, étant encore vierge. Ils prétendent qu'elle ait été fille d'un grand Roi.

Ils croient que le Ciel est le créateur de toutes les choses visibles & invisibles. Ils le dénotent par la premiére lettre de leur A. B. C. Ils disent qu'il a sous lui un Gouverneur des choses d'enhaut, qui se nomme Laocon Tzautey, c'est-à-dire Gouverneur du grand Dieu. Il est, aussi-bien que le Soleil, un des principaux objets de leur adoration. Ils croient qu'il n'a point été créé, mais qu'il est de toute éternité; incorporel, & pourtant visible.

Ils en ont encore un autre de la même nature, nommé Consai, qui a la direction des choses d'ici bas, & de qui dépend la vie & la mort des hommes. Il en a sous lui trois autres qui lui sont soumis, & qui sont des Esprits qui l'assistent dans son gouvernement: ils se nomment Tanquam, Teiquam, & Tzuiquam. Chacun de ceux-ci a un emploi différent. Tanquam préside à la pluïe, & pourvoit la terre d'eau. Teiquam préside à la génération & à la naissance des hommes, & a inspection sur la guerre, sur les fruits de la terre, & sur tout ce qu'elle produit. Tzuiquam préside sur la mer, & sur la navigation. Les Chinois font des sacrifices à ces Dieux, & leur adressent leurs priéres, à chacun sur le sujet des choses qui sont de sa direction. Ils leur font aussi des vœux, comme de célébrer des jeux à leur honneur, en la presence de leurs statuës, dequoi ils ne manquent pas de s'aquiter.

Ils tiennent pour saints & divinisez, ceux qui ont vêcu vertueusement, sans faire tort à personne, & les nomment Pausaos, c'est-à-dire, Béats. Ils adorent aussi le Diable, quoi-qu'ils sachent qu'il soit méchant & damné, afin disent-ils, qu'il ne leur fasse tort ni en leurs biens, ni en leurs personnes.

Le nombre de leurs Idoles est si-grand, qu'on ennuïeroit le Lecteur d'en faire ici le détail: c'est pourquoi l'on ne parlera que de trois des principales, à qui ils adressent particuliérement leur culte, & rendent les plus grands honneurs. La premiére est un de leurs Saints, nommé Sichia, qui étoit originaire du Roïaume de Thranteyco, qui est situé à l'Ouëst. C'est lui qui a institué la vie monastique, telle qu'ils la pratiquent, demeurant renfermez à perpétuité dans des couvens, sans se marier; & comme Sichia avoit la tête rase, ceux de son Ordre l'ont aussi.

Leur seconde Idole est la Déesse Quanina, qui étoit fille du Roi Tzonton. Ce Roi, qui avoit trois filles, en maria deux: mais Quanina refusa de se marier, alléguant qu'elle avoit fait voeu au Ciel de vivre dans le célibat. Son pére irrité contre elle, la fit renfermer dans un lieu fait comme un cloître, où il l'obligeoit de porter de l'eau & du bois; & de nétoïer un grand palais qu'il avoit en ce lieu-là. Les Chinois croient que les cignes alloient lui aider; qu'il descendoit des Saints du Ciel pour lui puiser de l'eau: que les oiseaux baleïoient le palais, avec leurs becs & leurs aîles; qu'il descendoit de grosses bêtes des montagnes, qui portoient le bois.

Le Roi aïant été informé de ce qui se passoit, crut que tout cela se faisoit par art magique, &

& fit mettre le feu par-tout. Comme elle vit que tout brûloit à-cause d'elle, elle voulut s'enfoncer une grande épingle d'argent dans la gorge: mais à l'instant même il tomba une grosse pluïe, qui éteignit le feu. Alors elle prit la fuite, & alla se cacher dans une montagne, où elle vêcut avec beaucoup d'austérité, & fort saintement.

Cependant le Roi fut ataqué de la lépre, & il s'engendra dans sa chair des vers qui le rongeoient, sans que tout l'art des Médecins pût le soulager, maladie qui lui étoit envoiée pour la punition de son crime. La fille aïant été divinement avertie de l'état où étoit son pére, s'en alla le trouver & le guérit. Ce miracle ravit tellement le Roï, qu'il voulut l'adorer. Mais comme elle s'y oposoit, & que pourtant elle ne pouvoit l'en empêcher, elle fit venir un autre Saint, qui se mit devant elle, faisant ainsi connoître que c'étoit à lui que cette guérison miraculeuse devoit être atribuée, & non-pas à elle, puis elle s'en retourna dans sa solitude, & y mourut. Voilà ce qui a donné lieu à regarder cette Princesse comme une des plus grandes Saintes, & à l'adorer, afin qu'elle obtienne dans le Ciel, pour ses dévots, la remission de leurs péchez.

Le troisiême des principaux objets du culte réligieux des Chinois, est une Sainte nommée Néoma, de Cochi dans la province d'Ochiam. Ils disent qu'elle étoit fille d'un des principaux Seigneurs du païs, & que ne voulant pas se marier, elle passa, sur un radeau, dans une isle, vis-à-vis d'Ingoa, où elle mena une vie fort austére, & fit plusieurs miracles. Les mariniers mettent sa figure sur le haut de l'étrave de leurs vaisseaux, & lui adressent tous les jours leurs priéres.

 Lors-

Lors-qu'ils ont quelque dessein qu'ils veulent éxécuter, ils se servent d'un espèce de sort. Ils prennent deux petits morceaux de bois, faits comme deux demies-noix, ronds ou convèxes d'un côté & plats de l'autre, & ils les lient ensemble avec un fil. Ces bois à la main, ils vont devant leurs Idoles, & y aïant marmoté certaines paroles avec beaucoup de cérémonie & de respect, ils les suplient de les favoriser d'un bon succès, leur promettant en ce cas de leur ofrir quelque image ou statuë, ou des vivres.

Après cela ils jettent ces petits morceaux de bois. Si les deux côtés plats se trouvent par-dessus, ou qu'il s'y en trouve un plat & un rond, c'est un mauvais présage, & ils en querellent leurs Dieux, les apellant Chiens, Méchants, &c. Quand ils les ont assez injuriez, ils recommencent à les flater: ils leur demandent pardon de leur emportement, & leur promettent de nouveau des presens; si le sort leur est favorable.

Si la requête qu'ils font est sur un sujet d'importance, & que le sort différe à les favoriser, ils vont prendre les statuës de leurs Dieux, les jettent à terre, les foulent aux piés, ou les jettent à la mer, ou leur mettent du feu sous les piés & les leur font griller, jusques-à-ce que le sort ait décidé en leur faveur. Ils les foüettrent aussi très-souvent, tant qu'à force de jetter les bois, ils se trouvent enfin une fois dans la situation qu'ils desirent.

Alors ils font aporter des festins devant les Idoles, leur chantent des litanies, & leur ofrent une tête de pourceau, mets qu'ils croient leur être le plus agréable. Mais ils ôtent le bec & les pattes, ou griffes de tous les oiseaux qu'ils ofrent, & le museau de la tête de pourceau, qu'ils

qu'ils laissent sur l'autel avec quelques grains de ris, les aspergeant de quelques gouttes de vin. Pour le reste, ils le mangent en presence de leurs Dieux.

Ils se servent encore d'un autre espèce de sort. Ils jettent dans un vaisseau plusieurs petits faisceaux sur chacun desquels il y a une lettre marquée. Ils les mêlent bien ensemble, puis un enfant, y mettant la main en retire un, & regarde quelle lettre est dessus. Après cela ils cherchent dans un livre une feüille qui commence par cette lettre, & font l'aplication de ce qui se trouve dans la feüille, à l'afaire pour laquelle ils ont jétté le sort.

Ils croient que le Ciel, la Terre & la Mer étoient joints ensemble de toute éternité: mais qu'un des habitans du Ciel, nommé Tayn, fut, par sa grande pénétration, séparer le Ciel de la Terre, le Ciel demeurant le plus élevé, & la terre dans le plus bas lieu. Ce fut ce même Tayn qui créa un homme, qu'ils nomment Panson, & une femme qu'ils nomment Pansonne. Ce Panson en aïant reçu le pouvoir de Tayn, créa un autre homme, nommé Tanhom & lui créa 13. fréres.

Tanhom se trouva pourvu de beaucoup d'esprit & de savoir. Il donna les noms à tous les animaux, & par le secours de Tayn, il eut la connoissance des propriétés & des vertus de toutes les choses créées, & de la maniére de les apliquer à l'entretien du corps. Il eut plusieurs enfans, aussi-bien que ses fréres. Son fils aîné, qui se nommoit Tayncom, en eut douze, desquels douze l'aîné nommé Tuhucom en eut neuf. Ils croient que cette génération dura 90000. ans, au bout desquels les hommes cessérent d'en-

d'engendrer, à-cause de certaine insulte qu'ils avoient fait à Tayn, ou par la jalousie qu'il avoit conçuë contre eux, parce-qu'ils étoient parvenus au point d'être presque aussi savans que lui, & qu'ils ne vouloient plus le reconnoître pour leur Souverain, ainsi-qu'ils le lui avoient promis.

Ce ne fut pas là toute leur punition. Il ariva que le Ciel tomba, & les fit tous périr. Mais Tayn l'aïant aussi-tôt relevé, créa sur la terre un autre homme, nommé Lotzizam, qui avoit deux cornes qui exhaloient une excellente odeur, & desquelles furent engendrez plusieurs hommes & femmes. Enfin Lotzizam étant sorti du monde, laissa sur la terre plusieurs hommes & femmes, dont tout le genre humain est descendu.

C'est par un des descendans de Lotzizam, qui se nommoit Vitei, que la Chine a été assemblée & réduite en Roïaume, c'est-à-dire lors que les hommes se furent perfectionez en toutes sortes d'éxercices. Ce sont là les doctrines des Chinois, sur le sujet de la création & de l'état où le monde se trouve.

Ils croient tous l'immortalité de l'ame, & qu'il y aura des recompenses dans l'autre vie, pour ceux qui auront bien vêcu, comme des peines pour ceux qui auront fait le mal. Ils sont persuadez que l'ame tire son principe du Ciel, qui lui a communiqué une essence immortelle, & que ceux qui vivent selon les loix du païs, & qui ne font tort à personne, iront après leur mort vivre éternellement dans le Ciel, & y deviendront des Anges; mais que ceux qui vivent mal, s'en iront dans la compagnie des Diables, en de grandes & obscures prisons,

pour

pour y être tourmentez éternellement. Ils adressent aussi des priéres à leurs parens trepassez, & leur font des ofrandes, d'une maniére fort-étrange.

Dans toutes les villes & dans les bourgs on trouve des cloîtres & des hermitages, où les hommes & les femmes passent leur vie dans la clôture, & dans l'éxercice de la sainteté, telle qu'elle se pratique parmi eux.

Il n'y a que quatre Ordres de Religieux, dont chacun a son Général, qui réside ordinairement dans la ville de Suntien, & qui se nomme Tricon. Il établit des Provinciaux, c'est-à-dire un Supérieur en chaque province, qui fait la visite de tous les couvents qui y sont, & censure ou châtie les Religieux qui le méritent. Le Provincial établit un Supérieur particulier en chaque couvent, qui en est comme le Prieur, auquel tout le couvent obéït.

Le Général conserve sa qualité tout le tems de sa vie, à-moins que quelque faute considérable ne le fasse destituer. Il est élu par le Roi, ou par son Conseil. Il est vêtu d'étofe de soie, de la couleur que porte son Ordre, qui est le noir, le brun, le pâle, ou le blanc. Quand il sort de sa maison, il est porté par 4. ou 6. hommes, vêtus de la même couleur, dans une chaise d'or, ou de marbre.

Les Moines vont mandier le long des ruës, en chantant & faisant du bruit avec de petites clochettes, & d'autres instrumens. Ils ont la tête rase, & la barbe coupée: ils mangent en communauté. Leur vêtement ordinaire est de serge. Leurs priéres s'adressent au Ciel, qu'ils respectent & honorent comme un Dieu. Ils en font aussi à un Saint, qu'ils nomment Sinquian,

qu'ils regardent comme auteur de la vie monastique.

Les loix du païs défendent que l'aîné d'une famille se fasse Moine, parce-qu'il demeure obligé d'entretenir son pére & sa mére dans leur vieillesse. Au matin & au soir, ils ofrent à leurs Idoles de l'encens, de l'aloë, du benjoin, du capolack, & d'autres choses odoriférantes.

Quand on lance un bâtiment à l'eau, on le consacre par des ofrandes qui se font à la prouë, où les Chinois placent leurs chambres & leur cabanes. Là ils presentent aux Idoles qui y font, des papiers peints de diverses figures, au bruit de petites clochettes qu'ils sonnent. Ils y rendent aussi leur culte au Diable, afin qu'il ne leur fasse point de mal. Après la cérémonie, ils font un festin, mangent & boivent comme il faut, & alors les mariniers croient qu'ils n'ont plus rien à redouter sur l'élément redoutable.

LE QUINZIEME de Septembre 1607. le Pirate Japonois envoia ses prisonniers Chinois à l'Amiral. Le Conseil s'étant assemblé ce même jour, il fut résolu qu'on leveroit l'ancre, & qu'on s'en iroit chercher des cargaisons pour les vaisseaux, à Patane, à Johor, & à Bantam, afin de tâcher de doubler le cap dans la fin de l'année, ne jugeant pas qu'il fût expédient de songer plus au commerce de la Chine, pour ce voiage, à-cause des difficultés qui s'y rencontroient.

En éfet il falloit atendre la permission du Mandarin de Canton, & emploier beaucoup de tems afin de l'obtenir, au-moins s'il étoit possible, vu-que les Portugais agissoient pour l'empêcher, & qu'ils n'y épargnoient ni les sollicitations, ni les presens. D'ailleurs, supofé qu'ils euf-

eussent une réponce favorable de Canton, elle pouvoit être frauduleuse, & faite pour complaire à leurs ennemis, & peut-être à dessein de partager avec eux le butin qui étoit dans les vaisseaux, après s'en être ensemble rendus maîtres par trahison. Mais quand le Mandarin auroit été sincére, il n'auroit pas garanti les vaisseaux des insultes des Portugais, qui avoient alors beaucoup de forces, & qui auroient deu s'en servir à quelque prix que ce fût. Car si une fois les Hollandois avoient accès à la Chine, ce seroit fait du commerce de leurs ennemis avec les Chinois; il seroit bien-tôt ruiné. C'est pourquoi il ne falloit pas douter que les Portugais ne s'oposassent de toute leur force, à ce que les Hollandois y fussent admis, quand même ç'auroit été contre le gré du Mandarin, lequel, en tout cas, il auroit été facile d'apaiser, en lui faisant part de ce qu'ils auroient pillé, & même en y ajoûtant de leurs propres biens; ce qui leur auroit été moins désavantageux, que de risquer leur commerce de la Chine.

Outre cela, puis-que les Hollandois n'avoient pas intention de hasarder le combat, il n'étoit pas à propos de passer si avant, & de s'embarasser entre les isles qui sont dans l'embouchure de la riviére, pour y trafiquer; & encore moins de s'enfuir, lors-qu'on verroit venir les Portugais. Car outre la honte que ce procédé auroit atiré à la nation, on n'avoit ni assez d'ancres, ni assez de cables, pour se maintenir là, dans une saison où il s'élevoit de fréquentes tempêtes.

Il est vrai qu'on avoit quelque lieu de conjecturer qu'on obtiendroit la liberté du commerce; mais il y avoit aussi des raisons d'en

douter, & de craindre qu'on n'en fût entiérement exclus; puis-que le 9. du mois, Van der Broeck n'avoit pu descendre à terre, & qu'il avoit été obligé de retourner promtement à son bord. Ce refus devoit faire présumer qu'il étoit venu des ordres de Canton, & qu'ils portoient qu'on laisseroit les Hollandois aux prises avec les Portugais. En éfet si ceux-ci avoient agi sans le consentement du Mandarin, il n'auroit pas manqué de dire à Van der Broeck, qu'il n'avoit aucune part à ce qu'ils faisoient, qu'il ne pouvoit les en empêcher ni secourir les Hollandois, mais qu'ils eussent à se défendre eux-mêmes. Au-lieu de cela il les avoit amusez, & les avoit régalez de complimens équivoques, pendant-que leurs ennemis les poussoient.

Quoi-qu'il en soit, puis qu'ils ne vouloient pas combattre les Portugais, il ne s'agissoit plus de retourner vers Canton, mais de se retirer, pour donner avis aux Directeurs de ce qui s'étoit passé, afin-que s'ils le jugeoient à propos, ils y envoiassent à l'avenir de plus grandes forces.

Lors-que cette résolution eut été prise, l'Amiral fit present d'une réale à chacun des dix Chinois qu'il avoit retirez des mains du Pirate Japonois, & les renvoia au Mandarin de Lamthau, avec deux autres de ceux qu'il avoit pris à Ternate, à qui il donna 50. réales, & un mémoire auquel il leur recommanda de se conformer, avec une lettre pour le Mandarin de Canton, dont voici la copie.

„ Je suis venu ici devant Lamthau, dans la „ riviére de Canton, par ordre du Roi de Hol„ lande, pour trafiquer, & à cet éfet j'ai apor„ té beaucoup d'argent & de marchandises. Les

„ Por-

„ Portugais se sont oposez à mon dessein, & „ m'ont interdit l'accès du païs. Je ne sai si c'est „ par vôtre ordre. Quoi-qu'il en soit, je n'ai „ pas trouvé à propos de me battre contre ces „ ennemis qui avoient six vaisseaux, & je n'en „ avois que trois, chargez de marchandises & „ d'argent, au-lieu que les leurs étoient léges. „ J'ai donc pris la résolution de me retirer. Si „ vous desirez que les Hollandois viennent tra- „ fiquer à Canton, qu'il vous plaise d'envoier „ une lettre à Patane, à Johor, ou à Bantam, „ & nous reviendrons avec de telles forces, que „ les Portugais n'entreprendront pas de nous a- „ taquer. Je vous renvoie dix Chinois que j'ai „ délivrez des fers des Japonois, puis-que c'est „ le seul service que je vous puis rendre. Cepen- „ dant soiez persuadé que les Hollandois seront „ toûjours amis des Chinois.

Le soir du 15. de Septembre 1607. ils mirent à la voile, quittant la Chine avec plaisir. S'ils avoient eu assez de forces pour combattre les Portugais, il y a de l'aparence qu'ils auroient obtenu permission de trafiquer. Mais il seroit fort difficile de chasser presentement cette nation d'un poste qu'elle ocupe depuis 90. ans, & de ruiner un commerce établi depuis si-long-tems, pendant qu'avec l'expérience elle aura encore quelques forces pour se soutenir. Aussi les Chinois disoient-ils que les Portugais faisoient entendre, que si l'on acordoit aux Hollandois la liberté du commerce, ils seroient obligez de leur côté de cesser de venir à la Chine.

Que si l'on tente encore une fois d'obtenir la permission de trafiquer, ce ne peut être que dans les ports de Canton: car l'Amiral aprit de l'Oficier que le Mandarin envoia faire la visite de ses

ses vaisseaux, peut-être dans la vuë de les épier, & de prendre des mesures contre eux, que le Roi de la Chine permet aux habitans de Chincheo, de naviger par-tout où il leur plaît ; mais qu'il n'est permis à aucun étranger d'entrer dans cette province : au-lieu qu'il peut être permis aux étrangers d'aller à Canton, & qu'il est défendu aux habitans, sur peine de la vie, de naviger en aucun païs étranger.

D'ailleurs l'Amiral remarqua, que quand même on obtiendroit la liberté du commerce, & qu'on seroit plus fort que les Portugais, il faudroit revenir tous les ans avec des forces supérieures aux leurs, ou courir risque de tomber entre leurs mains, & faire son compte qu'à chaque voiage, ceux qui seroient les plus forts sur mer, remporteroient tout l'avantage, & que les autres n'auroient qu'à se retirer. Il ne faut pas douter que les Chinois ne se servissent de l'ocasion, & qu'ils ne tâchassent d'avaler l'huître & de laisser les coquilles aux deux partis ; qu'ils ne tinssent la chandelle pour éclairer le combat, & en ramasser les débris, sachant bien joüer le proverbe François, *Vive qui gagne*.

Ainsi il seroit bon de croiser dans le détroit de Sincapura, sur les Portugais, tant lors qu'ils voudroient aller à la Chine, qu'en revenir ; ou de mener à la Chine des forces supérieures aux leurs, & d'envoier ensuite à Ternate & à Amboine les vaisseaux qui n'auroient pu y charger ; parce-qu'ils arriveroient dans ces isles en une bonne saison. Car la mouson est une des principales circonstances à quoi il faille prendre garde en ces sortes de voiages, n'y aiant pas moien de naviger autrement. Il faut aussi avoir soin de nétoïer les vaisseaux, & de leur donner le suif le plus souvent qu'il se peut.

Le 13. d'Octobre 1607. les vaisseaux mouillérent l'ancre sur 9. brasses, fond de sable, un peu au dessus du cap de Pulo Cecir. Aussi-tôt l'Amiral fit nager vers terre trois canots armez, qui portérent de l'argent & des toiles peintes, afin de les troquer pour des rafraîchissemens. Car il y avoit déja parmi les équipages beaucoup de gens qui avoient les jambes enflées, & ils étoient tous si-foibles qu'à-peine pouvoient-ils manœuvrer les voiles.

Les canots s'étant aprochez d'une petite riviére, sur le bord de laquelle il y avoit quelques maisons, y trouvérent 100. hommes armez qui leur demandérent s'ils étoient Portugais? Ils répondirent que non, qu'ils étoient Hollandois, qu'ils prioient qu'on leur vendît des rafraîchissemens, & qu'ils paieroient en argent ou en marchandises. Les habitans dirent qu'ils fourniroient tout ce qu'on voudroit, qu'ils iroient querir des pourceaux, des bœufs, & qu'on n'avoit qu'à revenir sur le soir, n'étant alors que peu après midi.

Ils dirent qu'ils savoient bien quelles gens c'étoient que les Hollandois; qu'un Chinois qui étoit dans la petite riviére, où il donnoit le radoub à son bâtiment, qui venoit de Patane, le leur avoit dit; que pour eux, ils étoient ennemis des Portugais, qui, sept ans auparavant, conjointement avec les Castillans des Manilles, avoient formé une entreprise sur leur pais; mais que les habitans les avoient battus, & que depuis on n'avoit pas ouï parler d'eux.

Pendant que les gens de l'équipage étoient à terre, il se leva un vent frais de l'Est, qui obligea l'Amiral de faire le signal de revenir à bord; car il auroit eu grand regret de laisser passer un

vent si-favorable, aïant tant de besoin de se rendre promtement à Bantam, pour donner ordre à ce qui devoit être envoié à Ternate. On remit donc à la voile, non sans beaucoup de murmures de la part des équipages, qui souhaitoient fort d'avoir des rafraîchissemens.

Le 17. les vaisseaux moüillérent à la rade de la terre de Champa, environ à 15. ou 20. lieues du cap ci-dessus. Le 18. l'Orancaie, qui étoit Mahométan, vint à bord. Pour le Roi il étoit idolâtre, & tenoit sa Cour au Nord du cap, qui est par les 11. degrès, à peu de distance de la grande ville où les Chinois viennent tous les ans, aussi-bien qu'un ou deux vaisseaux Portugais, qui chargent de l'Aguilla, du Calambac, de la cire, des dents d'élefant, de l'ébéne, qu'ils paient en toiles, en or, en argent, & en poivre. Il s'y trouve aussi beaucoup de ris, dont on peut avoir dans la saison 80. Santans mesure de Johor, pour une piéce de huit.

Le Roi est ami du Roi de Johor, & il y avoit 2. ou 3. ans qu'on n'avoit vu de Portugais en son païs. L'Orancaie étoit aussi persuadé que ce Prince ne leur voudroit pas desormais permettre d'y aller, puis-qu'ils étoient en guerre avec le Roi de Johor. Il dît que le Roi étoit à deux journées de là, mais que le jeune Roi son frére pourroit bien venir visiter les vaisseaux. Avant-que d'en avoir permission, ils ne voulurent vendre ni buffles, ni pourceaux. Pour des poules, on en acheta bien cinq cents en deux jours. Le jeune Roi auroit assez voulu embrasser la Religion des Mores, mais il n'osoit à-cause de son frére.

Le 20. d'Octobre 1607. l'Oncle du Roi vint à bord avec le premier Orancaie, & fit present à l'Amiral de deux pourceaux, 33. poules, & 2. pots

2. pots d'arack, de la part du jeune Roi, & dit qu'il viendroit aussi le lendemain visiter les vaisseaux. Tout le present valoit bien six réales. L'Amiral lui donna 7. ou 8. verres de cristal, avec deux Balachos, & dix réales à ses domestiques. Le Prince dîna avec lui, & but du vin. En mangeant l'Amiral lui proposa que le Roi lui donnât une lettre pour le Roi de Hollande, afin-que tous les ans on envoiât de Hollande un vaisseau pour trafiquer en son païs. Le Prince dît qu'il ne doutoit pas que le Roi son frére ne fit la chose, & qu'il n'en fût bien-aise.

Il dît aussi qu'il y avoit là, dans la grande riviére, trois jonques du Japon, qui faisoient beaucoup de mal, & demanda si l'Amiral voudroit bien donner secours au Roi, pour les chasser? L'Amiral lui répondit, qu'il n'avoit la guerre contre personne que contre les Portugais, & qu'il ne voudroit nullement prêter secours aux Japonois contre les habitans de Champa, s'il en étoit requis: qu'il vouloit se menager avec tout le monde, & qu'il avoit dessein d'aller au Japon. Il lui fit même le recit de ce qui s'étoit passé avec le pirate Japonois qu'il avoit vu à une des isles de la Chine. Le Prince Champanois avoüa qu'il avoit raison.

L'Amiral lui demanda quelles étoient les forces du Roi? Le Prince dît qu'il pouvoit mettre sur pié 3000. hommes & 2000. chevaux: mais ces chevaux sont petits, & la milice n'est pas trop bonne. Il y avoit guerre entre lui & la Cochinchine, où ses troupes avoient fait une incursion depuis peu, & elles en avoient amené beaucoup de butin.

L'Orancaie raporta, entre autres choses, que le Roi de Pegu avoit domé sa fille en maria-

riage au fils du Roi de Siam; & que par ce moien ces deux Rois d'ennemis mortels qu'ils étoient auparavant, étoient devenus bons amis. Le même jour on acheta 200. poules, & 7. ou 8. pourceaux qu'on eut pour autant de réales de huit. Enfin, autant-qu'on le put remarquer, c'est un païs bien fourni de vivres. Pour des marchandises il n'y en a que celles qui sont ci-dessus mentionées. Il n'y a rien qui y soit plus estimé que l'or & l'argent.

Le matin du 21. le vent commença de soufler de l'Est, & quoi-que l'Orancaie vint dire que le jeune Roi étoit dans le village, & qu'il venoit voir si l'Amiral pouvoit aller parler à ce Prince, le Hollandois s'en excusa, & dît qu'il ne pouvoit négliger l'avantage qui se presentoit pour lui. Ainsi il rapella ce qu'il y avoit de ses gens à terre, & remit à la voile.

Le 24. il fut résolu, que comme le tems pressoit pour partir des Indes, si l'on vouloit se rendre en Hollande dans l'année suivante, le *Maurice* chargeroit à Patane, l'*Erasme* à Johor, & l'*Orange* à Bantam; que pour cet éfet l'*Erasme* iroit en droiture à Johor, sans relâcher à Patane, & que le Capitaine diroit au Roi Jan de Patuan, ou au Raïa Sabrang, qu'il plût à l'un des deux se rendre à Paham, ou à Linga, où l'Amiral iroit moüiller; parce-qu'il étoit nécessaire qu'ils eussent une conférence ensemble, afin-qu'il pût faire un fidelle raport de la situation des afaires, aux Seigneurs Etats Généraux.

Il fut aussi arrêté que l'Amiral relâcheroit à Patane, car les gens du comptoir que les Hollandois y avoient, s'étoient vus dans un fâcheux état, & sur le point d'être fort maltraitez. Il n'y a pas de doute que si Dieu n'eût acor-

acordé la victoire aux Hollandois, sur les Portugais, les habitans de Patane n'eussent livré à ceux-ci les Facteurs des autres. Il étoit donc nécessaire de pourvoir à leur sureté, & de tâcher de faire là une alliance contre les Portugais.

Mais comme les vents forcez de l'Ouëst firent déchoir les vaisseaux au-dessous de Patane, jusques par les 6. degrès, & qu'il y avoit toute aparence qu'il se passeroit plusieurs jours avant qu'on pût regagner ce port, on fut obligé de se désister de ce dessein. Car on auroit eu trop peu de tems pour se rendre à Bantam, & s'y mettre en état d'en partir avant la fin de Janvier, pour reprendre la route de Hollande.

On conclut donc que le *Maurice* feroit tous ses éforts pour regagner Patane, & que l'Amiral, qui montoit l'*Orange* continuëroit sa route vers Bantam. En conséquence, il fut dressé une Instruction pour mettre entre les mains de Victor Sprenckel, premier Commis du *Maurice*, & du Maître Nicolas Gerritz, afin de s'y conformer lors-qu'ils seroient à Patane.

Le 7. de Novembre 1607. l'*Orange* se rendit devant l'embouchure de la riviére de Paham, où l'on aprit que l'*Erasme* en étoit parti le jour précédent. Le lendemain matin, l'Amiral, qui vit que le vent étoit à l'Ouëst, & que c'étoit un vent fait, qui pourroit durer, qu'outre cela il avoit besoin d'être là quelques jours, pour acheter des bœufs & des buffles; prit le parti d'écrire au Roi de Johor & au Raïa Sabrang d'y venir par terre, afin de conférer ensemble, les avertissant qu'il ne pouvoit séjourner que six jours tout-au-plus, & les priant de tâcher de venir tous deux, ou qu'il en vint au moins un, le plus promtement qu'il leur seroit possible.

Sur

Sur les 8. heures l'Orancaie Seri Mahara Jahella se rendit à bord, & amena par present des poules, des bananes, & des noix de cocos. C'étoit le même Orancaie, qui avoit été au siége de Malacca, au poste du cloître, avec 300. hommes. Il pria l'Amiral d'aller à terre voir le Roi qui le souhaitoit fort. L'Amiral s'en défendit sur ce qu'il étoit encore à une trop grande distance, savoir à 3. lieuës du rivage, & dît qu'il ne seroit pas excusable, si pendant son absence il arivoit que le vent forçât, qu'il fit chasser son vaisseau, ou rompre les cables, & qu'il ne pût retourner à son bord. Mais il promit que si le lendemain il pouvoit avancer d'avantage, ensorte-que son vaisseau fût en sureté, il ne manqueroit pas d'aller trouver le Roi.

Cependant il recommanda fort à l'Orancaie d'envoier en diligence une pirogue à Johor, & de faire savoir au Roi qu'il étoit de la derniére importance qu'on pût se voir promtement. L'Orancaie promit d'éxécuter soigneusement cet ordre, & aussi d'envoier des buffles & de l'arack aux vaisseaux, & pour cet éfet il s'en retourna sur l'heure, afin de dépêcher un exprès.

Le 9. de Novembre 1607. il n'y eut pas moien de faire partir la lettre. C'étoit toûjours à recommencer, ainsi que les Malais avoient acoutumé de faire. Le Roi de Paham vouloit auparavant parler à l'Amiral. Le marché de l'arack ni des buffles n'avançoit point non-plus. Toute l'expédition qui se fit, fut que sur le soir le vaisseau s'aprocha du rivage,

Le lendemain on eut avis que Van der Broeck avoit acheté six buffles, à neuf mases la piéce, & 500. gantans d'arack; mais pour la lettre, elle n'avoit point encore été envoiée. L'Amiral

ral fit dire à Van der Broeck qu'il ne la fît point rendre, & qu'il s'enquît s'il n'y avoit pas sur la côte un lieu nommé Sedelli, qui n'étoit qu'à une demi-journée de Batusauwer, parce-qu'il pourroit y aller, afin de voir le Roi.

Le 11. qui étoit un Dimanche, Seri Mahara Jalella revint à bord, & l'Amiral descendit à terre avec lui, acompagné de 18. Mousquetaires, 4. Trompettes, & quelques autres gens. Ils arivérent sur le midi dans la ville, qui est à une lieuë du rivage, & où il ne demeure que de la Noblesse, le commun peuple étant dans les fauxbourgs. Cette ville ne paroissoit pas grande : elle étoit entourée d'une palissade de pieux quarrez qui se touchoient, & qui étoient de quatre brasses de haut : il y avoit un bastion à chaque çoin de la ville. Les ruës sont larges : les cloisons en sont de roseaux : elles sont pleines de cocos & d'autres arbres ; si-bien qu'elle est plus semblable à un fauxbourg rempli de jardins & de cours, qu'à une ville. Les maisons sont de roseaux & de paille, hormis le palais du Roi, qui est bâti de bois.

Pendant-qu'on alla donner avis au Roi de la venuë de l'Amiral, il s'en alla dans la maison de l'Orancaie. Le Roi fit assembler toute sa Noblesse, qui étoit assise sur une estrade, où il y avoit trois ou quatre tapis. Pour lui, il étoit assis devant la fenêtre, environ une brasse plus haut que les autres. C'étoient, pour la plupart, des gens âgez, de bonne mine, qui étoient assis avec régularité. Le Roi étoit âgé de 40. ans. Son fils étoit marié avec la fille du Roi de Queda. L'Amiral fut surpris de ce que tous ceux qu'il interrogea, lui répondirent qu'ils n'avoient chacun qu'une seule femme.

Lors-

Lors-qu'il aprocha de l'estrade où le Roi étoit assis, deux petits hommes vinrent le prendre chacun par-dessous un bras, & le portérent au milieu de l'estrade. Après qu'il eut salué ce Prince à sa maniére, il dit qu'il ne pouvoit s'asseoir comme les Malais, & qu'il prioit le Roi de lui pardonner s'il étendoit ses piés qui étoient sales. Le Roi dît qu'il n'importoit pas, fit aporter un present, qu'il fallut que l'Amiral élevât au-dessus de sa tête, en marque de reconnoissance: puis aïant levé la couverture qui étoit dessus, il vit que c'étoit du Ciry & du Pinang, afin-qu'il en mangeât. Ensuite il parla au Roi en cette maniére, par l'entremise d'un Trucheman, qui étoit Clyn d'origine.

„Seigneur Roi. Ce ne sont point mes afai„res qui m'amènent ici dans vos ports. J'ai „trop peu de tems à moi, pour y pouvoir sé„journer. Il faut que je m'en retourne en Hol„lande, & que pour cet éfet j'aille charger „mon navire à Bantam. Mais comme j'ai vu, „au siége de Malacca, que vous y avez envoié „400. hommes de troupes auxiliaires, j'ai „conclu que vous étiez ami du Roi de Johor, „& par conséquent le nôtre. Comme nous ne „pûmes prendre Malacca, par l'obstacle que „y aporta l'armade, j'avois eu intention de „prier le Raïa Sabrang de venir ici, afin de dé„libérer avec lui sur ce qu'il y avoit à faire „pour chasser les Portugais. Mais puis-que ce „Prince ne peut venir, j'irai moi-même à Se„delli pour lui parler. Si V. M. desire de savoir „quelles seront nos délibérations, je veux „bien lui en faire ici part, pourvu-que le „lieu soit propre à garder le secret. Si la cho„se n'est pas ainsi, & que néanmoins vous de-

„siriez

„ ſiriez ſavoir dequoi il s'agit, je reviendrai ſur „ le ſoir, dans l'eſpérance de ne trouver au„ près de vous que des perſonnes ſur qui vous „ puiſſiez vous confier.

Le Roi remercia l'Amiral: mais il ſembla qu'on ſe moquoit de lui, au ſujet de ce qu'il avoit parlé de ſecret. Cependant le Roi le fit aprocher de ſa perſonne, & l'Amiral lui dît qu'il étoit néceſſaire d'agir vigoureuſement: mais qu'on avoit abuſé les Hollandois, parcequ'on leur avoit perſuadé qu'avec 300. hommes, & avec l'aide des Malais, dont on avoit fait monter les troupes à 4. ou cinq mille hommes, on pourroit emporter la ville; ce qui avoit été une grande faute.

Il dît donc qu'il falloit que le Roi de Johor fit une alliance avec tous les autres Rois voiſins, & qu'ils aſſemblaſſent toutes leurs troupes, demandant jusqu'à quel nombre elles pourroient aller, & combien elles pourroient demeurer en campagne; & il ajoûta que pour lui il tâcheroit de venir avec 2000. hommes, afin de finir l'afaire, & de ſe tenir aſſuré, au-moins humainement, d'un bon ſuccès.

Le Roi répondit à l'Amiral que ſes raiſons étoient très-bonnes, & qu'il ſeroit à propos de faire ce qu'il propoſoit. Il lui promit une pirogue pour le conduire à Sedelli, lui diſant qu'il pourroit en éfet faire là ſes délibérations avec le Roi de Johor, & qu'il le prioit de lui faire ſavoir, ce qui auroit été conclu. L'Amiral lui propoſa d'écrire une lettre au Roi de Hollande, & de lui marquer quelle étoit ſon intention & ſes forces. Il repliqua que comme le Roi de Hollande n'entendoit pas le Malais, il ſeroit bon que ce fût l'Amiral qui écrivît en Fla-

Flamand, ou en Portugais, & qu'on lût la lettre devant lui.

Toutes ces choses furent acordées avec tant de facilité, que l'Amiral ne savoit si ce n'étoit point un jeu, & si ces gens-là ne se moquoient point de la guerre dont il parloit. En se retirant il dît au Roi que comme il avoit fait tous les voiages qu'il s'étoit proposé de faire, il s'étoit dégarni de tout ce qu'il avoit, & que ne croïant pas venir à Paham, il n'avoit rien à lui presenter; mais qu'il lui ofroit son épée, que le Roi accepta.

L'Amiral s'étant retiré alla manger chez l'Orancaie, où le Roi lui fit dire que s'il vouloit faire le tour de la ville, il le feroit avec lui; mais un moment après on revint lui dire que le Roi ne pouvoit sortir; qu'il le prioit seulement de lui envoier un Canonnier, pour faire l'épreuve d'une piéce de canon. Le Canonnier, étant arivé vit que tout étoit prêt pour fondre un canon de 3000. livres, qu'on disoit être pour le Raia Sabrang. On fait aussi à Paham des pierriers qui sont meilleurs que ceux de Java, mais non-pas si-bons que ceux des Portugais.

Le Roi avoit cinq ou six éléfans d'une extrême grandeur. Il y en a beaucoup en ce païs-là. Ce Prince peut mettre 2. ou 3. mille hommes sur pié. Il a des mines d'or, mais de peu d'importance. Tout le païs est bas. Il raporte par an environ 300. bares de poivre. Quoi-qu'il y ait une riviére fort large, les galéres n'y peuvent naviger que de haute eau. Les habitans disoient qu'ils ne souhaiteroient pas qu'elle fût plus profonde, parce-qu'ils craindroient les Portugais. L'Amiral dît à l'Orancaie qu'on ne devoit se fier ni sur les bas-fonds, ni sur aucune au-

autre chofe que fur fon propre courage, fon adreffe, & fes forces, c'eft-à-dire, après Dieu.

Il dît auffi au Roi qu'il falloit donner ordre à envoïer au plutôt deux vaiffeaux, proche de Malacca, dans le détroit de Sabon, & y faire joindre les pirogues & les yachts de Johor & de Paham : qu'il falloit encore en faire croifer deux proche de Pulo Pinaon, & y faire joindre les pirogues deQueda & d'Achin,afin d'empêcher qu'on ne menât des vivres aux Portugais. Cette propofition parut fort-bonne à ce Prince, & un des Orancaies dît auffi que Malacca étoit une place trop forte ; qu'il ne falloit pas penfer à l'ataquer, & qu'il valoit mieux incommoder les habitans dans leur navigation, & les affamer. L'Amiral lui repliqua que s'il avoit affez de monde, il fe promettroit de l'emporter bien promtement. Quelques-uns dirent qu'on leur avoit afluré, que Don Antonio de Menefes, Capitaine de Malacca, & le Vice-roi des Indes, étoient morts ; & que le ris y étoit fort-cher.

Le lendemain le Roi envoïa un prefent de deux buffles & fix pots d'arack, de noix de cocos, de bananes, le tout à-peu près de la valeur de 7. à 8. mafes, ou 19. réales de huit, en recompenfe de l'épée qu'il avoit reçuë qui pouvoit valoir 15. réales. Le Canonnier qn'on lui avoit envoïé tira cinq coups à un but, où il donna trois fois. Le Roi lui fit prefent d'un petit bœuf.

Le 16. de Novembre 1607. l'Amiral remit à la voile. Pendant-qu'on apareilloit, Van den Broeck alla querir une lettre que le Roi de Paham envoïoit aux Etats & au Prince Maurice. Le Roi defira qu'il fît fa priere devant lui à la maniere des Hollandois. Van den Broeck lui ré-

répondit qu'on ne se moquoit pas ainsi de Dieu, & que quand il vouloit faire ses prieres il se retiroit en son particulier. Le Roi le pria donc au-moins de chanter, parce-qu'il avoit ouï dire que dans les actes de devotion que les Hollandois faisoient sur leurs vaisseaux, ils chantoient aussi. Van den Broeck repartit, que quand il s'agissoit du service Divin, chanter & prier c'étoit la même chose.

Tous les gens du Conseil lui parlerent, & lui dirent qu'il ne devoit pas refuser de donner ce plaisir au Roi, qui le souhaitoit ardemment. Van den Broek repliqua que le plaisir qu'il donneroit au Roi, irriteroit un bien-plus grand Roi que lui, qui étoit Dieu, le Maître du Ciel & de la Terre. Après cette réponse, on cessa de l'importuner. Peut-être qu'un autre, soit Réformé, soit Romain, auroit eu cette complaisance: mais il est certain que les Mahométans en auroient fait des risées, & que Van der Broeck, fit fort-bien de ne leur en donner pas l'occasion, Car dans le fonds ces gens-là n'ont qu'un extérieur de Religion. Ils la font consister dans une grande quantité de cérémonies & de superstitions, mais le cœur y a peu de part. Ils n'auroient pas voulu manger de la viande d'une bête que les Hollandois auroient tuée, sans parler de la chair de pourceau, dont ils ne voudroient pas aussi manger, & qu'ils ne voudroient pas même flairer, quand il iroit de leur vie.

Van den Broeck fut laissé à Paham, pour aller à Johor, & y faire les négociations contenuës dans un mémoire qu'on lui laissa, en cas que l'Amiral fût empêché d'y aller, soit par la tempête, ou par quelque autre fortune de mer. Il porta en compte 399. réales de huit em-

emploïées à l'achat de 31. buffles, & 1988. gantans d'Arack, qui étoit un peu plus que quatre tonneaux, ou pipes. Ce compte parut exorbitant, & donna lieu de soupçonner que le particulier s'accommodoit quelquefois aux dépens de la Compagnie, à quoi elle ne fera pas mal de pourvoir.

Le 24. de Novembre, l'*Orange* se rendit sur la côte de l'isle des Pourceaux, proche de Bantam. Mais comme il ne put gagner jusqu'à Bantam que le 27. à-cause des vents contraires, l'Amiral, qui vouloit expédier ses afaires, s'embarqua dans la chaloupe, pour aller à terre. Il trouva au port le *Grand Soleil* dont Abraham Matthysz avoit été fait Maître, ou Capitaine, après la mort de Gerrit Hendricksz Roobol.

Heertgen Olferts premier Commis, & Guillaume Jansz Maître du vaisseau *Ouëst-frise*, qui avoit péri sur la côte de l'isle Maurice, étoient à Bantam, de-même que Nicolas Simonsz Meebal premier Commis & Jean Fransz Maître de la carraque qui avoit été prise par l'Amiral Waerwyck, & déchargée à Madagascar, parce-qu'elle ne pouvoit plus naviger. Ils avoient conduit avec eux à Madagascar un yacht de 60. tonneaux, qu'ils avoient pris, & ils s'en étoient servis pour revenir à Bantam chercher des vaisseaux qui pussent transporter en Hollande les éfets qui étoient sur la carraque, qu'ils avoient laissez dans une isle, sous la garde de 40. hommes.

L'Amiral joignit ces 4. personnes avec Jaques l'Hermite, premier Commis de Bantam; & Simon Lamberts Mau, Maître de l'*Orange*, & en forma un Conseil, à qui, dès le lendemain, il fit prêter serment, d'avoir toûjours

 pour

pour but, dans leurs conseils, de procurer l'avantage de la Compagnie. Ensuite il leur proposa deux points : le premier ; Comment & par quels moïens on pourroit avancer & faire réüssir l'afaire de Ternate ? Car le yacht *le Pigeonneau* avoit été depuis peu à Bantam, & avoit raporté que les ennemis avoient donné assaut au fort qui avoit été fait par l'Amiral, & qu'ils avoient été repoussez avec perte de quelques-uns de leurs gens. Le second point étoit ; Ce qu'il y avoit à faire touchant les éfets de la carraque, qui étoient à Madagascar, ou dans une isle voisine ?

Sur le premier chef il fut resolu, Qu'Abraham Mathysz se hâteroit de partir avec le *Grand Soleil*, pour aller à Ternate, & que sur sa route il relâcheroit à Gressick, pour y prendre 50. ou 60. lastes de ris, ou que s'il n'y en trouvoit point, il iroit à Macassar en charger autant-qu'il pourroit, tâchant toûjours de se rendre à Ternate, avant-que les vaisseaux des Manilles y fussent arrivez. Car outre que la presence de celui-ci serviroit à rassurer les Ternatois, on comptoit qu'il auroit aussi-tôt pour son ris le clou de girofle qui seroit à Ternate, & même celui de Machian.

Sur le second chef, on jugea qu'il falloit retirer de Madagascar les éfets provenus de la carraque; mais il se trouvoit de la difficulté à se servir de l'*Orange* pour cet éfet : c'est pourquoi on différa jusqu'à une seconde délibération. Néanmoins il fut ordonné à Simon Lambertsz de préparer son vaisseau, savoir l'*Orange*, comme s'il devoit aller querir ces éfets, réservant à résoudre ce qu'il seroit le plus expédient de faire, lors-que le vaisseau seroit en état de partir.

L'A-

L'Amiral trouva aussi à Bantam un yacht Anglois, venu d'Angleterre en sept mois, qui s'étoit séparé proche du Cap de Bonne-espérance des deux grands vaisseaux avec qui il alloit de compagnie, & qu'il espéroit voir terrir à Bantam au premier jour. Les Hollandois eurent lieu de conjecturer que ces deux vaisseaux vouloient aller a Banda, où ils ne pouvoient manquer de leur causer beaucoup de préjudice. Car, selon les aparences, il y avoit alors beaucoup de marchandises à Banda, & le comptoir n'étoit pourvu ni d'argent ni de toiles pour les acheter, ou pour les troquer.

On jugea donc à-propos de se servir du yacht qui avoit été équipé pour aller à Madagascar, & de l'envoïer promtement à Banda, porter 20. bales de toiles, & 40000. réales de huit, afin d'acheter tout ce qu'on trouveroit, & de prévenir les Anglois. Mais comme le secret étoit absolument nécessaire pour faire réüssir cette afaire, l'Amiral n'osa la proposer en plein Conseil, de-peur qu'il n'y eût quelqu'un qui ne pût s'empêcher d'en parler.

Ainsi il déclara qu'il étoit d'avis qu'on envoïât le yacht avec des toiles à Johor, pour avertir le Roi & le Fiscal Martin Apius, que l'année précédente il étoit parti de Hollande douze vaisseaux, & après eux trois autres encore, qui venoient donner secours au Roi contre les Portugais, afin-qu'il mît ordre à ce que ses troupes fussent en état, & à faire fortifier sa ville. Le Conseil aprouva cet avis, & le yacht, qui étoit un bon bâtiment, & fin de voiles, fut équipé pour faire ce voïage. Guillaume Jansz, qui avoit servi sur le *Ouëst frise*, fut choisi pour le conduire en qualité de Maître.

Mais l'Amiral lui mit en main une Instruction cachetée, pour l'ouvrir à 4. ou 5. lieuës de Bantam, & en tenir secret le contenu, aussi-longtems qu'il lui seroit possible. Voici ce que l'Instruction portoit.

„ Lors que vous serez parti de Bantam, vous „ prendrez vôtre cours en droiture vers Amboi„ne, sans relâcher en aucun endroit, & vous „ vous hâterez autant qu'il vous sera possible. „ Là vous rendrez mes lettres au Capitaine „ Houtman, & lui laisserez ce qu'il desirera „ d'argent & de marchandises, selon le contenu „ de ses lettres. Vous n'y séjournerez qu'un seul „ jour, & partirez aussi-tôt pour vous rendre à „ Banda, où vous chargerez encore promte„ment vôtre vaisseau pour revenir à Bantam. „ Sur-tout je vous commande absolument de „ ne vous point arrêter à Amboine, quand „ même il ne vous seroit pas possible d'y rien „ décharger, à-moins que d'y être plus d'un „ jour: car il est de la dernière importance „ pour la Compagnie que vous soïez promte„ment à Banda.

„ Quand vous y aurez pris terre vous met„trez entre les mains du premier Commis l'ar„gent & les toiles que vous avez, & ferez d'ail„leurs ce qu'il ordonnera. Mon intention est „ que vous retourniez promtement de Banda, où „ vous aurez chargé une partie de Macis, à „ Amboine où vous la déchargerez, pour re„tourner encore incessamment à Banda, où vous „ prendrez vôtre charge entière pour l'amener „ ici à Bantam, en relâchant néanmoins encore „ à Amboine, pour aporter des nouvelles du „ Gouverneur, & de l'état où les afaires seront „ alors en ces païs là.

„ Mais

,, Mais si le vent étoit trop contraire, & qu'il
,, ne permît pas d'aller de Banda à Amboine, &
,, de retourner d'Amboine à Banda, vous con-
,, sulterez les Commis, pour savoir ce qu'ils ju-
,, geront être le plus expédient, & suivrez leur
,, conseil. Néanmoins comme le yacht que vous
,, montez, est bon voilier, j'espere que vous
,, pourrez faire ce que je vous prescris.

,, Dans tous les lieux où vous relâcherez, vous
,, serez obligé de vous soumettre aux ordres du
,, premier Commis & de son Conseil, sans vous
,, y oposer en aucune maniere. Bien-entendu
,, que vous aurez aussi vôtre voix dans les Con-
,, seils, c'est-à-dire seulement pour ce qui re-
,, gardera la cargaison, & le départ de vôtre
,, yacht, sur quoi vous suivrez la pluralité des
,, voix, auquel éfet je vous autôrise & donne
,, pouvoir par ces presentes, afin que si les
,, Commis faisoient quelque difficulté de vous y
,, admettre, vous puissiez leur faire voir vôtre
,, commission. Vous & vôtre équipage serez o-
,, bligez de naviger avec vôtre yacht pendant
,, une année entière, dans tous les lieux où ils
,, vous sera commandé d'aller; mais non-pas
,, au-delà de l'année.

,, Le 4. de Décembre 1607. l'Amiral fit par-
,, tir *le Grand Soleil* pour Ternate, avec ordre de
,, relâcher sur la route à Jacatra & à Gressick,
,, pour y charger du ris. Le même ordre fut aussi
,, donné au yacht destiné pour Amboine & pour
,, Banda, qui portoit 33. milles réales de huit,
,, mille nobles à la-rose, & 69. bales de toiles,
,, tant pour païer les noix muscades & le macis
,, de cette dernière isle, que le ris qu'il trouve-
,, roit aux lieux où il devoit relâcher.

L'Amiral donna donc au Maître du yacht un

mémoire & plusieurs autres choses, telles qu'il les falloit pour aller à Johor : mais au moment de son départ, il lui mit en main l'Instruction ci dessus bien cachetée, qu'il ne devoit ouvrir que lors-qu'il seroit par le travers de la dernière isle de Bantam. Il y avoit avec cette Instruction des lettres pour le Gouverneur d'Amboine, & pour les gens du comptoir de Banda, *le Grand Soleil* en aiant aussi pour le Gouverneur du fort de Ternate.

Le même jour, l'Amiral fit déclarer aux Anglois, qu'aiant apris qu'ils vouloient aller à Ternate, il craignoit qu'ils ne portassent des munitions à ses ennemis, ainsi que quelques-uns de leur nation avoient déja fait, leur aiant même montré la manière de conduire leurs tranchées contre le fort que ses gens ocupoient: c'est pourquoi il les prioit de n'entreprendre pas ce voïage, parce-qu'il se trouveroit dans la nécessité de s'y oposer. Le Capitaine du yacht Anglois répondit qu'à la vérité il avoit vendu aux Portugais de la poudre, mais que c'étoit bien peu, & qu'elle n'étoit pas bonne. Pour ce qui regardoit les fortifications, & les manières de faire des ataques, il nia qu'il les en eût jamais instruits, promettant de ne leur vendre à l'avenir aucunes munitions ; & la chose en demeura là.

Cette déclaratlon fut faite aux Anglois nonpas tant dans la vuë de les empêcher de vendre des munitions aux Portugais, à quoi l'on savoit que l'on ne réüssiroit pas, que pour leur faire entendre que les Hollandois étoient persuadez qu'ils vouloient aller à Ternate, quoi-qu'ils sussent le contraire. Car ils n'avoient pas lieu de douter que les Anglois n'eussent intention d'al-
ler

ler à Banda, malgré le soin qu'ils prenoient de publier qu'un de leurs vaisseaux étoit destiné pour la mer Rouge, & l'autre pour Ternate.

Le 19. du même mois de Décembre 1607. le *Maurice* moüilla l'ancre à la rade de Bantam, n'aiant à son bord que 60. à 70. lastes de poivre, dequoi l'Amiral fut fort-surpris. Il y avoit aussi une petite partie de benjoin, & une de sucre, le tout marchandises mal-conditionnées; ce qui faisoit bien connoître quelle étoit la conduite de ceux qu'on avoit laissez dans les comptoirs.

Le vaisseau avoit été arrêté un mois hors de Patane, & il avoit fallu faire pour plus de 1000. livres de presens à la Reine, qui de sa part n'avoit rendu qu'une bare de 380. livres de poivre. Ainsi cette considération & plusieurs autres circonstances, firent juger à l'Amiral qu'il n'étoit pas expédient d'avoir un comptoir à Patane, y aiant si-peu de négoce à faire, pour lequel on étoit assujetti aux continuelles véxations des Mandarins.

En éfet le poivre y est plus cher qu'à Bantam: aussi y vient-il de Jambé, & c'est des mains des Chinois qu'il le faut prendre. On peut faire mieux ses afaires à Bordelon, ou du-moins aussi-bien qu'à Patane. D'ailleurs les Chinois y aportent peu de marchandises qui accommodent les Hollandois, & lors-que ceux-ci font quelque marché par avance avec eux, ils ne manquent jamais de falsifier les marchandises: ou bien si l'on ne fait point de marché par avance: ils n'en aportent point, parce-qu'elles leur demeureroient, n'y aiant que les Hollandois qui les achètent.

Le même vaisseau-*Maurice*, avoit aussi des

Ambassadeurs de Siam, que Corneille Specx avoit amenez, sans que l'Amiral comprît dans quelle vuë il les avoit pris, puis-que les Directeurs avoient recommandé, que personne ne se chargeât d'Ambassadeurs, à-cause des dépences à quoi ils engageoient. Avant donc qu'ils fussent à terre, Specx fut mandé, & comme on lui eut proposé cette difficulté, il dît qu'il ne pouvoit que faire à cela, que le Roi avoit voulu les envoïer, & qu'il lui avoit fait demander pourquoi les Hollandois ne vouloient pas les recevoir, de-même qu'ils recevoient ceux de Johor & d'Achin, dont les Rois n'étoient que des Roitelets par raport à lui.

Ces Ambassadeurs n'aiant pas laissé de débarquer le 21. de Décembre, l'Amiral fit assembler le Conseil, pour mettre en délibération si on les emmeneroit en Hollande. On conclut que ce seroit faire paroître trop de mépris pour un grand Roi que de les renvoïer; & que les Rois de Bantam & de tous les païs voisins auroient lieu de croire que les Hollandois ne voudroient entretenir aucun commerce avec celui de Siam, quoi-que ce soit un des plus puissans Rois des Indes. Suivant cette résolution, l'Amiral reçut les Ambassadeurs, qui lui firent present d'un petit sabre, dont la poignée & le fourreau étoient dorez, & on les logea dans un des petits apartemens, jusques-à-ce que les vaisseaux fussent prêts à partir.

On mit aussi en délibération quel parti on prendroit à l'égard des vaisseaux *Orange*, *Maurice* & *Erasme*. Comme le *Maurice* n'avoit point trouvé de cargaison à Patane, l'Amiral s'imagina que l'*Erasme* en auroit encore moins trouvé à Johor. Il y avoit trois autres endroits

où

où ils pouvoient charger, ſavoir Bantam, Banda, & Madagaſcar. Cependant il fut réſolu qu'on renvoïeroit deux de ces vaiſſeaux en Hollande, & qu'on feroit partir l'autre pour Banda; que l'*Orange*, qui étoit prêt, chargeroit à Bantam; que le *Maurice*, qui devoit être prêt la ſemaine ſuivante, iroit à Madagaſcar, & que lors-que l'*Eraſme* ſeroit de retour de Johor à Bantam, on le feroit partir pour Banda.

Jaques l'Hermite premier Commis de Bantam ſe plaignit que le Sabandar levoit de trop gros droits, & qu'au-lieu de 8. par cent qu'on avoit coutume de païer, il falloit donner 16. par cent, parce-qu'encore que le poivre ne valût que 2. réales il le comptoit toûjours ſur le pié de 4. L'Amiral alla en parler au Sabandar, & enſuite au Gouverneur, qui lui répondirent, qu'ils étoient convenus avec Frans Wittert, qu'à quelque prix que fût le poivre, ſoit qu'il hauſſât ou qu'il baiſſât, on en païeroit toûjours l'impôt ſur le pié de 4. réales. Les Hollandois dirent qu'ils n'avoient jamais oüi parler de cette convention. L'Amiral aiant demanda au Sabander s'il n'en avoit pas été dreſſé un écrit, il dît que non. Les gens du comptoir avoüérent qu'une fois le poivre aiant monté à ſix & ſept réales, Wittert avoit remontré qu'il ne pouvoit païer les droits ſur ce pié-là, parce-que le poivre en ſeroit trop enchéri; & pour cette fois ſeulement, ſans tirer à conſequence, on demeura d'acord qu'il ne les païeroit que ſur ce pié de quatre réales.

Mais quoi-qu'on pût dire, il n'y avoit pas moïen d'amener ces gens brutaux à la raiſon. L'Amiral las de diſputer, leur dît enfin que s'ils étoient réſolus de faire païer ſeize par cent

pour les droits, ils n'avoient qu'à le déclarer tout-net, que le Roi étoit maître de son païs, & que pour lui il verroit ce qu'il auroit à faire: que s'ils avoient quelque acord mis par écrit, ils n'avoient qu'à le produire, étant seur qu'autrement, lors-qu'il seroit en Hollande, Wittert deniroit en avoir fait aucun. Il ne lui fut pas possible d'avoir une réponce positive sur aucune de ses deux propositions. Le Sabandar lui repliqua seulement, que s'il vouloit charger il lui étoit libre, & que s'il ne le vouloit pas, il avoit la même liberté. Ce fut tout ce qu'on en put tirer.

Le 27. le *Maurice* étant sur le point de mettre à la voile, on fit venir du large le *Gueldres*, qui aporta une Instruction secrète à l'Amiral, par laquelle les Directeurs lui donnoient avis qu'ils souhaitoient que les afaires de la guerre fussent préférées à celles du commerce, & qu'on poussât vivement les premières. Le Conseil aiant été assemblé, il fut résolu que ce dernier vaisseau, savoir le *Gueldres*, partiroit incessamment pour aller à Macassar acheter 150. ou 200. coyangs de ris, & en aller décharger à Amboine autant qu'on y en auroit besoin, puis porter le reste à Ternate.

Il fut aussi arrêté qu'on envoïeroit le *Delft* & l'*Enchuyse* à Amboine, d'où ils iroient à Banda: que la chaloupe du *Gueldres* iroit porter l'Instruction secrète à Johor: que de ce même vaisseau on tireroit 20000. réales de huit, dont il en seroit laissé 14000. à Amboine: qu'on en emploieroit environ 2500. en marchandises à Macassar, & que le reste seroit porté à Ternate.

Le 30. du même mois de Décembre 1607. l'Amiral envoïa querir un Javanois de Jacatra, qui

qui venoit de Malacca, d'ou il y avoit huit jours qu'il étoit parti. Il assura que le Vice-roi & le Gouverneur de Malacca étoient morts: qu'on fortifioit fort la ville, sur-tout du côté de Ilha das Naos: qu'il y avoit cinq semaines que les Portugais étoient allez avec 4. galères & 20. fustes à Achin: qu'ils avoient brûlé Johor: que le Raïa Sabrang s'étoit retiré à Linga qu'il fortifioit: qu'il y avoit cinq grands vaisseaux devant Malacca, & qu'il s'y en étoit encore joint trois petits, venus de la côte de Negapatam, chargez de toiles: que le ris & toutes les autres denrées étoient à bon marché; & qu'on atendoit les Marchands Chinois, de la venuë desquels on avoit des nouvelles bien certaines. A l'égard du vaisseau *Erasme*, dont on auroit bien voulu qu'il eût pu faire quelque raport certain, il dit qu'il ne savoit pas s'il étoit à Johor.

Le même jour l'Amiral, aiant mandé le Tomongon & le Sabandar, leur déclara que le Roi de Hollande avoit envoïé le *Gueldres* exprès, pour avertir tous les Rois des Indes, que les Portugais viendroient dans leurs ports avec des pavillons Hollandois, & des vaisseaux fabriquez comme ceux de Hollande, pour tromper les Hollandois & les Indiens: que par-conséquent chacun devoit bien y prendre garde: que les ennemis devoient assembler encore une puissante armade, dans l'intention de n'épargner personne, non-pas même les Rois: que leur principale vuë étoit d'exterminer ceux de Johor & de Bantam: qu'on feroit bien d'envoïer à Johor, pour en donner avis, & les consoler par l'espérance d'un secours, s'il ne l'avoient déja reçu., parce-que les 8. vaisseaux de l'Amiral

van Caerden devoient y être alors, ou qu'ils y feroient bien-tôt : que l'année prochaine il viendroit encore une grosse flote de Hollande, & qu'on laisseroit des troupes à Johor pour y demeurer toûjours.

Les Oficiers de Bantam dirent qu'ils alloient faire leur raport au Roi, & qu'ils reviendroient faire réponce. En éfet ils révinrent, & aiant remercié l'Amiral de la part du Roi, ils dirent qu'ils espéroient pourvoir à tout : qu'ils avoient résolu de ne laisser entrer dans leur port aucun vaisseau, de quelque nation quil fût, qu'après en avoir donné avis au premier Commis des Hollandois : que s'il s'en trouvoit de suspects, on ne leur acorderoit pas la liberté du commerce, & qu'on les traiteroit en ennemis, fussent-ils même Hollandois, s'ils n'étoient pas reconnus & protégez par le Commis.

Le matin du 5. de Janvier 1608. l'Amiral Paul van Caerden moüilla l'ancre à la rade de Bantam, avec sept vaisseaux, le *Ziericzée* aiant fait naufrage proche de l'isle Mossambique; mais on en avoit sauvé la cargaison. Sur le soir il descendit à terre, où-aprés les complimens ordinaires, l'Amiral Matelief lui fit recit de quelques unes des choses qui s'étoient passées, & lui conseilla de se hâter, s'il vouloit rencontrer les vaisseaux de la Chine. Au-regard de l'état des afaires des Indes, il lui dit qu'il étoit prêt de l'en informer, afin-qu'il pût mieux prendre ses mesures, n'y aiant point de tems à perdre, & qu'il feroit bien de faire venir son Conseil à terre pour déliberer là-dessus. Caerden répondit qu'on en délibéreroit à bord, & qu'il ne faloit pas que ses vaisseaux demeurassent dépourvus de leurs principaux Oficiers. Matelief qui pé-

pénétra son intention, lui dit qu'il feroit comme il le jugeroit à propos.

Le 6. Caerden aïant fait assembler son Conseil, on y prit la résolution de partir le plutôt qu'il seroit possible, pour aller a Johor atendre les vaisseaux qui venoient de la Chine, & que si la mousson empêchoit qu'on n'y fût à tems, on envoïeroit un vaisseau à Banda, & que de 330000. réales qui étoient dans tous ses navires, on en laisseroit 40000. à Bantam. Cette délibération s'étant faite sans en avoir davantage communiqué avec Matelief, Caerden lui en fit part le lendemain. Matelief fut surpris de ce que l'on en étoit venu si-vîte à une résolution. Il pria qu'on lui en donnât copie, afin-qu'il en pût dire son sentiment. Caerden le lui promit, mais il ne le fit pas, & il ne se passa plus rien entre eux-jusques au 9. du mois, qu'ils se dirent adieu.

Le 10. sur le midi, le vent venant de mer, Caerden descendit encore à terre. Matelief lui recommanda particulièrement de secourir ceux de Johor ; mais Caerden lui dit si-peu de choses qu'il en fut surpris. Lors-qu'il s'agissoit de parler de bagatelles, ou de choses indifférentes, il ne s'ennuïoit point; mais quand il s'agissoit des afaires des Indes, il n'étendoit jamais la conversation, & n'en faisoit aucune enquête, & quand on commençoit à l'en entretenir, il en détournoit le discours. Matelief auroit bien voulu lui donner son Pilote, qui auroit été reconnu par-tout : mais Caerden ne paroissoit pas le desirer. Cependant il ne manquoit pas de courage, il n'y avoit à craindre que le peu de soin qu'il marquoit avoir, ce qui faisoit que Matelief n'en avoit pas bonne opinion.

Le

Le 14. Caerden alla encore à terre avec deux chaloupes, aiant laiſſé ſa flote ſous Pulo Ponda. Il mena quelques-uns des membres de ſon Conſeil général & de ſon Conſeil de guerre, & propoſa devant Matelief la difficulté qu'il y avoit d'aller à Johor, par une mouſſon contraire, dequoi il s'apercevoit préſentement, quoiqu'il ne le crût pas d'abord; & dit qu'il avoit penſé qu'il vaudroit mieux aller à Ternate.

Il en demanda donc avis à Matelief, qui répondit qu'il étoit prêt de lui en mettre ſon ſentiment par écrit; mais que de bouche, ce n'étoit pas la peine d'en parler, parce-que les paroles ne ſe prenoient pas toûjours dans le ſens qu'on avoit voulu les dire. Caerden en parut content, & Matelief lui mit par écrit, en ſubſtance, ce qui ſuit.

„ Je trouve qu'il eſt tout-à-fait néceſſaire de „ ſecourir le Roi de Johor, ou-bien il faudra „ qu'il périſſe. Mais ſi l'on va préſentement à „ ſon ſecours, il faudra pendant un an laiſſer les „ afaires des Moluques abandonnées, & Dieu „ ſait combien il peut ſurvenir d'inconvéniens „ pendant ce tems-là. Il faut auſſi conſidérer „ que la principale afaire de ces iſles, eſt celle „ de Ternate: car quand même l'ennemi ſe „ rendroit maître du détroit de Malacca, on „ pourroit réparer cette perte; mais s'il ſe rend „ maître de Ternate, la perte eſt irréparable.

„ Ainſi je juge fort à-propos que vous y me„ niez toute vôtre flote, car comme elle eſt ſu„ fiſante pour chaſſer les Eſpagnols de cette iſle, „ je ſuis perſuadé que vous ne manquerez pas de „ le faire, puis-que vous avez 860. hommes, „ tous gens frais & ſains. Néanmoins il y auroit „ plus de difficulté à cette expédition, s'il ari-

„ voit

„ voit que lors-que vous prendrez terre à Ternate, nos gens euſſent été chaſſez de cette iſle, „ ce que j'eſpère que Dieu n'aura pas permis.

„ J'ai fait partir de Bantam, au mois de Décembre dernier, *le Grand Soleil*, pour aller „ à Ternate; avec ordre de relâcher en chemin „ à Greſſick & à Macaſſar, pour y acheter 40. „ ou 50. laſtes de ris; & à Jacatra, pour y „ prendre de l'arack. J'y ai auſſi envoïé, le 4. de „ ce present mois, le *Gueldres*, qui doit charger „ 150. laſtes de ris à Macaſſar, & aller relâcher „ à Amboine, pour ſe rendre enſuite à Ternate.

„ Je vous conſeille donc d'aller en droiture à „ Ternate, & d'envoïer vôtre Vice-amiral relâcher à Macaſſar, où il trouvera le *Gueldres* „ dont vous pourrez diſpoſer ſelon que vous le „ jugerez à propos; lequel Vice-amiral aura „ bien aſſez de tems, puis qu'il eſt deſtiné pour „ Banda. Mais pour la flote entière, je ne puis „ donner conſeil qu'elle y relâche, de-peur de „ perdre du tems. Car ſi vous avez beſoin d'eau, „ vous en pourrez faire aiſément à Salazar, ſur „ la côte de Macaſſar. Le *Gueldres* peut porter „ après vous aſſez de ris pour la flote, moïennant qu'il n'en laiſſe point à Amboine, où le „ Vice-amiral pourra relâcher, afin d'y en décharger, avec l'argent qui eſt ſur le *Gueldres*, „ qu'il pourra prendre à ſon bord pour cet éfet.

„ Quand vous ſerez à Ternate, vous ne devez „ pas manquer de conſulter nos gens qui ſont là, „ ſur ce que vous aurez à faire, & laquelle des „ trois iſles de Ternate, Tidore, ou Machian, „ il ſera bon d'ataquer la première. Pour moi „ je n'en puis rien dire, ſi-non qu'il faudra prendre ſes meſures ſelon l'état où les choſes ſeront alors. Les habitans de Machian nous

„ ſont

„ sont le plus afectionnez. Lors-que j'étois à „ Ternate leurs Commandans m'ofrirent de se „ révolter contre les Espagnols & contre le Roi „ de Tidore, pourvu-que nous voulussions les „ secourir, & rétablir ceux de Ternate dans „ leur isle. Je leur répondis que je rétablirois les „ Ternatois; mais que de secourir ceux de Ma- „ chian, & de bâtir un fort dans leur isle, je „ n'en avois pas la commodité pour cette fois.

„ Ainsi je leur conseillai, de se tenir encore „ clos & couverts, en atendant qu'il vînt une „ autre flote de Hollande, qui leur fourniroit „ l'ocasion de faire ce qu'ils voudroient, de- „ même qu'au tems d'André Furtado, & que „ cependant je ferois retourner les Ternatois „ dans leur patrie. Ils me promirent d'en user „ de la sorte, & de conserver intérieurement „ leurs sentimens; de-sorte que s'ils sont sous „ la juridiction de Tidore, on peut compter que „ ce n'est que par crainte, ainsi qu'ils me l'ont „ témoigné. On pourroit donc aller d'abord „ s'assurer de Machian, afin d'y être fortifié „ des Noirs & des caracorres.

„ Pour le fort que les Espagnols ont à Ter- „ nate, je croi qu'il sera difficile de les en chas- „ ser, parce-qu'il est défendu par beaucoup „ d'ouvrages. Mais on peut aisément l'affamer; „ car si l'on n'y portoit point de vivres de Ti- „ dore, la garnison ne pourroit y subsister. C'est „ pourquoi il seroit bon de prendre les Terna- „ tois, & les habitans de Machian, après les a- „ voir gagnez, & d'aller ataquer Tidore, afin „ d'en brûler les caracorres & la ville, car si „ l'on avoit une fois fait cette expédition, le res- „ te ne coûteroit guéres, & je ne croi pas l'expé- „ dition trop difficile à faire, si le secours des

„ Ma

„ Manilles n'y est pas encore arivé.

„ Ce seroit un avantage extrême, si l'on pou-„ voit détruire les forces qui sont à Tidore ; „ car alors tous les habitans des païs voisins, & „ ceux de Tidore même, se joindroient avec „ vous. Je dis plus, & j'espére que si le secours „ des Manilles n'y est pas encore lors-que vous „ y prendrez terre, le Roi de Tidore vous re-„ cherchera, & voudra faire alliance avec vous. „ En ce cas vous tâcherez de profiter de ses o-„ fres, ne vous confiant pourtant en lui qu'avec „ mesure, & en vous tenant sur vos gardes. Ce „ qui vous incommodera le plus, ainsi que je le „ prévoi, sont les deux galères des ennemis, qui „ leur donnent beaucoup d'avantage, par la fa-„ cilité qu'elles ont à avancer & à se retirer au „ besoin.

„ Comme j'achevois d'écrire ce Mémoire, „ l'*Erasme* qui vient de Johor, a moüillé l'ancre „ près de nous. Le Fiscal Martin Aep m'a dé-„ claré que s'il ne va point de vaisseaux Hollan-„ dois au secours du Roi, il sera contraint de „ faire la paix avec les Portugais. Cependant „ cette nouvelle, à quoi je m'étois bien atendu, „ ne m'oblige point à me retracter, puis-que la „ mousson est contraire, & qu'il n'est presque „ pas possible d'aller le secourir.

Voilà quel fut l'avis de Matelief, au sujet des opérations de la flote de Caerden. Car bien-que le Fiscal eût dit, qui si l'on n'envoïoit point de vaisseaux à Johor le Roi feroit la paix, & qu'il eût même aporté copie des articles qui a-voient été déja proposez, entre lesquels il y en avoit un qui portoit que le Roi livreroit les Hollandois, toutefois le voïage du Fiscal lui avoit fait reprendre courage. Mais quand on auroit

été

été assuré qu'il accepteroit la paix, l'Amiral Matelief étoit persuadé qu'il valoit mieux conserver les Moluques que Johor; parce-que quelque paix que les habitans de Johor eussent faite, on pouvoit espérer de la leur faire rompre, en allant leur ofrir des forces pour se défendre, au-lieu que la perte de Ternate auroit été sans remède. Néanmoins la grandeur de l'entreprise des Moluques l'inquiétoit beaucoup, par la crainte qu'il avoit que la faim n'eût obligé les Hollandois qui étoient à Ternate, de l'abandonner.

Il s'étoit aussi répandu un bruit à Johor, par le moïen des Ambassadeurs de Malacca, qui y étoient allez pour traiter de la paix, que les sept vaisseaux qui avoient été à la Chine, devoient se rendre aux Manilles, & delà s'en aller à Ternate, pour en chasser nos gens. L'Amiral Matelief n'ajoûta pas foi à cette nouvelle, quoiqu'elle eût assez de vraisemblance. D'ailleurs il y avoit à craindre que le Roi de Johor, pour avoir la paix, ne livrât les Hollandois à leurs ennemis; éxemple qui auroit été dangereux, & qu'on auroit aisément suivi à Patane. Ce malheur auroit été acompagné de la perte des fonds qu'on avoit en ces païs-là; qui étoient de 63000. réales à Patane, & de 10000 à Johor.

Pour tâcher de prévenir ce desordre, l'Amiral Matelief fit équiper le *Gouda*, pour l'envoïer à Patane, où il pouvoit encore ariver avant le mois de Mai; & y fit charger diverses toiles qui y sont fort-recherchées, avec ordre de retirer la plus grande partie du fonds qui étoit là, si l'on avoit le moindre soupçon qu'il y eût du danger. Au-reste l'*Erasme* confirma aussi la nouvelle de la mortalité qui avoit été à Ma-

Malacca, depuis que la flote Hollandoise s'en étoit retirée, & que le Vice-roi y étoit mort, aussi-bien que Don Antonio de Meneses, Don Paulo de Portugal, & Don Jeronimo Bothelho.

Le 19. du même mois de Janvier 1608. l'Amiral voulut faire décharger les 3000. sacs de poivre que l'*Erasme* avoit pris à Johor, & l'envoïer à Banda : mais l'équipage se mutina, demandant à retourner en Hollande. L'Amiral eut beau dire que cela ne se pouvoit, parce-qu'il n'y avoit point de marchandises à charger à Bantam, & qu'il n'y en auroit qu'à la mi-Mai, on ne voulut point déférer à cette raison. Le Maître contribuoit beaucoup à cette insolence, parce qu'il disoit tout-haut devant eux, qu'il aimoit mieux s'en aller en Hollande en qualité de morte-païe, que de faire encore le voïage de Banda : cependant il sut détourner ce discours sur les gens même de l'équipage, & soutint qu'il n'avoit ainsi parlé qu'à-cause de leur mauvaise disposition.

Le lendemain l'Amiral aiant passé au bord de l'*Erasme*, fit enfin par ses menaces & par ses promesses, qu'ils consentirent à faire le voïage, à-condition que lors-qu'ils seroient de retour à Bantam, on ne leur en feroit plus entreprendre d'autre ; & que si leur navire étoit alors hors d'état d'aller jusqu'en Hollande, on les feroit embarquer sur le premier qui partiroit pour s'y en retourner.

Le 25. ils presentèrent encore une requête, par laquelle ils demandèrent, qu'on leur donnât des assurances qu'on les renvoïeroit en Hollande avec la cargaison qu'ils ameneroient à Bantam, & que pendant leur voïage de Banda ils

ils seroient traitez comme on l'est sur les yachts. Le premier chef leur fut acordé par le Conseil : pour le second on déclara qu'il n'étoit au pouvoir de personne d'y faire des innovations ; & que pour leur voage ils avoient assez d'assurances en l'argent qu'ils emmenoient, dans celuî qui demeuroit à Bantam, & dans la cargaison qu'ils prendroient à Banda.

Le soir du 26. le Sabandar & le Fiscal de Bantam se rendirent à bord de l'Amiral, & aportèrent une lettre de leur Roi, adressée aux Hollandois, écrite en Arabe, par laquelle il les prioit de l'assister de 2. de leurs vaisseaux pour aller à une expédition contre Palimban. L'Amiral le leur promit, pourvu-qu'on lui dît combien de tems ils prétendoient y emploïer. Ils répondirent qu'ils ne feroient que 15. jours de séjour, ou un mois pour le plus, & que si dans ce tems-là ceux de Bantam n'étoient pas prêts à partir, les Hollandois pourroient les laisser, & aller où il leur plairoit : que d'ailleurs le Roi n'éxigeoit d'eux, que de renverser des palissades avec leur canon, parce-qu'après cela ceux de Palimban ne pourroient plus tenir, & qu'il seroit aisé de mettre le feu dans leur ville.

Le 27. le Tomongon alla aussi parler à l'Amiral, avec qui il eut le même entretien que les antres avoient eu, & il lui fit present d'une petite pierre de bezoüard. L'Amiral lui recommanda les gens de la loge de Bantam, lui disant qu'il savoit bien que les Hollandois n'avoient point à Bantam d'autre ami sincère que lui, & qu'il en rendroit témoignage en Hollande, lors-qu'il y feroit.

Le Tomongon lui assura, de-même qu'il avoit dé-

déja fait plusieurs fois, qu'il avoit conseillé de n'admettre à Bantam que les Hollandois, à l'exclusion de toutes les autres nations, même des Anglois, pourvu-qu'ils convinssent de prendre le poivre a un prix raisonable, afin que chacun de son côté pût y trouver son compte; mais qu'il n'avoit pu amener les autres Conseillers à son point. Il promit pourtant de n'abandonner pas ce dessein, & de faire tous ses éforts auprès du jeune Roi, lors-qu'il auroit un peu plus de connoissance, pour le lui faire goûter. Il dit aussi que le Roi avoit paru fort irrité contre le Gouverneur, de ce qu'il n'avoit pas plutôt tenu prête la lettre pour le Prince de Hollande. Enfin sur toutes les choses qui lui furent proposées, son recours fut de les renvoïer jusques-à-ce que le Roi fût plus avancé en âge: il promettoit de faire merveilles alors en faveur des Hollandois. Il est vrai qu'il paroissoit avoir plus d'inclination pour eux que pour les Anglois, qu'il ne visitoit jamais, au-lieu qu'il alloit souvent avec trois des principaux du païs se divertir dans la loge des autres.

Le 28. du même mois de Janvier 1608. l'Amiral partit de Bantam, sur le soir, à bord de l'*Orange*, où il y avoit en tout 190. hommes, entre lesquels il y en avoit 5. Siamois, 8. Portugais, & 4. Noirs. Il y avoit à son bord 79. grandes fûtailles d'eau; 21. d'arack; 14. de vin d'Espagne; mais il y en avoit 4. presque vuides: il y avoit 6. tonneaux de chair de buffle; 10. de bœuf qui y avoient toûjours été, & 4. autres qu'on avoit pris de Caerden. Les rations furent règlées à 3. roquilles d'arack par jour; une demie livre de viande une fois par semaine; trois quarterons de stockfiche & trois frisons d'eau

par

par jour ; des fèves, du ris autant qu'on en pourroit manger, car on s'étoit sufisamment pourvu de ces deux sortes de denrées à Bantam.

Le 2. de Fèvrier 1608. comme l'*Orange* étoit dans le détroit, il rencontra le yacht *Gouda*, qui n'aiant pu relâcher à l'isle Maurice, étoit allé à Achin, où il n'avoit pu aprendre de nouvelles de l'Amiral van Caerden ; ce qui l'avoit obligé de revenir à Bantam. Il aportoit des lettres de *la Concorde* qui étoit à la rade d'Achin, prêt à partir pour Masulipatam. L'Amiral fit faire des copies de ces lettres, & aiant assemblé son Conseil & celui du yacht, il fut résolu que ce même yacht iroit incessamment à Johor, & ensuite à Patane, pour enlever avec tout le secret possible, les fonds qui étoient dans les deux comptoirs qu'on avoit en ces lieux-là. On recommanda sur tout aux Oficiers d'inspirer du courage au Roi de Johor, & de l'exciter à fortifier sa ville.

Ce yacht n'aiant pu gagner l'isle Maurice, étoit allé dans la baïe d'Aritongil, où il avoit pris quelques rafraîchissemens. Il raporta que pour chaque paire de brasselets de cuivre on lui avoit donné un esclave, & un bœuf pour cinq esclaves : que le Gontaria rouge y étoit fort-recherché, sur-tout celui qui étoit octogone, & un peu long : qu'on n'y estimoit point les toiles : que les Noirs s'y faisoient vivement la guerre : que ceux qui étoient à la droite de l'entrée de la baïe étoient nos amis, mais que les autres ne nous vouloient point de bien : qu'il y avoit abondance de ris : que l'usage de l'or & de l'argent n'y étoit pas connu.

Le 1 d'Avril, l'équipage de l'*Orange* vit quelques-uns de ces oiseaux, que les Portugais nomment Mangas de Veludo, qui sont une mar-

que

que qu'on aproche du cap. Ce font de grands oiſeaux. qui ne planent pas avec leurs aîles en volant, mais ils battent comme font les pigeons. Les bouts de leurs aîles font tout-à-fait noirs. En même temps les autres petits oiſeaux, comme les mouëttes, quittèrent le vaiſſeau, qui étoit encore un autre ſigne qu'on n'étoit pas loin de terre.

Le 2. du même mois, on vit une autre ſorte d'oiſeaux, qui étoient tout-blancs, hormis leurs aîles qui étoient griſes deſſus & deſſous. Le matin du 12. on moüilla l'ancre dans la baïe de la Table, ſur 7. braſſes, fond de ſable, à l'abri de tous les vents, hormis de celui de Nord-ouëſt, qui eſt le traverſier de la paſſe. Auſſi-tôt l'Amiral envoïa le canot à terre, avec quatre Mouſquetaires & quelques piquiers, qui portèrent des toiles, de la verroterie, des ſonnettes, du fer, & des anneaux de cuivre.

Les gens de l'équipage du canot voïant que les Noirs emmenoient leur bêtail, qui étoit en aſſez grand nombre, plus avant dans les terres, débarquérent, & voulurent parler aux fuïards, dont ils ne pouvoient aprocher. Mais il n'y eut pas moïen de les obliger à répondre, juſques-à-ce qu'un Noir, que les Hollandois avoient avec eux, leur eût parlé. Ils lui répondirent qu'il falloit qu'on allât trouver leur Roi qui ne demeuroit qu'un peu plus loin, & qu'il leur vendroit du bêtail.

Enfin il y en eut deux qui ſe laiſſèrent perſuader d'aller à bord, où ils déclarèrent que tout leur peuple étoit éfraïé de la venuë des Hollandois. L'Amiral leur fit préſenter du biſcuit, & deux coups d'arack; puis il leur fit préſent de deux biſcuits pour emporter, de deux petits col-

liers de verroterie, à chacun desquels il y avoit une sonnette atachée, & lenr fit dire que s'ils lui faisoient vendre du bêtail, il leur donneroit à chacun un morceau de toile peinte.

Ces deux Noirs fort contens de la réception qu'on leur avoit faite, prièrent l'Amiral qu'il empêchât ses gens de courir après leurs camarades, & de les éfraïer encore davantage. L'Amiral leur dit qu'ils n'iroient à terre que pour faire de l'eau & du bois. Ils repliquèrent qu'il y avoit assez d'eau, mais qu'il n'y avoit point de bois; sur quoi l'Amiral leur montrant des arbres qu'il voïoit, ils dirent qu'ils apartenoient en propriété à des particuliers: on leur dît qu'on en païeroit la valeur, & ils s'en retournèrent avec beaucoup de marques de satisfaction. Cependant étant dans le canot, ils se plaignirent de ce qu'on ne leur avoit presque fait aucun présent: le premier Commis leur fit donner à chacun un morceau de toile de coton, & ils débarquèrent en faisant de grands remercîmens.

Le matin du 13. l'Amiral étant lui-même descendu à terre, avec 10. Mousquetaires, 8. piquiers, & 6. abateurs de bois, marcha vers la rivière, pour en faire couper. On en trouva sur le bord de l'eau, qui étoit extrèmement dur & noüeux. On avoit porté des marchandises pour troquer, savoir des brasselets de fil de cuivre, des perles de verroterie bleuë, des toiles des Indes; & comme on avoit oublié de prendre du fer, on leva de petits cercles, qui étoient sur un baril de galère.

Après avoir été un peu de tems sur le bord de la rivière, on vit un Noir en rase campagne. L'Amiral s'étant caché dans les haliers, avec ses gens, lui envoïa son Interprète, qui aiant

par-

parlé au Négre, on en vit quelques autres qui venoient de la montagne avec du bêtail. Mais ils se tinrent toûjours fort loin du lieu où étoient les Hollandois, & de l'Interprète, demandant ce qu'on desiroit. Quand l'Interprète eut dit qu'on demandoit des bœufs & des brebis, ils voulurent savoir ce qu'on avoit pour troquer avec eux, & souhaitérent de le voir. Chaque fois qu'ils lui parloient, ils lui crioient Kahou, Kahou, c'est-à-dire, asséïez-vous. Ils nommoient un bœuf Bou, & un mouton Baa.

Dans le tems que l'Interprète leur parloit, un des matelots Hollandois s'étant montré, ils se levèrent vîte, & prirent tous la fuite. L'Amiral cria au matelot de retourner à sa place, & il suivit le Sauvage qui avoit parlé le premier, aussi-loin que la portée d'un petit canon. Celui-ci dît que les autres avoient pris l'épouvante. Enfin il en revint quelques-uns à qui l'Amiral fit voir du fer & de la verroterie. Ils demandèrent à les manier, & dès qu'ils les eurent entre les mains ils s'enfuirent. Ainsi l'on perdit trois petits cecles de fer & deux chapelets de verroterie; car il n'y eut plus moïen de parler à eux, & l'on compta que tout le négoce étoit fini.

Néanmoins l'Interprète les aiant suivis, les rassura, & ils revinrent parler à l'Amiral; mais ce ne fut qu'après avoir fait éloigner leur bêtail. L'Amiral leur fit dire qu'ils avoient tort de s'épouvanter de cette sorte; qu'il ne vouloit faire de mal à personne, & qu'il ne cherchoit qu'à troquer. Alors ils se hasardèrent à faire avancer un mouton, qu'ils tenoient toûjours par un des piés de devant. L'Amiral leur aiant présenté un brasselet de cuivre, le marché se fit: il prit le mouton par un pié, &

leur donna le bout du braſſelet. Quand ils eurent lâché le mouton, il laiſſa auſſi aller le braſſelet, & chacun eut ce qui lui apartenoit.

Dès-que les Sauvages eurent leur braſſelet, ils prirent leur courſe, peut-être auſſi loin que la longueur d'un navire, ſans regarder derrière eux. Enſuite ils regardèrent ſi perſonne ne les ſuivoit, car ils craignoient que l'Amiral ne ſe repentît du marché qu'il avoit fait. Enfin ils s'aprivoriſèrent, & l'on eut d'eux, pour cette fois, trente-huit moutons & deux vaches, en donnant pour chaque vache un cercle de fer d'un des tonneaux de viande, & pour chaque mouton un morceau de fer d'un empan de long, & une bague; ſi-bien que pour ces 40. pièces de bêtail, on ne donna guéres plus de la valeur de 20. ſous. Ce qu'il y eut de meilleur, étoit que les Noirs croïoient avoir trompé les Hollandois, & que ceux-ci étoient auſſi très-cotens de leur marché.

L'Amiral avoit un piſtolet auprès de lui: les Négres lui demandèrent ce que c'étoit? Il répondit que c'étoit une choſe qui faiſoit un fort-grand bruit, & qui crioit, *Doüe, Doüe*. Ils le prièrent de lui faire faire ce bruit, & pour cet éfet ils ſe retirèrent à plus de 100. pas. Il lâcha le piſtolet, & ils en tombérent tous à terre, en faiſant de grands cris, puis s'étant relevez ils s'enfuirent. Les Hollandois coururent encore après eux & les apaiſèrent, en leur donnant du biſcuit, qu'ils trouvoient fort bon.

Ce manége dura juſques à midi, pendant lequel tems les Hollandois embarquèrent dans la chaloupe & dans le canot les beſtiaux qu'ils avoient troquez, & le bois qu'ils avoient coupé, que les Noirs même aidèrent à y porter,

de-

desorte qu'alors tout alloit bien. Mais ce qui s'étoit passé avant que de les avoir pu engager à prêter l'oreille, & à se confier, avoit été quelque chose de singulier. Ils avoient joué de la flûte, & l'Amiral aussi: ils avoient dansé, il avoit dansé comme eux: ç'avoit été une véritable singerie.

Ils sont d'une grande taille, & de couleur pas tout-a-fait noire. Ils ont les cheveux frisez, ou crêpez, & sont bien faits dans leur taille. Ils n'ont pas le visage laid. Ils sont si légers à la course, qu'il peuvent atraper un taureau, & l'arrêter en le prenant par les cornes, ou par un des piés de derrière. Mais la mauvaise odeur des ordures qu'ils ont sur le corps, se fait sentir fort loin, & ils sont si sales & si puans, qu'il semble qu'ils ne se soient jamais lavez.

Ils ont autour du corps une ceinture de cuir, avec une queuë échorchée de renard, ou de chat, qui leur pend sur les cuisses; & sur les épaules nn manteau de peau de cerf, ou de bouc, qui put horriblement. Ces manteaux sont atachez par-devant sous le menton, & pendent par derrière jusques sur les fesses. Il y en avoit plusieurs qui avoient autour du cou deux boïaux de bœuf, l'un encore frais, & l'autre plus vieux & plus sec. Chacun d'entre eux avoit un petit bâton de l'épaisseur du doigt & de trois piés de longueur dans une main; & dans l'autre main un autre petit bâton, dans lequel étoit passée une queuë de chat, ou de renard, qui leur servoit à s'émoucher; de quoi ils ont grand besoin, ce païs-là produisant une infinité de moûches.

Ils ont aux piés des sandales comme celles des Cordeliers, si ce n'est que les semelles de celles des Noirs sont un peu plus larges. En

parlant ils font résonner les mots dans leur gosier, avec un bruit à-peu-près semblable à celui qu'on fait des doigts en les élançant l'un contre l'autre, de-sorte que le son de leur voix est presque comme celui que fait une cercerelle. On n'a pas remarqué qu'ils fassent aucune navigation.

Le 14. le premier Commis descendit à terre, non tant pour trafiquer, parce-qu'on avoit assez de provisions de viande, que pour tenir les Sauvages en respect : car il eut ordre de n'accepter que des bœufs, ou des vaches, & point de moutons. En éfet quoi-que les moutons soient là d'un excellent goût, on n'en peut saler la chair, & l'on ne mangeoit pas volontiers de la viande point salée.

On trouva les Sauvages de la moitié plus libres en leurs manières, & plus traitables que le jour précédent. Ils étoient aussi en plus grand nombre, puis-qu'il étoit venu près de 200. femmes avec eux, aussi vêtuës ou couvertes de peaux, en aiant même une autour de la tête; ajustement très-laid, & qui répondoit fort à la laideur de celles qui le portoient. Les matelots avoient assez de peine à les faire éloigner d'eux. Toutes les choses sur quoi & les hommes & elles ponvoient mettre les mains, disparoissoient & étoient autant de perdu.

Un nommé Daniel Niquet tenant en sa main une corde, dont il tiroit un bœuf pour l'emmener, un Noir lui tira son épée du fourreau & s'enfuit. Aussi-tôt les autres se mirent en mouvement pour le suivre. Mais comme l'Amiral avoit recommandé qu'on gardât bien ce qu'on avoit, & que si les Sauvages voloient ou attapoient quelque chose, on ne leur fit pour-

tant

tant aucun mal, l'épée leur demeura, sans qu'on parût s'en mettre en peine. Quand ils virent cette tranquillité avec laquelle on souffroit ce qui s'étoit passé, ils s'arrêtèrent, & l'on continua le négoce. Les matelots menèrent à bord 15. moutons, 7. vaches & 2. veaux, qu'ils avoient eu encore à meilleur marché que le jour précédent.

Le 15. le Sous-commis porta dans le vaisseau un de leurs brasselets faits d'une certaine matière qui étoit entre l'or & le cuivre, pour lequel il avoit donné trois brasselets de cuivre, à-peu-près de la valeur d'un liard. L'Interprète leur aiant demandé d'où ils avoient eu cette sorte de brasselets, ils lui dirent qu'ils les faisoient eux-mêmes, & qu'ils en trouvoient la matière dans leur païs. Cependant lors-qu'on y revint, & qu'on voulut leur faire des enquêtes plus particulières sur ce point, on n'en put tirer de raison, ni découvrir s'ils avoient eu cela par le moïen de quelques vaisseaux qui étoient venus sur leurs côtes.

Le 16. du même mois d'Avril, l'Amiral s'embarqua dans la chaloupe, pour visiter une isle qui étoit à l'entrée de la baïe, & qui peut avoir une lieuë & demie de tour. A demi lieuë de cette isle gît un rocher, du côté de la baïe, contre lequel la mer brise bien-fort. On vit dans l'isle une multitude de chiens marins, qui se tenoient au Soleil sur des roches. Ces chiens sont grands & ont la peau belle. On en tua bien un cent.

Il y avoit aussi quantité de ces oiseaux qu'on nomme Pinguins, qui sont gros comme une oie assez petite. Ils ont le corps couvert de petites plumes. Leurs aîles sont comme celles

d'un canard dont on auroit tiré les plumes. Ils ne peuvent voler, mais ils nagent fort-bien, & plongent encore mieux. La vuë des hommes les éfraïe, & les fait fuir, mais on peut bien les atraper à la course. Chaque femelle fait deux œufs gros comme des œufs d'oie. Ils font leurs nids dans des brouſſailles, grattant dans le ſable, & y faiſant un trou où ils ſe fourrent, ſi-bien qu'en paſſant le long d'eux, on ne les aperçoit qu'avec peine. Ils mordent bien-fort quand ils ſont près d'une perſonne qui n'y prend pas garde. Ils ſont tachetez de noir & de blanc.

Toute l'iſle eſt ſablonneuſe : il n'y a point d'eau : elle eſt preſque par-tout couverte de brouſſailles, qui produiſent de petites fleurs jaunes. L'Amiral y fit mettre ſix brebis, deux beliers, & quatre chèvres, pour multiplier, afin-que s'il venoit là des vaiſſeaux qui ne puſſent avoir pratique au continent, ils trouvaſſent au-moins quelques rafraîchiſſemens dans l'iſle. Un pareil incident étoit déja arivé auparavant: car Spilberg n'aiant pu rien obtenir des Sauvages, trouva dans cette même iſle ſept brebis dont il avoit fort grand beſoin. C'étoit les Anglois qui y en âvoient mis huit, & l'Amiral y aiant rencontré la huitième, & l'aiant fait tuer, elle ſe trouva extraordinairement graſſe. La queuë avoit 25. pouces d'épaiſſeur, & peſoit 19. livres, n'étant que pure graiſſe. La graiſſe des boïaux & du rognon peſoit 34. livres, & on en ôtoit encore 10. ou 12. livres de deſſus la chair, qui ſans cela auroit été trop graſſe pour manger.

L'Amiral voïant tout ce que cette bête avoit fourni, & qu'elle n'avoit pas laiſſé de ſub-

ſubſiſter ſans eau dans cette iſle, y en mitplus qu'il n'avoit réſolu d'abord. Car il y retourna lui-même le 19. du mois, & y laiſſa encore 14. brebis, outre les ſix qui y étoient déja, enſorte qu'il y en avoit vingt en tout, ſavoir dix-ſept brebis & 3. beliers. Il y fit auſſi atacher à un fanon de balène une plaque d'étaim, ſur la-quelle étoient gravez ces mots; *Matelief a fait mettre ici 20. brebis le 19. d'Avril 1608.*

Le 20. il fit encore porter dans l'iſle une petite cuve de la moitié d'un tonneau, pour y mettre des fleurs avec leur terre. Pour cet éfet, deux matelots étant allez à une portée de fuſil de ceux qui faiſoient de l'eau, avec une peſle de fer, afin de faire des trous & d'enlever la terre, huit ou dix Sauvages vinrent à eux d'une vîteſſe extrême, leur ôtèrent adroitement la peſle des mains, & s'enfuirent. Ils voulurent bien auſſi emporter la cuve, mais les matelots s'y opoſèrent, & elle les auroit même embaraſſez.

Pendant-qu'on empliſſoit les fûtailles, il tomba de deſſus un tonneau un cercle de fer, qui fut ramaſſé par un matelot; mais à-peine l'avoit-il dans la main, qu'un Noir le lui ôta avec autant d'adreſſe que de promtitude. Cependant quelques larcins & quelques malices qu'ils commiſſent, l'Amiral ne voulut pas permettre qu'on les maltraitât, aimant mieux perdre ce qu'ils voloient, que de ceſſer tout commerce avec eux, & s'expoſer peut-être encore à quelque choſe de pis: car quand on veut les violenter, on ſe trouve quelquefois ſur-pris, & contraint de céder avec beaucoup de perte.

On en avoit vu un éxemple en Don Franciſco d'Almeyda, qui étant allé les ataquer avec 150. Portugais en armes, fut battu, &

perdit 65. hommes, entre lesquels il y avoit onze Capitaines: Houtman y avoit aussi perdu du monde; car, selon les aparences, c'étoit là le véritable Aguada de Saldonha. On trouva, proche de l'aiguade, plusieurs noms Anglois écrits l'an 1604. & d'autres écrits le 28. de Décembre 1607.

Le 22. du même mois d'Avril, le vent aiant commencé sur le soir à soufler du Sud-est, on leva l'ancre, & l'on passa entre l'isle & le continent, pour tirer à la mer, portant le cap au Nord-quart-de-nord-ouëst. Les gens de l'équipage étoient fort contens de s'être si-bien rafraîchis, aiant mangé jusqu'à 16. ou 18. moutons par jour. Ce n'est pas qu'ils eussent trouvé autre chose que de la viande; car les Sauvages ne savoient ce que c'étoit que des oranges, ni d'autres semblables fruits. Ils aportoient à l'Amiral quelques perdrix, petites à la vérité, mais d'un goût excellent, & fort-grasses. Enfin on avoit eu d'eux en troc 172. moutons, 34. vaches & 5. veaux. La baïe est par les trente-quatre degrés une minute, c'est-à-dire, qu'elle y commence sans y être comprise. Quelquefois il venoit deux ou trois balènes faire des sauts proche du navire; mais elles n'étoient pas bien-grosses.

Le 5. de Juin 1608. le vaisseau se trouva par les 15. minutes de latitude Nord. La viande qu'on avoit salée dans la baïe étoit alors toute mangée, parce-qu'on l'avoit prise la première, pour conserver celle qui étoit venuë de Hollande, qui se maintenoit mieux dans le sel. D'ailleurs ce n'étoient pas les bêtes les plus grasses qu'on avoit euës: les Sauvages avoient commencé par vendre les plus maigres, & il avoit bien fallu les prendre.

Le

Le 7. de Juillet, comme on étoit, selon l'estime, par la hauteur des 27. degrés & demi, les gens de l'équipage commencèrent à n'avoir plus d'apétit, & à être travaillez du scorbut & de l'hidropisie. Le Conseil ordonna qu'au-lieu de 3. roquilles d'arack, qu'on avoit acoûtumé de donner à chacun, on leur donneroit la même mesure de vin d'Espagne, parce-qu'on le croïoit plus sain que l'arack. Le 9. l'Amiral se trouva aussi travaillé d'une opression, n'aiant plus d'apétit pour la viande, pour le lard, ni pour le biscuit: cependant il ne sentoit point encore que ses forces fussent diminuées.

Le 23. il y eut un différent entre les Hollandois & les Ambassadeurs de Siam. Corneille Specx qui avoit été envoïé par l'Amiral Wybrant van Waerwyk au Roi de Siam, & avec lequel ces Ambassadeurs étoient venus, étoit mort le 11. de ce même mois. L'Amiral fut surpris de ne trouver aucuns rubis parmi ses hardes. Il avoit mis entre les mains d'un nommé Jean Volkertsz de Monnikendam des lettres pour rendre à sa mere. Ce Volkertsz avoit été avec lui à Siam, & le défunt lui avoit laissé, entre autres choses, cent livres par testament; si-bien que l'Amiral eut soupçon qu'il lui avoit confié ses pierreries, & il en fit confidence au Maître Simon Lambertsz Mau: mais il atendit l'issuë de la maladie où Volkertsz étoit aussi tombé, faisant son compte que si l'homme mouroit, la chose se manifesteroit d'elle-même, sans bruit.

Le 21. Jean Wolkertsz étant mort, on ne trouva point de pierreries; de-sorte que l'Amiral ne savoit plus que penser, & le Maître ne savoit plus aussi que lui conseiller. Le 22,

sur le soir, Rem Cornelisz, qui avoit été Pilote d'un des navires de Moucheron, & qui étoit venu sous Spilberg avec Specx aux Indes, vint dire à l'Amiral que Specx l'avoit chargé, en cas que Jean Volkertsz vint à mourir, de retirer certaines pierreries que les Siamois avoient en garde, & de les donner à sa Mere.

Pour confirmer encore ce fait, il disoit que Volkertsz, un jour avant sa mort, l'avoit fait venir auprès de lui, & lui avoit recommandé de demander incontinent après sa mort ces pierreries aux Siamois, à qui il enchargea de les rendre. Mais les perfides Siamois, voïant que Volkertsz étoit mort, & que Rem n'avoit point de témoins, nioient qu'ils eussent entre les mains aucunes pierreries.

Lors-que l'Amiral fut informé de ce qui se passoit, il fit apeller le premier Ambassadeur, qui se nommoit Conchi, & lui demanda pourquoi il ne vouloit pas rendre les pierreries, suivant les déclarations & dernières volontés de Specx, & de Volkertsz. Conchi, ne hésita point: il nia le fait. L'Amiral lui dit qu'il ne lui demandoit pas s'il étoit chargé de quelque chose, parce-qu'il en savoit la vérité, mais qu'il lui ordonnoit de rendre ce qu'il avoit: que c'étoit une chose honteuse, & indigne du caractère d'Ambassadeur d'un si grand Roi, de nier un dépôt, & d'oser soûtenir un tel mensonge.

Ce reproche ne fut pas capable d'émouvoir Conchi; il demeura ferme sur la négative; si-bien qu'après beaucoup d'autres paroles, l'Amiral vint à lui en dire de très-rudes, jusques-là qu'il lui cria, *Allez méchant coquin, Perfide Noir, allez tout-à-l'heure querir les pierreries, si-non je vous ferai couper les oreilles.*

Ces

Les menaces l'aiant épouvanté il se retira, & le second Ambassadeur revenant à l'instant, aporta un petit sac de damas d'un gris-cendré, où étoient les pierres envelopées dans de petits papiers, chacun avec son inscription, mais sans que le sac fût seellé ni cacheté. L'Amiral qui ne pouvoit savoir si c'étoit tout, ainsi-que les Siamois l'afirmoient, auroit volontiers ouvert les lettres que Specx avoit écrites à sa mere, afin de voir s'il n'y faisoit point mention de la quantité de ces pierreries. Mais comme le Maître n'étoit pas de son sentiment, il ne voulut pas l'entreprendre de son chef, parce-qu'outre qu'il y a toûjours quelque chose d'odieux à ouvrir des lettres cachetées, on pouvoit, lors-qu'on seroit en Hollande, revenir encore contre la déclaration des Siamois, & l'argüer de faux, y aiant déja beaucoup d'aparence qu'ils n'avoient pas dit la vérité, puisqu'au-lieu de quelque chose de rare & de prix, il ne se trouvoit rien que de fort-commun dans ce qu'ils avoient rendu.

Le 5. d'Août, la moitié des gens de l'équipage se trouva malade, & huit jours après, il y eut à-peine un seul homme qui fût dans une entière santé, & il n'y en avoit que 40. qui ne fussent pas arrêtez au Lit. L'Amiral avoit encore des forces, mais point d'apétit. Le 22. Sapoti mourut. C'étoit le frere de Fernando, Chef des Rossanives d'Amboine. Il venoit en Hollande pour y aprendre la langue, & étoit un homme bien-fait de sa personne, qui donnoit de belles espérances; mais il étoit More.

Le 26. le navire aiant relâché à Portland, le Maître descendit à terre dès le lendemain matin, & sur le midi il amena de la viande fra-

che à bord, aiant loüé 40. hommes pour conduire le vaisseau en Hollande, ou en Zélande. Le 29. on leva l'ancre, & le soir du 1. de Septembre, on se rendit fort-tard au Wielingen. Le soir du 2. on moüilla devant Rammekens, où les Directeurs de la Chambre de Zélande allèrent visiter l'Amiral, qui avoit fait un voïage de 3. ans 3. mois & 21. jour, & étoit revenu dans une santé passable, quoi-qu'il fût un peu travaillé du scorbut.

S'il s'en falloit beaucoup qn'il ne remenât tous ses gens, ce n'étoit pas que tous ceux qui lui manquoient fussent morts. Il en avoit laissé une partie aux Indes: mais il en étoit aussi mort beaucoup, proche des isles Açores, & il atribuoit leur mort aux vivres qui étoient trop vieux, quelques viandes aiant plus de quatre ans; ce qui leur avoit causé d'abord un dégoût, qui enfin leur avoit si-bien fait perdre l'apétit, qu'ils n'en avoient même plus pour le vin d'Espagne, & ne pouvoient plus rien prendre que de l'eau claire.

Le 4. du méme mois de Septembre 1608. Adrien Bomenée, Arnout Verhoeven ou Verhouven, & Jean Bouroensz ou BourounszSchor, Directeurs Zélandois, avec Elbert Simonsz. Jonkheyn Directeur d'Amsterdam, s'étant rendus à bord de l'Amiral, requirent qu'il leur remît entre les mains toutes les pierreries qu'il avoit. Il les auroit plus volontiers remises aux Directeurs de la Chambre d'Amsterdam, qui avoient fait l'équipement de l'*Orange* qu'il avoit monté; mais n'osant pas refuser tout net, il tâcha de gagner du tems, pour atendre la venuë de ces derniers Directeurs. Il ne put pourtant parvenir à son but, & pour ne pas donner

ner de soupçon qu'il en voulut détourner, il les délivra le lendemain dans un sac seellé de son cachet, peu-content de ce que Jonkheyn, qui étoit d'Amsterdam, en pressoit si-fort lui-même la livraison.

Le 11. l'Amiral se rendit à la Haïe, avec les Ambassadeurs de Siam, qui firent leurs présens au Prince Maurice: savoir, une boîte d'or ciselé, d'un grand empan de large & de long, car elle étoit ronde, & il y avoit dedans une feüille d'or, comme de l'oripeau, qui étoit dans un cornet d'ivoire, avec les lettres de créance: deux petites boîtes d'or de la largeur d'un doigt, dans l'une desquelles il avoit un diamant, & dans l'autre un rubis: deux fusils artistement travaillez en relief: deux demi-piques garnies d'or proche de leur fer & au bout d'embas; & deux autres dont l'une étoit aussi garnie d'or, mais d'un moins rare ouvrage.

La raison qui avoit porté leur Roi à envoïer ces Ambassadeurs, étoit principalement, ainsiqu'on l'avoit fait entendre à l'Amiral, pour visiter les Provinces Unies, & prendre connoissance de leur état; parce que les Portugais, en avoient publié beaucoup de méchancetés, & qu'ils parloient de la nation avec le dernier mépris, & comme du rebut de tous les hommes. Mais le Roi de Siam aiant été informé de ce qui s'étoit passé à la bataille d'entre les Hollandois & les Portugais, près de Malacca, & que l'Amiral des premiers avoit battu le Viceroi, ne pouvoit comprendre que des gens qui avoient de telles forces aux Indes, & qui avoient fait de telles actions, fussent si-méprisables.

Le 12. l'Amiral fut à l'audience des Etats de Hollande, ou après avoir fait son raport, il

il fut remercié par la bouche de l'Avocat Barneveldt, avec beaucoup de loüanges au sujet de sa bonne conduite, & du courage qu'il avoit marqué, ce qui ne lui déplut pas. L'après-midi il se présenta dans l'assemblée des Etats Généraux, qui le remercièrent aussi, & il fut régalé par le Prince, à qui il fit un détail particulier des principales circonstances de son voïage.

Copie des Lettres écrites par Jaques l'Hermite le jeune à son Pere, contenant plusieurs circonstaces remarquables du Siège de Malacca, & du combat naval, avec d'autres particularités, concernant le voïage de l'Amiral Matelief.

Première Lettre.

LES VAISSEAUX étant partis de Zélande le 24. de Mai 1606. atendirent ceux de la Meuse près de Douvres: Mais voïant qu'ils ne venoient point, & qu'on perdoit l'ocasion d'un vent favorable & de la saison, il fut résolu de faire route, sans plus atendre. On gagna donc jusqu'aux Canaries, & l'on dépassa Madere le 23. de Juin; Palma, Gomerra, & Ferro le 29. & les jours suivans, par un bon vent, qui nous donna lieu de moüiller l'ancre, la nuit du 4. de Juillet, à l'isle du Mai. suivant nôtre rendévous, afin d'y atendre encore 15 jours les 2. vaisseaux de la Meuse.

Cependant nous fîmes de l'eau, & nous nous pourvûmes de sel, de poisson, & de boucs dont il y a quantité dans cette isle, qui n'est peuplée que de quelques Négres, & d'environ 30. esclaves bannis de l'isle de S. Jago. Quand ceux-ci voient venir

venir des navires Hollandois, ils font des feux en certains endroits, par le moïen desquels les habitans de S. Jago en sont avertis.

Dès-qu'ils aperçoivent ces signaux, ils envoient de nuit des barques à l'isle du Mai, pour y débarquer des gens qui vont se cacher dans les montagnes; & lors-que les étrangers vont à la chasse pour tuer des boucs, ils les tuënt eux-mêmes, ou les emmènent prisonniers à S. Jago. Il faut donc bien se donner de garde de mettre à terre des gens qui ne soient pas bien-armez. Mais pourvû qu'il y en ait 5. ou 6. ensemble, bien pourvûs d'armes, ils n'ont rien à craindre.

On trouve dans l'isle une multitude de boucs, qui sont fort-maigres, & de mauvais goût. L'eau n'y est pas non-plus fort bonne: elle est un peu somache. On la fait dans une valée où elle coule des montagnes. Pour du sel, il y en a d'excellent, qui sèche de lui-même. Il y a du poisson abondamment, & il est de bon goût: c'est le meilleur rafraîchissement qu'on prenne en ce lieu-là.

Les 15. jours de séjour étant passez, sans que les 2. vaisseaux fussent venus, on ouvrit les Instructions cachetées dont on étoit chargé, au-desir desquels on remit à la voile le 19. du même mois de Juillet 1606. par un bon vent de Nord-est, qui soufle la plus grande partie de l'année dans ce parage. Il demeura au même rumb jusqu'au 22. du mois, qu'on fut par la hauteur des 11. degrés 7. minutes de latitude Nord, où nous trouvâmes les vents alisez du Sud-ouëst & du Sud.

Cet incident nous chagrina extrèmement, parce-qu'il nous faisoit connoître que nous al-
lions

lions déchoir vers la côte de Guinée, ce qui nous retarderoit beaucoup, & nous empêcheroit de doubler assez tôt le cap de Bonne-espérance, pour pourvoir éxécuter les ordres secrets de l'Instruction, ce qu'on avoit toûjours craint. Mais si l'on eût profité du tems qu'on avoit passé devant Douvres & à l'isle du Mai, en atendant les vaisseaux de la Meuse; & du vent qui avoit été si-favorable, on auroit évité cet inconvénient, & celui de la mortalité que cause ordinairement la longueur des voïages.

Le 31. nous déchûmes sur le banc de Sainte Anne, qui gît par les 3. degrés & demi, où nous demeurâmes quelque jours à l'ancre sur 12. brasses d'eau, trouvant que nous avions plus perdu que gagné à faire nos bordées, & estimant qu'il falloit atendre que le vent changeât, pour doubler le cap de Palmas. Le 5. d'Août y aiant eu un peu de changement de tems, nous remîmes à la voile, & portâmes au large, à l'Ouëst.

Le 25. d'Aout 1606. nous passâmes sous la Ligne, & le 29. étant par la hauteur d'environ 2. degrés de latitude Sud, nous nous trouvâmes déchus vers la côte du continent d'Afrique, contre l'estime de tous les Pilotes, dont quelques uns croïoient être encore à 75. lieuës Ouëst de l'isle d'Annobon. On crut que c'étoit la force des courans qu'on dit qui portent à l'Est, qui nous avoit causé cette grande dérive. Cependant on mit diverses fois le canot à la mer, & même sur le grapin, afin de voir si l'on apercevroit les courans, & l'on n'en reconnut pas la moindre aparence; sur quoi les Pilotes conclurent absolument qu'il falloit que cette côte d'Afrique ne fût pas autant

tant à l'Eſt, qu'elle y eſt ordinairement marquée dans les cartes. On reconnut la même choſe au banc de Sainte Anne, où l'on devoit être moüillé à 50. lieuës de terre, ſelon l'eſtime; car on n'y vit aucun autre courant que le flot & l'ébe ordinaire.

Après avoir fait de vains éforts pour regagner au Sud, & aller chercher les vents de Sud-eſt, on continua de porter à l'Eſt, pour relâcher à l'iſle d'Annobon, ſi on la pouvoit découvrir, parce-que le ſcorbut commençoit à ſe faire ſentir parmi les équipages. Le 7. de Décembre 1606. nous moüillâmes l'ancre à la rade de cette iſle. Les habitans qui ſavoient comment ils avoient été traitez par l'Amiral Waerwyk, & qui voïoient nos forces, nous reçurent honnêtement, & nous ofrirent des rafraîchiſſemens, que l'Amiral aima mieux accepter de bonne grace, que d'en prendre par force: mais il n'envoïa pourtant jamais ſes gens à terre qu'avec toutes ſortes de précautions.

Cette iſle eſt fort-commode pour ceux qui vont aux Indes quand ils dérivent ſur la côte de Guinée. On y trouve des rafraîchiſſemens, pourvû qu'on ſoit en état de ſe les faire donner de force; car autrement il n'en faut point eſpérer. Il y a des oranges d'un très-bon goût, ſi-groſſes qu'on en eut qui peſoient juſqu'à trois livres & un quarteron, & qui rendoient un demi-ſetier de jus. Il y en a une telle abondance qu'il en fut diſtribué 1800. ſur la flote, ſans compter ce qui ſe mangeoit à terre. Il y a auſſi beaucoup de bonnavis, d'ananas, de noix de cocos, de tamarins, de patates, & d'autres fruits. On y trouve quelques bœufs & vaches, beaucoup de pourceaux, qui ſont bien

de meilleur goût que ceux de Hollande. On en eut 70. en échange pour des chapeaux, ou des chemises, à 30. sous chaque pourceau. On ne vit point d'autre bêtail. Il y a beaucoup de coton, qu'on transporte en Portugal.

Enfin on peut dire que cette isle est un bon païs, où les habitans peuvent fort-bien subsister. Si nôtre flote n'y eût pas relâché, les équipages auroient été dans un pitoïable état. Il n'y a point d'autre moüillage que la rade qui est au Nord, où l'on moüille sur 7. brasses & jusqu'à 14. fond de sable, de bonne tenuë, tout-proche de terre, par le travers d'un village, où les habitans ont fait quelques retranchemens, & des ouvrages revêtus de pierre, par le moïen desquels ils peuvent empêcher une descente. Mais si elle se fait malgré eux, ils abandonnent leurs maisons, qui sont presque toutes faites de paille, & se retirent dans les montagnes. Cependant, c'est aux gens qui vont ainsi par force dans leur isle, à se tenir bien sur leurs gardes; car les fugitifs habitans se retrouvent pourtant presque par-tout, & pour peu que quelqu'un des étrangers s'écarte des autres, ils ne manquent pas de le tuer.

Le 15. de Septembre 1606. nous remîmes à la voile, & courûmes à l'Ouëst & à l'Ouëst-sud-ouëst, selon que le vent le permettoit, jusqu'au 24. que nous trouvâmes les vents de Sud-est, à la faveur desquels nous eûmes, le 6. d'Octobre, la vuë de l'isle de l'Ascension, qui gît par les 8. degrés 3. minutes de latitude Sud.

Le 16. nous dépassâmes les Abrolhos, & aiant le vent favorable nous nous trouvâmes le 19. de Novembre par la hauteur des 36. degrés & demi, assez proche du cap de Bonne-

espérance, selon l'estime, ou nous fûmes battus d'une furieuse tempête qui dura jusques au 21. le soir duquel jour nous trouvâmes 15. brasses, d'nn fond jaunâtre, de bonne tenuë, qui étoit le banc du cap des Aiguilles; ce qui nous fit connoître que nous avions doublé le cap de Bonne-espérance.

Après avoir encore navigé quelque tems, on résolut d'aller relâcher à l'isle Maurice, pour y faire de l'eau; pour construire les chaloupes qu'on avoit en fagot; & pour remettre sur les ponts le canon qu'on avoit descendu à fond de cale, à la rade de l'isle d'Annobon. Au commencement de l'An 1607. nous moüillâmes l'ancre à la rade de l'isle Maurice, sans avoir perdu un seul homme, & les équipages en général étant en assez bonne santé. Nous rencontrâmes à cette rade deux navires de la flote d'Etienne Verhagen, savoir *les Provinces Unies*, que montoit cet Amiral, & le *Horn*, tous deux richement chargez de clou de girofle, de noix muscade & de macis.

Verhagen fit le récit à nôtre Amiral de ce qu'il avoit fait aux Indes; & comme nous avions dessein d'aller ataquer Malacca, il dît qu'il doutoit fort du succès de cette entreprise, à-moins qu'il ne plût à la Providence de Dieu de nous favoriser extraordinairement. Voici comme il s'en exprima.

„ Le château est très-bien fortifié & pourvû „ de vivres. Le Commandant est un homme „ de cœur & d'expérience: il fait encore tra- „ vailler jour & nuit aux fortifications. Mais „ outre ces circonstances, qui méritent d'être „ considérées, je trouve un autre inconvénient, „ qui est encore plus grand, c'est la répugnan-

„ ce

„ ce que les équipages ont à servir sur terre : car
„ ils disent déja hautement qu'ils ne s'y sont pas
„ engagez, & je prévoi que sous ce prétexte il
„ arivera de grands desordres en vôtre flote, a-
„ vant qu'elle ait achévé son voïage, & qu'il
„ s'en faudra beaucoup qu'elle n'aquière autant
„ d'honneur & ne remporte autant d'avantages
„ qu'elle pourroit faire.

Au-reste la faute en doit être imputée aux Directeurs, qui n'ont en vuë que de donner peu de gages, & qui voudroient bien que les gens se contentassent de belles paroles. Ces manières refroidissent le courage, & mettent le monde dans la disposition de ne faire rien de plus que ce à quoi ils se sont précisément engagez. Ils auroient prévenu cet inconvénient, s'ils eussent fait leurs levées à-condition de servir sur terre & sur mer, & ils n'en auroient haussé les gages que de bien-peu. Mais ils ont jugé à-propos de faire une épargne, qui, selon toutes les apparences, sera d'un grand préjudice.

En éfet Verhagen en avoit déja fait l'expérience : car quand il eut ocasion de combattre, ses gens lui demandérent pourquoi, & ce qu'il y avoit à gagner pour eux ? On n'avoit point encore alors ouï parler des 4. par cent qui sont aujourdhui atribuez aux équipages de tout le butin qu'on pourra faire. Cependant je ne doute point qu'à quelque heure le feu qui couve sous les cendres ne vienne à éclater. C'est tout ceque je vous dirai pour l'heure du succès de nôtre voïage.

Pour ce qui me regarde en particulier, je n'ai encore rien à vous en dire. J'aprens qu'il y a de bonnes commissions à donner dans les Indes, pour lesquelles on a besoin de gens. Si j'en puis trou-

trouver quelqu'une qui soit un peu avantageuse, je pourrai me résoudre à demeurer quelques années en ces païs-là. J'ai plusieurs raisons qui m'y engagent; mais je ne sai si l'Amiral voudra se passer de moi, n'y aiant personne que moi qu'il veüille emploïer dans ses afaires particulières. Mais il est encore trop tôt pour se déterminer. L'Amiral est assez étrange dans les conditions qu'il fait aux gens, & il est peu aimé dans la flote. C'est ce qui me fera plus volontiers prendre le parti de demeurer aux Indes.

L'Amiral Waerwyk y est encore. On l'atend ici tous les jours. Il est allé à la Chine, & s'est présenté devant Chincheo, où il n'a pu obtenir la liberté du commerce, à quoi il y a plus de difficultés qu'on n'avoit présumé. Quelques-uns croïent que s'il fût allé à Macao, ou à Canton, il y eût mieux réüssi. Je suis d'un sentiment contraire, parce-qu'étant plus près des Portugais qui sont à Macao, il leur auroit été plus facile de le traverser dans son dessein; puis-qu'ils n'ont pas laissé de le faire dans cette autre province éloignée.

Il semble que Waerwyk espère que si l'on persiste, on pourra enfin parvenir à son but. Je ne croi pourtant pas que sa conjecture soit bien fondée, si l'on n'emploïe point d'autres moïens; parce-que les Portugais n'épargnent point l'argent pour gagner les Chinois, qui sont naturellement avares. Je suis persuadé que nôtre Amiral fera aussi une tentative, vû l'importance de l'affaire. On n'a pu savoir s'il y est allé quelque vaisseau de la flote de Verhagen: on sait seulement que le Vice-amiral en avoit grande envie. Le tems nous aprendra ce qui en est.

En général je prévoi que si nous faisons de bon-

bonnes afaires, elles nous coûteront beaucoup; car il se trouve aussi de grandes difficultés pour le commerce de Cambaie, les Portugais ne s'endormant nulle part, & s'emploïant sur-tout avec beaucoup d'ardeur pour nous traverser en ce négoce, qui est de conséquence, & où il se trouve une circonstance qui les favorise. Car nos grands vaisseaux ne peuvent aprocher de la ville, & il y a toûjours quelques-uns de ces ennemis prêts à s'emparer des chaloupes qu'on y envoïe.

C'est à quoi les Directeurs seront obligez de pourvoir, en cherchant les voïes de remédier à cet inconvénient, qui seront peut-être de faire construire de petits bâtimens, qui ne tirent pas plus de 11. piés d'eau, & qui soient assez forts pour se battre contre les Portugais qui les ataqueront dans la rivière. Pendant que ces bâtimens iront trafiquer dans la ville, il y aura de gros vaisseaux à la grande rade, ou plus loin, qui recevront les marchandises qu'on y amenera, & qui seront en état de se défendre, contre les ataques qu'on voudroit leur faire, même contre les forces qui pourroient venir d'ailleurs.

L'affaire de Malacca, ainsi-que je l'ai déja touché, n'est pas aussi d'une telle facilité qu'on l'avoit cru. Cette ville est trop fortifiée, & les Portugais même avoient entrepris le siège de Johor; ce qui fait connoître qu'ils ont des forces, & qu'ils peuvent se défendre. Ainsi il est à craindre que l'Amiral n'aquière peu de gloire en ce voïage, puis-que les trois principales affaires qu'on a en vuë, savoir la prise de Malacca, le commerce de Cambaie, & celui de la Chine, sont exposées à des difficultés qui paroissent insurmontables. Cependant on ne juge des affaires

que

que par le ſuccès. Quoi-qu'il en ſoit il faut vivre dans l'eſpérance, & tâcher de diriger tout pour le ſervice de nôtre Patrie, & le bien de la Compagnie.

Seconde Lettre.

APRES le départ de l'Amiral Verhagen, par l'ocaſion duquel je vous ai écrit, & qui fut le 9. de Janvier 1607. nous demeurâmes à l'ancre juſques au 27. du même mois, pour achever de conſtruire nos chaloupes. Mais l'utilité qu'on retira de cette conſtruction, ne fut pas ſi conſidérable que le préjudice que nous fit le retardement qu'elle cauſa : car ce furent des bâtimens legers, qui portoient mal les voiles & navigeoient mal, ſi bien qu'on étoit ſouvent obligé de les atendre. Ainſi je ſuis perſuadé que ce fut de l'argent, de la peine & du tems perdu.

Il vaudroit bien mieux que les Directeurs donnaſſent moins de tels bâtimens, & que ce fuſſent des yachts, plus grands & plus forts, non faits de grandes & longues plaches ſciées, mais qui euſſent tous les membres ordinaires d'un yacht, quoi-que démontez, & qu'on pût aiſément les monter dans les Indes : d'autant-plus que de pareils fagots ocuperoient moins d'eſpace dans les navires, que ne font les chaloupes de cette ſorte de fabrique.

L'Iſle Maurice eſt une place très-propre pour faire rafraîchir les vaiſſeaux qui vont aux Indes, ou qui en reviennent ; mais ſur-tout ces derniers, parce-que quand on doit courir au Sud, il faut un peu s'écarter de ſa route, pour y aller relâcher. Il y a de très-bonne eau, abondamment du poiſſon, & des volatiles de diverſes ſortes, qui ſont ſi-privez qu'ils ſe laiſ-

ſent prendre à la main, ou tuer à coups de bâton, & qui ſont de fort-bon goût. Pendant qu'on y fut à l'ancre, les équipages eurent aſſez dequoi ſe nourrir de la pêche & de la chaſſe qu'ils firent. Il n'y a point de bêtes à quatre piés, ni de fruits. Mais on y porta quelques petits orangers d'Annobon, & l'on ſema quantité de pepins en divers endroits: on y laiſſa 10. ou 12. pourceaux & truïes, & environ 20. boucs & chèvres, qui pourront multiplier, & fournir uu jour des rafraîchiſſemens aux paſſagers. Ce n'eſt pas que comme l'iſle a bien 30. lieuës de tour, on aura beaucoup de peine à y trouver ces bêtes, & l'on pourra courir longtems ſans en rencontrer.

Nous remîmes à la voile le 27. de Janvier 1607. dans la réſolution de retenir le *Naſſau* & *lo Petit Soleil* deſtinez pour Cambaie, *le Urand Soleil* deſtiné pour la côte de Coromandel, & *le Lion Blanc*, juſqu'à la fin de l'expédition de Malacca, à-cauſe des difficultés que Verhagen avoit prévu qu'on y trouveroit; parce-que l'abſence des vaiſſeaux de la Meuſe, qui n'étoient point venus, diminuoit les forces qu'on avoit eſpéré d'y emploïer.

Le 17. de Fevrier, nous eûmes la vuë de l'iſle des Ecrevices, nommée par les Portugais Baixos das Chagab, & nous prîmes nôtre cours vers les iſles de Nicobar, pour nous rendre dans le détroit de Malacca, & tâcher d'ataquer la place à l'impourvu, la ſaiſon étant trop avancée pour faire aucune entrepriſe ſur Goa. Le 12. de Mars, nous repaſſâmes ſous la Ligne, & le 15. nous reconnûmes les iſles de Nicobar, où les calmes & les vents contraires nous empêchèrent de moüiller plûtôt que le

25.

25. Nous y demeurâmes à la rade qui eſt par les 7. degrés & demi, pour atendre le changement de la mouſſon ; & cependant on nétoïa les vaiſſeaux & l'on fit de l'eau & du bois.

Quoi-qu'on ne trouvât perſonne dans les lieux de l'iſle qu'on viſita, on crut qu'il y avoit pourtant du monde, puis-qu'on y voïoit quelques habitations ; mais que les gens s'en étoient fuïs. En éfet il en vint de l'autre côté de l'iſle, qui amenèrent, dans de petites pirogues, des noix de cocos, des oranges, & quelques limons, qu'ils nous troquèrent pour des couteaux, de la verroterie, & d'auttes merceries de Nurenberg. Nous leur demandâmes ſouvent de l'ambre, mais nous n'en vîmes point bien-que Spilberg & d'autres aïent écrit qu'il y en a beaucoup. Ainſi nous conclûmes que la fraïeur, ou quelque autre raiſon empêchoit les inſulaires d'en donner: car ils ne venoient jamais à la flote qu'en tremblant, & il fut impoſſible d'en faire paſſer un ſeul à bord, quelque promeſſe qu'on leur fit de ne les point maltraiter.

Depuis nôtre départ de l'iſle Maurice, on avoit tous les jours fait faire des éxercices aux matelots, & l'on avoit auſſi chaque jour remarqné combien ils avoient de répugnance à ſervir ſur terre. La choſe alla même ſi loin qu'une fois quelques équipages jettèrent les armes ſur le pont, diſant qu'ils en ſavoient aſſez pour ſe battre ſur mer, & qu'ils n'avoient que faire d'aprendre à ſe battre ſur terre : n'aïant pas été engagez pour cela. Vous ſavez qu'on avoit prévu ce deſordre, & que je vous en ai donné avis dans ma précédente lettre.

Le Conſeil général s'étant aſſemblé, on réſolut de publier l'Inſtruction ſecrète des Direc-

teurs; de déclarer qu'on alloit en droiture à Malacca ; & de promettre en même tems aux équipages quelque profit, pour les engager a cette expédition. L'Amiral les aiant haranguez, leur promit qu'en cas qu'on prît la ville par assaut, ou par force, on la leur donneroit au pillage sans en rien réserver pour la Compagnie: & que si elle se rendoit par composition, on en tireroit une si-bonne somme d'argent, qu'il y en auroit assez pour faire des fortifications, & pour en distribuer aux matelots dequoi les satisfaire, ne prétendant l'emploïer qu'à ces deux usages.

Cette promesse aiant contenté les équipages, ils parurent prêts à faire tout ce qu'on voudroit. Cependant quoi-qu'elle semblât être bien considérable, pour peu qu'on y fît de réflexion, on voïoit bien que c'étoit peu de chose, vû que la Compagnie ne s'engageoit à rien de son chef, & qu'il y avoit peu d'aparence qu'on prît Malacca d'assaut, puis-que si les Portugais se voïoient à l'extrémité, ils ne manqueroient pas de capituler, & de sauver leurs personnes & leurs biens. Mais qu'importoit-il, pourvu-que les équipages consentissent à faire la guerre?

Les choses étant dans cet état, & le vent s'étant rangé au Nord-nord-ouëst, nous partîmes de l'isle de Nicobar le 4. d'Avril 1607. mais les calmes & les vents contraires nous arrêtèrent souvent. Le 27. nous prîmes sous le cap Rachado 3. bantins, qui venoient de Malacca, où ils avoient porté des vivres; & par ce moïen nous fûmes instruits de l'état de la ville, & sûmes que le Gouverneur se nommoit André Furtado: que la place étoit bien pourvuë de munitions, mais non-pas de soldats: qu'on ne croïoit pas qu'il y eût plus de 150. Portugais de

de tous âges, & 3000. Noirs: qu'ils travailloient tous les jours à de nouvelles fortifications, quoi-qu'ils n'eussent pourtant aucun avis de nôtre venuë.

Ces nouvelles se raportèrent, à-peu-près, aux conjectures qu'on avoit faites à l'égard de cette place, on persista dans la résolution d'aller l'ataquer, & voir si on la pourroit prendre par surprise, ou par assaut, en cas qu'elle fût dépourvuë de soldats, ou de quelque autre chose nécessaire. Car pour prétendre l'assièger, ou l'affamer, on voioit bien qu'il n'y avoit pas assez de gens sur la flote, & le Conseil l'avoit toûjours ainsi jugé; quoi-que cette résolution n'ait pas été suivie, dequoi on a bien eu lieu de se repentir.

Enfin à force de louvoïer, nous eûmes la vuë de Malacca l'après-midi du 29. du mois. Les équipages étoient alors en bonne santé, & nous n'avions perdû que six hommes. Suivant les avis qu'on avoit reçus des Indiens qui avoient été pris, on trouva quatre petits bâtimens à la rade. Toutes les chaloupes & les canots aiant été commandez pour aller tâcher de les prendre, on en trouva trois échoüez, & coulez bas d'eau. Le quatrième qui étoit destiné pour la Chine, & qui avoit commencé à charger, étoit échoüé, mais il n'étoit pas coulé si-bas que les autres. Nos gens y entrèrent sans aucune résistance, puis-qu'il n'y avoit personne à le garder, & commencèrent à piller ce qui y étoit.

Pendant-qu'ils pilloient avec beaucoup d'ardeur, il y eut des artifices que les Portugais y avoient cachez, qui firent leur éfet, & qui blessèrent fort 19. hommes du *Maurice*, & deux autres qui moururent dans le feu; ce qu'on

prit pour un finistre présage. Comme on ne put relever aucun de ces vaisseaux, on les brûla. Pendant l'action il fut tiré de la ville plusieurs coups de gros canon sur les chaloupes, qui ne leur firent aucun mal.

Le Conseil général s'étant assemblé, il fut résolu qu'on feroit donner avis de nôtre venuë au Roi de Johor, & qu'on le prieroit de nous envoïer ses forces. On arrêta aussi que le lendemain matin, qui étoit le 30. du mois, on tâcheroit de s'aprocher de la ville, & de moüiller l'ancre en quelque endroit d'où l'on pût la canoner. Mais on ne put s'en aprocher autant qu'on le souhaitoit, quoi-qu'on vînt à n'être plus que sur 4. brasses d'eau. Cependant les canons de demi-calibre n'y pouvoient encore porter. Néanmoins quand on les eut un peu haussez, ils y portèrent, & l'on y en tira plus de deux cents conps, sans-qu'il parût qu'ils y eussent fait aucun desordre.

Les habitans ne demeurèrent pas en reste. Ils tirèrent de toute leur force sur nos vaisseaux, sans que leurs coups portassent aussi, hormis un boulet de 36. livres qui donna dans le côté du *Lion Blanc*, qui n'en fut pourtant point incommodé. Pendant ces canonades, il y eut des Capitaines qui allèrent reconnoître les lieux propres pour faire descente. Ils en trouvèrent assez où l'on pouvoit, pendant le vif de l'eau, aller à terre sans se moüiller; ce qui ne se pouvoit de morte eau, parce-que le fond, qui étoit d'argille, se trouvoit uni & à sec, jusqu'à une portée de mousquet du rivage.

Sur le soir, le Conseil s'étant rassemblé, on jugea que les gens étoient trop fatiguez pour débarquer cette nuit-là, & l'on différa jusqu'à la dé-

débarquer cette nuit-là, & l'on différa jusqu'à la pointe du jour d'après la nuit du lendemain, pendant lequel tems on devoit encore aller reconnoître tous les endroits du rivage, & planter deux pièces de canon dans l'isle Pulo Malacca, pour battre la ville. Il y avoit pourtant des gens qui n'étoient pas de ce sentiment, & qui craignoient que cette manœuvre ne retardât la descente, en quoi ils avoient raison, ainsi que le succès le fit voir: car les courages des matelots, qui étoient alors tout-de-feu, & qui ne respiroient que d'aller à terre, se rallentirent pendant-qu'ils furent ocupez à cet autre travail.

Cette batterie aiant été èlevée dans l'isle, on en tira l'après-midi quelque coups sur la place, afin de voir si elle pourroit servir à favoriser le débarquement; ce qui ne réüssit pas si bien qu'on l'avoit espéré. Sur le soir, le Conseil général s'étant rassemblé, pour règler, comme on croïoit, la manière dont on feroit la descente le lendemain, il y eut beaucoup de contestations, & contre l'opinion de la plupart des gens, il fut résolu qu'on atendroit jusqu'à la venuë du Roi de Johor, c'est-à-dire, huit ou dix jours encore.

Ceux qui furent d'avis de différer, se fondoient principalement sur ce que l'armade, qu'on étoit assuré qui viendroit de Goa, feroit extrèmement forte, puis-qu'elle devoit être commandée par le Vice-Roi même; outre qu'avant-que de partir de Hollande, on avoit été averti des grands préparatifs de guerre qui se faisoient dans le Portugal: qu'ainsi nous aurions besoin de toutes nos forces pour la combattre, & que si nous la pouvions vaincre, la ville de Malacca, ne pourroit pas faire une

grande résistance. Ils remontroient que si l'on avoit des troupes à terre, lors-que l'armade paroîtroit, il faudroit les retirer, & leur faire abandonner leur entreprise; ce qui ne manqueroit pas d'ariver, parce-qu'il n'y avoit aucune aparence de pouvoir emporter la ville, avant que ce secours fût venu, puis-qu'il étoit atendu, & que cette atente engageroit les assiégés à faire une résistance extraordinaire. Ils prétendoient encore, que quand même on pourroit prendre la place avant la venuë de l'armade, cela ne feroit que mettre tout-ensemble, la place prise & les vaisseaux, dans un danger évident, puisque nous n'avions pas assez de monde pour garnir l'une, & pour monter les autres. Ainsi ils conclurent qu'il falloit atendre les forces du Roi de Johor, afin de voir, si leur présence pourroit faire vaincre les difficultés qui se trouvoient à cette entreprise.

Ceux qui étoient d'un avis contraire, disoient qu'à la vérité on devoit s'atendre à la venuë de l'armade, mais qu'on ne savoit pas quand elle viendroit: que peut être ce ne seroit de 4. ou 5. mois: que la ville n'étant pas encore bien fortifiée par l'un de ses côtés, il ne falloit pas donner aux ennemis le loisir d'y pourvoir. Ils croïoient que comme nous n'étions pas forts de monde, & que les Noirs n'avoient aucune expérience à la guerre, il falloit tâcher de faire un coup de surprise & de diligence, & qu'il n'y avoit point d'espérance de réüssir autrement: que si l'on différoit, on donneroit lieu aux ennemis de se remettre de leur surprise, qu'ils reprendroient courage; & qu'au contraire nos gens, qui étoient alors pleins d'ardeur, pourroient se décourager, & obéir mal: qu'au-

qu'au-lieu de craindre que la garde de la ville & des vaiſſeaux enſemble ſurpaſſât nos forces, & que l'une ne fît perdre les autres, il étoit évident qu'elle contribuëroit beaucoup à les garantir des éforts de l'armade, puis-qu'ils ſe tiendroient ſous le canon de la ville, où les gros navires Portugais, qui tirent beaucoup d'eau, ne pourroient aprocher; ſi-bien que nous aurions l'avantage de pouvoir aller les inſulter quand on voudroit, ſans que de leur part ils puſſent s'avancer juſqu'a nous: que ſi l'ocaſion ne ſe préſentoit pas aſſez favorable pour les ataquer, on ſe tiendroit ſeulement ſur la défenſive.

Au regard du Roi de Johor, ils n'eſtimoient pas qu'il fallût faire grand fonds ſur ſon ſecours, & croïoient que les préparatifs que ce délai donneroit lieu aux Portugais de faire pour leur défenſe, nuiroient plus que ce ſecours ne pourroit ſervir. Ainſi ils déclarèrent qu'ils ne pouvoient donner leur voix pour ne pas faire deſcente, & pour faire retraite juſques-à-ce qu'on eût rencontré & défait l'armade; & qu'ils penſoient qu'il auroit mieux valu qu'on ne fût point venu devant cette ville, que de l'abandonner de la ſorte.

Pour ce qui regardoit la raiſon qui avoit été alléguée, que ſi la flote Portugaiſe étoit une fois battuë, Malacca ne feroit plus de réſiſtance, ils n'en demeuroient pas d'acord; car ils doutoient qu'on pût tellement détruire cette armade, qu'elle ne fût plus en état de prêter ſecours à la place par les reſtes de ſon débris, par ſes galères & par ſes fuſtes.

Après que chacun eut dit ſes raiſons, la pluralité des voix fut pour atendre le Roi de Johor, & c'eſt ſans doute cette réſolution, qui,

par les suites qu'elle a eües, nous a obligez de nous retirer, & nous à causé toutes les peines où nous nous sommes trouvez. Car pendant qu'on ètoit là dans l'inaction, les Portugais se fortifièrent, & de nôtre côté les afaires allèrent comme il en va d'un édifice qui est bâti sur de mauvais fondemens. On emploïa inutilement une grande quantité de plomb & de poudre, dont on auroit eu grand besoin dans la suite, & dont la diserte nous empêcha d'éxécuter d'autres projets, qui, selon les aparences, auroient été fort-avantageux.

Durant la nuit, au matin de laquelle on s'étoit atendu de descendre à terre, on vit brûler des maisons du côté du Sud, & abattre des arbres, de peur qu'ils ne nous couvrissent en débarquant, & que nous n'en fissions des blindes. Les ennemis s'ocupèrent aussi à faire du même côté de la ville une palissade de grands arbres; & tous les jours suivans ils continuèrent à y travailler. La tranquillité avec laquelle on les laissoit faire, leur aiant relevé le courage, ils entreprirent d'entrer dans la rivière, & d'en sortir à nôtre vuë. On y envoïa poster des chaloupes & des yachts, afin de s'y oposer; & il y eut diverses rencontres de peu de conséquence.

Cette garde qu'on étoit obligé de faire là & ailleurs, où les matelots étoient exposez au Soleil, à la pluïe, à toutes les injures de l'air, causa beaucoup de maladies. Néanmoins il n'y eut pas de mortalité; on ne perdit que trois hommes par cette voie. Cependant on ne recevoit presque de rafraîchissemens de nulle part. Nous avions fait avertir les Indiens de nôtre arrivée. Nous avions envoïé des chaloupes à Bancalis & en d'autres endroits: mais il ne venoit

noit personne pour nous aporter des vivres : on ne voïoit que quelques pirogues qui venoient visiter la flote par curiosité.

Pendant-que nous atendions le Roi de Johor, il venoit quelquefois des déserteurs Nègres, & on faisoit des prisonniers, qui nous informoient de l'état de la ville. Ils dirent qu'on y faisoit un rempart de terre du côté méridional, qu'on fortifioit les plus foibles endroits, & plusieurs autres particularités. Il arrivoit aussi tous les jours quelque incident qui obligeoit les Officiers à solliciter qu'on changeât la résolution d'atendre le Roi, sans parler des nouvelles fortifications que nous voïions faire comme devant nos yeux. D'ailleurs on avoit déja des assurances que ce Prince viendroit : il avoit pris soin de nous en faire avertir par quelques pirogues; mais il lui falloit encore 12. ou 15. jours pour assembler ses troupes. Ce delai si-long, ni les travaux des ennemis qui se mettoient à perfection, ne furent pourtant pas capables de faire révoquer l'ordre qui avoit été donné de demeurer dans l'inaction, jusques-à-ce que le secours de Johor fût venu.

Le 6. du même mois de Mai 1607. pendant la brune deux fustes Portugaises qni avoient été en Ambassade à Paham, entrèrent dans la ville sans qu'on pût les en empêcher. Il y avoit à leur bord 30. soldats Portugais & 300. Noirs, ce qui fut un renfort considérable. Le 7. nous prîmes une grande pirogue qui venoit de Queda, chargée de ris, d'arack & de poules, qu'on déchargea par compte & par mesure, pour faire le paiement de ces denrées, parce-qu'elles apartenoient aux habitans de Queda. Cette prise nous vint fort-à propos; nous en avions grand besoin.

Le 17. le Raia Bonfo, ou Sabrang, frere du grand Roi de Johor, vint avec quelques galères, & environ 200. hommes. L'Amiral entra en conférence avec lui, par le moïen des Interprètes, qui souvent raportant mal ce qu'on leur disoit, causèrent autant d'embaras qu'il y en avoit déja dans la difficulté des choses qu'il s'agissoit de négocier. Enfin ils firent ensemble les conventions suivantes.

Premièrement; l'Amiral promit au Roi, à sa requête, de lui aider à enlever la ville de Malacca aux Portugais leurs ennemis communs, à condition qu'ils feroient ensemble tous les éforts possibles pour y parvenir, moïennant quoi la ville avec son enceinte de murailles, demeureroit en propriété aux Etats Généraux, sans aucune charge ni reconnoissance d'autres Souverains &c. (Le reste de cet Accord se trouvant dans le Voiage ci-dessus, on ne juge pas nécessaire de le spécifier ici, comme il l'est dans la lettre, non-plus que beaucoup d'autres circonstances.)

Après cela il fut résolu qu'on feroit descente, ce qui fut éxécuté par 800. Hollandois & 200. Noirs de Johor: puis on fut à l'ataque du fauxbourg, où les habitans avoient mis le feu, & qui se trouva mieux fortifié qu'on ne se l'étoit imaginé, Le 19. le grand Roi Jean de Patuan vint lui même, & amena environ 2000. hommes, dont on ne reçut pas grand secours, tant ce peuple étoit timide & peu acoûtumé à la guerre. Aussi ne firent-ils qu'incommoder plutôt que servir.

Je laisse à part toutes les autres particularités de ce siège. Enfin les nouvelles de la venuë de l'armade de Goa nous obligèrent de nous rembar-

barquer. Il n'y avoit plus alors dans les vaiſſeaux d'Amſterdam que 40. boulets pour chaque pièce de canon. L'Amiral n'avoit plus que 112. barils de poudre, & les autres vaiſſeaux n'en avoient qu'à proportion. A la vérité c'étoit aſſez pour des vaiſſeaux qui n'auroient été deſtinez que pour le commerce, ainſi que les autres qui étoient auparavant allez aux Indes, & qui n'avoient eu qu'à ſe garantir des rencontres de quelques armades. Mais c'étoit bien peu pour continuer le ſiège d'une ville, & pour atendre une groſſe flote, contre laquelle il falloit combattre, & la vaincre, ou périr.

La néceſſité où l'on étoit de boulets fit prendre la réſolution d'en fondre d'un métal d'alliage. La matière étoit chère, mais l'invention ne laiſſa pas d'en être d'une grande utilité dans la ſuite; car ils ne firent pas moins d'éfet ſur les vaiſſeaux, que les boulets de fer, & ſans ce ſecours on ſe fût trouvé dans une grande peine. On ſupléa auſſi au défaut de mèche par d'autres moïens. Mais pour de la poudre, on n'y pouvoit ſupléer, n'y aiant ni ſoufre ni ſalpêtre pour en faire; & ce manquement nous fit perdre dans les ocaſions beaucoup d'avantages que nous aurions pu remporter ſur les ennemis.

Comme on eut avis qu'on avoit vû deux galères Portugaiſes à l'ancre ſous le cap Rachado, on détacha *le Lion Blanc*, avec quelques galères auſſi, pour aller chaſſer ſur elles. Mais ce fut en vain. Elles avoient été averties du ſiège de Malacca, & avoient débarqué environ 44. ou 45. Portugais, qui devoient y aller par terre. Quelques jours après, nous eumes 24. ou 25. de ces gens-là, qui furent pris en divers endroits du païs Malais, & qui nous furent amenez, fort

débilitez de fatigues & de jeûnes, n'aiant rien trouvé pour manger.

Ils dirent qu'ils venoient des Moluques, d'où ils avoient amené 70. bares de clou de girofle. Les nouvelles qu'ils aportoient de ces païs-là. ne nous furent nullement agréables : car ils nous annoncèrent la prise de Ternate & de Tidore par les Espagnols des Manilles, qui s'en étoient rendus maîtres le 3. d'Avril précédent, de la manière que je vais dire ici en passant.

Après-que l'Amiral Verhagen, ou du-moins Corneille Bastiaansz son Vice-amiral, eut pris le fort de Tidore sur les Portugais, il le fit raser, & laissa dans cette isle & à Ternate un Commis nommé Adrien Harmensz & 13. ou 14 hommes avec lui, sans faire de fortifications ni dans l'une ni dans l'autre de ces isles. Le 14. de Mars dernier, c'est-à-dire 1606. les Espagnols des Manilles s'y présentèrent à l'impourvu, avec une armade de 32. voiles, savoir 4. navires, 4. galères, & le reste étoit des fustes, & des jonques.

Ils parurent entre Ternate & Tidore, où ils rencontrèrent un vaisseau Hollandois nommé *Ouëst-frise*, qui étoit de la flote de Verhagen. Ils se battirent quelque tems contre lui ; mais n'aiant pu remporter aucun avantage, ils le laissèrent, pour aller s'emparer de Tidore, à quoi ils réüssirent sans peine. Ils y firent 4. de nos gens prisonniers.

Le 1, d'Avril, ils allèrent donner l'assaut à Ternate, qu'ils prirent avec peu de résistance, les Ternatois s'en étant fuis. Ils y firent prisonniers le Sous-commis Hollandois, & deux autres avec lui. Le Roi de Ternate & son fils aîné avoient pris la fuite : mais quelques jours

jours après, les Espagnols les aiant attirez par de feintes promesses, les emmenèrent prisonniers aux Manilles. Le premier Commis échapa dans une petite pirogue, avec six autres Hollandois, & se rendit à bord du *Ouëst-frise*, laissant tout le fonds de la Compagnie, & 200. bares de clou, que le *Ouëst-frise* étoit prêt de charger, en aiant bien déja chargé 240. bares.

Les Espagnols se vantoient que leurs vaisseaux étoient montez de 3000. hommes, dont il y en avoit 1600. de leur nation, les autres étant de différens païs. Leur Commandant se nommoit Don Pedro d'Aguma. Les prisonniers Hollandois furent embarquez en deux fustes, pour être menez aux isles de Nampes, d'où ils passèrent à Amboine, dans une pirogue, sans avoir été mal-traitez.

Le *Ouëst-frise* étant allé à Amboine, & y aiant rencontré le yacht *Enchuise*, ils retournèrent ensemble aux Moluques, pour tâcher d'y remporter quelque avantage sur les ennemis, & de charger encore du clou de girofle à Macquian, Machian, ou Macian, & à Baquian. Il est à souhaiter que leur voïage ait eu un bon succès, & qu'ils reviennent heureusement, après avoir éxécuté ce qu'ils ont entrepris.

Ces nouvelles nous donnèrent lieu de craindre qu'Amboine n'eût été aussi ataquée. Nous n'avons pas apris qu'on ait rien atenté ailleurs contre les Hollandois. Comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu venir de vaisseaux de Hollande, dans les quartiers du Sud, c'est-à-dire, à Bantam, à Gressick, & dans les autres ports, nos ennemis levoient la tête contre nous, & nos gens avoient beaucoup de peine à se maintenir avec les Indiens; mais nôtre venuë fera tout changer de face.

Les

Les premieres avis certains que nous reçûmes de l'armade Portugaise, furent aportez par le Contre-maître du *Petit Soleil*, qui étant en sentinelle, nous envoïa un canot, pour avertir qu'il avoit découvert cette armade au-delà du cap Rachado. Ce canot aiant été vû & poursuivi par les Portugais, alla s'échoüer, & les gens qui y étoient étant venus nous joindre par terre, raportèrent que les Portugais avoient 30. voiles, dont il y en avoit 14. ou 15. qui étoient de grands vaisseaux. Sur cet avis il fut résolu qu'on rembarqueroit le canon & le bagage dès la nuit suivante. *Le Petit Soleil* s'étant rendu lui-même sous le pavillon, le Capitaine raporta qu'il avoit compté 28. voiles ennemies, & le 16 du mois d'Août 1607. on les découvrit. Ils n'étoient plus alors qu'à 4. ou 5. lieuës, ce qui nous fit de la peine, parce que nous avions encore à terre cinq pièces tant de gros que de petit canon, que nous aurions eu grand regret d'y laisser. Mais on embarqua les petites pièces en plein jour, & celles de demi-calibre sur le soir. Ensuite tous nos gens & les Malais s'embarquèrent aussi, sans aucune perte, les assiégeans aiant été vigoureusement repoussez, & avec grand carnage, lors-qu'ils avoient voulu faire une sortie pour nous incommoder.

Toute cette nuit-là s'étant emploïée à apareiller, le 17. d'Août nous mîmes à la voile, par une fraîcheur du Sud, & portâmes, vent arrière, sur l'armade, dans le dessein de la combattre avec le gros canon, & d'éviter l'abordage, selon l'ordre que les Directeurs en avoient donné. Après-midi nous nous trouvâmes proche des ennemis, qui se retirèrent à petites voiles vers la côte de Sumatra. Nous tombâmes

alors

alors dans le calme, & ne pûmes les suivre. Mais peu après, le vent aiant fraîchi, nous fûmes bien tôt à la portée de leur canon. Il y eut quelques-uns de nos vaisseaux qui tirèrent ce soir là jusqu'à 150. coups. Sur la brune, l'armade aiant moüillé, nous moüillâmes aussi au vent à elle; le vent étant au Sud.

Le lendemain qui étoit le 18. d'Août, le vent aiant passé au Nord, les ennemis en eurent l'avantage sur nous, & ils eurent plutôt que nous levé leurs ancres. Néanmoins avant-qu'ils nous eussent aprochez, nous étions tous sous voiles, hormis le *Nassau* qui avoit viré le cable plus lentement que les autres. Il fut abordé par une carraque, & nous fûmes tout-surpris de ce qu'il ne coupoit pas son cable; car s'il eût fait cette manœuvre à tems, il n'auroit couru aucun risque.

Les autres navires le voïant en danger, s'avancèrent pour le dégager; mais le calme les empêcha de s'en aprocher. Peu après l'Amiral Portugais alla l'aborder de l'autre côté, si bien qu'il se vit fort-pressé, le calme ne permettant pas qu'on le pût secourir; & enfin les ennemis y mirent le feu, & se firent remorquer d'auprès de lui par leurs galères, le laissant aller à la dérive en brûlant. Le Maître nommé Gysbert Jakosz, le Sous-commis nommé Ryck Evertsz, le Contre-maître, & plusieurs autres avoient été tuez: le reste de l'équipage se sauva.

Pendant le calme qui faisoit dériver les vaisseaux, l'Amiral & le *Middelbourg* s'étant abordez, ne purent se déborder si promtement qu'ils ne fussent auparavant abordez par trois carraques, contre lesquelles nous nous battîmes longtems, le calme empêchant toûjours qu'on

ne

ne pût se dégager les uns les autres ; chacun d'ailleurs étant ocupé contre les carraques. Enfin après que ces deux vaisseaux eurent longtems combattu, il en vint quelques autres qui tombèrent sur ceux qui les avoient ataquez. Entre-autres, le *Maurice* aiant abordé une des carraques sous le feu desquelles étoit l'Amiral, lui porta beaupré sur poupe, & y aiant mis le feu avec des dards ardens, il eut lui-même assez de peine à se déborder, sa sivadière brûlant sur sa vergue, & son beaupré avec son éperon étant tout en flammes. Mais enfin après avoir bien combattu, & perdu 10 ou 12. hommes, sans les blessez, il se débarassa & s'éloigna.

Cependant l'Amiral & le *Middelbourg* étoient à l'avant de la carraque qui brûloit, & se trouvoient en danger de brûler avec elle. Mais le beaupré de l'Amiral rompit & tomba à la mer, & il fit couper le cable de l'ancre qu'il avoit moüillée, ce qui le fit déborder de la carraque qui brûloit, demeurant néanmoins encore accroché à une autre. Pour les trois autres vaisseaux, qui étoient accrochez avec celui qui brûloit, savoir deux carraques & le *Middelbourg*, comme ils s'empêchoient les uns les autres de se déborder, ils brûlèrent tous ensemble : mais la plus grande partie de l'équipage du *Middelbourg* se sauva, quoi-qu'ils n'eussent plus que la chaloupe pour se mettre : néanmoins les malades & les blessez périrent, ne pouvant faire assez de diligence, ni se donner assez de mouvement pour se sauver. Le feu avoit déja gagné jusqu'au grand mât, avant-que les gens de l'équipage quittassent le bord, parce-qu'ils avoient toûjours espéré qu'on l'éteindroit.

C'étoit un pitoiable spectacle de voir ce vaisseau

ſeau & ces deux carraques en flammes, & les équipages de ces dernières ſauter dans l'eau, floter, nager, pour tâcher de gagner juſqu'à quelque navire, & paſſer entre les chaloupes que nous avions envoïées pour prendre les gens du *Middelbourg*, qui rejettoient les autres, & les faiſoient noïer, de-ſorte qu'on voïoit la mer en ſang, dans divers endroits, & les corps morts flotans ſur l'eau. Cependant comme on étoit à la fin de l'ébe, les ennemis allèrent moüiller aſſez loin ſous le vent à nous, & l'Amiral laiſſa tomber une autre ancre, par le moïen de laquelle la carraque, à quoi il étoit acroché, demeura fixe avec lui.

Quelques-uns de nos vaiſſeaux le voïant ainſi arrêté, coururent vers lui, afin de ſavoir s'il étoit en péril, ne ſachant que penſer de voir là ces deux vaiſſeaux immobiles ſans ſe canoner. Quand ils s'aprochèrent, on leur cria de la carraque, de ne pas faire feu, & que le navire étoit à nous: ſur quoi ils paſſèrent, & allèrent moüiller ſous le vent de l'Amiral. A-peine avoient ils jetté les ancres, que le beaupré de la carraque s'étant rompu, elle ſe déborda de l'Amiral, ſans qu'il y eût un ſeul Hollandois à ſon bord; & elle dériva au-travers de la flote Hollandoiſe, ſans que perſonne s'en inquiétât, parce-que l'Amiral ne fit aucun ſignal, ni ne tira aucun coup, pour avertir de ce qui s'étoit paſſé, dequoi l'on fut ſurpris quand on le ſut.

En éfet comme on avoit crié du bord, que le vaiſſeau étoit à nous, on ne s'opoſa point à ſa manœuvre. Il n'y eut que le *Maurice*, qui étoit le plus ſous le vent, qui voïant qu'il avoit ainſi dérivé au-travers de la flote, lui envoïa quel-

quelques volées de canon. Mais comme il se fut un peu éloigné, il y eut des galères, qui allèrent le remorquer jusqu'à son armade. Il n'y a pas moïen de dire ce qui s'étoit passé entre l'Amiral & le Capitaine, parce-qu'on n'en a pu découvrir la vérité, si ce n'est que les Oficiers ennemis avoient ofert d'aller à son bord, s'il vouloit leur promettre la vie, & qu'il pouvoit leur envoïer un des siens, pour ordonner à ceux qu'il lui plairoit, d'y passer. L'Amiral, qu'on dît qui étoit un peu troublé, n'aiant pris aucune résolution, ils en furent si consternez, qu'ils firent tout ce qu'on voulut. Ils amenèrent eux mêmes leurs pavillons; ils foulèrent aux piés leurs armes; & enfin on les laissa se déborder, moïennant, à ce qu'on dit, qu'ils moüillassent une ancre. On envoïa un homme, afin de voir si l'ancre étoit parée. Cet homme passant sur la carraque aracha le siflet du cou du Maître. L'Amiral prit le siflet & le rendît au Maître, ce qui fit beaucoup murmurer son équipage.

La carraque s'étant débordée de l'Amiral, ainsi-qu'il le lui avoit permis, laissa tomber son ancre: mais je m'imagine qu'on fila si-peu de cable, que l'ancre ne descendit pas jusques au fond. Cette afaire, selon ce que j'en puis juger, fut cause qu'on ne remporta pas une entière victoire sur les Portugais, à qui cette heureuse circonstance fit reprendre courage, & elle découragea nos gens, qui ne virent qu'avec beaucoup de dépit qu'un des plus gros vaisseaux des ennemis, dont nous étions absolument les maîtres, nous échapât d'une manière si-peu atendue, à quoi l'Amiral auroit aisément pourvu, en faisant le moindre signal.

Le

Le combat dura jusqu'après midi. L'Amiral eut 70. à 80. hommes de blessez & dix de tuez, entre lesquels étoit Dirck de Mol, Maître sur son vaisseau, le Capitaine Antoine le Cocq, & Guillaume van Hagea. Il y eut 93. hommes de sauvez de 121. qui étoient sur le *Middelbourg* quand il commença de combattre. Le Maître Simon Lambertsz, & le Fiscal Martin Appius, qui étoient de ce nombre, eurent ordre, par provision, & 20. hommes avec eux, de demeurer à bord de l'Amiral; & les autres, aussi-bien que ceux qui s'étoient aussi sauvez du *Nassau*, qui étoient au nombre de 49. ou 50. furent distribuez sur le reste des vaisseanx.

Après cette distribution, chacun commença de s'inquiéter au sujet de ses gages, & à vouloir savoir sur quoi ils lui demeuroient assignez, vu que l'*Artykel-brief* porte seulement, qne l'hipotèque de chacun demeure sur le vaisseau où il est embarqué, & sur sa cargaison. Cette réfléxion leur aiant été inspirée par quelques-uns de leurs Oficiers, il s'éleva de grands murmures dans toute la flote. La plupart des équipages déclarèrent qu'ils ne vouloient plus se battre, si on ne leur assuroit leurs gages. Cette rumeur étant venuë aux oreilles de l'Amiral, il n'en fut pas peu chagrin; car de semblables étincelles peuvent causer un grand embrasement. Cependant les choses se passèrent doucement pour cette fois: mais on y revint souvent dans la suite.

Le matin du 19. les ennemis étant encore à l'ancre, le Conseil général des Hollandois s'assembla. Il fut résolu qu'on emploïeroit toute la journée à se racommoder, & que le lendemain on retourneroit au combat. On délibéra

ra aussi sur les moiens de contenter les équipages; & comme les ordres des Directeurs portoient qu'on ne leur acorderoit ni ne prometroit rien, chacun fut chargé de tâcher de les apaiser par de belles paroles, & la chose réüssit encore pour cette fois.

Nous étions alors bien informez de l'état des ennemis. L'armade avoït été à Achin, & n'y aiant pas remporté de grands avantages, elle avoit été contrainte de se retirer avec perte. Après le combat qu'elle avoit soutenu contre nous, l'épouvante s'y étoit mise. On y craignoit sur-tout nôtre gros canon, de-sorte qu'il n'y avoit presque pas lieu de douter de la victoire. D'ailleurs il y avoit beaucoup de malades, & elle manquoit d'eau.

Sur le midi, le Raïa Sabrang vint à la flote, pour aprendre les circonstances du combat précédent, Il amena un nommé Jaques Jansz Quaeckernaeck, qui étoit sur un des vaisseaux qui partit des Provinces Unies l'An 1598. sous le commandement de Jaques Maheu, & qui avoit laissé son navire au Japon, où il avoit lui-même passé plusieurs années, sollicitant sans cesse pour avoir la permission de sortir du Roïaume. Enfin il l'avoit obtenuë pour lui, & pour un autre nommé Melchior de Santvoort, & en même tems la liberté de retourner avec un vaisseau trafiquer au Japon. Il s'étoit embarqué dans une jonque, & étoit venu à Patane, d'où il avoit passé à Johor, & avoit été amené à nôtre flote.

Pour Melchior de Santvoort, il avoit pris la résolution de retourner au Japon, & peut-être l'avoit-il déja fait, parce-qu'on n'avoit pas voulu le prendre au service de la Compagnie à Pata-

ta-

tane, dequoi Quaeckernaeck se plaignoit aussi à son égard. Celui-ci aiant marqué qu'il desiroit demeurer sur la flote, fut fait, par provision, premier Pilote du vaisseau Amiral.

Le Roi du Japon s'étoit aproprié le navire qui étoit échoué sur la côte, aussi-bien que le gros canon, les munitions, & une partie de la cargaison. Le reste avoit été laissé aux gens de l'équipage pour leur entretien. Il y a des lettres de ceux qui sont demeurez au Japon, quand Quaeckernaeck sn est parti, qui étoient encore au nombre de 12. qu'il a aportées, & qui sont dans ce présent paquet. Je vous prie de les faire tenir à leurs adresses.

La nuit suivante le Roi de Johor s'en retourna, n'étant d'aucun secours à la flote. Le 21. sur les 4. heures avant jour, il nous sembla que les ennemis, qui par un changement de vent en avoient sur nous l'avantage, & avoient encore celui de la marée, étoient sous voiles. Nous nous y mîmes donc aussi, & courûmes, vent arrière, jusques à la pointe du jour que nous vîmes clairement qu'ils étoient encore à l'ancre. Nous fîmes alors, quoi-que trop tard, tous nos éforts pour les joindre; mais la force des courans qui nous étoient contraires, nous en empêcha.

Sur la brune, le vent aiant encore changé, nous nous aprochâmes si-près d'eux, qu'on put se canoner de part & d'autre. Nous moüillâmes en ce même endroit, & le lendemain 22. d'Août 1607. à la pointe du jour, aiant remis à la voile par nn bon frais du Sud, nous portâmes le cap sur eux. Ils mirent à la voile comme nous, & prirent chasse. Nous les suivîmes & les canonâmes sans cesse, si bien que, durant ce flot, nous leurs envoiâmes plus de 250. volées de canon. Quand

Quand la mer commença de descendre chacun se tint paré ponr remoüiller. Mais l'*Erasme* où j'étois, se trouvant fort-loin de nos autres vaisseaux, fut obligé de virer de bord, & de passer le long des ennemis, sur qui nous fîmes grand feu, comme ils firent aussi sur nous. J'eus en cette ocasion le malheur d'être blessé à l'épaule droite, d'une balle de mousquet, qui étant demeurée dans les chairs du dos, il l'en fallut tirer; dequoi néanmoins je suis guéri graces à Dieu. Il n'y eut en ce combat particulier aucun autre de blessé que moi.

Le 23. nous fîmes de nouveaux éforts pour aller aux ennemis; mais ce fut en vain, étant encore contrariez par les vents & par les courans, & il fallut remoüiller. Enfin le Conseil voïant qu'il ne restoit plus guères de poudre ni de boulets, & que le nombre des malades augmentoit, il fut résolu d'abandonner l'armade, & d'aller à Johor pour se rafraîchir. Voilà comment le bon ménage de la Compagnie, qui n'avoit nullement pourvû la flote d'autant de munitions de guerre qu'il étoit nécessaire pour les expéditions qu'elle avoit ordonnées, fut cause qu'on quitta la partie, lors qu'elle étoit le mieux en train: car à l'égard des malades, il n'y en avoit pas encore assez pour s'en apercevoir, & pour dire qu'ils obligeassent à la retraite.

Quand on eut ainsi abandonné les ennemis, l'Amiral, quoi-que le vent fût bon, ne laissa pas de moüiller. Quelques vaisseaux qui étoient assez proches de lui pour voir son signal, moüillèrent aussi. Les autres, étant déja beaucoup plus avant, continuèrent leur route. Pendant que nous étions ainsi moüillez assez près de Malac-

lacca, les ennemis vinrent tomber sur nous, durant la brune. La plupart de nos navires coupèrent leurs ancres, pour empêcher qu'on ne les abordât, & s'étant mis sous voiles, ils coururent, vent en poupe, vers Johor. Lorsque le jour fut venu chacun des deux gros de nos vaisseaux, qui ne voïoit point l'autre, ne savoit que penser. Mais enfin ils se revirent, & les ennemis, qui ne les pouvoient suivre, se retirèrent à Malacca.

Le 23. nous prîmes une jonque qui venoit de Macassar, chargée d'une petite partie de noix muscade, qui apartenoit aux Portugais. Le reste de la cargaison, qui étoit dn ris, apartenoit eu Roi de Macassar. Nous prîmes les noix & le macis, & on obligea la jonque d'aller vendre le ris à Johor.

Le 12. de Septembre 1607. nous traversames le détroit de Sincapura; & le 14. nous entrâmes dans la rivière de Johor, où l'Amiral fut reçu avec beaucoup de marques de joie. Il y négocia de nouveaux articles avec le Roi, à qui il conseilla fort de faire fortifier sa ville. Mais il n'y a rien à espérer de ce côté la. Les Malais sont fainéans & trop-indolens. Quand il fut revenu à bord, le Fiscal y alla pour prendre connoissance de quelques plaintes qui avoient été données par écrit, contre le premier Commis qu'on avoit dans la ville, de qui les afaires étoient fort embroüillées. Mais n'aiant pu venir à bout de les débroüiller, l'Amiral y alla lui-même le 6. d'Octobre, & n'y fit pas plus d'expédition.

Comme il y avoit un grand desordre & que l'Amiral étoit vif, il s'emporta, & étonna tellement les gens par ses menaces, que dans

le trouble où il les mit, ils ne furent pas capables de rien expédier. Le parti qu'il prit enfin, fut d'emmener la nuit du 9. à son bord Francx & ses Adjoints, & d'y faire porter leurs papiers, afin de ne laisser pas passer un tems qui étoit favorable pour son départ.

Le 10. on apareilla, & le 11. on mit à la voile, après avoir fait partir une galiote, qu'on avoit prise devant Malacca, pour porter des avis aux Moluques. Le 14. comme on étoit devant la bouque du détroit de Sincapura, on tint un Conseil de guerre, où il fut proposé d'aller encore une fois paroître devant Malacca, & de se rengager au combat, si l'on trouvoit l'ocasion favorable; ou-bien qu'on pourroit reprendre la route des Moluques; avis qu'on ne manqua pas d'apuier de quantité de raisons. Mais beaucoup de gens s'y oposèrent & remonttèrent qu'après avoir été obligez de se retirer faute de munitions de guerre, ils ne voïoient pas comment on pourroit retourner au combat, sans en avoir été pourvus.

D'ailleurs ils disoient que quelques-uns des Directeurs d'Amsterdam avoient déclaré, au sujet de quelques changemens qu'on parloit de faire dans les Articles, qu'ils ne desiroient pas qu'on hasardât les vaisseaux, à-moins qu'on ne vît un avantage aussi-grand que si un homme avoit à combattre contre un enfant. Ils prétendoient qu'il s'en falloit beaucoup que cet avantage ne se présentât, puis-qu'avec la foiblesse où la flote étoit alors, & le defaut de munitions de guerre, les vivres diminuoient aussi, particulièrement le vin, en aiant été beaucoup distribué dans les combats.

Enfin il fut résolu qu'on traverseroit le détroit,

troit, & qu'on iroit moüiller l'ancre sur la côte de Pulo Cariman, Carimon, ou Pisang, & que pendant ce tems-là chacun aiant fait ses réflexions sur une afaire de si-grande importance, on y rassembleroit le Conseil. La chose aiant été ainsi éxécutée, & la flote aiant passé par le nouveau détroit, le Conseil se rassembla le 15. sur la côte de Pulo Pisang. Il fut résolu d'aller droit à Malacca, & que s'il n'y avoit aucun avantage à espérer, on iroit à Queda, pour tâcher d'animer le Roi contre les Portugais, les lettres qu'il avoit écrites au Roi de Johor, donnant lieu de croire qu'il étoit très-mal disposé pour eux.

Mais il falloit voir auparavant si les équipages consentiroient à cette expédition. L'afaire de l'hipotèque leur tenoit fort au cœur. Ils ne pouvoient goûter qu'après avoir exposé leur vie & combattu courageusement, il falloit qu'ils perdissent leurt gages, si le vaisseau sur lequel ils servoient, venoit à périr, ainsi-qu'il étoit déja malheureusement arivé.

Chaque Oficier aiant donc pris soin de sonder ses gens, & le Conseil s'étant rassemblé, ils firent tous raport qu'ils les avoient trouvez dans de bonnes dispositions. A-peine l'Amiral avoit achevé de parler au sujet de son propre équipage, que tous les Oficiers de son navire, qui étoient le plus animez, & qui animoient ordinairement les autres, demandèrent à entrer & à être entendus.

Lors-qu'ils eurent été introduits, ils déclarérent de la part de tous les gens de l'équipage, qu'ils ne prétendoient pas être menez au combat, qu'on n'eût réglé sur quelle hipotèque leurs gages demeureroient assignez, au cas que

leur navire vint à périr. Ils dirent, en parlant avec autorité, qu'ils vouloient que leur hipotèque fût sur la flote entière, dequoi l'Amiral & le Conseil donneroient une promesse par écrit: & que si quelqu'un étoit estropié dans le combat, sans que le vaisseau pérît, il auroit son hipotèque sur le vaisseau, pour une récompense qui lui seroit donnée à son retour en Hollande.

L'Amiral répondit qu'au regard de l'hipotèque on en délibéreroit; mais que touchant les estropiés, il y étoit sufisamment pourvu par un article exprès de l'*Artykel-brief*. L'afaire de l'hipotèque aiant été mise en délibération, on ne savoit que résoudre, à-cause de la défense expresse que les Directeurs avoient faite, d'établir aucuns nouveaux ordres pendant le voiage. Enfin on dressa un Acte par lequel l'Amiral & le Conseil assuroient les gages, en termes généraux, autant que leur serment le leur pouvoit permettre, & l'on y déguisa, le mieux qu'on put, les termes de l'article de l'Instruction qui en parloit.

Cet Acte devoit être lu devant les équipages. Il le fut d'abord devant celui de l'Amiral, à qui l'on demanda s'ils en étoient tous contens? Ils répondirent que ce n'étoit point là ce qu'ils avoient requis: qu'ils n'avoient rien demandé qu'un écrit de la main de l'Amiral; mais que ce qu'on leur venoit de lire n'étoit nullement une assurance. L'Amiral leur aiant parlé, & leur aiant aporté toutes les raisons qu'il put imaginer pour les contenter, ne put pourtant rien gagner sur eux: ils lui repliquèrent d'une manière fort-contraire au respect qu'ils lui devoient, & il fallut qu'il le suportât, ne pouvant faire mieux.

En-

Enfin il leur dît qu'il en délibéreroit encore avec les autres Membres du Conseil, & peu après, comme les gens des autres équipages, qui étoient venus dans leurs canots à bord de l'Amiral, ne voulurent point prendre part à la mutinerie du sien, tous les Oficiers de son bord retournèrent parler à lui, & firent semblant d'être satisfaits de ce qu'il leur dît. Ainsi la chose fut apaisée pour cette heure, car les matelots ne se mutinent ordinairement que par les inspirations de leurs Oficiers.

On se prépara donc au combat. Mais sur le soir le Vice-amiral étant retourné à son bord, y trouva tous ses gens dans une rumeur encore plus grande que n'avoit été celle de l'équipage de l'Amiral, & pour le même sujet. Ils vouloient malgré lui abandonner la flote, & commettoient beaucoucp d'insolences. On passa tout le jour du lendemain qui étoit le 17. de Septembre à les apaiser; & enfin quand on eut gagné les Oficiers par de belles paroles, les matelots se rangèrent aisément à leur devoir. Par ce moïen le calme fut rétabli dans toute la flote, car les équipages de tous les autres vaisseaux n'avoient point de part à ce qui se passoit.

Le 19. étant à la vuë de Malacca, nous comptâmes distinctement les vaisseaux, qui étoient à la rade, savoir sept navires, trois galères, & quelques jonques. Alors nous ne doutâmes plus de la victoire. Le 20. comme on connut que les ennemis vouloient bien nous atendre à leur rade, on tint un Conseil général, & l'on fit trois divisions de nôtre flote, qui furent composées chacune de trois navires. Après cela l'on convint de tirer au sort, & que

la division sur qui le sort tomberoit, iroit aborder le vaisseau des ennemis sur lequel on croiroit pouvoir remporter plus d'avantages, pendant-que les deux autres divisions tiendroient le reste en échec, & les empêcheroient d'aller dégager le vaisseau qui auroit été abordé: qu'après en avoir détruit un, une des deux autres divisions iroit à son tour en aborder un autre; & qu'on continuëroit ainsi le combat. On jetta le sort; & l'Amiral fut fort-content de ce qu'il échut à sa division de combattre la première. La seconde chance fut pour le Vice-amiral.

Cette résolution d'en venir à l'abordage, étoit contraire aux ordres des Directeurs. Mais le peu de munitions de guerre qu'on avoit ne permettant pas d'en user autrement, ils n'avoient pas sujet de se plaindre qu'on hasardât des vaisseaux, quand on étoit contraint de hasarder sa vie. D'ailleurs on avoit éprouvé au siège de Malacca, & au combat naval précédent, combien il avoit été desavantageux de trop déférer à ces ordres, donnez de si-loin, & avec si-peu de connoissance de cause; combien il avoit été préjudiciable d'aporter tant de delais, après lesquels il avoit fallu ou quitter la partie, ou en venir par force à ce qu'on n'avoit osé d'abord entreprendre.

Le matin du 22. nous vîmes les ennemis ocupez à faire passer une carraque sous le vent du vaisseau du Viceroi. Comme nous n'en étions pas loin, nous levâmes l'ancre, & à la faveur d'un vent frais de terre, nous portâmes sur la carraque. L'Amiral l'aïant abordée sous le vent du navire du Vice-roi, où elle s'étoit déja postée, fit grand feu sur elle, & en même tems *le Grand Soleil* & *les Provinces* l'abordèrent aussi.

aussi. Cependant le canon aiant coupé ses cables, elle dériva vers le large avec les navires sous le feu de qui elle étoit.

Les Portugais voïant leur carraque aller à la dérive, sous le feu de trois vaisseaux Hollandois, levèrent les ancres pour tâcher de la dégager. Mais il étoit trop tard: car dès-qu'elle eût commencé à dériver, quelques matelots du navire *les Provinces*, aiant sauté à l'abordage par l'arrière, avoient chassé les ennemis de leur château de poupe, & les avoient poursuivis une pique ou un esponton à la main, dont ils se battirent longtems sous le pont de cordes, jusques-à-ce que de dessus les autres vaisseaux on aperçût ce qui se passoit; & alors on sauta sur la carraque, pour secourir ceux qui y étoient déja, & l'on fit main basse. Le Capitaine Don Fernando Mascarennas, son frere, & plusieurs autres personnes de considération y périrent, & je ne croi pas qu'il ait resté en vie vingt hommes de son équipage, quoi-que l'Amiral eût défendu de tuer ceux qui voudroient se rendre prisonniers.

Ce vaisseau, qui étoit un des plus grands, aiant été pris, l'Amiral ordonna aux *Provinces* de retourner au combat. Il donna le même ordre au *Grand Soleil*; mais celui-ci s'étant chargé de garder la prise, ou de la brûler en cas qu'on ne la pût garder, l'Amiral s'en déborda, & un quart d'heure après, les Oficiers à qui il en avoit commis la garde, la laissèrent dériver, sans s'en mettre en peine. Comme sa misène étoit bordée, quelques Noirs, qui étoient sortis de la passe, & s'étoient cachez en quelque crique, y passèrent, & la navigèrent vers le rivage, d'où les galères

la remorquèrent à Malacca. On ne peut rien voir de plus fâcheux, ni de plus honteux, que ces fortes de fautes, qui arivèrent ainsi-plusieurs fois, de laisser sauver des vaisseaux ennemis dont on s'étoit déja rendu maître.

Les Portugais s'étant mis sous voiles, pour dégager cette carraque, & nous tâchant de nous oposer à leur dessein, le Vice-amiral tomba sous le feu de deux carraques, & l'*Erasme* en aborda aussi une. Le Vice-amiral, de qui le vaisseau est très-propre pour le combat, se battit vaillamment, & fut secouru de quelques-uns des siens, qui firent un feu terrible. Ce combat dura jusqu'à trois heures après midi, & ce ne fut pas sans une peine & un danger extrême que le Vice-amiral se déborda d'une des carraques, où les coups qui lui avoient été tirez de nos autres vaisseaux avoient mis le feu, dérivant malgré lui avec l'autre, qui l'empêchoit également de pouvoir jetter l'ancre & de naviger.

Les équipages Hollandois voïant la carraque en feu, avoient une grande ardeur de se jetter dedans pour piller, & ils importunèrent tant leurs Commandans, qu'ils le leur permirent, envoïant quelques Oficiers avec eux, afin qu'il ne leur arivât point de desordre en leurs personnes. Cette précaution n'empêcha pourtant pas qu'il n'en coutât la vie à plusieurs; car comme ils s'en étoient aprochez à-dessein d'y entrer, le feu prit aux poudres, & la carraque en sautant endommagea même les chaloupes les plus éloignées. Elle disparut à l'instant, d'une manière qu'on ne savoit ce q'elle étoit devenuë, ni si elle étoit fonduë, ou s'étoit envolée dans les airs. La plupart de ceux qui en étoient dé-

déja proche, périrent, entre-autres le Maître du *Lion Blanc*, aussi-bien que le Commis, le Sous-commis & tous les Oficiers du *Lion Noir*, jusqu'au nombre de 30. personnes. Pendant-que cela se passoit, nous faisions tous nos éforts pour nous rendre maîtres de celle à bord de laquelle nous étions, ou pour la faire périr.

Dans l'ardeur de ce combat, le Maître Jaques Queckernaeck eut la tête cassée d'une balle de mousquet. Nous éprouvâmes en cette ocasion quel avantage c'est que d'avoir du canon sur le haut pont; car l'équipage de la carraque voïant que nous n'en avions que sur le pont de dessous, se retira dans ses châteaux, qui étoient trop hauts pour que nos canons y pussent porter. Mais nos mousquets ne les épargnèrent pas: ils en tuèrent & en blessèrent un grand nombre.

Enfin elle se déborda, lors-que l'on s'y atendoit le moins, sans qu'on sût comment la chose étoit arivée. Elle fit alors tous ses éforts pour s'aprocher du rivage, & nous hissâmes nos huniers pour la suivre. Dans ce tems-là l'Amiral s'aprocha de nous, aussi-bien que *le Petit Soleil*, qui chassoit sur la même carraque. Enfin nous l'abordâmes encore, & l'Amiral auroit bien voulu l'aborder de l'autre côté: mais le calme l'empêchant de gouverner, il passa sous son beaupré. La même raison arrêta aussi *le Petit Soleil*; de-sorte que nous demeurâmes seuls à la combattre jusqu'à deux heures avant Soleil couché, que nous nous débordâmes encore, n'aiant plus ni grapins ni chaînes pour nous bien amarrer.

Quoi-que tous nos autres vaisseaux, hormis le *Maurice*, eussent laissé tomber l'ancre, nous ne laissions pas de chasser toûjours sur cette car-

raque, lors-qu'un vent forcé, qui vint de terre, nous contraignit de ferrer nôtre misène qui étoit brûlée en plusieurs endoits, de-sorte qu'il n'y avoit plus que nos huniers qui servissent. Cependant le *Maurice* aiant encore abordé la carraque, & tiré quatre ou cinq coups sur elle, elle amena & se rendit.

Les vaisseaux ennemis avoient aussi moüillé l'ancre, hormis un qui auparavant avoit été abordé par l'Amiral, & qui faute d'ancres dérivoit au large. Les nôtres voïant que nous chassions encore sur lui, levèrent, pour la plupart, leurs ancres, & après qu'il fut pris nous remoüillâmes tous.

Le lendemain, dès le matin, on vit l'Amiral Portugais qui tâchoit de gagner la rade, où on le laissa paisiblement aller. *Le Grand Soleil* prit un petit bâtiment qui venoit de Négapatan, & l'amena sous le pavillon. Ensuite on demeura encore à l'ancre, & l'on entreprit de décharger le canon des carraques qu'on avoit prises, dequoi plusieurs Officiers n'étoient pas contens, disant qu'on ne profitoit point de l'expérience du passé; qu'on donnoit encore le tems à l'ennemi de se reconnoître, & de pourvoir à la sûreté du reste de ses vaisseaux.

Enfin on brûla les prises, & le 30. on porta de nouveau sur les Portugais, auprès de qui on alla moüiller à la moitié de la portée d'un petit canon. L'Amiral voïant leurs vaisseaux échoüez, fit assembler le Conseil, pour délibérer sur la manière dont il falloit les ataquer, parce-que la chose ne se pouvoit faire sans un grand péril, y aiant bien de l'aparence qu'ils étoient garnis d'artifices. Mais on se sépara sans avoir rien conclu.

Sur

Sur le soir, à Soleil couchant, les artifices, qui étoient dans ces vaisseaux, ainsi qu'on l'avoit prévu, firent leur éfet, & les mirent en feu. Ce ne fut pas une médiocre joie pour nous, de voir que la fraïeur avoit si-fort saisi nos ennemis, qu'ils brûloient eux-mêmes trois de leurs navires grands comme des châteaux. Le septième qui restoit, fut halé, pendant le vif de l'eau, si-avant sur le sec, que son avant aiant touché, quand la mer se fut retirée il tourna sens-dessus-dessous, & coula bas. Ainsi cette armade fut dispersée, & les principaux navires qui la composoient, & qui étoient destinez à soumettre les parties méridionales des Indes, furent détruits.

Il resta beaucoup de prisonniers en nôtre pouvoir. Les plus considérables furent mis à rançon. On rendit les autres pour trois Hollandois qui étoient retenus à Malacca. Les rançons, qui montoient à cinq mille écus, furent distribuées avec quelque autre butin aux équipages; ce qui les mit dans de meilleures dispositions de combattre, qu'ils n'avoient été auparavant. Le ris qui étoit sur la prise venuë de Négapatan fut déchargé, & les plus grossières toiles furent aussi distribuées pour pillage. Ensuite on donna quelque radoub à ce bâtiment, on y mit du canon, & on le fit partir pour aller à Macassar & à Amboine.

Le 16. nous découvrîmes sous le vent à nous, un bâtiment que nous crûmes Portugais. Nous mîmes à la voile, & quand nous l'eûmes joint il amena ses voiles & moüilla. Nous moüillâmes auprès de lui, & trouvâmes que c'étoit un vaisseau d'André Furtado, qui venoit de Négapatan, chargé de vivres. Il avoit été dé-

ja pris, proche de Nicobar, par un autre navire, ou yacht Hollandois, nommé *Delft*, dont Paul van Soet, ou van Sout, étoit premier Commis. Les prisonniers qu'on fit dirent qu'il avoit enlevé de celui-ci 300. bales de toiles, le canon qui y étoit, & les autres choses dont il avoit voulu s'accommoder, autant-qu'il en avoit pu charger; & comme il étoit fort-loin de terre, & qu'il ne savoit que faire du reste, il avoit relâché la prise, qui retomba ainsi entre nos mains. On y trouva 400. personnes, parmi lesquelles il y avoit 45. Portugais, & un grand Maître nommé Loüis Lubo, qui avoit équipé à ses propres frais, pour le service du Roi, un grand galion dont il étoit propriétaire, qu'il avoit perdu par un naufrage, sur la côte de Muar. Le reste des prisonniers étoient des Noirs, qui n'étoient propres que pour être vendus.

Le 20. aiant moüillé l'ancre devant Queda, on déchargea ce qui se trouva de reste dans la prise. L'Amiral, & les Commis négocièrent longtems avec le Roi, pour l'atirer dans nôtre parti. Ce Prince auroit bien voulu demeurer neutre; mais enfin on le gagna, & il fit arrêter prisonniers tous les Portugais qui étoient dans son païs, & confisqua leurs éfets. De nôtre côté, nous allâmes bruler deux fustes & un autre petit bâtiment Portugais, qui étoient à l'ancre, & qui venoient de Négapatan.

Le 27. nous prîmes la route de Ilha de Princenta, ou Pulo Languivi, pour chercher les ennemis. Après y avoir séjourné 2. jours, & laissé les prisonniers à terre, nous fîmes voiles vers Pulo Bouton. Là le 1. de Décembre 1607. étant tout-proche de terre nous les découvrîmes

mes de l'autre côté de l'isle, où ils étoient sous voiles. Mais les courans qui sont entre ces isles nous empêchèrent d'en aprocher. Il y avoit bien certains canaux par où nous aurions pu passer, s'il nous eussent été connus, faute dequoi nous craignions qu'il n'arivât quelque fâcheux accident à nos grands navires. Cette crainte, humainement parlant, sauva les ennemis; car comme nous vîmes que nous ne pouvions monter au vent de l'isle, on prit le parti d'en faire le tour, & pour cet éfet aiant louvoïé jusqu'au 7. du mois, avant-que de pouvoir aprocher du lieu où ils étoient, nous trouvâmes qu'ils s'étoient retirez dans le canal où nous n'avions osé entrer, & où nous reconnûmes alors qu'il n'y avoit pourtant point de péril, & que tous les dangers étoient au-dessus de l'eau.

Ils étoient ancrez en demie-lune, proche d'une petite baïe de sable. Chaque vaisseau avoit trois ancres à terre, & quelques-unes au large, aiant passé tous leurs canons d'un bord Les vents qui souflent peu en ce parage, à-cause de la hauteur des terres, les courans, & l'endroit, tout leur étoit favorable: il n'y avoit aucun moïen de les combattre qu'en venant à l'abordage, ainsi-que devant Malacca, ce qui auroit pu se faire, en prenant bien l'avantage du vent. Mais il y avoit beaucoup d'inconvéniens à craindre, & entre autres celui du dessein qu'on savoit qu'ils avoient, de mettre le feu à leurs propres vaisseaux, pour faire sauter avec eux ceux qui les auroient abordez, & de se sauver à terre, ainsi-qu'il leur étoit fort facile.

On s'en tint donc à équiper un brulot, qu'on adressa pendant la brune, & qui ne fit point d'éfet. On en équipa encore deux, qui étoient

attachez l'un à l'autre avec une chaîne, & toute la flote alla moüiller assez prochez des ennemis, pour favoriser avec le canon ceux qui les conduiroient. En cette ocasion, l'on fit grand feu de part & d'autre: mais les vents & les courans empêchèrent l'éxécution du dessein. Il nous fut tué 8. hommes sur un seul vaisseau, & il y en eut 23. ou 24. de blessez. Un seul coup tua trois hommes sur un autre bord, & il y en fut blessé 3. ou 4. Il y eut 36. à 40. blessez sur deux autres vaisseaux. L'*Erasme* demeura presque tout-desemparé de ce combat. Il y eut des baux, des courbes, des allonges, des préceintes brisées, toutes pièces qui servent à lier les bâtimens, & à les afermir, de-sorte que celui-ci se trouva furieusement ébranlé.

Le 14. nous allâmes moüiller au vent des ennemis qui ne firent aucune manœuvre, demeurant toûjours à l'ancre, immobiles comme des rochers. Le 26. le Conseil général s'étant assemblé à bord du *Maurice*, & aiant considéré que la mousson propre pour aller aux Moluques étoit prête à finir, il fut résolu qu'on se retireroit sur la côte de Pulo Languivi, pour y demeurer quelques jours, & voir si l'ennemi voudroit se remette au large, ou s'il feroit quelque autre mouvement.

Le 19. étant sur cette côte, nous envoïâmes à la découverte, & aprîmes en différens tems qu'ils demeuroient toûjours à l'ancre. Quelques jours après l'Amiral & *le Lion Blanc* se détachèrent pour aller à Queda, tâcher de conclure un Traité avec le Roi, & de trouver la cargaison du *Lion Blanc*. Le 23. nous vîmes venir une pirogue de Johor, qui avoit été 40. jours en chemin, pour aprendre le succès des opérations de la flote.

Le

Le matin du 29. l'Amiral qui étoit moüillé assez loin de nous, au Sud, nous envoïa ordre de nous rendre auprès de lui, où nous moüillâmes aussi dès le soir. Les vents & les courans l'avoient tellement contrarié, qu'il n'avoit pu se rendre à Queda. Ainsi il n'avoit rien pu négocier. D'ailleurs il avoit su qu'il n'y avoit ni poivre, ni autre cargaison. Il n'avoit point de rafraîchissemens. *Le Lion Blanc* n'en avoit point non-plus, dequoi tout le monde fut fort consterné.

Un Hollandois, envoïé de Patane par Fernando Michielsz premier Commis en ce lieu là, s'étoit rendu par terre à Queda, pour aprendre des nouvelles de la flote. Car les Portugais avoient assuré dans Patane que nous avions été défaits; & sur cette nouvelle, les Malais avoient résolu de leur livrer les Hollandois qui y étoient, pour obtenir d'eux la paix. C'est ainsi qu'on peut faire fonds sur les Noirs, & avoir de la confiance en eux. Ils sont nos amis, pendant-que nos afaires vont bien: ils se rangent toûjours du côté des plus forts.

Fernando Michielsz ne croit pas qu'il y ait beaucoup d'avantage à espérer de Patane. Son sentiment seroit assez de l'abandonner. Les frais & l'entretien de ceux qu'on y tient, consumeront toûjours le profit qu'on y pourra faire. Pour moi je n'en dirai rien, n'aiant point de connoissance de ce qui s'y passe. Mais je considère que si l'on s'en retire, les Portugais y feront un établissement, & ils ne sauroient y parvenir tant que nous y serons.

Nous avons oüi dire que le Roi de Queda a fait mourir tous les Portugais qu'il avoit retenus prisonniers, & les a fait jetter aux chiens,

se-

felon la coûtume de ce païs-là; ce qui a été aussi confirmé par le jeune homme qui est venu de Patane, qui a vu les corps gisans au milieu des champs. Cette action augmentera l'animosité qui est entre ce Roi & cette nation; ce qui incommodera beaucoup les habitans de Malacca, qui ont besoin de tirer des vivres de son païs.

Le 30. il fut résolu dans le Conseil général, qu'on abandonneroit tout à fait l'armade, & qu'avant que la mousson fût passée, on feroit partir les vaisseaux destinez pour les Moluques: que le Vice-amiral, *le Grand Soleil* & *le Lion Blanc* feroient voiles incessamment vers Achin, pour y faire charger ce dernier vaisseau; & le renvoïer en Hollande porter des nouvelles de ce qui s'étoit passé. On avoit espérance d'y trouver du poivre, parce-que l'armade y avoit brûlé deux vaisseaux de Gusuratte, qui étoient à la rade pour en charger. Mais si l'on n'en trouvoit point, le Vice amiral & *le Lion Blanc* avoient ordre d'aller en diligence à Bantam, pour le même efet, & *le Grand Soleil* devoit aller à Ceilon, & y demeurer jusques au mois de Fèvrier, pour avoir l'œil sur tous les vaisseaux qui pourroient aller de la côte de Bengale & d'autres lieux aux Indes, parce-qu'il étoit encore trop-tôt pour l'envoïer à la côte de Coromandel, l'Hiver y étant trop fâcheux, & le tems trop mauvais.

Après ce tems-là il avoit ordre de se rendre à Coromandel, ou à Masulipatan, & de demander la liberté de trafiquer tout le long de la côte jusqu'à Bengale, & plus avant. Le Roi d'Arracan avoit fait prier les Hollandois d'Achin d'aller trafiquer dans son païs, où il

leur

leur ofroit toute sorte de franchise ; & Jean de Flessingue, qui étoit à Achin de la part de la Compagnie, avoit résolu de s'embarquer sur un des bâtimens de Gusuratte, qui ont été brûlez par les Portugais, & d'y aller. En éfet il semble que c'est un endroit où il y auroit des profits à faire avec le tems : ainsi on lui a ordonné d'en chercher de-nouveau l'ocasion.

Il fut encore arrêté dans le Conseil, que l'Amiral iroit à Bantam ; qu'il y méneroit le reste des navires pour se rafraîchir, & qu'il prendroit ensuite la route des Moluques, avec ce qu'il y avoit de vaisseaux destinez pour ce voïage. Pendant-qu'on le fera, la mousson propre pour aller à la Chine viendra, & l'on se propose de ne la pas laisser passer, sans éprouver si l'on peut avoir accès dans ce Roïaume.

Ces résolutions aiant été prises, toute la flote alla moüiller sur la côte de Pulo Pinaon, & y demeura jusques au 6. de Janvier 1608. qu'elle se sépara, trois vaisseaux prenant la route d'Achin, & les autres celle de Bantam.

Voilà en partie ce qui s'est passé parmi nous, jusques à présent, dans les Indes. Il y a d'autres circonstances qu'il n'est pas à propos d'écrire, quoi-qu'on pût bien se les dire de bouche. Ceux qui ont persuadé aux Directeurs que cette place se pouvoit prendre aisément, ont été mal informez, & les ont abusez. Néanmoins je croi que si d'abord qu'on s'y présenta, on l'eût vivement ataquée, peut-être l'auroit-on emportée, dans la surprise où les habitans se trouvèrent. Maintenant elle est beaucoup fortifiée, & selon les aparences elle le sera tellement, qu'avec l'avantage qu'elle a d'un marais qui l'environne, elle n'aura plus rien

rien à craindre, si ce n'est d'être affamée, à quoi l'on pourroit trouver assez de facilité, si l'on vouloit y faire la dépense nécessaire. On peut aussi fort-aisément ruiner son commerce à la Chine, au Japon, à Solor, à Mimor, & aux autres endroits; & lui ôter par là les moïens de se soutenir

Si la flote qui doit venir après nous est puissante, & qu'elle prenne bien ses mesures, pour agir avec vigueur, & mettre du monde à terre sans delai, on pourroit bien encore emporter cette place. Car elle n'a. presque pas été pourvuë de vivres depuis le siège, quoi-que la venuë du Vice-Roi, & la défaite de l'armade, y aïent atiré beaucoup de peuple, si-bien qu'il y a présentement une grande cherté, qui augmentera encore, parce-que la saison, où les jonques peuvent y aller est passée. Tout le monde croit même que le Vice-Roi n'y sauroit subsister longtems, & qu'il sera contraint de retourner bien-tôt aux Indes.

D'ailleurs les habitans n'auront plus à se flater de l'espérance d'un puissant secours; car jamais les Portugais n'avoient fait un tel éfort, ni assemblé une telle armade, & ils ne sont pas en état d'en remettre une pareille en mer. Deplus la flote Hollandoise pourra trouver à Johor & ailleurs, des gens qui auront servi au siège que nous avons fait, & qui feront capables de conduire dans les chemins, & de désigner les endroits, ce qui sera d'un grand secours. Mais si la flote qu'on atend ne peut faire cette entreprise, on pourra se servir de l'autre moïen que j'ai marqué, qui est presque indubitable, si l'on n'épargne rien de ce qu'il faut pour le faire réussir, & qu'on n'atende pas trop tard à s'en servir.

Quoi-

Quoi-qu'il en soit, il faut compter que si nous voulons faire paisiblement nòtre commerce, nous devons nous atacher â ruiner tellement cette ville, par toutes sortes de voïes, qu'elle ne puisse plus traverser nôtre navigation à la Chine, ni aux Moluques, ni en plusieurs autres endroits où elle est capable de nous incommoder extrèmement. Car si l'on s'en désiste. & que la difficulté fasse abandonner cette entreprise, on éprouvera dans la suite que c'est un écueil contre lequel tous nos desseins iront échoüer. Je me persuade que nôtre Amiral en écrira amplement à Mrs. les Directeurs, puis-qu'il n'y a point icï d'afaire qui soit d'une plus grande importance.

Au-regard du commerce de la Chine, je ne croi pas qüe nous puissions en obtenir la liberté par la douceür: il faudra sans doute se servir d'autres moïens. Comme nous avons déja consumé beaucoup de tems dans les voïages que nous avons faits, & qu'il nous en reste peu pour faire celui-ci, je crains que cela ne contribuë encore à empêcher que nous n'en aïons un bon succès.

Je prévoi aussi que nous trouverons beaucoup d'afaires aux Moluques. Les Espagnols des Manilles s'y sont rétablis, & y lèvent la tête bien haut, tâchant de pousser leurs entreprises encore plus loin. Cette raison nous oblige de faire nos éforts pour nous assurer de Banda. Enfin la Compagnie ne peut pas s'empêcher d'envoïer encore, & avec le plus de diligence qu'il sera possible, quelques flotes plus équipées en guerre qu'en marchandise, pour mettre le commerce des Indes en sureté. Sans cela elle ne doit pas es-

espérer de faire à l'avenir des profits considérables.

Les Directeurs ou fait construire cette fois leurs vaisseaux sans châteaux d'avant, & sans demi-pont derrière le mât, mais nous avons éprouvé que cette sorte de construction est fort desavantageuse pour le combat. Si le *Middelbourg* avoit eu un château d'avant, il y a bien de l'aparence qu'il n'auroit pas été brûlé; parce-qu'on auroit eu plus d'ocasion & de facilité à se déborder; au-lieu que personne n'osoit paroître sur le bord, pour faire cette manœuvre, qu'il n'eut aussi-tôt la tête cassée. La force de pareils bâtimens doit principalement consister à être capables de se défendre de l'abordage; & pour cet éfet il doit y avoir de bons châteaux d'arrière & d'avant, ou un haut pont conrant devant arrière, qui soit fort, ainsi-qu'est construit le vaisseau de nôtre Vice amiral; & sur lequel il y ait du canon: car se sont ces pièces-là qui font le plus d'éfet lors-qu'on est à l'abordage: celles qui sont sur le bas pont tirent trop haut pour faire des ouvertures à l'eau & couler à fond; & trop bas pour porter jusqu'aux gens qui sont sur le pont ennemi. Ainsi, en pareille ocasion, c'est le canon qui est sur le haut pont dont on a plus de besoin, & qui rend plus de service; outre que les vaisseaux, tels que ceux qu'on envoie ici, peuvent bien suporter cette charge, n'étant pas nécessaire que les pièces qui sont sur le haut pont soient du plus gros calibre. Quand on a eu ocasion de faire des expériences, on sait quelle est l'utilité de chaque chose, & l'on en connoît les défauts.

Il est besoin de pourvoir encore à une autre cho-

chose importante. C'est de donner ordre qu'on fasse des moulins à poudre, à Johor, ou-bien à Achïn, où l'on peut faire une grande quantité de poudre, commodément & à très bon marché. On en vendroit aux Indiens, à-quoi la Compagnie feroit un grand gain, & nos vaisseaux y en trouveroient toûjours, ce qui seroit un très-grand avantage. C'est là ce que j'avois à vous dire touchant les afaires générales. Pour les miennes particulières, le porteur, qui est un de ceux avec qui j'ai eu le plus de familiarité, vous en instruira plus amplement.



RELATION DU II. VOIAGE DE PAUL VAN CAERDEN AUX INDES ORIENTALES,

En qualité d'AMIRAL d'une flote de huit vaisseaux.

NOus partîmes du Texel le 20. d'Avril 1606. & le 23. nous moüillâmes l'ancre à l'isle de Wicht, où nous atendîmes les vaisseaux de Zélande, qui nous joignirent le 25. de Mai. Le 3. de Juin nous remîmes à la voile, nôtre flote étant alors toute rassemblée.

Elle étoit composée de 8. navires ; savoir *Banda* qui étoit du port de 600. tonneaux, monté par l'Amiral Paul van Caerden : *Bantam*, du port de 700. tonneaux : *Ceilon*, du port de 340. tonneaux ; tous trois équipez à Amsterdam : *Walcheren*, qui étoit du port de 700. tonneaux, monté par le Vice-amiral : *Terveer*, aussi du port de 700. tonneaux : *Zierczée*, du port de 500. tonneaux, tous trois équipez en Zélande : *La Chine*, du port de 420. tonneaux, & *Patane*, de 340 tonneaux, le premier équipé à Hoorn, le second à Enchuise. Toute la flote étoit montée de 1060. hommes d'équipage, & les frais de l'armement revenoient à 1825135. livres.

Le

Le 17. de Juin, nous raiſonnâmes à un Capre Hollandois, qui nous dit qu'il étoit parti de Lisbonne environ 28. vaiſſeaux, pour croiſer ſur nous vers les iſles Açores, entre leſquels il y avoit cinq ou ſix galions, ou navires de guerre Eſpagnols. Ce Capre avoit enlevé trois Moines d'un couvent de Galice, pour en tirer rançon, & il en avoit fait mettre un à terre, pour en aller chercher l'argent; mais il n'étoit point revenu, & le Capre avoit auſſi relâché les deux autres.

Le 18. nous eûmes la vuë de la Corogne en Galice, où il y a une tour ſur le rivage, qu'on nomme la Tour d'Hercules. Le 29. nous vîmes un Hambourquois, avec un autre bâtiment, qui venoit de la Méditerranée, par le détroit. Il nous raporta qu'il y avoit eu combat entre quatorze galions & ſept vaiſſeaux Hollandois, dont il y en eut deux qui s'étant écartez des autres, nous joignirent.

Ceux-ci nous dirent la même nouvelle, ajoûtant que les Eſpagnols avoient pris deux navires Anglois, qui venoient des Indes Orientales, & un Capre Hollandois; dont les uns diſoient qu'ils avoient fait pendre les gens de l'équipage, & les autres croïoient qu'ils ne leur avoient fait que couper le nez & les oreilles. Ils avoient auſſi pris une petite barque Françoiſe chargée d'oranges, qui venoit de Cadix.

Le même jour nous raiſonnâmes encore à trois navires Anglois, qui nous raportèrent que les galions s'étoient diviſez en deux eſcadres: qu'il y en avoit onze qui croiſoient ſous le cap de Finiſterre, & quatorze par le travers de la rivière de Lisbonne, afin de découvrir leurs propres vaiſſeaux, & de les eſcorter. Comme nous

nous nous vîmes fortifiez de ces deux navires de guerre, & que par ce moïen nôtre flote étoit de dix vaisseaax, nous fimes tous nos éforts pour les rencontrer. Le 30. nous vîmes les terres de Portugal, & deux ou trois bâtimens sur la côte.

Le 12. de Septembre 1606. nous nous trouvâmes sur la côte de Guinée, le long de laquelle nous courûmes vers le cap DiLopo Gonsales, voïant quantité de balènes sur nôtre route. Le 13. nous envoïâmes une chaloupe bien-armée pour faire de l'eau, qu'il faloit aller querir à trois lieuës. Il vint des Sauvages avec qui nous trafiquâmes; mais nous n'eûmes pas assez de confiance en eux pour descendre à terre.

Le 27. l'Amiral fit porter à terre une planche, sur laquelle il avoit fait graver ces paroles, *Le Cimetière des Hollandois*, & la fit cloüer à un arbre. Le 29. nous remîmes à la voile, & le 30. nous moüillâmes l'ancre à la rade du cap Di Lopo Gonsales.

,, Ce cap gît à un grand degré de latitude ,, Sud, sur la côte de Guinée. C'est une grande ,, pointe qui court bien avant en mer. Au-de- ,, dans du cap on trouve fond, mais il n'y en a ,, pas par son travers. Un peu à côté le rivage ,, est mal-sain, quoi-que la mer y soit unie, ,, tout le fond y étant presque mou.

,, Les terres s'étendent au Sud & au Sud- ,, quart-de-Sud-est. Quand on est un peu au ,, Sud du cap, on trouve tout le païs égal, sans ,, pointes, ni rivières, jusques par les deux ,, degrés trente minutes. Ceux qui sont déchus ,, sous le cap, à son côté occidental, doi- ,, vent ranger la côte pour le doubler, parce- ,, que les courans portent ordinairement au

,, Nord,

„ Nord, & qu'on a beaucoup de peine à les „ ſurmonter.

„ Le long du cap, au Sud de Rio de Gabon, „ gît, à deux lieuës de terre, un banc qui eſt „ fort uni, qu'il faut bien prendre garde à pa- „ rer. Lors-qu'on traverſe à l'iſle des Che- „ vaux, on va contre le banc François, auquel „ il faut auſſi faire honneur, car de haute eau „ il n'y a que trois braſſes de profondeur en cer- „ tains endroits. Il y a encore un troiſième banc „ qui commence proche des terres, & qui court „ en mer, qu'il ne faut pas moins ſoigneuſement „ éviter; ce qui ſe peut faire aſſez facilement, „ à-cauſe de la blancheur du ſable qu'on voit. „ Le bout qui touche au rivage eſt à ſec, & ce- „ lui qui s'avance vers le large eſt à trois braſſes „ de profondeur.

„ Pour ancrer dans la véritable rade, il faut „ que ce ſoit proche de l'Arbre Sec, où il y a dix „ à douze braſſes d'eau, & où le moüillage eſt „ bon. Mais quand on veut jetter l'ancre à la „ pointe du cap, il faut que ce ſoit ſur 30. braſ- „ ſes, & l'on eſt tout-à-terre. Proche de la Ri- „ vière Tortueuſe & au-delà de l'Arbre Sec, „ on trouve de bonne eau douce.

Le 6. de Novembre nous laiſſâmes tomber l'ancre à la rade d'Annobon, où nous convinmes avec les habitans qu'ils nous laiſſeroient faire de l'eau en paix, pourvû-que nous ne fiſſions point de dommage à leurs arbres, & la choſe fut éxécutée de part & d'autre.

Le 1. de Janvier 1607. nous fûmes par la hauteur du cap de Bonne-eſpérance, & vîmes pluſieurs balênes. Le 17. le Vice-amiral & le *Hoorn* furent les premiers qui découvrirent les terres. Ils tirèrent auſſi-tôt chacun un coup, &

arborèrent un pavillon. Le 31. on vit encore les terres, d'où, selon l'estime, on crut être à 7. ou 8. lieuës. On jetta le plomb, & l'on trouva 74. brasses.

Le 12. de Mars après avoir couru sur divers rumbs, nous eûmes la vuë des Ilhas Primeras, qui nous demeuroient au Nord-est. La principale de ces isles gît par les 17. degrés, & les autres petites isles plus orientales par les 15. degrés. Elles sont toutes basses & remplies de broussailles. Il est dangereux de s'en aprocher, à-cause de la rapidité des courans, & des mauvais fonds, de-sorte qu'il faut courir à quatre lieuës de terre.

Le 27. de Mars 1607. on fit lecture aux équipages de l'article des Instructions qui regardoit la Mosambique, & la manière dont se devoient comporter ceux qui iroient à terre, avec les armes qu'on leur donneroit. Cet article portoit défenses de faire aucun tort aux Indiens de cette isle; d'insulter leurs femmes; de mettre le feu en aucun endroit; de manger, étant à terre, d'aucune chose qu'on trouveroit cuïte, de crainte de poison, parce-que les Portugais savent très-bien pratiquer cette voie, pour se défaire des gens: le tout sur peine de punition corporelle.

Le 29. nous eûmes la vuë du fort de Mosambique. Lors-que la garnison nous eut découverts, on fit feu sur nous: mais nous ne laissâmes pas de nous avancer vers le fort, nôtre Amiral étant toûjours de l'avant. On tira beaucoup sur lui, sans que les coups portassent.

Il y avoit trois bâtimens à la rade, deux carraques & un autre vaisseau plus petit. Comme la brune aprochoit, nous laissâmes tomber l'ancre

cre sous le fort, hors de la portée du canon, en atendant que le jour revînt, & qu'on vit ce qu'il y auroit à faire. L'Amiral fit tirer un coup pour signal de conseil. Il fut résolu que le lendemain *Ceilon*, *Patane*, & *Terveer*, auroient l'avant garde, pour aller dans la passe la sonde à la main, parce-qu'on n'en connoissoit pas la profondeur.

Le 30. à la pointe du jour, nous saisîmes nos vergues avec des chaînes de fer; on porta au beaupré les grapins d'abordage; on se pavoisa, & l'on se tint paré pour le combat. Sur le midi le *Ceilon* fit des voiles, s'avança jusques auprès du fort, y moüilla, le canona, & fit le signal aux autres vaisseaux de s'aprocher.

Quand ils furent près de lui, ils reconnurent qu'il n'y avoit personne dans les trois bâtimens Portugais. Le canon du fort fit grand feu sur nous, & de nôtre côté nous le canonâmes avec beaucoup de vigueur. Enfin nous revirâmes, & allâmes remoüiller hors de la portée du canon Quelques-uns de nos vaisseaux étoient endommagez, mais il n'y eut personne de tué. Le *Bantam* ne reçut pas un seul coup, & il demeura le plus proche du fort, pour le canoner encore.

Les canots & les chaloupes s'avancèrent si près de cette forteresse, qu'elles tirèrent en oüaiche & amenèrent les trois vaisseaux qui y étoient, & quelques vieilles barques dégradées. La garnison fit grand feu de mousqueterie, car on étoit si-proche que le canon ne pouvoit faire de mal. Le Capitaine du *Ceilon* y fut presque percé de part en part, d'un balle de fusil. On le fit passer à bord du *Bantam*, dont il se trouva proche, pour y être pansé.

L'Amiral aiant fait assembler le Conseil, il fut résolu que le lendemain on feroit descente, & qu'en même tems on touëroit deux des vaisseaux tout-proche du fort, pour le canoner; afin d'empêcher les gens d'entrer dans les maisons qui sont autour, qui sont fort-belles, & qui ocupent une grande étenduë, ce qui nous faisoit présumer qu'il y avoit beaucoup de peuple dans l'isle.

Le 31. en éxécution, le *Bantam*, & *la Chine* de la Chambre de Hoorn, furent toüez, & l'on tira vivement sur le fort & sur les maisons. On fit aussi les préparatifs nécessaires pour la descente. La garnison voïant que nous n'avions pas débarqué ce jour-là, sortit du fort, sur le soir, avec les enseignes déploïées, & s'en alla dans le village, craignant que le débarquement ne se fît à la faveur de la nuit, & voulant nous faire connoître qu'elle s'y oposeroit vigoureusement.

Le matin du 1. d'Avril la plus grande partie de nos gens se fit nager vers terre. On fit grand feu du fort sur eux; mais il n'y eut personne de tué. Ils ne trouvèrent aucune résistance sur le rivage, ou il se présenta seulement quelques Noirs, qui jettèrent leurs armes aux piés de l'Amiral, demandant grace, & disant qu'ils n'étoient que des esclaves.

L'Amiral leur aiant ordonné de retourner dans leurs maisons, nos gens passèrent en ordre de bataille par le village, qui étoit bien bâti, avec des ruës bien rangées, & qui ressembloit à une petite ville, pour aller camper au couvent de S. Dominique, qui est à la portée du canon de la forteresse, d'où l'on ne tira pas un seul coup sur eux. Ainsi on la ressera si-fort que per-

sonne n'y pouvoit entrer, ni en sortir : mais il y passa par eau quelques canots avec des vivres.

Le même jour, on commanda des gens pour aller au village desarmer les Noirs, & rompre leurs armes, qui n'étoient que des assagaies, des fléches & des arcs. Tous les habitans qu'on y trouva, furent enfermez dans l'Eglise, qu'on disoit avoir autrefois été le fort, & l'on y mit une bonne garde, afin de s'en assurer, parce-qu'il n'y avoit pas lieu de se fier à eux. Il y avoit parmi eux un Portugais, qui étoit malade, & plusieurs esclaves dans le village, qui étoient aux fers. On les rassembla tous, & on les tint sous de sures gardes.

Le 2. on mena deux canons de fonte à terre, parce-qu'on n'osoit plus tirer des vaisseaux, de peur d'endommager nos gens, Le 3. on prit quelques Noirs du fort qui avoient cru surprende la sentinelle, & l'on en tua aussi deux ou trois. On fit battre la caisse pour avertir que personne n'allât au village, sur peine de la vie, que ceux qui y devoient faire la garde. Les deux pièces de canon demeurèrent toute la nuit sur le bord du rivage, en atendant que les batteries fussent prêtes, & que les tranchées fussent ouvertes.

Le 4. une volée de canon du fort donna dans un de nos mâts de hune, sans blesser personne. On mena les deux pièces de canon à nôtre camp, où on les mit en batterie au côté du couvent de S. Dominique, les environnant de retranchemens. On tira aussi des balles & des paquets des magasins du village, afin de couvrir tant les travailleurs, que ceux qui tiroient sur les murailles de la place, pour en faire retirer les gens. La batterie aiant été mise en état, on commença

dès le même jour, à la faire joüer.

Le 5. on envoia encore 20. hommes à terre, & les chaloupes étant allées chercher les canots qui pouvoient être là-proche; elles les détruisirent, parce-que les Noirs s'en servoient pour mener des vivres à la garnison. Le même jour un garçon de bord qui se baignoit proche d'un des vaisseaux, fut devoré par un serpent qui le prit dans sa gueule par le travers du corps, & l'emporta au fond de la mer: de-sorte qu'il y a beaucoup de péril à entrer dans l'eau.

Le 6. nôtre batterie aiant démonté celles du fort, nous allâmes le reconnoître jusques aux portes, & l'on vit qu'il y avoit de bonnes murailles avec des parapets & des ravelins, qu'il n'étoit pas aisé de gagner; mais qu'il falloit les miner, ou y faire brèche, afin d'en venir à l'assaut. Cependant il y avoit aussi bien-peu d'aparence de réüssir par ces dernières voies; car quoi-qu'on eût tiré sans cesse avec des pièces de demi-calibre, on n'avoit fait que très-peu ou point-du-tout d'éfet.

Le 7. on fit mettre à terre plusieurs Noirs, tant par la crainte qu'y en aiant beaucoup sur les vaisseaux ils ne fissent quelque entreprise, que de-peur de manquer d'eau, parce-qu'on n'en peut faire dans l'isle. On avoit recommencé à tirer du fort; mais nos batteries en empêchèrent bien-tôt. Nous en avions alors deux, une dans la petite Eglise de S. Gabriel, que nous nommâmes la batterie de Nassau, où il y avoit un canon de demi-calibre & deux plus petits; l'autre nommée Orange, qui étoit un peu à côté, étoit celle dont il a été déja parlé.

Le 8. aiant tiré 8. ou 9. coups, nous tuâmes deux des ennemis, & en blessâmes quatre. Depuis

puis ce jour-là nous fîmes poster toutes les nuits des chaloupes & des canots en sentinelle, du côté de l'eau par où l'on alloit au fort, afin d'empêcher qu'on n'y envoïât des vivres.

Le 9. les sentinelles furent renforcées d'un canot, sur l'avis que nous eûmes qu'on avoit fait sortir de la place 50. à 60. Noirs, hommes & femmes, à-cause de la disette d'eau, y aiant longtems qu'il n'avoit plu. Ce défaut d'eau, fait qu'on a des citernes aussi grandes que des caves, en plusieurs endroits, dont on fait venir l'eau par des canaux dans les maisons. Il y en avoit une dans la forteresse, qui se trouvoit vuide, selon le raport de deux matelots qui avoient déserté, & qu'on atrapa. Les autres déserteurs se sauvèrent le long du rivage, & s'allèrent cacher dans une petite tour nommée *Nostra Signora da bolüarte*, où il n'y avoit pas moïen de les suivre; & de-là ils prétendoient s'enfuir la nuit dans l'isle.

Il fit ce jour-la une si-grande chaleur, qu'on ne put faire joüer le canon que sur le soir; mais alors on ne s'y épargna pas de part ni d'autre. Il y eut particulièrement un boulet qui vint du fort donner dans nôtre batterie de l'Eglise de St. Gabriel, où il entra par une embrasure, & blessa sept hommes, dont il y en eut deux qui moururent dans la suite.

Le 11. du même mois d'Avril, on entreprit d'élever une troisième batterie, qui fut nommée Van Caerden, du nom de nôtre Amiral, pour mieux battre les angles des ouvrages.

Le soir du 13. on mena quatre nouveaux canons à terre, pour élever de nouvelles batteries, de-sorte qu'il y en avoit alors dix pièces. Le 14. qui étoit la veille de Pâques, la garnison du

fort fit une décharge générale de toute la mousqueteri, & on arbora des étendars rouges sur les rempars.

Le 15. il fut résolu qu'on envoïeroit des gens dans l'isle pour combler ou détruire les puits, afin-que la garnison n'en pût tirer à l'avenir aucun secours, & le 16. la chose fut mise à éxécution. On aprit en même tems que le Gouverneur avoit été blessé à la jambe. Cette nuit-là deux Portugais désertèrent, & se sauvèrent dans l'isle.

La nuit du 17, étant fort obscure, pendant-qu'on travailloit vivement aux aproches, les sentinelles qui n'étoient pas trop-bonnes, se laissèrent surprendre par les assiégez, qui firent alors leur première sortie. Un des Capitaines Zélandois, qui commandoit les travailleurs, s'étant aproché jusqu'au pié des murailles, pour les mieux reconnoître, fut ataqué & blessé: mais nos gens étant promtement accourus le dégagèrent, & repoussèrent les ennemis, qui étant revenus à la charge une heure après, & nous aiant trouvez sur nos gardes, se retirèrent tout-à-fait.

Le 8. il y eut beaucoup de gens des équipages qui tombèrent malades, les grandes chaleurs aiant rendu l'air mal-sain. Ce jour-là les travaux furent avancez jusqu'à pouvoir jetter des pierres dans la place.

Le 20. on mit du monde à terre, afin d'aller chercher des oranges & des limons pour les mades, de détruire tous les canots qu'on rencontrenoit sur la route. On reçut à bord, ce même jour, une partie de dents d'éléfans. On battit aussi les murailles en brèche, mais avec peu d'éfet.

Le 21. il nous mourut deux hommes, & les ma-

maladies augmentèrent. On éleva un cavalier tout-proche du fort, qui dès la nuit suivante, fut mis en état de défenſe.

Le 22. on arrêta deux Noirs, qui vouloient ſurprendre la ſentinelle. On jetta du fort quantité de pots à feu pour incommoder les travailleurs.

Le 24. il nous mourut deux hommes. Un troiſième qui étoit dans l'eau juſqu'au genou pour ſe lever, fut pris à la feſſe par un ſerpent qui l'auroit emporté, s'il n'eût été ſecouru par ſes compagnons: mais par malheur, il étoit déja trop tard: le ſerpent lui avoit arraché toute la feſſe, & il mourut deux heures après.

Le 25. on commença de miner depuis le cavalier, en droite ligne ſous la muraille, & l'on ſe couvrit de blindes de planches de chêne fort épaiſſes: mais comme le terrein étoit un ſable ſec, on fut contraint de ſe ſervir de ſacs remplis de laine.

Le 26. on prit un canot, navigé par des Noirs qui menoient des rafraîchiſſemens au fort. On les tua tous, & le canot fut amené ſous le pavillon. Pendant la nuit, les aſſiègez laiſſèrent pendre deux lampes allumées par-deſſus les murailles, pour reconnoître en quel endroit on travailloit, & ils jettèrent encore quantité de pots à feu. Cependant on ne ceſſa point de travailler à couvert des blindes, ſi-bien qu'on avança juſqu'à 15. ou 16. pas de la muraille. Nous eûmes un homme de tué.

Le 27. on fit des apentis, comme ceux des maiſons, ſous leſquels dix ou douze hommes ſe pouvoient mettre; & les aiant portez juſques au pié de la muraille, qui avoit 10. à 12. piés d'épaiſſeur, on les couvrit de terre, & l'on travailla deſſous.

Le 28. toutes les chaloupes & les canots allèrent se mettre en sentinelle, parce-qu'on avoit vu plus de 20. canots près du rivage, & qu'ils pouvoient avoir formé quelque entreprise contre les gardes qu'on postoit la nuit. Il plut tant ce jour-là qu'il fut impossible de se servir des armes à feu, ce qui donna lieu à nos gens de placer leurs maisons portatives, en plein jour, sur le terrein, près des murailles, sans perdre un seul homme. Cette manœuvre si-hardie causa une grande alarme dans la place. Les assiègeans parurent en armes sur les murailles, & l'on tira sur eux de la batterie de Nassau, qui étant couverte, étoit à sec. La nuit, on fit de part & d'autre un grand feu de mousqueterie, & un de nos Capitaines fut blessé à la jambe.

La nuit du 29. les assiègez pendirent encore des lampes hors des murailles, & ils jettèrent une si-furieuse quantité de pots à feu, que nos gens n'osèrent entreprendre de couvrir de terre leurs apentis. La même nuit, les Zélandois étant de garde, firent poster huit hommes tout-proche de la porte du fort, pour couvrir les travailleurs. Ceux-ci voïant qu'on avoit retiré les lampes, & entendant faire de grands mouvemens dans la place, en allèrent avertir la garde du cavalier, afin qu'elle se tînt en état de défense: mais les soldats se moquèrent de cet avis, & parlèrent des ennemis avec mépris.

Cependant il se fit une sortie de 40. hommes, qui trouvant les Zélandois en desordre, se seroient rendus maîtres du cavalier, si les travailleurs n'y avoient pas couru, & ne s'étoient pas défendus vaillamment, faisant ferme jusques-à-ce que tout le camp aiant pris les armes fût venu les dégager. Ainsi les assiègez furent re-

repoussez avec perte, & laissèrent plusieurs de leurs gens morts sur la place. Nous y perdîmes aussi cinq hommes, & eûmes beaucoup de blessez.

Après ce petit combat les assiègez remirent leurs lampes allumées, & jettèrent quantité d'artifices, qui mirent le feu aux apentis. On fit assez joüer le canon & la mousqueterie, mais ce fut en vain: on ne put faire retirer les ennemis de dessus leurs murailles, & cet incident fit perdre courage à nos Commandans.

Le 30. de Mai 1607 nous commençâmes à décharger les vaisseaux Espagnols que nous avions pris, & fîmes de l'eau, voïant que nôtre camp s'afoiblissoit trop, & que chaque jour on renvoïoit à bord 20. ou 30. malades. Le 4. on rembarqua une partie du canon; mais on renvoïa trois pierriers à terre, qui furent plantez sur le cavalier, pour s'en servir en cas de sortie des ennemis.

Le 6. on rembarqua le reste du canon. La nuit suivante les amarres d'une chaloupe de l'Amiral, dans laquelle il y avoit une pièce de demi calibre, & qui étoit amarrée au navire, rompirent, & la chaloupe fut emportée à la dérive. Quand le jour fut venu, on envoïa une autre chaloupe armée la chercher. On la trouva déja dépecée sur le rivage, & le canon avoit été emporté par les Noirs. On mit du monde à terre, & l'on en tua quelques-uns: mais cela ne fit pas recouvrer la pièce de canon.

Le 9. on prépara tout pour faire retraite. L'Amiral écrivit au Commandant du fort, pour savoir s'il vouloit païer rançon pour les maisons du plat païs. La réponse fut si-peu civile, que ce jour-là même on brûla tous les

bâtimens, barques & canots qu'on trouva ; on abatit tous les cocos, donnant un demi-setier de vin pour recompense à chaque matelot qui en avoit abatu quatre. Les trois jours suivans on brûla les maisons, & dans cette éxécution militaire on tua quelques gens. Le soir on emporta des oranges & des limons.

Le 13. on rembarqua le reste du bagage, & l'on brûla les Eglises de S. Gabriel & de S. Dominique. Le 14. & le 15. on apareilla, & l'on équipa en yacht un des bâtimens Espagnols qu'on avoit pris. L'équipage qui étoit de Turcs fut distribué sur nos vaisseaux, & le reste des bâtimens ennemis fut brûlé.

Le 16. nous remîmes à la voile. En passant devant le fort on fit grand feu sur nous, & il y eut six ou sept boulets qui portèrent, quoi-que sans blesser personne. Nous ne demeurâmes pas en reste, & nous les les canonâmes vivement. Le *Zicriczée* aiant touché, on tira sur lui jusqu'à 70. coups, pendant tout le mort-d'eau, qu'il fallut qu'il demeurât sans mouvement. Il y eut deux hommes de l'équipage de tuez, beaucoup de blessez, & le vaisseau se trouva tellement desemparé qu'il fut jugé à propos d'en ôter tout ce qu'on pourroit. Ensuite la flote alla moüiller hors de la portée du canon du fort, pour se racommoder, la plupart des vaisseaux aiant reçu des coups en bois & à l'eau.

Cependant les Portugais faisant toûjours joüer leur canon sur le navire échoüé, on fut obligé d'aller, la nuit, achever de le décharger, & on le brûla. Le 29. on abandonna la Mosambique, & l'on remit à la voile.

„LA Mosambique, ou Mossambique, est „une petite isle, gisant par les 15. degrés de „la-

„ latitude Sud, à une grande demi-lieuë du con-
„ tinent, dans une golfe, où les terres du con-
„ tinent, du côté du Nord, s'avancent plus en
„ mer que l'isle même. Au-devant de cette isle,
„ il y en a deux autres petites, nommées S. Ja-
„ ques & S. Georges, qui font une droite ligne
„ avec la pointe avancée du continent.

„ C'est entre ces deux dernières qui sont dé-
„ sertes, & le continent, qu'il faut passer pour
„ aller à la Mosambique, en les laissant à main
„ droite, du côté du Sud, & le continent à
„ main gauche du côté du Nord, & l'on va
„ jusques au fort sans avoir besoin de Pilote cô-
„ tier, parce-qu'il y a de la profondeur suffisam-
„ ment, & qu'on voit distinctement les bancs
„ & les bas-fonds qui sont du côté du continent.
„ Le moüillage est entre le fort & le continent,
„ à un jet de pierre de l'isle, & les vaisseaux y
„ sont comme dans un port à l'abri de tous les
„ vents.

„ Cette forteresse est une des meilleures que
„ les Portugais aïent dans les Indes. Elle est
„ bien flanquée & environnée de trois remparts,
„ ou murailles. Il y a des citernes pour conser-
„ ver de l'eau. La garnison est grosse, & a toû-
„ jours provision de vivres.

„ L'isle est petite. Le rivage en est blanc.
„ Il y a quantité de palmiers, des orangers,
„ des citronniers, des limons, des figues des
„ Indes: mais on n'y trouve pas les autres
„ fruits qui sont aux Indes, ou-bien ils n'y sont
„ pas communs, parce-qu'il faut les y aporter
„ d'ailleurs.

„ Il y a beaucoup de bœufs, de brebis, de
„ chèvres, de pourceaux & de poules. La
„ queuë des brebis peut passer pour un cinquiè-

„ me quartier de la bête. Les poules ont les „ plumes noires & la chair auſſi; mais elles ſont „ de bon goût. Les pourceaux ſont un mets dé- „ licieux; la chair en eſt tout-à-fait délicate & „ agréable, & ſurpaſſe en ce point celle de tous „ les autres animaux à quatre piés. Il n'y a point „ d'eau douce: il y en faut porter du continent, „ & l'on ſe ſert de grands pots des Indes pour „ en aller querir.

„ Les naturels du païs ſont des Noirs, fort- „ ſoumis aux Portugais. Il y en a quelques-uns „ qui ſont Chrétiens, d'autres Mahométans: & „ le reſte eſt idolâtre. Les hommes vont tout- „ nuds, n'y aiant que le bout de leurs parties na- „ turelles, qui eſt couvert d'un petit linge, qui „ y eſt lié. Pour les femmes, elles ſont couver- „ tes depuis le deſſous des mamelles juſqu'à la „ moitié des cuiſſes, & cet habillement eſt d'u- „ ne groſſe toile de coton.

„ Les Noirs du continent ſont encore plus „ ſauvages, car les hommes & les femmes ſont „ également nuds, & ne couvrent aucune par- „ tie de leurs corps. Ils ſe nourriſſent de chaſſe „ & de chair d'éléfans. C'eſt ce qui fait qu'on „ tire de ces païs-là tant de dents de ces ſortes „ d'animaux.

„ Pour tirer de la rade à la mer par le travers „ du fort, ſous lequel il faut paſſer, on porte „ le cap au Sud-eſt, un peu plus vers l'Eſt; car „ proche de la place il y a une roche, à laquelle „ il faut faire honneur. Il ne faut pas non-plus „ s'aprocher des bancs qui ſont du côté du con- „ tinent, que juſqu'à quatre ou cinq braſſes d'- „ eau: mais il faut courir, autant qu'on le peut, „ ſur huit ou neuf braſſes, juſques-à-ce qu'on „ ait dépaſſé le fort. Alors on peut

„ bien

,, bien aller moüiller sous les petites isles, ,, hors de la portée du canon de la place, qui ,, vous demeure à l'Oüest, & à l'Oüest-quart-,, de-nord-oüest, sur 8. ou 9. brasses de pro-,, fondeur, & l'on y est à l'abri de tous les ,, vents.

,, Pour continuer à s'élever depuis cet endroit ,, là, il faut prendre son cours à l'Est & à l'Est-,, quart-de-sud-est. Il y a un banc étroit à la ,, plus méridionale de ces deux isles, qui court ,, en mer, & qu'il faut bien prendre garde à pa-,, rer: il y en a tout-de-même un à la plus sep-,, tentrionale; mais les brisans font qu'on pare ,, plus aisément celui ci.

,, On voit sur la côte du continent un fort ,, nommé Soffala, qui dépend des Portugais, ,, où le Gouverneur de la Mosambique tient un ,, Lieutenant pour y commander. On trouve ,, là beaucoup d'or, & c'est le meilleur qui ,, soit sur toute la côte: on le transporte à la ,, Mosambique.

Lors-que de la côte de Soffala on avance dans les terres, on trouve le Roïaume de *Monomotapa*, terme qui signifie *Empire*, de-sorte que c'est comme si l'on disoit l'Empire. Il est renfermé comme une grande isle entre deux grands bras d'une rivière & la mer. Cette rivière coule au Sud, & vient du lac de Zembra, dont le Nil, qui coule au Nord, tire aussi son origine. Le bras de la rivière qui renferme l'isle du côté du Nord s'apelle Cuama, ou Quama, & l'autre qui court au Sud-oüest s'apelle le Bras du S. Esprit. La mer la renferme à l'Est.

Quelques-uns donnent à cette isle 750. lieuës de France de circuit. La principale ville de cet Empire se nomme Benomotaxa. L'Empe-

pereur y tient ordinairement sa Cour. Quelquefois il va aussi passer du tems à Zimbaoch, qui est nne grande ville toute-idolâtre, à quinze journées de chemin de Soffala. Outre la domination de l'isle, l'Empereur a plusieurs païs au-delà, qui lui sont sujets, & il domine jusqu'au cap de Mosambique, & jusqu'à celui de Bonne-espérance, y aiant encore plusieurs Rois voisins qui relèvent de lui, & lui rendent hommage.

Cet Empire est arrosé de plusieurs rivières qui roulent de l'or. Telles sont Panami, Luanga, Mangiono, & quelques autres. L'air y, est fort tempéré, & quoi-que le païs soit bien garni de bois ii ne laisse pas d'être agréable & fertile. Il y a quantité d'éléfans, ainsi-que le marque la quantité de dents qu'on en tire. Il y des côteaux & des montagnes le long de la rivière de Cuama: les uns & les autres sont semez d'arbres fruitiers, & arrosez de plusieurs petites rivières & ruisseaux, dont les rivages sont fort peuplez. On y trouve de l'or dans une infinité d'endroits, soit dans les mines, ou dans les pierres, ou dans les rivières. Il y en a aussi beaucoup dans le Roïaume de Butua, & de belles prairies: mais il y fait grand froid, à-cause des vents qui y souflent du côté du Pole Antarctique.

Les hommes y sont d'une grandeur raisonable, bien-faits dans leur taille, noirs, & d'une bonne complexion. Ils vont nuds, hormis depuis la ceinture en bas, qu'ils sont couverts de draps raïez, ou de haute couleur; ou-bien de peaux de bêtes sauvages. Les plus considérables portent des peaux rares, où sont demeurées les queuës, qu'ils laissent traîner à terre, par-derrière; ce qui a parmi eux un air de grandeur & de magnificence. Ils

Ils portent des épées liées dans des fourreaux de bois, qui font garnis d'or & d'autres métaux. Ils les ont au côté gauche, dans des bandes de drap raïé, qui font acommodées d'une façon particulière pour cet ufage, avec 4. ou 5. boutons & des franges pendantes; mais ces derniers ornemens font pour les Nobles. Ils ont dans les mains leus affagaies, ou bien des arcs d'une médiocre grandeur, & des flèches dont le fer eft long & bien travaillé. Ils font belliqueux, la plupart s'adonnant aux éxercices de la guerre, & quelques autres au Trafic.

Les jeunes filles vont nuës, & ne couvrent que leurs parties naturelles, y mettant un morceau de drap de coton : mais lors-qu'elles font mariées, elles ont des vêtemens d'autres draps. Les meilleurs guerriers de ce Monarque font les femmes, qui fe mettent fous les armes & vont en campagne comme les anciennes Amazones. Elles favent fort-bien manier l'arc. Elles envoïent leurs garçons dans les lieux où font les peres, & retiennent les filles. Le païs qu'habitent ces femmes extraordinaires, eft tout-proche du Nil.

L'Empereur eft fervi à genoux. Ses Gardes du-corps font deux cents chiens. Les vivres des habitans font de la viande, du poiffon, du ris, & de l'huile fait de Suzyman. Ils font belliqueux, ainfi-qu'il a été déja dit, & legers à la courfe. Ils prennent autant de femmes qu'il leur plaît. Il y a des lieux où l'on fe fert de fumier pour brûler, au-lieu de bois.

Comme l'or abonde par-tout, il ne fe peut qu'ils ne foient extrèmement riches. Les Marchands le portent à Soffala, où ils le troquent aux Mores, fans le pefer, pour des draps de cou-

couleur, ou pour des chapelets de Cambaie, dont ils font beaucoup d'estime.

Le Roi ne tire aucun autre tribut de ses Sujets, que quelques journées de service, ou de travail, & des présens, sans quoi personne n'oseroit paroître devant lui. Il envoïe tous les ans des gens les plus considérables de sa Cour, par tout son Empire, dans les Seigneuries, dans les villages, & dans toutes les habitations, pour y donner de nouveau feu, la réception duquel est la marque d'hommage & de sujettion qu'on rend au Prince. Voici comment la chose se fait.

Les Commissaires qui sont envoïez tous les ans, étant arrivez dans les villes, & dans les autres places, font éteindre tout le feu qui s'y trouve. Ensuite tout le peuple se rend auprès d'eux pour en recevoir de nouveau. Ceux qui manquent à ce devoir sont tenus pour rebelles, & le Roi envoïe des troupes contre eux pour les détruire. Les frais des Commissaires sont païez par les peuples.

Si l'on vouloit lever, à-proportion, autant de troupes dans cet Empire, qu'on en lève dans les Etats de l'Europe, on mettroit de prodigieuses armées en campagne. Pour s'assurer des Princes ses vassaux, & des autres grands Seigneurs, l'Empereur retient leurs héritiers présomptifs à sa Cour.

Il n'y a point de prisons. La recherche & la punition des crimes se fait sur le champ. L'adultère, le sortilège & le larcin, y sont sévèrement punis. Quoi-que les hommes épousent plusieurs femmes, celle qu'ils prennent la première a de grands avantages, ses enfans étant les héritiers du mari; & les autres sont obligés de la servir & de lui obéïr.

Les

Les habitans de Monomotapa reconnoissent un Dieu créateur du Ciel & de la Terre, qu'ils nomment Mozimo. Du tems du Roi Sébastien de Portugal, le Roi Inanior, vassal de Monomotapa, embrassa le Christianisme, par le moïen d'un Jésuite nommé Gonsalve de Silva, qui peu de tems après batisa l'Empereur même, qui fut nommé Sébastien, & l'Impératrice, qui eut le nom de Marie. Il y eut aussi près de trois cents Seigneurs de sa Cour qui se firent batiser.

Mais quatre Mahométans, que l'Empereur afectionnoit beaucoup, lui persuadèrent que Gonsalve étoit un enchanteur, & qu'il vouloit détruire son Empire. Ce Monarque, qui étoit encore jeune, leur aiant ajoûté foi, dépêcha huit hommes qui allèrent tuer Gonsalve, & jetèrent son corps dans la rivière. Cette furie alla si-loin qu'on massacra aussi cinquante des nouveaux prosélites, dont les principaux s'étant promtement assemblez, allèrent avec quelques Portugais, se jetter aux piés de l'Empereur; & lui aiant fait connoître la surprise qu'on lui avoit faite, il en fut si indigné, qu'il envoïa aussi sur l'heure assassiner les Mahométans.

Les Portugais qui avoient par là une ocasion favorable de renvoïer des Missionnaires dans cet Empire, où tout paroissoit bien disposé pour y faire du fruit, ne purent modérer leur ressentiment, & prirent les armes pour se vanger. On équipa en Portugal une armade qui partit sous le commandement de Francisco de Barret, lequel emmena quantité de Noblesse avec lui. L'Empereur qui craignoit, tâcha de faire la paix. Mais Barret qui devoroit déja par ses desirs tout l'or de ces païs-là, ne voulut écouter au-

aucune propofition. Le fuccès de fon entreprife fut que les Européens ne pouvant s'acoûtumer à l'air de ce climat, moururent, pour la plupart, de maladies, & enfin l'armade fe diffipa d'elle-même. Depuis ce tems-là il y a toûjours eu des Chrétiens, mais le nombre en eft fort petit, & le refte des habitans demeure couvert des ténèbres du Paganifme.

Le 8. de Juin 1607. nous moüillâmes l'ancre à la rade de Maïotte, l'une des ifles Comores. C'eft une belle ifle, fertile en divers fruits, abondante en bœufs, en vaches, en boucs, & en diverfes autres chofes; de-forte qu'on y trouve affez de rafraîchiffemens. Les habitans vont nuds, hormis que les hommes couvrent leurs parties naturelles, & les femmes ont une peau veluë, de deux empans de long, qui leur pend deffus, depuis la ceinture, où elle eft atachée. Elles ont auffi un petit mouchoir quarré fur le fein, & du refte elles vont nuës comme les hommes.

Le 16. de Juillet, nous prîmes congé du Roi de l'ifle, & remîmes à la voile. Depuis le 8. de Juin que nous y avions moüillé jufques-à-ce jour là, on avoit troqué & mené à bord des fept navires & du yacht 366. bœufs & 276. boucs, outre les poules qui furent confommées dans les chambres des Capitaines, fans compter une quantité extraordinaire de fruits.

Le 27. nous rangeâmes la côte: nous vîmes plufieurs petites ifles, & eûmes des courans favorables, qui venoient du Sud, par la hauteur des 12. degrés de latitude Sud. Nous prîmes une petite barque qui étoit navigée par des Noirs avec un Portugais, & chargée de ris & de dents d'éléfans, pour aller à Mofambique. Les Portugais

tugais qui en avoit reçu des lettres, nous dit ce qui s'y passoit alors; savoir qu'il y avoit deux carraques à la rade qui étoient venuës de Portugal, & qui étoient justement ce que nous cherchions. Ainsi nous revirâmes pour remettre le cap sur cette isle, après avoir pris le ris & les dents d'éléfans, & fait passer le Portugais à nôtre bord. Pour les Noirs, on leur rendit la barque, & on leur accorda la liberté de s'en aller.

Le 30. on donna tous les ordres nécessaires, en cas qu'il fallût combattre les navires Espagnols. Le 31. nous fûmes à la vuë de Mosambique, la Table nous demeurant à l'Ouëst. Nous nous laissames dériver dans ce parage, à mâts & à cordes jusqu'au 4. d'Août, tant à-cause du gros tems, que pour n'être pas découverts du fort; & cependant l'Amiral tint conseil de guerre.

Le 4. d'Août 1607. nous traversames entre les deux isles, & vîmes trois carraques à l'ancre sous le canon du fort. Nous allâmes moüiller hors de la passe, proche de l'isle S. Jago, afin de voir quels avantages nous pourrions prendre.

Le 5. une des chaloupes du *Bantam* fut commandée pour aller chasser sur les canots navigez par les Noirs, qui alloient ordinairement querir des rafraîchissemens au continent, afin d'aprendre d'eux si l'on atendoit encore d'autres vaisseaux Espagnols. Comme la chaloupe ne découvrit rien, elle alla se mettre sur le grapin, le long du continent, avec une bannière de paix; & tout aussi-tôt il y eut cinq canots qui allèrent l'aborder; mais on ne put aprendre d'eux aucunes nouvelles certaines.

Le

Le 6. deux chaloupes allèrent ocuper l'embouchure d'une rivière d'où sortoient plusieurs canots, aiant ordre d'y demeurer jusqu'à deux heures après Soleil levé. Mais dès-qu'il fut jour, la petite chaloupe quitta son poste. Quand le tems marqué par l'ordre fut passé, l'autre chaloupe nagea vers les terres, craignant de tomber dans le calme, & demeura au milieu des deux rivages.

Pendant-que les gens de l'équipage déjeunoient, ils virent quantité de monde à terre, & trois chaloupes si-remplies de gens, qu'à-peine pouvoit-on apercevoir les bâtimens sur quoi ils étoient. On prétendoit empêcher nos matelots de sortir de la rivière. & en éfet ils se trouvèrent dans un grand péril, car la chaloupe toucha deux fois, & ils furent obligez de se mettre dans l'eau pour alléger le batiment, & passer les bas-fonds. D'ailleurs il falloit passer au-travers des ennemis pour se retirer.

Il y en eut donc trois ou quatre qui prirent des mousquets, & le reste aiant pris les rames à la main, la chaloupe monta au-dessus des ennemis à la portée du mousquet. On fit alors grand feu de part & d'autre, mais il n'y eut personne de blessé parmi nos gens, & ils s'avancèrent vers la pointe des terres, qui étoit toute-bordée d'hommes, au milieu desquels on tira une volée de petit canon, qui les écarta, & les fit retourner à leur bord.

Le 13. les chaloupes étant retournées de nuit au rivage, le clair de Lune les fit découvrir trop tôt. On prit pourtant deux Noirs, & un jeune garçon Portugais, que son Maître, qui étoit dans le fort, avoit envoïé pour acheter des poules & d'autres rafraîchissemens. Ces trois pri-

prisonniers nous aiant déclaré qu'on atendoit encore deux carraques, qui s'étoient écartées des autres vers le cap de Bonne-espérance, on eut toûjours des sentinelles sur les hunes, pour les découvrir de loin, si elles venoient à paroître.

Le 19. du même mois d'Août, les chaloupes entrèrent encore dans la rivière, où elles ne firent aucune rencontre. Le 25. il fut résolu de remettre à la voile, & de prendre son cours vers l'isle Guian de Castro, jusques par les 11. degrés, pour croiser ensuite entre cette isle & le continent, jusques au 12. de Septembre, afin de voir si les trois carraques qu'on avoit laissées à Mosambique, y viendroient passer. Le vent étoit Sud-ouëst, & nous courûmes au Nord-est.

Le 30. on arrêta que les vaisseaux croiseroient deux à deux ensemble, afin que les carraques ne leur pussent échaper. Le même jour, nous découvrîmes les terres, & nous fîmes le Nord-quart-au-nord-est jusqu'à midi, étant par la hauteur des 10. degrés 10. minutes. Le vent s'étant rangé au Sud-sud-est, nous amurâmes les couëts, & portâmes le cap presque à l'Est. Sur le soir, nous crûmes être, selon l'estime, à dix lieuës des terres, par la même hauteur.

Nous avons éprouvé pendant ce voïage qu'entre les 20. degrés & la Mosambique, & plus au Nord jusques par les 11. degrés, il vient un courant très-rapide du Nord & du Nord-est, pendant environ six mois, savoir depuis le mois de Mars jusques au dernier d'Août: il y a quelquefois un peu moins de rapidité, mais la différence n'est pas grande. Les Portugais disent qu'entre les onze & les douze degrés les courans ne sont pas si-forts que vers Mosambique, & que plus

plus on aproche de cette isle, plus ils sont rapides. C'est aussi ce que nous avons reconnu en louvoïant, & encore en retournant à la même isle par les 11. degrés.

Le 1. de Septembre nous vîmes, avant la pointe du jour, une cométte à queuë, qui s'étoit levée à l'Est. La queuë pendoit en bas, & étoit fort écartée en se levant, mais elle se referma quand elle fut montée sur l'horison. Elle paroissoit avoir 7. ou 8. brasses de long, & on la vit jusques au 6. du mois, qu'il y eut une éclipse de Lune.

Le 3. il fut résolu dans le Conseil que nous continuërions nôtre voïage aux Indes, pour nous rendre sur la côte de Goa, puis-que l'on ne pouvoit éfectuer les résolutions qui avoient été prises à l'égard de Mosambique, à-cause des vents & des courans, qui nous étoient contraires. Pendant la nuit, étant par la hauteur des 8. degrés de latitude Sud, nous courûmes au Nord-est, parce-que nous étions encore contrariez par les courans, ainsi-qu'entre Mosambique & les 11. degrés.

Le 30. nous eûmes la vuë de la côte des Indes, en étant à environ 5. lieuës, mais nous n'avions point encore de connoissances. Quand nous fûmes aprochez, nous nous trouvâmes, suivant le raport des Indiens qui étoient avec nous, proche de Dabul, par les 18. degrés. Nous fûmes près de huit jours sans pouvoir prendre hauteur, tant l'horison étoit gras, & le tems embrumé. Nous reconnûmes que nous avions été portez par certains courans vers l'Est.

Le 2. d'Octobre 1607. nous gouvernâmes sur la côte, par un vent de Sud-sud-est, & un tems chargé. Nous reconnûmes que nous avions dérivé

rivé vers le Nord, & perdu plus de 7. ou 8. lieuës. Vers le soir nous ancrâmes à deux lieuës & demie de terre, sur 12. brasses d'eau, fond mou, les courans portant rapidement vers le Nord, proche d'une rivière sur les bords de laquelle il y avoit quantité de maisons bâties à l'Indienne, qui s'apelloit Sifarnon. Les habitans nous firent beaucoup d'amitiés, & nous dirent qu'ils nous fourniroient assez de rafraîchissemens. Nous y mîmes à terre les 150. Mores ou Turcs, que nous avions pris dans une carraque au siège de Mosambique. Ils rendirent de bons têmoignages de nous, & se loüèrent du traitement que nous leur avions fait.

Le 5. deux chaloupes aiant remonté la rivière jusques au village, pour chercher de l'eau, on proposa au Commandant de nous troquer des rafraîchissemens, dont le lieu étoit assez pourvu. Mais les Indiens voulurent les bien vendre, & qu'ils fussent païez en argent. Il n'y avoit pourtant point de ris, qui étoit la chose dont nous avions le plus de besoin, parce-que la saison en étoit passée, & qu'on ne faisoit que commencer à en moissonner de nouveau dans les campagnes. Il y avoit abondance de limons & de poules: cependant l'on n'avoit que 7. poules pour une pièce de huit. Il y avoit aussi des bœufs, & l'on en fit le prix, à trois réales & demie & à quatre réales de huit, dont néanmoins la livraison ne se fit pas.

Le 6. nous fîmes de l'eau, & le 8. aiant remis à la voile, nous prîmes nôtre cours le long de la côte des Indes par le Sud. La rivière & le lieu de Sifarnon sont à 4. lieuës au Sud de Danda, & à 7. ou 8. lieuës au Nord de Dabul.

Le 10. sur le midi, nous découvrîmes une

voile sur laquelle le *Bantam* chassa. Il se trouva que c'étoit une carraque, qui rasoit la côte, pour se sauver à Goa, d'où elle n'étoit qu'à 11. lieuës. Nous la haussâmes deux heures avant le coucher du Soleil, jusqu'à la pouvoir canoner, & avant-que les autres navires eussent joint le *Bantam*, nous la contraignîmes de s'aprocher si fort des terres qu'elle s'y échoüa, & se rendit. La chaloupe & le yacht l'aiant accrochée, il y eut un baril de poudre où le feu prit par la négligence des équipages, dont plusieurs gens furent blessez, & entre-autres 4. ou 5. des nôtres le furent mortellement.

Cette carraque étoit l'Amiral de trois autres vaisseaux, qui étoient partis de Lisbonne, & qui s'étoient écartez les uns des autres proche du cap de Bonne-espérance. Il y avoit eu 300. hommes d'équipage, qui se trouvoient alors réduits à 100. Il y avoit huit mois qu'elle étoit en mer, sans avoir eu aucuns rafraîchissemens, de-sorte qu'il y avoit encore beaucoup de malades à son bord. Elle étoit du port de 700. tonneaux, chargée d'huile, de vin, & d'argent.

Le 11. du même mois d'Octobre 1607. on en enleva l'équipage, & on le mit à terre, à la réserve de l'Amiral, qu'on retint prisonnier, & on donna deux pièces de huit à chaque homme pour se conduire jusqu'à Goa. On en tira aussi les éfets, & le 14. on la brûla.

Le 17. nous laissâmes tomber l'ancre à l'embouchure de la rivière de Goa, où nous trouvâmes les trois autres vaisseaux, dont la carraque que nous avions brûlée étoit l'Amiral. Il y avoit aussi quelques frégates & des galères; & tous ces vaisseaux, étoient moüillez à la rade, sous le fort, ce qui ne nous permit pas d'aller jus-

jusqu'à eux ; outre que nous savions qu'ils étoient tous déchargez.

LA Ville de Goa est la capitale de tous les païs des Indes qui sont soumis aux Portugais. L'isle & la ville sont par les 15. degrés de latitude Sud. Elle est environnée d'un golfe, ou d'une rivière, qui a trois lieuës de large, & qui la sépare du continent. Cette rivière se courbe en-dedans du côté de la ville, & entre ensuite dans la mer du côté du Sud, de-sorte qu'elle ressemble presque à un croissant. L'embouchure de la rivière est de même largeur jusques à la ville.

Entre le continent & cette isle il y en a encore quelques autres petites, qui sont peuplées des naturels du païs. Mais de l'autte côté de la ville, la rivière est si-basse, pendant l'Eté, en quelques endroits, qu'on la peut aisément traverser, n'aiant presque par-tout pas plus haut d'eau que le genou. Du côté du Nord est le païs de Bardes, qui est plus haut, & où les vaisseaux Portugais sont plus commodément & plus en sureté pour charger : il est aussi sous leur domination : outre cela il est bien peuplé, & l'on y voit beaucoup de villages & de hameaux. Un petit ruisseau le sépare du continent.

Au côté méridional de l'isle de Goa, où la rivière entre dans la mer, est le païs de Salsette, qui relève encore des Portugais, & qui n'est non plus séparé du continent que par un petit ruisseau. Les maisons de la ville de Goa sont bâties à la manière de celles de Portugal ; mais elles sont basses : à-cause de la chaleur. Presque à chaque maison il y a un jardin de plaisance, & un autre rempli de diverses sortes d'arbres frui-

fruitiers. C'étoit autrefois une petite ville, environnée de foibles murailles & de fossés secs, à-moins que la pluïe n'y mît de l'eau. Les murs de cette vieille ville subsistent encore, mais les portes sont abatuës. Autour des anciennes murailles on voit la nouvelle ville, qui est deux fois aussi grande que la vieille; mais elle est toute ouverte.

L'isle de Goa est tout-à-fait infertile, ne produisant rien qui puisse servir à l'entretien des hommes. On n'y nourrit que quelques agneaux, des chèvres, des pigeons, & quelques autres volatiles. Le païs est extrèmement montueux, rude, peu propre pour y bâtir, inculte & désert. La plupart des denrées y sont portées de Salsette & de Bardes, & sur-tout du continent. Il n'y a que le vin de palme qui y soit en abondance.

Il y a peu d'eau qui soit bonne à boire, & l'on ne trouve là autour qu'une seule fontaine, qui se nomme Bagarin, qui est à un quart de lieuë de la ville, où les esclaves vont querir l'eau, pour la porter vendre dans la ville. Il y a aussi dans les maisons des puits où l'on puise de l'eau pour laver & pour cuire certaines choses.

Le terrein est pierreux & rouge, ce qui a donné lieu à quelques Chimistes Italiens d'éprouver si l'on en pourroit tirer de l'or, ou du cuivre, & en éfet ils en tirèrent un peu: mais le Vice-roi en fit défenses, de-peur que si les peuples voisins en aprenoient la nouvelle, l'envie de s'emparer d'un si-riche païs, ne les fît armer, & venir l ataquer.

L'Hiver y commence à la fin du mois d'Avril, & il en est de-même depuis Cambaie jus-

jusques au cap de Comorin, par l'éfet du vent d'Est qui vient de la mer. Son commencement se manifeste par des éclairs & par des tonnerres, qui sont suivis de pluïes continuelles, jusques au mois de Septembre que l'Hiver finit de la même manière, qu'il a commencé, c'est-à-dire par des tonnerres & par des éclairs. Ce sont ces pluïes qui ont fait que les Indiens apellent Hiver la saison où elles tombent, & alors il est dangereux de naviger.

L'Eté a eu ce nom à-cause que l'air se trouve clair & sérein en ce tems-là; car alors il soufle un vent frais de l'Est, qui rend les nuits fort agréables. Mais cette saison ne produit aucuns autres fruits que ceux qu'on a vu toute l'année sur les arbres. Chacun serre & enferme ce qu'il a, de-peur de l'Hiver, tout-de-même que si on l'empaquetoit pour aller sur mer faire quelque voïage de long cours.

Dans cette même saison on desarme les vaisseaux, & on les met dans les bassins, on n'y laisse rien, & on les couvre de jonc, afin-que les pluïes ne les fassent pas pourrir; ce qui ne manqueroit pas d'arriver, puis-qu'elles pourrissent bien les maisons, & les font tomber. Au commencement de l'Hiver la rivière demeure barrée de gros monceaux de sable qui s'y assemblent, de-sorte qu'il n'y entre point de vaisseaux.

L'eau de la rivière qui environne l'isle de Goa, est tout-à-fait douce, ce qui arrive par le moïen des eaux rougeâtres qui tombent des montagnes, & qui s'y déchargent; car autrement & de sa nature, elle est aussi salée que celle de la mer.

Au mois de Septembre les monceaux de sable se dissipent, & la rivière devient naviga-

ble, non-seulement pour les médiocres vaisseaux, mais même pour les plus grands navires Portugais du port de 1500. & de 1600. tonneaux, sans qu'il soit besoin d'aller la sonde à la main, ou d'atendre d'autres secours.

On peut bien comprendre que l'Hiver est une saison fort ennuïeuse en ce païs-là, parce-qu'on ne peut s'adonner à rien, ni prendre aucun éxercice: il faut demeurer enfermé dans la maison comme des prisonniers, les pluïes étant si fortes & si fréquentes qu'on ne peut trouver un moment pour sortir. C'est environ ce tems-là que tous les arbres fruitiers des Indes fleurissent.

L'Eté commence au mois de Septembre, & dure jusqu'à la fin d'Avril. Le tems est beau & clair pendant toute cette saison, & il pleut rarement. C'est alors qu'on se remet en mer, & que l'armade sort pour escorter & défendre les vaisseaux marchands, qui navigent le long des côtes. Les vents de terre, qui viennent du continent, & qu'à-cause de cela on nomme Therintos, souflent en ce tems-là sur mer; mais quoiqu'ils soient agréables, ils engendrent des maladies, ce qui vient principalement des grands changemens de tems à quoi la côte des Indes est sujette. Ils souflent ordinairement depuis minuit jusqu'à midi, & ils ne se font sentir que jusqu'à dix lieuës en mer. Incontinent après midi se lèvent les vents d'Ouëst, qu'on nomme Virasons, & qui tempèrent quelquefois l'insuportable chaleur qu'il fait en ces lieux-là.

Il y a lieu de s'étonner de la différente température de l'air de ces climats; car pendant l'Hiver on n'a que du mauvais tems depuis Diu jusques au cap de Comorin; & dans les mêmes mois on a du beau tems depuis ce cap jusqu'à la côte

de

de Coromandel : cependant ces deux païs sont par la même hauteur,& ils ne sont éloignez l'un de l'autre que de 70. lieuës, & même que de 20. lieuës en quelques endroits.

Ceux qui vont de Cochin à la ville de S. Thomas, qui est située sur la même côte de Coromandel, & vers les montagnes de Ballagate, qu'il faut passer pour aller dans les autres païs, voient d'un côté des campagnes bien cultivées, & tous les agrémens de l'Eté; & de l'autre côté un païs desolé par les pluïes; où l'air est tout obscurci de broüillards; où l'on entend bruire les tonnerres, gronder la foudre; où l'on est ébloüi par les éclairs.

Ce n'est pas seulement dans ces contrées des Indes que ces choses arrivent; il en est de-même proche d'Ormus, vers le cap de Rosalgate, où quelque fois les vaisseaux ont le plus beau tems du monde, & dès-qu'ils ont doublé ce cap, & qu'ils sont de l'autre côté, ils n'ont plus que des vents forcés, de la pluïe, du gros tems, des grains; & il y a les mêmes changemens des saisons de l'Eté & de l'Hiver, que dans les autres païs orientaux.

Ces changemens causent beaucoup de maladies, qui ataquent sur-tout les gens qui sont à Goa. Il y en a une,entre-autres, qu'ils apellent Mordexin, qui agit avec tant de violence, qu'il semble qu'on va mourir: aussi est-ce un mal mortel, & il est fort commun. Les fièvres continuës y emportent encore assez souvent les gens, en deux ou trois jours. Les Portugais ont expérimenté que le meilleur étoit de n'y rien faire. Toutes ces maladies diminuënt beaucoup le nombre de ces étrangers chaque année; & ce qui contribuë à les fai-

re ſuccomber eſt qu'ils n'ont pas les alimens qui leur ſeroient propres pour s'en garantir, ou pour guérir; & que d'un autre côté ils ne peuvent réſiſter à la paſſion des femmes, qui les ſollicitent de les ſatisfaire. La preuve de ceci ſe trouve dans l'hôpital Roïal, où l'on ne reçoit que les Portugais, & où il en meurt chaque année plus de cinq cents.

La groſſe verole y a auſſi beaucoup la vogue, & l'on ne ſe fait pas une honte de l'avoir. Ils ſe ſervent pour remèdes, en cette ocaſion, de certaines racines qui viennent de la Chine. Ceux qui l'ont n'en ſont pas moins eſtimez: perſonne ne les évite, non pas même quand ils l'auroient euë trois ou quatre fois, & ils s'en font plutôt une gloire qu'un des-honneur, la regardant d'ailleurs comme une maladie de peu de conſéquence, en comparaiſon des autres. Pour la peſte on ne ſait ce que c'eſt aux Indes.

Les jours d'Hiver & ceux d'Eté n'y diffèrent tout au plus que d'une heure. Le Soleil ſe lève à ſix heures, & ſe couche au ſoir à la même heure. A midi les habitans l'ont perpendiculairement ſur la tête, & ils n'ont que peu ou point-du-tout d'ombre. A Goa on peut voir les deux poles du monde. Les Etoiles polaires s'y voient un peu au-deſſous de l'horiſon.

Les habitans de Bardes ſont lourds & groſſiers. On les nomme Canarins, comme qui diroit païſans. Ils vont tout-nuds, ne couvrant que leurs parties naturelles. Ils ne s'ocupent qu'à cultiver les palmiers, qui aiment un terrein bas, ſablonneux, & les rivages des rivières qui ſont maigres.

Pluſieurs Portugais, qui ſe ſont habituez dans les Indes y ont épouſé des femmes du païs.

Les

Les enfans qui viennent de ces mariages se nomment Métifs. Ils sont jaunes, pour la plupart, & honnêtes en leurs manières. Les femmes y ont assez d'agrémens. Les enfans dont le pere & la mere sont Portugais, se nomment Catifs, ce qui veut dire, de race, & ressemblent aux Portugais, hormis qu'ils sont un peu plus jaunes.

Les Portugais & les Métifs vivent presque sans rien faire, à la réserve de quelques-uns qui font des souliers, ou des chaises, ou-bien quelques vaisseaux de terre: mais ils laissent presque tous leur ouvrage à faire a leurs esclaves. Les maîtres sont extrèmement fiers, & on auroit de la peine à trouver un peuple plus insolent. Ils marchent même d'un air si superbe, qu'on les prendroit pour des Princes si on ne les connoissoit pas; & ces manières règnent non-seulement parmi la Noblesse, mais parmi le commun peuple; ce qui rend cette nation insuportable à toutes les autres, Car ils se persuadent qu'à cause des airs qu'il leur plaît de se donner, on leur en doit beaucoup de reste, & qu'ils méritent qu'on les honore extraordinairement.

Les Indiens naturels du païs, & les étrangers, soit Chrétiens, ou Infidelles, travaillent, & éxercent les autres métiers. Les habitans en général sont de deux sortes, mariez & non mariez. Ceux qui ne sont pas mariez se nomment ordinairement Soldats, nom qui est tenu pour honorable parmi eux. Ce n'est pas qu'ils soient enrolez sous quelque Capitaine, au autrement engagez à aucun service; car cette manière d'engager les gens n'est pas en usage aux Indes.

Lors-que les Portugais qui sont envoïez d'Espagne, arrivent dans ces païs-là, on ne leur assigne pas un certain lieu où ils soient obligez de fai-

re leur demeure:ils peuvent s'habituer,où il leur semble bon. Mais ils sont enregîtrez en Portugal sur le livre de ceux qu'on envoie chaque année aux Indes, & qui contient leurs noms & surnoms, & les gages que le Roi leur donne.

On les distingue tous par des tîtres d'honneur. Les uns sont nommez *Fidalgos da casa del Rey nosso Senhor*, ou Gentishommes de la maison du Roi. Les autres s'apellent *Massos Fidalgos*, qui sont les enfans des Gentilshommes, ou ceux que le Roi a élevez à cette dignité. D'autres sont qualifiez de *Cavalleros Fidalgos*, & sont des Chevaliers qui par quelque bel exploit de guerre, ou pour quelque important service rendu à leur Roi, ont mérité ce tître. Il y en a même qui l'obtiennent pour de l'argent, lorsqu'ils vont à la guerre, s'ils sont nez en Portugal, quoi-que de basse extraction.

De plus il y a les *Mossos da camera, & do servico*, qui sont des Gentilshommes & des domestiques de la chambre du Roi. Ce tître est tellement estimé parmi eux, qu'ils le mettent au-dessus de toutes les richesses. Il y a les *Escuderos Fidalgos*, qui sont les Ecuïers du Roi, & qu'on met au rang des précédens. Tous les autres sont qualifiez *Hommes Honrodos*, c'est-à-dire, Honorables Hommes, hormis ceux qui le sont du simple tître de Soldats, qui sont du plus bas étage. On est avancé selon les services qu'on rend au Roi, & les récompenses sont proportionées à la condition.

Les Portugais, les Métifs & les Chrétiens sont magnifiques dans leurs maisons, où les premiers entretiennent depuis dix jusqu'à vingt esclaves, selon le bien qu'ils ont. Les maisons de ceux qui sont mariez, sont remplies

plies de meubles. Ils font propres jufqu'à changer prefque tous les jours de chemife, & d'habits, tant les hommes que les femmes. Leurs domeftiques même en changent fouvent à-caufe de la grande chaleur. Tous les autres habitans, Oficiers & bas peuple, refpectent beaucoup cette nation, & en honorent jufqu'au moindre bourgeois.

Lors-qu'ils marchent par les ruës, un valet tient un parafol fur leur tête, & un autre porte le manteau aprés, afin qu'ils foient également pourvus contre le Soleil & contre la pluïe: un troifiême porte l'épée, de-peur que s'ils la portoient eux-mêmes, elle ne leur fit perdre quelque chofe de leur gravité en marchant. Quand ils vont à l'Eglife, un autre valet leur porte un couffin de foie pour mettre fous leurs genoux en priant Dieu. Ils fe font de longs & de profons faluts, & même ils fe baifent les mains.

Quand Ils veulent aller à l'Eglife qnelques valets y vont devant, pour préparer leurs fiéges. En les voïant aborder, tous ceux qui font affis autour fe lèvent, & les faluent avec beaucoup de refpect. Si quelqu'un ne leur rend pas le même honneur qu'ils font, ils en font extrèmement choquez, & tâchent de s'en vanger par toutes fortes de voies: ils affemblent même leurs amis pour affaffiner celui qui s'eft oublié en ce point. Que s'ils ne veulent pas le faire tuer, ils le font meurtrir de coups de groffes cannes, qu'ils nomment Bembus, affemblant pour cet éfet une multitude de gens. Ce manège fe fait tous les jours dans les Indes, fans que le Magiftrat s'en mêle, ou qu'il faffe punir perfonne pour ce fujet.

Si quelqu'un du peuple en va faluer ou vifiter un autre, le maître de la maifon où il en-

tre, va au-devant de lui, le chapeau à la main, jusqu'à la porte, le conduit dans la salle, & lui présente un siège, qui est tout semblable à celui qu'il prend, & s'étant assis ils confèrent ensemble. Quand ils se quittent, le maître de la maison reconduit jusqu'à la porte, toûjours le chapeau au poing, & avec plusieurs complimens de baise-mains. Ceux qui ne sont pas reçus avec ces cérémonies, s'en tiennent fort ofensez : & ils en recherchent la vengeance jusqu'à n'épargner par la vie de ceux qui leur ont rendu cette sorte de déplaisir, qu'ils prennent si-fort à cœur, que même ils ne pardonnent jamais si le maître de la maison où ils sont leur donne une chaise moins belle, ou plus basse, que celle qu'il prend.

Lors-que les personnes qui sont estimées riches se marient, tous les parens & les amis, montent à cheval, soit qu'ils aïent des chevaux ou qu'il leur en faille emprunter, & s'assemblent, quelquefois jusqu'à une centaine, tous richement parez. Ensuite ils marchent en ordre, suivis de leurs valets avec des parasols. Les parens marchent les premiers, puis le Marié entre deux hommes qu'on nomme les Parrains, & la Mariée entre deux autres Parrains, tous deux dans des litières aussi magnifiques que leur pouvoir le permet. Les valets suivent, mais sans ordre.

Dès-que la cérémonie qui se fait dans l'Eglise est achevée, les nouveaux Mariez sont conduits chez eux dans le même ordre. Leurs voisins, leurs parens, leurs amis, qui demeurent dans les ruës par où ils doivent passer, y tendent des tapisseries depuis les fenêtres de leurs maisons jusques au bas, & aspergent les

Ma-

Mariez en paſſant, avec une certaine eau mêlée d'eau-roſe, de ſucre, & d'autres choſes.

Lors-qu'ils ſont arrivez à leur maiſon, ils remercient avec de grandes civilités ceux qui ont compoſé leur cortège à cheval; puis ils entrent avec leurs parrains, & vont ſe mettre aux fenêtres, devant leſquelles les gens du cortège font faire divers caracols à leurs chevaux, & ce ſont les parrains qui commencent. Les autres leur rendent leurs honneurs, en joüant de la flûte; muſique dont l'uſage eſt fort commun dans les Indes.

Après cela tout le cortège ſe retire, hormis les parrains qui montent dans la chambre, & félicitent les Mariez, pendant-qu'on prépare quelque choſe pour leur faire boire de l'eau, ce qui eſt parmi eux une marque d'amitié. Quand les parrains ont pris de ce qu'on leur a préſenté, ils ſe retirent auſſi, & il ne demeure qui trois ou quatre des plus proches parens, qui aiant fait bonne chère, laiſſent ſeuls & en liberté les Mariez qui ſe mettent au lit dès qu'ils ſont ſeuls, ſans prendre garde ſi le Soleil eſt couché, ou non.

Lors-qu'on porte un enfant batiſer, il eſt conduit par un pareil cortège. Le parrain marche le dernier & ſeul, ſuivi de deux valets à pié, dont l'un porte un plat d'argent, ou de vermeil doré, au milieu duquel il y a une bougie ornée & dorée, & traverſée de quelques pièces d'or, ou d'argent; ce qui eſt le préſent qu'on fait à celui qui batiſe l'enfant. Le reſte du baſſin eſt couvert de roſes, ou d'autres fleurs. Un autre porte une ſalière de vermeil doré, dans une main, & dans l'autre un baſſin de la même matière, avec de belles ſerviettes, qui leur pendent de deſſus les épaules.

Après cela on voit deux litières, dans l'u-

ne desquelles est le parrain, & dans l'autre la Sage-femme, & l'enfant qui est couvert d'une riche couverture faite exprès. Quand la cérémonie du batême est faite, on s'en retourne dans le même ordre qu'on étoit venu, au son des flûtes, & entre les caracols des chevaux, le parrain observant toutes les mêmes choses qui s'observent aux nôces.

Voilà ce qui se pratique dans les Indes aux solemnités de ceux des Portugais qu'on nomme Mariez, & à l'égard de leurs manières de vivre. Mais pour les Soldats qui ne le sont pas, ils passent l'Eté sur la mer pour la tenir libre. Ils ne laissent pourtant pas d'être dans leurs maisons aussi propres, & même aussi magnifiques que le bien qu'ils ont le leur permet, & de tenir par-tout leur gravité, aiant aussi un valet, qui porte un parasol devant eux: & ils ne craignent pas de donner par an 25. basaruckes, ou basaruchis; de loïer à un homme, pour en tirer cet unique service.

Quelquefois ils font chambrée, & demeurent dix ou douze ensemble, ne tenant qu'un ou deux valets pour nétoïer leurs habits. Ils vivent de ris cuit avec de l'eau, de poisson salé, & d'autres denrées encore de moindre prix, sans manger de pain. Leur breuvage est de pure eau de fontaine.

Ils ont souvent en commun deux ou trois habits, que prennent ceux qui veulent sortir; car ceux qui demeurent à la maison n'en ont pas besoin, à cause de la grande chaleur, n'aiant sur eux qu'un surtout de toile. Il y a de riches Gentilshommes & des Capitaines qui leur font de grandes libéralités, pour s'acheter des habits & d'autres choses, en vuë de s'en aqué-
rir

rir l'afection, & de s'en servir pour la navigation, & pour les expéditions qu'ils font quelquefois, afin d'atraper ou de surprendre leurs ennemis. Il y en a même beaucoup qui n'ont que ces avantures-là pour vivre, & qui vivent pourtant avec toutes sortes de plaisirs.

Cependant le plus grand revenu, ou le plus grand gain de quelques-uns, est celui qui leur vient de l'amour des femmes des Portugais, des Métifs, & des Chrétiens des Indes. Car elles sont si luxurieuses qu'elles atrapent sans cesse de l'argent à leurs maris, pour donner à leurs galans. Il y en a aussi qui s'adonnent à la marchandise, & on les apelle Cathins, comme aiant quitté la qualité de soldats, & ne voulant plus servir, ni sur mer, ni sur terre; & quoi-qu'ils soient enregîtres sur le rolle de Portugal, on ne les y contraint pourtant point. Mais parce-qu'ils ne sont pas mariez, on ne laisse pas de les appeler encore Soldats. Il y a présentement un fort-grand nombre de ces Cathins aux Indes, parce-que ci-devant il n'y avoit point ou presque point de guerre; & plusieurs avoient pris le parti de s'adonner à la marchandise pour gagner du bien.

On voit peu de femmes de Portugais, Métifs, ou Chrétiens, aux Indes, qui aillent dans les ruës, à-moins que ce ne soit pour rendre quelque visite, ou pour aller à l'Eglise; & quand elles sortent pour cela, elles sont bien gardées. On les enferme si-bien dans leurs litières, que personne ne les peut voir. Pour faire leurs visites & pour aller à l'Eglise, elles se parent de perles, de pierreries, & de tout ce qu'elles ont de plus beau & de plus riche. Leurs habits sont de velours, de damas, ou

de satin figuré, la soie étant fort commune dans les Indes.

Au-dedans de la maison elles ont la tête nuë, & ont sur le corps une chemise qui n'est point atachée, qu'elles nomment Baju, qui les couvre jusques à la ceinture. Depuis la ceinture en bas elles sont couvertes de deux ou trois juppes de toile peinte, & n'ont point d'autres vêtemens. Voila de quelle manière toutes les femmes, de quelque âge & condition qu'elles puissent être, sont habillées dans leurs maisons, où elles mettent la main à tout, aussi-bien que leurs servantes.

Elles ne mangent point de pain, non-plus que leurs domestiques, non à cause d'aucune cherté de blés, car on y en peut avoir autant qu'on veut, & à bon prix, mais par coûtume, & par apétit pour le ris, qu'on cuit avec de l'eau, & on le mange avec du poisson salé, & avec des fruits salez qu'on nommé Mangas; ou bien elles le font cuire avec du boüillon de viande & de poisson, qu'on verse dessus de bien haut.

On mange là tous les potages avec les doigts; & l'on se moque de l'usage des cuillières, comme d'une chose mal-honnête. Les vaisseaux où l'on boit sont des gobelets faits de terre noire, qui sont percez au cou, qu'on nomme gorgolettes, parce-que pour y boire on n'y aplique pas la bouche, mais on reçoit l'eau qui tombe par les petits trous, & qui en sortant fait un doux murmure, comme si c'étoit le chant d'un oiseau. Cette manière de boire passe parmi eux pour honnête & propre, parce-qu'on ne se salit pas la bouche aux gobelets, qui souvent ne sont pas trop nets.

Les nouveaux-venus, qui ne font qu'arriver de

de Portugal, & qui boivent à ces gorgoletes, répandent souvent l'eau sur leurs habits, n'étant pas encore acoûtumez à cette manière. C'est un sujet de risée pour les autres, qui les apellent des Reynolz par raillerie, qui est le quolibet qu'on donne à ceux qui ne savent pas les coûtumes des Indes, ou qui marchent par les ruës sans aucune gravité. Mais toutes ces petites choses s'aprennent bien-vîte.

Les Orientaux sont fort jaloux de leurs femmes, & ne les laissent voir qu'à leurs peres & meres. Quand on frape à la porte il faut que les femmes aillent se cacher, & le mari parle à ceux qui frapent. Les plus proches parens même, & les fils qui ont plus de quinze ans, n'entrent point dans les apartemens des femmes; car on entend souvent dire que le neveu a eu commerce avec sa tante, le frere avec sa belle-sœur, ou même le frere avec sa propre sœur. En éfet la luxure de ces femmes est extrême, & il y en a peu de mariées qui soient chastes.

Il y en a qui ont des soldats pour galans, & pour les voir elles se servent du prétexte d'aller au bain. Elles ont même une certaine herbe, qu'on nome Dative, de la graine de laquelle elles tirent une liqueur qu'elles mêlent dans le breuvage de leurs maris, qui leur excite des ris, comme s'ils étoient insensez, & ils demeurent pendant quelque tems sans jugement, ou dorment d'un si profond sommeil, qu'on diroit qu'ils sont morts. Alors les femmes se donnent au cœur joie avec leurs galans; même en la présence de leurs maris, qui ont perdu toute connoissance.

La force de ce breuvage fait quelquefois continuer le sommeil jusqu'à 24. heures, & pour

les

les en retirer il faut leur laver les piés avec de l'eau froide ; mais lors-qu'ils sont remis, ou réveillez, ils ne se souviennent de rien. Il y a aussi beaucoup de maris qui sont empoisonnez par les femmes, qui préparent le poison de telle sorte, qu'il ne fait son éfet qu'au tems qu'elles souhaitent ; si-bien qu'il y en a qui vivent encore cinq ou six ans après avoir été empoisonnez.

D'un autre côté les maris font mourir leurs femmes sur le témoignage de trois ou quatre témoins qui déposent qu'elles sont adultères : car selon les loix de Portugal un homme qui fait mourir sa femme pour ce sujet, n'en est point recherché en justice, & il lui est permis d'en épouser aussi-tôt une autre. Il en périt une grande quantité aux Indes par ce genre de mort, & il n'y a rien de plus commun que d'entendre parler de femmes adultères qu'on a fait mourir ; ce qui toutefois n'est pas capable de servir d'éxemple aux autres, & de les détourner du crime. Au-contraire elles se font un honneur & un plaisir de perdre la vie pour ce sujet.

D'ailleurs elles sont fort propres dans leur ménage, & font tenir toutes choses nettes & arangées. Cette inclination pour la propreté fait qu'elles se mettent souvent au bain. Elles fuïent pourtant le travail, mais elles aiment les parfums. Elles se frotent la tête & le front de décoctions de bois de santal, afin de sentir bon. Elles mâchent continuellement des feüilles de betelle avec de la chaux ; & une herbe nommée Arèque, ou Arecca, qui quelquefois, par sa force, les met dans un état qu'il semble qu'elles sont ivres, & peut-être le sont elles en éfet. Cette herbe est aussi sèche que du bois, & a le goût de quelques-unes de nos racines.

Le

Le plus beau métier des femmes est de mâcher de ces trois sortes de choses, ce qu'elles font à-peu-près comme les bêtes mâchent l'herbe: mais elles n'en avalent que le jus, & crachent le reste. Cela leur rend les lèvres & les dents si noires, que ceux qui ne sont pas acoûtumez à les voir, en sont surpris. Elles ont pris ces manières des Indiennes, qui en sont extrèmement entêtées, croïant que cela rend l'halène douce, tient les dents nettes, & dégage la poitrine; & on leur ôteroit plutôt la vie que de les obliger à se priver de l'usage de ces choses-là.

Elle mangent aussi beaucoup d'épiceries pour entretenir leurs chaleurs, ou pour les augmenter; & de petits gâteaux, ou galettes nommées Cachondes, qui en sont faites, & qu'elles aprêtent non-seulement pour elles, mais aussi pour leurs maris, afin qu'elles se ressentent doublement de leur éfet. Elles se baignent fort souvent, ce qui leur donne ocasion d'aprendre à nager, jusqu'à pouvoir traverser des rivières à la nage.

En ce païs là les femmes mettent au rang des bonnes fortunes d'être aimées par des Blancs, ou par des Portugais; & elles ont des empressemens extrêmes pour entretenir leurs amours, & pour en joüir. Les enfans des femmes esclaves apartiennent à leurs maîtres, qui se réjoüissent de voir que leur famille augmente d'un valet. Mais cela s'entend lors-que l'enfant n'a pas été engendré par un Portugais, ou par un homme libre: car en ce cas le pere peut racheter son enfant huit jours après sa naissance, pour une très-petite somme, & l'afranchir. Mais si on laisse passer huit ou dix jours sans en païer

la

la rançon, l'enfant demeure esclave, & apartient en propre au maître, qui le peut vendre à quel prix il veut, ou le faire nourrir & élever comme son esclave.

Il arrive rarement qu'une femme fasse mourir son enfant quand elle en est délivrée, parceque c'est un grand honneur à ces sortes de femmes d'être grosses du fait d'un Blanc. Aussi les conservent-elles pour elles-mêmes avec beaucoup de soin, n'y en aiant point qui veüille, pour quoi que ce soit, rendre un enfant à son pere, si elle peut s'en dispenser; & quand le pere le veut avoir, il faut qu'il l'enlève, ou qu'il le prenne comme s'il le déroboit.

Les enfans des Portugais, des Métifs & des autres Chrétiens, sont élevez sans être vêtus que d'une simple chemise, à qui nous avons donné le nom de Baju; jusques-à-ce qu'ils soient assez grands pour mettre un calçon. Ils sont presque tous élevez par des femmes esclaves, ou par des Indiennes.

Les Idolâtres ou Paiens de Goa tiennent la rencontre d'un corbeau pour un mauvais présage, quoi qu'il y ait beaucoup de ces oiseaux dans les Indes. Si en sortant de leurs maisons ils en trouvent quelqu'un dans leur chemin, ils rentrent, & ne font aucune afaire, parce-qu'ils en craindroient un mauvais succès. Il y a parmi eux beaucoup de Devins & d'enchanteurs qui enchantent les serpens. Ils en tirent d'un pannier, & les contraignent à danser au son des instrumens. Ils les embrassent, ils les manient, ils les baisent, & leur parlent comme ils feroient à des hommes; le tout pour tirer quelque argent de ceux devant qui ils font ces singeries. Ils sont aussi fort habiles en l'art de préparer les poisons,

ſons, & d'en donner à ceux qu'ils haïſſent.

La plupart des maiſons des Idolâtres ſont baſſes & petites, couvertes de paille, ſans fenêtres, n'aiant que de petites portes, par où l'on ne peut entrer ni ſortir ſans ſe courber beaucoup. La plus grande partie de leurs meubles eſt faite de joncs entrelaſſez. Ils ſe mettent ſur des nattes pour manger & pour dormir. Leurs tables, leurs gobelets, leurs ſerviettes ſont faites de feüilles de figuier, auſſi-bien que les pots-à-huile, & les plats à mettre le beurre.

Ils font cuire leur ris dans des pots de terre, & y font preſque toute leur cuiſine. Ils conſervent le ris dans des puits, ou creux, qu'ils font dans la terre, & qu'ils en empliſſent, après l'avoir fait monder; car pour les gens pauvres ils l'achètent en gouſſe. Quelques-uns en ſèment autour de leurs maiſons, & en recüeillent autant qu'il en faut pour l'entretien de leur famille.

Ils enduiſent preſque toutes leurs maiſons de bouſe de vache, à-cauſe des puces. Ils n'emploient que la main gauche pour ſe laver, parce-qu'ils ſe ſervent de la main droite pour prendre le manger & le porter à la bouche, ne ſe ſervant point de cuillières.

Ils ſont fort ſuperſtitieux dans l'obſervation de leurs cérémonies & de leurs cultes. Ils ne ſortent jamais de leurs maiſons ſans avoir fait leurs prières. Quand ils voïagent ils trouvent dans les chemins, ſur des montagnes, ſur des roches, dans des niches, & dans de grands creux, des figures horribles de leurs Dieux, & même quelques-unes du Diable, qu'ils adorent.

Lors-qu'ils doivent faire de grands voïages, ſoit par terre, ou par eau, ils ne font que ſon-

ner

ner de la trompette, pendant les quinze jours qui précédent le départ. Si c'est par mer ils arborent des pavillons dans tous les endroits des vaisseaux, disant que c'est en l'honneur de leurs Idoles & de leurs Pagodes. A leur retour ils recommencent à sonner de la trompette, & cela dure encore toute une semaine. Ils font la même chose dans toutes leurs solemnités, comme sont celles des mariages, des naissances d'enfans, des semailles, de la moisson, & de plusieurs autres fêtes annuelles.

Il y a parmi eux un grand nombre de Chirurgiens, qui sont appelez pour la moindre chose qui arrive à quelqu'un: ceux-ci ne tiennent point de boutique, & on en fait peu d'estime. Mais il y a des Médecins Idolâtres qui sont fort estimez à Goa. Il n'y a qu'eux, & les Ambassadeurs, & les principaux Marchands qui se servent de parasols. Tous les Portugais, même les Ecclésiastiques & l'Evêque, ont plus de confiance en eux qu'aux Médecins de leur propre nation; ce qui leur aquiert beaucoup de réputation & de richesses.

Presque tous les Artisans qui demeurent autour de Goa, sont Chrétiens: mais ils gardent encore beaucoup de leurs cérémonies païennes, à quoi les Inquisiteurs font semblant de ne pas prendre garde. Au bout de la place du marché de Goa demeurent certains Changeurs, qui sont des Indiens Chrétiens qu'on nomme Xaraffos: ils sont si bons connoisseurs, qu'en maniant une pièce de monnoïe, de quelque métal que ce soit, ils ne manquent pas de dire juste si elle est bonne, ou fausse.

C'est une coutume établie parmi les Idolâtres, que chacun éxerce le même métier que son

ſon pere, & qu'il ſe marie avec une fille d'un homme du même métier. Ils ſe diſtinguent par leurs négoces, ou par leurs métiers, & n'épouſent point d'autres femmes que celles dont les peres ſont de même vacation qu'eux. Les parens ne donnent pour dot aux filles que quelques colliers & d'autres joïaux d'or. Le reſte des frais qu'ils font, ne conſiſte qu'en feſtins. Les fils ſeuls ſont héritiers du bien des peres & meres.

Il y a des Guſurattes & des Benjanes de Cambaïe, qui habitent à Goa, à Diu, à Chaul, à Cochin, & en d'autres lieux des Indes, pour y faire commerce de blé, de toiles de coton, de ris, & de diverſes autres marchandiſes, mais ſur tout de pierreries, s'y connoiſſant mieux que ne fait tout le reſte du monde. Ils entendent parfaitement l'Arithmétique, & ſurpaſſent en ce point non-ſeulement les Indiens, mais auſſi les Portugais. Ils ne mangent jamais avec des gens d'une autre nation, quand ils devroient ſe laiſſer mourir de faim. Lors-qu'ils veulent aller à Cochin, ils font largement des proviſions pour tout le voïage; mais ſi elles manquent, ils périront plutôt que de manger avec des étrangers, ou même d'en recevoir à manger.

Pluſieurs originaires des Canaries & de Décan ſont préſentement habitans de Goa, & y ont boutique ouverte. Ils achètent des Portugais des ſoïes, du damas, du velours, des toiles de coton, des porcelaines, & d'autres marchandiſes de la Chine, de Cambaïe, & de Bengale, à la grande meſure, pour les revendre à la petite, en détail. Pour cet éfet ils ont des courtiers, qui font leurs afaires, & ce ſont eux qui amènent à Goa toutes ſortes de denrées du continent. Ils ont auſſi des vaiſſeaux Indiens

qui

qui vont trafiquer sur les côtes de Cambaïe, de Sudnan, & de la mer Rouge.

Il y a parmi eux plusieurs excellens Orfèvres, Graveurs, & autres ouvriers; quantité de Chirurgiens & de Médecins, qui demeurent tous à Goa, si-bien qu'il y en a presque autant que de Portugais. Ils prennent à ferme les tributs & droits du Roi de l'isle de Goa, de Salsette, de Bardes & des environs; ce qui fait qu'on est obligé de les maintenir en justice, où ils plaident eux-mêmes leurs procès, sachant si-bien alléguer les Statuts & les Loix de Portugal, & les expliquer, que les Portugais en sont souvent surpris.

Les Canarins & Corumbins Indiens s'ocupent à la pêche, & à la culture des terres & des palmiers des Indes qui portent les noix de cocos. D'autres subsistent par le blanchissage qu'ils font des toiles & du linge, & se nomment Meynattes. D'autres sont porteurs de messages par terre, sous le nom de Patamares: ce sont les plus vils de tous les gens du païs, & qui vivent le plus pauvrement.

Tous ces derniers ordres de gens s'abstiennent de manger de la chair de vache, de bœuf, de buffle, de pourceau, & vivent de la même manière que les habitans de Décan. Ils vont presque nuds n'aiant rien de couvert que les parties naturelles, qui le sont d'un petit mouchoir de toile. Mais les femmes ont un vêtement de toile qui leur descend jusqu'aux genoux, & qui n'étant ataché que sur une épaule, leur laisse l'autre épaule & une mammelle à découvert.

Il y a quantité de palmiers le long des rivières, & quantité de ris dont les Canarins vivent.

Ils

Ils aportent aussi des volatiles, du lait, des fruits, & des œufs du continent dans la ville. Leurs maisons sont bâties à la mode des Indiens, basses & couvertes de paille. Les femmes sont fécondes. Les enfans vont tout-nuds jusqu'à huit ans, qu'on commence à leur couvrir les parties naturelles. La plupart des femmes acouchent sans Sages femmes, & lavent elles mêmes leurs enfans dès-qu'elles sont acouchées, les mettant ensuite entre des feüilles de figuier, comme dans des langes; puis elles vaquent aux afaires de leur ménage, comme si elles ne venoient pas de mettre un enfant au monde.

On ne lave les enfans naissans que dans de l'eau, & ils sont robustes & dispos, sans se servir de toutes les bagatelles que nous emploïons en pareille ocasion dans nôtre païs. Cependant il y a beaucoup d'hommes qui vivent jusqu'à cent ans en bonne santé, sans avoir perdu une seule dent, de sorte qu'ils se moquent de nous; & de la vie délicieuse que nous menons, qui abrège nos jours.

Ils ne laissent croître sur leur tête qu'un toupet de cheveux, & ils arrachent le reste. Ils nagent fort bien. Ils se mettent sur l'eau dans de petits vaisseaux qu'on nomme Almadies, qui sont si petits qu'à-peine peuvent-ils contenir un homme : aussi tournent-ils souvent sens-dessus-dessous. Mais ces gens-là sont si adroits qu'ils les retournent aussi-tôt, & en aiant puisé l'eau ils continuënt leur navigation.

Dans leurs mariages ils observent les mêmes cérémonies que les Décanins. Lors-que les hommes sont morts, on fait un bûcher pour les brûler, & les femmes se coupent les cheveux, & déchirent leurs habites pour marque de

de tristesse: mais il n'y a pas grand' perte, car les habits ne sont pas de grande valeur.

Il y a beaucoup de Juifs & de Mores qui habitent à Goa, de même qu'à Cochin & en d'autres lieux. La plupart son étrangers & sont venus s'y habituer, quoi-qu'il y en ait pourtant quelques-uns qui sont naturels Indiens, & qui ont sucé le Judaïsme ou le Mahométisme avec le lait. Pour leurs familles elles suivent les manières du païs où elles demeurent. Tous ces gens-là ont dans les Indes des Temples, des Mosquées, des Synagogues, où ils font librement les éxercices de leur Religion. On a une entière liberté de conscience dans les villes des Portugais, quoi-qu'il ne soit pas permis de faire des sacrifices, pour éviter le scandale, & même il y en a des défenses sur peine de la vie.

Les Juifs ont ordiuairement de belles femmes, dont il y en a beaucoup qui sont venuës de la Palestine, & qui parlent bon Espagnol. Les Mores observent la Loi de Mahomet. La plupart habitent sur les côtes de la Mer Rouge, où ils transportent quantité d'épiceries. Quoi-qu'ils soient mêlez avec les Portugais, c'est-à-dire qu'ils habitent dans les mêmes endroits indifferemment, ils ne laissent pas de haïr mortellement cette nation, s'oposant de toute leur force aux progrès de la Religion Crhétienne, contre laquelle ils animent les Indiens en tous lieux.

Les Portugais & les Métifs qui habitent à Goa, trafiquent ordinairement à Bengale, à Pegu, à Malacca, à Cambaie, à la Chine, & en d'aurres lieux. Les Bourgeois de Goa, & les Indiens étrangers qui y demeurent, s'assemblent tous les jours dans un endroit qui est com-

comme la Bourfe. Mais il y a de la différence entre la manière de ces affemblées, & celle des Bourfes: car à Goa, les Nobles & les autres gens s'affemblent conjointement avec les Marchands,& les chofes s'y expofent en vente comme à une foire, ou à un marché.

Cette affemblée fe tient tous les matins avant midi, toute l'année, excepté les jours de Fêtes. Elle commence à fept heures du matin, & finit à neuf heures, à-caufe de la grande chaleur qu'il fait le refte du jour. Dans les principaux endroits de cette affemblée, il y a des Crieurs publics qu'on nommé Leylon. Ils font chargez de chaînes d'or, de bagues, de pierreries, & d'autres ornemens; & acompagnez d'un grand nombre d'efclaves, hommes & femmes, pour les vendre par paires. S'il y a quelqu'un qui veüille acheter ces miférables, ils tire en place ceux qui lui plaifent, il les tâte, les vifite & les manie, comme on fait ici les bêtes qu'on achète.

On trouve à Goa beaucoup de chevaux d'Arabie, d'épiceries, & d'autres médicamens fecs: des gommes odoriférantes, de beaux tapis, & d'autres curiofités de Cambaie, de Sunda, de Bengale, de la Chine, & d'ailleurs. On y voit auffi une fi-grande affluence de peuple, qu'on en eft étonné.

Quelques Portugais s'enrichiffent par la quantité d'efclaves qu'ils ont, dont le nombre monte quelquefois jufqu'à 30. ou 40 qu'ils nourriffent fort pauvrement. Ils les loüent aux gens de la ville qui en ont befoin, pour toutes fortes de fervices, même pour aller chercher de l'eau, car l'eau s'y vend. Les femmes efclaves favent aprêter les fruits det Indes en dif-

férentes manières. Elles favent auffi travailler à plufieurs manufactures qu'elles portent au marché, & ce font les plus jeunes & les plus jolies qu'on y envoie, afin-que les Marchands attirez par leurs afféteries, aillent plus volontiers acheter, & qu'ils puiffent efpérer d'en joüir, s'ils en ont envie; ce qui ne leur eft pas fort difficile, pourvu-qu'ils veüillent bien ofrir une pièce d'argent.

C'eft par ces voies que les Portugais s'enrichiffent aifément, & qu'ils entretiennent leurs familles. D'autres font de grands profits fur l'argent, en cette manière. Quand les vaiffeaux arivent d'Efpagne, ils achètent une grande quantité de réales d'Efpagne, donnant de profit douze pour cent, & ils les gardent jufques au mois d'Avril, que les Marchands partent pour la Chine; car alors les grandes réales font de recherche, & ils y gagnent 20. ou 30. pour cent.

Dans le même tems ils achètent auffi des larins de Perfe, dont ils donnent huit ou dix pour cent de profit, & lors-que les vaiffeaux de Portugal arivent, ils les troquent pour de grandes réales, & gagnent 20. à 25. pour cent. Les larins fons tout-à-fait commodes & néceffaires dans les Indes, fur-tout pour acheter du poivre à Cochin, où l'on en fait grand état.

D'autres fubfiftent des revenus que fourniffent les palmiers qui portent les noix de cocos, dont on fait un grand trafic dans les Indes. Il y a tel de ces cocos qui donne tous les jours un demi pardao, ou pardau-xérafin de profit, le pardao-xérafin entier valant trois teftons de Portugal; & il y a des gens qui ont chacun quatre ou cinq de ces arbres, à-peu-près fur ce pié-là, dans un jardin qu'ils loüent aux Canarins.

Il

Il y a quantité d'habitans idolâtres à Goa, qui font de riches Marchands. Il y a une ruë où ces sortes de gens ont leurs boutiques de soie, & quantité de porcelaines : il y en a une autre pour les Marchands de toiles, & une autre pour toutes sortes d'habillemens & d'ornemens de femmes ; si-bien qu'il y a une ruë pour chaque espèce de marchandise, de même que pour chaque sorte de manufacture.

Il y a un grand nombre d'Apoticaires qui vendent en détail toutes sortes de drogues & d'onguents. La plupart sont des gens de Branun, ou des Prêtres des Idoles. Leurs boutiques sont au bout de chaque ruë, & il y a de toutes sortes de marchandises pour accommoder les habitans.

La principale monnoie, & qui est le plus en usage, sont les pardans-xérafins d'argent. Ils sont frapez à Goa, & ont un S. Sébastien, & au revers trois ou quatre flèches liées ensemble. Ils haussent ou baissent de valeur selon le prix de l'argent. Les habitans du continent usent de grandes tromperies dans leurs monnoies qu'ils battent eux-mêmes, & qu'ils falsifient ; ce qui fait que presque personne n'ose recevoir d'argent sans l'avoir fait voir aux Agens de change. Ces Agens tiennent toutes sortes de monnoies prêtes dans leurs comptoirs, pour la commodité des habitans & des Marchands. Le poids de Goa est égal en tout à celui de Portugal.

Il n'y a dans l'isle qu'une muraille, qui est du côté de l'Orient, vis-à-vis de la terre de Salsette, & qui s'étend jusqu'à l'autre côté du païs de Bardes. Ce rempart ne peut servir qu'à garantir des irruptions des peuples du continent, qui ne sont pas soumis aux Portugais.

Dans l'isle de Bardes, il y a proche de l'eau un fort sous lequel les carraques se mettent à couvert, & un autre à l'opofite, & plus avant dans l'isle, à l'endroit où la rivière commence à se rétrecir. Il y a encore une troisième forteresse au Nord, de-sorte que les vaisseaux y sont assez à-couvert des insultes de leurs ennemis.

L'aspect de l'isle de Goa présente sur mer quelques hauts rochers au bord de l'eau: mais le rivage de Bardes, du côté de la mer, est d'un beau sable, & a bien 500. pas de large. Du côté de l'Orient il y a trois ou quatre portes sur le rivage de la mer, à l'extremité de l'isle, vis-à-vis de Salsette & de Bardes. A chaque porte il y a un Capitaine & un Secretaire, sans la permission desquels personne n'oseroit aller au continent. Quand les Indiens de Décan, & les Ethiopiens idolâtres qui demeurent à Goa, y veulent aller pour trafiquer, ou pour chercher des denrées, on leur fait une marque au bras, sur la chair; & lors-qu'ils reviennent il faut qu'ils la montrent. Pour la liberté qu'on obtient d'y aller, il faut donner au Capitaine & au Secretaire deux basarucx, ou basaruchis. Ces deux Oficiers sons obligez d'avoir toûjours sur le clocher un valet en sentinelle, pour sonner la cloche, lors-qu'il arrive du monde.

Il y a cinq passages, l'un au Sud, par où l'on va au continent & à Salsette. Autrefois on le nommoit Benesterim: maintenant c'est le chemin de S. Jaques, à-cause de la paroisse de ce nom qui en est proche. Le second passage, qui se nomme le chemin Sec, est à l'Est de l'isle. C'est le chemin ordinaire par où l'on va au continent, parce-qu'on y passe la rivière plus aisément qu'ailleurs.

Le

Le troisième passage, qui se nomme Daugin, ou de la Mere de Dieu, est presque au Sud, & tout proche de la ville. La muraille s'étend jusques-là, commençant au chemin de S. Jaques. Il n'y a point d'autres défenses dans toute l'isle. Ce chemin conduit à l'autre isle, qui dépend du continent. Le quatrième passage s'apelle de Norua. Le cinquième conduit de la ville jusqu'à la moitié de la rivière, & tire ensuite vers Bardes: il se nomme le chemin de Pangin, & est mieux fortifié que les autres. C'est là qu'on fait la visite des vaisseaux qui entrent dans la rivière, ou qui en sortent.

Ce sont là toutes les défences qui sont dans cette isle, & qui ne la mettent pas beaucoup à-couvert des irruptions de ses ennemis. Mais elle est en quelque sureté par elle-même, & elle y est beaucoup par la multitude de ses habitans. Ce qui pourroit faire de la peine aux Portugais, est le grand nombre de Mahométans, d'Indiens, & des autres Idolâtres, qui y demeurent. Mais ils y ont si-bien pourvu, & se tiennent tellement sur leurs gardes, qu'en ne se relâchant point ils n'ont rien à craindre. Leurs flotes qui vont incessamment visiter les côtes, tiennent tout le monde en respect, & la grande quantité de soldats qui est dans l'isle, est toûjours capable de la défendre.

Le Vice-roi des Indes, qui réside à Goa, change tous les trois ans, étant envoïé d'Espagne avec plein pouvoir du Roi. Quelquefois il est continué au-delà des trois années, mais cela n'arive que rarement. Il visite toutes les places qui apartiennent au Roi d'Espagne jusqu'à 60. ou 80. lieuës de Goa, tant au Nord qu'au Sud, ce qui lui aporte un grand

revenu. Comme il a plein pouvoir du Roi, il dispose à son gré de tout ce qui apartient au Prince, & en fait tourner tant de choses à son profit, qu'il en tire beaucoup de richesses.

Outre les revenus & les profits ordinaires, il reçoit une infinité de présens: car on vient de toutes parts à sa Cour, pour participer à sa faveur, & l'on n'y vient pas les mains vuides. Ces présens seroient seuls capables d'enrichir un particulier, quelque grand Seigneur qu'il fût. Pendant-qu'il est à Goa, il y est entretenu aux dépens du Roi, de-même que les autres Oficiers, ce qui se tire des païs de Salsette & de Bardes étant apliqué à leur entretien.

Il a son Conseil à Goa, sa Cour de justice, sa Chancelerie, & des Juges établis à la maniére de Portugal. Tous les différens & procès se décident au nom du Roi d'Espagne, à qui l'on peut en apeller dans les afaires civiles extrèmement importantes. Dans les afaires criminelles, il n'y a personne à Goa qui puisse apeller, à-moins qu'il ne soit Gentilhomme: car le Viceroi ne peut condamner à la mort aucun des Nobles: il ne peut que les faire arrêter prisonniers, & les envoïer en Espagne sous sure garde, si ce n'est que le Roi en ait autrement ordonné.

Le palais du Viceroi est gardé par un nombre de soldats qui sont particuliérement destinez pour cet efet. Quand il en vient un autre prendre la place de celui qui se doit retirer, il territ à Bardes, où en quelque autre port de Indes, d'où il envoïe ses Procureurs prendre possession en son nom. Alors celui qui est rapellé fait démeubler le palais, & n'y laisse que les murailles, qu'on tapisse bien-tôt-de-nouveau, & qu'on remeuble promtement; puis il va s'em-

s'embarquer dans le même navire où son successeur est venu. Ce magnifique emploi ne se donne qu'à ceux qui ont mérité de grandes récompenses.

On envoïe le Régître des noms de ceux qui vont de Portugal aux Indes, à un Oficier destiné pour le garder, qui change aussi tous les trois ans, ainsi-que tous les autres Oficiers des Indes. Lors-que l'Eté aproche, & qu'il faut mettre une flote en mer pour assurer la navigation contre les habitans de Malabar, qui sont les mortels ennemis des Portugais, & qui infestent leurs côtes, on fait battre la caisse environ le mois de Septembre, pour avertir tous ceux qui voudront servir le Roi, de venir recevoir leurs gages.

Le Vice-roi nomme le Général de cette armade, qui a sous lui des Capitaines dont chacun commande un vaisseau; quelques-uns de ces vaisseaux étant montez de 100. hommes, d'autres de 130. Les gages des soldats se païent tous les trois mois, & sont de 21. testons du Portugal par mois. Ceux qui ont quelque degré au-dessus de soldat, reçoivent 27. testons, la paie augmentant toûjours à-proportion du degré où l'on est élevé.

Les vaisseaux sont bien avictuaillez. Les Capitaines mangent avec les soldats, & prennent bien garde à ce qui se passe; car pour peu qu'ils soient négligens, ils sont mal obéis. L'armade tient la mer jusques au mois d'Avril, pour empêcher les pirateries, & les irruptions des peuples de Malabar; puis elle retourne à Goa, où les vaisseaux sont halez sur le sec, & les soldats congédiez, avec liberté de prendre quel parti il leur plaît.

Ceux qui se sont bien aquitez de leur devoir pendant l'expédition, sont élevez à de plus hautes charges, pourvu-qu'ils aient des attestations du Vice-roi & du Général, & ils les font enrégîtrer à la chancelerie, pour plus de sureté. On suit en tout les loix & les coutumes de Portugal.

LE. 20. d'Octobre 1607. la flote partit de Bardes & de Goa, & courut 8. ou 10. lieuës au Nord-ouëst, pour tâcher de rencontrer les carraques que nous avions laissées à Mosambique. Sur le soir du 21. nous laissâmes tomber l'ancre; par un vent de Sud-ouëst, au Sud des petites isles Zuemadas, qui gisent à 9. ou 10. lieuës au Nord-nord-ouëst de Bardes. Ce sont 8. ou 9. rochers, grands & petits, à deux lieuës du continent.

Pour reconnoître Bardes quand on est au Sud des isles Zuemadas, il faut se rallier à la terre, & courir le long de la côte au Sud-quart-de-sud-est, ou au Sud-sud-est, selon qu'on est plus ou moins proche des terres. Quand on les a perduës de vuë, on découvre à l'Est une pointe de terre en écore, sur quoi il y a une tour blanche; & au Sud un haut cap, sur lequel on a bâti un couvent qui est blanc de-même, la rivière étant entre ces deux caps.

Lors-qu'on en est proche, on a la vuë de deux ou trois petites isles, qui gisent auprès de la côte, à trois lieuës, ou trois lieuës & demie du cap où est la tour blanche, qui se nomme le cap de Bardes, & qui est la pointe septentrionale en entrant dans le port. Ce fut donc proche des Zuemadas que nous demeurâmes moüillez, en atendant la venuë des carraques.

Le

Le 31. nous vîmes venir deux frégates, qui amenoient un Envoïé de Goa, pour traiter de la rançon de l'Amiral qu'on retenoit prisonnier. Mais il y avoit aussi un Hollandois prisonnier à Goa que nous voulions retirer, & l'Envoïé aiant dit qu'on ne le pouvoit rendre sans le consentement du Conseil de Malacca, il fut renvoïé & honoré de quelques salves à son départ.

Le 1. du mois de Novembre 1607. le Conseil aiant considéré que le tems auquel les carraques auroient dû venir étoit passé, il fut résolu qu'on retourneroit à Goa, & le matin du 2. on jetta l'ancre sur 20. brasses, à l'embouchure de la rivière, d'où l'on vit sortir le 3. une frégate, sur laquelle on chassa sans la pouvoir joindre.

Le 4. nous moüillâmes dans la rivière, sur 10. brasses d'eau, & aiant vu plusieurs frégates & des galères assemblées sous le canon du fort, nous levâmes l'ancre le 5. & nous remîmes au large. Le 11. nous nous trouvâmes par les 12. degrés, où la mer brisoit bien-fort. Les côtes étoient hautes, mais la brune nous en cachoit les connoissances. On voïoit seulement les pointes des montagnes en l'air. D'ailleurs le vent nous étoit favorable, & rien ne nous empêcha de reconnoître bien-tôt après la côte & la ville même de Calicut, qui est par les 11. degrés 5. minutes de latitude Nord. Le 13. nous y moüillâmes l'ancre, & le 14. plusieurs canots vinrent nous aporter des rafraîchissemens qu'on eut à bon marché. Comme le Samorin, ou Empereur, étoit en campagne vers Pinanni, nous y allâmes en rangeant la côte.

CALICUT, Calicute, ou Calicuth, est

le plus considérable des Roïaumes qui sont sur la côte de Malabar, quoi-qu'il n'ait que 25. lieuës d'étenduë le long des côtes de la mer, & qu'il n'ait pas plus de largeur. Le Roi en est puissant & renommé, & il surpasse en dignité tous les Rois de ces païs-là. On lui donne le titre de Samorin, qui répond à celui d'Empereur. Il le porte suivant ce que règla Pereymal Souverain de tout le Malabar, par la division qu'il fit de ses Etats, lors-qu'il voulut se retirer à la Mèque pour y passer le reste de ses jours; car il ordonna que le Roi de Calicut auroit la qualité de Samorin.

La ville capitale, qui a donné le nom à tout le Roïaume, est située sur le bord de la mer. Elle a trois lieuës d'étenduë, & n'est point murée. Elle contient 7000. maisons, mais qui sont isolées, la plupart assez distantes les unes des autres. Son port en est à une lieuë, & se nomme Capocate. Les maisons sont basses & peu considérables. On en peut avoir pour vingt écus une propre pour un Marchand, & pour deux écus une pour des gens du commun. Elle ne sont pas plus hautes qu'un homme à cheval.

Jean Huigens Linschot a écrit que la ville & le Samorin sont presque péris par les artifices & par la malice des Portugais; de-sorte qu'il ne s'y fait plus de commerce, & que c'est présentement un des moindres Roïaumes de la côte de Malabar, quoi-que le Roi porte toûjours le nom de Samorin. Toutefois il faut que le Roïaume se soit rétabli depuis que Linschot a écrit, ou qu'il eût été mal-informé.

Le païs produit du poivre, & l'on en recüeille même dans la ville. La tige de l'arbrisseau qui le porte est foible, & a besoin d'ê-

d'être apuïée comme le sep de la vigne. Elle est de la nature du lierre, qui dès-qu'il peut s'aprocher d'un arbre s'y atache. Cet arbrisseau a quantité de branches, qui ont deux ou trois empans de long. Ses feüilles sont comme celles des pommiers d'Assirie, hormis qu'elles sont un peu plus larges & plus épaisses, & qu'elles sont traversées de plus de filamens.

On voit pendre à chaque arbrisseau six grapes, chacune d'un pié de long. La couleur en est semblable à celle des raisins qui ne sont pas encore meurs. On les cüeille aux mois d'Octobre & de Novembre, lors-qu'elles sont encore vertes, & on les met sécher sur des nattes au Soleil, où les grains de poivre deviennent en trois jours aussi noirs qu'on les aporte en Europe. Il n'est pas besoin de les tailler, ni de les fumer; la terre les nourrit assez.

Pline a dit que les troncs de ces arbrisseaux sont semblables à ceux de nos genévriers. Quelques autres Auteurs, à-peu-près ses contemporains, ont dit qu'il n'en croissoit point ailleurs que sur le mont Caucase, du côté où le Soleil donne perpendiculairement: mais les navigations des Portugais nous ont bien apris le contraire.

Il croît aussi à Calicut beaucoup de gingembre, qui est une racine qui a trois ou quatre empans de profondeur en terre, comme celle des rosiers. Quand on en tire de terre, on en laisse toûjours de deux racines une, sur laquelle on rejette de la terre, ou bien on en séme, & l'année d'après l'une & l'autre produisent du gingembre bon à recüeillir.

Il y croît encore de l'Aloë, qui est une gomme qui se rassemble sur un arbrisseau qui n'a qu'une racine faite comme un piquet fiché en

terre. Sa tige eſt tendre & rouge : ſon odeur eſt forte, & ſon goût amer.

On y voit diverſes ſortes d'animaux, lions, ſangliers, chèvres, loups, bœufs, éléfans, & autres; quoi-qu'il y ait des gens qui diſent qu'on les y a amené d'ailleurs. Il y a des perroquets verds, de rouges, & d'autres de différentes couleurs; & il y en a une ſi-grande quantité, qu'il faut mettre du monde pour garder les campagnes de ris, comme nous en metrons quelquefois pour garder les champs de blé, de-peur qu'ils ne ſoient endommagez par les moineaux. Ils cauſent admirablement, & ſe donnent à très-bas paix.

Il y a une ſorte d'oiſeaux qu'on nomme Sarau, qui ſont un peu plus petits que les perroquets; mais le chant en eſt plus agréable. On y voit toûjours des fleurs épanoüies, & les arbres y conſervent leur verdure toute l'année, tant l'air eſt doux & tempéré; de-ſorte qu'on y a preſque un printems continuel.

Il y des ſinges & des guenons, qui font aſſez de mal aux habitans; car ils montent dans les arbres; ils mangent les fruits qui ſervent à faire le breuvage des Indiens: ils découvrent & renverſent les vaiſſeaux où l'on raſſemble les liqueurs. Les arbres qui produiſent ces fruits, ſurpaſſent tous les autres en bonté. Ils portent de groſſes dattes comme les palmiers. Leur bois ſert à ſe chaufer. Les fruits en ſont de bon goût. Quand on en a ôté l'écorce, on les preſſe, & l'on en tire du vin, du ſucre, & de l'huile: mais le premier fruit qu'ils portent eſt comme les dattes. On leur ôte l'écorce, & on la fait brûler.

Il y a une autre ſorte d'arbre qui ni diffère pas fort de ce dernier, & qui produit le coton,

ton, ou une eſpèce de ſoie. Ses feüilles ſervent à faire des étofes qui ſont comme du ſatin, ou du taffetas. On file ce qui eſt le plus groſſier, & l'on en fait des cordes. Il produit auſſi des noix, qui étant meures ſont pleines d'eau, dont l'on fait une huile fort graſſe. Outre cela l'on va le matin & le ſoir faire un trou dans le tronc, d'où il dégoute une liqueur qu'on raſſemble, & qui eſt comme un vin très-doux.

Les ſerpens y ſont fort hauts, & preſque auſſi grands que des pourceaux. Leur tête eſt plus longue & plus groſſe que celle d'un ſanglier. Ils ont bien ſeize piés de long. Ils ſe tiennent dans les lieux marécageux, & les habitans diſent qu'ils n'ont point de venin. Il y en a d'autres qui ſont tellement venimeux, que s'ils ſucent ſeulement un peu du ſang d'un homme, il en meurt ſur le champ. Il y en a encore une grande quantité qui ſont de la grandeur des ſerpens d'eau, & qui ne ſont pas moins venimeux.

Lors-que le Roi ſe marie avec quelque femme, les plus conſidérables des Prêtres couchent auparavant avec elle, & il leur fait préſent de 500. écus pour leur peine. Quand il veut manger, il va s'aſſeoir à terre, ſans avoir rien ſous lui. A quatre pas de lui, tout-autour, ſont les Prêtres, qui lui tiennent compagnie pendant les repas du ſoir & du matin, & qui écoutent avec beaucoup de reſpect ce qu'il dit.

Ce ſont eux qu'on conſidère le plus après le Roi, & après eux ce ſont les Naires, ou Naitos, qui ſont les Nobles, à qui il eſt permis de porter l'épée, la rondache, la hallebarde, ou la pique, quand ils ſortent. Le troiſième ordre eſt celui des Artiſans. Le quatrième, celui des pêcheurs. Le cinquième, celui des gens de

de peine qui recüeillent & rassemblent le poivre, le vin & les noix: qui sèment le ris & le moissonnent; mais les Prêtres & les Nobles en font très-peu d'état.

Le Roi ni la Reine ne sont pas magnifiquement vêtus. Le peuple va tout-nud, hormis qu'ils ont les parties naturelles couvertes d'un petit mouchoir de toile de coton. Lors-que le Roi va chasser ou faire un voïage, les Prêtres gardent la Reine dans son apartement.

Parmi les Nobles & les Marchands les amis qui sont mariez troquent souvent leurs femmes, estimant que cela sert à entretenir l'amitié. En ce cas les enfans demeurent au pere. Une femme peut épouser sept maris, & coucher avec eux successivement. Lors-qu'elle devient grosse elle donne l'enfant à celui qu'il lui plaît, qui ne peut le refuser.

Ils s'assëient à terre pour manger, & se servent de feüilles d'arbres pour cuillières. Ceux qui suivent le Roi ont la tête ceinte de bandes d'écarlate. Ils se laissent tous croître les cheveux fort-longs. Quand leur Roi meurt ils se les coupent, en diverses manières, & la barbe aussi, pour marque de deüil.

Les femmes ne font rien-du tout que s'ajuster; de-sorte qu'encore qu'elles aillent nuës dans les ruës, elles sont néanmoins toutes garnies d'or & de pierreries, tant aux oreilles, qu'au cou, aux bras, aux jambes, & il leur en pend même aux mamelles. On écrit sur des feüilles de palmier, avec une plume ou une touche de fer, sans ancre.

Le grand commerce qui se fait au païs de Calicut le rend fort-riche. On n'y trafique pas seulement du poivre & du gingembre qui y
crois-

croiſſent, mais auſſi de diverſes épiceries qui y ſont portées de pluſieurs iſles, & ſur-tout de la canelle qui vient de Ceilon, qui en eſt à la diſtance de 50. lieuës d'Allemagne à l'Eſt. On y porte du poivre de Comnucol, qui eſt à 12. lieuës au-delà de Calicut; des cloux de girofle de Meleuſe, qui n'en eſt pas loin; des noix muſcades & du macis des Moluques; du muſc de Pegu; des perles de l'iſle d'Ormus; toutes ſordes d'épiceries de Cambaie, de Sumatra, de Tanaſſer &c.

On y porte auſſi de toutes parts des parfums, des bois & des herbes odoriférantes; de ſorte que c'eſt proprement une étape de toutes ſortes de marchandiſes, où les Marchands de diverſes nations les vont prendre; ce qui aporte de grands profits aux habitans, & de grandes richeſſes au Roi: car il y a des Marchands qui ſont ſans comparaiſon plus riches que quelques Princes de l'Europe, & que les Rois d'Afrique. On peut juger par là quels ſont les tréſors & les revenus du Roi, qui lève des droits ſur toutes ces marchandiſes.

Dans la Province de Malabar, on ne ſe ſert pas toûjours de cavalerie à la guerre, non tant parce-que le païs ne produit point de chevaux, car on y en fait aſſez venir de Perſe & d'Arabie, que parce-qu'il n'en permet pas l'uſage, à-cauſe de la quantité de bois, de rivières, de golfes de mer, de marais, dont il eſt entrecoupé. Ils ne ſe ſervent donc preſque que d'infanterie, & elle eſt fort-bonne; ou-bien ils font la guerre ſur mer.

Tous les ſoldats ſont Nobles, & ſe nomment Naires, ainſi qu'il a été déja dit. Dès-qu'ils ont ſept ans, on les envoïe à l'école de

la

la guerre, où de gens d'expérience les font éxercer. On leur fait étendre les membres & les nerfs : on les leur oint souvent d'huile d'herbe de Sesama, ce qui les rend extrèmement souples, jusques-là qu'ils se courbent & se plient comme s'ils n'avoient point d'os.

Après cela ils s'éxercent sans cesse à manier les armes. Mais comme ils sont persuadez qu'il n'est pas possible qu'une même personne excelle en plusieurs choses, ils ne font faire à chacun que l'éxercice auquel l'épreuve qu'ils en ont faite, leur a fait connoître qu'il est le plus propre.

Leurs armes n'étoient autrefois que la pique, l'arc, la rapière, & le bouclier ; mais depuis que les Portugais ont fréquenté dans leur païs, ils ont apris l'art de fondre l'artillerie, de manier le mousquet, & de faire aussi ces sortes d'armes, avec tout ce qui leur est nécessaire, jusques-là que leur poudre vaut mieux que la nôtre.

Ils vont nuds à la guerre, n'aiant rien de couvert que leurs parties naturelles : ils ne se servent ni de casque, ni de harnois, & par ce moïen ils font leurs mouvemens & leurs révolutions avec beaucoup de promtitude, de-sorte qu'il est difficile de les éviter quand ils poursuivent, ou de les joindre quand on les poursuit. Les poignées de leurs rapières sont ornées de quelques plaques d'argent ou de cuivre, & c'est ce qui leur sert de tambour ou de trompette pour les exciter au combat.

Parmi les Naires il y a une sorte de soldats qu'on nomme Amoques, qui font profession d'empêcher les desordres entre leurs camarades, & que les uns n'insultent les autres, ou ne leur fassent tort. Ils se piquent aussi de ne craindre

dre aucun danger, quel qu'il ſoit, ni la mort même. Si leur Roi vient à être tué par trahiſon, ils n'ont jamais de repos qu'ils n'en aïent tiré vangeance.

Ce courage dont ils font profeſſion, excite tous les Naires à ſuivre leur éxemple, & bienque ceux-ci aïent leurs femmes en particulier, & que les Amoques n'en aïent point, ils tâchent pourtant d'imiter ces derniers dans leur hardieſſe. Tous les Naires ſont dans une ſi grande eſtime, que quand on les rencontre dans les ruës, il faut s'arrêter, ou ſe retirer, jusques-à-ce qu'ils ſoient paſſez. Pour cet éfet ils font marcher des valets devant eux, qui avertiſſent le monde que leur Maître vient.

On peut juger des forces du Roi de Calicut, par les armées qu'il mit en campagne contre les Portugais l'an 1503. Il avoit 60000. hommes, lors-qu'il marcha contre Edoüard Pachette, Capitaine des troupes d'Emanuel Roi de Portugal, qui protégeoit alors le Roi & le Roïaume de Cochin; & ſa flote étoit compoſée de 200. vaiſſeaux de guerre, tels qu'ils ſont en ce païs-là, toutes ces armées aiant même demeuré cinq mois en campagne.

L'an 1529. il aſſiègea la forteresſe que les Portugais avoient fait bâtir à Calicut, & y mena 100000. hommes, qui y paſſèrent tout l'Hiver; & quoi-que les Portugais la défendiſſent avec beaucoup de courage, elle fut priſe & ruïnée. Il aſſiègea auſſi l'an 1560. le fort de Chaul qu'il prit, ou que le Commandant Portugais lui rendit par compoſition. Il n'eſt pas moins puiſſant par mer, à quoi contribuë le grand nombre de ports qu'il a, qui lui rendent faciles les armemens, & qui ſont de difficile accès pour ſes ennemis. Lors-

Lors-que le Roi meurt ce ne sont pas ses enfans qui lui succèdent, ce sont ceux de sa Sœur, parce-que les Prêtres aiant eu commerce, & le premier commerce avec la Reine, & y en aiant toûjours un auprès d'elle, pour lui tenir compagnie, de-peur qu'elle ne s'ennuïe, on présume que les enfans qu'elle met au monde, apartiennent plutôt aux Prêtres qu'au Roi. Mais les enfans de la Sœur du Roi sont véritablement du sang Roïal.

Ceux qui ont commis quelque meurtre, sont condamnez en justice premièrement à être étranglez, puis pendus: mais quand on n'a fait que blesser, on en est quitte en païant une amende au Roi.

Quand un débiteur ne païe son créancier qu'en paroles, celui-ci prend le contract avec soi, va chercher une écorce verte de quelque arbre, poursuit son débiteur, & l'aiant atrapé le lie avec cette écorce, lui enjoignant de la part des Prêtres & du Roi de ne partir pas de la place où il est, jusques-à-ce qu'il ait satisfait. Le débiteur demeure là immobile; car s'il faisoit seulement semblant de vouloir s'en aller avant-que d'avoir païé, on le tueroit sans miséricorde.

Les habitans de Calicut croïent un Dieu createur du Ciel & de la Terre, & première cause de tout ce qui éxiste. Mais ils en font un Dieu oisif, disant que pour demeurer en repos, il s'est déchargé du gouvernement du Monde sur le Diable, qu'ils disent être aussi une Divinité céleste, afin qu'il puisse être Juge sur la Terre, & punir ou récompenser les hommes selon leurs mérites. Ils donnent à Dieu le nom de Tamerain, & au Diable celui de Deume.

Il

Il y a dans le palais du Roi de Calicut un Oratoire tout garni de figures de Diables, aussi afreuses qu'on les peint en ces païs ci, & pas plus grandes qu'une médaille. Au milieu de cette Chapelle il y a un thrône de cuivre sur lequel est assis un Diable fait du même métal, qui a sur la tête une mithre semblable à celle des Papes, sur laquelle s'élèvent trois grandes dents aiguës, un nez d'épervier, des yeux de travers, une face enflammée & horrible, des doigts faits comme des griffes, des piés comme des ergots de coq. Il a dans sa gorge une ame d'homme, & l'autre dans sa main, qu'il paroît tenir aussi prête à devorer.

Les Prêtres qui servent cette afreuse statuë, & qui se nomment Bramins, ou Bramines, sont obligez d'aller tous les matins la laver d'eau-rose, & d'autres liqueurs parfumées, & d'épandre des aromates devant elle. Ils se mettent à genoux pour l'encenser, & ils lui font des sacrifices, quelquefois toutes les semaines. Pour cet éfet ils ont une table, ou un comptoir de boutique, fait en forme d'autel, qui a un pié & demi de haut, deux piés de large, & trois de long, sur quoi ils épandent des fleurs les plus odoriférantes, des aromates, & des épiceries.

Après cela ils prennent un vaisseau d'argent plein de sang de coq, qu'ils mettent sur des charbons ardens, avec mille sortes d'épiceries, pour servir d'encensemens; puis ils en mettent dans l'encensoir, ils font le tour de l'autel, & l'en parfument. Pendant toute la cérémonie, il y a une clochette d'argent qui ne cesse pas de sonner. On coupe la gorge du coq dont le sang est distiné à cet usage, avec un

un couteau d'argent, dont ils ont escrimé les uns contre les autres, pendant quelque tems, avant que de le tuer.

Tandis-que le Prêtre est ocupé à ce sacrifice, il a les bras & les jambes ornées d'argent, ce qui rend le même son que la clochette; & une bague qui lui pend sur la poitrine, qui est aussi la marque ordinaire qui distingue les Bramins du reste du peuple. Quand le sacrifice est achevé, il prend en sa main un peu de blé, & sort du Pagode à reculons, aiant toûjours les yeux atachez sur l'Idole, & marchant toûjours ainsi jusqu'à-ce qu'il soit à un arbre qui est hors de l'enceinte du Pagode, où il répand le blé qu'il a dans les mains; puis il les remet sur sa tête, & rentrant dans le lieu où s'est fait le sacrifice, il ôte les ornemens de l'autel.

Jamais le Roi ne mange, qu'un Bramin n'ait pris une portion des vivres pour l'aller ofrir au Diable. Lors-qu'il a mangé les Bramins prennent les restes, & vont les jetter aux corbeaux. Ni le Roi ni les plus considérables de la ville n'oseroient manger d'aucune viande, sans en avoir permission des Bramins; au-lieu que les autres mangent de tout indiféremment, hormis de la vache, à quoi personne n'ose toucher.

Je ne saurois passer ici sous silence les indulgences plénières, ou le pardon général qui leur est acordé tous les ans au mois de Décembre. Une faveur si nécessaire pour les afranchir des peines qu'ils méritent, atire un grand concours de peuple de tous les païs voisins, pour visiter le Pagode où on l'obtient, qui est bâti au milieu d'un étang, & dans lequel il y a deux rangs de belles colomnes, & une grande lampe de la forme d'un navire, pleine d'huile, qui brû-

le

le continuellement, & éclaire tout-autour.

Ce Pagode est grand,& tout-environné d'arbres. Personne n'ose y entrer qui ne se soit auparavant lavé dans l'eau qui l'entoure. Ceux qui y entrent sont aspergez de l'huile de la lampe par les Bramins; puis ils vont faire leurs ofrandes, & quand ils ont rendu leur culte au Diable, & l'ont adoré, ils s'en retournent, après que les Bramins leur ont promis un pardon général de tous leurs péchez, en récompense de la dévotion qu'ils on fait paroître.

Ainsi pendant trois jours entiers que ces indulgences se distribüent, on voit en ce lieu-là un prodigieuse affluence de peuple, & tout le monde y est en liberté, comme dans un azile, quoi-qu'on ait fait. On n'oseroit y ataquer ni y arrêter personne, ni se vanger de ses ennemis, ni tirer un criminel en justice.

Dans la plupart des païs des Indes il y a deux sortes de Prêtres, ou de gens qui sont destinez au culte des Idoles. Les uns se nomment Banéanes, les autres Bramins. Les Banéanes sont divisez en différentes sectes, qui s'acordent pourtant toutes en ce point, qu'ils ne mangent rien qui ait eu vie, & qu'ils ne tuënt quoi que ce soit. Ils prennent un grand soin de racheter les oiseaux qu'on prend pour les tuer, & ils les remettent en liberté.

Ils ne mangent ni navets, ni raves, ni oignons. Ils ne boivent ni vin, ni vinaigre, ni aucun des breuvages qui se font aux Indes. Ils se mortifient par de grands jeûnes, ne mangeant qu'un peu de lait & de sucre au soir; & quelquefois les plus superstitieux poussent ces jeûnes jusqu'à 20. jours de suite. Quand ils se sentent malades ils se défont de tous leurs biens.

Ils

Ils ne se marient qu'une fois, & quand ils meurent, leurs femmes s'enterrent avec eux. Ils portent des habits semblables à ceux des anciens Brachmanes, & ils croïent la Métempsicose.

Les Bramins sont plus estimez. Ils sont divisez en deux sectes. Quelques-uns se marient & demeurent dans les villes. Les autres ne se marient jamais, & ils se nomment Joques. Ceux-ci n'ont point de revenus: ils vivent austèrement, allant mandier dans toutes les Indes comme de pauvres pelerins. Il s'abstiennent de tous plaisirs charnels, jusqu'à un certain tems règlé parmi eux; & ensuite ils deviennent Abduts, comme qui diroit Profès, ou du quatrième vœu des Jésuites. Alors ils ne sont plus assujettis à aucunes loix: ils sont francs, & incapables de péché en tout ce qu'il leur plaît de faire. Ils s'abandonnent à l'incontinence, aux voluptes, & à tous les plaisirs qu'ils peuvent imaginer.

Ils ont un Chef qui possède de grands biens, & en tire beaucoup de revenus, dont il leur fait part. C'est lui qui leur donne la mission, pour aller prêcher leurs superstitions aux lieux qu'il leur indique. Ils adorent un Parabramma & ses trois Fils, portant, à leur honneur, trois cordes autour du cou. Ils ne déïfient pas seulement les hommes extraordinaires, mais aussi les bêtes, & leur élèvent de superbes Pagodes, Ils adorent les singes, les éléfans, & particulièrement les bœufs & les vaches, croïant que les ames des hommes passent plus volontiers dans ces sortes de bêtes, que dans les autres.

Les Bramins qui demeurent sur les côtes de

la

la mer, & qu'on nomme Cuncames, mangent de la chair de toutes sortes d'animaux, hormis de bœuf & de pourceau. Ils ont des livres & des propheties, sur quoi ils fondent leurs superstitions. Ils croïent que Dieu est Noir, parce-qu'ils estiment cette couleur au-dessus de toutes les autres. Par cette même raison toutes leurs Idoles sont noires, & ointes d'huile, ce qui les rend d'autant-plus afreuses.

Ils persuadent au peuple que leurs Dieux mangent beaucoup, afin qu'on leur prépare des repas deux fois le jour, & qu'on les leur ofre, dequoi les Bramins se trouvent bien. Il y en a quelques-uns qui ont de l'expérience dans l'Astrologie; mais dans tout leur savoir il y a plus de subtilité que de fonds. Ils ont plusieurs femmes, & se servent d'une langue particuliére, en laquelle ils enseignent la sorcellerie & la magie noire dans leurs écoles. Ils se laissent croître les cheveux dès leur jeunesse, & tiennent pour un grand péché de recevoir quelques vivres des Chrétiens.

LE 15. du même mois de Novembre 1607. nous moüillâmes l'ancre devant Pinanni, qui est à six ou sept lieuës de Calicut. C'est une forteresse de l'Empereur, bâtie de caillou, qui nous salua de trois ou quatre coups de canon, à quoi nos vaisseaux répondirent. Mais avant qu'on eût achevé de moüiller, il vint des gens à bord de l'Amiral, qui lui dirent que l'Empereur n'étoit pas là, & qu'il falloit qu'il avançât encore 4. ou 5. lieuës plus au Sud, où l'armée étoit campée, pour agir contre les Portugais.

Le 16. nous remoüillâmes sur 8. brasses à

à une lieuë & demie au Nord de la riviére de Chetua. Le 17. on vit venir à bord de l'Amiral deux Envoiés du Samorin, qui lui firent voir des Patentes signées du Prince Maurice de Nassau; ce qui lui fit comprendre qu'il y avoit quelque Traité d'alliance entre le Samorin & nôtre nation, & cela nous obligea de demeurer là deux ou trois jours, pour négocier avec ce Prince, & lui ofrir des présens.

Cependant comme nous manquions de ris & d'eau, nous déclarâmes à l'Interprète que nous ne pouvions faire aucun séjour, ou que bien-peu: mais il promit de pourvoir à ce qu'on nous fournît les choses dont nous avions besoin. L'Amiral détacha le *Patane* d'Enchuise, avec un yacht, pour aller chercher le vaisseau dont on nous avoit parlé, & qu'on nous dît être allé à Ceilon.

Il y avoit cinq ou six jours que nous étions là moüillez, en átendant du ris, & l'ocasion de faire de l'eau, lors-que nous vîmes quelques fustes Portugaises passer proche de nos vaisseaux, & courir vers la côte. Cet incident obligea l'Amiral de s'excuser de descendre à terre, comprenant qu'il falloit qu'il y eût quelque secrète corespondance entre le Samorin & les Portugais. Ce qui augmenta encore ses soupçons fut que le Samorin nous demanda qu'on remît entre ses mains le Capitaine de la carraque que nous avions prise, & que nous retenions prisonnier. On en fit refus, sans toutefois faire paroître qu'on eut aucun soupçon; car on ne laissa pas de faire les présens, mais on ne reçut point de ris, & il n'y eut pas moien de faire de l'eau; ce qui fait voir quel fonds on peut faire sur les Mores.

Le 22. nous remîmes à la voile, & aïant fait

fait quelques salves en partant, nous rangeâmes la côte de Malabar, qui est fort saine, presque toute basse, & semée d'arbres. Le rivage est blanc, & il y a quelques petites riviéres qui se déchargent dans la mer; mais il est difficile de les reconnoître en passant.

Le 24. nous dépassâmes Cochin à trois lieuës de terre,& sur le soir une petite Pagode,ou-bien une maison blanche, qui est sur le bord de la mer, à 4. ou 5. lieuës au Sud de Cochin, la côte courant Sud & Nord, & étant basse proche de la mer. Sur le midi nous nous trouvâmes par les 9. degrés 35. minutes.

Le véritable cap de Comorin, est une petite pointe de terre un peu élevée d'abord, & fort-montueuse plus avant. Il y a au bout trois ou quatre éminences, qui paroissent séparées les unes des autres lors-qu'on vient par le Nord, & qu'on prend pour autant d'isles, parce-qu'on ne peut voir les basses terres qui sont au pié.

Le cap n'est pas sain, car à une petite lieuë de terre il y a un rocher à fleur d'eau, fort-dangereux, qui paroît par le jussant, & qui ressemble au dos d'une baléne. Il s'en fallut peu que par la brune nous n'allassions donner dessus: mais nous ancrâmes sur 15. brasses. Il y a encore un autre rocher, directement au Nord, à la portée d'un petit canon de terre, qui est toûjours au-dessus de l'eau, de-sorte que de jour on peut passer de ce côté-là sans péril, car il y a 15. ou 16. brasses d'eau: mais de nuit il faut courir à deux ou trois lieuës de la côte.

Du côté de l'Est le rivage est bas. A cinq lieuës de ce cap il y en a encore un autre, sur lequel on voit quelques marques, qui semblent être les restes, ou les masures d'un vieux

château. Néanmoins on ne les voit que de près, & à trois lieuës du rivage on n'a plus aucunes véritables connoiſſances.

Le 29. nous mîmes le cap ſur la côte, pour aller chercher de l'eau. Le 30. on fit nager des chaloupes vers terre, qui ne purent paſſer à-cauſe des briſans. Deux hommes y étant allez à la nage, n'y trouvérent que de l'eau ſomache, & qu'il n'étoit pas poſſible d'aller prendre.

Le 2. de Décembre 1607. nous fûmes ſous le cap de Comorin; & la nuit le vent aïant forcé du Nord-eſt, le mât de miſéne de l'Amiral craqua. Nous courûmes au Sud-eſt-quart-à-l'Eſt, & le 3. du mois nous fûmes occupez à jumeller le mât, faiſant route entre le cap & l'iſle de Ceilon, & courant au Sud-eſt, au deſſous de cette iſle, ſelon nôtre eſtime, parce-que nous croïons que les courans nous avoient portez vers le Sud. Mais nous reconnûmes, en prenant hauteur, que nous courions directement ſur l'iſle.

Le 6. nous navigeâmes le long de la côte, entre Colombo & Pointe de Galles, & nous eûmes la vuë de la montagne qu'on nomme le Pic d'Adam. La deſcription de cette iſle aïant été faite ci-devant dans le Voiage de l'Amiral George Spilberg, nous n'en dirons ici rien de plus. Vers le ſoir nous laiſſâmes tomber l'ancre ſur 36. braſſes, trouvant en ce lieu-là différentes profondeurs.

Le ſoir du 8. nous moüillâmes ſous Pointe de Galles, à deux lieuës de terre, ſur 40. braſſes, fond mal-ſain. La côte qui eſt au-delà de cette pointe, court à l'Oüeſt quart-de-nord oüeſt, & au Sud-eſt-quart-de ſud, puis au Sud-eſt, & au Nord-oueſt.

Le

Le 13. il fut résolu qu'on iroit à Bantam, parce-qu'il n'auroit pas été facile d'aller à Achin, & qu'il ne restoit pas assez de tems de cette mousson pour visiter Malacca. Vers le soir nous fûmes par les 30. degrès 20. minutes de latitude Nord, aïant plus gagné au Sud que nous n'avions cru.

Le 4. de Janvier 1608. nous découvrimes l'isle d'Engano, qui nous demeuroit à 5. lieuës au Nord-est. Le 5. nous nous trouvâmes sur la côte de Sumatra, par un vent de Nord-ouëst, & courûmes entre la basse pointe & les hautes isles du détroit de la Sonde, sur Cracatau, que nous dépassâmes au soir par un vent d'Ouëst. Le 6. nous moüillâmes l'ancre, après midi, à la rade de Bantam, où nous trouvâmes un des vaisseaux de l'Amiral Corneille Matelief, qui avoit presque sa charge. Nous y demeurâmes jusques au 10. & après nous y être rafraîchis nous remîmes à la voile, & allâmes jetter l'ancre sur la cote de Pulo Panian.

Après avoir navigé jusqu'au 29. de Fèvrier, le matin de ce jour-là nous nous trouvâmes à 4. lieuës de la pointe méridionale de Célébes, où il y a une haute montagne comme derriére Bantam, qui fait une basse pointe de terre du côté occidental.

La nuit du 2. de Mars 1608. nous nous rendîmes sur la côte de l'isle Cabone, qui est un païs montueux, & qui gît à 8. ou 9. lieuës au Nord-nord-est de Botton. En s'en aprochant on trouve une autre petite isle qui paroît y être atachée; mais quand on est à côté de Botton; on les voit l'une par l'autre.

Le 3. de Mars 1608. nous vîmes par prouë deux voiles, qui portoient sur nous. L'une étoit

étoit le *Patane*, vaisseau de nôtre flote, qui étoit allé chercher du ris à Célébes; & l'autre l'*Erasme*, vaisseau de Rotterdam, qui nous joignit près de l'isle aux Pourceaux, aïant avec lui la chaloupe du *Gelderlandt*, qu'on croioit avoir été pris. Il avoit fait voiles pour Ternate où il portoit des vivres, aiant alors avec lui une frégate Espagnole, qu'il avoit prise sur la côte de Célébes, & qui étoit aussi chargée de vivres, destinez pour les Espagnols de Ternate, qui étoient là fort resserrez par nos gens. Ils avoient envoïé ce bâtiment à Malacca, pour demander du secours, ainsi-que nous l'aprîmes d'un Espagnol qui étoit à bord du *Patane*.

Les gens de ce même vaisseau avoient vu à Célébes un homme des Païs bas, qui étoit là depuis dix ans, & qui avoit tellement oublié sa langue maternelle, qu'il avoit de la peine à parler, & à rendre raison de ce qu'on lui demandoit. Il étoit fort-bien auprès du Roi, qui ne lui vouloit pas permettre de se retirer.

Le 4. nous côtoïâmes l'isle Botton, & sur le soir une des petites isles de Cabincos, entre lesquelles nous traversâmes pendant la nuit, y aïant six lieuës de distance entre elles. Lors-qu'on est proche de ces petites isles, on peut voir les grandes & hautes isles qui sont au Nord de Botton: car celle qui est le plus au Nord, gît au Nord-quart-de-nord ouëst, à 17. ou 18. lieuës du bout septentrional de la même isle Botton, selon l'estime; & à l'Ouëst-quart-de-nord-ouëst des plus septentrionales isles de Cabincos, à 16. lieuës de distance.

Le 8. nous découvrîmes le bout oriental de l'isle Burro, qui nous demeuroit à l'Est quart-de-nord, à la distance de 5. ou 6. lieuës; &

Be-

Belao nous demeuroit à l'Est-quart-de-sud-est. Burro est une longue isle, qui a 16. à 17. lieuës de long, courant Est & Oüest.

Le 10. nous aprochâmes d'Amboine, où une caracorre de guerre vint au-devant de nous. Après midi nous laissâmes tomber l'ancre devant le fort, qui nous fit des salves du canon ; tout nôtre voiage aiant alors déja duré 22. mois & 20. jours. Le 11. l'Amiral & son Conseil étant descendus à terre furent reçus avec les enseignes déploiées.

Le 18 il fut résolu qu'on envoieroit les vaisseaux *Ceilon* & *Terveer* à Banda, pour y charger, & ils partirent le 20. Les autres devoient aller à Ternate, pour tâcher d'y remporter quelque avantage sur les ennemis, qui y étoient encore bien forts.

Le 21. le yacht *Delft* vint à la rade chargé de clou de girofle, qui fut transporté à bord du *Bantam*. Le 23. le Capitaine Hitto, qui étoit dans les interêts des Hollandois, & qui haïssoit les Portugais, vint avec trois corcorres visiter nôtre flote. Il nous fit beaucoup de civilités par des salves, & par divers mouvemens de ses vaisseaux ; & on ne lui en fit pas moins.

Le 20. d'Avril 1608. le Conseil & le Gouverneur furent régalez par l'Amiral. Le Capitaine Hitto revint encore avec six corcorres, parmi lesquelles il y en avoit une qui amenoit un Envoié de Ternate, qui fut le lendemain conduit au fort avec beaucoup de cérémonie. Il venoit de la part du jeune Roi, dont le pére est entre les mains des Espagnols aux Manilles.

Le 10, de Mai 1608. sur les deux heures du matin, la flote partit d'Amboine, pour aller à Ternate, & le 11. elle passa entre Burro & Ma-

Manipe, prenant son cours au Nord-quart-de nord-ouëst. Le 15. nous découvrîmes Machian, Motir, Ternate & Tidore. Le 18. nous vîmes trois galéres & quelques jonques Espagnoles à l'ancre devant Ternate. Vers le soir nous moüillâmes l'ancre sur la côte de cette isle, devant Malaïe, où nous trouvâmes le *Gelderlandt*, *le Petit Soleil*, le yacht le *Pigeonneau*, & la frégate qui avoit été prise sur la côte de Célébes.

Le 23. nous vîmes deux bâtimens hors du port, & crûmes que c'étoient des vaisseaux Espagnols. Aussi-tôt *le Pigeonneau*, *le Petit Soleil*, & la frégate, aïant mis à la voile, portérent sur eux. Le 25. ils revinrent & firent raport que les galéres Espagnoles étoient allées faire entrer dans le port un navire chargé de vivres.

Le 28. le vaisseau *la Chine* & le yacht *le Chasseur* furent détachez de la flote, pour passer au côté méridional de la Ligne, & aller voir entre Bachian & les autres isles, s'il y auroit des yachts, ou d'autres bâtimens Espagnols. Le même jour le *Pigeonneau* & la frégate firent voiles vers Gilolo & vers Sebu, pour aller querir les Noirs, qui étoient allez à une expédition. Le 30. la frégate revint avec quelques corcorres, & environ 300. Noirs.

Le 1. de Juin 1608. il y eut alarme au fort des Espagnols. Il y avoit proche de ce fort deux corcorres de Tidore, qui se tenoient à-couvert pour surprendre les nôtres qui alloient & venoient sans cesse; mais celles-ci découvrirent les deux Espagnoles, sur lesquelles aïant fait feu, elles en prirent une.

Le 3. *le Pigeonneau* revint avec quelques autres corcorres, & des Noirs. On les fit tous pas-

paſſer en revue, & il s'en trouva 400. Il fut réſolu d'équiper la frégate pour une expédition de guerre, & pour cet éfet on fit auſſi paſſer en revuë 150. hommes qu'on y vouloit emploier. Mais le même jour un de nos gens deſerta. Il fut pourſuivi par quelques Noirs qui ne purent l'atraper. Ils amenérent avec eux deux femmes, qu'ils avoient priſes dans un canot, & dont les maris s'étoient ſauvez à la nage. Par ce moien nôtre entrepriſe fut découverte. Le 7. les gens qui y étoient deſtinez s'étant embarquez, l'Amiral ſe rendit auſſi à nôtre bord, & établit le Commis Jean Roſegeyn pour Capitaine, nous exhortant fort à faire nôtre devoir. Il nous repréſenta que nous aurions àfaire à des galéres, qui avoient fait vœu de nous aborder, quand même il n'y auroit que la plus petite qui le pourroit faire: que par conſéquent, nous devions combattre vaillamment, pour éviter la miſére & l'eſclavage où nous ſerions réduits, ſi nous étions vaincus - au lieu que nous avions des recompenſes à eſpérer en revenant victorieux. Quand il ſe fut retiré nous mîmes à la voile dans une bonne réſolution de ne rien négliger pour venir à bout de nôtre entrepriſe.

Le 8. nous vîmes les deux galéres ſur le fer, au-delà de la pointe de Tidore. Nous nous fîmes nager vers elles, ſans pouvoir eſpérer de ſecours de nos vaiſſeaux, à cauſe du calme. Nous nous en tînmes pourtant à la portée du petit canon, afin de ne marquer pas aux ennemis que nous étions ſi-forts; car juſques alors, nous n'avions point encore oſé nous avancer hors de la portée du canon de nos vaiſſeaux.

Pendant-que nous étions ainſi arrêtez, Jean Ha-

Hagel échaufé par le vin qui avoit été distribué, s'ennuïa de ce que les Espagnols, nonobstant leurs rodomontades, ne venoient point nous visiter, & dît qu'il falloit aller à eux. Le Capitaine voïant sa bonne volonté, lui dît qu'il n'étoit pas encore à propos. Enfin commme nous en aprochions pourtant peu-à-peu, leurs galéres s'avancéient vers nous, la plus petite étant la premiére: mais voiant que nous avions trois piéces de canon aux sabords, elle tira quelques coups perdus, & revira incontinent. La grande voiant sa manœuvre, la suivit, après avoir tiré 9. coups, qui ne firent mal à personne.

La nuit du 9. nôtre frégate s'avança tout-proche du fort, & quand il fut jour, elle porta sur les galéres, où personne ne parut. Au-contraire on les emmena entre des bancs, ce que nous ne pouvions pas empêcher. On ne laissa qu'un vaisseau Espagnol hors des bancs, qui étoit tout-à-terre, proche de la ville. Nôtre Conseil fut d'avis que la frégate allât le prendre la nuit: mais les équipages n'en avoient point d'envie, voiant qu'il étoit fort-bien armé, & sous le canon des remparts, où il y en avoit 25. petites piéces. Le Conseil étant peu satisfait de ce refus, Jean Hagel s'ofrit à éxécuter cette entreprise, à-condition que ceux qui l'avoient mise sur le tapis iroient avec lui, ce qu'ils refusérent en disant qu'ils n'en avoient point d'ordre.

Le 14. il fut arrêté qu'on en feroit une sur Tidore, & pour cet éfet il y eut dix voiles, avec quelques corcorres, qui s'y en allérent le 15. Les équipages consistoient en 500. Hollandois, & 600. Noirs. Le 16. le Gouverneur de Malaïe & nôtre Capitaine s'étant mis dans une corcorre, se firent nager de l'avant, pour reconnoître les lieux.

Quand

Quand ils furent proche de terre ils rencontrérent cinq corcorres de Tidor, contre lesquelles ils se battirent, & ils les chassérent, de-sorte qu'elles nagérent jusqu'au rivage, où elles nous atendirent. Sur le soir nous nous aprochâmes d'elles, & moüillâmes l'ancre sous le vieux fort.

Le 17. le Conseil envoia la frégate reconnoître le fort, d'où l'on tira près de 28. coups de canon sur elle. Il y en eut 2. ou 3. qui portérent, sans y faire aucun desordre. En revenant on rencontra une galére de Tidore, qui fit feu sur la frégate, mais elle ne s'avança pas au delà de la portée du canon du fort.

Le 18. la garnison de l'isle fit un retranchement, pour empêcher nôtre marche le long du rivage, sachant qu'il étoit impossible de traverser le bois. Le 19. le Conseil prit résolution d'abandonner l'entreprise, de-peur d'y perdre trop de gens, & l'on en avoit besoin, d'autant-plus qu'on avoit déja beaucoup de malades.

Il fut donc arrêté qu'on iroit à Machian, voir ce qu'on y pourroit faire. Cette isle gît sous la Ligne équinoxiale, à une nuit de chemin de Tidore, & à 8. ou 9. lieuës de Ternate. C'est la plus abondante en clou de girofle de toutes les Moluques, & les Espagnols y ont aussi un fort. On détacha donc le *Patane* à bord duquel étoit l'Amiral même, les deux yachts *le Pigeonneau* & *le Chasseur*, la grande chaloupe du *Walcheren*, & la frégate du *Gelderlandt*, & tous ces bâtimens bien armez d'une partie des équipages des navires, s'y en allérent pendant la nuit, les cinq autres grands vaisseaux demeurant devant Tidore, pour faire diversion.

Le soir du 20. le détachement moüilla l'ancre sur la côte de Machian. Le 21. on desendit à terre, & l'on prit d'assaut le fort, qui se nomme Taffaso. Voici comment l'action se passa.

Le 21. à la pointe du jour on acheva de faire descente avec beaucoup de péril, parce-qu'il falloit passer entre des rochers, Taffaso même étant situé sur un rocher qu'on ne peut aborder que par trois passages étroits & escarpés, dont les avenuës sont defenduës par des canons & par des pierriers. Les autres endroits étoient si-bien garnis de chausse-trapes, qu'il n'étoit presque pas possible d'y passer.

Les ennemis nous atendant avec ces précautions, nous nous divisâmes en trois troupes, afin de marcher par les trois passages à la fois. Le Gouverneur de Maleïe fit l'ataque au premier passage, qui étoit le plus uni. Le Capitaine des soldats eut la seconde ataque; & nôtre Amiral qui descendit aussi à terre du même côté, avec quelques gens, se joignit à lui. Jean Jansz Capitaine du *Gelderlandt*, aïant débarqué en un autre endroit avec quelques Hollandois & tous les Noirs, marcha vers le troisiéme passage.

Ainsi les trois ataques se firent en même tems. Le Gouverneur de Maleïe trouva le plus de résistance. Neuf de ses gens furent blessez par le canon des ennemis, & il y en eut un de tué. Ensuite on fit une vigoureuse sortie sur lui, & il fut contraint de se retirer.

Pendant-que les Espagnols étoient fort occupez de ce côté-là, l'Amiral avec sa troupe marcha vers un autre passage, où il y avoit deux endroits fort-escarpés, & où l'on avoit encore mis une piéce de canon de fonte, qui

les

les fit reculer jusqu'à trois fois. Mais enfin retournant autant de fois avec un courage intrépide, ils gagnérent jusqu'à la porte, & s'en rendirent maîtres, aïant chassé ou tué vingt, ou trente insulaires de Tidore, qui vouloient s'y oposer.

Le Gouverneur de Maleïe, qui avoit été repoussé, s'étant retiré en bon ordre, alla au passage par où l'Amiral avoit monté, & l'y aïant suivi de près, ils emportérent la place d'assaut. Ceux qui avoient fait la sortie sur le Gouverneur, trouvant la place prise lors-qu'ils y voulurent rentrer, s'enfuirent dans le bois, se blessant eux-mêmes aux chaussetrapes qu'ils avoient mises; car les Noirs tuoient tout ce qui se trouvoit devant eux hormis les jeunes femmes qu'ils retenoient pour être esclaves.

Le fort fut pillé, mais l'Amiral racheta le clou de girofle & le canon, en donnant pour cela mille piéces de huit aux équipages. Il y avoit dans la place huit cents insulaires de Tidore, 2. Portugais & deux Métifs. Du côté des ataquans il y avoit deux cents cinquante Hollandois, & quelques Noirs plus propres à piller qu'à se battre. Nous ne perdîmes que deux hommes, & nous en eûmes 10. de blessez, outre 5. ou 6. qui avoient marché sur les chausse-trapes. On enterra environ 50. hommes des ennemis.

On trouva la place sufisamment pourvuë. Il y avoit 40. pierriers, un gros canon, 3. fauconneaux, & environ 60. bales de clou de girofle. On reçut en grace un grand nombre d'habitans, qui reconnurent le Roi de Ternate, & lui jurérent fidélité.

Le 25. les cinq vaisseaux qui étoient demeurez devant Tidore, vinrent ancrer auprès des autres à Machian.

Le 4. de Juillet 1608. pendant le calme, la mer commença tout d'un coup à s'agiter, & à briser si impétueusement, que nous demeurâmes affalez à la côte, sans qu'il fût possible de se mettre sous voiles. L'orage fut si-grand que le *Walcheren*, & *la Chine* vaisseau de Hoorn, y périrent; mais on sauva la plus grande partie de la cargaison.

Au commencement de la nuit du 18. au 19. pendant le premier quart, la montagne de Ternate fit un si épouvantable bruit, que 9. ou 10. gros canons ensemble n'en auroient pu faire davantage, jettant en même tems des feux & des flammes qui furent suivies d'une épaisse fumée, qui tournoioit dans les airs.

Le 3. d'Août 1608. nous partîmes de l'isle de Ternate, après avoir donné tous les ordres nécessaires, & prîmes la route de Bantam. Le 3. d'Octobre suivant, nous jettâmes l'ancre devant l'isle aux Pourceaux, à 3. lieues de Bantam, sans qu'il se fût rien passé de remarquable sur la route. Le soir du même jour, nous mouillâmes à la rade de Bantam, où nous trouvâmes le *Terveer* chargé de noix muscades & de macis. Nous y prîmes aussi nôtre cargaison, qui consista en poivre, en une petite partie de noix muscades, en canelle, & en quelques caisses de damas.

Le 22. il se fit à Bantam un mariage d'un des principaux de la Cour. Nos gens allérent à terre, & se mirent, comme les autres, sous les armes, pour faire honneur aux Mariez. La nuit du 23. les Javanois massacrérent leur Saban-

bandar dans un tumulte, & le lendemain ils donnérent la charge de Sabandar à celui qui s'étoit marié le jour précédent. Nous tînmes nôtre loge fermée tout le jour, & demeurâmes sous les armes.

Le 15. de Novembre 1608. nous fîmes voiles de Bantam, & le 10. de Décembre nous sortîmes du détroit de Sumatra, où nous avions pris des rafraîchissemens, étant cinq vaisseaux de compagnie.

Au mois de Janvier 1609. l'équipage de l'*Erasme* se trouva si-foible, qu'il fut contraint d'aller relâcher à l'isle Maurice, se séparant de nous à nôtre grand regret. Le 15. de Mars, nos 4. vaisseaux relâchérent aussi au cap de Bonne-espérance, où nous eûmes des rafraîchissemens d'eau douce, de bœufs, de brebis &c. Le 3. d'Avril nous moüillâmes l'ancre à la rade de l'isle Sainte Héléne.

Le 4. de Juillet nous eûmes la vuë de l'Angleterre. Le 6. d'Août nous traversâmes le Pas de Calais, & le 7. nous entrâmes dans le port de Flessingue, après trois ans & dix-huit jours d'absence.

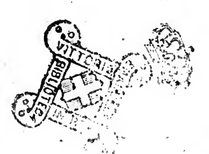


TABLE des MATIERES.
DU
TOME TROISIEME
DES
VOIAGES de la COMPAGNIE.

A.

que

Aspect

B.

C.

Cré-

E.

en

F.

G.

Ge-

Juges.

L

M.

Mon-

N.

O.

